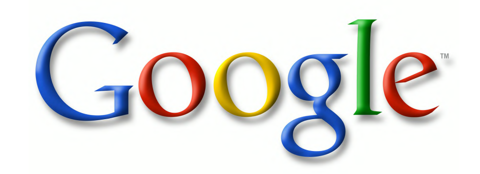
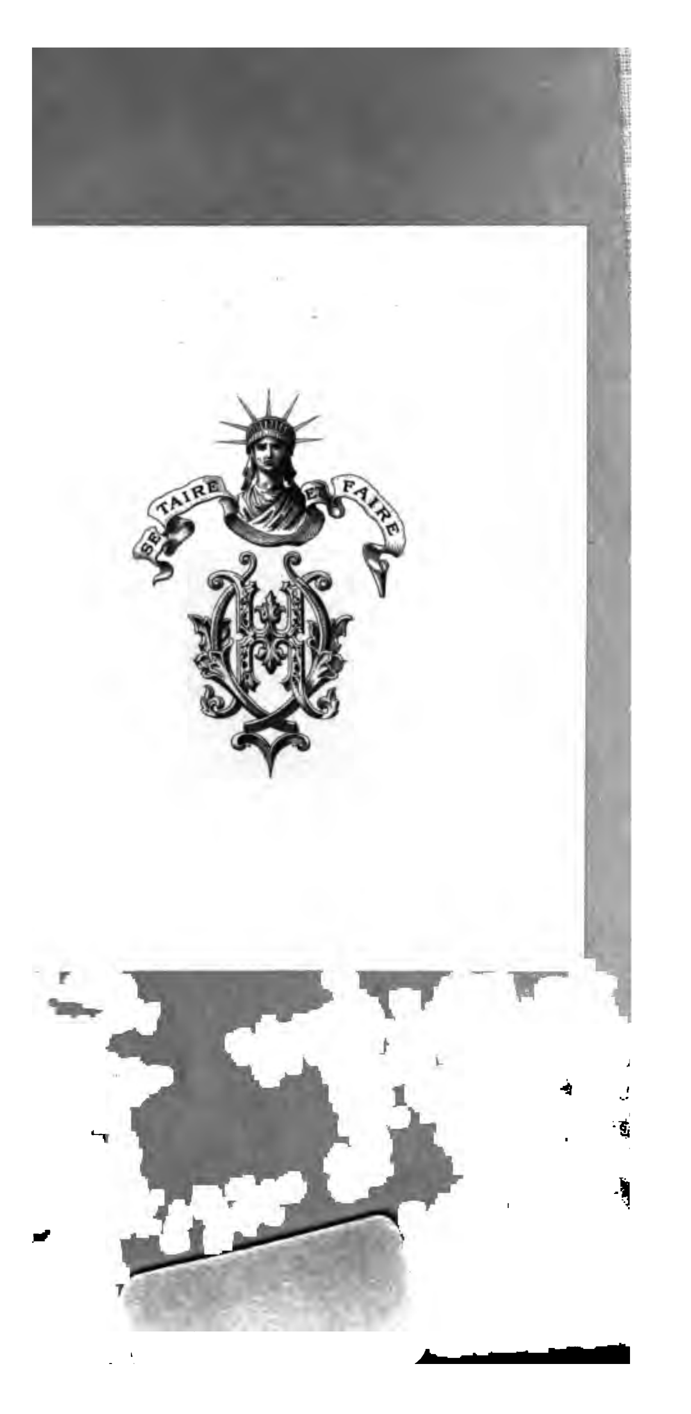



SE TAIRE ET FAIRE



HISTOIRE DU CARACTÈRE

ET DE

L'ESPRIT FRANÇAIS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA RENAISSANCE

PAR

CÉNAC MONCAUT

[illegible]

TOME II

VAINS EFFORTS DE CHARLEMAGNE POUR GERMANISER LA GAULE. — CARACTÈRE DE CHAQUE PEUPLE DU NORD ET DE CHAQUE PEUPLE DU MIDI. — ÉPOQUE DE FUSION. — CIVILISATION GALLO-FRANQUE INTRODUITE EN ANGLETERRE. — LUTTES DE LA SCOLASTIQUE DU NORD CONTRE LA PHILOSOPHIE GALLO-ROMAINE. — DU CLERGÉ ABSOLU D'ORIGINE BARBARE CONTRE LE CLERGÉ TOLÉRANT DU MIDI. — INFLUENCE DES TROUVÈRES SUR LES TROUBADOURS. — DES TROUBADOURS SUR LES TROUVÈRES.

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

1867

HISTOIRE DU CARACTÈRE

ET DE

L'ESPRIT FRANÇAIS

HISTOIRE DU CARACTÈRE

ET DE

L'ESPRIT FRANÇAIS

HISTOIRE DU CARACTÈRE

ET DE

L'ESPRIT FRANÇAIS

HISTOIRE DU CARACTÈRE

ET DE

L'ESPRIT FRANÇAIS

HISTOIRE DU CARACTÈRE

ET DE

L'ESPRIT FRANÇAIS

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

HISTOIRE DU CARACTÈRE

ET DE

L'ESPRIT FRANÇAIS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA RENAISSANCE

PAR

CÉNAC MONCAUT

Progredi et honorare patres.

TOME II

VAINS EFFORTS DE CHARLEMAGNE POUR GERMANISER LA GAULE. — CARACTÈRE DE CHAQUE PEUPLE DU NORD ET DE CHAQUE PEUPLE DU MIDI. — ÉPOQUE DE FUSION. — CIVILISATION GALLO-FRANQUE INTRODUITE EN ANGLETERRE. — LUTTES DE LA SCOLASTIQUE DU NORD CONTRE LA PHILOSOPHIE GALLO-ROMAINE. — DU CLERGÉ ABSOLU D'ORIGINE BARBARE CONTRE LE CLERGÉ TOLÉRANT DU MIDI. — INFLUENCE DES TROUVÈRES SUR LES TROUBADOURS. — DES TROUBADOURS SUR LES TROUVÈRES.

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

1867

SIXIÈME PARTIE

ÉPOQUE CARLOVINGIENNE

I

VAINS EFFORTS DE CHARLEMAGNE POUR GERMANISER LA GAULE FRANQUE (1)

Charlemagne avait entrepris une tâche doublement difficile : il voulait assurer aux Francs établis entre le Rhin et la Loire, mais moins nombreux dans cette contrée que les Gaulois, la domination sur l'Europe tout entière ; il prétendait imposer l'unité impériale aux éléments infiniment varié, que l'invasion avait répandus sur la surface de l'empire romain.

La tentative était au-dessus des forces humaines. Pour en augmenter les difficultés, en ce qui concernait la Gaule, il prit la question au rebours, et suivit une voie qui aboutissait à un obstacle infranchissable.

(1) Nous désignons ainsi le nord-ouest de la Gaule, compris entre la Loire et le Rhin.

« S'il y avait dans le monde, dit très-judicieusement Montesquieu, une nation qui eût une humeur sociable, une ouverture de cœur, une joie dans la vie, un goût, une facilité à communiquer ses pensées ; qui fût vive, agréable, enjouée, quelquefois imprudente, souvent indiscrète, et qui eût avec cela du courage, de la générosité, de la franchise, un certain point d'honneur, il ne faudrait point chercher à gêner, par des lois, ses manières, pour ne point gêner ses vertus. Si, en général, le caractère est bon, qu'importe de quel-défauts qui s'y trouvent. »

« C'est au législateur à suivre l'esprit de la nation, lorsqu'il n'est pas contraire aux principes du gouvernement ; car nous ne faisons rien de mieux que ce que nous faisons librement et en suivant notre génie naturel ;... Qu'on donne un esprit de pédanterie à une nation naturellement gaie, l'État n'y gagnera rien ni pour le dedans, ni pour le dehors : laissez-lui faire les choses frivoles sérieusement, et gaiement les choses sérieuses (t. II, p. 190). »

Charlemagne ne connaissait pas ce principe ; il le viola complétement dans ses relations avec les Gaulois ; il ne sut pas comprendre « qu'on ne fait rien mieux que ce qu'on fait librement; » il voulut donner « un esprit de pédanterie à une nation naturellement gaie. » L'État n'y gagna rien, ni pour le dedans, ni pour le dehors, » et ses successeurs subirent les dures conséquences de cette faute politique.

Doué de la plus étonnante puissance que Dieu ait départie à la nature humaine, il exécuta de grandes choses en politique extérieure, mais il commit de grandes erreurs en administration : il fut sublime envers les Barbares, il se montra petit envers les Gaulois.

Tout a été dit sur le génie militaire et organisateur de Charlemagne. Son nom est si glorieusement mêlé au refoulement des Huns, des Saxons, des Avares qui menaçaient de passer sur le corps des Francs, comme ceux-ci avaient passé sur celui des Romains, qu'on ne saurait rien ajouter aux éloges que les historiens lui prodiguent à cet égard. Il ne reste qu'un point à éclaircir, un reproche à adresser à l'empereur franc : lui qui jugeait si bien le passé, ne savait pas prévoir l'avenir et mesurer les forces qui devaient former l'équilibre de la future Europe chrétienne. Le plus vaste génie de la nation franque eut le patriotisme trop exclusif; il pensa que la race germanique l'emportait sur les autres, par l'intelligence, le courage, l'aptitude à toute chose; il voulut rester trop exclusivement Germain.

Tout gouvernement a deux éléments fondamentaux, la force et l'intelligence. La force était incontestablement l'apanage des Francs, Charlemagne avait raison de la chercher parmi eux; mais l'intelligence, la science, l'art de les communiquer surtout, étaient l'apanage des Gaulois, héritiers directs de la civilisation romaine. Charlemagne ne sut pas reconnaître ce grand fait; peut-être en redoutait-il les conséquences au point de vue de l'influence Germanique. Il voulut reconstituer le gouvernement de l'intelligence comme celui de la force, à l'aide des seuls germains, en reléguant les Gaulois aux derniers rangs de ses combinaisons politiques : cette erreur frappa son système tout entier d'une impuissance radicale (1).

---

(1) N'est-ce pas d'ailleurs la destinée de tous les grands conquérants ? ils brillent, passent comme des météores, et ne laissent presque rien après eux.

Toutes les particularités de son règne concourent à prouver ces préférences germaniques : d'abord il habite constamment le nord ; il ne s'éloigne quelquefois de la Belgique, des bords du Rhin, de la Germanie, que pour faire des expéditions contre les Sarrasins; ses résidences sont Aix-la-Chapelle, Worms, Metz, Paderborn. Les provinces du Rhône, de la Garonne lui sont étrangères (1) ; qu'y gagne-t-il? C'est qu'elles se détachent de plus en plus de son empire franco-germanique; dédaignées par lui, elles reconstituent à part une nationalité gauloise, en haine des hommes du nord, et donnent à cette nationalité une cohésion, une unité qui les mettront en mesure de lutter, peu d'années après, contre la race franque avec de sérieux avantages.

Charlemagne n'est pas moins attentif à choisir tous les hommes qui le secondent dans la population germanique; peu de Gaulois, de Gallo-Romains commandent ses armées, remplissent ses ambassades, occupent ses évêchés, dirigent ses écoles (2).

---

(1) A sa mort, cependant, il se rappela les noms de quatre villes du midi, pour leur donner part aux aumônes qu'il léguait aux différentes métropoles de l'empire. Ces villes furent Fréjus, Arles, Vienne et Bordeaux.

(2) Le Frank Eginhard est son historiographe; nous pouvons citer après lui, parmi les fonctionnaires importants, Andulf, Worad, les Lombards Adalgise et Aion, le diacre Richulf, l'échanson Eberhard, le chambellan Méguifried, l'abbé Angilbert, l'émissaire Eberwin, le connétable Burchard, l'officier Gottschalk, le comte Egbert, le comte de Tours Hugues, le préfet du palais Luitfried.

Dans la conférence qui eut lieu sur l'Yder, au sujet de la paix qu'il s'agissait de régler avec les Danois, ses plénipo-

Sous l'empire de prédilections aussi prononcées, il était naturel qu'il veillât à conserver la pureté du sang germain dans sa famille; il employa pour y parvenir des moyens énergiques. Toutes ses femmes, et il en eut quatre, ses concubines elles-mêmes, et il en eut bon nombre, appartenaient aux nations barbares (1). Il ne voulait pas qu'il y eût mélange de sang étranger, même dans les veines de ses enfants illégitimes. Pour rendre ses intentions plus évidentes, il eut soin de leur donner à tous des noms tudesques.

Jusque-là, passe encore! On comprend qu'un empereur franc tînt à maintenir dans son foyer l'homogénéité dont la nation se montrait fière. Il était même assez logique que les charges publiques de son empire eussent des dénominations germaniques; nous le constatons sans en être surpris, et dans le seul but de

---

tentiaires furent les comtes Wala, Burchard, Miroch, Wodon, Bernhard, Egbert, Théodoric, Abbon, Osdag et Wigman (an 811). Veut-il donner à ses dispositions testamentaires la plus grande authenticité nationale, il choisit pour témoins des personnages germains, tels que les évêques Richulf Arné, Wolfer, Bernon, Leitrade, Théodulf, Hetton, Waldgand, les abbés Friedgis, Audouin, Angilbert, Irmine, les comtes Wala, Meguihaire, Othuff, Unroch, Burchard, Meguihard, Hatton, Richwin, Eddon, Erchangaire, Gerold, Hildigern, et le Wisigoth Bera, comte de Roussillon.

(1) Sa première femme est Hermangarde, fille de Didier, roi des Lombards. Il la répudie et prend Hildegarde, femme suève. Fastrade, la troisième, appartient aux Francs orientaux. Liutgarde est Allemande. Ses concubines, Mathelgarde, Adalinde, Gersinthe avaient la même origine; la dernière était Saxonne. Les noms de ses fils légitimes étaient : Karle, Pépin, Klodowigt; ceux de ses filles : Rotrude, Berthe, Gisèle, Théodrade, Hiltrude; ceux de ses enfants naturels : Drogon, Hugues, Thierri, Ruodhaid; Rothilde et Adaltrude.

bien établir que rien n'était négligé pour séparer le gouvernement carlovingien des idées et des intérêts de la race gauloise (1).

Mais ce fut dans la direction de l'instruction publique surtout qu'il commit des erreurs impardonnables.

On a fait grand bruit de la restauration littéraire de Charlemagne; l'importance de cette tentative nous paraît avoir été singulièrement exagérée; nous devons la faire rentrer dans ses justes limites. Si les intentions étaient louables, les moyens furent mal conçus, maladroitement appliqués : aussi ne doit-on pas être surpris s'ils donnèrent des résultats illusoires. Au lieu d'appeler autour de lui des Gallo-Romains, qui restaient en possession de toutes les connaissances humaines, et qui, malgré les troubles de l'invasion franque, fournissaient encore au monde entier des rhéteurs, des orateurs et des grammairiens, il choisit tous les agents de sa rénovation scientifique parmi les hommes d'origine barbare.

Quelques particularités de cette branche de l'administration offrent un intérêt assez piquant.

Le hasard avait amené sur les côtes de la Gaule, à la suite de marchands irlandais, raconte le moine de Saint-Gall, deux Ecossais versés dans les lettres sacrées et profanes. Ils y venaient dans l'intention de propager les études parmi les conquérants germains,

---

(1) Voici les noms de certains fonctionnaires : Mark-Grafs, margrave, marquis, comte des frontières; Skepen (Scabini), Echevins; Rakinbourg, Rakin-Burg est homme libre; — Ghesen, compagnon, l'homme de guerre; — le heri-ban est l'appel de l'armée; — l'amende légale se nomme le *fred* et le *wehre-ghild*.

et s'adressaient à leur simplcité dans un style d'une naïveté singulière : « Si quelqu'un désire de la science, disaient-ils à la foule, qu'il approche et qu'il en prenne, car nous en vendons. » Cette offre, purement mercantile, frappa l'esprit de Charlemagne ; il se fit amener ces marchands de connaissances, et leur demanda s'il était vrai qu'ils en apportassent provision. Ils répondirent affirmativement et déclarèrent « être prêts à satisfaire ceux qui en désiraient sincèrement : le tout pour la gloire de Dieu. » Ils ne demandaient, pour assurer leur succès, « que des emplacements convenables, des esprits bien disposés, la nourriture et le vêtement, sans lesquels ils ne pourraient subsister pendant leur voyage. »

Charles, au comble de la joie, fixe l'un de ces étrangers, nommé Clément, dans les Gaules, et lui confie l'éducation d'un grand nombre d'enfants choisis dans toutes les classes de la société ; quant à l'autre, il l'emmena en Italie, et l'installa près de Pavie, dans le monastère de saint Augustin.

Lorsqu'on réfléchit que l'Italie possédait alors les premières écoles de l'Europe, qu'elle regorgeait plus que toute autre contrée de grammairiens et de rhéteurs, on est disposé à croire que Charles ne conduisit cet Ecossais au delà des Alpes que pour opposer aux professeurs de race latine une pédadogue de race septentrionale, apportant dans le midi le caractère méditatif, froid et sévère du nord. Charlemagne devait compter sur lui pour y répandre la littérature germanique et la langue tudesque, qu'il s'occupait plus activement encore de propager entre le Rhin et la Loire, dans la zone occupée par les Gallo-Francs.

Ce fut alors qu'un Irlandais, nommé Albin ou Al-

cuin, diacre breton, mais d'origine germanique, encouragé par le bon accueil fait aux premiers marchands de science, quitta l'Angleterre, passa dans le pays des Francs, et reçut l'abbaye de Saint-Martin de Tours, en récompense des leçons de lecture et de grammaire qu'il offrait de donner à Charlemagne. Cédant aux conseils de ce rhéteur philosophe, d'un mérite incontestable, Charles s'occupe de former une haute commission d'études, une sorte d'académie; mais, fidèle à ses préférences germaniques, il en choisit tous les membres parmi les hommes de race barbare : c'est Leitrade, arrivé récemment de la Norique (plus tard archevêque de Lyon) ; c'est le Goth Théodulphe qui occupa bientôt après le siége d'Orléans; Smaragde, abbé de Saint-Michel, auteur d'une grammaire latine ; Angilbert, poëte germain, assez médiocre; Eginhard le chroniqueur; Benoît d'Aniane, Goth d'origine, et connu d'abord sous le nom de Wititza.

En présence d'un fait aussi grave que cette espèce d'interdit jeté sur la race gauloise, on se demande si la Gaule, abondamment pourvue d'hommes instruits, sous les empereurs romains, en était alors complétement déshéritée, et si les choix de Charlemagne, parmi les seuls Barbares, était un pis-aller de nécessité absolue?

On voudrait pouvoir répondre affirmativement pour la justification du rénovateur; mais l'histoire porte, au contraire, un tout autre témoignage. Nous avons déjà montré combien la race gauloise avait mis de persévérance à conserver le dépôt des traditions romaines au milieu de l'invasion germanique, et à maintenir sa supériorité intellectuelle au-dessus des races

conquérantes. Le noble caractère des évêques gaulois, le rôle considérable joué par des généraux de la même origine, à la fin de la première race, en avaient donné des preuves irrécusables.

Les souvenirs de Grégoire de Tours, de Prétextat, projetaient leur lumière jusque sur les ténèbres du huitième siècle. On n'avait pas oublié la haute capacité militaire de Mommole, de Didier, chefs des armées les plus considérables des temps mérovingiens : aussi les Gaulois, encouragés par la faiblesse des derniers rois, avaient-ils montré, principalement au sud de la Loire, une hardiesse qui semblait annoncer le retour de leur confiance en l'avenir et leur impatience de protester contre la suprématie germanique (1).

---

(1) Un général gaulois, nommé Godin, servait dans l'armée de Sighebert ; à la mort de ce dernier, il passa au service de Chilpéric.

Siggo fut successivement référendaire de Sighebert et de Chilpéric.

Le célèbre duc Didier commandait les armées de ce dernier roi.

Le seigneur Bobon, fils de Mommoline, fut chargé d'accompagner Rigonthe, fille de Chilpéric, en Espagne. Le duc Gararic, général des troupes de Childebert, s'empara de Limoges après la mort de Chilpéric.

Ollon, comte de Bourges, commandait, dans l'armée de Gontram, au siége de Saint-Bertrand de Comminges ; il fut un des premiers qui essaya d'assassiner Gondowal.

Le duc Beppolène, attaché au service de Frédégonde, abandonna cette reine, dans un accès d'orgueil, pour passer au service de Gontram.

L'Arverne Nizier fut nommé recteur de la province de Marseille par le roi Childebert.

Désidérius, grand et riche seigneur des environs d'Albi,

Mille traits de l'histoire de Charlemagne établissent que les successeurs de Grégoire de Tours, de Prétextat, de Didier, de Mommole, n'avaient pas dégénéré et soutenaient vaillamment la réputation de la race gauloise. On doit mettre au nombre des hommes les plus distingués du neuvième siècle saint Guillaume, duc d'Aquitaine, aussi célèbre par ses vastes connaissances que par ses qualités guerrières; saint Gérard, d'Aurillac; saint Prudence, évêque de Troie, éloquent défenseur de la doctrine de saint Augustin; saint Rémi, évêque de Lyon; Ratran, moine de Corbie; Enée, évêque de Paris; saint Odon, archevêque de Viennce; Flore, diacre de Lyon, qui tous ont laissé des écrits religieux importants, Loup de Ferrières, enfin, le plus connu d'entre eux (1), et généralement tous les évêques, tous les abbés de race gauloise, infiniment plus instruits que leurs collègues de race germanique.

---

homme turbulent, ambitieux, mais habile, avait mis une armée au service de Chilpéric (Grégoire, *passim*).

Tous ces noms sont essentiellement gaulois ou romains : Godin, *Gaudins*, *Gaudinus*, était le nom d'un berger gaulois mis à mort par les Goths du temps d'Euric; béatifié plus tard, il donna son nom à la ville de Saint-Gaudens. — Siggo vient de *seggo*, *sego*, haie vive. — Ollo de *ollo*, brebis, *ollè*, gardeur de brebis. — Mommole vient de *mons olivus*, mont d'oliviers; il existe encore dans la Gascogne des familles *Moumoliou*.

(1) Loup de Ferrières, probablement d'origine gasconne, comme son nom l'indique, fut le précurseur de nos bibliophiles; il possédait les *Commentaires de César*, les *Nuits attiques d'Aulu-Gèle*, et se faisait un plaisir de les prêter aux abbés de son voisinage. Avide d'enrichir sa bibliothèque, il pria le pape Benoît III de lui envoyer le *de Oratore* de Cicéron, les *Institutions* de Quintilien et les *Commentaires de saint Jérôme*.

Il eut donc été facile à Charlemagne de joindre aux savants que nous venons de nommer, un notable contingent de Gaulois tout à fait dignes de compléter son académie franque ; et l'on ne peut voir dans l'exclusion complète des indigènes que le résultat d'antipathies profondes et d'un programme bien arrêté. Les Gaulois ne plaisaient pas à l'Empereur, et l'on peut ajouter que l'antagonisme était bien réciproque.

Les populations celtiques qui habitaient entre les Pyrénées et les Alpes, entre la Loire et la Méditerranée, excitaient la jalousie des Francs et des Germains par la subtilité de leur esprit, la facilité de leur parole et cet art inné de la satire, si redoutable sous la plume d'un Pétrone ou d'un Apollinaire. Ces populations indigènes rient si bien de leurs vainqueurs, elles préparent si habilement leur chute à l'aide de la dérision pendant la paix et des ambûches pendant la guerre!... Nous savons avec quelle facilité elles renversaient leurs propres chefs, avant l'arrivée des Romains, à l'aide d'un système d'élection qui ne constituait pas, il est vrai, la force nationale; mais les peuples tiennent à leurs habitudes, même quand elles sont entachées de défauts; les Gaulois affectionnaient toujours ces luttes de personnes, ces querelles de familles, de clans et de cantons. Charlemagne aurait voulu dégager l'arène politique de ces dispositions embarrassantes : nous n'avons pas le courage de le lui reprocher; mais au lieu de chercher à les modifier par des termes moyens, des ménagements habiles, en dirigeant les esprits vers une meilleure voie, il les attaqua vertement, avec une sorte de brutalité, à la tête d'une petite légion de savants, de philosophes, de littérateurs germains au style lourd et obscur, aux formes métaphy-

siques et pédantes ; il voulut étouffer l'esprit gaulois sous les lourdes entraves d'une scolastique, d'une littérature barbare... Pour assurer la suprématie morale et scientifique aux hommes du Nord, il réduit les Gaulois au rôle de vassaux, de propriétaires contribuables quand ils sont riches, de serfs de la glèbe quand ils sont pauvres. Il n'y aura plus parmi les Francs de généraux gaulois, de marquis, de comtes gaulois, de gouverneurs, de *missi dominici*, de savants officiels gaulois... Grégoire de Tours prenait le parti des vaincus avec une équité trop courageuse; le Germain Eginhard, bien qu'il « soit peu exercé dans la langue latine » comme il l'avoue lui-même, sera chargé de faire l'histoire des Francs et de leur souverain, de déprécier les vaincus autant qu'il exaltera les vainqueurs ; on favorisera les prélats d'origine barbare, on fera aussi peu d'évêques et d'abbés gallo-romains qu'il sera possible.

En reprochant à Charlemagne ses tendances germaniques, nous ne prétendons nullement nier la haute capacité d'Alcuin, d'Eginhard, d'Angilbert, et des autres membres de l'académie du palais; nous nous bornons à signaler l'absence de Gaulois comme funeste à tout projet de réforme et de civilisation. Quelles que fussent la science et la capacité de quelques Germains, leur enseignement était frappé d'avance de stérilité, par la raison que leur caractère et leur esprit septentrional manquaient de la souplesse, de la clarté, de la limpidité, de l'attraction sympathique qui forment les conditions fondamentales de toute propagande. Leurs élèves gaulois ne trouvaient en eux, ni la ressemblance des aptitudes, ni l'affinité du caractère. Des antipathies intellectuelles s'ajoutaient aux antipathies politiques,

pour creuser des abîmes entre les vainqueurs et les vaincus.

Tout en repoussant les Gaulois, qu'on redoute cependant, on ne manque pas de prendre les formes administratives que leur ont léguées les Romains; on remonte même dans une antiquité plus haute pour demander aux Grecs et aux Hébreux quelques souvenirs historiques, de nature à jeter certain lustre sur les Barbares qui les adoptent. Charlemagne se nommera *David*, Angilbert, *Homère;* Théodulphe, *Pindare;* Rikulphe, *Damœtas;* Alcuin, *Flaccus;* Gisla et Gondrade, filles de Charlemegne, seront surnommées *Lucie* et *Eulalie.* Quand ils feront des vers et de la prose, ces Germains, habillés à l'antique, seront bien obligés d'employer la langue latine pour se faire comprendre des évêques, des moines, de tous les hommes un peu considérables du temps (1), car peu de Gaulois ont eu la patience de cet ami de Sidoine Apollinaire, dont on se moquait parce qu'il avait appris à parler *tudesque.* On traduira même quelques auteurs grecs avec curiosité,

---

(1) Le clergé gallo-romain joue son rôle politique et littéraire aussi; il fait un vocabulaire administratif latin, opposé au vocabulaire germain de Charlemagne. Adalhard et l'évêque de Reims, Hincmar, nous en ont conservé des fragments; ils nous montrent siégeant dans les champs de mars et de mai, les *majores*, grands seigneurs, clercs ou laïques; les *seniores*, seigneurs principaux; les *minores*, vassaux réduits à des prérogatives secondaires, c'est-à-dire les archidiacres, les clercs: les *vicarii* (vicomtes), les *vici domini*, vidames: les *senatores*, débris des anciens patriciats des cités, maintenant confondus avec les grands propriétaires; les *missi dominici*, commissaires du roi; les *forestarii*, forestiers, les *poledrarii*, inspecteurs des haras, les *buticularii*, boutilliers.

principalement Homère, Josèphe, Aristote (1). Mais la langue, la poésie préférées seront celles des Germains. Charlemagne veut attacher sa gloire à les généraliser dans toute la Gaule comprise entre la Loire et le Rhin. Il entreprend une grammaire franque, compose un recueil de poésies et de chants nationaux de la Germanie, compilation depuis longtemps perdue, mais dont on retrouve assurément des passages dans les *Nibelungen* et *les Eddas.* Afin de populariser la langue d'outre-Rhin, il réclame du concile de Tours un canon qui prescrit aux prêtres de faire des sermons en cet idiome. Les évêques, presque tous francs, se hâtent de le lui accorder. Poussant enfin ses tentatives de germanisation aux derniers excès, il supprime le calendrier romain, et veut imposer des noms saxons à tous les mois, qui deviennent dans cette transformation, en commençant par janvier : *Wintarmanoth*, *Hormung*, *Lentkinmanoth*, *Ostarmanoth*, *Winnemanoth*, *Brachmanoth*, *Hewimanoth*, *Aranmanoth*, *Witymaanoth*, *Windummemanoth*, *Herbistmanoth*, *Heilagmanoth* (décembre) (2). La rose des vents subit une

---

(1) Alcuin lisait, commentait et admirait Virgile. Il donna une révision complète des livres saints. Charlemagne fit quelques essais littéraires, voulut même faire des vers sans pouvoir parvenir à respecter les règles de la prosodie. Il commenta la Bible, et l'année même de sa mort il s'occupait à corriger les quatre évangélistes avec des Grecs et des Syriens.

(2) N'est-il pas curieux de voir Charlemagne prendre pour base de son nouveau calendrier, les principes que les naturalistes de 1793 devaient adopter pour le leur. Charlemagne, en effet, repoussant les anciennes désignations des mois empruntés à la mythologie romaine, puisa les nouvelles dans leur disposition atmosphérique, car les noms saxons

transformation analogue: le vent d'est se nomme l'*ostroniwint;* l'Eurus, l'*ostsundroni;* le sud-est, le *sundroni;* l'auster africanus, le *sundwestroni;* l'africain, *westsundroni;* le zéphire, *westroni;* le nord-ouest, *westnordroni;* la bise, *nordwesdroni;* le nord, *nordroni;* l'aquilon, *nordostroni;* le vulturne, *ost nordroni.*

Mais cette tentative n'eut qu'un résultat éphémère; promulguée par l'académie palatine, elle ne sortit guère de son enceinte, et les habitudes gallo-romaines, plus puissantes que le génie de Charlemagne frappèrent de stérilité cette petite fantaisie officielle.

Il fallut revenir au latin, sous peine de n'être entendu de personne : Charlemagne essaya de l'apprendre et parvint à le parler, nous dit Eginhard ; il comprenait même quelques mots grecs ; mais sa langue tudesque ne put se plier à l'harmonieuse prononciation hellénique. Quant aux autres connaissances, il se fit enseigner les sciences par Alcuin, la grammaire par Pierre de Pise, quelques éléments de calcul, de rhétorique et de dialectique par divers professeurs. Toutefois il est probable que ses études se bornèrent à écouter les leçons des savants et à retenir ce qu'il pouvait. Eginhard laisse comprendre qu'il savait très-peu lire et pas du tout écrire. Ce chroniqueur désirant nous donner une haute opinion de sa bonne volonté, se borne à dire « que, voulant essayer de former des lettres, il tenait constamment des tablettes à son chevet, afin de s'exercer à manier le

---

que nous venons de nommer signifient : *mois d'hiver ; mois de boue ; mois du printemps ; mois de Pâques ; mois des délices ; mois des défrichements ; mois des foins ; mois des moissons ; mois des vents ; mois des vendanges ; mois d'automne ; mois saint.*

stylus dans ses moments de loisir ; mais il réussit peu dans cette étude, commencée trop tard et dans un âge peu favorable. » (*Vie de Charles*, chap. xxv).

Si Charlemagne lisait mal et n'écrivait guère, ses enfants n'étaient pas beaucoup plus instruits; leur éducation, plus barbare que gallo-romaine, paraît s'être bornée à l'équitation, à la chasse et à l'exercice des armes; ses filles tournaient le rouet et le fuseau, tricotaient et tissaient la laine; Eginhard ne dit pas un mot de leurs connaissances en grammaire et en écriture. Si la jeune Emma écouta les leçons d'Eginhard, si Berthe, sa sœur, prêta quelque attention à celles d'Angilbert, on sait que ces leçons n'étaient pas purement littéraires et scientifiques. Charlemagne surveillait peu ses enfants; il avait sur ses devoirs de père des idées assez grossières et tout à fait dignes des mérovingiens. Dans ses expéditions, ses fils se tenaient à cheval à ses côtés ; ses filles suivaient, sous la garde de quelques soldats. Epris des douceurs de l'indépendance, il ne voulut jamais les placer sous le joug d'un mari, négligence qui devait naturellement les conduire à se marier toutes seules, sans l'en avertir. Aussi le palais de Charlemagne fut-il, par la faute du maître, une école de libertinage, assez semblable à celle de Childéric ou du sage Dagobert... Ces desordres passèrent rapidement de la famille de l'Empereur dans celles des leudes. Eginhard nous raconte qu'une fille noble s'étant fait enlever par un serf, il parvint à l'arracher à son séducteur et à la

---

(1) Voir *Visio Wetini,* dans Bouquet, l. V. 399 ; et Paschasius Radbertus, *Vita sancti Adalhardi*, Bouquet l. VI, 277.

rendre à son père ; mais il engagea ce dernier « à la marier au plus vite avec cet homme, trouvant préférable, dit-il, qu'elle s'unît à lui de nouveau, s'il devenait libre, que de la voir repoussée par tous les autres. » (*Lett.* 55).

Charlemagne, tout grand réformateur et tout désireux d'imiter les empereurs romains qu'il se montre, n'en est donc pas moins un Germain à moitié Scandinave, aux instincts bien tranchés. Parviendra-t-il à façonner les indigènes à son image ?

Sortons de l'intérieur du palais, quittons l'enceinte de l'académie ; regardons au dehors quelle est la marche des études. Les résultats ne sont pas de nature à satisfaire l'impatience des rénovateurs qui veulent germaniser l'Occident.

Nous avons vu Charlemagne confier une partie de l'instruction populaire à l'Ecossais Clément... L'Empereur, voulant connaître quels étaient les succès obtenus après quelques années, se fit conduire ses élèves, et il se trouva, nous dit le moine de Saint-Gall, que les enfants sortis des classes moyennes et inférieures (les Gaulois sans nul doute) avaient fait des progrès qui dépassaient toutes les espérances, » tandis que les jeunes gens de famille noble (c'est-à-dire des Francs, des Germains,) avaient obstinément conservé leur ignorance première. « Charles, imitant alors

---

(1) Ce n'est pas en libertinage seulement que Charlemagne ressemble aux Mérovingiens, mais en cruauté. Après la défaite des Saxons, il se fit livrer quatre mille cinq cents d'entre eux, et ordonna de leur abattre impitoyablement la tête dans la même journée. Quant aux autres peuples vaincus, il leur appliquait les lois du prosélytisme barbare, leur donnant à choisir entre le baptême et la mort.

la sévérité du Juge suprême, poursuit le moine de Saint-Gall, fait placer les premiers à sa droite, et les seconds à sa gauche : Je vous loue beaucoup, dit-il aux simples bourgeois, de votre zèle à remplir mes intentions et à chercher votre propre bien avec ardeur ; continuez à vous perfectionner, vous aurez de riches évêchés, de magnifiques abbayes et serez toujours tenus pour personnages très-considérables.

« Quant à vous, au contraire, poursuit-il d'un air courroucé, en se tournant vers les élèves restés à sa gauche, fils des principales familles de la nation, enfants délicats et tout gentils, fiers de votre naissance et de votre fortune, vous avez négligé mes ordres et oublié le soin de votre propre gloire ; vous avez préféré vous abandonner à la mollesse, au jeu, à de futiles occupations... par le roi des cieux ! permis à vous d'admirer ces fragiles mérites ; je ne fais nul cas de votre naissance, de votre beauté ; sachez bien que si vous ne réparez, par une constante application, votre négligence passée, vous n'obtiendrez jamais rien de Charles. »

Le réformateur tint parole ; on le vit infliger de sévères punitions à la noblesse paresseuse, en la blessant dans ses intérêts matériels. Plus d'une fois à la mort d'un évêque, il donna le diocèse à de pauvres clercs, de famille modeste, malgré les sollicitations d'hommes puissants, auxquelles se joignaient quelquefois celles de la reine elle-même (1).

(1) Les *Capitulaires* portent les traces de cette préférence de Charles. « Qu'on ne prenne pas, disent-elles, les maires des *villas royales* parmi les hommes puissants, mais parmi les gens de médiocre état, parce qu'ils sont plus disposés à se montrer fidèles. »

L'instruction publique n'a donc pas les résultats politiques et sociaux que se promettait Charlemagne ; les études ne tendent pas à élever intellectuellement les vainqueurs au-dessus des vaincus ; les Germains demeurent rebelles à la propagande ; les indigènes, continuent au contraire à recueillir ses bienfaits avec avidité, et le moine de Saint-Gall, l'écrivain le plus franchement gaulois du neuvième siècle, peut raconter l'examen des élèves de Clément, avec la satisfaction de l'orgueil national.

Charlemagne voulant donner à l'instruction publique une portée plus haute que celle des cours élémentaires de l'Ecossais, marchand de science, organisa les études par une circulaire de l'an 787 : d'après cette ordonnance, les évêques et les abbés devaient établir dans leurs cathédrales et leurs monastères des écoles où l'on enseignerait la grammaire, le calcul et la musique. Le clergé répondit aux instructions de l'Empereur avec assez d'empressement. Des écoles s'ouvrirent dans la plupart des cathédrales et des monastères. Les plus importantes furent celles des évêchés de Lyon, d'Orléans, de Saint-Denis, et des abbayes de Saint-Martin de Tours, de Fulde, de Corbie, de Fontanelle, et d'Aniane (1).

La littérature, la poésie ne sont pas les seules ma-

(1) On voit que l'enseignement officiel était mieux organisé dans le Nord que dans le Midi : l'histoire ne cite avec éloges au sud de la Loire que les écoles d'Aniane et de Lyon... Dans cette partie de la Gaule, les études continuaient à se faire soit dans l'intérieur des familles ; soit dans les maisons d'éducation dirigées par des professeurs libres, comme durant l'époque gallo-romaine.

nifestations des aptitudes et des capacités. Si ces deux premières branches du savoir sont les moyens les plus généraux, les plus populaires, d'exprimer nos idées, la philosophie est une expression plus élevée de nos sensations; il faut donc tenir compte de son action dans l'analyse de l'esprit et du caractère d'une race... La littérature, la poésie sont les fleurs, le coloris, elles constituent le côté brillant de l'intelligence; la philosophie en est le fondement, la charpente; les unes sont l'art du beau; l'autre est l'art du vrai. Malheureusement cet art du vrai ne passe pas tout de suite de la théorie à l'application. Nous allons en donner une preuve manifeste:

Si l'académie de Charlemagne ne put pas germaniser la langue suivant les désirs de l'Empereur, elle s'efforça du moins de rester fidèle à l'esprit, aux aptitudes allemandes, par la nature de ses travaux et la direction des études supérieures; il faut donc reconnaître que si l'on subit un échec radical au point de vue de la germanisation du corps de la nation, on trouva certaines compensations dans cette aristocratie de la science que l'on appelle les philosophes. Quels furent, en effet, les fondements des hautes études? la théologie, dans tout ce qu'elle a de plus obscur, quelques éléments de science; mais par-dessus tout les tours de force de la scolastique... Reconnaissons-le de suite! c'est dans l'école de Paris que l'art des disputes oiseuses, des dissertations paradoxales, fit le plus de bruit, obtint le plus de renommée (1).

(1) Là professaient le rhéteur Pierre de Pise, l'hagiographe Paul Warnifried, l'Espagnol Claude, le liturgique Amanaire,

A peine Alcuin et Jean Scot ont-ils ouvert leurs chaires, qu'on voit apparaître la fameuse division du *trivium* et du *quatrivium*. Le *trivium* renferme les lettres, c'est-à-dire la grammaire, la rhétorique, la dialectique; le *quatrivium* comprend les sciences, c'est-à-dire l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie.

La dialectique n'était pas une science, mais un exercice; elle ne cherchait pas l'explication des choses, mais celle des mots... Là est tout le secret du tumulte qu'elle produisit, depuis le neuvième siècle jusqu'au quatorzième. De même que la gymnastique n'est rien par elle seule, mais qu'elle assouplit, fortifie le corps et le rend propre à exécuter d'utiles travaux; de même la dialectique assouplit l'intelligence et la prépare aux exercices oratoires et philosophiques. Cependant la gymnastique trop développée a des inconvénients graves : elle conduit à la jonglerie, à la prestidigitation funambulesque, et finit par classer l'homme dans la famille des singes; de même la dialectique exagérée, et Dieu sait si elle le fut par l'école de Paris! conduisit plus d'un philosophe à une sorte d'espiéglerie paradoxale, d'escamotage sillogistique qui ne reposaient sur rien de solide : elle devint un arsenal de définitions conventionnelles, de phraséologie mal arrêtée, dans lequel puisaient à l'envi tous les esprits avides de controverses, s'enivrant du bruit de leurs paroles et ne cherchant d'autre résultat que celui de leur renommée personnelle. Les pédagogues ne réus-

---

né sur les bords de la Moselle, les dialecticiens et les philosophes Alcuin et Jean Scot, et, peu de temps après, le Frison Mannon, successeur de ces derniers.

sirent pas trop mal sous ce dernier rapport. Toute question de science, de littérature, de théologie, offrant matière à disputer, tombait forcément dans le domaine de la dialectique ; il s'ensuivit que cet art de raisonner envahit tout, depuis la grammaire jusqu'à la liturgie, depuis le dictionnaire jusqu'à la métaphysique. Toute petite, à l'origine, comme simple branche du *trivium*, elle devint la dominatrice orgueilleuse du domaine de l'intelligence.

Nous avons montré, dans une analyse très-sommaire, les philosophes chrétiens du cinquième siècle, adoptant Socrate et Platon pour maîtres, et « ne philosophant que la religion sauve. » A cette époque, Aristote jouissait d'une certaine réputation comme logicien assurément; toutefois son autorité comme moraliste et philosophe était bien inférieure à celle des vrais fondateurs de la doctrine de l'immortalité de l'âme. Boëce vint, au cinquième siècle, agrandir le théâtre du raisonnement; il publia des *Commentaires* sur les *Catégories* d'Aristote et sur l'*Isagore* de Porphyre; enfin la fameuse *Consolation philosophique* (1).

L'apparition de ces travaux décupla l'autorité d'Aristote, et le plaça bien au-dessus des deux autres philosophes grecs : Or, le point fondamental qui séparait Platon de l'instituteur d'Alexandre, c'est que le premier cherchait la solution définitive de la vérité au-dessus de la terre, dans un autre monde, et qu'Aristote, au contraire, la trouvait sur la terre

(1) Avant lui on ne connaissait que le *Timée* et le *Phédon* de Platon, les *Catégories* et les *Interprétations* d'Aristote.

seulement, par la seule puissance du raisonnement humain (1).

Il suit de là que Platon s'élevait plus haut qu'Aristote dans la région de l'âme, mais qu'Aristote, quittant moins la terre, et observait les phénomènes de la nature avec plus de profondeur.

Il est facile de saisir la portée de cette différence : la philosophie de Platon se rattachait naturellement aux doctrines de la révélation. Aristote se rapprochait davantage du domaine du libre arbitre.

Toutefois, quand ils se renfermaient dans les limites de la dialectique, l'un et l'autre laissaient d'assez épais nuages obscurcir les définitions de l'*être* et de la *substance;*... que les *idées* précèdent les *choses;* que les *choses* soient des copies plus ou moins distinctes de ces *idées;*... que les *universaux* viennent après les choses et puissent seuls être compris par la pensée, comme le dit Platon. — Que la forme actuelle de la substance soit ce qui constitue la *quiddité* de toute chose individuellement déterminée; que les individus possèdent seuls cette *quiddité*, qui est l'objet premier de la science; que l'humanité et l'asinité se distinguent par un *quid*, par un *ti*, n'appartenant à aucune autre espèce, comme le dit Aristote. Toutes ces propositions, et bien d'autres encore, étaient singulièrement subtiles, quintessenciées, et ouvraient un champ sans limites à des controverses prêtes à devenir des batailles.

---

(1) « Viens, dit Platon à Théatète, apprendre ce que c'est que la vérité; mais ne laisse approcher de nous aucun profane : les profanes sont ceux qui ne croient vrai que ce qu'ils tiennent dans leurs mains.

Les scolastiques se lancent dans l'arène ; le point de départ une fois arrêté, les propositions principales posées en tête du programme, ils entreprennent une véritable course au clocher, à travers le labyrinthe du syllogisme, et partis d'Aristote ou de Platon, ils se trouvent transportés si loin de ces deux maîtres et tellement perdus dans les espaces inconnus, qu'ils ne se rappellent plus où ils ont laissé les chefs d'école, et semblent à peine se souvenir qu'ils existent.

Alcuin compare l'âme à la Trinité : De même que les trois personnes divines ne sont pas trois dieux, dit-il, ainsi les trois activiités par lesquelles l'âme manifeste son action, c'est-à-dire *l'intelligence*, *la volonté*, *la mémoire*, ne sont pas trois âmes, mais sont les trois fonctions de l'âme.... Jusque-là, le système ne manque pas de netteté ; mais l'auteur veut en pousser les déductions beaucoup plus loin, et il tombe dans cette phrase, aussi obscure au fond que peu harmonieuse dans la forme : « Je comprends que je comprends, que je veux, que je me souviens ; ou je veux comprendre, me souvenir, vouloir ; ou je me souviens que j'ai compris que j'ai voulu que je me suis souvenu. » Ce qui ressemble fort, on en conviendra, à la prose du maître de philosophie de M. Jourdain (1).

---

(1) L'enseignement d'Alcuin porte d'ailleurs principalement en dialectique, sur *le genre*, *l'espèce*, *la différence*, *l'accident* et *le propre*, et sur les dix *Catégories d'Aristote*, auxquelles il consacre trois dissertations *de Argumentis*, *de Topicis*, *de Perihermeniis*.

Raban-Maur, de Mayence, disciple d'Alcuin, et professeur à l'abbaye de Fulde, reproduit à peu près l'enseignement d'Alcuin. D'après lui, les sens du corps nous transmettent les images des phénomènes, les sens de l'âme nous fournissent

Les scolastiques se divisent donc en deux partis dès le début du combat : les uns se rangent autour de Platon, les autres autour d'Aristote. Jean Scot est au nombre des premiers. Haimont, professeur à Fulde, compte parmi les seconds. Heiric d'Auxerre suit la méthode de son maître Haimont et a la gloire de poser le fameux problème repris plus tard par Descartes : « *Je pense, donc je suis; donc je dis moi être.* » Cette formule implique trois choses : *être*, *pouvoir* et *comprendre*. Remi d'Auxerre, disciple d'Heiric, porte beaucoup plus loin ses investigations ; il se pose une question qui, toute singulière qu'elle fût, ou plutôt à cause de son caractère spécieux, eut l'honneur de faire grand bruit dans son temps : « Quand *l'accident* proprement dit vient s'unir à la substance individuelle, où se trouvait d'abord cet *accident* avant l'opération de sa réunion ? N'était-il pas lui-même une substance ?.... Cicéron est orateur ; mais cet état d'ora-

l'idée de ce qui est invisible, impalpable, au delà de la nature.... « Or, il est incontestable, dit-il, que les choses dont les sens nous communiquent les images sont substantielles et réelles ; qu'il n'y a de doute que sur celles qui nous sont fournies par l'intellect, sur les genres, les espèces et les idées générales. »

Jean Scot, un des plus ardents réalistes, assure que la connaissance des choses sensibles est très-utile à l'intelligence des choses intelligibles, attendu que, de même que l'on s'élève à l'intelligence par les sens, de même on s'élève à Dieu par la créature.

La nature d'ailleurs est, d'après lui, la réalisation de Dieu sous quatre formes : la *forme créatrice et incréée*, la forme *créée et créatrice*, la forme *créée et qui ne crée pas*, la forme qui *ne crée pas et n'est pas créée*. Suit une définition de la substance Dieu qui ne manque pas de hardiesse.

teur, avant d'être uni à Cicéron, n'était-il pas une chose particulière? »

Et là-dessus dissertations et disputes à n'en plus finir!...

En voilà suffisamment pour donner un aperçu des débuts nuageux de la scolastique. Enivrés de la sonorité de leurs arguments, fanatiques de ces querelles de mots, les dialecticiens, même les plus sages, parlent de certaines vérités pour se lancer à la poursuite d'hypothèses entées sur des suppositions. La confusion était déjà grande à l'école d'Alcuin et de Jean Scot; elle se développa démesurément dans les deux siècles qui suivirent. Durant cent cinquante années, chacun perd la voie directe à son tour et s'égare dans un dédale d'absurdités inextricables. *Le raisonnement a si bien banni la raison* que la dialectique entame, ébranle tout, même la théologie; cette dernière ne se trouvant plus en sûreté derrière la forteresse de la révélation, crie à la violence! au sacrilége! Les théologiens ne voient plus qu'avec effroi cette partie de la philosophie entreprendre d'expliquer la foi et les mystères.... Evêques et docteurs recommandent aux clercs de se défier de la dialectique, de ne pas permettre qu'elle touche à l'arche sainte. Mais cette branche hardie du *trivium* brave la défense; toutes les fractions de l'Eglise gauloise, docteurs, ascètes, prêtres tolérants et pratiques croient voir une nuit obscure envahir le domaine tout entier de l'intelligence; et le cardinal Baronius n'a rien exagéré en disant : « Le dixième siècle peut être appelé siècle de fer, par son âpreté et la stérilité de tous les biens; siècle de plomb, par la difformité de ses maux; siècle de ténèbres, par l'absence de tout écrivain. » (*Annales ecclésiastiques.*)

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des Gallo-Francs établis entre le Rhin et la Loire; mais l'empire de Charlemagne renfermait trois autres races importantes et très-caractérisées : les Germains en Allemagne et sur le Danube; les Gallo-Romains entre la Loire et la Méditerranée; les Bretons et les Vascons, enfin, populations primitives qu'aucun mélange de peuples étrangers n'avait encore modifiées (1).

Or, tout ce que nous venons de dire touchant la grammaire, le recueil des chants germaniques et l'organisation des études, y compris même la scolastique, convenait parfaitement aux populations d'outre-Rhin, patientes aux recherches, et d'autant plus avides de dissertations qu'elles sont lentes à comprendre et désireuses d'y réussir. Les procédés de la scolastique, entre autres, préparaient assez bien les voies à la philosophie de l'Allemagne moderne. Charlemagne et l'école du palais ne tombaient dans l'erreur qu'en voulant appliquer la psychologie et la littérature germanique à la population généralement gauloise de la France proprement dite, en imposant le programme de l'école de Fulde aux écoles d'Orléans, de Saint-Denis, de Saint-Martin de Tours et de Paris.

Nous avons fait connaître quelle était la prédilection des Gaulois du cinquième siècle, celle des chrétiens les plus ardents eux-mêmes pour la philosophie lucide et pratique de la Grèce. Malgré les trou-

(1) Charlemagne sut reconnaître l'importance de cette division naturelle de la Gaule; dans le partage de l'empire, il donna la Germanie et l'Italie lombarde à Louis; l'Aquitaine à Charles; la Gaule franque proprement dite à Pépin; la Gascogne et la Bretagne restèrent libres.

bles de l'invasion germanique, cette préférence demeurait intacte dans la classe bourgeoise et lettrée. Comment les subtilités de la scolastique auraient-elles trouvé accès dans ces intelligences habituées à comprendre au premier mot, aimant les sciences pratiques et non point les rêveries spéculatives; s'attachant à la foi simple de l'Evangile, à sa morale toute d'application, et non point à la théologie transcendante et métaphysique. Les professeurs carlovingiens, le plus célèbre à leur tête, ne tardèrent pas à reconnaître les défauts de leur programme et l'inutilité de leurs efforts. Alcuin dut faire un aveu assez cruel à son amour-propre. « En vain servait-il successivement à ses élèves, nous dit-il lui-même, le miel des saintes Ecritures.... le vin vieux des anciennes études,..... » les esprits répondaient fort mal anx séductions matérielles de ces mets littéraires. « Je fais peu de progrès, écrivait-il à Charlemagne ; j'avance peu, me battant tous les jours avec la rusticité des Tourangeaux... »

« Je vois bien, ajoute-t-il ailleurs, qu'il ne dépend ni de vous ni de moi de faire une Athènes de la France. » (*Lettre* X). Loup de Ferrières exprimait des plaintes analogues (1).

Si la philosophie scolastique était *fastidieuse* aux Gaulois, la poésie, la littérature tudesques ne leur étaient

---

(1) «.... Earum ut nunc plerisque vocantur, superstitiosa otia fastidio sunt ;... nunc oneri sunt qui aliquid discere affectant. » Remarquons bien le *superstitiosa otia ;... otia*, c'est-à-dire les loisirs, (les rêveries peut-être) ; *superstitiosa*, en dehors du sens droit, peu pratiques : les discussions théologiques et métaphysiques, par exemple... *sunt fastidio*, sont en dégoût, fatiguent l'esprit.

pas plus sympathique. Nous avons établi qu'il leur fallait des récits gracieux, remplis de mots heureux et incisifs, une éloquence abondante et imagée : le *Nitor et ubertas* de saint Jérôme, et non point les sombres visions, les extravagances sanguinaires de la poésie scandinave. Ils voulaient que les choses les plus sérieuses fussent exprimées en style gracieux, vrai, sans exagération, sans rêveries hyperboliques, habilement coloré surtout d'une gaieté se mêlant à la satire. La pompe sévère, les formules implacables de la Bible ne leur convenaient pas ; ils préféraient la grâce facile des classiques de Rome et d'Athènes, la naïveté des paraboles de l'Evangile et des légendes...... Charlemagne, trop carlovingien à cet égard, avait des goûts tout opposés ; il plaçait la pompe de la Genèse et celle des Pères de l'Eglise bien au-dessus des poésies d'Homère et de Virgile. « J'aimerais mieux, déclarait-il à l'évêque Riculphe, posséder l'esprit des quatre évangélistes que celui des douze livres de l'*Enéïde* (1). »

Eginhard, voulant flatter ses goûts sans doute, offrit à ses contemporains des modèles de style épistolaire et historique. Mais ses lettres elles-mêmes, bien que traitant des sujets les plus divers, étaient d'une allure si froide et si lourde, qu'elles n'acquirent pas la moindre réputation, n'exercèrent pas la plus légère influence. Lorsque les premiers auteurs véritablement français, Joinville, Commines, Froissard, fondèrent plus tard la *Chronique nationale*, ils évitèrent soigneusement l'uniformité monotone, la sécheresse toute ger-

(1) Nous comprenons parfaitement ces préférences au point de vue religieux et moral ; nous ne faisons de réserves qu'au point de vue littéraire.

manique de l'historiographe de Charlemagne pour se rapprocher bien davantage du style gaulois d'Apollinaire ou d'Ausone.

Alcuin et Eginhard, ministres de l'instruction publique de Charlemagne, offraient donc aux Gaulois une nourriture intellectuelle que ces derniers refusaient de

---

(1) La précision et la clarté sont les mérites d'Eginhard; il conserve même, dans l'intimité de la correspondance, la sobriété technique du notaire ou du rédacteur des chartes. Pas un mot consacré à une comparaison piquante, à une observation, à un rapprochement qui rende le récit plus saillant ou provoque un sourire léger : le fait y prend toujours le caractère d'une simple constatation. Les seules réflexions, les seuls conseils qu'il se permette roulent sur les principes de la morale et de la religion, dont la sèche nomenclature serait mieux placée dans un cours de morale que dans des lettres. Cette manière doctorale de traiter les choses intimes avait, il est vrai, sa raison d'être : Eginhard ne s'adressait qu'à des Germains. à des Francs, et nullement à des Gaulois. Tous les hommes auxquels il écrit ou dont il s'occupe portent des noms tudesques et habitent le nord de la Loire. Nous citerons l'abbé Gozbert. — Amalhaire, prêtre de Metz. — Otgaire, abbé de Weissembourg, archevêque de Mayence. — Werdric, frère du monastère de Fulde. — Otmar, simple clerc. — Egilolf et Humbert. — Gerbert de Dubargaw, entre le Mein et la Tauber. — Geboin, comte du palais. — Hetti, archevêque de Trèves. — Robert et Alafrid, Adalhard et Gebuin. — Liuthard, prêtre. — Erambert, vidame. — Willibald, prêtre. — Gerward, bibliothécaire du palais. — Blidthrut, abbesse. — Wenilon, serf de Machesbach (couvent de femmes, près d'Ostheim). — Marchrad, vidame. — Wiliran et Olbert, serfs. — Frumold, fils du comte N. — Le vidame du domaine de Fritzlar, dans la Hesse électorale. — Presque tous les noms de lieux qu'il cite sont également tudesques. Avec Eginhard, nous entrons en pleine société franco-germanique.

prendre; les Francs eux-mêmes, disséminés parmi les indigènes, cédèrent à ce mouvement de réaction; la littérature d'outre-Rhin tomba dans un tel discrédit en deçà de ce fleuve, qu'elle ne laissa pas la moindre trace de son passage dans notre histoire.

II

AUTRES FAUTES ADMINISTRATIVES DES MÉROVINGIENS

Il faut le reconnaître d'ailleurs, des causes plus profondes, plus sociales, contribuaient à frapper de stérilité le système de Charlemagne. L'antipathie des Gaulois pour les Germains se combinait avec les maladresses et les violences de ces derniers pour élever entre les deux populations des obstacles infranchissables.

Rien n'enhardit l'audace des conquérants comme la consolidation de leur pouvoir. A l'arrivée des Germains, nous avons vu la crainte de la résistance indigène inspirer aux vainqueurs les ménagements d'une sage politique; mais à mesure qu'ils développèrent leur prépondérance, ils s'exagérèrent leur force; et cette propriété du sol qu'ils avaient laissée d'abord presque entière aux anciens possesseurs, ils s'efforcèrent de la leur enlever peu à peu, soit par la ruse, soit par la force. Les Carlovingiens pratiquèrent à cet endroit une tactique tout opposée à celle des Mérovingiens.... La nue-propriété des forêts ne leur suffit plus; ils voulurent restreindre les usages, les priviléges des propriétaires primitifs; ils adoptèrent un système de chicanes

et d'usurpations dans lequel la ruse et la mauvaise foi se combinaient avec la violence.

A mesure qu'ils rognent la part des indigènes, soit dans la jouissance des forêts, soit dans la propriété directe des terres, ils ont la prudence d'intéresser des tiers au bénéfice de leurs confiscations ; ils consacrent une partie de ces terres à constituer des *bénéfices* et des *fiefs* en faveur d'églises, d'évêchés, de monastères de seigneuries, et augmentent ainsi le nombre des adhérents, prêts à soutenir leurs prétentions (1). Chaque donation devient donc un progrès du gouvernement féodal, car elle entraîne des serments de vasselage, des obligations de service militaire, *d'honneur*, des payements de redevances de toute nature. Les spoliateurs ne manquent pas toutefois de réserver pour eux la meilleure part des terrains usurpés et de les ajouter à leurs *aleux* et à leur terre *salique*.

Prétention plus onéreuse encore! ils revendiquent

---

(1) Les deux cas suivants feront connaître la nature et les formes de ces sortes de dotations qui se retrouvent par milliers dans les chartes, les constitutions et les testaments.

En 824, Louis le Débonnaire décrète que « toute église utile aux populations, mais dépourvue de dotation, recevra une *maanse* de douze journaux de terre et deux esclaves pour la travailler, par chaque paroissien libre, appelée à y entendre le service divin, afin que le prêtre y puisse vivre et célébrer le culte. Si le peuple refuse de doter l'église, elle sera détruite. (Baluze, *Capit.* I, II, col. 324.)

En 884, Charles le Gros donne à l'église de Liége *in pago scarponnense*, la maison de *Magdera*, dans toute son ancienne étendue, avec ses constructions, ses forêts, ses charges, ses *communaux* et ses colons des deux sexes. (*Gall. christ.*, I, III.)

non-seulement le privilége exclusif de chasse dans les forêts royales, seigneuriales, même particulières, mais encore la servitude de *garenne*, c'est-à-dire le droit de chasser dans les champs, les prairies et les vignes de tous les cultivateurs, de pêcher dans leurs étangs et leurs rivières (1).

Les priviléges de *chasse* et de *garenne* portés à cet abus eurent de graves conséquences. Le Gaulois, voyant ravager sa récolte, n'avait plus le courage de labourer et d'ensemencer; il laissait son héritage en friche et se réfugiait dans les bois parmi les simples pasteurs (Maury, p. 221). Le sol ainsi abandonné revenait *ad solitudinem;* le roi ou le seigneur s'en emparait comme d'une terre vague, sans maître. Le droit de chasse et de garenne renouvelait donc les tristes résultats des lois fiscales de la fin de l'empire : il causait l'abandon des terres, la dépopulation des villes et des bourgs (2).

---

(1) Ils fondaient probablement ces prétentions sur cet argument spécieux : que tout gibier sortant des forêts royales ou seigneuriales, le roi et le seigneur devaient pouvoir le poursuivre partout où il lui prenait fantaisie de fuir.

(2) Ce fut après la mort de Charlemagne surtout, durant les discordes de ses fils, que les seigneurs francs inventèrent toutes sortes de subtilités légales pour s'approprier la part de sol qu'ils avaient d'abord laissée aux indigènes. La vie des évêques n'est qu'une série d'efforts destinés à défendre contre ces usurpations les biens de leurs paroissiens et ceux de leurs églises. Quand l'homme n'est plus suffisamment protégé par les lois, il réclame la protection du Ciel. Les pieux légendaires de l'époque se plurent à faire accourir au secours du clergé les anges et les saints, qui parvenaient souvent à le délivrer des exacteurs, en les mettant en fuite ou en leur donnant la mort. Frodoard raconte, dans les *Miracles de*

Malgré la résistance des indigènes, les Francs ne poursuivirent pas moins le cours de leurs usurpations;

---

saint Rémi, que, sous l'empereur Louis, les gardes des forêts royales voulurent s'emparer d'un bois que le saint avait autrefois acheté. Comme ils se disputaient, à cette occasion, avec les habitants de Reims, l'un des gardes voulut courir à cheval à la recherche de ses pourceaux : il se brisa la tête contre un arbre ; l'autre, passant près d'une pierre, essaya de prouver que le domaine royal s'étendait jusque-là, en donnant un coup de hache sur la prétendue borne : des éclats lui sautèrent aux yeux et le rendirent aveugle. (Guizot, *Collection*, t. v, p. 85.)

Les chroniques fourmillent de traits analogues. Quand les trois frères, Lothaire, Louis et Charles, se partagèrent le royaume de Charlemagne, Charles distribua les domaines de l'évêché de Reims à ses soldats. Un nommé Ricuin reçut celui de Iluli, et sa femme Berthe s'y installa. Saint Rémi lui apparut une nuit et lui ordonna de déguerpir d'un lieu qui ne lui appartenait pas : elle ne tint compte de cette observation. Le saint la renouvela à trois reprises; à la dernière, la femme de Ricuin s'enfla et mourut.

Les gens du fisc royal faisaient dévorer par leurs troupeaux les récoltes d'un pauvre colon de Fontaine-de-Plomb, près de Rosay; il s'adresse à la mémoire de saint Remi : aussitôt bœufs, porcs, brebis du fisc se mettent à se battre entre eux et prennent la fuite, comme les pourceaux que le Christ avait livrés à la puissance des démons.

Du temps de l'évêque Hincmar, un certain Britgaire osa acheter au trésorier du fisc de Reims une métairie du village de Tenoil et en chasser les gens de Saint-Rémi; aussitôt le saint le fait enfler du ventre et il crève comme une vessie.

Warner, comte de Worms, s'était emparé des biens de saint Rémi, dans la forêt des Vosges; le saint apparaît à Hérigaire, évêque de Mayence, et l'engage à faire cesser cet abus; l'évêque néglige d'exécuter l'ordre que le saint lui donne; l'ombre de saint Rémi lui apparaît à trois reprises et finit par le rouer de coups de fouet, afin de rafraîchir sa

ls les portèrent à de tels excès, que des capitulaires le 805 et de 806 durent enjoindre aux officiers royaux l'empêcher les hommes puissants d'opprimer les « pauvres hommes libres, de les forcer à vendre leurs biens ou à soumettre leurs terres au vasselage, de peur que la puissance royale ne diminuât d'étendue, et que es gens ruinés ne fussent réduits par l'indigence à se faire mendiants, voleurs ou bandits. »

Nous laissons à penser si une oppression, capable de pousser les Gaulois à de tels désespoirs, était de nature à les attirer dans les écoles impériales, à leur inspirer le désir de compter le temps suivant le calendrier germanique, de chanter les chants nationaux tudesques, d'étudier la grammaire de leurs oppresseurs.

Charlemagne s'y était donc pris très-maladroitement pour agir sur les indigènes et les rattacher à ses intérêts politiques; aussi lui avaient-ils refusé leur concours et leur sympathie. A la fin de sa brillante carrière, le grand Empereur germain put reconnaître que sa dynastie n'avait pas poussé la moindre racine dans le sol, que son système d'unité impériale n'était qu'une théorie sans bases, un effort tenté dans le vide; que sa rénovation scientifique n'était qu'une prédication pompeuse qu'on refusait d'écouter : réduite à une valeur toute officielle, elle se cantonna dans les cloîtres, dans les basiliques; elle ne pénétra pas dans le corps de la nation. Celle-ci demeura obstinément attachée aux traditions, au caractère, à l'esprit gaulois. Les Mérovingiens étaient passés sans modifier ces éléments.

---

mémoire; Hérigaire se décide alors à prévenir le roi, qui fait restituer à l'église de Reims les biens mal acquis.

Nous allons les retrouver particulièrement intacts (quatre régions : l'Armorique, la Gascogne, l'Aquitaine et la Suisse gauloise; en faut-il davantage pour expliquer les discordes des fils de Charlemagne et l'écroulement rapide d'un empire et d'une civilisation construits non point sur le sol national, mais à côté.

III

PERSISTANCE DU CARACTÈRE BASQUE ET DE L'ESPRIT VASCON

Pendant que Charlemagne faisait tous ses efforts pour dénationaliser les Gaulois et faire triompher ses tendances germaniques depuis le Rhin jusqu'à la Loire, le midi de la Gaule résistait plus encore que le nord à cette propagande; il triomphait dans sa réaction et reconstituait sa nationalité sur des bases dont il est important de constater la force et l'étendue. Mais faisons tout d'abord une distinction importante : deux provinces, la Vasconie et l'Armorique, raffermissaient leur indépendance en luttant énergiquement contre Charlemagne; l'Aquitaine, au contraire, s'organisait avec son assentiment.

Nous avons caractérisé aussi nettement que possible l'esprit, les instincts et la civilisation des Vascons et des Bretons, à l'époque de l'invasion romaine. Une foule d'événements concourent à prouver que rien n'était modifié dans leur état social au huitième et au neuvième siècles; leurs passions dominantes étaient toujours la fierté nationale, la haine de l'étranger. On sait tout ce que la lutte de Waifre contre Pépin avait

eu d'énergique et d'opiniâtre : cet infatigable chef, moitié Aquitain, moitié Basque, avait répandu ses agiles bandes vasconnes dans le Midi tout entier, depuis les Pyrénées jusqu'au Rhône (1); mais, lorsque l'Aquitaine, épuisée, dut se soumettre à Pépin, les Vascons se séparèrent de sa fortune et rentrèrent en Novempopulanie; ils se retranchèrent dans leurs bois, leurs landes, leurs montagnes, et se donnèrent des chefs indépendants, dont la mission suprême fut de défendre leur liberté et de les venger des dominateurs germaniques. Le redoutable Loup se trouvait à leur tête, lorsqu'ils infligèrent aux Francs, vainqueurs des Sarrasins, ce désastre de Roncevaux, le plus terrible que l'empire carlovingien eut à subir. Les Francs consacrèrent au souvenir de cette défaite le poëme funèbre le plus poétique, le plus navrant de leur littérature (2). Les Vascons glorifièrent leur victoire dans un chant national de la plus patriotique inspiration. L'*Altabiçaren cantua*, étant l'œuvre capitale de la

(1) Ce furent des Vascons que les Francs trouvèrent dans la citadelle de Clermont en Auvergne, en 762; ils les y exterminèrent sans pitié; ce furent encore des Vascons qu'ils rencontrèrent dans le Berri, dans le Poitou, à Thouars; au lieu de les massacrer dans ces dernières places, ils aimèrent mieux les prendre à leur solde, expatriant les uns en les envoyant en France; s'assurant de la fidélité des autres en prenant en otage leurs enfants et leurs femmes. Ce furent des Vascons, enfin, que Waifre opposait, inutilement il est vrai, aux Francs de Pépin, dans la grande bataille livrée du côté de Cahors, en 763, ainsi que dans la reprise des hostilités, en 764 et 766, lorsqu'il dirigea trois armées contre la Septimanie, la Lyonnaise et la Touraine.

(2) Nous nous occuperons plus tard de la célèbre chanson de Roland.

poésie basque, nous allons le reproduire comme un précieux témoignage du caractère et de l'esprit des vainqueurs de Roncevaux.

Un cri s'est élevé
Du milieu des montagnes des Eskualdunacs :
Et l'Etcheco-Jaona debout devant sa porte
A ouvert l'oreille, et il a dit : « Que me veut-on? »
Et le chien qui dormait aux pieds de son maître
S'est levé, et il a rempli les environs d'Altabiçar de ses aboiements.

Au col d'Ibaneta un bruit retentit;
Il approche, en frôlant à droite, à gauche, les rochers :
C'est le murmure sourd d'une armée qui vient.
Les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes;
Ils ont soufflé dans leurs cornes de bœuf,
Et l'Etcheco-Jaona aiguise ses flèches.

Ils viennent! ils viennent! quelle haie de lances!
Comme les bannières versicolorées flottent au milieu :
Quels éclairs jaillissent des armes!
Combien sont-ils? enfant, compte-les bien :
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze,
Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

Vingt, et des milliers d'autres encore!
On perdrait son temps à les compter.
Unissons nos bras nerveux, déracinons ces rochers,
Lançons-les du haut des montagnes
Jusque sur leurs têtes;
Ecrasons-les! tuons-les!

Qu'avaient-ils à faire dans nos montagnes, ces hommes du Nord?
Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix?
Quand Dieu fait des montagnes, c'est pour que les hommes ne les franchissent pas.
Mais les rochers en roulant tombent; ils écrasent les troupes;

Le sang ruisselle, les chairs palpitent.
Oh! combien d'os broyés, quelle mer de sang!

Fuyez! fuyez! ceux à qui il reste de la force et un cheval.
Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ta cape rouge.
Ton neveu, ton plus brave, ton chéri, Roland est étendu mort là-bas.
Son courage ne lui a servi à rien.
Et maintenant Eskualdunacs, laissons les rochers;
Descendons vite en lançant des flèches à ceux qui fuient.

Ils fuient! ils fuient! où est donc la haie de lances?
Où sont ces bannières versicolorées flottant au milieu!
Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang.
Combien sont-ils? enfant, compte-les bien:
Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize,
Douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.

Un! il n'y en a même plus un.
C'est fini. Etcheco-Jaona, vous pouvez rentrer avec votre chien,
Embrasser votre femme et vos enfants,
Nettoyer vos flèches, les serrer avec votre corne de bœuf, et ensuite vous coucher et dormir dessus.
La nuit les aigles viendront manger ces chairs écrasées,
Et tous ces os blanchiront dans l'éternité.

L'examen de l'*Altabiçaren cantua* est fertile en conséquences: il prouve que les Basques ne connaissaient pas le Christianisme; car Roncevaux, l'événement le plus considérable de leur histoire, ne leur inspira pas une seule action de grâces, un seul retour vers le Christ. Secondement, rien n'y porte l'empreinte de la gaieté bruyante, des bravades aventureuses des Celtes du Sud-Est. Cette poésie tout héroïque ressemble, au contraire, par sa gravité, sa mélancolie, sa fierté un peu farouche, à celle que va nous offrir la Bretagne.

Il ne faut pas négliger, si l'on veut prévenir des

confusions assez graves, de distinguer les Basques de la montagne, population ibéro-cantabre, des Vascons de la plaine, population appartenant, comme nous l'avons dit, à la race des Celtes méridionaux. Les Basques de la montagne ont les instincts fiers, impétueux, indomptables des peuples primitifs, tels que les Bretons, les Scandinaves; les Vascons des basses terres, qui vont devenir les *Gascons*, montrent, au contraire, la souplesse d'esprit et la gaieté, les ruses et l'entrain séduisant des Celtes.

Toutefois, il est un point sur lequel Basques et Gascons se trouvent en parfaite communauté d'idées; c'est le désir de vivre libres, sous des chefs indigènes, et d'être entièrement séparés des Francs, qu'ils méprisent plus qu'ils ne les haïssent. A cet égard, les annales des deux peuples ne forment qu'une seule et même histoire.

En 778, par exemple, nous trouvons les deux fils de Loup, Adalric et Sanche, en possession des deux Vascognes qu'ils se sont partagées. En 785, Adalric, au caractère impétueux, et très-probablement chef des montagnards, déclare la guerre au roi d'Aquitaine, Louis le Débonnaire, et s'avance du côté de Toulouse; le comte Corson veut lui barrer le passage, mais il est vaincu et obligé de s'engager par serment à ne plus porter les armes contre Adalric, ce qui constituait une sorte d'alliance entre le comte de Toulouse et le chef basque. Charlemagne voulait punir l'auteur de ce coup audacieux : il l'invita à se présenter devant lui; mais Adalric n'était pas homme à passer le seuil de la cour du lion sans s'être ménagé le moyen d'en sortir. Il se fit donner des otages avant de répondre à la convocation; et en plaçant ainsi Charlemagne dans l'impossi-

bilité de le retenir, il rentra sain et sauf dans ses montagnes. Plus tard, cependant, il consentit à se rendre à Worms, espérant justifier sa conduite; il paya cher son imprudence : il fut saisi, condamné à l'exil, et son frère Sanche, esprit plus souple, plus accommodant, plus Gascon, en un mot, obtint le gouvernement des deux Gascognes. Mais les Basques courent aux armes pour venger leur chef préféré, et Loup Sanche ou Sancion (1) dut partager leur mécontentement, pour ne pas être dépossédé par eux. Aussi, Ernoldus Nigellius, panégyriste de Louis le Débonnaire, le désigne-t-il comme « prince des Vascons, gouverneur libre de ses propres sujets. »

Il fallait punir ce qui constituait une défection au point de vue franc. Le duc de Toulouse, Guillaume le Pieux, conduisit des troupes dans la Vascogne : l'attaque fut énergique, la résistance vigoureuse; elles se prolongèrent de 789 à 790. Quand, après avoir fait la paix, Loup Sancion prit part au plaid de Toulouse, il donna la preuve qu'il n'avait pas oublié les relations intimes de son père avec les Arabes; le comte Guillaume, consulté sur la guerre qu'il serait utile de faire au printemps, ayant émis l'avis d'attaquer les Maures de Saragosse, Loup Sancion combattit cette opinion et conseilla de rester en paix avec ces Sarrasins qui avaient si bien aidé les Vascons à détruire, à Roncevaux, l'arrière-garde de Charlemagne.

Les Vascons ne cessent, d'ailleurs, de revendiquer énergiquement leur indépendance pendant tout le

---

(1) Sancion, c'est-à-dire petit Sanche ; Sancion étant une terminaison *mignarde* qui désigne la gentillesse, la bonté.

règne de Louis le Débonnaire. En 814, Skimin ou Skivin, fils d'Adalric, soulève la montagne; Louis parvient à le faire enlever par un coup de main audacieux; mais les Basques, indignés, placent Garsimire, son fils, à leur tête et combattent avec acharnement contre les troupes de Louis. Après trois ans de lutte, Garsimire périt dans un dernier combat (chronique de Moissac). Loup Centulle, oncle de Garsimire, et son frère Garvard sont défaits presque en même temps par le comte d'Auvergne et le duc de Bérenger. La position était critique; mais les Vascons évitent de dures représailles, en faisant, selon leur habitude, un acte de soumission apparente. Les Francs s'éloignent, l'insurrection se relève; la réunion de la Gascogne à l'Aquitaine est un rêve que les Carlovingiens ne peuvent jamais réaliser.

Ce qu'il y avait de plus grave, dans ces luttes incessantes contre les Carlovingiens, c'est que les succès des Vascons n'étaient pas dus à des circonstances fortuites, à des coups de hasard imprévus, mais aux ressources mêmes du caractère national. Les Francs redoutaient à juste cause la présence d'esprit, la finesse, l'agilité de ces Vascons insaisissables. Leur intelligence, déjà si flexible quand il fallait déjouer les ruses des autres, le devenait encore davantage quand il s'agissait de faire triompher les leurs. Il n'était pas de faux-fuyants et de combinaisons que ces fins matois ne tinssent en réserve pour sortir sains et saufs des pas les plus glissants; on ne pouvait jamais savoir au juste si leurs chefs étaient franchement les ennemis des Francs ou leurs alliés; s'ils obéissaient à leurs sujets quand ils prenaient les armes, ou s'ils les poussaient eux-mêmes à s'élancer contre les ennemis.

Vaincus sur un point, ils disparaissaient pour aller reformer leurs bataillons sur un autre; vainqueurs, ils se tenaient si bien sur leurs gardes, qu'on ne pouvait ni les rejoindre ni les punir (1); aussi, les historiens qui ont le mieux étudié les Gascons de ces temps reculés ne cessent-ils de signaler leur finesse, leur subtilité, leur dissimulation impénétrable (2).

---

(1) L'affaire de Roncevaux fut un modèle de cette tactique d'embuscades. « Tandis que l'armée des Francs, dit Eginhard, engagée dans un étroit défilé, était obligée, par la nature du terrain, de marcher sur une seule ligne, longue et resserrée, les Gascons, qui s'étaient embusqués sur la crète de la montagne (car l'épaisseur des forêts dont ces lieux sont couverts favorise les surprises), descendent, se précipitent tout à coup sur la queue des bagages et sur les troupes d'arrière-garde chargées de couvrir tout ce qui précédait, et ils les culbutent au fond de la vallée. Ce fut là que s'engagea un combat opiniâtre, dans lequel tous les Francs périrent jusqu'au dernier. Les Gascons, après avoir pillé les bagages, profitèrent de la nuit qui était survenue pour se disperser rapidement. Ils durent, dans cette rencontre, tout leur succès à la légèreté de leurs armes et à la disposition des lieux; les Francs, au contraire, pesamment armés et placés dans une situation défavorable, luttèrent avec trop de désavantage..... Il n'y eut pas moyen, dans ce moment, de tirer vengeance de cet échec; car, après ce coup de main, l'ennemi se dispersa si bien, qu'on ne put recueillir aucun renseignement sur les lieux où il aurait fallu le chercher. » Equibard. (*Vie de Charles*, ch. IX.)

(2) « L'astronome, biographe de Louis le Débonnaire, dit Fauriel, donne à entendre que Charlemagne chercha, pour gouverner les villes de l'Aquitaine, des hommes distingués, non-seulement par la bravoure, la fermeté, mais par l'adresse, tels qu'il les fallait pour n'être ni trompés ni effrayés par ces populations rusées, mobiles et turbulentes. » (T. III, p. 353.)

Ce système de ruses dans la guerre, de ruses dans la politique était une assez mauvaise introduction à la franchise chevaleresque du moyen âge ; mais il assurait le succès contre un adversaire numériquement cent fois plus fort, et ces qualités, sans cesse mises en pratique, formaient une sorte d'école d'application qui menaçait de révéler à la Gaule entière le moyen de triompher des Francs, de les battre dans les défilés, de les vaincre dans les traités et de délivrer enfin le sol national de leur présence.

IV

INFLUENCE DES VASCONS SUR LES HABITANTS DE LA BRETAGNE

Les craintes des Francs à ce sujet ne tardèrent pas à se réaliser : les Bretons, autrefois si ouvertement belliqueux, si fièrement inébranlables, et qui mouraient si bien autour des autels druidiques plutôt que de murmurer une formule de soumission, furent surpris des victoires remportées par les Vascons; ils voulurent marcher sur leurs traces, substituer la guerre d'embuscade aux batailles rangées, la finesse politique aux principes carrément formulés; ils procédèrent à ce changement de tactique du temps de Louis le Débonnaire et de Charles le Chauve.

Rien ne peut mieux faire connaître l'état intellectuel et moral de la Bretagne que l'histoire du célèbre chef Morvan Lez-Breiz.

Les Francs n'avaient jamais conquis la Bretagne avant Louis le Débonnaire : Eginhard le constate dans

des termes qui ne laissent pas d'incertitude (1). Ce prince tenait un plaid à Aix-la-Chapelle, en 818, lorsqu'il apprit de Lambert, commandant de la marche de Bretagne, que les Bretons venaient d'élire un roi d'une grande renommée, appelé Morvan. Excités par lui, ils refusaient de faire aucun acte de soumission envers l'empire et persistaient, au contraire, à ravager les terres des Francs. Quel était ce Morvan, d'après la tradition bretonne? Un enfant inspiré, un de ces génies nationaux que Dieu envoie pour sauver les peuples. Il descendait de la race de Konan, premier roi des Bretons. Une sorte de vision lui avait révélé sa destinée. Les chants populaires donnent à cette tradition légendaire toute la grâce, toute la poésie d'un bardit primitif (2).

---

(1) Tota Britannorum provincia, quod nunquam ante a Francis fuerat, subjugata est (Eginhard, *Ann. franç.*).

(2) Comme l'enfant, Lez-Breiz était chez sa mère; il eut un jour une grande surprise : un chevalier s'avançait dans le bois, et il était armé de toutes pièces, et l'enfant Les-Breiz, en le voyant, pensa que c'était saint Michel, et il se jeta à genoux et fit le signe de la croix :

— Seigneur saint Michel, au nom de Dieu, ne me faites point de mal.

— Je ne suis pas plus le seigneur saint Michel que je ne suis un malfaiteur : chevalier ordonné, je ne dis pas.

— Je n'ai jamais vu de chevalier, pas plus que je n'ai entendu parler d'eux.

— Un chevalier, c'est quelqu'un comme moi; en as-tu vu passer un?

— Répondez-moi d'abord vous-même : qu'est-ce que ceci et qu'en faites-vous?

— J'en blesse tout ce que je veux; cela s'appelle une lance.

— Mieux vaut mon casse-tête; on ne l'affronte pas sans

A la nouvelle de ce soulèvement, Louis envoie le moine Witchar, dont le monastère était voisin de la Bretagne, interroger le nouveau monarque sur ses projets. L'émissaire se met en marche, et c'est avec mille difficultés qu'il atteint la demeure du chef, car elle était entourée, à l'imitation de celles des rois barbares, de forêts épaisses, de marais et de rivières; fortifications naturelles que complétaient des haies infranchissables et des fossés profonds. Witchar trouva le manoir encombré de soldats : Morvan préparait une grande expédition de guerre. Le moine franc, introduit auprès de lui, est accueilli avec une bienveillance et des témoignages de joie dont l'exagération rendait la sincérité douteuse. Resté seul avec le roi, Witchar peint avec emphase la puissance et les vertus de Louis

---

mourir. Et qu'est-ce que ce plat de cuivre que vous portez au bras?

— Ce n'est point un plat de cuivre, enfant, c'est mon *blanc* bouclier.

— Seigneur chevalier, ne raillez pas; j'ai vu plus d'une fois des *blancs* monnoyés : il en tiendrait un dans ma main, tandis que celui-ci est large comme la pierre d'un four..... Mais quelle espèce d'habit portez-vous : c'est lourd comme du fer?

— Aussi est-ce une cuirasse de fer pour me défendre contre les coups d'épée.

— Mais dites-moi, seigneur, êtes-vous né comme cela?

Le vieux chevalier, à ce mot, partit d'un grand éclat de rire.

— Qui diable vous a donc habillé, si vous n'êtes pas né comme cela?

— Celui qui en a le droit : le seigneur comte de Quimper.

(De la Villemarqué, *Chants populaires de la Bretagne*, pages 129 à 131.)

le Débonnaire ; il reproche ensuite au chef breton ses excursions ravageuses sur la terre des Francs et son refus de payer le tribut ; il cherche à lui faire comprendre le danger de sa conduite ; danger d'autant plus grave que l'Empereur ne saurait avoir pour lui les ménagements qu'il observe envers des peuples chrétiens, puisqu'il reste obstinément attaché, avec toute sa famille, aux erreurs du paganisme. Il lui conseille de répondre avec empressement avec la démarche amicale de l'Empereur et de se lier avec lui par un traité de paix qui soit sincère et durable (1).

Witchar était content de son éloquence : il croyait avoir frappé l'esprit de Morvan et le supposait décidé à se soumettre aux volontés de l'Empereur ; mais une femme vint troubler la conférence et faire disparaître tout espoir d'accommodement, en exaltant l'orgueil national du Breton. La scène est digne de Grégoire de Tours et mérite quelques éclaircissements.

Le récit d'Ernoldus Nigellius est conforme aux instincts, aux mœurs et aux usages grossiers que les historiens attribuent aux premiers habitants de la Bretagne (2) : il nous les représente fiers, rebelles à toute soumission, cruels, aimant la rapine, habitant au milieu des bois, et ne connaissant pas l'usage des jugements écrits, conséquence naturelle d'une civilisation à peine ébauchée (3). La religion chrétienne, repoussée par les chefs et par la masse de la nation,

---

(1) Voir Ernoldus Nigellius, l. III, vers. 93.

(2) Voir le tome précédent, *De l'Esprit français*, p. 207 à 210.

(3) Les Vascons en étaient au même point. On sait que les Francs eux-mêmes ne commencèrent à écrire leurs lois qu'après leur établissement dans la Belgique.

n'avait pénétré que timidement dans quelques villes. La Bretagne était donc à cet égard, au neuvième siècle, dans situation où se trouvait la Gaule au troisième et au quatrième (1). Ernoldus Nigellius va jusqu'à dire que les sexes y vivaient dans l'état de promiscuité signalé par Strabon et par César. Cette dernière accusation pourrait bien, toutefois, n'être qu'une calomnie rétrospective (2). Mais les femmes n'étaient pas moins dans un état d'infériorité voisin de l'esclavage; elles n'exerçaient certaine autorité qu'au moyen de la méchanceté et des séductions les plus grossières. Ainsi, dans la scène que nous citons, Ernoldus Nigellius donne à l'épouse de Morvan tous les caractères de la femme barbare : elle est cruelle, insolente, provocatrice; elle domine son mari comme une Frédégonde, en flattant ses instincts les plus matériels. Lorsque l'impérieuse bretonne vient joindre Witchar et Morvan, curieuse de connaître l'objet de la mission du moine, elle commence par envelopper son mari dans un réseau « d'agaceries et de caresses particulières aux femmes d'intrigue; elle baise ses genoux et ses mains, sa barbe et son visage. » Le chef breton la renvoie, un peu cavalièrement, « s'occuper des affaires du ménage, attendu que les questions politiques intéressent les hommes seuls. » Elle s'éloigne un instant; d'un air soucieux et boudeur, mais elle ne

---

(1) Autre point de ressemblance avec les Basques de la montagne, chez lesquels le confesseur saint Léon fut martyrisé, au commencement du dixième siècle. (Voir notre *Histoire des peuples pyrénéens*, t. I, p. 275.)

(2) Les *Chants nationaux bretons* ne contiennent pas un mot qui autorise une supposition de cette nature.

tarde pas à revenir et donne à ses sollicitations une hardiesse qui dit assez à l'étranger qu'il est de trop dans cet entretien conjugal. Witchar demande une dernière fois quelle est la réponse qu'il doit porter à son maître ; la femme obtient de Morvan qu'il laissera la nuit s'écouler avant de donner son *ultimatum*.... Elle a la nuit pour elle, le succès lui est assuré!... Quels moyens l'épouse met-elle en usage pour réussir? Elle gorge son mari de vin, l'enivre de voluptés, et lorsque Witchar se présente le lendemain, il le trouve exalté par l'ivresse et les excès de la nuit : « Retourne à ton maître, répond-il à l'émissaire, dis-lui que ma terre n'appartint jamais à personne, et que je ne lui dois ni tribut, ni soumission. Comme il règne sur les Francs, moi je règne sur les Bretons; s'il vient m'attaquer, je saurai me défendre. »

Witchar s'éloigne. Peu de temps après, les troupes de Louis le Débonnaire pénètrent en Bretagne, détruisant, pillant tout ce qu'elles rencontrent, les églises exceptées. Ces succès apparents avaient, toutefois, des résultats éphémères. Morvan et ses sujets avaient adopté la tactique des Vascons de Roncevaux. Après avoir caché leurs denrées, leurs meubles, leurs richesses dans des lieux introuvables, ils s'étaient retirés dans les bois, mettant des marais, des rivières et de longues distances entre les envahisseurs et eux. Les Francs ne trouvaient donc à détruire que de misérables cabanes et pas un objet de valeur à piller, pas un habitant à massacrer ou à réduire en esclavage.

Les troupes de Morvan elles-mêmes évitaient les batailles rangées; disséminées par pelotons derrière les haies, les rochers et les broussailles, elles se bornaient à harceler les Francs, à les faire tomber dans

des piéges et des embuscades; c'était une chasse à l'homme plutôt qu'une guerre proprement dite. Après mille petites escarmouches, les Francs parviennent, toutefois, au centre de la Bretagne, près du manoir fortifié de Morvan; le chef se décide alors à livrer bataille, ne voulant pas se laisser enfumer dans sa retraite. Il réunit ses meilleurs soldats, dit adieu à sa femme, lui promet un riche butin et s'élance à cheval armé de deux javelines. Il arrive en face des Francs; il en choisit un pour son adversaire et le provoque en duel, à la manière des Celtes qui envahirent l'Italie dans les premiers temps de la République, mais avec infiniment moins d'entrain et de gaieté. Le caractère breton formait toujours un contraste bien tranché avec celui des Gaulois du Midi. « Morvan t'apporte son premier présent, lui crie-t-il; depuis longtemps il te le réservait; j'espère que tu en conserveras la mémoire. » Il lance une javeline et perce le bouclier de Cossus. « J'ai reçu ton présent; à moi de te faire le mien, » répond ce dernier, et, fondant sur le roi breton, il le perce d'un coup de lance et le renverse. Aussitôt sa tête est tranchée et les Francs se la passent de main en main. A cette vue, les Bretons se dispersent épouvantés, et la résistance devient impossible. La veuve de Morvan, sa famille, ses serviteurs se jettent aux pieds de Louis le Débonnaire, qui, fatigué de poursuivre à travers les bois un ennemi insaisissable et de ravager un pays qui n'offrait aucun butin, se hâte de recevoir une soumission qu'il savait bien devoir être éphémère, puis il rentre dans l'Aquitaine.

Ce récit d'Ernoldus Nigellius est conforme aux traditions bretonnes en ce qui concerne les événements eux-mêmes; il leur est très-opposé au point de vue des

mœurs, surtout du caractère et de la position sociale des femmes. Dans le poëme de *Lez-Breiz* (1), en effet, les plus tendres sentiments de famille se mêlent à une bravoure exaltée ; les femmes y sont des saintes ; les hommes des héros chevaleresques. Quel est, de ces deux poëmes, celui qui a le moins respecté la vérité ? A notre avis, celui de la tradition bretonne. Nigellius était contemporain de Morvan et assista même à l'expédition de Bretagne : il put donc voir de près les hommes et les choses. Le chant populaire de *Lez-Breiz*, au contraire, porte dans sa première partie des traces évidentes d'une date moins ancienne. Voici sur quelles preuves nous basons cette opinion. D'abord la position des femmes, leur caractère, leurs sentiments sont entièrement conformes à ce qu'ils furent au treizième et au quatorzième siècles ; le sexe est libre, respecté ; il exerce le prestige d'un véritable génie domestique. La première conversation entre la mère et l'enfant qui a vu passer le brillant cavalier (2),

---

(1) De la Villemarqué, *Chants populaires de la Bretagne*, t. I, p. 127 à 184.

(2) Et l'enfant de revenir en courant à la maison, et de sauter sur les genoux de sa mère, et de babiller :

— Ma mère, ma petite mère, vous ne savez pas ? je n'avais rien vu jamais de si beau : un plus bel homme que le seigneur Michel l'Archange qui est dans notre église.

— Il n'y a pas d'homme plus beau, pourtant, que les anges de Dieu, mon fils.

— Sauf votre grâce, ma mère, on en voit ; ils s'appellent, disent-ils, chevaliers, et moi je veux aller avec eux et devenir chevalier comme eux.

La pauvre dame, à ces mots, tomba trois fois à terre sans connaissance, et l'enfant Lez-Breiz, sans détourner la tête,

e retour du jeune héros à la maison maternelle après dix ans d'absence, l'épanchement de sa tristesse dans les bras de sa sœur qui ne l'a pas d'abord reconnu, ont toute la mélancolie d'une ballade allemande et la fraîcheur sentimentale du retour d'Ulysse (1).

---

entra dans l'écurie, et il y trouva une méchante haquenée, et il monta vite sur son dos et il partit, en toute hâte, sans dire adieu à personne, courant après le beau chevalier vers Quimper, et il quitta le manoir. (De la Villemarqué, *ibid.*)

(1) « Le chevalier Lez-Breiz fut bien surpris, quand il revint au manoir de sa mère, au bout de dix ans révolus, très-fameux entre les guerriers; il fut surpris, en entrant dans la cour, de voir pousser les ronces et l'ortie au seuil de la maison, et les murs à demi ruinés et à demi couverts de lierre.

Le seigneur Lez-Breiz voulant entrer, une pauvre vieille femme aveugle lui ouvrit.

— Dites-moi, ma grand'mère, peut-on me donner l'hospitalité pour la nuit?

— On vous la donnera assez volontiers, mais elle ne sera pas, seigneur, des plus brillantes : cette maison est allée à perte depuis que l'enfant l'a quittée pour faire à sa tête.

Elle avait à peine parlé, qu'une jeune demoiselle descend. et elle le regarde en dessous et se met à pleurer.

— Dites-moi, jeune fille, qu'avez-vous à pleurer?

— Seigneur chevalier, je vous le dirai volontiers : j'avais un frère de votre âge, voilà dix ans qu'il est parti pour mener la vie de chevalier, et aussi souvent que je vois un chevalier, aussi souvent je pleure, en pensant à mon pauvre petit frère!

— Ma belle enfant, dites-moi, n'avez-vous point d'autre frère? N'avez-vous point de mère?

— D'autre frère! je n'en ai point sur la terre; dans le ciel, je ne dis pas; et ma pauvre mère aussi, elle, y est montée. Plus personne que moi et ma nourrice dans la maison. Elle s'en alla de chagrin quand mon frère partit pour devenir chevalier. Voilà encore son lit de l'autre côté de la porte, et

Si le chant de *Lez-Breiz* présente les femmes comme de douces et blondes châtelaines du moyen âge, tous les passages qui rappellent la religion sont empreints des sentiments chrétiens de la même époque. La Vierge, le Christ, les Anges y exercent un pouvoir empreint de bienveillance et de protection. Quand Lez-Breiz rencontre dans le bois le chevalier inconnu, il le prend pour saint Michel; quand il revient auprès de sa sœur, celle-ci lui montre la croix bénite de sa mère, qu'elle porte religieusement à son cou. Lez-Breiz se dispose-t-il à courir au combat, il se rend à l'église de *Sainte-Anne-d'Armor*, et fait vœu de l'embellir d'une foule d'objets précieux, s'il reste vainqueur de son adversaire (1).

---

son fauteuil près du foyer, et j'ai sur moi sa croix bénite, consolation de mon pauvre cœur.

Le seigneur Lez-Breiz poussa un sourd gémissement, si bien que la jeune fille lui dit :

— Votre mère, l'auriez-vous perdue aussi, que vous pleurez en m'écoutant?

— Oui, j'ai aussi perdu ma mère, et c'est moi qui l'ai tuée.

— Au nom du ciel! Seigneur, si vous avez fait cela, qui êtes-vous? Comment vous nommez-vous?

— Morvan, fils de Konan, est mon nom, Lez-Breiz mon surnom..... Ma sœur!....

La jeune fille fut si interdite qu'elle resta sans mouvement et sans voix; elle crut qu'elle allait mourir. Enfin son frère lui passa ses deux bras autour du cou et approcha sa bouche de sa petite bouche, et elle le serra dans ses bras et elle l'arrosa de ses larmes. »

(1) « O sainte Anne, dame bénie! je vins bien jeune vous rendre visite. Je n'avais pas vingt ans encore, et j'avais été à vingt combats, que nous avons tous gagnés par votre

Tous ces détails ne sont-ils pas entièrement opposés au Druidisme qui régnait encore en Bretagne, au polythéisme farouche dans lequel les *Nains* et les *Fées* malfaisantes jouaient un rôle grossier?

Il n'est pas jusqu'au luxe des offrandes promises par Lez-Breiz : cordon de cire, bannière de velours et de satin blanc, bâton d'ivoire poli et cloches d'argent, qui n'indiquent un état de civilisation infiniment plus avancé que celui de la Bretagne du neuvième siècle.

Les derniers chants du poëme, au contraire : *le chevalier du roi ; le maure du roi ; le roi*, *l'ermite*, répondent parfaitement, par les sentiments énergiques du patriotisme, par la violence, la cruauté des combattants, à l'état social des Bretons de Morvan. Ici tout rappelle le neuvième siècle et nullement le treizième; quelques passages entre autres portent l'empreinte de toute la sauvage barbarie des chants scandinaves, des

---

assistance, ô dame bénie! Si je retourne encore au pays, mère sainte Anne, je vous ferai présent d'un cordon de cire qui fera trois fois le tour de vos murs, et trois fois le tour de votre église, et trois fois le tour de votre cimetière, et trois fois le tour de votre terre; arrivé chez moi, je vous offrirai une bannière de velours et de satin blanc, avec un support d'ivoire poli. De plus, je vous donnerai sept cloches d'argent, qui chanteront gaiement nuit et jour sur votre tête. Et j'irai trois fois à genoux puiser de l'eau pour votre bénitier. » (*Chants populaires, Ibid.*)

« Il n'aurait pas été chrétien dans son cœur, ajoute pieusement le poëte, celui qui n'eût pas pleuré à Sainte-Anne-d'Armor, en voyant l'église mouillée des larmes qui tombaient des yeux de Lez-Breiz, lorsqu'il pleurait à genoux, en remerciant la vraie patronne de la Bretagne. Grâces vous soient rendues, ô mère sainte Anne! c'est vous qui avez gagné la victoire. »

prédictions de Gwenc'hlan et *du vin des Gaulois* (1). On sent à leur lecture que les générations les ont répétés de siècle en siècle comme des cris de guerre, des formules de malédiction.

Quand Louis le Débonnaire assiste au duel du Maure avec Lez-Breiz, il crie au premier : « Tiens, tiens bon! noir corbeau de mer! plume de merle!... » Dès que Lez-Breiz a tué le Maure, « il tranche sa tête, l'attache au pommeau de sa selle par la barbe qui était grise et tressée, puis il monte sur son cheval rapide et part avec son jeune écuyer. Arrivé chez lui, il détache la tête du Maure et il l'accroche à sa porte, afin que les Bretons la voient : hideux spectacle! Elle effrayait les passants avec sa peau noire, ses dents blanches et sa bouche ouverte qui bâillait (2). »

Certes, voilà des traits qui rappellent les habitudes des vieux Gallois, des Kimris, et nullement celles des

---

(1) Voir le tome précédent, *De l'Esprit français*, p. 209 et 421.

(2) Plus tard, sa sœur veut le détourner de courir au combat. « Mon cher frère, lui dit-elle, si vous m'aimez, vous n'irez pas aujourd'hui combattre. Ce serait aller à la mort, et que deviendrons-nous après! Je vois sur le rivage le blanc cheval de mer; un serpent monstrueux enlace ses deux jambes de derrière de deux anneaux terribles et ses flancs de trois autres anneaux, et ses jambes de devant et son cou de deux autres encore; il monte le long de son poitrail, il le brûle, il l'étouffe, et le malheureux cheval se dresse debout sur ses pieds, et, renversant la tête de côté, il mord la gorge du monstre. Le monstre bâille, il agite son triple dard, rouge comme du sang, et déroule ses anneaux en sifflant : mais ses petits l'ont entendu, ils accourent : fuis, la lutte est inégale, tu es seul! oh! fuis sain et sauf!..... »

(*Chants populaires, Ibid.*)

Bretons régénérés par le Christianisme. Il est impossible que le poëte qui célèbre ces actes sauvages avec une sorte d'enthousiasme farouche, soit celui-là même qui a chanté la prière à sainte Anne, le départ de Lez-Breiz de la maison paternelle et sa dramatique conversation avec sa sœur. Nous devons conclure de ces contrastes que la seconde partie du poëme remonte seule au neuvième siècle ; que la première y fut ajoutée au treizième ou au quatorzième, lorsque la Bretagne avait répudié les sombres croyances de la religion druidique, et adopté la piété mélancolique et douce qui fait aujourd'hui le cachet de ses sentiments religieux.

Nous aurons l'occasion de revenir sur cette modification du génie breton, car elle exercera une notable influence sur l'esprit et le caractère français ; elle concourra avec le génie allemand à introduire dans notre littérature deux éléments restés complétement inconnus des Gaulois : la rêverie et la tendresse. Mais nous sommes encore éloignés du cycle des *romans de la Table-Ronde :* la vieille Bretagne druidique jette ses derniers reflets belliqueux, implacables. L'histoire va nous en fournir de nouveaux et frappants exemples.

Louis le Débonnaire avait fait à la hâte un traité de paix avec les Bretons, terrifiés par la mort de Morvan ; mais les trèves imposées par la crainte ne sauraient être de longue durée. A peine les Francs se sont-ils éloignés, que Vuiomarkh succède à Morvan....... En 822, il tombe sur les frontières franques et les ravage absolument comme le duc vascon Adalric avait traité l'Aquitaine des environs de Toulouse. Louis dut faire une nouvelle expédition de ce côté. Vuiomarkh fut tué dans son habitation, et Louis laissa monter sur le trône

le célèbre Noménoé, héros légendaire qui devait effacer la gloire de tous ses prédécesseurs. Cette supériorité, il la dut principalement au développement qu'il donna à la tactique gasconne, c'est-à-dire à une soumission apparente, à une déférence ostensible envers les Francs, qui lui permettaient de préparer plus sûrement ses forces et ses alliances, et de se mettre en mesure de combattre les étrangers. Quand il croit avoir endormi la vigilance de Charles le Chauve, il profite habilement de l'occupation que la guerre donnait en Aquitaine à ce successeur de Louis le Débonnaire ; il envahit les contrées de la Sarthe et de la Vilaine, les ravage de fond en comble et rentre dans ses forêts chargé de butin. Charles voulut le punir : il pénétra dans la Bretagne ; mais toute sa vengeance dut se borner à conclure une trêve qui fut rompue aussi facilement que la précédente et avec des résultats bien plus avantageux pour Noménoé. Cette fois il avait eu le temps d'organiser ses troupes, de bien combiner son plan d'attaque ; il chassa les Francs de Nantes et de Rennes et délivra ses sujets du tribut qui leur était imposé : aussi les Bretons lui consacrèrent-ils un chant de guerre encore célèbre, et qui fut pour la Bretagne victorieuse ce que le chant de Roncevaux est resté pour les Basqnes (1). Nous ne ferons pas sur celui-ci les réserves dont nous avons accompagné celui de *Lez-Breiz*. Le *Tribut de Noménoé* ne porte aucune trace d'interpolation ; son allure vive, enthousiaste, hérissée de finesses et d'images populaires, est, selon nous, le type des chants bretons du neuvième siècle.

---

(1) Nous le reproduisons tout entier comme le monument

Il résulte clairement de ce rapide coup-d'œil jeté sur le tableau de la Vascogne et de la Bretagne, que ces deux provinces étaient, sous Charlemagne et ses fils, ce qu'elles avaient été sous les Romains. Complé-

---

le plus précieux de l'esprit breton de cette époque et de la forme littéraire des chants nationaux.

« L'herbe d'or est fauchée; il a bruiné tout à coup. Bataille ! Il a bruiné, disait le grand chef de famille, du sommet des montagnes d'Arez. Il bruine depuis trois semaines de plus en plus du côté du pays des Francs : si bien que je ne puis en aucune façon voir mon fils revenir vers moi.

— Bon marchand, qui cours le pays, sais-tu des nouvelles de mon fils Karo?

— Peut-être, vieux père d'Arez; mais comment est-il, et que fait-il?

— C'est un homme de sens et de cœur; c'est lui qui est allé conduire à Rennes les chariots traînés à quatre chevaux, attelés trois par trois, lesquels portent sans fraude le tribut de la Bretagne divisé entre eux.

— Si votre fils est le porteur du tribut, c'est en vain que vous l'attendez. Quand il est allé peser l'argent, il manquait trois livres sur cent, et l'intendant a dit : « Ta tête, vassal, fera le poids. » Et, tirant son épée, il a coupé la tête à votre fils, puis il l'a prise par les cheveux et il l'a jetée dans la balance.

Le vieux chef de famille, à ces mots, pensa s'évanouir; sur le rocher il tomba rudement, en cachant son visage avec ses cheveux blancs; et, la tête dans la main, il s'écria en gémissant : « Karo, mon fils! mon pauvre fils!... »

II

Le grand chef de famille chemine suivi de sa parenté; il approche de la maison forte de Noménoé :

— Dites-moi, chef des portiers, le maître est-il à la maison?

— Qu'il y soit ou qu'il n'y soit pas, que Dieu le garde en bonne santé.

ement séparées des États francs, elles restaient obsti-
:ément attachées aux mœurs, aux usages, aux passions
leur état primitif; elles se gouvernaient en dehors
le l'administration impériale et n'avaient pas même

Comme il disait ces mots, le seigneur rentra au logis, re-
'enant de la chasse, précédé par ses grands chiens folâtres;
l tenait son arc à la main et portait un sanglier sur l'épaule,
:t le sang frais, tout vivant, coulait sur sa main blanche de
a gueule de l'animal.

— Bonjour, bonjour à vous, honnêtes montagnards; à vous
l'abord, grand chef de famille. Qu'y a-t-il de nouveau, que
roulez-vous de moi?

— Nous venons savoir de vous s'il est une justice, s'il est
ın Dieu au ciel et un chef en Bretagne?

— Il est un Dieu au ciel, je le crois, et un chef en Bre-
:agne, si je puis.

— Celui qui veut, celui-là peut; celui qui peut chasse le
Franc, défend son pays, et le venge, et le vengera. Il ven-
gera vivants et morts, et moi et Karo, mon enfant, mon
pauvre Karo, décapité par le Franc excommunié, décapité
dans sa fleur, et dont la tête, blonde comme du mil, a été
jetée dans la balance pour faire le poids!

Et le vieillard de pleurer, et ses larmes coulèrent le long
de sa barbe grise, et elles brillaient comme la rosée sur un
lis au lever du soleil. Quand le seigneur vit cela, il fit un
serment terrible et sanglant :

— Je le jure par la tête de ce sanglier et par la flèche qui
l'a percé : avant que je lave le sang de ma main droite j'aurai
lavé la plaie du pays!

III

Noménoé a fait ce qu'aucun chef ne fit jamais : il est allé
au bord de la mer avec des sacs pour y ramasser des cail-
loux; des cailloux à offrir en tribut à l'intendant du roi
chauve. Noménoé a fait ce qu'aucun chef ne fit jamais : il est
allé payer le tribut en personne, tout prince qu'il est.

— Ouvrez à deux battants les portes de Rennes, que je

subi la plus légère influence politique ou morale ni de la publication des *Capitulaires*, ni de l'envoi des *missi dominici*, ni de la propagande scientifique et littéraire de l'académie d'Eginhard et d'Alcuin.

---

fasse mon entrée par la ville; c'est Noménoé qui est ici avec des chariots pleins d'argent. Descendez, seigneur.

— Entrez au château et laissez vos chariots dans la remise. Venez souper et tout d'abord vous laver; voilà que l'on corne l'eau; entendez-vous?

— Je me laverai dans un moment, seigneur, quand le tribut sera pesé.

Le premier sac que l'on porta (il était ficelé), on y trouva le poids. Le second sac qu'on apporta, on y trouva le poids de même. Le troisième sac que l'on pesa: ohé, ohé, le poids n'y est pas! Lorsque l'intendant vit cela, il étendit la main sur le sac; il saisit vivement les liens, s'efforçant de les dénouer.

— Attends, attends, seigneur intendant, je vais les couper avec mon épée.

A peine achevait-il ces mots que son épée sortait du fourreau: elle frappait au ras des épaules la tête du Franc, courbé en deux; elle coupait chairs et nerfs et une des chaînes de la balance de plus. Sa tête tomba dans le bassin et le poids y fut ainsi.

Mais voilà la ville en rumeur.

— Arrête, arrête l'assassin! Il fuit, il fuit. Portez des torches, courons vite après lui!

— Portez des torches, vous ferez bien; la nuit est noire et le chemin glacé.

— Mais je crains fort que vous n'usiez vos chaussures à me poursuivre. Quant à vos balances, vous ne les userez plus en pesant les pierres des Bretons. — Bataille!...

V

LE ROYAUME D'AQUITAINE

Il en était un peu différemment de l'Aquitaine, en ce qui concernait la politique et l'administration : au lieu d'être complétement séparée des possessions carlovingiennes et de fonder son autonomie sur un état de guerre permanent comme les deux premières provinces, elle recevait de l'Empire des vice-rois, des gouverneurs, des marquis et des ducs; mais, au point de vue intellectuel et moral, elle se rapprochait singulièrement de l'indépendance de la Gascogne et de la Bretagne. Fidèle aux idées et au caractère celtiques, aux mœurs, à la littérature gallo-romaine, qui avaient répandu leur éclat sur le cinquième et le sixième siècles, elle repoussait énergiquement toute propagande tudesque et fondait le maintien de ses habitudes et de ses idées sur la haine des Francs, sur le mépris tout ce qui sentait la Germanie.

Charlemagne, hâtons-nous de le reconnaître, ne s'opposa pas trop au réveil de l'esprit gallo-romain dans cette contrée; il laissa ses habitants marcher selon leur instinct et leur fantaisie!.... Avait-il fini par comprendre que son système de germanisation ne pouvait être appliqué depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées? Avait-il borné sa tentative au nord de la Loire, laissant à ses successeurs le soin de la pousser jusqu'à la Méditerranée? ou bien les gouverneurs qu'il envoyait dans l'Aquitaine furent-ils obligés de céder, malgré lui, à la résistance indigène? Il serait difficile

de trancher cette partie de la quéstion. A cette incertitude près, rien de plus positif que le triomphe complet des espérances et des aspirations gauloises dans l'Aquitaine et la Provence sous le règne de Louis le Débonnaire, envoyé tout enfant pour gouverner cette région. Autant l'Empereur combattait la langue et les idées gauloises dans le Nord, autant Louis fut obligé de les subir, de les respecter dans le Midi; il fit même toutes sortes d'avances aux indigènes, afin de les mieux attirer à lui. Les poëtes, les panégyristes s'ingénièrent à corrompre la véritable étymologie tudesque de son nom (1) pour lui donner une origine romaine. Ernoldus Nigellius fit venir ce nom de *ludus*, jeu, ce qui signifiait, d'après son *Commentaire*, « qu'il avait donné la joie et la paix à ses sujets et qu'il les gouvernait en jouant (2). »

Louis le Débonnaire et Charlemagne pardonnèrent d'autant mieux ce jeu d'esprit au poëte, que le projet de créer un royaume d'Aquitaine, gouverné par un Carlovingien, n'était pas une simple question de flatterie : elle empruntait aux événements le caractère de la nécessité. Séparer le Sud du Nord, la Gaule celtique de la Gaule franco-belge, était une consécration de la division primitive des races. On désirait prendre un moyen préventif qui empêchât les peuples méridionaux d'opérer une rupture complète avec ceux du Nord, de se déclarer en guerre ouverte avec eux; c'était bien assez d'avoir les Vascons et les Bretons pour irréconciliables adversaires.

---

(1) Il vient de *hlut*, fameux, et de *wig*, mars.
(2) Ernoldus Nigellius; *Faits et gestes de Louis le Pieux.*

Louis le Débonnaire sut accepter bravement cette situation délicate; il se fit aussi Gaulois qu'il put, afin de gagner l'affection de ses sujets; ses efforts, hâtons-nous de le dire, ne furent pas sans résultats. Quand il alla trouver l'Empereur son père à Paderborn, dit l'anonyme de Ravenne, il se fit accompagner par une troupe de jeunes Aquitains de son âge et se montra vêtu lui-même de l'habit gascon (1). Il eut soin aussi de fixer sa résidence au midi de la Loire; il habita successivement le domaine de *Doué*, dans les environs de Saumur (2); celui de Casineuil (*Casinogilum*), dans l'Agenais, au confluent du Lot et de la Garonne; celui d'*Audiac*, dans la Saintonge, et celui d'*Ebreuil*, en Auvergne. Il fit réparer les châteaux de Cardonne, d'Ausone et de Castresserre, afin de pouvoir transporter son domicile officiel sur un plus grand nombre de points de son royaume (3). S'écartant enfin des usages des rois germaniques, il habita quelquefois l'intérieur des grandes villes, à la manière romaine; notamment Toulouse, cité beaucoup plus considérable alors que les capitales des Mérovingiens, telles que

(1) Petit surtout rond (la veste); chemise à manches longues et pendant jusqu'aux genoux (la biaoulo); éperons lacés sur les bottines, le javelot à la main.

(2) Ce château, qu'il avait fait construire « dans un lieu fertile, agréable, entouré de belles forêts, arrosé par la Loire, » portait deux noms: un nom gaulois, *Doué*, et un nom franc, *Thedwat*. »

(3) Equitable et paternel dans son administration, il traitait la population gauloise en amie et nullement en nation conquise. Un de ses premiers soins, en arrivant en Aquitaine, fut de décharger les habitants de l'Albigeois d'un ancien tribut qu'ils payaient annuellement en farine et en vin.

Paris, Soissons, Orléans, Reims. Ce ne fut qu'à de bien rares intervalles qu'il franchit la Loire, pour aller rendre visite à son père dans ses domaines de France ou d'Allemagne.

Pour mieux ménager la susceptibilité des Gaulois, faciles à s'alarmer, il évita aussi de s'entourer d'officiers francs, et choisit la majeure partie de ses fonctionnaires dans les rangs des indigènes (1).

Il ne faut pas se le dissimuler, toutefois! si la population gauloise du Midi était soustraite à la domination de celle des Francs; si elle relevait la civilisation des troisième et quatrième siècles sous le sceptre bienveillant de Louis le Débonnaire, elle n'avait pas moins éprouvé dans son sein quelques modifications à la suite de l'invasion des Vandales, des Wisigoths, des Sarrasins et des Francs.

Bien que l'Aquitaine fût délivrée des principaux inconvénients de la domination barbare, et qu'elle jouît d'une tranquillité relative, elle éprouvait les agitations d'un état social qui se transforme; elle passait, elle aussi, de la société gallo-romaine à la société féodale.

---

(1) L'histoire ne cite, parmi les premiers, que Méginhaire, gouverneur général; Widbod, comte de Poitiers; Buhl, comte de Velai, et peut être Rother, comte de Limoges. Nous trouvons, parmi les seconds, Sturmio, comte de Bourges; Abbon de Poitiers, Corson et Guillaume, ducs de Toulouse; Sigvin de Bordeaux. Aimon d'Albi, Ithier, comte d'Arvernie, un des fils de Hatton, conseiller, homme de confiance de Louis; Rampon, qui lui porta, à Doué, la nouvelle de la mort de son père. Presque tous les gouverneurs de province, font observer les historiens, étaient à peu près indépendants et appartenaient à d'anciennes familles gauloises.

Au milieu des périls de ces temps incertains, Normands et Sarrasins avaient renversé une foule de villes, de petites cités, de monastères, et propagé la terreur dans les autres. La campagne n'était plus habitable pour les personnes dont les richesses tentaient l'avidité de ces bandes d'envahisseurs. Les belles villas, aux portiques de marbre et aux bains fastueux, qui couvraient le sol de la Narbonnaise, de la Lyonnaise et de l'Aquitaine, dans les siècles précédents, avaient été détruites par les Barbares ou abandonnées par leurs maîtres. Les uns s'étaient réfugiés dans les grandes villes, où les remparts, la milice, l'autorité des évêques leur offrait certaines garanties contre le pillage et le massacre; les plus hardis avaient cédé leur *latifundia* à des colons, sous conditions de certaines redevances, et s'étaient fixés sur les sommets escarpés des rochers. Ils y avaient construit de petites forteresses entourées de fossés, de palissades et de terrassements; au premier signal d'alarme, ils appelaient autour d'eux la population rurale, afin d'opposer aux ennemis une résistance vigoureuse. La villa était devenue une *mansio*, une *maso*, un *mas*, une simple exploitation agricole; la résidence du maître avait pris le nom romain de *castellum*.

Dans les deux hypothèses, que le patricien se réfugiât dans une ville ou dans son *castel*, il négligeait également la culture des lettres, laissait perdre les volumes et les manuscrits de ses pères et se corrompre leurs habitudes d'élégance et d'urbanité. Plus de ces réunions, de ces causeries littéraires de l'époque d'Ausone et de Sidoine; plus de vers latins et de beaux discours; plus d'imitation de Virgile et d'Horace. Au lieu d'étudier la poésie, on apprenait l'équitation;

on ne voyageait plus en litière, mais à cheval, armé de pied en cap, afin de se défendre contre un ennemi ou de l'éviter par une fuite rapide. Au lieu de faire de la philosophie grecque sous les portiques et les ombrages, on s'exerçait à manier la lance et l'épée, le bouclier et la hache. L'usage des bains était le seul plaisir qui survécût à cette transformation de la vie gallo-romaine. On trouvait des piscines dans tous les châteaux (1), quelquefois même dans les monastères (2). Cette distraction hygiénique se maintiendra durant tout le moyen âge; la châtelaine se hâtera de l'offrir au chevalier fatigué par un long voyage ou par la lutte des tournois. A cette exception près, les mœurs reviennent à la violence des époques d'invasion et de guerre. Les évêques eux-mêmes ont dû prendre l'épée, le casse-tête pour leur défense personnelle; ils portent des ceinturons dorés, des couteaux à manches précieux, des habits, des éperons, des armes d'un travail recherché (anonyme de Ravenne); ils voyagent suivis d'une escorte et ne craignent pas de se lancer dans la mêlée quand l'occasion leur en est offerte.

Le règne de Louis le Débonnaire et les actes de son

---

(1) Témoin le palais où Dagobert prenait son bain, lorsqu'il ordonna de tuer son oncle Brunuf. Ce fut à ses eaux thermales qu'Aix-la-Chapelle dut la prédilection de Charlemagne. L'Empereur passait des heures entières dans les piscines, entouré de tous les membres de sa famille, de ses officiers, quelquefois au nombre de cent.

(2) Nous en avons trouvé un exemple dans celui de sainte Radegonde de Poitiers.

administration portent des témoignages frappants de cette corruption des mœurs.

Thégan, chroniqueur d'origine franque, a le soin de faire observer dans la vie de Louis que, longtemps avant ce roi, les plus vils serviteurs étaient élevés aux siéges épiscopaux, et que, malgré son zèle à corriger les abus de son siècle, le fils de Charlemagne eut le tort de ne pas apporter assez de soin à faire cesser celui-là.

Sous les derniers Carlovingiens, les Normands, les Danois, les Bretons, les Hongrois recommencent leurs courses ravageuses ; pillant tantôt une province, tantôt une autre ; aimant mieux rançonner les villes que de les brûler. Les peuples épouvantés croient entendre les bruits précurseurs de la fin du monde ; les classes riches se retranchent plus que jamais dans leurs *castels* fortifiés ; la population rurale se groupe autour de la forteresse qui la protége ; la milice bourgeoise veille sur les remparts de la commune et tient ses portes fermées ; vassaux et vavassaux cherchent un appui autour de leur suzerain. La féodalité étend partout son double système : le *morcellement* fondé sur la jalousie et la fierté individuelle ; la *fédération*, basée sur la crainte et la nécessité. Le *morcellement* est une suite des traditions, des aptitudes gauloises ; la *fédération* est la conséquence du péril des invasions germaniques.

Au milieu de ces déchirements d'une société en travail, quelle est la littérature, quel est le genre d'esprit qui règnent généralement dans le midi de la Gaule ? Ceux des Carlovingiens, propagés par Alcuin et par Eginhard, ou ceux des Gallo-Romains, autrefois représentés par Ausone et Sidoine Apollinaire ? Un moine de beaucoup d'esprit va nous répondre et nous prouver que le vieux génie de la Celtique gallo-

romaine a victorieusement résisté aux tentatives scientifiques et littéraires comme aux invasions violentes, et qu'il est demeuré tel que nous l'avons toujours connu.

VI

LE MOINE DE SAINT-GALL

L'écrivain qui remplira l'heureuse mission de nous montrer, au neuvième siècle, la persistance du caractère, du style et du génie gaulois, vivait dans le monastère de Saint-Gall à l'époque où Charles le Gros s'y rendit, vers 884. Cet empereur, charmé sans doute de l'esprit du bon moine, le chargea d'écrire l'histoire de son temps; il se mit à l'œuvre et puisa tous ses renseignements, comme il nous le dit lui-même, soit dans la tradition populaire, soit dans les récits du religieux Wérembert et du père de ce dernier. L'un avait été contemporain de Louis le Débonnaire, l'autre compagnon du guerrier Gérold, qui combattait à côté de Charlemagne contre les Saxons, les Esclavons et les Avares. Malgré le cachet d'exactitude que la naïveté et le sans-façon du récit donnent à la chronique de Saint-Gall, plusieurs historiens du dernier siècle, notamment dom Bouquet, ont très-sévèrement traité son auteur anonyme (1). Nous sommes bien éloignés de

(1) « Il est inutile, dit dom Bouquet dans sa préface, de se mettre en peine de chercher le nom de cet auteur, car l'ouvrage le déshonore plus qu'il ne l'honore; outre qu'il

partager les préventions du célèbre critique ; nous ne demandons à l'histoire ni la flatterie, ni le panégyrique ; mais la lumière, la sincérité. Quand Charlemagne nous est représenté dans l'intimité d'une vie moins pompeuse que celle d'Auguste ou de saint Louis, quand les évêques et les clercs sont traités un peu cavalièrement, nous ne crions ni à l'indignité ni à l'outrage : nous nous bornons à nous adresser cette question : ces récits sont-ils l'expression de la vérité ? Ne pouvant nous empêcher de répondre affirmativement, nous remercions le moine de Saint-Gall d'avoir eu le courage de les publier, comme nous félicitons Tacite ou Suétone d'avoir raconté les secrets biographiques de certains Césars. Les éloges que le moine de Saint-Gall prodigue à Charlemagne en maint endroit, son désir évident d'être agréable à Charles le Gros, écartent toute idée de dénigrement préconçu. Quant aux histoires peu édifiantes racontées sur certains évêques, elles ne dépassent nullement celles que Grégoire de Tours et les annalistes du règne des Carlovingiens racontent sur les prélats d'origine barbare. La seule différence qui les distingue, c'est que les unes sont écrites en style sérieux et compassé, tandis que les autres le sont en style familier et satirique, en style gallo-romain, en un mot ;....

---

rempli de fables et d'historiettes mal assorties, Charles y est représenté comme un homme qui exerce des cruautés, qui ne respire que menaces, qui jette la terreur partout ; de sorte que, si nous ne le connaissions pas d'ailleurs, nous aurions de lui des sentiments peu avantageux. Les évêques y sont traités indignement ; leurs mœurs, leur faste et leur ambition sont repris avec trop d'aigreur et avec indécence. »

au fond, la gravité des accusations est la même.... Selon nous, le moine de Saint-Gall a le grand mérite d'écrire sans déguiser sa pensée; tant pis pour ceux qui tombent sous la verge de ses jugements. Certes, le chroniqueur helvétique met un peu de son crû dans ses narrations; mais, en colorant l'épisode, il l'éclaire si bien du reflet des idées et des mœurs du temps, que la vérité morale devient plus saisissante et plus complète.

Son œuvre offre un intérêt tout particulier à nos recherches sur le caractère et l'esprit de notre race; bien qu'il habite un couvent des Alpes suisses, il n'en est pas moins un Gaulois pur sang et un des philosophes les plus finement observateurs, les plus sensément satiriques de la période carlovingienne.... Héritier de la malignité joyeuse d'Ausone, de Rutilius et quelquefois de Pétrone, avait-il reçu cet apanage intellectuel dans quelque province du midi de la Gaule? Nous ne le pensons pas; lui-même nous assure qu'il ne quitta jamais le monastère de Saint-Gall; mais il n'avait nul besoin de naître entre les Pyrénées et les Alpes pour posséder un esprit gaulois de la meilleure trempe..... On n'a pas oublié les divisions géographiques qui concernent les divers établissements de la race gauloise en Europe (1); nous prions le lecteur de se bien rappeler surtout la colonie qui occupait le sud-est de l'Helvétie à l'époque des *Bren* et à celle des Cimbro-Teutons : le monastère de Saint-Gall appar-

(1) « Pour moi, dit-il, naturellement paresseux et plus lent qu'une tortue, comme je ne venais jamais en France, ce fut dans le monastère de Saint-Gall que je vis le chef des Francs. »

tenait à cette contrée. Le caractère si franchement gaulois du moine conteur est assurément un des témoignages les plus concluants de la persistance de cette race à se maintenir dans les hautes vallées du Rhin, entre les Lombards d'Italie et les Germains du Tyrol et de la Suisse allemande (1). Le moine de Saint-Gall se montre fier de son origine et y reste fidèle (2) ; il ne cesse de venger ses compatriotes de l'orgueil, des exactions des Germains, leurs vainqueurs. Il ne perd pas une occasion d'opposer l'intelligence rapide, la finesse, l'amour de l'étude des Gaulois, à la paresse intellectuelle, à la brutalité des Germains. Nous l'avons vu entrer dans cette voie, quand il nous a montré Charlemagne assistant aux examens des élèves du professeur Clément; il sera bien plus

(1) Les Helvètes gaulois reproduisaient, dans cette partie des Alpes, le mouvement d'indépendance et de lutte victorieuse que les Vascons nous ont offert dans les Pyrénées cantabres et les Bretons dans les forêts et les rochers de l'Armorique. L'ouvrage du moine de Saint-Gall donne la preuve, dans plusieurs passages, que c'est bien la langue romane des Grisons que l'on parlait alors dans les environs de son monastère. Quand il s'occupe du paysan, chasseur de renards, il dit que ses chiens portent le nom *gaulois* de lévriers. Un des prélats, victime de sa verve satirique, se nomme *Rechou*, or *rechou* signifie *frêne*, et sert encore de nom patronymique à une foule de paysans du midi de la France. La même observation est applicable au moine de Saint-Gall, *Tachon*, dont le nom signifie blaireau.

(2) Fait-il intervenir un géant dans une légende, il lui donne le nom grec de Polyphème, et cite fréquemment l'histoire profane et la Mythologie, comme aurait fait un élève de l'école gallo-romaine au quatrième et au cinquième siècle.

incisif lorsqu'il s'attaquera aux évêques, la plupart de race tudesque, et qu'il mettra à nu leurs sottises et de leur ostentation.

Nous l'avouons franchement, quant à nous, ce qui nous plaît dans le moine de Saint-Gall, c'est l'enjouement, la bonhomie satirique de l'observateur. En étudiant la pléiade des écrivains obscurs et prétentieux de l'époque de Charlemagne, il nous semblait que l'esprit gaulois, déjà compromis par l'invasion mérovingienne, achevait de courir à sa perte; nous jettions un cri de détresse, et voilà que, tout à coup, un pauvre moine réveille cet esprit dans une vallée solitaire des Alpes, à l'endroit où le Rhin cesse d'être helvétique pour devenir tout à fait allemand. D'abord, pour mieux combattre en riant la lourdeur d'Eginhard, les obscurités scolastiques d'Alcuin, le sensualisme grossier des évêques germaniques, il leur oppose un Charlemagne taillé à la manière gauloise, prince bon enfant, friand de bons mots et de plaisanteries; véritable précurseur d'Henri IV, il joue de bonnes malices au lieu de promulguer des capitulaires, fait la guerre aux sots et non pas aux Saxons et aux Huns, morigène les nobles orgueilleux, protége les hommes d'esprit et les faibles (1). Il a la répartie fine, écoute

(1) Les bouffons de la cour, en possession d'une liberté sans limites, employaient quelquefois leur privilége à calmer le courroux de Charles, à l'empêcher de commettre des actes d'injustice. « Le roi ayant privé de toutes ses dignités Udalric, frère de la reine Hildegarde, quand elle fut morte, raconte le moine de Saint-Gall, le bouffon lui dit qu'Udalric, en perdant sa sœur, avait aussi perdu tous les honneurs dont il jouissait en Orient comme en Occident. L'Empereur se mit à pleurer et rendit toutes ses dignités à son beau-frère. »

les bouffons avec plaisir et leur fait parfois concurrence, pour rire aux dépens de l'ignorance orgueilleuse, même lorsqu'elle porte la mître épiscopale.

Nous aimons ce chroniqueur, qui saisit Charlemagne dans l'intimité de sa vie, le façonne à sa guise, comme Rabelais fera plus tard un Pantagruel énorme, comme Béranger fera un roi d'Yvetot petit, pour donner une leçon aux princes contemporains et leur révéler leurs défauts, ou par l'exagération même de ces défauts, ou par le contraste des qualités contraires.

Assistons à quelques-uns des combats livrés par le moraliste aux gaucheries et aux prétentions de certains évêques; nous saisirons mieux la portée de ses *naïvetés* malicieuses.

Charlemagne apprend un jour la mort d'un prélat; le prudent monarque demande si le défunt a eu soin de se faire précéder dans l'autre monde par un contingent notable de bonnes œuvres et de travaux, de manière à se faire ouvrir les portes du paradis. « Il n'a pas envoyé plus de deux livres d'argent, Seigneur, répondit le messager, et voilà certes un bien léger viatique pour un voyage de si longue durée..... » Charles réfléchit.... « Si je te donnais cet évêché, dit-il à un jeune clerc de très-humble origine qui assistait à cette conversation, aurais-tu le soin de faire de plus abondantes provisions de voyage? » Le jeune homme, « *dévorant ces sages paroles comme des raisins mûrs avant le terme, qui seraient tombés dans sa bouche entr'ouverte*, se prosterne devant l'Empereur et confie à son souverain et au bon Dieu le soin de le mettre en mesure de faire l'expérience. »

— Cache-toi derrière ce rideau, reprend le Roi, tu

sauras combien de rivaux te disputent ce poste honorable.

Le jeune clerc ne tarda pas à voir défiler la foule nombreuse des solliciteurs; il y en avait de toutes les origines et de tous les âges. La reine elle-même avait un protégé qu'elle recommandait..... « selon l'usage de toutes les femmes qui veulent faire triompher leurs projets sur la volonté de leur mari, elle dissimulait habilement son courroux, adoucissait le timbre naturellement rude de sa voix et s'efforçait de toucher par ses câlineries l'âme impérieuse de Charles. — Cher prince, mon seigneur, lui disait-elle, pourquoi perdre l'avenir de cet évêché en le donnant à un enfant incapable? Je vous en conjure, mon aimable maître, vous ma gloire et mon appui, dotez-en mon clerc, votre serviteur dévoué. »

La petite comédie n'était pas encore à sa dernière scène; le premier clerc, toujours caché derrière le rideau, se prit à crier à la façon d'un ange invisible : « Tenez ferme, seigneur Roi, ne souffrez pas que personne arrache de vos mains le sceptre puissant que Dieu confie à votre vigilance. » Charles, enchanté de la leçon de soumission conjugale que la voix miraculeuse donnait à la reine, s'empressa d'accorder l'évêché au jeune clerc qui montrait tant d'esprit; mais il lui recommanda « de mettre tous ses soins à expédier vers l'autre monde des *aumônes abondantes* et *un bon viatique*, pour se préparer à faire un heureux voyage vers les lieux d'où l'on ne revient pas. »

Un autre évêque ayant également quitté ce monde, la coutume fit un devoir à Charlemagne de donner sa succession à un clerc fort recommandable par la noblesse de sa naissance, mais beaucoup moins par sa conduite

et sa capacité. Le jeune évêque, au comble de la joie, réunit ses amis dans un festin et se livra avec tant d'ardeur aux douceurs de la table, qu'il oublia de se rendre à l'église à l'heure de l'office. Quand arriva le moment de chanter le verset dévolu au nouveau prélat, Monseigneur était encore à dîner. Charles assistait à la cérémonie ; il appelle un clerc de bonne volonté qui fût disposé à chanter l'antienne à la place de l'absent. Un enfant pauvre, « d'une naissance fort humble, peu instruit dans les lettres, et que tout le monde méprisait à cause de sa condition, se présente ; il chante d'une voix si juste, que Charles, émerveillé, retire l'évêché au jeune noble, qui se montrait si peu digne de l'occuper, et le donne à l'enfant du peuple. »

Charlemagne n'était pas heureux dans ses investitures ecclésiastiques : un jour qu'il venait de remettre un diocèse à un jeune homme de belle tournure, le nouveau prélat, fier de ce poste élevé, sauta si lestement sur le cheval fringant qu'on lui avait conduit, qu'il manqua de franchir de part en part et de retomber de l'autre côté. L'Empereur, admirant l'agilité de l'écuyer, fit une réflexion très-judicieuse : « une sûreté de pied si remarquable, dit-il, mériterait un commandement militaire beaucoup plus que la direction d'un diocèse, et il retira l'évêché à l'homme qui montait si bien à cheval. » Le chroniqueur ne dit pas s'il lui accorda un emploi militaire en échange.

Le Charlemagne du moine de Saint-Gall ne se lasse pas de donner de vertes leçons à la morgue des nobles et à la suffisance des sots. Un évêque fort ignorant jouait à l'antiquaire et tirait vanité de sa galerie d'objets précieux. On voit que la manie des collections ne date pas du dix-neuvième siècle. Charlemagne entre-

prit de le guérir de ce ridicule. Il appelle un juif, fort habile à préparer toutes les ruses qui procurent de l'argent, et le charge de vendre, aussi cher qu'il le pourra, un objet sans valeur à l'amateur de curiosités. Le juif goûte fort ce projet ; il empaille un rat et court l'offrir à l'évêque comme une relique arrivant de la Terre-Sainte ; le prélat, « qui n'avait jamais d'argent quand il s'agissait d'en donner aux pauvres, achète le rat un prix énorme et l'enchâsse dans sa crédence.... » Charles réunit bientôt une foule de dignitaires ecclésiastiques et leur raconte l'aventure, sans en nommer l'auteur : « L'un de vous, leur dit-il, a eu la vanité de se procurer à prix d'or un animal fort extraordinaire, savez-vous quel est cet animal ? Un rat embaumé.... O évêques, pères et pourvoyeurs des pauvres, poursuit l'Empereur moraliste, vous devriez secourir les malheureux de votre argent, au lieu de vous montrer avides de semblables frivolités ! »

Tel est le style dégagé, satirique, plein de verve du moine de Saint-Gall..... Quelle hardiesse dans ses appréciations, quelle persistance à dénigrer la noblesse à l'avantage de la roture, à venger les pauvres Gaulois de la morgue des Germains. Voltaire et Beaumarchais ne seront pas plus audacieux, ne manieront pas le sarcasme d'une main plus habile. Joinville et Froissard auraient pu admettre cette manière d'écrire l'histoire ; le grave dom Bouquet, habitué à la pompe de Versailles, au style sévère de Port-Royal, ne pouvait comprendre ces témérités rabelaisiennes.

La sottise et la vanité sont immortelles ; étouffées sur un point, elles renaissent de leurs cendres et repoussent sur un autre, plus vigoureuses que jamais.

L'âme du Trimalchion de Pétrone, avons-nous dit, 'était incarnée dans une foule de gouverneurs romains ; ious la voyons, plus tard, reparaître dans plus d'un eude germain, dans plus d'un évêque de la même race. ;'homme au rat embaumé est le type le plus caracté-isé de ces sots vaniteux favorisés par la fortune. Rien ı'égale son orgueil et son outrecuidance. Est-il chargé le veiller sur l'impératrice Hildegarde, pendant que Charlemagne va combattre les Huns ? il s'exagère les ›ontés de la reine : « il pousse l'insolence jusqu'à lui lemander la baguette que l'Empereur a fait fabriquer comme marque de sa dignité suprême ; il voudrait en 'aire sa crosse épiscopale. La reine se garde bien de céder à cet étrange caprice.... » Battu sur ce point, l'évêque éconduit prend sa revanche sur un autre et se tire d'une situation assez embarrassante avec une ıardiesse qui n'est pas sans esprit.

L'Empereur venait d'assujettir les évêques à prê-cher dans leur cathédrale à certains jours désignés, sous peine de perdre leur diocèse. L'homme au rat embaumé fut d'autant plus mécontent de cette ordon-nance, qu'il était d'une ignorance sans égale, « il ne savait autre chose que se plonger dans les délices et s'abandonner à son vain orgueil. » Il dut se résoudre, néanmoins, à remplir les conditions de sa charge ; car il n'était pas d'humeur à renoncer à ses bénéfices. Il invite, un jour, deux officiers impériaux à venir assister au sermon réglementaire. Il monte en chaire ; la foule est immense et se groupe autour de l'orateur ; elle est impatiente d'entendre prêcher la parole de Dieu à celui qui passe pour ne pas savoir seulement bégayer la langue des hommes. Un seul assistant ne paraissait pas se douter que Monseigneur allait se mettre en frais :

c'était un pauvre mendiant aux cheveux rouges qui, n'ayant point de bonnet et honteux de la couleur insolite de sa chevelure, se tenait près de la porte et couvrait sa tête d'un pan de son manteau.

Le prélat ne savait trop par quel bout commencer son homélie, quand un heureux hasard dirige ses regards vers le pauvre. Saisi d'une inspiration subite, il dit à son bedeau : « Fais venir cet homme qui a la tête couverte et se tient près de la porte. » Le bedeau prend le pauvre par le bras, l'entraîne malgré sa résistance, et quand l'évêque l'a sous la main : « Regarde, peuple, s'écrie-t-il d'un ton prophétique en découvrant la tête du mendiant, cet homme roux est un misérable ! » Et le prédicateur descend de sa chaire.... Le sermon était terminé. Il avait incontestablement un double mérite : celui d'être court et celui de remplir les prescriptions du règlement : Monseigneur avait parlé.... Il termine la messe, bien que le moine de Saint-Gall semble l'accuser de ne pas trop savoir la dire, et passe dans la sacristie.

La journée solennelle n'était pas terminée. Si le bon évêque faisait les sermons très-courts, il excellait, en revanche, à faire des dîners très-longs. « Il convoque ses auditeurs les plus distingués dans une salle du palais épiscopal, décorée de tentures et de tapisseries pour ce jour de triomphe ; un festin magnifique, servi dans de la vaisselle d'or et d'argent, y attendait les convives. Le prélat, assis sur des coussins de plume, vêtu de soie, couvert de la pourpre épiscopale, était entouré de soldats richement équipés ; tout respirait un luxe inconnu aux Sarrasins eux-mêmes, si bien que les officiers de l'Empereur rougissaient de la simplicité de leur costume. « A la fin du repas, notre Trimalchion

nitré fait venir des musiciens et des chanteurs, « dont es accents et les sons auraient amolli les cœurs les plus fermes et durci les flots liquides du Rhin. » Les convives, déjà repus, tenant à la main des coupes remplies de vins parfumés, la tête couronnée de roses, étaient en butte aux sollicitations des bouchers et des cuisiniers, des charcutiers et des pâtissiers, ardents à leur offrir tout ce qui peut aiguiser la gourmandise (1).

Le *prudent évêque* ne borna pas là ses moyens de captation : il chargea de riches présents les officiers de Charlemagne ; aussi rendirent-ils les meilleurs témoignages de sa capacité et de son dévouement impérial, assurant qu'ils « l'avaient entendu prêcher avec une véritable éloquence. »

Mais l'anecdote par excellence, celle que Cervantès et Le Sage auraient choisie pour orner leur *Don Quichotte* ou leur *Gil-Blas*, c'est celle de l'évêque et du chasseur de renards :

Un prélat fort orgueilleux ne se contentait pas de prendre l'attitude d'un apôtre et d'un martyr ; il vou-

(1) Malgré les protestations de dom Bouquet, toutes les frelaines que le moine de Saint-Gall met sur le compte des évêques sont parfaitement justifiées par les témoignages les plus authentiques. Dans le plaid de 789, Charlemagne défendit aux évêques, abbés et abbesses d'avoir ni couples de chiens, ni faucons, ni éperviers, ni jongleurs. Théodulphe, évêque d'Orléans, leur interdit à son tour de loger avec les femmes et d'aller aux tavernes. Enfin, au plaid d'automne de 803, à Worms, on présenta à l'Empereur une pétition du peuple demandant que les évêques n'allassent plus à la guerre, comme ils persistaient à le faire, malgré les canons et les Capitulaires.

lait qu'on lui rendît les honneurs célestes. Un de ses vassaux, plein de ruses, mais fort honnête, et que l'évêque avait toujours dédaigné de recevoir ou de traiter avec estime, entreprit de lui inspirer des sentiments plus bienveillants à son égard. Le vassal possédait deux chiens excellents parfaitement dressés à la chasse au renard. Notre homme n'était pas Germain, assurément, car c'est à son occasion que le moine de Saint-Gall fait observer « *que ces chiens étaient de ceux que les Gaulois appellent lévriers.* » Il se met en chasse et découvre un renard occupé à guetter des rats ; il lance ses lévriers, qui, en quelques enjambées, atteignent le renard et le saisissent ; le maître accourt sur sa monture, arrache le renard de la gueule des chiens avant qu'ils l'aient blessé et se hâte de porter la bête fauve à son voisin l'évêque. « Comment as-tu réussi à prendre un animal aussi difficile à saisir? demande le prélat. — Monseigneur, répond le paysan *grison,* nous allions dire gascon, je traversais un champ à cheval, lorsque j'aperçois cette bête à quelques pas. Je lâche les rênes, mon roussin prend le galop ; mais le renard court plus vite, il est prêt à m'échapper ; alors, levant les mains au ciel, je le conjure en ces termes : Au nom de monseigneur Rechou, arrête-toi et ne bouge pas davantage. Aussitôt il reste immobile et je le prends comme j'aurais fait d'une brebis abandonnée. »

Le prélat, gonflé d'orgueil au récit de ce miracle, ne doute plus de l'autorité qu'il exerce dans le ciel : « C'est maintenant, s'écrie-t-il, que ma sainteté se montre dans tout son éclat ; je sens ce que je suis, je pressens ce que je serai un jour. »

Le rusé chasseur tenait des avantages plus positifs

que monseigneur Rechou : lui, si méprisé jusqu'alors à l'évéché, s'y voyait comblé de bienveillance.

Nous passerons sous silence certains épisodes où les mœurs des évêques sont traitées avec une hardiesse qui leur donnerait accès dans les *Cent Nouvelles nouvelles* ou dans les *Contes de la Reine de Navarre*. Ces *gayetés* du moine de Saint-Gall n'en complètent pas moins les divers genres de satire qu'il lance contre les princes de l'Eglise.

Prêtons quelque attention aux ferments de discorde qui, dès le neuvième siècle, éclatent entre le clergé régulier et le clergé séculier.

Qui ne connaît les curieuses caricatures, pleines d'audace et de cynisme, que de *pieux* architectes n'ont pas craint de sculpter sur les chapiteaux des cloîtres et des basiliques?... Dans celles-ci, les moines, représentés sous la figure de démons et de singes, de porcs et de renards, se livrent à toutes sortes d'actes ridicules et souvent libertins. Dans les chapiteaux des cloîtres, le clergé régulier prend sa revanche : les évêques et les prêtres y ont mille postures indécentes ou stupides.... Les récits du moine de Saint-Gall précédèrent l'époque de ces sculptures satiriques; elles ne pénétrèrent dans les constructions religieuses que du onzième au treizième siècle. On commença donc par écrire les caricatures avant de les sculpter; par les crayonner sur parchemin avant de les graver sur pierre.... On ne peut douter que les facéties du moine de Saint-Gall n'aient servi d'encouragement et de modèle à plus d'une de ces hardiesses.

Il ne se trouva pas seul mêlé à l'introduction dans l'Eglise de cet élément nouveau, complétement inconnu des Apôtres et des premiers chrétiens : la

race gauloise tout entière fut responsable de ce ferment d'agitations et de luttes intérieures.

Tant que le Christianisme était resté en Orient, ou dans les catacombes de Rome, la religion nouvelle n'avait eu qu'un principe : la morale douce et tolérante de l'Evangile. Les images étaient peu répandues ; longtemps même on les repoussa d'une manière absolue comme une imitation du polythéisme. On adorait Dieu, mais sans retracer son visage ; on honorait les saints, sans chercher à reproduire leurs traits. Les artistes byzantins, dans leur désir de décorer les basiliques, commencèrent à faire admettre quelques figures, quelques scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament ; tous ces essais de l'art retraçaient uniformément les miracles de la charité du Christ, tels que ; la résurrection de Lazare, la multiplication des pains, la guérison de l'aveugle et du paralytique ; jamais un souvenir des punitions de la Bible, des ressentiments de Jéhovah.... Pour les artistes de cette époque, Dieu n'avait que deux qualités : la charité, la bonté ; les hommes ne devaient avoir que des vertus analogues : la foi, la joie séraphique, le calme, la résignation, la générosité.

Du premier au troisième siècle, les chrétiens ne purent pas croire que la colère fût permise, même envers les païens qui les persécutaient. Ils ne lançaient ni la dérision, ni la satire, contre les absurdités et les immoralités du paganisme.

Ces armes ne guerre n'entrèrent dans l'arsenal chrétien, si l'on peut parler ainsi, qu'au moment où la nouvelle foi pénétra dans les races gauloises, soit dans le nord de l'Italie, soit en deçà des Alpes. Nous avons vu le Gaulois Rutilius et son compatriote Ausone atta-

quer le monachéisme par le ridicule; leurs descendants, devenus des chrétiens plus convaincus, tournèrent la satire contre les ennemis de la foi nouvelle.

Mais ces moyens de lutte, si familiers et si chers à la race gauloise, ne devaient pas être exclusivement employés contre les païens et les hérétiques : les chrétiens finirent par les diriger contre eux-mêmes, par les prodiguer dans la controverse intérieure.

Le moine de Saint-Gall vient de nous donner un des plus curieux spécimens de cette polémique aux éclats de rire échangée entre le clergé séculier et le clergé régulier. Quelle fut la cause de la guerre que se faisaient ces deux Ordres de l'Eglise ? Pourquoi les deux milices qui défendaient le même dogme, montaient la garde autour du même autel, se déchiraient-elles entre elles comme auraient pu le faire les moines hurleurs de Mahomet et les solitaires de la Thébaïde ? Cette question est d'une assez grande portée historique pour mériter d'être éclaircie.

Après avoir divisé le clergé gaulois en clergé doctrinaire absolu et en clergé tolérant et pratique, nous avons annoncé, à la fin de l'époque mérovingienne, l'apparition d'une nouvelle classe de prêtres; hommes violents et despotes, fournis par la race barbare.

Les évêques carlovingiens, ce point est incontestable, étaient presque tous d'origine germanique. Les évêchés donnaient de beaux revenus, assuraient l'autorité; il n'en fallait pas davantage pour rendre les conquérants très-attentifs à s'en emparer.

Les monastères, bien loin de là, étaient fort pauvres à l'origine et placés ordinairement dans des lieux

arides et reculés, témoin ceux de Saint-Gall (1) et *de Saint-Guillem-du-Désert.* — Les vainqueurs de la Gaule, avides de biens terrestres, se montraient peu désireux de se soumettre à des règles monastiques fondées sur l'abstinence, la solitude et la pauvreté. La résignation d'une vie toute contemplative, spiritualiste, convenait mieux aux hommes vaincus et persécutés : aussi les monastères étaient-ils l'asile préféré des indigènes. Nous en avons donné la preuve pour les couvents de femmes, lorsque nous avons parlé de celui de Sainte-Radegonde de Poitiers. L'observation serait bien plus applicable aux abbayes d'hommes. On peut donc poser comme règle générale que le clergé séculier, détenteur de l'autorité et de la richesse, se recrutait dans la race conquérante ; que le clergé régulier, au contraire, éloigné des biens de la terre, recueillait ses membres dans la population gauloise.

Cet état de choses a servi d'explication naturelle à l'antagonisme qui troublait le calme du monastère de Poitiers au sixième siècle ; comment n'expliquerait-il pas également les querelles ecclésiastiques qui s'accusent d'une manière si accentuée dans le moine de Saint-Gall ?

Ce dernier ne se dissimulait pas les périls de la guerre satirique qu'il poursuivait contre les évêques ; mais les instincts de sa race l'emportaient, et il comptait sur l'appui de l'empereur Charles le Gros.

---

(1) Pépin le Bossu, fils naturel de Charles, convaincu d'avoir voulu faire périr l'Empereur, fut battu, tondu et envoyé pour correction dernière dans le monastère de Saint-Gall, *considéré comme le lieu le plus pauvre et le plus triste de l'Empire.*

« Je crains bien, ô mon Empereur et Seigneur Charles, disait-il, d'encourir la haine des prêtres de tout rang, et surtout des évêques, lorsque je ne songe qu'à remplir vos ordres ; mais je m'inquiète peu de la colère de tous les grands, pourvu que je ne perde pas votre appui. »

Peut-être comptait-il aussi sur la frayeur que Satan inspirait à ceux qui seraient portés à le persécuter. Il a soin de placer fréquemment le tentateur sur le chemin des hommes influents, comme une espèce d'exécuteur des hautes œuvres qui les intimide ou les punit.

Un prélat était fort enclin au péché d'orgueil ; désireux de posséder le superbe mulet d'un paysan, il l'achète à prix d'or et monte dessus. Mais la bête fringante n'est autre que Béelzébuth lui-même... L'évêque veut aller parader le long d'une rivière ; le mulet se jette dedans, et les passants ont toute sorte de difficultés à retirer l'homme d'Eglise du courant qui l'entraîne.

Lorsque Charlemagne faisait construire les portiques et les péristyles d'Aix-la-Chapelle, le surintendant Luitfried abusa tellement de l'absence du monarque, pour arracher des sommes considérables à tous les malheureux attachés aux travaux, « que Pluton ne put transporter tant de richesses aux enfers sans le secours d'un chameau. » Comment eut-on connaissance de cette particularité ? par l'entremise d'un jeune clerc qui, « s'étant endormi, vit en songe un géant énorme se diriger du palais du Roi vers celui de Luitfried, chargé d'un ballot assez volumineux. « D'où viens-tu et où vas-tu ? lui demande le clerc ? — Je passe de l'habitation du Roi dans celle de Luitfried, répond le géant ; je mettrai celui-ci sur les bagages et plongerai le tout

dans les enfers. » Le clerc s'étant réveillé, se hâta de raconter l'aventure à ses camarades.

Luitfried ne tarda pas à monter sur le chameau que Satan mettait à son service; on le trouva mort un jour dans un endroit de l'habitation que l'on ne nomme pas. Charlemagne fit rechercher l'or qu'il avait dérobé et décida, en vertu d'une jurisprudence royale assez commode, « que ce bien, fruit de la rapacité, ne pouvait être employé à la délivrance de l'âme de ce malheureux, et qu'il serait partagé entre les ouvriers et les plus pauvres de ses officiers attachés aux constructions d'Aix-la-Chapelle. »

Le moine de Saint-Gall n'y va pas de main morte quand il dénonce les rapines et les exactions des hommes que Charlemagne a la faiblesse d'honorer de sa confiance. Les architectes et les entrepreneurs se montrent les plus ardents à la curée. L'Empereur fait-il construire la basilique d'Aix-la-Chapelle, l'abbé, directeur des travaux, soumet les ouvriers à toute sorte d'exactions, et ramasse par ce moyen une immense quantité d'or qu'il entasse dans des coffres; mais voilà qu'un incendie envahit son habitation; il court à sa chambre pour enlever ses trésors : une poutre embrasée lui tombe sur la tête, « détruit son corps par les flammes terrestres et livre son âme à celles qui ne s'éteignent jamais. »

Tachon, moine de Saint-Gall, s'était chargé d'exécuter une cloche qui devait dépasser tout ce que l'on connaissait en ce genre. Il demande à l'Empereur cent livres pesant d'argent pour les mêler avec la fonte; mais, au lieu d'introduire le métal précieux dans le creuset, il le glisse dans son tiroir, et la cloche, plus mauvaise que les bourdons ordinaires, ne rend

aucun son sous les efforts du carillonneur. Tachon veut agiter lui-même le marteau; « il tombe sur sa tête déjà chargée d'iniquités et, perçant son corps, vient jusqu'à terre, entraînant à sa suite les intestins du larron. » L'*équitable* Charles s'empressa de reprendre l'argent qu'on lui avait escroqué et le distribua entre ses officiers les moins fortunés.

Si Charles prenait un malin plaisir à tromper les trompeurs, ses enfants, moins habiles, furent parfois victimes de ruses assez grossières. On connaît l'aventure de ce vieux Normand qui avait pris l'habitude lucrative de se faire baptiser à chaque nouvelle cérémonie, afin de profiter de l'habit blanc que l'empereur Louis faisait remettre à chacun des catéchumènes. Un jour l'étoffe étant venue à manquer, à cause du nombre non prévu des néophytes, on dut faire coudre à la hâte quelques vieux surplis pour en former des robes. Le Normand dont nous parlons, furieux de se voir affubler de cette guenille, s'écrie tout en colère : « Voilà plus de vingt fois qu'on me lave ici, on m'a toujours revêtu d'un habit neuf très-convenable, aujourd'hui l'on ne me donne qu'un vieux sac dont un gardeur de cochons se contenterait à peine ! »

Si nous nous sommes appesanti sur une œuvre estimée fort légère, au point de vue historique, par les auteurs du dernier siècle, nous répondrons que l'étude des caractères et des usages, même quand ils revêtent la couleur de la satire, n'est pas moins intéressante, au point de vue moral, que celle des plus hautes questions de politique. La *Chronique de Saint-Gall* jette incontestablement de précieuses lumières sur cette phase du neuvième siècle; elle forme, par la tournure d'esprit de l'auteur, une sorte de transition

entre la société gallo-romaine du cinquième siècle et celle de la féodalité. Il nous a paru important de constater ce dernier effort de l'esprit gaulois avant de nous aventurer à travers le moyen âge.

Le monastère de Saint-Gall, refuge préféré de la race vaincue (1), joue d'ailleurs un rôle social qui ne se circonscrit nullement dans la *Chronique* dont nous avons donné l'analyse. Cette communauté était aussi, dès l'époque de Charlemagne, un des grands ateliers de copistes et de rubricateurs (enlumineurs) ; elle lutta, pour la confection des beaux manuscrits, avec les monastères de Corbie, de Saint-Vandrille, de Fulde et de Reims. Ce fut à Saint-Gall enfin, vers l'an 851, que se réfugia un sujet gaulois, chassé de l'abbaye de Jumiége par l'invasion normande, et qui devint l'occasion d'une innovation liturgique très-importante.

La victime des pirates normands portait un antiphonaire de son abbaye réglé d'après le chant grégorien, comme tous ceux de l'empire de Charlemagne, mais avec cette particularité que le dernier vers des *jubili* ne se chantait plus sur la prolongation monotone du dernier *a* de *l'alleluia,* mais sur des paroles intercalées dans le texte par quelque moine, et qui, toutes défectueuses qu'elles fussent, servaient puissamment à graver la phrase musicale dans la mémoire du psalmiste.

Par une heureuse coïncidence, le moine de Saint-Gall qui nous occupe n'était pas alors le seul homme

---

(1) On parlait si bien gaulois à Saint-Gall, qu'en 909, Othon, recevant les députés de ce monastère, leur dit *bon man*, bon matin, en langue romane *romanice.* (*Acta sanctorum ordinis benedicti*, Seculum V, p. 21.)

d'esprit du monastère : le jeune Notker cultivait avec passion la musique sacrée; il fut frappé de l'utilité de ces phrases complémentaires introduites dans les hymnes, et, se mettant à l'œuvre pour perfectionner l'ébauche apportée de Jumiége, il composa de nouvelles *proses* à la suite des *jubili*, et put offrir, vers 860, son *Liber Sequentiarum* à l'évêque de Verceil (1).

Telle fut l'origine de *ces proses*, la plupart très-remarquables, qui ont donné au chant grégorien un de ses compléments les plus poétiques. Découvertes en germe par un moine gaulois de Jumiége, elles furent développées, perfectionnées par un moine portant un nom germanique, il est vrai, mais faisant partie d'un monastère incontestablement peuplé et dirigé par des religieux gaulois.

Cette innovation revenait de droit à des Gallo-Romains. Dès les premiers siècles, les clercs, grands imitateurs d'Horace et de Tibulle, s'étaient pénétrés de leur rhythme et l'avaient appliqué à l'expression de la pensée chrétienne : aussi les hymnes de l'Église n'avaient-elles rien du caractère sombre, implacable, exalté des peuples du Nord, bien que la plupart des évêques et des abbés appartinssent à la race germanique. Elles avaient, au contraire, les qualités de l'action de grâce et de la réjouissance : pourquoi? c'est qu'elles avaient pour auteurs des clercs, des religieux, d'illustres pontifes de race gauloise, et non point ces évêques ou ces abbés germains dont le moine de Saint-Gall nous a dénoncé l'orgueil et souvent l'insolence. Nous voyons briller au premier rang de ces poëtes liturgiques : saint Ambroise de Milan, saint Hilaire de Poitiers,

(1) Léon Gauthier, *Histoire de la Poésie Latine au moyen âge.*

saint Paulin d'Aquitaine, saint Grégoire le Grand enfin, qui donne son nom à ces compositions poétiques et musicales élevées à leur plus haut degré de perfection.... Ces chants de triomphe et de joie conviennent admirablement à une religion qui semble ne connaître d'autres sentiments que ceux de la contemplation, du pardon et de la charité. Ces *jubili*, ces *alleluia*, dont quelques-uns existent encore, étaient chantés à l'unisson par des milliers de fidèles et remplissaient les voûtes des basiliques de vibrations qui transportaient les âmes. Saint Benoît, fondateur de l'ordre à la fois le plus gaulois et le plus italien : italien par la science et la doctrine, gaulois par l'activité laborieuse et la bienveillance; saint Benoît, disons-nous, se hâta d'introduire le chant ambrosien dans son Ordre, et contribua puissamment à répandre dans l'Occident tout entier ce germe d'art musical et de haute poésie. Le chant ambrosien, rectifié, développé par saint Grégoire, fut le point culminant de la littérature latine se faisant chrétienne. Poésie sans afféterie, sans combinaisons puériles et toute d'inspiration, elle suivit d'abord les règles de la prosodie latine et ne s'en écarta légèrement que par l'*assonnance.* Cette modification n'était pas encore la rime, mais elle la renfermait en germe. Hâtons-nous d'ajouter que son unique but fût tout d'abord de marquer certains temps de repos dans la déclamation et dans le chant (1).

Soyons justes envers Charlemagne : l'introduction de l'art musical dans la pompe catholique était ce qu'il comprenait le mieux, ce qu'il protégeait avec le plus d'intelligence. La prospérité de la musique religieuse

---

(1) Léon Gauthier, *ibid.*

fut principalement l'œuvre des papes et des Bénédictins, sans doute; mais l'Empereur y concourut énergiquement. Prenant des moyens efficaces pour répandre les meilleures méthodes dans les cathédrales et les abbayes, il fit venir d'Italie des maîtres renommés et fonda, sous leur direction, deux écoles de plain-chant, à Metz et à Soissons, dans la partie franque de son empire.

Nous devons même faire observer que, dès le début, éclata une lutte assez vive entre les accents modulés, roulés, harmonieux, de la musique italienne, et les voix rudes et gutturales des Francs; la distinction des deux écoles musicales remonte donc à bien des siècles. Plus tard, nous aurons à suivre leurs progrès, à marquer leur influence; car la musique sera un des ressorts les plus actifs du caractère italien et du caractère français. Bornons-nous à mentionner aujourd'hui ce perfectionnement de l'art des sons, qui passe de l'exploitation vulgaire et toute matérialiste des histrions et des artistes ambulants, dans le domaine de la liturgie sacrée, qui devait nécessairement le spiritualiser et l'ennoblir.

VII

DISSOLUTION DE L'EMPIRE

Après avoir raconté l'échec de la tentative scientifique et littéraire de Charlemagne au sud-ouest du Rhin, nous avons montré, dans un monastère des Alpes, des preuves caractéristiques de la persistance du vieil esprit gaulois survivant à l'invasion germanique. Ce ne fut pas cette germanisation morale de la Gaule seulement qui se brisa dans les mains de Charle-

magne, mais la reconstitution politique de l'Empire. Ses fils, assez semblables aux généraux d'Alexandre, mirent à détruire son œuvre gigantesque plus d'ardeur qu'il n'en avait employé lui-même à l'édifice. La colossale bataille dé *Fontanetum*, près d'Auxerre (25 juin 841), vit combattre, sous diverses bannières, les contingents de toutes les parties de l'empire en décadence, qui protestaient, les armes à la main, contre l'union prématurée que leur avait imposée l'empereur franc..... Austrasiens, Italiens, Neustriens, Aquitains, Gascons, Burgondes, Provençaux, Wisigoths de Septimanie combattirent avec un acharnement égal pour briser les liens qui les unissaient à la famille carlovingienne et reconquérir leur indépendance de race et leur nationalité.... Pendant que les fils de Charlemagne, Louis, Pépin et Charles, cherchaient à se constituer des royaumes plus ou moins vastes au milieu de flots de sang, leurs propres soldats se déchiraient entre eux pour briser l'unité de leurs royaumes, fonder un Etat par bannière, créer un petit roi par province.... C'était la réaction provinciale la plus forte qui se fût produite contre le système des conquêtes et des annexions. C'était une protestation vigoureuse de la race gauloise contre les tendances unitaires des Mérovingiens et des Carlovingiens.

Rien ne manqua au succès des ennemis de la cohésion impériale. Quarante mille Francs, la fleur de la nation qui représentait cette unité, les plus fiers descendants des soldats de Charles Martel et de Charlemagne jonchèrent de leurs cadavres la plaine de l'Andrie.... Ce désastre détruisait à la fois la renommée militaire et l'influence politique des Francs; il inspirait une

confiance nouvelle aux anciennes tribus gauloises, avides de reprendre la libre disposition de leur existence.

« Pleurez sur les destinées des Francs, s'écriait Florus, le diacre de Lyon; l'empire élevé par la grâce du Christ gît maintenant dans la poussière » (*Flori diaconi querela. — Historiens des Gaules.*)

Avant cette époque, la race gauloise avait fait quelques essais partiels de résistance, livré de simples combats pour la revendication de son indépendance. Le carnage de Fontanetum fut sa grande bataille, sa victoire décisive. Du 25 juin 841 datait une ère nouvelle : la conquête germanique prenait fin, l'unité gouvernementale, si habilement organisée par les Romains, imitée par les Wisigoths et par les Carlovingiens, disparaissait pour plusieurs siècles; Fontanetum vengeait la Celtique des conquêtes de César et de l'invasion des Barbares; il réveillait au milieu d'un désordre qui n'était pas sans utilité et sans grandeur, le système gaulois du clan, du canton, de la province autonome. Ce triomphe des idées locales va se formuler dans le régime féodal : les *clients* de l'ancienne Gaule reparaîtront dans les *vassaux* (1); le Sénat conservera son nom dans le Midi ou recevra, dans certaines localités, celui de *commun conseil;* le *henadouriaid* prendra celui de *champ de mai*, d'*état* ou de *bras;* le comte, le baron, le marquis remplace-

---

(1) Vassaux, vassos (*vassus*, *vassalus*), venaient non point du tudesque *ghesel*, compagnon, ou *fasssen*, lier, ce qui constituerait une étymologie assez douteuse; mais du celtique *vasel*, noble, ou de *gwas*, jeune homme, jeune guerrier marchant à la suite d'un chef (Henri Martin, t. II, p. 274).

ront le *bren* et le *rix*.... Toutefois, un point capital les séparera : les chefs primitifs étaient élus, le seigneur féodal se rendra héréditaire ; mais un principe général dominera toutes ces particularités : la province, la circonscription naturelle reprendront leur physionomie, leur existence distinctes. Durant la gestation laborieuse de ce régime nouveau, un fait important doit naturellement se produire. Dès que la population gauloise est revenue au premier rang, même dans la Gaule franque ; dès qu'elle se sent maîtresse de ses destinées, son premier soin est de se débarrasser de la langue tudesque et même du latin, qui pesaient sur elle comme le souvenir de ses premiers conquérants. Nous ne manquons pas de preuves qui établissent cette révolution littéraire ; mais, en fussions-nous dépourvus, les inévitables lois de la logique sociale suffiraient à nous en donner la conviction.

Depuis longues années, les événements préparaient ce résultat. Dès que les Francs eurent renversé l'administration romaine, le latin, ne recevant plus de l'Empire l'autorité des traditions officielles et littéraires qui protégeaient sa pureté contre l'action des langues indigènes, se vit entamé, corrompu par chaque peuple à son tour. Le clergé lui-même, malgré son désir de maintenir l'usage d'une langue universelle et savante qui répondait si bien à ses principes de *catholicité,* dut l'estropier, la hérisser de barbarismes, afin de l'adapter à l'ignorance des populations, de l'appliquer aux objets du culte, aux croyances nouvelles et aux habitudes d'un état social qui se constituait. Le plus souvent il prit, dans ce travail de vulgarisation, le mot populaire, gaulois, breton ou germanique et l'affubla d'une terminaison latine ; de négligence en négligence,

la corruption gagna du terrain : les temps des conjugaisons se transformèrent, les cas des substantifs se perdirent et furent remplacés par des prépositions qui en facilitaient l'usage. Bientôt le latin n'exista plus qu'à l'état de squelette : si quelques débris survivaient dans les livres liturgiques, dans les formulaires des hommes de loi, c'était au prix de mutilations déplorables. Il disparut complétement du langage usuel de toutes les classes, et, dès lors, la noblesse et la bourgeoisie se trouvèrent à l'unisson du bas peuple, qui n'avait jamais abandonné l'usage des idiomes indigènes, ainsi que nous avons eu l'occasion de l'établir (1). Deux ans après la bataille de Fontanetum (843), Charles le Chauve parlait bien encore tudesque (*lingua teudisca*) aux troupes de Louis le Germanique son frère, mais ce dernier devait employer le roman (*lingua romana*) pour se faire comprendre des soldats de Charles le Chauve (2).

---

(1) Nous recommandons, à ce sujet, le dernier chapitre de l'*Histoire littéraire de la France*, par M. Ampère, t. III, p. 473 à 495. Il y fouille, à travers les derniers auteurs latins, les rudiments d'une langue *rustique, romane, vulgaire*, antérieure au français et au provençal écrit, et apporte un contingent sérieux de preuves à l'appui de notre opinion de la persistance du gaulois, du celtique traversant la période de l'occupation romaine et remplaçant naturellement le latin, lorsqu'il tombe en désuétude et disparaît sous les premiers Capétiens.

(2) « Pro Deo amur, dit d'abord Louis le Germanique, et pro Christian poblo, et nostro commun salvamento, dist di in avant, in quant Deus servir et podir me dunat, si salvarai io cist meon fradre Karle, et in adjudha, et in cadhuna cosa si cum om per dreit son fradre salvar dist, in o quid il mi altrezi fazet. Et ab ludher nul plaid nunquam prindrai, qui meon vol cist meon fradre Karle in damno sit. »

Tel était donc le résultat final de la grande révolution germanique entreprise par Charlemagne. Les fils de celui qui avait comploté la destruction des langues gauloises au bénéfice du tudesque et du latin, se trouvant réunis près de Strasbourg, en plein pays germanique, échangeaient, à la tête des deux armées, des serments de paix et d'alliance en langue gauloise. Chose remarquable, qui donne une preuve toute particulière de l'indépendance des Aquitains, c'est qu'un sujet de Charles le Chauve s'engageait personnellement dans la même langue, envers le roi Louis, et promettait de désobéir à Charles s'il venait à rompre la paix (1). Vers 911, enfin, personne n'entendait plus le germain à la cour de Charles le Simple : on eût dit qu'il n'existait plus de Francs dans l'Ile-de-France. Le duc Rollon, ayant voulu prêter serment de fidélité à ce roi sous la formule tudesque *by Got* (par Dieu !), toute l'assemblée partit d'un éclat de rire (dom Bouquet, t. VIII, p. 316).

Ces événements méritent toute notre attention.... La population indigène aurait-elle donc remplacé déjà la population conquérante, qui se serait retirée du côté du Rhin avec Louis le Germanique ? L'ensemble des faits tend à établir cet important résultat, et, loin de le regretter, nous devons nous en réjouir.

Dans la lutte que Charlemagne poursuivait contre l'esprit gaulois, il ne s'agissait de rien moins que de la suppression complète d'un des éléments les plus ac-

---

(1) « Si Lodhuwigt sagrament que son fradre Karlo jurat conservat, et Karlus meos sendra de suo part, non lo stanit, si io returnar non lint pois, ne io, ne nads cui io returnar int pois, in nulla adjudha contra Lodhowig nun li juer. »

tifs de la civilisation. Si le programme d'Alcuin et d'Eginhard avait réussi, nous parlerions allemand et quelque peu latin, comme les juifs de la Bohême et de la Moravie ; la langue française n'existerait pas, ce qui, malgré l'élégance et *l'harmonieuse clarté de l'allemand*, serait assurément une lacune dont la littérature européenne n'aurait pas à se féliciter.

Le tudesque a donc repassé le Rhin, le latin n'est plus la langue des hautes classes, il n'avait jamais été celle des classes agricoles : les peuples indigènes, les Francs eux-mêmes, entraînés dans le mouvement d'une population plus considérable et qui les absorbe, ne se communiquent plus leurs pensées qu'au moyen des langues gallo-romanes. Robert, fils de Hugues Capet, est d'autant plus estimé qu'il passe pour les connaître à fond. *Erat linguæ Galliæ peritia facundissimus*, dit la chronique. Nous reviendrons sur cette question importante à l'occasion des Normands.

La nouvelle langue, ou pour mieux dire la vieille langue ressuscitée, ne présente pas une homogénéité à toute épreuve. Elle forme, au contraire, deux dialectes bien tranchés : le *français* ou langue *d'oïl* dans le nord, le *roman* ou langue *d'oc* dans le midi (1). Cette langue gauloise geminée offre même de telles différences que les peuples qui la parlent ne savent pas toujours se comprendre. Ne soyons pas surpris de ces différences, elles tiennent à des conditions climatériques d'abord, à l'influence des peuples étrangers ensuite. Le gaulois méridional (ancienne langue celte)

(1) Nous ne parlons pas du bas-breton et du basque, langues d'un usage trop circonscrit, pour pouvoir entrer dans cette division générale.

a cette sonorité d'intonations, cette abondance de voyelles, à laquelle nous avons donné pour cause la chaleur du climat, la vivacité du sang, l'abondance et la brusquerie des gestes ; d'ailleurs, elle a depuis longtemps opéré avec la langue latine, particulièrement répandue dans cette zone, un échange de mots qui constitue les langues *romanes*.

Le gaulois du nord ou wallon, resté plus sourd, à cause de la froideur du climat, de la lenteur des imaginations, du calme des caractères, a reçu du mélange de quelques mots tudesques et normands des différences nouvelles qui l'ont éloigné davantage de l'ancien gaulois méridional.

N'oublions pas que les particularités qui séparaient ces deux langues avaient des causes très-anciennes. Nous avons cherché à les bien marquer, au début de cet ouvrage, en nous appuyant sur César, sur Strabon et sur la géographie.

Quand une race est en possession de qualités morales ou physiques fondamentales, elle ne laisse guère extirper leurs racines de son sein. Des événements graves : invasions, révolutions profondes, peuvent arrêter le développement de la tige, la faire rentrer dans le sol, au point qu'elle semble avoir péri ; mais le germe est intact ; surviennent des circonstances favorables, il repousse impatient et vigoureux.

Nous allons voir les mœurs, les habitudes, l'esprit des anciens Gaulois reprendre toute leur vivacité, à la faveur des libertés provinciales du moyen âge ; le culte de la femme des anciens Celtes, le dévouement, la religion du serment des *soldules* d'Aquitaine reparaîtront avec un nouvel éclat aux premiers souffles de la chevalerie.

SEPTIÈME PARTIE

DÉBUTS DU MOYEN AGE CHEZ LES PEUPLES DU MIDI

« Au septième siècle, avons-nous dit, la Gaule formait le lit de deux fleuves jumeaux, qui mêlaient leurs cours sur une grande partie de la surface envahie. » (t. Ier, p. 427.) Ces eaux de l'inondation germanique se sont retirées, ou du moins ont considérablement baissé; les terres qu'elles couvraient reparaissent comme des îles; elles vont reprendre leur place au soleil et pousser une végétation nouvelle.

Les peuples gaulois sont enfin délivrés de la domination des Romains et de l'autorité absorbante des Francs. Ce n'est pas que tous les éléments apportés par l'irruption germanique aient disparu avec la chute des Carlovingiens; les alluvions sociaux, déposés sur le sol par les races diverses qui ont passé sous nos yeux, fournissent leur contingent de calorique et de matière au creuset civilisateur; mais le mouvement impulsif, le levier dirigeant, au lieu d'avoir Rome ou la Germanie pour base, s'appuye sur la race gauloise elle-même, rendue à son individualité.

Pour bien apprécier la portée de ce réveil, nous étudierons les manifestations les plus vitales des caractères et des esprits dans les principales régions de la Gaule, en ayant soin de distinguer ce que chacune renferme d'éléments gaulois et d'éléments étrangers.

I

CARACTÈRE PARTICULIER A CHAQUE PROVINCE

On n'écrira jamais une bonne histoire de notre pays, pas plus sous le rapport littéraire et moral que sous le rapport politique, tant qu'on donnera le seul nom de *France* à la vaste surface qui s'étend du Rhin et des Alpes aux Pyrénées, et de la Méditerranée à l'Océan. La première mesure à prendre pour introduire un peu de clarté dans cet immense sujet, c'est de prolonger jusqu'à Louis IX pour le moins, la division que nous avons pris le soin d'établir dès les âges les plus reculés, et de distinguer la Gaule du sud de la Gaule du nord, la seule qui, durant le moyen âge, puisse porter le nom de *France*. Cette délimitation géographique serait d'autant plus rationnelle, qu'elle répondrait aux deux zones de la langue *d'oc* et de la langue *d'oïl*, point de départ de toutes les études philologiques et littéraires du moyen âge.

Ce n'est pas que nous n'ayons entendu contester l'exactitude de cette division : on a prétendu qu'elle était de pure fantaisie et ne reposait sur aucun témoignage historique. Ces amis de la controverse, qui se font à plaisir des prétextes de dispute lorsque la réa-

lité ne leur en fournit pas, commettent, à cet endroit, une nouvelle erreur.

La dernière lettre du mot *oc* et celle du mot *oïl* pourraient seules donner prise à certains doutes ; nous ignorons, quant à nous, à quelle époque les Provençaux ont prononcé *oc*, et les Français du nord *oïl*, mais le *c* et l'*l* final, mis à part, *o* est bien l'adverbe affirmatif des langues romanes régnant dans la région des anciennes langues gallo-celtes, *oui* est bien l'adverbe correspondant des dialectes français qui dominent dans la zone des anciennes langues gallo-belges. L'idiome n'est pas le seul élément par lequel les peuples de langue d'*o* diffèrent des peuples de langue de *oui* : les mœurs, les usages, le caractère élevaient entre ces deux populations des barrières plus profondes : l'histoire nous en fournit une preuve bien positive.

Lorsque Constance, fille du comte de Toulouse, épousa le roi Robert, en l'an 1000, la vue des seigneurs et des troubadours attachés à sa suite, produisit une telle surprise chez les Français du roi Robert, qu'on ne peut guère en comparer l'effet qu'à celui de l'arrivée de l'ambassade siamoise à la cour de Louis XIV : « leur costume, les harnais de leurs chevaux parurent d'une extrême bizarrerie ; » on leur reprochait « de porter les cheveux courts, de se raser la barbe comme des histrions, d'avoir des bottines recourbées en pointe, des robes très-courtes, ne tombant que jusqu'aux genoux et pendant devant et derrière. » Ce qui, pour des Francs, était le renversement de toutes les convenances et de tous les usages (1). Ce passage du chro-

(1) Ce costume, il est aisé de le reconnaître, n'était autre que celui des Romains. Les *Provençaux* n'étaient-ils pas toujours les habitants de la *province* romaine.

niqueur Glaber prouve assez que les Gallo-Francs du nord portaient la barbe et les cheveux longs, et la cotte de maille presque traînante; en un mot, un costume tout opposé à celui des habitants du midi.

Le caractère de ces Provençaux complétait le contraste. Glaber ajoute : « Ils ne marchent qu'en sautillant, se querellent sans cesse, et ne sont jamais de bonne foi. »

Les deux premières observations étaient justes. Nous avons déjà dit que le sautillement, la vivacité de la démarche et des gestes furent particuliers aux soldats des Bren. Nous avons vu les Gaulois qui provoquèrent Manlius et Valerius, sauter, gambader, rire et tirer la langue devant les lignes romaines. L'opinion de Glaber, au sujet de l'humeur querelleuse des Provençaux, est moins exacte.

Les Méridionaux eurent, à toutes les époques, la familiarité bruyante et la tendresse tapageuse ; aussi peut-on souvent prendre leurs témoignages d'amitié pour des menaces, et leurs caresses pour des coups.

De nos jours encore, l'étranger qui traverse Béziers ou Tarascon, un jour de foire, aperçoit parfois deux paysans, intimement liés, mais qui, s'étant perdus de vue depuis quelque temps, s'expriment le plaisir qu'ils ont à se rejoindre de façon à jeter dans l'esprit de l'homme du Nord le trouble que le tapage des Provençaux de la reine Constance causait dans celui de Glaber. Au lieu d'échanger un serrement de main affectueux, des regards de bonheur, des paroles de tendresse, ils manifestent leurs sentiments par des exclamations de joie qu'on prendrait pour des cris de fureur; ils se donnent des coups de poing sur les épaules, s'appellent brigands, scélérats, triples co-

quins, se demandent quel mauvais coup de vent les a transportés dans la même ville, s'invitent réciproquement à boire, et se menacent, en cas de refus, de s'assommer sur place. Le vin étant bu, ils se disputent l'honneur de payer l'écot, s'accablent enfin de telles dénominations patibulaires, qu'ils feraient accourir trente sergents de ville, s'ils se donnaient cet assaut de courtoisie sur le boulevard des Italiens ou sur la place de la Bastille.

Les Provençaux de la suite de Constance montraient assurément ces excentricités bruyantes dans la capitale du roi Robert. Aussi les Parisiens du temps nous semblent-ils fort excusables d'avoir pris leurs manifestations de joie pour des querelles, et commis à cette occasion l'erreur du souriceau de La Fontaine, que le chant bruyant du coq avait épouvanté.

La surprise du chroniqueur Glaber, au sujet de la pétulance des Provençaux, est donc une preuve manifeste, non-seulement que les Francs parlaient et gesticulaient beaucoup moins que les gens du Midi; mais encore que les Gallo-Belges du nord de la Loire avaient également la démarche plus posée, la conversation moins expressive; car s'il en eût été différemment, Glaber, accoutumé à leur vivacité, n'aurait éprouvé aucun étonnement à voir celle des Provençaux.

Au-dessous de cette division de la Gaule en deux grandes zones, il existait d'anciennes subdivisions provinciales qu'il est utile de rappeler, de nouvelles qu'il n'est pas moins indispensable de faire connaître, pour bien apprécier les modifications introduites par l'établissement des Barbares parmi les indigènes ou à côté d'eux.

Ne nous égarons pas à la recherche de distinctions trop subtiles; arrêtons-nous aux grandes lignes géographiques, aux caractères nettement tranchés des divers peuples qui vont fournir leur contingent d'individualité à la grande fédération gallo-franque du moyen âge.

La Gaule du dixième siècle renfermait huit groupes principaux de population :

Les Provençaux, entre la Méditerranée, les Cévennes et le Dauphiné;

Les Gascons, entre la Garonne et la base des Pyrénées;

Les Basques, dans l'intérieur de ces montagnes;

Les Aquitains, entre les Cévennes, la Loire, la Garonne et l'Océan;

Les Bretons, dans l'ancienne Armorique;

Les Francs, entre la Loire et le Rhin;

Les Bourguignons, dans les hautes vallées de la Seine, de la Saône, du Rhône et de l'Ain;

Les Normands, dans les basses vallées de la Seine, de l'Eure et de la Somme.

Le Provençal est le Celte rieur, étourdi, fanfaron par excellence; de même que son imagination s'enivre du bruit des fêtes, de l'éclat des costumes, de la pompe des cérémonies, de même son langage se nourrit d'exagération, d'hyperboles et de fleurs oratoires hérissées de subtilités : tel César et Strabon l'avaient trouvé, tel les Romains de la décadence l'ont laissé, après l'avoir gâté peut-être.

Le Gascon, resté, comme nous l'avons déjà dit, le plus Celte des Celtes, a les traits généraux du Provençal; il a surtout sa vivacité et sa pétulance; mais ces qualités expansives ont quelque chose de moins étourdi, de moins bouffon, de mieux calculé. Sa

joyeuse humeur prend la vie du côté sérieux et utile; le Provençal semble ne la regarder que du côté poétique, brillant, coloré; on sent que ce dernier a fait son éducation au milieu des artistes ambulants et des histrions de l'ancienne Rome; il s'est tellement familiarisé avec leurs allures et leur langage, qu'il les imite sans y prendre garde. Le Gascon est un plaisant plus retors; il s'amuse, mais sans négliger ses intérêts; fait-il de la satire, il travaille à la rendre utile; il ne se borne pas à faire rire à tort et à travers aux dépens d'autrui, il suit le précepte: *castigare ridendo mores.*

Les Aquitains (1), autre débris des Celtes, cantonnés dans le plateau central de la Gaule, ressemblent si bien aux Gascons, que les historiens les confondent; ils prennent même volontiers ce nom pour désigner la finesse d'esprit, la ruse et la gaieté. Toutefois l'Aquitain est encore plus essentiellement pratique: le côté positif des choses l'attire; le résultat productif le réjouit; la prudence est sa philosophie, l'économie sa poésie, le travail sa joie; il rit, mais à bon escient, sans interrompre sa tâche, sans se laisser détourner de son but.

Nous n'avons rien à dire du Franc; nous savons ce qu'il est; n'ajoutons rien à ce qui le concerne.... Nous connaissons également le Basque et le Breton; mais il n'en est pas ainsi du Normand, le dernier venu parmi les conquérants de la Gaule. Proche parent du Sicambre par son origine scandinave, il s'en éloigne un peu par ses habitudes exclusivement maritimes,

---

(1) Poitou, Périgord, Querci, Rouergue, Limousin, Auvergne, Velai, etc.

conquérantes et nullement pastorales. Le Franc amenait, à la suite de ses expéditions, femmes, enfants, vieillards, troupeaux; le Normand laisse sa famille dans sa première patrie, il affronte seul les vagues et les tempêtes sur ses barques de sapin et de peau. Le royaume du *Soekongar* (1), c'est son navire; ses sujets sont ses marins.

Pirate au caractère violent, sanguinaire, audacieux, c'est à lui surtout que s'applique ce que nous avons puisé dans les *Eddas*, touchant la religion, la fur belliqueuse, la mythologie sanguinaire des peuples Nord. Dès qu'il s'éloigne de la Baltique, ce forban s patrie court à travers les mers et les fleuves, p tout ce qu'il trouve sur son passage, sans avoir pour les vaincus les ménagements que le Franc leur témoignait. La raison en est facile à comprendre : le Franc marchait lentement, ne pénétrait dans un pays que pour s'y installer définitivement, à côté de la population indigène; le Normand ne fait que passer, et pille tant qu'il peut le pays qu'il va quitter pour ne plus le revoir.

Mais, au milieu de ces habitudes vagabondes, il possède au suprême degré l'esprit de prudence et de combinaison; il ne s'aventure dans les fleuves intérieurs qu'après avoir pris mille précautions et s'être assuré des moyens de retraite; il montre, au point de vue du succès, l'habileté subtile, la pénétration de l'Aquitain. Le Normand est un Gascon d'autant plus fort en matière de ruse qu'il ne perd pas un instant à rire ou à joûter.

(1) Roi des mers.

De tous les peuples établis dans les Gaules, le Bourguignon est le plus véritablement Germain, celui que la violence scandinave ou la légèreté provençale ont le moins influencé. Travailleur actif, mais un peu rustre, il est peu chevaleresque dans son humeur pacifique, et ne saisit les armes qu'avec réflexion et jamais en fou.

Tous ces peuples, cantonnés dans les diverses parties de la Gaule, séparés entre eux par de grands fleuves ou des montagnes, prennent, dès le dixième siècle, une existence indépendante et fière, sous la protection de princes nationaux qu'ils se sont choisis ou qu'ils ont volontairement acceptés. Chacun est d'autant plus dévoué à son chef, que celui-ci repousse énergiquement toute domination, toute influence étrangère, et maintient d'une main ferme l'autonomie politique de ses Etats. Les Provençaux obéissent aux comtes de Provence et de Toulouse. Les Aquitains aux comtes de Limoges et de Poitiers. Les Gascons à une foule de petits seigneurs, dont les plus importants sont ceux de Béarn, d'Armagnac et de Bigorre. Les Normands aux ducs de Normandie; les Bourguignons à ceux de Bourgogne; les Bretons aux ducs de Bretagne; les Francs, enfin, aux rois de France.

Chaque petit peuple ainsi constitué profite de son intelligence et de son courage, pour se livrer au courant de ses dispositions, de ses aptitudes, et protéger ses intérêts tels que la nature et du sol du climat, tels que les traditions de sa race les ont créés.

II

LES AQUITAINS, LES GASCONS ET LES PREMIERS TROUBADOURS

Louis le Germanique et Robert nous ont donné les premiers spécimens de la langue d'*O*. Dès ce moment elle sort du domaine obscur des basses classes qui n'avaient jamais cessé de la parler; elle devient l'apanage de la noblesse et de la bourgeoisie; elle prend le rang de langue nationale. Aussitôt que les seigneurs et les bourgeois ont cessé d'employer le latin dans leurs relations, il est naturel que les poëtes et les littérateurs abandonnent, à leur tour, la langue de Sidoine Apollinaire et d'Ernoldus Nigellius. Comment les versificateurs qui s'adressent indistinctement à tous les rangs de la société auraient-ils persisté à se servir d'une langue qui n'était plus comprise que des prêtres et des philosophes scolastiques? il y avait pour eux intérêt de premier ordre à chercher une langue qui fût connue de tout le monde. A force de chercher ils trouvèrent cet instrument merveilleux, et ces chercheurs qui avaient eu le bon esprit de trouver, prirent le nom de *trouveurs*, c'est-à-dire, en suivant les deux grands dialectes dont nous avons parlé, celui de *troubadours* ou de *troubayres* dans le pays d'*O*, et celui de *trouvères* dans le pays de *Oui*.

Or, chose remarquable, les premiers poëtes du pays d'*O* qui trouvent cette langue littéraire ne sont nullement de cette *province* (la *Provence*) que la civilisation et la langue des Romains avaient le plus profondément modifiée, mais de ce pays d'Aquitaine, que nous avons déjà désignées, comme le refuge de

ous les Gaulois indépendants qui avaient renoncé à pactiser avec les Romains et s'étaient obstinés à conserver intacts la langue, les mœurs, les usages celtiques. Le poëte roman qui figure au début de l'histoire des troubadours est Guillaume IX, comte de Poitiers : né en 1071, il gouverna, dès l'âge de quinze ans, le Poitou, le Limousin, le Berri, l'Auvergne, en un mot, toute l'Aquitaine qui portait aussi le nom de Gascogne. Nous voyons paraître ensuite Ebbes II (Ebolus), vicomte de Ventadour, né en 1086 et que le généalogiste des seigneurs de Ventadour surnomme le Chanteur (Cantor). Son petit-fils, Ebbes IV, qui mourut en 1170 aimait passionnément la poésie enjouée (1). Les troubadours célébraient, plusieurs années après sa mort, l'école poétique d'Ebbes IV. Cercamons (2), contemporain de Guillaume IX, naquit de 1100 à 1110 dans la Gascogne, et paraît avoir cumulé les fonctions de troubadour et celle de jongleur. Marcabrus ou plutôt Marcabres, était originaire de la même province; élevé par le châtelain Aldrid du Vilar (3), sur la porte duquel il avait été exposé, il vécut de 1127 à 1150 et porta le surnom éminemment gascon de *Pan-Perdut* (4), en souvenir de son origine d'enfant trouvé. (Fauriel, t. II, p. 1 à 33.)

Pierre de Valeira, né dans l'Aquitaine, vécut à la même époque. Pierre d'Auvergne, dont le nom in-

---

(1) Usque ad Senectam carmina alacritatis dilexit (le Prieur de Vigeois).

(2) *Cherche-Monts*, qui court à travers les monts, ou à travers le monde.

(3) Aujourd'hui Auvilar, dans l'Agenois.

(4) *Pain-Perdu*, qui ne possède rien, qui doit mendier pour vivre.

dique suffisamment la nationalité, un des poëtes les plus distingués de son temps, florissait dans la première moitié du douzième siècle.

Tous ces troubadours occupèrent ce que M. Fauriel considère comme la première période de la poésie romane ; celle où cette littérature, renfermée précédemment dans le cercle des chants et des compositions populaires, essayait de s'élever au rang de langue aristocratique, et de chanter pour les chevaliers et pour les châtelaines, comme elle l'avait fait obscurément jusqu'alors pour les artisans et les laboureurs.

Mais là ne se borne pas la série des troubadours aquitains et gascons ; la Provence n'a pas encore produit un seul poëte connu, et voilà que le Limousin montre avec fierté Bernard de Ventadour, fils d'un simple valet des Vicomtes poëtes dont la cour fut la grande école littéraire de cette province ; il chanta de 1160 à 1164 et mourut en 1170. Arnaud de Marveil, un des premiers troubadours de la grande école, était le fils d'un domestique du château de Marveil, appartenant aux évêques du Périgord. Arnaud Daniel, sur lequel nous aurons occasion de revenir. Pierre Roger, Gui Duissel, Payrols, Gaucelm Faydit, Hugues Brunec, appartenaient également au Limousin et au Rouergue ; ainsi que l'énergique Bertrand de Born, le plus célèbre de tous (1).

---

(1) Nous devons ajouter qu'à toutes les époques la majeure partie de ces joyeux poëtes voyageurs fut originaire de l'Aquitaine appelée aussi Gascogne, d'après les biographies empruntées par Millot à Nostrodamus et à Crescenbini. Cette province en fournit à peu près autant que la Provence, la Catalogne et l'Italie réunies. Il faut ajouter en effet aux troubadours aquitains déjà nommés : Garin d'Apchier,

Il faut arriver à Raimbaud de Vaqueiras, né dans les environs d'Orange, pour atteindre un troubadour provençal de quelque valeur ; mais nous sommes alors aux premières années du treizième siècle : car Raimbaud, attaché à la maison du marquis de Montferrat, en Piémont, suivit son seigneur à la croisade en 1202.

Après un fait aussi concluant, comment certains critiques ont-ils prétendu que la Provence avait été le berceau de la poésie romane?... M. Fauriel, entre

---

du Gévaudan, qui vivait sous Raymond V de Toulouse ; — Pons de Capdueil, riche baron du diocèse du Puy ; — Geoffroi Rudel, prince de *Blaia*, ou Blaye (1109) ; — Bernard Arnaud de Montcuc, né dans le château de ce nom, en Querci, au douzième siècle ; — Pierre Rogier, gentilhomme auvergnat du douzième siècle ; — Gévaudan le Vieux, né dans la province dont il portait le nom, au douzième siècle ; — Guillaume et Raymond du château de Durfort, en Querci, contemporains d'Arnaud d'Aniel ; — Tuex, Malet, et Cornils, chevaliers troubadours de la même province ; — le Dauphin d'Auvergne, mort en 1234 ; — L'Évêque de Clermont, élevé au siége de Lyon en 1227 ; — Bertrand de La Tour, attaché au Dauphin ; — Eudes de Prades, en Rouergue ; — Elias de Barjole, fils d'un marchand de l'Agenois, à la fin du douzième siècle ; — Elias Cayrels de Sarlat, en Périgord, au commencement du treizième siècle ; — Giraud de Calanson, son contemporain ; — Perdigon, fils d'un pêcheur du Gévaudan ; — Savari de Mauleon, baron poitevin de la même époque ; — Guillaume de La Tour, en Périgord, qui habita une partie de sa vie dans le Milanais ; — Hugues de Saint-Cyr, dans le Querci, au commencement du treizième siècle ; — Jean d'Aubusson, originaire de la ville dont il portait le nom ; — Bernard Arnaud, d'Armagnac ; — Raymond Jordan, vicomte de Saint-Antoni, en Querci ; — Aimeri de Belenvei, ou Belenoi, du château d'Esparta, dans le Bordelais ; — Aimeri de Belmont, son contemporain ; — Aubert de Puicibot, gen-

autres, s'est épuisé en combinaisons subtiles, en dissertations forcées, pour établir que la poésie chantée par les troubadours aquitains et gascons leur arrivait des rives du Gard et de la Durance, et qu'ils n'en étaient que les échos ou les vulgarisateurs. Mais, en vérité, pas une de ses allégations ne saurait infirmer les preuves sur lesquelles nous fondons une opinion différente.

Quand une province est, pendant un demi-siècle, le berceau des seuls poëtes de l'époque; quand la majorité de ceux des siècles suivants reçoit le jour

---

tilhomme du diocèse de Limoges : — Austain d'Orlhac, qui vivait sous saint Louis : — Bertrand de Gordon, dans le Querci (1217) : — Bertrand de Paris, en Rouergue (1197); — la femme poëte, dona Castelloza, d'Auvergne; — Guillaume Adhemar, gentilhomme du Gévaudan; — Guibert Amiels, pauvre chevalier : — Arnaud de Marsan; — Richard de Barbezieu, pauvre *vavasseur*; — Guillaume de Saint-Didier, ou Saint-Leidier, riche châtelain de Veillac, dans le diocèse du Puy : — Pierre de Bucignac, du château d'Hautefort, patrie de Bertrand de Born : — le Moine de Montaudon, né en Auvergne : — Amanieu de Escas, chevalier gascon (12 7); — Pierre de Corbiac, ou de Corbian, probablement originaire du Rouergue, car il adresse ses vers aux seigneurs de ce pays : — Pierre et Austois de Maensac, terre du Dauphin d'Auvergne; — Hugues de La Penna, dans l'Agenois; — L'Évêque de [illegible]; — Bernard Sicard de Marjevol; — Le comte de [illegible] — Deudé de Caylus, ou Carlus; — Elias de Fon[illegible] — Fabre Dusez; — Garcin le Brun, [illegible] de Salagnac, dans le Querci; — [illegible] Vallères, en Gascogne; — [illegible]. En tout 62 troubadours [illegible] général de 134, ce qui ré[illegible] de la Catalogne et de l'Ita[illegible] dans ce nombre, des trouba[illegible]enne.

lans la même contrée, n'est-il pas logique de dire que a poésie qu'ils cultivent, la langue qu'ils emploient sont leur langue, leur poésie natale, qu'elles ont été populaires dans leur pays avant de passer dans une autre région?

Voudrait-on reproduire chez nous l'erreur que nous reprochons aux Espagnols, lorsqu'ils prétendent que le *Gil Blas*, publié en France par un romancier français, est l'œuvre d'un littérateur espagnol?

M. Fauriel s'est évidemment laissé tromper par la célébrité de la littérature *provençale*. Voyant ce mot jouir d'une immense autorité dans le monde, il s'est dit: Toute poésie romane dut être nécessairement originaire de la Provence; les troubadours, à quelque province qu'ils aient appartenu, n'ont dû employer que le dialecte apporté des rives de la Durance, n'ont dû s'inspirer que des idées et du génie des provençaux. Il oublie que la langue *limosine* eut son importance et sa renommée aussi, et que les poëtes et les chroniqueurs du moyen âge, ceux de la Catalogne surtout, appliquèrent indifféremment la désignation de langue *limosine* ou de langue *provençale* au dialecte des troubadours. Si la littérature des rives de la Méditerranée éclipsa, au treizième siècle, celle du plateau central de la Gaule, c'est que la Provence, peuplée de villes très-florissantes, gouvernée par des seigneurs fastueux et puissants, vit accourir à leurs cours d'amour et à leurs joûtes littéraires les troubadours de tous les pays romans. Narbonne et Forcalquier, Béziers et Die, Romanin et Montpellier, devinrent les théâtres brillants où tous les poëtes venaient joûter et répandre sur la région, dont ces villes étaient les centres,

une splendeur qui laissa dans l'ombre la Gascogne et l'Aquitaine.

Mais, pour celui qui reste fidèle à la vérité, la première période de la poésie romane, de l'an 1036 à l'an 1200, appartient à ces deux dernières provinces, et nous verrons plus tard que la palme de la saine et noble poésie resta toujours, même dans le treizième siècle, aux troubadours originaires de cette contrée.

Cette distinction a plus d'importance qu'on ne serait porté à le croire. Si la langue, la poésie romanes se sont formées, ont brillé d'abord au nord des Cévennes, il en résulte forcément que ce mouvement littéraire fut plus gaulois que gallo-romain. Ainsi se confirme ce que nous avons dit du réveil de l'esprit celtique au dixième siècle, de la vitalité, de l'énergie de cet esprit particulièrement dans le plateau central de la Gaule et au pied des Pyrénées. La langue romane ne fut donc pas une simple dégénérescence du latin s'adjoignant quelques mots gaulois, elle fut, ainsi que nous l'avons soutenu plus haut (1), la renaissance de l'ancien Gaulois s'adjoignant quelques mots latins.

Avant d'entrer plus avant dans le cœur de cette question et de mettre en parallèle les caractères particuliers à la poésie limosine et à la poésie provençale, jetons un coup d'œil général sur l'origine sociale, le rôle et l'existence des troubadours.

---

(1) Chapitre précédent.

III

DE L'ORIGINE ET DU RÔLE DES TROUBADOURS ET DES JONGLEURS

Lorsque nous avons jeté un regard rétrospectif sur les artistes ambulants de la Grèce et de Rome, nous avons constaté parmi eux deux classes bien tranchées : les citoyens libres de la Grèce, qui eurent longtemps le privilége de déclamer les poésies nationales, et les artistes mercenaires de Rome, esclaves, affranchis, aventuriers, qui exploitèrent la curiosité publique dans l'intérêt de leur pécule beaucoup plus que dans celui de l'art. A l'arrivée du Christianisme, les psalmistes et les clercs, organisés par l'Eglise, ramenèrent sur la scène du monde les artistes nobles de la Grèce; mais les *histrions* et les *joculatores* ne persistèrent pas moins à célébrer les chants érotiques et joyeux, le sensualisme de l'ancienne société païenne, en face du triomphe du spiritualisme chrétien.

La formation de la poésie romane ou vulgaire enfanta une nouvelle classe de poëtes-artistes, qui rappela (bien plus encore que les psalmistes et les clercs), les rhapsodes et les héros grecs, par la distinction de leur naissance, et la considération dont ils jouissaient : ces hommes furent les *troubadours*.

Le *troubadour* a le privilége de l'intelligence et de l'inspiration ; c'est lui qui *trouve* la pensée, qui l'arrange dans un certain rhythme; à lui appartient et le fond et la forme ; c'est ce qu'on appelle : *trobar*, *far canzonetas*.

La noble famille des troubadours offrait une assez grande variété d'origines. Ces enfants gâtés de la lit-

térature pouvaient être de simples poëtes sans fortune, de riches bourgeois, des chevaliers, des princes et même des rois. Telle était l'estime des peuples de langue d'*O* pour le chant rimé, que tout homme animé du souffle poétique sortait de la sphère où la naissance l'avait placé, et s'élevait dans un rang supérieur : la poésie augmentait la gloire du roi, plaçait le chevalier au niveau du prince, et le bourgeois au niveau du gentilhomme. Admis aux banquets, aux cours plénières de l'aristocratie, le fils du simple artisan voyait les plus nobles châtelaines se disputer l'honneur de recevoir ses hommages et le combler de leurs présents. Bien souvent des passions malheureuses ou des bonnes fortunes inespérées furent les conséquences de ces relations disproportionnées, et cependant aussi fréquentes dans le pays des *troubadours* qu'elles furent rares dans le pays des *trouvères.*

La majeure partie des troubadours sortit des rangs de la noblesse : Guillaume IX était comte, Pons de Capdueil, baron, Geoffroi Rudel, prince, Bertrand de Born, vicomte, Pierre Rogiers et Bernard de Montcuc étaient gentilshommes (1). Si nous poursuivions cette liste, nous arriverions à plus de cent. En tête brillaient le Dauphin d'Auvergne, l'empereur Frédéric Barbe-

---

(1) Arnaud de Marveil portait la particule noble de *en* Arnaud. Mais pauvre, quoique gentilhomme, il alla courir le monde, *anet per lo mon,* c'est-à-dire de château en château, de ville en ville, pour chercher aventure et vivre du produit de ses chansons. Car il avait un double talent, celui de chanter et de déclamer avec art, *cantava be e legia be romans.* Pons de Capdueil, en Velai, bon chevalier d'armes, savait également bien *parler*, *trouver*, *chanter* et *violonner*, (violava).

rousse, Alphonse II, roi d'Aragon, Pierre III, un de ses successeurs, enfin Richard Cœur-de-Lion (1).

Pierre Raymond, au contraire, était fils des simples bourgeois : ainsi qu'Elias de Barjols, Gaucelm Faydit, Elias Cairels, Perdigon, et une foule d'autres.

Les dames elles-mêmes fournirent leur contingent d'illustrations au *Parnasse* méridional : peu satisfaites d'écouter les poésies qu'elles inspiraient, de récompenser les poëtes de leurs regards et de leurs bontés, elles répondaient aux éloges des troubadours dans leur langue cadensée. On cite au nombre des femmes auteurs la comtesse de Die, Azalaïs de Porcairaguèz, la comtesse de Provence, Clara d'Anduze, dona Castelloza, dona Tiberge ou Natibors (en italien Tiburcia).

L'état ecclésiastique n'était même pas entièrement incompatible avec celui de troubadour; il est permis de croire, toutefois, que le prêtre chanteur se bornait à composer, et qu'il ne courait pas le monde pour chercher des aventures, *violonnant* sous les fenêtres des dames, et s'amusant à les enlever à leurs maris. Hugues Brunec de Rodez, bien que dans les ordres

---

(1) Auteur d'une épigramme en langue provençale rapportée par Ginguené, t. I, p. 250.

Toutefois le héros anglais faisait des vers franco-normands et non provençaux ; ce qui le place au rang des Trouvères.

Saïl de Scola appartenait à une famille de simples marchands de Bergerac, d'*un mercader*, mais il était riche : *ric borze de perregore fes se joglar*, dit la chronique, *e fes bonas canzonetas*, c'est-à-dire qu'il composa de belles chansons, et les fit chanter et jouer par des jongleurs, *jogladores*. Le célèbre Pierre Vidal de Toulouse avait une origine également plébéienne, *fils, fo d'un pelissier*.

sacrés, continua de s'appliquer à la poésie, sans cultiver le talent du musicien; il laissait à d'autres le soin de mettre des airs à ses chansons.

Deusde de Prades (près de Rodez), chanoine de Maguelonne, *trouva* de charmantes compositions; mais comme elles n'avaient pas l'amour pour sujet, ou qu'elles traitaient assez maladroitement cette matière mondaine, elles n'obtinrent qu'une médiocre popularité; c'est à peine si neuf d'entre elles ont échappé au naufrage.

Bien que le don de poésie formât l'essence du troubadour, ce dernier joignait souvent au talent de *trobar* celui de chanter et de violonner, *cantar* et *violar*. Il atteignait alors la plus haute perfection du rôle, et ne trouvait plus d'obstacle à tous les genres de succès. Quand il ne possédait pas l'art du chanteur et du déclamateur, il empruntait le secours d'un *jongleur* pour suppléer à son insuffisance.

Ce dernier, placé à un échelon bien inférieur dans le monde littéraire, était donc l'interprète, l'acteur, le metteur en scène de l'œuvre d'autrui. Il ne suffisait pas qu'il sût *cantar* et *violar,* il lui était également utile de posséder les ressources comiques des anciens histrions, telles que la prestidigitation, la ventriloquie, l'art d'imiter les cris des animaux, celui de faire des gestes et des grimaces plaisantes, afin de prêter aux pièces satiriques et bouffonnes tout le relief de la mimique, surtout quand il montait sur la borne de la rue et qu'il s'adressait à la foule rieuse et grivoise. Alors le jongleur remplissait toutes les conditions de son rôle, il savait *cantar*, *violar* et *juglar*. Aussi, le troubadour Giraud de Calanson a-t-il le soin de dire, qu'un bon jongleur « doit savoir trouver des rimes, bien

parler et soutenir un jeu parti, jouer du tambour et des cimballes, faire retentir la symphonie, être habile à lancer et à retenir de petites pommes sur la pointe des couteaux. Il doit imiter le chant des oiseaux, exécuter des tours d'adresse avec des corbeilles et des cerceaux, jouer de la citale et de la mandorre, de la manicarde et de la guitare, de la harpe et de la lyre, garnir la roue à dix-sept cordes, les instruments à dix, bien accorder la gigue pour égayer l'air du *Psalterion*, agiter les grelots, et surtout savoir *faire attaquer les castels* (1).

Il fallait aussi que le jongleur sût dire « comment l'amour marche et vole sans vêtements, comment il s'y prend pour repousser la justice avec ses flèches bien aiguisées, l'une d'or fin, qui éblouit, l'autre d'acier, qui blesse et tue. Il devait connaître les arrêts, les priviléges et les remèdes d'amour, les divers degrés de ses feux, quelle était la rapidité de sa marche, la nourriture dont il était friand, et comment il s'y prend pour détruire ceux qui l'ont le mieux servi.

Nat de Mons le Toulousain avait des conseils plus sérieux à donner aux jongleurs : « Ne vous louez jamais vous-même, leur disait-il, et ne vous pressez pas

---

(1) Que faut-il entendre par cette phrase? Probablement l'imitation du bruit, du tapage d'un assaut. Le jongleur devait reproduire les cris des combattants, les plaintes des blessés, le désespoir des femmes et des enfants... Nous avons connu, dans notre enfance, un vieux paysan, véritable descendant des jongleurs, qui excellait à imiter le bruit du vent, du tonnerre et de la grêle par le grondement et le sifflement de sa voix, la crépitation de ses lèvres, le roulement de ses mains frappant avec une effrayante rapidité sur sa tête, sa poitrine et ses genoux.

de parler, vous pourriez ne pas montrer plus d'éloquence que vos adversaires; n'accusez pas trop les gentilshommes de ne rien comprendre à vos poésies, il en existe d'aussi éclairés que généreux, qui savent dignement récompenser les bons jongleurs et les mettre en équipage... » La profession de ces joyeux chanteurs d'amour n'était pas, en effet, sans douceurs et sans bénéfices. Le troubadour Miravals raconte que le *sirvente* qu'il a confié au jongleur Bayonna a valu à ce dernier, lors de son voyage à Narbonne, un beau cheval, une selle carcassonnaise, une lance à banderole, une cotte d'armes et un bouclier. Il lui conseille de continuer à parcourir les divers châteaux du comté de Toulouse, lui promettant que chaque gentilhomme le comblera des cadeaux réservés aux jongleurs les plus estimés.

La générosité des grands seigneurs avait, en effet, rendu l'état de jongleur si lucratif, qu'une foule de gens, séduits par l'appât du gain, se livraient à cette spéculation; on s'en allait alors en *jonglerie*, comme de nos jours on se rend en Amérique. Soldats et sergents quittaient le métier des armes pour celui d'artiste ambulant. Miravals conseille au sergent Forniers « d'oublier, avant de prendre la viole, l'usage des lances et des dards, de ne plus piller les hospices et les monastères, et de ne pas effrayer le ciel de ses jurements, comme il le faisait autrefois autour d'une table de jeu. » Il l'engage, enfin, « à se rendre chez le comte Raymond, de la part de la belle Azalaïs, et de montrer toujours une dose égale de folie et de sagesse, celle-ci ayant besoin d'être mitigée par la première, afin d'éviter les gaucheries morales qui compromettent le succès.

Mais il n'est pas de métier qui ne se gâte sous l'in-

fluence de l'encombrement. Dès la fin du douzième siècle, Pierre de la Mula, désenchanté, déclarait « vouloir abandonner la jonglerie, attendu que les bénéfices étaient en proportion inverse des longs services qu'on rendait aux troubadours. Les jongleurs s'étant multipliés au point que les lapins pullulaient moins dans une garenne que ces vagabonds dans le monde... Réunis deux à deux comme des aveugles, poursuivait-il, on les rencontrait criant partout : « Donnez-moi, car je suis jongleur. » Refusait-on de les satisfaire, ils accablaient les plus honnêtes gens d'injures. »

Les histrions et les joculatores, disions-nous, avaient inondé la société romaine ; il en fut tout différemment des poëtes voyageurs.

L'histoire ne nous fait connaître que Venantius Fortunatus, encore vivait-il après la chute de l'Empire, sous le règne des Mérovingiens. Fortunatus, en effet, montra dans la première partie de son existence toutes les qualités du *troubadour ;* il composait lui-même ses poésies, parcourait le monde, allant de palais en palais, de ville en ville, de monastère en monastère, pour déclamer et chanter ses œuvres. Né dans une classe qui l'avait mis à l'abri du besoin, il cultivait la littérature, d'inspiration, sans préoccupation de lucre, et ne cherchait d'autre avantage que celui d'étendre sa réputation, et d'obtenir les applaudissements et la généreuse hospitalité des grands personnages.

De Fortunatus au comte Guillaume de Poitiers (1071), la série de poëtes voyageurs est complétement interrompue, et cette période de cinq siècles est remplie tout entière par les jongleurs et les chanteurs mercenaires. Bien que l'histoire n'ait pas enregistré dans cette corporation de bas étage des noms connus, des

portante qu'on n'est disposé à le croire. Il est bien rare qu'une révolution littéraire n'ait pas des causes plus graves que des questions de grammaire ou de prosodie; tout changement dans cet ordre d'idées a le plus souvent des corrélations avec des mouvements civils ou politiques de la plus haute portée. La langue, la poésie latines étaient mortes dans le midi de la Gaule entre le sixième et le neuvième siècle, par la simple raison que les fonctionnaires romains avaient disparu, que les grandes familles gauloises avaient perdu l'autorité qu'elles exerçaient.... Qui donc avait remplacé leur influence? La bourgeoisie, le peuple.... Les campagnes allaient à la dérive, se dirigeant comme elles pouvaient; mais les populations urbaines étaient parfaitement organisées en *communes;* bourgeois, artisans, ouvriers, jouaient un rôle administratif et politique parfaitement défini. Ces trois classes composaient la milice, payaient des impôts, élisaient leurs magistrats. Nous avons constaté cet état de choses en parlant du royaume d'Aquitaine (1).

Tout pouvoir eut ses flatteurs et ses panégiristes; les jongleurs et les poëtes populaires furent ceux des citoyens de ces petites républiques communales. Les rimeurs de carrefours et de tavernes chantèrent, à l'usage de cette population plébéienne et naïve, l'amour sensuel et sans façon, les joies du vin et de la bonne chère; ils animèrent la danse de leurs refrains, arrangèrent en récits plaisants et satiriques une foule d'anecdotes et de circonstances de la vie ordinaire.

Mais, aux débuts du moyen âge, lorsqu'une aristocratie nouvelle naquit au sein des castels fortifiés;

(1) Même volume, p. 65 et 66.

lorsque des familles bourgeoises s'enrichirent à la faveur de la sécurité relative qui succédait aux troubles de l'invasion germanique, cette noblesse de robe et d'épée, de commerce et d'industrie (car les communes du Midi ressemblaient complétement, à cet égard, à celles de l'Italie) (1) sentit le besoin de raconter les gloires et les plaisirs de son existence, d'exprimer ses idées et ses passions dans un style plus distingué que celui des jongleurs. Les *troubadours* répondirent à ses désirs ; ils *trouvèrent* la *poésie romane :* la vogue de la littérature populaire du sixième au neuvième siècle répond, par conséquent, dans le Midi, au règne exclusif du peuple des communes (2). Le réveil de la poésie des troubadours coïncide avec l'origine et la prospérité de l'aristocratie féodale..... La naissance et l'état social du jongleur et du troubadour continuèrent-ils à répondre à la différence de leur rôle? Si le troubadour appartenait le plus souvent à des familles de gentilshommes, le jongleur sortait invariablement des rangs les plus obscurs de la société : fils de valet, d'artisan, de laboureur, souvent même enfant trouvé ; mais doué d'une mémoire excellente, d'une belle voix,

---

(1) Raynouard, *Histoire du Droit Municipal.*

(2) M. Fauriel pense, comme nous, qu'une langue vulgaire exista de tous les temps, diversement modifiée, dans toutes les parties de l'Empire romain. Ampère se borne à établir qu'elle régna pour le moins en France à dater du onzième siècle. « Je ne dis pas, ajoute-t-il, qu'elle n'existait pas plus anciennement ; mais il est certain qu'au commencement du septième siècle, elle n'était pas assez différente du latin pour que le peuple ne comprît pas cette dernière langue : car, vers 620, *des femmes du peuple* chantaient le poëme sur le roi Clotaire : *De Clotario est canere, rege francorum* (*Histoire de la Littérature,* t. III, p. 485).

et développe ses richesses; ne faut-il pas qu'il exprime une plus grande variété de sensations et d'idées?

Prenons deux peuples inconnus; le premier n'a qu'un vocabulaire informe composé de cinq cents mots à peine; le second possède un dictionnaire extrêmement riche, comprenant quatre à cinq mille mots, au sens parfaitement arrêté, précis : ce dernier peuple jouira incontestablement d'une civilisation plus avancée; et, s'il était permis d'appliquer la géométrie en ces matières, nous dirions d'une civilisation dix ou quinze fois supérieure.

Que sera-ce lorsque cette langue joindra à l'abondance des expressions le perfectionnement de la syntaxe et de la forme poétique?

A ce compte, la région des troubadours devait jouir d'un état social que l'on n'a pas suffisamment apprécié. Si nous n'osons dire, dans la crainte de prononcer une hérésie, que la langue romane égalait la langue grecque de la première époque (1), nous sommes convaincu du moins que ses formes poétiques n'étaient nullement inférieures à celles de la langue latine, même du siècle d'Auguste. Nous parlons du mécanisme seulement et non de la valeur de certaines œuvres. Mais si nous mettons à part celles de Terence, de Virgile, d'Horace, qui appartiennent au génie personnel de ces grands poëtes plutôt qu'au génie de la langue même, il est incontestable que les poésies des troubadours égalent en mérite intrinsèque celles des poëtes de second ordre et qu'elles les dépassent même par la variété du rhythme, les ressources infinies des règles, la souplesse de la versification.

---

(1) Depuis Homère jusqu'à Solon.

Pour se rendre compte du mérite de cette opinion, jetons un regard sur ce mécanisme merveilleux.

La longueur des vers romans (*las bordos*) variait de trois (1) à douze syllabes, nombre qui n'était jamais dépassé, à moins que le vers ne se terminât par un accent grave; dans ce cas, il devait compter une syllabe de plus.

Les vers de trois, de quatre (2) et même ceux de

---

(1) Les *Lois d'Amour*, ou *Flors del Gay Saber*, désignent le vers de quatre syllabes comme le moins étendu; cependant une charmante *alba* de Riquier nous donne la preuve que le vers de trois syllabes était connu et très-avantageusement employé :

Al plazen
l'essamen
Amoros,
Ai cozen,
Mal talen
Cossiros;
Tant qu'el ser non puese durmir;
Ans torney, e vuel, e vir
E dezir
Vezer l'abba.

A l'agréable, — penser, — amoureux, — et cuisant; — si bien que le soir je ne puis dormir; — mais je tourne, veille, retourne, — et je désire — voir l'aube.

Et l'impatience de voir reparaître l'aube termine chaque couplet.

(2) Nous espérons que quelques exemples feront mieux comprendre la grâce et la légèreté, la force et l'ampleur que les différentes mesures du vers prêtaient à la pensée....

Vers de quatre syllabes :

Le cor me part,
Quar me soy tart
Reconogutz
Dels bes pergutz

cinq pieds étaient naturellement consacrés à exprimer des pensées gracieuses, légères, riantes ; quelquefois aussi, hâtons-nous de le dire, les regrets, la mélancolie d'un amour malheureux.

Les vers de six (1), de sept et même de huit syl-

Per ma folia;
Quar yeu solia,
Per mas rictatz,
Esser prezatz
E tempsutz fort.
E quar al port,
Freol soi ara,
Cascus la cara
Tantost me vira.

Le cœur se brise, — car je me suis tard aperçu — des biens perdus — par ma folie.

J'avais coutume, — par mes richesses, — d'être prisé et estimé beaucoup.

Et à présent, — faible je suis ; — chacun le visage, — à l'instant détourne (de moi).

Vers de cinq syllabes :

Las! en ma ioven,
Era per la gen
Tempsutz et prezats.
Mas era degus
De mi non ha cura,
Quar en devengutz,
Son vielhz e canutz
E en frevoleza. (*Flors del Gay Saber.*)

Hélas! en ma jeunesse, — j'étais par les gens estimé et prisé. — Mais maintenant personne de moi n'a souci, — car je suis devenu vieux et chenu — et en infirmité.

(1) Vers de six syllabes :

Vers Dieus que tolz bes obra
Tostemps en bonas obras
Perseverar me dona
Am consciensa bona.

labes s'adaptaient plus volontiers aux impressions sérieuses, aux sentiments profonds.

Le vers de neuf syllabes fut réservé à la poésie pompeuse, sévère, à la prière, à l'action de grâces (1). Mais l'oreille délicate des troubadours, saisit facile-

---

Epueysh aprop ma vida
Donam joya complida
En lo regne dels cels
Am los autres fizels.

Vrai Dieu qui tous les biens fais, — toujours en bonnes œuvres — de persévérer, donne-moi (la force) — avec bonne conscience.

Et puis, après ma vie, — donne-moi joie complète — dans le règne des cieux — avec les autres fidèles.

Vers de sept syllabes :

Aylas! nom' puesc das conort,
Quar tot jorn vau à la mort,
Avenhat mes del murir
E per re noy puesc fugir. (*Flors del Gay Saber.*)

Hélas! rien ne me console, — car je vais toujours à la mort, — et je suis plus près de mourir — sans aucun moyen de fuir.

Vers de huit syllabes :

Perque le mons estant salvatges,
Qu'el payres del filh ha regard,
E filhs del payre dautro part,
E soen mays que d'un estranh.

Le monde est tellement sauvage — que le père à l'égard du fils — et le fils à l'égard du père — est souvent pire qu'un étranger.

(1) Vers de neuf syllabes :

Mayres de Dieu, los mieus precz enten,
E am to filh tu dona m' defen :
Del fals enemic que no mengane
Ni per son barat m'arma no pane.

Mère de Dieu, mes prières entends, et avec ton fils donne-moi défense que le faux ennemi ne me trompe point, et dans son trou n'entraîne pas mon âme.

ment combien cette coupe était peu harmonieuse, ils la décomposèrent fréquemment et coupèrent chaque vers en deux, afin d'en former un de quatre et un de cinq, ce qui produisait un son incontestablement plus doux à l'oreille (1).

Les vers les plus longs enfin, ceux de dix, de onze (2), de douze syllabes, furent réservés aux sujets énergiques, aux chants de guerre et à la satire, aux panégyriques et aux imprécations: chaque mesure avait donc en quelque sorte un domaine qui lui était propre; elle mettait en vibration une corde particulière de l'âme ou du cœur.

---

(1) Vers de quatre et de cinq syllabes :

Tu mayre de Dieu
Mos precs enten,
E am lo filh tieu
Aram' defen
Ah sathan malvat.
Que no mengane,
Ni per son bariat
M'arma no pane. (*Flors del Gay Saber.*)

(2) Vers de dix syllabes :

Senher vers Dieus qu'en la crotz perdonnetz
Al bon layro e moren l'autregetz,
Lo joy del cel, la mi arma salvatz,
Els miens forfaytz, Senher, me perdonatz
E nom layshetz; al enemic decebre,
E vulhatz me lassus el cel cerebre.

Seigneur vrai Dieu, qui sur la croix pardonnas — au bon larron et en mourant lui donnas — la joie du ciel, mon âme sauvez. — Mes forfaits, Seigneur, pardonnez-moi — et ne laissez pas l'ennemi me tromper, — et veuillez me recevoir là-haut.

Vers de onze syllabes :

Sia diligens savis et coratjos
E pros e arditz e fortz et vigoros
E de bon auberc guarnitz de fina malha
Qui vol guazanhar daquetz mon la batalha,

Le nombre des pieds n'était que le moindre élément de la variété et de l'harmonie du vers. La prosodie romane, enfantée dans une époque bien autrement poétique et inspirée que la nôtre, avait des combinaisons, des effets mélodieux qui nous sont inconnus. La grammaire des *Lois d'Amour* (1) distingue

---

E per satisfar de las despesas grandas,
Haia bon thezaur e sobras de viandas,
Per qu'en sia larx e per mar e per terra,
Quar hom ques escas no fa son pro de guerra.

(*Flors del Gay Saber.*)

Qu'il soit distingué et sage et courageux — et preux et hardi, robuste et vigoureux, — et de bon haubert garni de fine maille, — celui qui veut gagner ici-bas la bataille, — et pour fournir à ces grandes dépenses, — qu'il ait bon trésor et abondance de vivres, — qu'il soit libéral et sur mer et sur terre, — car l'homme avare a peu de profits à la guerre.

Vers de douze syllabes :

D'aquest mon perilhos, que de grans mals sabronda
Li nautor son aycel, que son de ferm coratge,
Que governo la nau, tro la fi del ribatge
Am rems de bonas mas, de veraya lenga,
Per far e dir bos faytz, tro ques a bon port venga.

De ce monde dangereux qui abonde en grands maux, — les nautoniers sont ceux qui sont de bon courage, — qui gouvernent la nef à l'issue du rivage — avec rames, bons bras et qui, en mots précis, — savent faire et dire le bien pour arriver au port.

(1) Nous n'ignorons pas que les *Lois d'Amour* ou *Fleurs du Gai Savoir*, conservées aux archives de l'Académie des jeux floraux, ne remontent pas à l'époque des troubadours. Elles furent arrangées, complétées au seizième siècle et peut-être au dix-septième : mais la grande majorité de ses règles ne re-ntaient pas moins au douzième, au treizième siècle, et servirent assurément de guide aux poëtes du gai savoir.... La codification est d'une époque postérieure au moyen âge, mais les lois elles-mêmes appartiennent parfaitement à la brillante époque de la poésie *provençale* et *limosine*.

les vers principaux (1), les vers entés (2), les vers brisés (3); chacun d'eux se fait remarquer, en outre, par les repos qu'il renferme et que l'on divise en repos suspensif, repos plein et repos final (4).

L'accent fournit encore son contingent de modifications. Il est grave ou aigu, et chacun d'eux occupe une place bien déterminée.

Mais c'est la rime surtout qui présente une richesse de nuances toute spéciale à la poésie romane. La plus légère variété a sa dénomination particulière : il y a des espèces, des genres, dés familles; et l'on comprend, au simple vocabulaire qui les concerne, toute l'importance que les troubadours attachèrent à la partie assonnante et musicale du vers (5).

---

(1) *Bordos principals*, ceux qui suivent la mesure et le sens principal de l'ouvrage.

(2) *Bordos enpeutatz*, quand le premier hémistiche d'un vers rime avec le premier du vers suivant.

(3) *Bordos biocatz.*

(4) *Pauza suspensiva*, *pauza plana*, *pauza finalz.*

(5) Les rimes de la prosodie romane étaient *estropiées* (estrampas) ou *accordantes*, *ordinales* ou *dictionnelles*, *estropiées*, *communes* ou *estropiées rares* (rims estramps comus, ou ri estramps cars), *assonnantes*, *assonnantes bâtardées en accent aigu*, *assonnantes bâtardées en accent long*, *assonnantes légitimes toujours en accent aigu*, *consonnantes bâtardes*, *consonnantes légitimes*, *rimes léonines simples* et *rimes léonines parfaites*, *rimes ordinales* et *rimes disjointes*, *rimes singulières*, *rimes tête par queue* (cap codadas), *rimes continues*, *rimes enchaînées*, *rimes croisées*, *rimes multiplicatives*, *tombarelles* ou *entées*, *rimes serpentines*, *rimes brisées*, *rimes variées*, *rimes éparses*, *rimes rétrogrades par accord*, relativement au couplet qui suit, *idem* par rapport au couplet qui précède. *Rimes rétrogrades* par vers, *rimes renforcées*, *dictionnelles*, *dérivatives*, *mariées*, *entre-croi-*

La disposition des couplets (coplas) répondait au mélange des rimes. Il existait des formes, des mesures, des agencements pour chaque espèce de sujets, pour chaque nature de pensée. La charpente du couplet dépendait de la personne qui parlait et de celle qui devait écouter; de l'état de tristesse ou de joie de l'auteur, du but qu'il se proposait d'atteindre, de la saison de l'année, de l'heure du jour ou de la nuit où l'œuvre devait être chantée. La prosodie romane ne renferme pas moins de quatre-vingt-six espèces de *coplas*. Un assez grand nombre portait le nom des vers que nous avons déjà nommés, mais les deux tiers enrichissaient le vocabulaire prosodique de désignations toutes nouvelles; tels étaient les couplets *dérivatifs*, *équivoques*, *accentuels* (accentuals), *utri-sonnants*, *coupés* (coplas trencadas), *syllabés* (sillabicadas), *enchaînés* (cap denals) lorsque le même mot commençait chaque vers (1).

Les couplets étaient *récordatifs*, *mémoratifs*, ou *retronchats*, lorsque chaque vers finissait par le même mot, ce qui rappelait les litanies (2). Les couplets

---

sées, diminuées d'une lettre, d'une syllabe, par addition de syllabes, rimes équivoques, accentuelles, utri-sonnantes, coupées et *syllabées*, enfin *rimes redondantes* (redondas) consistant dans le retour d'une même rime très-difficile, très-travaillée.

(1) Amor fay home gay e pros
Amor l'aman ren coratjos
Amor viu ab alegretat:
Amor fay del estranh privat.
Amor noyrich e dona forsa.....

(2) Fons de vertut ajuda nos
Regina del cel defen nos

duplicatifs réunissaient ces deux particularités (1).

Il y avait encore des couplets *dubitatifs*, *contraires*, *communicatifs*, *métaphoriques*, *gradatifs*, *ornatifs*, *permutatifs*, *exclamatifs*, *devinatifs*, espèce de charade qu'il s'agissait de deviner (2). Des couplets *cachés* ou *clos*, c'est-à-dire l'acrostiche, dont les premières lettres de chaque vers composaient le nom d'une personne; des couplets *proverbiaux*, *dérisoires* ou *épigrammatiques*, *responsifs* ou *répondants*, *tensonnés* ou *interrogatifs* (3).

La poésie romane possédait enfin des couplets *exclu-*

Cambra de Dieu empara nos,
Verges humils essenha nos,
Flors de purtat deneia nos,
Estela del cel guida nos.

(1) Qui fe cel e la terra, Dieus
Qui sap e ve tot quant es, Dieus
Qui foc netz de tot pecat, Dieus
Qui venc del cel en lo mon, Dieus
Qui traysh sos amic diferni, Dieus.

(2) Avec sept il montre celui qui dans cette vie
Mange sa tête, dont le corps n'a pas de vie,
Qui, par le milieu, est une chose resplendissante
Et avec ses pieds tout entier se pose.
Mais si de sept un se retranche,
Il se borne à labourer les champs,
Et si de six un est ôté,
Il s'arrache les cheveux en cet état.
Et puis, quand on est venu à quatre,
Vous le verrez battre des ailes.

(3) En voici un assez bon exemple :
Hélas — que has? greu mal — e qual?
Fervor — d'amor? o yeu — coral?
O be — de me? de te — perque?
Quar pros joyos, tos cors, e bos
Es bels ysuels e gracios... (*Flors del Gay Saber.*)

fs, *sommaires* ou *compendieux*, *contrefaits*, *occupa-fs*, *distributifs*, *désignatifs*, *constructifs*, *partagés*, ueytadas).

Nous nous garderions bien d'ajouter la définition ·ammaticale qui concerne chacune de ces espèces.

Hélas, — qu'as tu? — mal cruel, — lequel?
— Une fièvre — d'amour? — oh oui, — pour un cœur?
Oh oui, — le mien? — le tien, — pourquoi?
Parce qu'il est brave et joyeux ton cœur bon,
Et que tes yeux sont beaux et gracieux.

Les troubadours ont si bien réussi dans le genre dramatique ; léger, que nous ne pouvons résister au désir d'en donner second exemple.

Bona domna per vos sospir
E trac greu pena e gran afan
Per vos, cuy am moult e dezir;
E quar no us vey, non es mos gratz
Mas si be m' estau luenh de vos.
Lo cor e 'l sen vos ai trames,
Si qu' aissi no suy, on tu m' ves
E 'l ben qu'ieu ai, totz es de lieys.
Ai las — quet plang? — laissi m' morir.
— Que as? — am — e trop? — ieu? — o tan
Qu'en muer — mors? — o — non potz guerir?
— Ieu, no — e cum? — tan suy iratz.
De que? — de lieys dou suy aissos.
— Soffra? — no ni val — clama 'l merces?
— Si m' fatz — no y as pro? — pauc, — not pes?
Si en tras mal — no qua o fas de lieys.
Cosselh n' ai — qual? — vuelh m' en partir.
— Non far? — si farai — quers ton dan?
Qu' es puezc al! — vols t' en ben gauzir?
— O, mout — crei me — era diguatz,
— Sias humils, francs, lars e pros,
— Si m' fai mal, — suerf en patz — sui pres.
— Tu — o — si amars vols, e si m' cres
Aussi poiras gauzir de lieys (*Flors del Gay Saber*).

Si nous nous sommes permis ces froides nomenclatures, c'est que rien ne nous a paru plus propre à faire apprécier les recherches sans nombre, les combinaisons infinies auxquelles s'étaient livrés les troubadours, pour donner à cette merveilleuse langue romane, descendue de nos jours au rang infime de patois, une variété de tons qui nous éblouit.

Hâtons-nous de passer à la partie fondamentale de toute poésie, à la construction des divers genres de pièces composées d'un certain nombre de couplets arrangés dans un ordre réglementé.

La plus ancienne pièce de poésie romane fut le *verse :* mot qui indiquait le *tour*, l'*inflexion*, l'*ordre* qu'on imprimait à l'expression de la pensée.

Le *verse* désigna d'abord toute poésie élégante, sentimentale, sérieuse; toute composition cherchant à s'élever au-dessus de la naïveté grossière des chants du peuple, par la distinction des pensées et la beauté du style. Il comprenait de cinq à dix strophes et un ou deux refrains ou *tornadas* (1).

La *chanson* (chanso, canzo) comportait de cinq à sept couplets, et célébrait principalement l'amour mêlé de respect et de louange; le style devait en être agréable et fleuri.

---

(1) Giraud de Borneil fut le premier troubadour qui appliqua, au commencement du treizième siècle, le titre de chanson (chanso, canzos) à la poésie noble ou ode chantée. Les Italiens adoptèrent plus tard le nom de *canzoni*, les Provençaux appelèrent *sonnets* les pièces accompagnées du son des instruments. Mais le *sonnet* comme forme poétique fut tout entier italien : l'Italie ne prit aux Provençaux que le titre. (Ginguené, *Histoire de la Littérature Italienne.*)

La *danse* (dansa) n'avait guère que trois couplets, avec refrain ; elle devait être gracieuse, respirer le plaisir et marquer la mesure. Elle prenait le nom de *desdans, desdansa*, lorsqu'elle s'écartait des règles de la danse.

Le *descorts* offrait un grand nombre de variétés : il pouvait avoir de cinq à dix couplets, tous différents de rimes, de chant et de style. On l'appliquait à l'amour, à la louange, à l'action de grâce ou à la plainte.

Le *partiment* ou jeu parti, était un dialogue, une discussion entre deux interlocuteurs (une conférence) ; il se subdivisait, selon l'état des personnages mis en scène, en *pastourelles* (pastorellas), *bergères* (vergerias), *jardinières* (ortolanas), *vachères* (vaquieras), *religieuses* (monjas). La pastourelle pouvait avoir jusqu'à trente couplets ; elle était composée sur le ton de la raillerie, de la dispute. Les Lois d'Amour engageaient les auteurs à éviter la grossièreté du langage, qu'ils ne se permettaient que trop fréquemment dans ce genre de composition : l'air devait être gai, vif, sautillant et toujours nouveau.

Le *tenson* (tenso) fut le genre le plus noble du dialogue et du débat : il devait avoir de six à dix couplets, avec deux tornadas, ou bien emprunter la forme de la *nouvelle*. Le sujet roulait toujours sur des questions délicates, de sentiment et de galanterie ; il pouvait ne pas être chanté.

Le *sirvente* se rapprochait de la *chanson* et du *verse* à l'endroit des couplets et des rimes ; il était consacré à la satire, à la déclamation, aux récits de guerre, à tout sujet étranger à l'amour.

La *retroncha*, aussi variée que le *verse*, pouvait traiter de morale, d'amour, de préceptes et de satire ;

elle était composée de cinq à six couplets *retronchats*, c'est-à-dire se répétant à la fin de chaque strophe.

La *plainte* (planz, plang) chantait la mélancolie, la douleur, le deuil ; elle rappelait le *verse* par le nombre et le genre des couplets.

Le *sixtine* ou strophes de six vers qui ne rimaient point entre eux, mais qui fournissaient aux strophes suivantes des rimes toutes faites, fut la poésie la plus travaillée des troubadours. Les Italiens l'imitèrent avec passion ; Pétrarque y appliqua toute l'habileté de ses combinaisons recherchées.

L'*escondiq* ne différait de la *chanson* que par l'objet ; il était toujours consacré à des justifications, à des excuses.

Si, dans les sujets importants et réglementés d'avance, le troubadour devait s'astreindre à suivre les lois qui les régissaient, il reprenait toute sa liberté dans une foule de compositions qu'il pouvait disposer et désigner à sa fantaisie. Parmi les pièces facultatives, on distinguait principalement la *serena* et l'*alba*, chantées le soir ou le matin sous les fenêtres d'une femme aimée, et qui furent peut-être les pièces les plus agréables, les mieux réussies des troubadours (1).

---

(1) E dizia sospiran :
Iorns bens creyssetz à mon dan
E'l ser
Aussi me sos lonc espers.
Nuls hom non era de latz
A l'aman que sa dolor.

Je disais en soupirant : — jour, tu augmentes ma douleur ; — le soir m'est aussi long tourment. — Nul homme il n'a à côté de lui — l'amant, si ce n'est sa douleur.

On distinguait encore : les *songes* (soms), les *visions* (vesios), les *cossirs* (réflexions), les *revers* (reversaris), les *ennuis* (enugz), les *déplaisirs* (desplazers), les *déconforts* (desconortz), les *plaisirs* (plazers), les *conforts* (conortz), les *rebecs* (inégalités), les *relays*, (espèces de chansons), les *gilozesques* (gilosescas, espèces de danses), les *bals* (bals), qui pouvaient avoir un nombre de couplets infinis avec refrain, contrairement à la *danse*, qui n'en avait que trois. L'air du *bal* devait d'ailleurs être plus vif et plus marqué.

Le *garip* était un certain genre de musique sans paroles, semblable à la ritournelle. L'*estampède* pouvait être sans paroles ou accompagné de couplets. Les *viandelas* ou *rondeaux*, peu estimés par les troubadours, formaient le domaine préféré des jongleurs populaires (1).

La forme du conte est trop connue pour que nous ayons besoin de la rappeler ; quant au fabliau, écrit le plus souvent en prose, mais souvent mêlé de vers à la manière ménippée, nous aurons l'occasion d'y revenir.

Voilà très-sommairement ce qui concerne la prosodie, la partie mécanique de la poésie romane ; hâtons-nous d'étudier le genre d'esprit qui empruntait la richesse infinie de ses combinaisons grammaticales pour obtenir toute sa puissance et tout son éclat.

---

(1) On retrouve, croyons-nous, le modèle le mieux conservé de ce genre populaire dans le rondeau gascon.

V

DU CARACTÈRE ET DE L'ESPRIT DE LA POÉSIE ROMANE

Cette étude va nous ramener à la distinction que nous avons établie d'abord entre les troubadours aquitains et les troubadours provençaux; elle fera ressortir plus nettement les différences tranchées qui ractérisent ces deux races. Toutefois, avant d'entreprendre ce parallèle, nous devons examiner quelles étaient les qualités morales et littéraires communes à ces deux familles,

Un principe domine toutes les pensées des trou dours, sert de mobile à toutes leurs actions; ce p cipe, c'est *la galanterie.*

D'après le nouvel art d'aimer, bien plus compli que celui d'Ovide, l'amour a quatre degrés : le chevalier en quête d'une señora est *feignayré* (hésitant), *pregayré* (priant), *entendeiré* (écouté), *druts* (ami), c'est-à-dire admis, heureux.

Ce dernier degré de bonheur était soumis à formes, à des cérémonies tout aussi essentielles les fêtes nuptiales le sont au mariage régulier : les amants échangeaient des serments semblables à c qui liaient le vassal et le suzerain; ils se juraient réciproquement fidélité et protection; *le pregayré* e prononçait la formule aux genoux de sa dame, en plaçant ses mains jointes dans les siennes; elle, à so tour, lui présentait un anneau, lui donnait un baiser et devenait ainsi sa *senora,* sa *domna;* les prêtres provençaux consentaient souvent à bénir ces unions très-

ıatiques. Une considération les justifiait : c'est sensualisme n'était pas la conséquence inévi-.e ces unions sympathiques. Les amants n'a-ıt, au contraire, que les sentiments les plus dé-es plus éthérés (*dom Vaissette*, l. XXI, ch. 21). fection du genre était de couvrir ces amours ystère impénétrable ; quelquefois cependant on .it gloire de les avouer ; tout cela dépendait de ur complaisante ou jalouse du mari ou des pa-e la *domna.* Dans tous les cas, la *dame* était la ›rotectrice du troubadour, la source de toutes pirations. La langue romane avait des formules ıires pour exprimer cet état de choses : telles *star con la comtessa de.... cantar de ella.... rutz de tal molher.*

› ıession d'une amie était à ce point insépa-l'existence du troubadour que tous les bio-s, Jean Nostradamus (1) tout le premier, ne man-jamais d'inscrire à côté du poëte le nom de la ;e, ou de la *Laura*, qui l'inspire. Ces aimables urs, occupés sans cesse à chercher de nouveaux d'amour et de poésie, partout accueillis, ac-se gâtaient bien vite à ces enivrements de la ; ils montraient la plupart un orgueil supé-ı leur talent et payaient l'hospitalité des maris ;s actes d'ingratitude. Mais l'amour et l'es-u temps les absolvaient de ces *peccadilles :* on it le malheur de l'époux, la trahison de la

---

'rocureur à la Cour du Parlement de Provence, frère rologue ; il a écrit les *Vies des plus célèbres et anciens ours provençaux qui ont fleuri du temps des comtes de* ;e.

femme, pour ne songer qu'à l'ardente et célèbre J
sion des amants.

L'amour étant la préoccupation dominante des troı badours, le grand levier social de toute leur époqu il est naturel que la poésie érotique règne à la base au sommet de l'œuvre qu'ils nous ont léguée. Afi de mieux formuler sa puissance et de se faire bie comprendre de tous les esprits, cet amour emprun tous les rhythmes poétiques : l'ode, la dissertation, l ballade naïve, le simple chant des bergers, la loua hyperbolique, l'élégie; mais il est une forme qui le domine toutes : c'est le discours direct, c'est le ly risme. La narration, la description épiques seraient tro froides pour exprimer des sensations empreintes d toute l'ardeur de l'actualité et de la personnalité.

En nous occupant des Gaulois de l'époque des *bren* nous avons fait remarquer la vivacité de leur imagi nation, la promptitude de leur intelligence, la mobi lité de leurs idées, et par-dessus tout leur gaieté sati rique. Toutes ces dispositions reparaissent dans le œuvres des troubadours et des jongleurs : leur littéra ture prend, avant tout, le côté gracieux, galant ou or ginal des choses; peu de passions furibondes, d haines violentes, de vengeances atroces; peu de mé lodrame, en un mot! Quand la mélancolie se gli dans leurs plaintes d'amour, elle va rarement jusqu'a désespoir. Rien de germanique dans cette poésie de l belle région du soleil; rien de scandinave ou de bre ton ; tout y est celtique, latin et principalement helle nique;... l'expression embellit toujours la pensée pre mière des rêveries d'une imagination riante, de images d'une nature fleurie. Si le troubadour ren contre des êtres surnaturels, mystérieux, licence qu'

se permet rarement; ces nains et ces génies appartiennent aux souvenirs mythologiques de la Grèce (1), ou bien à la littérature orientale que les Arabes ont répandue en Espagne et propagée dans le midi de la Gaule (2). Ces apparitions, d'un caractère tout méridional, ne se plaisent pas à bouleverser la nature pour épouvanter les hommes; mais à l'embellir, à la colorer, afin de consoler le malheureux, en lui ouvrant l'horizon de l'espérance, en lui montrant un monde plus merveilleux. Ces prodiges sont étranges, mais non pas horribles; l'impossibilité physique n'en exclut ni la grâce ni le bon sens moral.

Prenons indifféremment nos exemples chez les Aquitains et chez les Provençaux. Quoi de plus gracieux, par exemple, de plus galamment délicat que le petit madrigal d'Arnaud de Marveil, dans lequel il célèbre la beauté d'Adélaïde de Béziers, tout en évitant de prononcer son nom? « Pouvais-je prévoir, en arrivant ici, que je payerais si cher le plaisir d'avoir vu tant de charmes!....... Si je suis condamné à fuir celle que j'adore, dans la crainte que mes regards ne trahissent mon secret, mon cœur, du moins, me retracera son image comme un miroir, et je pourrai l'y contempler à l'aise...... Tout me la peint!..... la fraîcheur du matin, les fleurs des prairies et leurs couleurs brillantes nvitent sans cesse à la célébrer. Grâce à l'exagéra-

(1) Deux dames allégoriques jouent un grand rôle dans les poésies des troubadours : *amour* et *merci*.

(2) Ils avaient longtemps séjourné à Narbonne, à Maguelonne, et faisaient de fréquentes expéditions dans la Provence et les Cévennes. Nous reviendrons plus tard sur cette question.

tion admise par les troubadours, je puis impunément la désigner comme la plus belle de l'univers : s'ils n'avaient pas prodigué cent fois cet éloge à celles qui ne le méritaient guère, je n'oserais le donner à la femme que j'aime : car ce serait la nommer. »

« Quand ma dame me parle et me regarde, dit-il ailleurs, l'éclat de ses yeux, la douceur de son haleine envahissent mon cœur ; il monte sur mes lèvres un délire si grand qu'il ne peut venir, je le sens, que de ma nature et de l'amour qui s'est installé dans cœur...... (1). »

Aimeri de Péguillain doit tout à la même passion et ne veut pas qu'on l'ignore ; il met cet avantage au-dessus de tous ceux que l'homme peut posséder.

---

(1) Le texte de quelques autres pièces d'Arnaud fera mieu apprécier les qualités harmonieuses de son style :

La grans beutatz e 'l fis ensenhamens
E 'l verais pretz, e la bona lauzors,
E 'l cortes aips e la fresca colors,
Que son en vos, bona domna e plazens,
Mi donan gienh de chantar e sciensa ;
Mas grans paors m'en tolle e grans temensa,
Qu'ieu non aus dir, dona, qu'ieu chan de vos ;
E ren no sai si m'es o dans o pros.

. . . .

La Franca captenensa
Qu'ieu non puesc oblidar,
E 'l dous ris e l'esgar
E 'l semblan, qu'ie us vi far,
Mi fan, domna valens,
Melhor qu'ieu no sai dir,
Ni del cor cossirar ;
E si per me no us vens
Merces e chausimens,
Sai que m'n er a morir.

Mes chansons commencent par célébrer l'amour at beaucoup mieux qu'elles ne sauraient faire de autre sujet. Quel bien me resterait si l'amour stait pas, si je ne connaissais pas une chose si e (1)? »

ıimbaud d'Orange « sait assez bien parler de ten- ıe; il oserait lutter à cet égard avec les autres ıreux, mais auprès de l'objet qu'il aime le mieux, sait rien chanter, rien dire (2). »

théâtre, la mise en scène que les troubadours

De fin amor comenson mas cansos,
Plus que no fan de nulh autra siensa,
Quieu non saubra m'eu, samors non fas,
Et anc tan car non comprei conoissensa.

quel, de Marseille, ne chante guère que ce sentiment; il est fait une spécialité, aussi l'analyse-t-il en maître : bien vite éprouvé les maux d'amour, mais pour les biens puis encore les connaître; et si je n'étais soutenu par rance, je penserais que le temps du bonheur ne peut ɜr pour nous. L'amour me causa une grave injure lors- lui plut de pénétrer en moi, car depuis ce moment je as obtenu un merci qui puisse adoucir ma douleur. »

Los mals d'amors ai ieu ben totz apres,
Mas anc los bes no puec un jorn saber,
E si no fos quar ieu n'ai bon esper
Ieu cujera que nul temps nom agues.....
Mout mi fetz gran peccat amors,
Quan li plac que s' mezes en me,
Pois merce nos advis abse,
Ab que s' adolses ma dolors.

Assatz sai d'amor ben parlar
Ad ops dels autres amadors;
Mas al mieu pro, que mes plus car,
Non sai ren dire ni contar.

prêtent à ces joûtes sentimentales, répond admirablement à la nature de cette poésie heureuse : un grand nombre de *chansons* et de *ballades*, de *sérénades* et de *bals* commencent par la description du printemps : Les prairies fleurissent, les vergers bourgeonnent, les fontaines murmurent (1). Le paysage apparaît toujours à travers un prisme qui l'enlumine de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les amoureux, pleins d'attentions délicates, le débarrassent des rochers et des torrents, des épines et des orages ; ils n'admettent que les gazons et les orangers, les ombrages et les ruisseaux ; ils ne tolèrent d'autre bruit que le chant des oisillons. Le ciel est constamment serein, le soleil luisant, le zéphir agréable.

Bernard de Ventadour, bien que dans un accès de tristesse, à la suite d'un amour malheureux, intercale dans ses regrets une charmante description de la campagne à la saison des fleurs et des prés (2).

Quand l'hiver s'est éloigné et que le doux temps des fleurs est revenu, aux refrains des petits oiseaux, Mar-

---

(1) Ginguené retrouve dans ces descriptions l'influence de la littérature arabe ; il faut avoir la manie des rapprochements pour arriver à de semblables conséquences : cette préférence des poëtes pour le paysage riant et fleuri était un goût tout à fait gaulois et gallo-romain. Ne se souvient-on pas des lettres de Sidoine Apollinaire, et du chapitre où Grégoire de Tours raconte les rêves d'une jeune religieuse qui rencontre son *Fiancé* divin près d'une fontaine *argentée*?

(2) Quan vei la flor, l'erba fresqu' e la fulha
E augi los chans dels auzels pel boscatge,
Ab l'autre joy, qu'ieu ai eu mon coratge
Dabla mos bes e m pays e m crois e m fruelha.

cabrus ressent le désir de chanter l'amour qui rend la joie à la nature entière (1).

Elias Cairels retrouve aussi l'inspiration, après deux ans de silence, lorsqu'il voit pousser les feuilles et les fleurs, qu'il entend le doux chant du rossignol, et les ébats des oiseaux courant après leur compagne (2).

Quelques troubadours ne se contentent pas d'écouter les oiseaux; ils les prennent pour leurs confidents, et les envoient remplir des messages secrets auprès de leurs belles.

Pierre d'Auvergne prie un rossignol d'aller *trouver celle qu'il aime :* « Raconte-lui tout ce qui me concerne et qu'elle te dise tout ce qui l'intéresse, puisse-t-elle te charger de me dire qu'elle ne m'a pas oublié; ne te laisse pas retenir, reviens bien vite à moi, pour me raconter ce que tu auras entendu, car je n'ai point de

---

(1) Pois l'iverns d'ogan es anatz,
E'l dous temps floritz es vengutz,
De mantas guisas pels plaissatz
Aug lo refrim d'Auzelhs menutz;
Li prat vert e'l vergier espes
M'an si fag ab joy esbaudir,
Per quieu m' sui de chant entremes.

(2) Estat ai dos ans
Qu' ieu no fi vers ni chanso,
Mas era m' somo
Fuelha e flors, e dos chans
Qu' el rossinhol fay;
Qu' ieu vey say e lay
Quascus auzells domneiar
Ab sou par;
E pus tot quant es
S' alegra, ben soi entrepres,
S' ieu no chant e no m'asolatz;
Pero si m' soi alqu' esforsatz.

parent ni d'ami dont les nouvelles m'intéressent comme celles de ma dame.

« Il est parti l'oiseau charmant, il va tout joyeux s'informant de tout côté de l'endroit où elle se trouve. A sa vue, il commence son doux ramage, comme s'il voyait l'étoile du soir : puis il se tait, et songe à ce qu'il doit dire afin d'être gracieusement accueilli. »

La conversation entre l'oiseau et la jeune femme répond parfaitement à ce début tout confit de délicatesse et de mignardise (1).

« *Hélas ! à quoi servent mes yeux!* puisqu'ils ne voient pas celle que j'aime, maintenant que la saison se renouvelle, que la nature s'orne de feuilles et de fleurs! s'écrie un autre troubadour. Mais elle me prie de chanter et d'oublier ma douleur, la souveraine de toutes les délices; je chanterai donc l'amour, et cependant je meurs, tant je l'aime profondément, car je ne la vois presque jamais!..... *Hélas! à quoi servent mes yeux* (2) ! »

Ce dernier cri revient à la fin de chaque couplet.

---

(1) Dans Marcabrus, une hirondelle sert de messager entre un chevalier aragonais et une dame provençale.

(2) Aylas e que m' fan miey hulhs
Quar no vezon so quien auelh
Er quam renovella e gensa
Estiu ab fuels et ab flor.
Pus mi faic precx n'il agensa
Qu' ieu chantan lais de dolor
Silh qu' es domna de plazenza,
Chanterai si tot d'amor :
Muer, quar l'am tant ses falhensa
E pauc ney lieys qu' ieu azor,
Aylas e que 'm fan miey huelhs.

Le mélange des vers de coupes différentes, l'alternation des rimes habilement combinées, prêtent à cette poésie la vivacité de la déclaration d'amour ou la douceur de la mélancolie. Pierre Vidal a pris un baiser à la femme de Barrat, de Marseille. Il lui en coûte cher, car il est poursuivi par les gens de la dame et contraint de se réfugier à Gênes. « Je n'avais obtenu d'elle aucun dédommagement, dit-il, mais un matin j'entrai dans sa chambre, je lui baisai au plus vite la bouche et le menton (1). »

---

(1)
Que de leis non avia
Avut nengun guazardo,
Mais un petit cordo;
Si agui,
Eu mati,
Entrei en sa mazo
E i baizei a lairo
La boca e 'l mento.

Plus tard, il revient sur le même larcin, tant il en a le cœur torturé. « L'amour me frappe cruellement avec les verges que j'ai réunies moi-même : car une fois dans son gracieux logis je lui dérobai un baiser dont je porte la punition; mon mal est si grand que je ne puis plus voir ce que j'aime. »

Bem' bat amors ab las vergas qu' ieu cuelh
Quar una vetz en son rial Capduelh
L'emblei un bais don tare fort me sove
Ai ! tan mal trai qui so que ama no ve.

Quelle allure vive et joyeuse dans cette chanson du comte de Poitiers ou de Prévost de Valence, dans laquelle l'auteur explique les sentiments qui lui inspirent ses chansons.

En aissi cum son plus car,
Que no solon mey cossir,
E plus honrat mey desir,
Dey plus plazens chanson far.
E s' ieu tan plazen chanso
Fas, que n'ai plazen razo,

Quel mélange de naïvetés enfantines et de sentiments gracieux arrangés en style de madrigal : on dirait une préface de l'*Astrée* ou d'*Estelle et Némorin*, écrite cinq ou six siècles avant Louis XIII et Louis XV.

Le caractère général de la poésie romane, une fois constaté, hâtons-nous d'examiner une phase non moins importante de notre sujet.

VI

QUALITÉS PARTICULIÈRES AUX TROUBADOURS AQUITAINS ET GASCONS

L'Aquitain a l'amour sérieux, profond, et le plus souvent il le mêle au plus belliqueux patriotisme. Ce qui le caractérise plus nettement encore dans toutes les situations de la vie, c'est la réflexion, le bon sens, l'esprit d'observation, la prudence. Nous verrons même quelques troubadours se débarrasser de l'amour comme d'une entrave et se vanter de cet acte de stoïcisme.

La poésie limosine, qui étend son domaine sur l'Aquitaine et la Gascogne, portera les traces d'une

---

Ben er ma chansos plazens
E guaya et avinens,
Qu' el dig e 'l fag e 'l ris e 'l bel semblan
Son avinens de vos, que acy ieu chan
. . . .
Per que m' dey ben es forsar,
Ab lauzar et ab servir
De vostre ric pretz grazir
E 'n dey amors merceiar.

(*Raynouard.*)

population restée pure de mélanges étrangers et, par conséquent, fidèle aux traditions de l'époque héroïque : son style sera clair, précis ; il évitera soigneusement les ornements affectés, les images hyperboliques, les minauderies de la poésie provençale (1).

Le comte de Poitiers, assez réaliste dans ses liaisons, ne se laisse nullement dominer par la galanterie ; elle n'est pour lui qu'un passe-temps, elle ne l'empêche nullement de réfléchir et de conduire prudemment ses affaires.

« Je ne dois pas me rabaisser moi-même, dit-il, mais je n'ose pas me louer ; si jamais bonheur d'amour peut fleurir, le mien doit produire graine avant tout autre et resplendir comme un jour nébuleux éclairé par le soleil. »

Il n'a pas pris sa dame pour la vaine satisfaction de soupirer, mais afin de suivre les lois de la nature. Tous ces préceptes sur cette matière, sont parfaitement dignes d'un amoureux qui ne se laisse pas éblouir

---

(1) A dater de l'époque des troubadours, le mot Gascogne fut appliqué, soit par les Provençaux, soit par les Français à la vaste région située entre les Cévennes, le Rhône, les Pyrénées, la Loire, l'Océan. Elle comprit par conséquent l'Aquitaine et la Gascogne proprement dites. En d'autres termes, tout ce qui n'était pas Provence, Bretagne ou France porta le nom de Gascogne. Nous aurons à revenir plus tard sur ce fait, car il n'est pas sans importance. Toutefois, les Aquitains et les Gascons ayant toujours offert des traits particuliers, qu'il est nécessaire de ne pas confondre, nous continuerons à leur conserver leurs anciennes dénominations spéciales pendant tout le moyen âge. Nous désignerons leur dialecte et leur littérature sous les noms collectifs de langue et de poésie *limosines*.

par des yeux couleur d'azur ou de corbeau, et qui sait raisonner sur toute chose (1).

Se dirige-t-il vers la Judée? son voyage n'est pas une partie de plaisir, moins encore un élan d'enthousiasme religieux : c'est une obligation chevaleresque qu'il remplit à son corps défendant. Aussi ne déguise-t-il pas les vives préoccupations qui l'assaillent au moment de quitter le Limousin, et de confier le fardeau des affaires à son jeune fils.

« Je pars pour l'exil, dit-il, laissant mon enfant exposé aux dangers, à la guerre, seul, à la merci de ceux qui lui veulent du mal.....

« Si Foulques d'Anjou, si le roi auquel je dois hommage ne prennent pas sa défense, les autres profiteront de sa faiblesse et de son isolement pour l'attaquer.....

« Je fus vaillant et je fus brave : aussi l'aurais-je bien défendu ; mais il faut le quitter, il faut que j'aille visiter celui aux pieds duquel les pèlerins vont demander merci.....

« Je laisse donc tout ce que j'ai aimé : la chevalerie, le plaisir; je vais, sans plus de retard, au pays où les pécheurs se réconcilient.....

---

(1) « Puisque nous voyons les prés refleurir, les vergers reverdir, les ruisseaux, les fontaines, l'air, les vents devenir clairs, dit-il, ne faut-il pas que chaque homme cueille la part de joie qui lui revient?....

« Je n'ai jamais été heureux pour avoir aimé, peut-être ne le deviendrai-je jamais. N'importe, je fais ce que le cœur m'ordonne, bien que je sache que c'est vainement.

« Je passe pour un insensé de chercher ce que je ne puis avoir. Le proverbe a raison de dire : Celui qui a grand désir doit avoir grand pouvoir, sinon il n'a que malheur à attendre. »

« J'ai été galant et joyeux ; Dieu ne veut plus que je le sois : je ne puis supporter ma tristesse, tant je suis près de mon départ..... »

Chez les prudents Aquitains, l'esprit de prévision et d'économie va quelquefois jusques à l'avarice, et forme ainsi le contraste le plus tranché avec la prodigalité chevaleresque des Provençaux. Le Dauphin d'Auvergne, lui-même, se fait, dans ce genre, une réputation que les modernes paysans de la Limagne seraient loin de lui reprocher (1).

L'amour craintif, peu exigeant, dévoué, discret surtout, est particulièrement l'apanage des troubadours aquitains : rendre hommage à une noble dame, sans la nommer ; la cacher sous un pseudonyme ; souffrir mille peines plutôt que de divulguer son secret, est leur devoir le plus sacré. Ils se plaisent dans le mystère et le silence ; ils se contentent d'un regard, d'un sourire, de l'échange d'un ruban, d'un bouquet ; et n'ont d'autres messagers que le vent ou les oiseaux.

Bernard de Ventadour aime Agnès de Montluçon, femme du vicomte Ebbes, qu'il désigne sous le nom de *Belvezer* (belle à voir).

« Je ne puis me dissimuler le trouble de mon âme, dit-il, mais tout en feignant de chanter et de rire, je saurai du moins le dérober à ceux qui m'observent. » Il trouve tant de charmes dans un amour sans espoir, « qu'il ne changerait pas ses tourments pour tous les biens que désirent les hommes. » Si les peines de l'a-

---

(1) On raconte que sa maîtresse, Marina, lui ayant fait demander un lard pour fricasser des œufs, ne reçut qu'un morceau de jambon au lieu de la pièce entière. Son cousin, l'évêque de Clermont, prit texte de cette circonstance pour publier une satire contre lui.

mour lui procurent une sorte de délire, que serait-ce de ses plaisirs! « Ah! fais que je l'aime toujours! s'écrie-t-il, même sans être aimé! »

Hugues Brunec de Rhodez n'est pas beaucoup plus audacieux. « Sa bouche est impuissante à exprimer le degré d'amour qu'il a pour sa dame; c'est à elle seule qu'il a ouvert son cœur, il le ferme soigneusement à toute autre. Puisse-t-elle lui donner place dans son souvenir! ses tourments mériteraient bien cette légère récompense..... Il a d'ailleurs pris la précaution de mettre celle qu'il adore loin des atteintes de la méchanceté: il baisse les yeux, ne la regarde qu'avec le cœur et cache son bonheur à tout le monde. »

Pierre Rogiers, passant à Narbonne, tombe amoureux de la vicomtesse Ermengarde. Non moins prudent que Bernard de Ventadour, il célèbre la belle sous le nom mystérieux de *Tort-n'avez*, ce qui doit se traduire par *vous êtes trop sage*. Après quelques tentatives sans succès, il se fait donner par l'*amour* des conseils de nature à soutenir son espérance. « Amants insensés! un excès d'empressement auprès de vos amies vous tourmente et fait votre malheur; des reproches, une curiosité inquisitoriale et jalouse vous rendent insupportables; ce n'est point là cet amour véritable qui doit voir, entendre bien des choses désavantageuses à la dame aimée, et ne s'en rapporter ni aux oreilles ni aux yeux. » Plus tard ses assiduités furent découvertes. Ermengarde dut l'éloigner, et le malheureux amant, réfugié chez le seigneur d'Orange, se vit « dévoré de désespoir jusqu'à perdre le soin du boire et du manger. »

« Je le sens! disait-il, les chagrins, les pleurs, les tourments d'amour ne font point mourir : je ne puis

croire à la mort d'André de France, puisque je vis encore. Nul pénitent, nul martyr n'a souffert les maux qui me torturent..... » Le silence obstiné d'Ermengarde l'ayant enfin convaincu de son oubli, le désespoir le poussa vers le cloître. Il mourut dans l'abbaye de Grammont, et eut l'honneur d'être très-honorablement cité par Pétrarque, dans son *Triomphe d'amour*.

La tendresse de Gévaudan le Vieux n'est ni moins sérieuse ni moins profonde. Ayant perdu sa maîtresse, « il maudit la mort de ne pas l'avoir enlevé lui-même; elle l'aurait soustrait aux douleurs qui le vieillissent avant l'âge et font blanchir ses blonds cheveux. Insensible à toute autre impression que celle du désespoir, il passera le reste de ses jours comme un tourtereau qui a perdu sa tourterelle. »

Pons de Capdueil, la fleur de la chevalerie limosine, fait observer son biographe, beau, noble, éloquent, grand poëte, musicien distingué, sut rendre ses amours célèbres *sans s'écarter des règles des convenances*. Après avoir longtemps aimé Azalaïs de Mercœur, il eut le malheur de la perdre; désespéré, mais fidèle à la mémoire de celle qu'il avait adorée, il chanta son entrée triomphale dans le ciel, la représenta entourée par *les anges qui se plaisaient à célébrer ses vertus*, et donna peut-être ainsi à Dante l'idée de montrer Béatrix enlevée à la terre pour embellir le séjour des bienheureux.

La douleur, les regrets sont fréquemment l'apanage des troubadours aquitains, qui aspirent à l'amour des grandes dames.

Nous nous plaisons à le répéter : une vertu solide était compatible avec la galanterie à la mode; les

châtelaines faisaient marcher de front la courtoisie et la sévérité.

« Le haut rang de ma dame me désespère ! s'écrie Peyrols d'Auvergne, et pourtant je n'ai pas la force de rompre mes liens ; je fais comme le joueur qui, pour courir après son argent, achève de se perdre. Les bois se couvrent de feuilles, les oiseaux se répondent en chantant ; une femme insensible me fait verser des larmes au milieu de cette joie de la nature, et rien ne peut me détacher de la cause de mon malheur. »

Tel est le ton sérieux et pénétré qu'il donne à toutes ses chansons. Lorsqu'il prend la croix, il s'empresse d'expliquer sa résolution au dieu *Amour*, afin de ne pas être accusé de félonie galante :

« Si je vous abandonne, lui dit-il, c'est un peu malgré moi... Mais un autre devoir m'appelle ; je prie Dieu de me conduire à la Terre-Sainte, et de rétablir la paix entre les rois de France et d'Angleterre. »

La timidité des troubadours aquitains envers les châtelaines, n'est pas toujours facile à concilier avec les règles de courtoisie, qui ne permettaient guère à une gentil-femme d'interdire sa porte à un voyageur, ni avec la loi d'amour qui effaçait les priviléges de la naissance, et plaçait le *drutz* bourgeois au même niveau que l'*entendeyre* chevalier. Après avoir fait le plus attrayant portrait de sa dame, Elias Cairels se déclare « prêt à l'embrasser devant tout le monde. Mais, seul avec elle, il est si timoré, qu'il n'ose pas même lui déclarer ses sentiments : ses yeux seuls parlent pour lui, et il supplie la *domna* d'avoir plus d'égard à ce qu'ils disent qu'à l'humilité de sa naissance, l'amour ne devant compter pour rien la noblesse auprès du dévouement et de l'honneur..... »

Quelquefois les troubadours s'enhardissent; ils franchissent les barrières du pur sentiment, mais leur audace est rarement inquiétante :

« Que je voudrais trouver ma dame seule, dit Bernard de Ventadour, alors qu'elle dort ou qu'elle feint de dormir, afin que je pusse lui ravir le *baiser* que je n'ai pas la force de lui demander..... O ma souveraine, nous marchons lentement en amour! le temps s'écoule et nous perdons le plus beau, au lieu de correspondre par des signes convenus et de suppléer à l'audace par la ruse. »

Un jour enfin, il obtient le baiser tant désiré. « Alors il ne voit plus, n'entend plus, ne sait plus ce qu'il dit, ce qu'il fait..... On est au milieu de l'hiver, et il se croit au mois de mai; la neige lui semble un tapis de fleurs. »

Elias Barjols, amoureux de Garsende de Sabran, a reçu la même preuve de tendresse après avoir promis de ne pas demander davantage..... Hélas! il a commis la faute de ne pas tenir sa promesse, et Garsende s'est courroucée : « Pourquoi n'ai-je pas été satisfait de cet acte de générosité? Pourquoi en ai-je recherché de plus grands? s'écrie-t-il dans un accès de douleur que nous prendrions aujourd'hui pour de l'enfantillage. Je meurs de honte et de chagrin d'avoir violé mes serments : combien ne devais-je pas avoir à cœur de les respecter, puisqu'elle m'avait accordé une faveur si grande, » un baiser! Indigne désormais de l'amour de Garsende, il lui faudrait, pour racheter sa faute, « prendre à Aymar sa politesse, à Trincaleo sa beauté, à Randos sa générosité, au Dauphin sa présence d'esprit, à Pierre de Mauléon ses mots heureux, à Béraud sa bravoure, à Bertrand son intelligence, à

Castillon sa courtoisie, à Nèbles sa magnificence, à Miravals ses chansons, à Pons de Capdueil sa gaieté, à Bertrand de la Tour sa vertu : alors Garsende, le trouvant semblable à elle-même, ne pourrait peut-être s'empêcher de l'aimer. »

C'était une grande chose qu'un baiser dans ce temps de galanterie conventionnelle! Il a suffi d'un de ces *dons* d'amour pour rendre Giraud de Borneuil « plus fou que les aliénés de Béziers (1). » Afin de justifier son dire, il adresse à la belle complaisante une pièce toute remplie d'extravagances, « bien qu'il soit en réalité, dit-il, *plus sage que Caton;* mais elle seule peut lui faire retrouver l'usage de la sagesse, et il fait l'insensé pour obtenir le baume qui rend la raison (2). »

Les soupirants les plus réservés ont parfois une autre ambition : celle d'assister au déshabillé de leur dame. Arnaud de Marveil nous l'apprend dans une chanson adressée à la vicomtesse de Béziers ; une foule d'autres troubadours aquitains expriment la même pensée ; les belles consentent à les admettre sur la porte de leur chambre pour renouveler à leur endroit le supplice de Tantale (3). Elles aiment ces sortes

---

(1) Petite épigramme limosine adressée aux Provençaux, et principalement aux gens de Béziers, dont chaque maison passait pour avoir *sa chambre du fou.*

(2) Le baiser n'avait d'ailleurs de prix que donné en secret, à la suite de longs soupirs et de prières réitérées : car, dans les réunions du monde, il était la monnaie courante de la simple courtoisie. Pierre d'Auvergne récitait ses poésies avec tant de succès, raconte Nostradamus, qu'il lui était permis d'embrasser, pour récompense, la dame de la société qui lui plaisait le plus.

(3) « Mal fera-t-elle, ma dame! dit Bernard de Ventadour, si elle ne me fait venir là où elle se déshabille, et si, m'ayant

épreuves, comptant sur les ressources de leur vertu
)ur déjouer les ruses des *prégayres* et museler les
.us audacieux. Marie de Ventadour est malheureuse-
.ent pour son admirateur, Gaucelm Faydit, la femme
, plus honnête du Limousin. Elle a bien la bonté
écouter ses chansons, comme toute gentil-femme
)it le faire; « elle l'élève jusqu'à elle, le faisant
ıelque chose, de rien qu'il était, mais il n'en obtient
ıs le moindre merci et ne peut la comparer qu'à la
ırentule, qui fait mourir au milieu des éclats de
.re. »

— « Partez pour la Croisade, lui dit-elle un jour;
'est le moyen de mériter beaucoup mieux. » L'ardent
iaucelm prend la croix avec Philippe-Auguste. Ar-
ivé en Syrie, il chante encore sa belle Limosine, puis
se hâte de revenir en Aquitaine réclamer le prix de
on expédition. Mais on l'amuse, on demande des dé-
ais, on l'éconduit. Furieux, il monte ses chants d'amour
ur le ton du reproche et de la satire. Marie de Venta-
lour, désolée, consulte une matrone du voisinage sur
es difficultés de la situation ; dame Audiard promet de
s'employer à les résoudre. Elle va trouver Faydit.

— « Troubadour, lui dit-elle, qu'aimeriez-vous
nieux, tenir un petit oiseau dans la main, ou regarder
ıne grue volant dans les airs? » Gaucelm fait la ré-
)onse d'un homme essentiellement pratique; il pré-
èrerait le petit oiseau. — « Eh bien! je suis l'oiseau;
lame Marie de Ventadour est la grue. Vous me tenez
lans la main : vous n'avez qu'à me prendre.... »

Gaucelm, animé par la jalousie, éclate en reproches

---

ermis de m'agenouiller près de son lit, elle ne daigne me
ındre le pied pour que je lui délie ses souliers. »

contre l'infidèle Marie, et comble d'actions de grâces la charitable dame Audiard ; mais quand cette dernière a délivré son amie des poursuites du troubadour, elle l'éconduit vertueusement à son tour, et le pauvre Faydit n'a pas plus l'oiseau que la grue.

Le brillant Savari de Mauléon, tout illustre chevalier qu'il est, ne rencontre pas moins de châtelaines rebelles. Guillemette de Benavias, femme du seigneur de Langon, écoutait volontiers ses poésies, acceptait ses messages ; mais le noble troubadour avait beau se présenter chez elle *par terre ou par eau*, il ne recevait en récompense de ses fatigues que des promesses sans résultat, des faux-fuyants et des excuses. Là-dessus grande dispute ! On interroge dames et chevaliers experts en matière de galanterie, et Guillemette est soumise à une épreuve dont elle sut se tirer avec un esprit qui ne sentait nullement la pruderie.... Savari se rend un jour à Langon, accompagné d'Elias Rudel et de Geoffroi Rudel, également amoureux de Guillemette ; tous les trois se mettent à *la prier d'amour*, l'un s'assied à sa droite, l'autre à sa gauche, le troisième en face.... Guillemette leur prodigue les petites manœuvres de la coquetterie la plus raffinée ; elle regarde *tendrement* Geoffroi Rudel assis devant elle, presse *tendrement* la main d'Elias et marche *tendrement* sur le pied de Savari, accompagnant ce triple manége de soupirs langoureux et de sourires incandescents.... Chacun d'eux croyait avoir reçu la déclaration d'amour la plus formelle ; mais, quand il s'agit de régler le compte final, ils durent se contenter d'assister à la discussion d'un *jeu parti*, dans lequel les docteurs examinèrent à fond quel était le plus vif témoignage de tendresse du *regard*, du

pressement du pied ou du *serrement de la main....*

Ces divers genres d'infortunes se réitérant outre mesure, causent tant de regrets, que les troubadours y opposent des moyens énergiques. Ils maudissent l'amour et désirent être complétement délivrés de sa présence. C'est le souhait qu'Eudes de Prades exprime très-formellement (1), peut-être avec l'arrière-pensée que Dieu n'écoutera pas sa requête.

Jusqu'ici l'amour des troubadours aquitains nous a offert quatre degrés principaux : dans le premier, le *feignayre* n'ose avouer ses sentiments à personne, pas même à celle qui les fait naître ; dans le second, il les déclare à la personne intéressée et les cache au reste de la création ; dans le troisième, il ose avouer son amour à tout le monde, mais se maintient dans les bornes d'un dévouement tout à fait platonique ; il tire même une certaine vanité de ne pas porter plus loin ses désirs ; dans le quatrième, enfin, il lâche les rênes à son ambition, exécute les plus pénibles entreprises pour faire descendre les *joies du paradis* sous le soleil. Est-il déçu de ce dernier espoir, il s'abandonne à toutes les mélancolies de la résignation....

Cet âge d'or de la galanterie éthérée ne put cependant résister à la corruption qui atteint toutes les choses humaines. Au treizième siècle, les amoureux se prirent d'admiration pour le réalisme, et cherchèrent les bénéfices d'une galanterie plus productive. Les admirateurs du pur sentiment découvrirent ces signes de décadence et ils poussèrent des plaintes amères.

---

(1) Trop ben m'estera si stolgues
Amors de me et ieu d'amor,
Qu'ieu non ai de lieys mas dolor,
E il vol de me totz sos ses.

Hugues Brunec, mort en 1223, « a vu dans sa jeunesse les couplets, les rubans, les lacets, les anneaux et les gants acquitter une année d'amour. On aimait mieux alors espérer les suprêmes faveurs que de les obtenir. Que les temps sont changés! poursuit-il : de nos jours on croit tout perdu si l'on n'est payé comptant de la moindre de ses avances. » Repoussé par une dame, le troubadour ne se retire plus dans un cloître; il ne se laisse pas mourir de chagrin : il cherche des consolations auprès d'une autre. Elias Cayrel adopte si bien cette théorie des dédommagements, qu'il vante, à l'exemple d'Horace, « les avantages *d'une folie agréable*, et déclare qu'on est bien dupe de vouloir être toujours sage : il a vu fréquemment la déraison triompher là où la sagesse avait été battue. » Prenant alors le mors aux dents, il recommande la frivolité dans la joie et la légèreté dans les amours; rompant enfin les liens qui l'attachent à la galanterie chevaleresque, il se lance à pleines voiles dans les eaux de l'amour vulgaire.

Il ne faut pas croire, en effet, que les amants aquitains les plus respectueux envers les dames, trouvent toujours dans l'adoration sentimentale la force de supporter les abstinences des solitaires de la Thébaïde. Deudes de Prades, un des poëtes qui a le plus habilement chanté la tendresse, nous explique de la façon la plus nette que le troubadour avait deux et quelquefois trois sortes d'intrigues qu'il menait parfaitement de front : il honorait les châtelaines; il plaisantait avec les bourgeoises, il se permettait toutes sortes de familiarités avec les femmes du peuple. Auprès des premières, un regard, un don, un baiser, la plus simple

narque d'intérêt comblait son ambition; auprès des autres, il obéissait plus *naturellement* aux conditions de l'existence humaine.

C'est dans cette dernière catégorie d'aventures que doivent être rangées les *gayetés* très-sensualistes du comte de Poitiers. Soit qu'il pousse la licence jusqu'à rire de la jalousie des amants et de celle des maris, préférant aux délicatesses les plus rationnelles une promiscuité de cabaret, soit qu'il raconte plaisamment en style de Boccace son aventure galante avec deux femmes auxquelles il s'est fait passer pour muet (1).

C'est dans les *pastorales* surtout que les troubadours, quittant le style et les pensées de la littérature aristocratiques, rentrent audacieusement dans le domaine des sentiments populaires, et usurpent les priviléges des anciens jongleurs et chanteurs ambulants. Géraudan le Vieux raconte en paroles fort lestes certaine rencontre avec deux bergères qui le rudoient un peu tout d'abord, et finissent par se montrer beaucoup plus accommodantes; l'une d'elles se fonde même sur la désobéissance d'Ève pour justifier le désir qui la pousse à courir au rendez-vous du Vert-Galant.

Cercamons, beaucoup plus jongleur que troubadour, excella dans ces *pastorelas*, où les aventures de bercail, les bonnes fortunes de buisson étaient racontées en style très-cavalier. Plusieurs autres poëtes se permirent les mêmes licences, et montrèrent les

---

(1) Les deux commères estimant que cette infirmité le met hors d'état d'aller divulguer leur nom, se montrent on ne peut plus complaisantes : le comte en profite en véritable coureur de bonnes fortunes.

chevaliers *trouvant joie de chambre en pâturage* (1).

N'allons pas plus avant dans cette voie ; nous entrerions dans le cercle de la poésie provençale à laquelle nous réservons un chapitre particulier.

Qu'on ne s'y trompe pas ! la galanterie sentimentale des troubadours, cette atmosphère de soupirs et de plaintes, quelquefois puérils, ce respect exagéré, ces adorations mystérieuses ne portaient aucune atteinte au courage, au patriotisme, à toutes les vertus que la race aquitanique et gasconne avait toujours montrés. Bien souvent les chansons d'amour se mêlaient aux cris de guerre et aux accents de la plus ardente valeur : l'énergique Bertrand de Born fait-il serment de constance à celle qu'il aime, il formule cet engagement avec un enthousiasme digne du plus noble sujet.

« Je veux au premier vol perdre mon épervier, je veux que le faucon me le prenne sur le poing, l'emporte et le plume à mes yeux, si je n'aime mieux rêver de vous qu'obtenir de toute autre ce que je désire (2).

« Je veux, me trouvant à cheval le bouclier au cou, pendant l'orage, que l'eau traverse casque et chaperon,

---

(1) N'a-t-on pas vu, au dix-septième et au dix-huitième siècles, nos plus grands poëtes mêler à leurs œuvres morales et philosophiques des épigrammes licencieuses, des contes et des nouvelles que l'on dirait dérobés à Brantôme ou à Boccace ?

(2) Al premier get perdieu mon esparvier
Ol m'ancion al poing falcon l'ainier,
E porton l'en qu'il lor veia plumar,
Sieu non am mais de vos lo cossirier
Que de nuilh autra aver mon desirier
Que' me don s'amor m' ne reteigna al colgar.

que mes rênes se racornissent au point que je ne puisse plus m'en servir ; je veux que l'hôte me reçoive avec mauvaise humeur dans son auberge, si mon accusateur auprès de vous n'en a menti.

« Je veux que le vent ne pousse pas mon vaisseau quand je serai en mer ; que le portier me batte lorsque je me présenterai chez le Roi ; je veux être le premier à fuir au combat, si cet accusateur n'est pas un imposteur infâme (1). »

L'amour auquel les troubadours aquitains attachent une si grande importance, loin d'être un passe-temps, devient le stimulant du courage, de la gloire et bien souvent de la dévotion elle-même ; il est le drapeau de la vie féodale, le cri de guerre des plus grandes entreprises, toute l'existence politique et civile du troubadour-chevalier se résume en ce mot : *l'amour,* comme celle des gentilshommes des seizième et dix-septième siècles se résumera dans ce cri : *le Roi* (2).

Voyez si l'amour chevaleresque a refroidi l'ardeur infatigable de Bertrand de Born :

« Trompettes et tambours, s'écrie-t-il dans un de

---

(1) Bernard Arnaud de Montcuc mêle l'appel aux armes et les chants d'amour dans un énergique sirvente rapporté par Millot (t. I, p. 98).

(2) C'est ce qui ressort à ne pouvoir s'y méprendre d'un tenson débattu entre Sordel et Bertrand Dalamanon. Ce dernier défend les droits de la valeur et de la chevalerie ; le premier ceux de l'amour : mais on voit aisément que tous ces débats ne sont que prétextes à jeux d'esprit, joûtes oratoires de fantaisie : car Sordel, avocat de l'amour, est ce même héros que Dante rencontre plus tard dans le Purgatoire et qu'il compare à un lion prenant son repos....

ses sirventes, étendards, bannières et enseignes, chevaux blancs et noirs, voilà au milieu de quoi nous allons vivre. O le bon temps alors : on pillera les usuriers ; on ne verra sur les chemins ni gîte assuré, ni bourgeois qui ne tremble, ni marchand venant de France : alors celui-là sera riche qui osera prendre.

« Que le roi Richard triomphe ! Moi je serai vivant ou tranché par quartiers. Si je vis, oh ! le grand plaisir ! si je suis en pièces, oh ! la belle délivrance ! »

Il est vrai que Bertrand de Born est un des chevaliers les plus fiers, les plus turbulents, un des poëtes les plus hautement inspirés du douzième siècle.... Ses chants de guerre, ses satires contre les seigneurs contemporains ont toute la vigueur de la poésie de Dante : le moyen âge n'offre pas certainement deux hommes plus dignes de se comprendre et d'être mis face à face. Il y a dans l'œuvre trop courte du premier des strophes tout aussi tendres que celles de *Francesca*, des imprécations tout aussi mâles que celles d'Ugolin ou de Farinata : aussi le poëte florentin montre-t-il Bertrand de Born dans l'enfer portant lui-même à la main sa tête ensanglantée en guise de lanterne et lançant un des plus énergiques discours qu'il ait placés dans la bouche des coupables *furiosi* (chant XXVIII) (1).

(1) L' vidi certo, et ancor par, ch'io 'l veggia,
Un busto senza capo andar, si come
Audavan gli altri della trista greggia :
E 'l capo tronco tenea per le chiome
Pesol con mano, a guisa di lanterna,
E quei mirava noi, e dicea : O me !
Di se faceva a se stesso lucerna ;
Et eran due in uno, e uno in due :
Com 'esser può quei sa, che si governa.
Quando diritto appiè del ponte fue,

Toutefois ce n'est guère en faveur des croisades que es troubadours aquitains entonnent leurs dithyrambes; a Syrie est trop loin pour ces chevaliers poëtes, tou-ours prudents, réfléchis et généralement fort peu dé-'ots.

« Seigneur Conrad, écrit Bertrand de Born à son naître, frère du marquis de Monferrat, je vous recom-nande à Dieu, et je serais là-bas avec vous, je vous ure, si les délais des comtes, des ducs, des princes et les rois ne m'avaient contraint à renoncer à mon pro-et! et puis j'ai vu ma dame, ma belle et blonde dame, et j'ai perdu tout courage de partir; sans cela, voilà plus d'un an que j'aurais fait ma traversée. »

Marcabrus chante la seconde croisade sur un ton tout aussi peu belliqueux. Son but, en rimant sa chanson, était assurément de faire la satire de ces expéditions; il la place dans la bouche d'une jeune fille qui regrette le départ de son ami :

« Jésus, roi du monde, dit la jouvencelle en pleu-

Levò 'l braccio alto con tutta la testa,
Per oppressarne le parole sue,
Che furo : or vedi la pena molesta
Tu, che spirando vai veggendo i morti :
Vedi s'alcuna è grande, come questa.
E perchè tu di me novella porti,
Sappi ch'io son Bertram dal Bornio, quelli
Che diedi al re Giovanni i ma' conforti
Io feci 'l padre e 'l figlio in se ribelli :
Achitofel non fè piu d'Absalone,
E di David co' malvagi pungelli.
Perch'io parti' cosi giunte persone,
Partito porto il mio cerebro, lasso!
Dal suo principio, chè'n questo troncone.
Così s'osserva in me lo contrappasso.

rant au bord d'une fontaine, c'est à cause de vous que j'endure ce malheur ; vos affronts retombent sur moi : car, selon vos désirs, les plus vaillants vont outre mer pour servir vos intérêts.

« Il y est allé, lui aussi, mon préféré, mon bel et vaillant ami, et moi je reste seule à l'attendre, à me désoler.... Ah! que la pensée du roi Louis fut mauvaise, quand il ordonna cette croisade qui enfonce la douleur dans mon âme ! »

Marcabrus veut consoler la peu enthousiaste jeune fille :

— « Ah ! Seigneur, je crois bien que le bon Dieu aura pitié de moi dans l'autre vie, répond-elle, mais, en attendant, il me prive de celui qui faisait toute ma joie dans ce monde et que je n'ai pas su retenir ! »

C'est là de l'enthousiasme religieux fort modéré et assez digne de cette race de libres-penseurs qui prendra part à l'hérésie des Albigeois et plus tard à celle des calvinistes des Cévennes.... Les Aquitains préfèrent les croisades d'Espagne. La Péninsule n'est pas si loin que la Judée, et l'on trouve meilleur accueil chez les Espagnols que chez les rares chrétiens de la Syrie. Marcabrus prend résolûment les intérêts de la Catalogne et de la Castille dans un sirvente assez singulier, intitulé le *Lavador :*

« Le Seigneur Roi du ciel, s'écrie-t-il, nous a ouvert, dans sa miséricorde et tout à côté de nous, un *lavoir* comme on n'en trouve ni en deçà ni au delà des mers du côté de la vallée de Josaphat.

« Nous devons tous, dit la Raison, nous purifier soir et matin. Que celui qui veut se *laver*, tandis qu'il vit et jouit de sa force, coure au saint *lavoir*, source de notre guérison. . . . .

« Que les lâches et les débauchés accroupis dans l'ivresse et la bonne chère restent dans leurs souillures ; Dieu ne veut admettre à son *lavoir* que les vaillants et les courtois.... »

Gévaudan le Vieux accuse les vices de son siècle d'avoir irrité Dieu et favorisé l'audace des Turcs ; Saladin vient de rentrer dans la ville sainte pendant que les res d'Espagne reprennent, contre les Castillans, une offensive couronnée de succès. « Laissons là nos héritages ! s'écrie-t-il, marchons contre ces chiens de renégats, pour éviter la damnation. Portugais, Galiciens, Castillans, Navarais, Aragonais, Allemands, Français, Anglais, Bretons, Flamands, Angevins, Béarnais, Gascons et Provençaux, soyez sûrs qu'avec nos épées nous trancherons la tête à ces misérables. »

Giraud de Borneuil formule avec énergie ses reproches contre l'aristocratie féodale ; il devient le chef d'une école satirique dont les traits les plus acérés prennent pour but, au milieu du treizième siècle, les exagérations, les ridicules de la chevalerie, qui plus tard seront flagellés dans le chef-d'œuvre de Cervantes.

« Je voudrais bien, si je le pouvais, oublier ce qui m'attriste !... Comment les grands seigneurs ont-ils renoncé à toute belle action ? Pourquoi une lâche prudence s'est-elle emparée d'eux et a-t-elle flétri leur ardeur et leur jeunesse ? Je n'aurais pas cru possible qu'en dix siècles la vaillance et la vertu pussent déchoir au point où je les vois. La chevalerie et l'amour ne sont plus ce qu'ils furent ; les nobles ont cessé d'en faire leur charme, dès l'instant où ils se sont préoccupés de leur bien-être et de leur mal.... » « Aujourd'hui, ajoute-t-il dans une autre pièce, les chevaliers chevauchent

comme vilains sans lance et sans désir d'aventures.... Autrefois le baron bien armé suivait les tournois, et l'on parlait longtemps de ceux où s'étaient portés les plus beaux coups. Maintenant l'honneur consiste à voler bœufs, moutons et brebis. Ah! honni soit-il, quand il paraîtra devant une dame, le chevalier qui de sa main pousse des troupeaux de moutons bêlants ou pille les passants et les églises! »

On le voit donc! un amour sérieux, dévoué, une bravoure digne des temps héroïques, ne sont pas les seules qualités des troubadours aquitains; ils ont un droit tout particulier à notre attention par l'esprit d'indépendance qu'ils mettent au service de la raison et du bon sens.... Ce n'est pas toujours sur le ton un peu acerbe de Bertrand de Born et de Giraud de Borneuil qu'ils dénoncent les défauts de leur siècle : ils les attaquent le plus souvent avec ces armes de la satire allégorique, enjouée, naïve, qui constitueront les traits les plus saillants du caractère français. Pierre Cardinal, né au Puy-en-Velay, occupe le premier rang dans la catégorie intéressante des troubadours moralistes.

Bertrand de Born s'était montré principalement fougueux; Pierre Cardinal fut avant tout observateur plein de pénétration, satirique, aimable et judicieux. Assez indifférent à cet amour de convention qui plaçait chaque troubadour sous le *servage* d'une châtelaine, il se vante d'une liberté de cœur entière dans un style tout gascon qui mérite d'être remarqué :

« C'est maintenant que je puis me louer de l'amour, dit-il : car il ne m'enlève ni le sommeil ni l'appétit, ne me fait ressentir ni froid ni chaud, ne m'impose ni soupirs ni bâillements.... Je ne me vante pas d'aimer

la plus belle des dames; je ne lui fais point hommage, je ne suis nullement son captif : je reste fier, au contraire, d'être affranchi de toute servitude. »

Pierre Cardinal ne pouvait pas mettre en tête de son œuvre une préface qui projetât une lumière plus vive sur son individualité. Toutes ses poésies répondent à ce début : aussi M. Fauriel a-t-il pu dire avec raison qu'il est « de tous les troubadours celui auquel on trouverait le plus d'esprit, dans un sens approchant de l'acception moderne de ce mot. »

Nous n'aurions rien à ajouter au jugement du célèbre critique si nous ne tenions à faire ressortir que cet homme d'esprit, ce rieur sérieux et probe, appartenait à l'Aquitaine et non point à la Provence, et qu'il fut le représentant le plus illustre de l'esprit aquitain et gascon. Il s'écarte complétement, en effet, de ses contemporains des bords de la Méditerranée, presque tous plongés jusqu'à la déraison, dans la gaieté facétieuse et bouffonne, dans la galanterie extravagante ou quintessenciée. On est heureux de rencontrer, au treizième siècle, dans les montagnes de l'Auvergne, cet héritier direct des poëtes et des moralistes du troisième et du cinquième siècles. Pierre Cardinal est un Sidoine Apollinaine, qui parle roman au lieu de parler latin; un Pétrone qui fait de la poésie honnête, au lieu d'écrire de la prose licencieuse. A ces différences près, il a le même caractère, le même cerveau, le même cœur; il fait revivre les mêmes philosophes.

Il est curieux assurément de découvrir un aimable disciple de Socrate et de Platon, un sage pratique par excellence, à l'époque même où les philosophes scolastiques des écoles du Nord se livraient à toutes les extravagances de leurs subtilités.

« Le jour où je naquis, dit-il, mon sort fut d'aimer les hommes de bien, de haïr la méchanceté et l'injustice. Je porte ainsi la peine des péchés des autres et je suis tourmenté de leurs erreurs...... Je souffre plus que si je portais un cilice, quand je vois faire tort ou violence à quelqu'un, et que, par crainte de la puissance et de l'orgueil des hommes, je n'ose pas crier à la violence et à la méchanceté. »

Cet attachement au bien, au vrai et au beau, lui inspire des satires et des professions de foi que Daubigné ou J.-J. Rousseau auraient été heureux de mettre parmi les leurs; que Molière se serait empressé de placer dans la bouche de ses personnages.

« Les hommes puissants, dit-il, ont pour les autres la pitié que Caïn eut pour Abel. Il n'y a pas de loups plus ravisseurs qu'eux; il n'y a pas de fille perdue à qui la fausseté soit plus familière. On les percerait en deux ou trois endroits qu'il ne sortirait pas une vérité de leur corps : il ne s'en échapperait que quelques mensonges; ils en ont dans le cœur une source qui jaillit et déborde comme les flots sortant du torrent.

« Je connais, en haut lieu, maints barons qui font figure comme le verre sur les anneaux : les prendre pour des diamants serait aussi erroné que d'acheter un loup pour une brebis...... De l'orient au couchant, je propose au monde une convention nouvelle : j'offre un bezan à tout homme loyal pour un clou que me donnera chaque félon; je donne un marc d'or à chaque homme courtois pour un sol tournois que me remettra tout homme discourtois; je donnerai une montagne d'or à chaque homme sincère pour un œuf que je recevrai de chaque menteur....... Un gâteau suffirait pour rassasier tous les honnêtes gens; ce

ce sont pas eux qui font renchérir les vivres; mais si quelqu'un entreprenait de repaître les méchants, il n'aurait qu'à crier de tous les côtés : Venez, venez manger, braves gens de ce monde! »

Le mensonge ne l'indigne pas moins que la déloyauté :

« Je n'entendis jamais Breton, Bavarois, Grec, Écossais ou Gallois, dit-il dans une de ses satires, aussi difficile à comprendre que l'est un menteur éhonté. Paris ne possède pas un latiniste qui n'eût besoin d'un devin pour reconnaître quand cet homme dit une vérité ou invente un mensonge.

« Tel individu que je connais a le corps rempli de faussetés; il en dégoise vingt par jour, cinq cents par mois, six mille par an. Je ne vis jamais si énorme bagage dans un si petit espace.... Chaque nuit comble le vide de chaque jour. »

Ces fragments suffiront pour donner une idée de la philosophie sévère de Cardinal; son style paraîtrait peut-être déclamatoire si quelques autres sirventes ne donnaient des exemples d'une poésie plus légère, mêlant avec grâce le trait à la vivacité. Le fabliau suivant, par exemple, n'est-il pas un petit chef-d'œuvre d'originalité de bon aloi?

« Une ville, je ne sais laquelle, reçut une telle averse, que tous les hommes que l'eau atteignit en perdirent subitement la raison.

« Un seul échappa à la maladie, parce qu'il dormait dans sa maison au moment du prodige.

« La pluie ayant cessé, notre homme se réveille, sort et trouve tout le monde faisant des extravagances.

« Celui-ci était couvert, cet autre complétement nu;

l'un crachait contre le ciel, l'autre lançait des pierres; l'un décochait des traits, l'autre déchirait ses habits.

« Celui-ci frappait, celui-là poussait, cet autre s'imaginait être roi et se tenait majestueusement les côtés (1); le dernier sautait par-dessus les bancs......

« Qui fut émerveillé? L'homme resté dans le bon sens en apercevant tous ces fous; il regarde en bas, il regarde en haut, pour voir s'il rencontrera quelqu'un de sage; mais pas un seul n'a conservé la raison.

« Il continue à s'émerveiller d'eux; mais eux s'émerveillent encore plus de lui, et ils s'imaginent qu'il a perdu la tête.

« Ce qu'ils font leur paraît raisonnable; ce que le sage fait autrement qu'eux, ils le trouvent insensé.

« Alors ils se mettent à le battre; l'un le frappe à la joue, l'autre au cou, qu'il lui rompt à moitié....... il reçoit horion sur horion; il tombe, se relève, retombe. Toujours tombant, toujours se relevant, il atteint enfin sa maison et s'y jette d'un bond, couvert de boue, à demi-mort, mais heureux d'avoir échappé.

« Cette fiction est l'image de la vie d'ici-bas; la ville inconnue, c'est le monde rempli de folie: aimer, craindre Dieu et observer sa loi devrait être pour l'homme la sagesse par excellence, mais cette sagesse est aujourd'hui

(1) Ce conte, dans lequel on trouve tout l'esprit de l'auteur de *Candide*, dut avoir une immense popularité: les artistes en sculptèrent des scènes sur les chapiteaux des cloîtres, comme ils y avaient retracé les épigrammes anti-épiscopales du moine de Saint-Gall. Nous avons retrouvé, dans les galeries du vieux cloître de Saint-Sever-de-Rustan, dans le Bigorre, les images de plusieurs des fous de la satire de Cardinal.... On en verra la description dans notre *Voyage archéologique dans l'ancien comté de Bigorre.*

perdue. Une pluie merveilleuse est tombée; elle a fait germer une cupidité, un orgueil, une méchanceté qui se sont emparés de tous les mortels, et si Dieu en a épargné quelqu'un, les autres le tiennent pour insensé; ils le huent et le maltraitent, parce qu'il n'est pas sage à leur sens : l'ami de Dieu les juge insensés, en ce qu'ils ont abandonné la *sagesse de Dieu;* eux, à leur tour, le trouvent insensé, en ce qu'il a renoncé à la *sagesse du monde.* »

Ce n'est pas le seul sirvente dans lequel Cardinal développe une philosophie poétique de la plus haute moralité ; le trait piquant se presse toujours sous sa plume pour infliger une vigoureuse punition au vice et au ridicule (1).

Il n'est pas, d'ailleurs, de hardiesse qu'il ne se permette, quand il croit tenir une vérité et qu'il en poursuit le développement ; les principes de l'Eglise ne lui paraissent pas une barrière, et, pour atteindre certains dogmes, il ose prendre Dieu lui-même à partie :

« Je veux commencer un sirvente nouveau, que je réciterai au jour du jugement dernier à celui qui m'a tiré du néant, s'il songe à m'accuser de quelque péché et à me loger en *diablie.* Non, lui dirai-je, non, Seigneur, merci : gardez-moi, s'il vous plaît, des bourreaux d'enfer, moi qui ai passé toutes mes années à me tourmenter dans le méchant monde où vous m'avez placé.

---

(1) « De même que l'on pleure son fils, son père ou son ami quand la mort l'a enlevé, dit-il ailleurs, de même je pleure les vivants félons et pervers restés en ce monde. Je pleure tout homme pour peu qu'il soit voleur et débauché; je le pleure fort s'il jouit longuement de ses méfaits; encore plus fort s'il évite la potence. »

« Toute la cour céleste s'émerveillera d'entendre ma défense : c'est faillir envers les siens, dirai-je à Dieu, que de penser à les détruire et à les plonger en enfer. Quiconque perd ce qu'il pourrait gagner n'a plus le droit de se plaindre de la disette. Dieu devrait donc garder ses âmes au moment de la mort et renoncer à les damner (1). »

Le hardi Voltaire du treizième siècle, qui interpelle ainsi Dieu lui-même, ne devait pas craindre de morigéner les prêtres et les évêques. Pierre Cardi-

---

(1) Voici le reste de cette pièce importante : « Dieu ne devrait point interdire le paradis aux pécheurs, au grand déshonneur de saint Pierre, qui en est le portier. Il serait juste que chaque âme désireuse d'entrer pût le faire avec joie. Toute cour où les uns pleurent et les autres rient, n'est pas une cour parfaite ; et si grand souverain que Dieu soit, s'il ne nous accueille pas, il lui en sera demandé raison.

« Il devrait anéantir le diable : il y gagnerait beaucoup d'âmes, et cet acte de pouvoir n'aurait que des approbateurs ; pour ma part, je lui en serais très-reconnaissant, et lui-même pourrait bien se le pardonner et s'en absoudre. Beau seigneur Dieu, anéantissez donc notre cruel et importun ennemi.

« Je ne veux point désespérer de vous, loin de là : c'est en vous que je place ma confiance, car vous devez m'être secourable à mon trépas et sauver mon âme et mon corps ; sinon, voici la proposition loyale que je vous fais : remettez-moi où j'étais avant de naître et d'où vous m'avez tiré, ou bien pardonnez-moi mes fautes : car si je n'avais pas existé, je ne les aurais pas commises.

« Si, après avoir souffert ici, j'allais brûler en enfer, ce serait, à mon avis, une injustice : car, je puis vous le jurer, pour un bien que j'ai eu dans le monde, j'y ai supporté mille maux. »

lança contre l'archevêque de Narbonne une im-
ation dantesque (1), et une seconde contre les
ıbres du clergé persécuteurs des Albigeois, qui,
en exterminant les hommes, prétendaient mener
te vie (2).
elle est, au treizième siècle, la satire philosophique
.vée dans cette Aquitaine, dans cette Gascogne qui
luiront Montaigne et la Boëtie.
e reste-t-on pas confondu, en présence de tant de
liesse!... Eh quoi! au milieu même de la fièvre
croisades! le midi de la France a des libres-pen-
s qui emploient la finesse de Voltaire, l'audace de
. Rousseau et de Volney à combattre certains prin-
s de l'Eglise, à condamner la conduite de toute
classe de prêtres! De telles satires ont un intérêt

) Probablement l'archevêque Aymeric, installé par les
à la place d'un prélat coupable de tolérance envers
ectaires.

M'l reis non an tan de sen
Que de malvaisa persona.
Puescon far home valen.
Dar pot hom aur argen
E draps, e vi, e anona;
Mas lo belh consenhamen
A selh a qui dieus lo dona.

) Un sirventes buelh far dels autz glotos
Que vendron Dieu, e destruizon la gen,
E prezicon que 'ls vivon sanctamen;
Ab bellis semblans cobron lurs tracios,
Per quieu non vuelh jamais esser celaire
De lurs crois faitz, ou es desleialtatz,
Pus qu'atrestan es vos Dieu encolpatz
Selh que manten lairon, com es lo laire.

de premier ordre, elles éclairent un point d'histoire resté jusqu'à ce jour fort obscur : nous voulons parler de l'hérésie des Albigeois.

Le midi de la Gaule était le théâtre d'un double mouvement : les gens sérieux, les philosophes et bon nombre de membres du clergé voulaient ramener le Christianisme à la simplicité tolérante et facile des premiers siècles : les troubadours, les jongleurs, une chevalerie légère et avide de plaisirs, cherchaient à renverser par la satire et l'épigramme les entraves imposées à la raison humaine par le Catholicisme, et à rendre aux intelligences la licence sans frein dont elles avaient joui dans les derniers siècles du paganisme.

Sortons du domaine religieux, pour entendre les troubadours attaquer les simples abus de la société et les ridicules de certains usages. Tout passe au creuset de leur malignité, depuis la toilette des dames jusqu'aux œuvres de l'esprit. Poëtes de transition, et toujours aimables, ils servent de lien entre l'antiquité et les temps modernes : ils tendent une main à Juvénal et à Horace, une autre à Molière et à Boileau (1).

---

(1) « Je ne puis souffrir, dit Augier, le teint blanc et rouge que les vieilles se font avec l'onguent d'un œuf battu appliqué sur le visage et saupoudré de blanc, ce qui les fait paraître éclatantes depuis le front jusqu'au-dessous des aisselles. » Marcabrus, encore moins galant, décocha de si mordantes accusations contre le sexe, que plusieurs dames tramèrent un complot contre lui et se débarrassèrent de ses satires en le faisant périr dans une embuscade.

Pierre d'Auvergne a toutes les aménités d'un *confrère* pour les principaux troubadours de son temps : « Les plus mauvais, dit-il, croient faire des prodiges.... Pierre Roger ferait

Ce n'est pas seulement par l'origine des premiers troubadours et par les caractères de leurs compositions, que l'Aquitaine doit être considérée comme le berceau de la poésie romane, c'est bien plus encore par les perfectionnements dont ses poëtes ne cessèrent de doter cette littérature.

Trois hommes illustres marquèrent particulièrement leur passage et furent les chefs de la pléiade réformatrice : Bernard de Ventadour, Giraud de Borneil et Arnaud de Marveil. M. Fauriel n'a pas manqué de le reconnaître; nous voulons, à notre tour, marquer plus nettement encore leur origine limosine et l'influence que la race aquitanique exerça par leur intermédiaire sur la poésie provençale; ils furent à cette littérature ce que Ronsard, Malherbe et Balzac devaient être au français.

Un de leurs compatriotes, Arnaud Daniel, né dans le douzième siècle au château de Ribeyrac, en Périgord, acquit aussi une réputation considérable comme

---

mieux de chanter le psautier et de porter un cierge à l'église que de célébrer l'amour.... Giraud de Borneil, noir comme un vieux drap brûlé par le soleil, ne chante que des vers maigres et langoureux, qui ne conviennent guère qu'à des servantes allant à la fontaine.... Bernard de Ventadour, encore plus maigre que ce dernier, est le digne fils d'un mauvais archer et d'une pauvre bûcheronne.... Le limousin Brival ressemble à un pèlerin malade qui chante pour la canaille des rues.... Guillaume de Ribes a la voix cassée et les yeux plus éteints que les têtes pendues aux murailles des églises..., » faisant allusion aux églises d'Espagne, dont les autels et les voûtes sont ornés de nombreuses têtes de Mores et de Barbares grossièrement enluminées et suspendues en guise d'ex-voto. Il est probable qu'au douzième siècle, le même genre d'ornement ornait les églises de Provence et d'Aquitaine.

chef d'école; il eut même l'honneur d'être désigné comme le premier de tous par deux des plus grands poëtes de l'Italie : par Dante et par Pétrarque. Dante le place au-dessus de Giraud de Borneil dans son Purgatoire (1); Pétrarque le préfère de beaucoup au célèbre Arnaud de Marveil (2). Toutefois le jugement de ces deux génies ne fut pas sans appel, même à leur époque : la majorité des critiques et des poëtes considéra Giraud de Borneil comme le prince des troubadours, et de nos jours, Fauriel et Millot ont partagé cette opinion. Arnaud Daniel avait séduit l'auteur de la *Divine Comédie* par l'habileté du vers, la souplesse du rhythme, l'agencement des couplets, la répétition des mots et autres tours de force, qui gâtèrent la poésie provençale au lieu de la perfectionner. Giraud de Borneil, au contraire, combattit le mauvais goût, et régénéra la poésie romane par la puissance de la pensée, l'élévation du ton poétique et l'habileté de la composition. Il remit en honneur la simplicité unie à la clarté, gâtée par Arnaud Daniel; il prôna l'union de la musique et de la poésie, il posa les règles d'une sorte de mariage harmonieux entre la coupe du vers, la *mesure* et le *ton*. Daniel se laissait éblouir par le miroitement de la *forme*; Borneil s'attacha aux qualités solides du *fond*. En fallait-il davantage pour qu'il fût plus essentiellement aquitain que le premier? Afin de mieux garantir son intelligence contre les illusions et les subtilités du sentiment, il dédaigna la galanterie quintessenciée; il se borna à chanter des

(1) « Laissez dire les fous qui prétendent que celui de Limoges l'a surpassé. »

(2) *Il men famoso Arnaldo.*

sujets sérieux puisés dans la vie réelle : voulait-il raconter des aventures d'amour, il les choisissait naturelles, simples, et les exprimait en style vrai et naïf; aussi se plaignait-il amèrement de la décadence du véritable amour et des outrages que lui faisaient subir des jongleurs dégénérés et des chevaliers sans pudeur. On peut apprécier la pureté de son genre aux fragments de poésies que nous avons cités plus haut. Lui aussi, dans sa jeunesse, avait sacrifié à la fausse élégance et cherché les raffinements obscurs, les tournures et les allégories forcées; mais il sut reconnaître son erreur, et il nous dit lui-même qu'il aima mieux composer des *canzons* joyeuses, dont la clarté, la simplicité fussent les mérites principaux (1).

Toutefois, ce n'était pas avec la négligence de l'improvisateur qu'il obtenait ces qualités; il consacrait, au contraire, l'étude la plus opiniâtre à perfectionner ses poésies; il passait l'hiver, assurent ses biographes, à fréquenter les écoles et à travailler; la belle saison revenue, il se mettait en voyage, suivi de deux chanteurs et violoneurs. Il allait de cour en cour, de ville en ville, *jouer* ses compositions toujours chantées, et

(1) Un troubadour, qu'il surnomme plaisamment *Ignauré*, lui reproche dans un tenson de ne pas aimer la poésie distinguée, rendue inintelligible à force d'être embellie. « Que chacun écrive à sa fantaisie, répond Borneil ; pour moi, je soutiens que la poésie facile et simple est celle qu'on doit aimer et estimer davantage. — Qu'ai-je à faire, réplique Ignauré, de vers qui seraient aimés indistinctement de tout le monde : je veux que le vulgaire ne fasse aucun cas de mes compositions.—N'est-ce pas le désir de vous faire une réputation très-étendue qui vous pousse à chanter? répond Borneil. A vous entendre, on devrait craindre d'étendre au loin sa renommée, et cependant travaillons-nous pour autre chose? »

que, pour ce motif, il appela, le premier, *canzons*, tandis que, jusqu'à lui, les compositions des troubadours n'avaient porté d'autre désignation générale que celle de *verse* (1).

Giraud de Borneil eut donc le mérite de combattre les déplorables tendances de la poésie provençale, d'empêcher l'afféterie de franchir les Cévennes; il conserva à l'Aquitaine une littérature douée de toutes les qualités qui devaient faire le caractère essentiel de la littérature française.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des troubadours aquitains nés entre les Cévennes et l'Océan, la Loire et la Garonne; n'avons-nous rien à dire des troubadours *gascons* proprement dits?

L'histoire cite à peine trois ou quatre poëtes qui puissent être rattachés à la population circonscrite entre la Garonne et les Pyrénées; tels sont Gérard de Comminges et le comte d'Armagnac; encore sont-ils si peu célèbres, qu'on doit se demander s'ils méritent d'être placés à côté des poëtes dont nous nous occupons. Lorsque les historiens parlent de troubadours de la *Gascogne*, ils étendent cette désignation géographique à toute la partie centrale de la Gaule que nous appelons l'*Aquitaine*.

La véritable *Gascogne* ne manqua cependant ni de poëtes ni de musiciens voyageurs; mais nous devons faire à cet endroit une observation importante et parfaitement conforme, d'ailleurs, au caractère, aux habitudes de cette race, et à l'ensemble des faits qui nous sont connus. La Gascogne, pays pauvre, habité par un peuple aventureux et guerrier, éminemment

(1) Ginguené, *Littérature Italienne*, t. I, p. 281.

derne, et qu'il remonte, au contraire, à une date assez ancienne, surtout lorsque toutes les autres manifestations de l'état moral de ce peuple s'accordent avec les témoignages de sa poésie ? N'oublions pas, en effet, que les contes, les légendes, les chansons étrangères à tout événement historique et qui retracent les passions, les usages, les joies populaires de tous les temps, peuvent appartenir aux premiers siècles de la langue romane tout comme à des temps plus rapprochés. Tel rondeau chanté par les paysans de nos jours s'est peut-être transmis de génération en génération, depuis le siècle du comte de Poitiers et d'Arnaud de Comminges. Ces considérations nous autorisent à dire qu'à l'époque des troubadours, la vraie Gascogne ne connut ni ces poëtes aristocratiques ni les cours d'amour ; qu'elle demeura constamment sous le règne primitif des simples jongleurs.

VII

QUALITÉS PARTICULIÈRES AUX TROUBADOURS PROVENÇAUX

La race provençale a des qualités et des défauts qui lui donnent une place à part : car ils forment un contraste bien tranché avec ceux des races gasconne et aquitanique. Le Provençal est fanfaron, étourdi, fastueux ; il a la tendresse banale, la passion légère ; il mène de front la métaphysique sentimentale et l'ardeur immodérée des plaisirs. La galanterie n'est à ses yeux qu'une occasion de se livrer à toutes sortes d'excentricités morales et littéraires. Dans l'Aquitaine, la satire était sérieuse, réfléchie, acerbe ; dans la Provence, elle est bouffonne, exagérée, un peu folle. Pour compensation à ses défauts, la poésie provençale offre

une harmonie, une variété de rhythme, une grâce, une mollesse mignarde (les Italiens diraient *vezegiative*) qui ne sont pas sans charmes; mais il ne faut pas oublier qu'elle doit une bonne partie de ses qualités à l'influence du Limosin Giraud de Borneil.

Quelles furent les raisons de ces différences? De même que les troubadours aquitains étaient les continuateurs des chanteurs Gallo-Celtes, de même les versificateurs et les jongleurs provençaux descendaient directement des petits poëtes gallo-romains, des histrions et des chanteurs ambulants de la décadence.

La poésie érotique des Grecs et des Romains, en effet, avait continué de régner sur les bords de la Méditerranée sans être interrompue par l'invasion des Barbares. Or, les peuples anciens avaient des chants populaires pour tous les usages, pour toutes les circonstances de la vie. Ces chants, à l'imitation des chœurs antiques, formaient des dialogues ou de petits drames, dans lesquels la musique et les paroles concouraient à la représentation d'une aventure gracieuse, touchante ou comique. Par qui ces chants auraient-ils été composés, popularisés avant l'ère des troubadours, si ce n'est par les histrions et les *joculatores*? Ces jongleurs ambulants, voulant rendre leurs représentations plus attrayantes, se faisaient accompagner d'ordinaire par des femmes de mœurs suspectes, héritières des joueuses de flûte et des danseuses de l'antiquité. Leurs regards hardis, leurs gestes peu ménagés ajoutaient aux poésies voluptueuses des séductions dont les mœurs publiques éprouvaient de fâcheuses atteintes. La population indigène conservait d'ailleurs l'habitude d'exécuter, jusque dans les églises, des chansons et des danses de l'ancien culte païen; l'amour

était le texte ordinaire de ces compositions populaires; les femmes se montraient les plus assidues à déclamer aux pieds de la Vierge et des Martyrs les couplets qu'avaient entendus jadis les divinités d'un Olympe licencieux (1).

Les évêques tonnèrent plus d'une fois contre ces danses et ces couplets indécents; mais s'ils empêchèrent le mal de se développer, ils ne purent du moins en tarir la source; les mœurs provençales conservèrent une liberté dont Fauriel, les historiens de la Provence, Mme de Sévigné elle-même (2), nous ont conservé les preuves.

Indépendamment de la poésie et des usages érotiques, les Romains avaient légué à la Provence l'audace et l'ambition de ces patriciennes, habituées à régner par l'intrigue et la coquetterie. Nous verrons les châtelaines des rives de la Méditerranée se ressentir de cet héritage.

La voie de la licence aristocratique et populaire se trouvant ouverte, ou plutôt n'ayant jamais été fermée, depuis les *lupercales* et les *fêtes de Flore*, les troubadours furent naturellement amenés à chanter l'amour sur ce diapason admis dans tous les rangs de la société, et à prêcher une indépendance complète dans le mariage comme dans le célibat. Le langage passionné que les Aquitains prenaient pour de simples thèses de courtoisie, lorsqu'ils célébraient la beauté d'une dame, les Provençaux le prirent au pied de la

(1) Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*, t. II.

(2) Mme de Sévigné, lettre du 22 juin 1689, dans laquelle elle montre le *prince d'amour et ses chevaux* frustes figurant à la procession de la Fête-Dieu à Aix.

lettre, sans allégorie d'aucune sorte, non-seulement dans quelques *gayetés* populaires, mais dans les *chansons* et les *jeux partis* déclamés devant les plus nobles châtelaines. Quand ils voulurent se maintenir dans le cercle du pur sentiment, ils tombèrent dans la subtilité, dans la métaphysique fastidieuse. L'homme n'est-il pas toujours porté à exagérer ce qu'il ne comprend pas !

Rien de moins sérieux, de plus fragile que les amours des Provençaux, célébrées sur le ton le plus enthousiaste. Un événement fâcheux vient-il séparer le troubadour de sa déesse ? il ne se livre nullement au désespoir ou à la vengeance ; il tient trop aux douceurs de l'existence pour faire de semblables folies ; il lance une plaisanterie, répare sa déconvenue en prenant une seconde, une troisième, une vingtième protectrice, et continue ses prouesses d'inconstance jusqu'à ce que la mort y mette un terme. Les dames, à leur tour, peu désireuses de jouer le rôle de victimes résignées, trouvent piquant de payer leurs infidèles de la même monnaie : elles ne laissent pas aux Italiennes le privilége de la *liberté :* elles cherchent la célébrité dans les aventures galantes, non moins que dans les louanges des troubadours. Quant aux maris, si la Provence renferme quelques despotes conjugaux peu tolérants, elle possède un bien plus grand nombre d'époux débonnaires.

Guillaume de Balaün et Pierre de Barjac, espèces de Jocondes des environs de Montpellier, se rendirent un jour dans le Gévaudan, et devinrent amoureux des dames de Joviac et de Viernetta. Après nombre de visites pleines de gaieté, Viernetta défend à Barjac de reparaître devant elle. Ce dernier, conseillé par Ba-

laün, prend la chose le plus cavalièrement du monde : il adresse des vers à sa belle, « lui dit un éternel adieu, et lui laisse toute latitude pour changer d'adorateur. » Voulant même tarir la source des troubles de conscience, il propose « d'appeler un prêtre, devant lequel la dame donnera son absolution au galant ; celui-ci donnera la sienne à la dame, et leurs premiers serments se trouvant ainsi radicalement effacés, nul remords ne s'opposera plus au déchaînement de leurs caprices. » Toutefois, après quelque temps de bouderie, l'ami Balaün réussit à rallumer entre eux un feu mal éteint ; ils lui en témoignèrent une si vive reconnaissance, que Balaün entreprit de résoudre un problème. Le *raccommodement*, après quelque temps de brouillerie, serait-il donc la source de plus de bonheur que la continuité d'un amour sans nuage?... Essayons-en, dit-il, et, rompant avec sa dame, il se met à courir le monde avec toutes les apparences d'un papillon. Il se représente quelque temps après, espérant trouver une amante inconsolée, trop heureuse de rattraper son infidèle ; mais il est vertement repoussé, et le malheureux porte longtemps la peine de sa téméraire tentative. Le chevalier Bernard d'Anduse essaya d'apaiser la fière boudeuse : il y réussit ; mais à quelle condition? C'est que Balaün, pour châtiment, s'arracherait l'ongle du petit doigt.... On épuisa tous les moyens pour lui obtenir grâce de cet horrible supplice ; la dame de Joviac resta inébranlable, et Balaün se soumit follement à cette barbare mutilation.... Ce trait de mœurs ne rappelle-t-il pas la cruauté de ces patriciennes de la décadence, qui réclamaient l'égorgement des gladiateurs en levant le pouce dans les amphithéâtres, qui enfonçaient leurs aiguilles dans les chairs

de leurs caméristes ou se plaisaient à torturer des esclaves?...

Marguerite de Castel-Roussillon, que ses malheurs ont rendue non moins célèbre que Francesca de Rimini, mettait assez peu de retenue dans l'aveu de sa passion : éprise de la gentillesse de son écuyer Cabestang, elle lui fait un jour cette question catégorique : « — Si une dame te donnait des preuves de son amour, oserais-tu l'aimer, Guilhem? » — « Assurément, si les témoignages en étaient certains, répond le page, qui faisait chez elle ses études de courtoisie. — « Par saint Jean! c'est parler en brave garçon. Voyons si tu sais distinguer les marques d'amour sincère de celles qui ne le sont pas! » La châtelaine, en effet, ne mit aucune borne à l'expression de ses sentiments, et Guilhem, transporté de joie, put chanter les bontés de sa dame avec toute l'éloquence d'un premier amour.... Nous n'avons pas besoin de rappeler le lugubre dénouement de cette aventure, appliqué plus tard à la dame de Coucy. Guilhem de Cabestang, surpris par le seigneur de Roussillon, fut attiré dans un guet-apens, égorgé, et son cœur, cuit et mis dans un plat, servit au repas de Marguerite. Le trait final, rentre plus directement dans notre sujet, les deux amants ne furent point placés en enfer par l'opinion publique, comme Dante y plaça Lancilotto et Francesca; ils furent honorablement ensevelis dans le même tombeau, et leurs *reliques* devinrent le but d'un pèlerinage tout aussi fréquenté que ceux de Saint-Guilhem-du-Désert et du Mont-Serrat.

Raimbaut d'Orange dut également à ses amours scandaleux bien plus de renommée qu'à ses poésies; l'imperfection de ses vers, la grossièreté de ses pen-

autorisent même à croire qu'il ne s'essaya dans
re des troubadours que pour se mettre à la mode
ofiter des avantages galants que procurait la
ie littéraire. Les biographes ont constaté ses
sitions particulières au libertinage ; toutefois une
s maîtresses ne le trouva pas assez compro-
nt : elle le renvoya, dit-il lui-même, à cause de
serve. La comtesse de Die, une autre de ses
, poussa le cynisme plus loin encore. Poëte elle-
, elle employa son talent à reconnaître « qu'elle
mérité d'être trahie à cause de ses refus, et lui
t de lui donner autant de preuves de regret qu'il
ait le désirer, au détriment des droits de son
» La violence de la passion est rarement une
tie de durée : la comtesse abandonna Raimbaut
u'il cessa de lui plaire, et celui-ci, instruit par
ruelle expérience, se livra tout à son dépit, et
ı des *leçons d'amour* d'une crudité qui font pres-
Brantôme et les érotiques du seizième siècle.
oulez-vous avoir des belles qui vous mettent à la
? dit-il : à leur première parole désobligeante,
dez-leur avec menace ; persistent-elles ? donnez-
ın coup de poing au nez ; soyez enfin plus mé-
qu'elles, et vous en ferez ce qu'il vous plaira (1).
ıniez, chantez mal, joignez la présomption à

Si voletz domnas gazanhar,
Quan querretz que us fassan honors,
Si us fan avol respos avar
Vos las prenetz à menassar :
E, si vos fan respos peior,
Datz lor del ponh per mieg las nars ;
E si son bravas, siatz braus ;
Ab gran mal, n'auretz gran repaus.

l'insolence, et vous obtiendrez des bonnes fortunes de premier choix. Faites la cour aux plus laides, méprisez les plus jolies : c'est le meilleur moyen de réussir. Telle est ma façon d'agir, et je suis incorrigible dans mes habitudes : simple, doux, humble, tendre et fidèle, j'aime les femmes comme si elles étaient toutes mes sœurs. »

Folquet de Marseille, si malheureusement célèbre comme évêque de Toulouse du temps des Albigeois, eut une jeunesse fort désordonnée, et par cela même à la mode. Après avoir chanté l'amour en termes assez respectueux auprès d'Azalaïs de Roquemartine, femme de Barral, seigneur de Marseille, il s'enhardit, prit leçon d'amour des hommes les plus avancés, et, pour mieux séduire Azalaïs, il fit la cour à ses deux belles-sœurs, Laure de Saint-Julien et Mabile de Pontèves : « Hâtez-vous, dit-il à la vicomtesse, espérant dissiper ses scrupules à l'aide de cette supercherie ; achevez de me rendre heureux dans le mystère : *je mettrai mes chansons et mes galanteries sur le compte de celles que je trompe ;* la circonstance est favorable ; tout le monde tombera dans l'erreur. »

Béatrix, sœur du marquis de Montferrat, ne traita pas l'amour beaucoup plus sérieusement que la comtesse de Die. Le troubadour Raimbaud de Vaqueiras était amoureux d'elle, mais il hésitait *à la prier d'amour*. Béatrix ne tarda pas à lui en faciliter le moyen : elle entre un jour dans sa chambre et lui demande quel est l'état de son cœur. Hélas ! Raimbaud est si malheureux, qu'il est sur le point de se laisser mourir, tant il trouve insensé son amour pour une grande dame.

— « Avant de prendre ce parti désespéré, lui répond

Béatrix, tout amant loyal doit exprimer ses sentiments à la dame de haute naissance :.... déclarez-lui votre amour sans crainte ; priez-la de vous retenir pour serviteur, pour ami ; si elle connaît les devoirs de la courtoisie, loin de prendre votre prière en mauvaise part, elle vous en estimera davantage. Est-il femme au monde qui ne soit heureuse de prendre un chevalier distingué comme vous ? » Béatrix passant en revue les principales châtelaines de son temps, donne effrontément le nom de leurs amants, et célèbre la renommée qu'elles ont su trouver dans la carrière de la galanterie.

Les désordres moraux de la Provence viennent se résumer enfin dans les aventures de Raymond de Miravals, chevalier carcassonnais, qui nous raconte le plus crûment du monde ses amours scandaleux avec une foule de dames de haute naissance. Les unes firent sa joie, les autres son malheur; mais il sut trahir celles qui le trompaient, et malgré la somme de bien qu'il leur distribua, toutes, en fin de compte, lui furent infidèles et funestes.

Ses débuts eurent pour complice la célèbre *Louve* de Penautier ; il n'était pas seul à lui plaire : il se trouvait en concurrence avec le comte de Foix, les seigneurs de Seissac, de Montréal, de Mirepoix et le troubadour toulousain Pierre Vidal. La dame écoute volontiers les chansons d'un nouveau soupirant et reçoit ses messages, tout en accordant une préférence marquée au comte de Foix. Miravals reconnaît enfin sa trahison ; il fuit Penautier et s'attache à dame Gemesquia, femme du comte de Minerve. Sur ces entrefaites, la passion de la Louve pour le comte de Foix s'ébruite, soulève des rumeurs : des troubadours peu

généreux lancent des satires contre la belle pécheresse. Miravals fait preuve de magnanimité : il court se mettre aux ordres de la Louve, afin de la défendre. Il en est récompensé au delà de toute espérance.... Mais voici qui diminue singulièrement les mérites de Miravals : le malheureux n'avait cherché qu'une occasion de satisfaire ses ressentiments contre l'ancienne maîtresse du comte de Foix. A peine a-t-il obtenu l'amour de la Louve qu'il abandonne brutalement la belle pour revenir auprès de la comtesse de Minerve, et met le comble au cynisme en se vantant de sa trahison.

La dame de Penautier ne tarde pas à obtenir vengeance.... Miravals devient amoureux d'Azalaïs de Lombez ; il chante si bien les charmes de la rusée coquette, que les plus grands seigneurs, notamment le Roi d'Aragon, aspirent à s'en faire aimer.... Chose honteuse à dire ! ce dernier choisit Miravals pour l'introduire auprès d'Azalaïs, sans lui dévoiler, bien entendu, le but de sa tentative. Miravals l'accompagne à Lombez sans méfiance ; mais le galant monarque conduit les choses si cavalièrement, que, dès le lendemain, le troubadour tombait dans la plus profonde confusion !... Tout le monde connaissait les résultats de certaine entrevue nocturne. Furieux, il s'éloigne du Roi et d'Azalaïs en déchaînant toute sa colère.

Une dame de Castres, surnommée la *belle Albigeoise*, entreprit de le consoler de sa mésaventure de Lombez ; mais elle exigea qu'un bon mariage fût le prix de sa générosité. Il n'y avait qu'une difficulté au succès de cette proposition : c'est que Miravals était marié.... N'importe ; cet obstacle n'arrête ni le troubadour ni la coquette ; Miravals promet de répudier sa femme ; il retourne chez lui et cherche des motifs de divorce :

lame Gaudeirenca Miravals menait une conduite
ort édifiante; elle faisait des vers en l'honneur des
gentils chevaliers, dansait avec la légèreté d'une
danseuse de la décadence romaine, et avait enfin le
gentilhomme Brémont pour amoureux. Miravals ne
trouve rien à dire à cette dernière peccadille; mais il
tonne violemment contre la culture de la poésie et de
la danse; il déclare ces talents incompatibles avec les
devoirs de la femme d'un troubadour; il somme la
coupable de quitter la maison conjugale et d'aller
danser et faire des vers chez son père.

A cette déclaration catégorique, Gaudeirenca joue l'indignation de l'innocence calomniée; elle appelle le chevalier Brémont à son secours; il arrive; Miravals lui fait maintes civilités, passe même à son doigt l'anneau des fiançailles : car Brémont se proposait d'épouser Gaudeirenca; il la lui met enfin en croupe et leur désire bon voyage.... Délivré de sa femme, Miravals s'empresse de courir chez la *belle Albigeoise*. Mais un étrange accueil l'attendait sur les rives du Tarn : la dame avait changé d'amour; elle n'aimait plus les troubadours et leur préférait les chevaliers : Olivier de Seissac vient l'enlever sous les yeux de Miravals, puis l'emporte dans son château et l'épouse.

Miravals, en butte aux satires de ses amis, eut la chance de trouver une consolatrice dans la belle-sœur de Louve de Penautier. Ce modèle de toute courtoisie lui écrivit « de venir la trouver au plus vite, s'il ne voulait la contraindre à l'aller chercher; elle promettait de lui donner tant d'amour, qu'il ne l'accuserait jamais de ressembler aux coquettes dont il avait été la victime. »

Miravals ne peut résister à des avances si précises;

il accourt, et de gracieux dédommagements lui inspirent de nouvelles et tendres chansons.

Il serait difficile assurément de trouver, même dans les *Mémoires* les plus *secrets*, un enchaînement de turpitudes aussi bien noué. Les faits sont racontés par Nostradamus avec tant de simplicité, qu'on est porté à ne voir dans la biographie de Miravals que les incidents les plus ordinaires de la vie provençale au douzième et au treizième siècle. Ne manquons pas de remarquer qu'il ne s'agit plus ici des *gayetés*, des *joies de pâturage* que les Aquitains se permettaient avec les femmes du peuple, et qu'ils racontent légèrement et sans conséquence dans leurs *pastorales*. Ces désordres ont les châteaux eux-mêmes pour théâtre, les membres de l'aristocratie pour acteurs. Les poëtes les plus accrédités les racontent audacieusement dans les *chansons* destinées à être chantées devant les plus grands personnages.

Le débraillé n'est pas le seul défaut des troubadours de Provence : ils montrent une singulière disposition à la bouffonnerie ridicule, aux aventures extravagantes. Aimeric de Péguillain, fils d'un marchand de Toulouse, se fait une grande réputation par l'excentricité de ses bonnes fortunes. Dans une circonstance, il donne un coup d'épée au mari d'une de ses voisines et se réfugie en Espagne. Bientôt le blessé entreprend un pèlerinage à Compostelle. Péguillain profite de l'éloignement du jaloux pour revenir à Toulouse voir sa bien-aimée. Comment pénètrera-t-il chez elle sans donner l'éveil aux voisins? Il envoie un de ses amis annoncer à la dame l'arrivée d'un parent du Roi de Castille, tombé malade pendant qu'il allait accomplir un vœu dans une chapelle célèbre; il désire loger dans

son, espérant s'y trouver plus commodément.
ne femme n'ose refuser un si grand honneur :
ain arrive, se couche dans la chambre qu'on lui
arée; le lendemain il envoie prier la bourgeoise
rendre visite; elle se présente, reconnaît son
l'embrasse, et le faux malade reste huit jours
re soigner par la bourgeoise; puis il part avant
rée du mari. Le tour était joué : il était heureux.
e lui-même ne put le guérir de ses passions
ies. « Vous me reprochez mes cheveux gris,
t-il à une dame, et déclarez qu'il ne me con-
lus de chanter ni d'aimer; pourquoi donc? J'ai
's l'esprit et le cœur faits pour la galanterie et
pable de rendre le bien pour le bien, tout comme
pour le mal....... Épousez-moi pour me mettre
euve : vous reviendrez bien vite de votre mau-
pinion. »
lame a beau le traiter avec rigueur, il aime
ses *non* que les *oui* d'une autre. L'amour est
nant; il ne peut résister à son attraction; il res-
à un enfant que l'on console avec un *marabolin*,
n fait pleurer dès qu'on le lui retire.
centricité des conceptions littéraires marche
nt avec la hardiesse et l'extravagance des

ils sont, dit Vaqueiras, les talents, la noblesse,
rmes du *Bel-Cavalier* (c'est ainsi qu'il surnomme
rix), que toutes les dames, dévorées de jalou-
t résolu de lui faire la guerre, à l'exemple des
qui se révoltent contre leur seigneur. Elles veu-
oit en plaine, soit en montagne, construire un
n garni de tours : car l'honneur de dame Béa-
amoureuse de la gloire, s'est tellement élevé

au-dessus d'elles, que toutes sont résolues de dresser l'étendard et de poursuivre l'expédition à travers la poussière, l'incendie et la fumée.

« Déjà la *commune* se réunit pour construire les murs et creuser les fossés; les vieilles accourent au signal, furieuses d'avoir perdu leur jeunesse et leur beauté. Que d'attaques la fille du marquis d'Este n'aura-t-elle pas à soutenir? Elle possède tous les dons de courtoisie et de vertu.... Les dames de Verceil ont le projet de venir à l'armée. Agnès de Lanta s'empresse de recouvrer son honneur; elles accourent dans la nouvelle Troie, dont madame de Savoie est nommée gouvernante....

« Celle-ci annonce fièrement qu'elle va livrer bataille; elle sonne le tocsin; la vieille commune accourt; madame de Savoie assigne à chacune son poste : elle accuse dame Béatrix d'avoir dérobé tout ce que la commune possédait (beauté, grâces, jeunesse); si elle refuse de le rendre, des flots de sang seront répandus.

« Toutes les forces sortent de la ville, précédées du char portant le gonfalon. Les héroïnes, armées de cuirasses et de carquois, commencent la bataille...... Les voilà qui font tendre engins, magonnaux et trébuchets, allument le feu grégeois, lancent les traits, sapent les murs à coups de béliers; mais la noble héroïne refuse de se rendre : elle monte à cheval, la lance à la main, sans pourpoint ni cuirasse, elle se précipite au plus fort de la mêlée, frappant à mort tout ce qui se présente : elle met ses ennemis en déroute, les refoule dans leur Troie et les y renferme. »

Toutefois une considération ne permet pas de trouver cette composition entièrement ridicule : c'est qu'elle

emble avoir inspiré plus d'une invention à l'Arioste, t que le Tasse y a peut-être puisé l'idée de ses éroïnes de la *Jérusalem*. Nous ne devons pas moins ignaler les contrastes que cette poésie allégorique, aux omparaisons exagérées, aux ornements prétentieux, orme avec celle des troubadours aquitains, toujours aesurée, naturelle, pleine de sens.

Ce fut Pierre Vidal surtout qui poussa l'extrava-;ance à ses dernières limites; à ce point qu'on a le lroit de le considérer comme fou, même dans le pays le l'originalité sans mesure. Le troubadour toulou-;ain débuta dans cette étrange spécialité en se dé-:larant l'admirateur de la femme du chevalier de Saint-Gilles; il le fit avec tant d'impertinence, que celui-ci, ne tenant pas à compter au nombre des époux débonnaires, ordonne à ses valets de le saisir et de lui couper la langue. A peine remis de cette affreuse mutilation, Vidal va joindre le roi Richard dans la Palestine et devient, par ses boutades chevaleresques, le modèle des matamores : ses propres compatriotes le prennent pour la victime de leurs mystifications; ils lui présentent une aventurière comme la nièce de l'empereur de Constantinople et la lui font épouser. Il prend pompeusement le titre d'empereur, donne celui d'impératrice à sa femme et se met en tête de reconquérir sa capitale. Ayant enfin compris la mauvaise plaisanterie dont il était la dupe, il quitta l'Orient et rentra dans la Provence. Le comte Raymond de Toulouse, son ami, venait de mourir; cette perte lui causa une douleur profonde et bien légitime; mais il la manifesta de la façon la plus bizarre : il se couvrit de noir, coupa la queue et les oreilles à ses chevaux et fit raser les cheveux à ses gens. Après

avoir parcouru la Provence dans cet accoutrement ridicule, il devient amoureux de dame *Louve* de Penautier et prend le nom de *Loup*, espérant se rendre plus digne d'elle. Il ne se contente pas d'adopter le nom de cet animal, il se revêt de sa peau et se sauver ainsi accoutré, dans les montagnes de Cabaret, après avoir chargé les bergers du pays de lui donner la chasse. Ces derniers prennent goût à ce jeu et lancent après lui toutes sortes de chiens (*cas, maustis et lebriers*); Vidal comptait trop sur l'intelligence de ces animaux à reconnaître un homme au flair; il fut poursuivi si brutalement, qu'on dut un jour le rapporter à moitié mort chez sa *Louve*.

Nous n'aurions pas cité de tels faits s'ils n'appartenaient qu'à l'originalité particulière de quelques hommes; mais, bien que Pierre Vidal n'ait pas eu d'é en folies, il trouva du moins un grand nombre d'imitateurs. Presque tous les troubadours provençaux se firent gloire de commettre des extravagances, de soumettre aux épreuves les plus singulières, quelquefois à de véritables martyres, pour les offrir à leurs dames comme des preuves d'un amour sans égal. Ce n'est pas sortir du cercle des excentricités ridicules que de traiter le sujet suivant.

VIII

DE LA MÉTAPHYSIQUE AMOUREUSE ET DE SA JURISPRUDENCE

Ces deux qualités de l'amour provençal : l'impudeur dans l'aveu de la passion, héritage des mœurs romaines; l'excentricité dans la galanterie, suite des bouffonneries des histrions, devaient s'aggraver d'un

:faut non moins regrettable : la subtilité métaphy-que dans l'analyse du sentiment. Quelle fut l'ori-ıne d'un élément à peu près inconnu des Gaulois, es Romains et des Grecs? L'influence de la littéra-ıre arabe.....

La race ismaélite devait à la constitution même de on état social d'avoir sur l'amour des idées complé-ement différentes de celles des sociétés occidentales. a séquestration du sexe, en rendant l'infidélité et l'a-ultère difficiles à pratiquer, imposait à l'amant un ıystère, une dissimulation, dont nous ne pouvons au-ourd'hui comprendre l'étendue. D'autre part, l'entas-ement des femmes dans quelques harems de grands neurs rendait leur nombre très-restreint dans la eure partie des familles.

Le jeune homme dans le monde, la jeune fille sous verroux, privés des fréquentations faciles que notre ilisation leur assure, étaient généralement condam-à des soupirs, à des langueurs que notre société aît à peine. Il y a dans la femme et dans l'homme le puissance d'attraction que, lorsque cette loi rême de la nature est trop brutalement contrariée, e double contracte une maladie inévitable : la icolie....... L'âme triste est nécessairement rê-se; elle se nourrit de visions, s'enivre d'illumi-e.... Ne pouvant contempler l'objet qu'il aime, homme se plaît à évoquer son image; et cette image rée, vue à travers le prisme d'un jour naissant ou clarté des étoiles, se revêt de couleurs merveil-s, impossibles; se pare de vêtements surnaturels.

L'esprit gaulois prenait soin de voir les objets tels ne la nature les a formés, en les considérant du côté , vrai, utile; il les décrivait, il les analysait avec

exactitude, évitait les comparaisons hyperboliques et les expressions trop figurées; l'homme d'Orient, au contraire, s'efforce de tout exagérer, le point de vue comme l'expression. Il aime les métaphores excessives, violentes, apportées de loin, sans rapport direct avec le sujet; il répète les images à satiété; il les entasse et préfère de beaucoup l'hyperbole, la recherche luxueuse au naturel, à la grâce et à la clarté. Il appelle la poésie *l'art de former un fil de perles;* il compare les jeunes filles à des statues d'ivoire, leurs joues à la rose, leur baiser au miel, leur sein à des pommes, leur taille au cyprès, leurs cheveux noirs à la nuit. La femme aimée a des dents de perles, des yeux de diamant, des cheveux de rayons solaires, un incarnat de topaze; elle porte des robes de cristal et des voiles d'or, des souliers d'argent, des ceintures de saphir.

Le cadre doit être digne du tableau : le paysage devient une réunion de fontaines d'argent, de ruisseaux d'eau de rose, d'arbres au feuillage étincelant et aux fruits inconnus. La nature entière prend vie; elle est composée de myriades d'individualités qui pensent, causent, marchent, se livrent à leurs passions : les arbres *parlent*, les prés *rient*, les forêts *chantent*, la rose et le rossignol *s'envoient des messagers.*

Toute la vie de l'Arabe est là. Il ne peut avoir celle qu'il désire, il remplace la réalité par le mirage et les hallucinations. Son amour est de l'adoration céleste ; il n'est pas de subtilité métaphysique qu'il n'applique à l'analyse de ses sentiments nuageux : pas d'images fleuries, de figures de langage, de comparaisons exagérées qu'il ne consacre à l'expression de sa pensée. Il sent beaucoup, en un mot, mais il définit

mal, parce qu'il comprend imparfaitement et qu'il choisit pour point de départ, non pas la réalité, mais le rêve.

Tel fut le caractère de l'amour, telles furent les sources de la poésie chez les Arabes. Or, les Mores d'Espagne avaient longtemps habité certaines parties de la Provence, notamment Narbonne et Maguelonne; ils avaient exécuté dans tout le Midi des excursions réitérées. Munuza, un de leurs chefs, avait épousé Lampagie, fille d'Eudon, roi d'Aquitaine. Du onzième au douzième siècle, enfin, les Provençaux firent de nombreuses expéditions contre les émirs de Saragosse, de Tortose, de Valence. En 1085 notamment, le roi de Castille, Alphonse VI, époux de Constance, fille de Robert Ier, duc de Bourgogne, ayant projeté la conquête de Tolède, vit accourir à son appel une foule de chevaliers gascons, languedociens et provençaux. Tolède dut se rendre; mais les Arabes vaincus ne quittèrent pas la ville : ils conservèrent leurs propriétés; les chrétiens vécurent au milieu d'eux; ils purent étudier leurs mœurs et leur littérature.

Voilà donc les deux races se mêlant, nouant de fréquentes relations, faisant échange de sensations et d'idées, de passions et de connaissances scientifiques. Représentons-nous l'illuminisme oriental se mariant avec le sensualisme de la décadence romaine, avec les excentricités des histrions, nous verrons cette fusion disparate produire forcément l'étrange métaphysique galante qui eut son code : *les Lois d'amour;* ses corps législatifs pour les décréter : *les Parlements de joie;* ses tribunaux pour les appliquer : *les Cours d'amour.*

Nous avons peu d'attrait pour les *tensons* et les petites fadaises qui se débitèrent pendant trois siècles

à la tribune de ces *Parlements* et à la barre de ces *Cours*. Ces minauderies, ces paradoxes puérils qui n'avaient d'autre base que la mode, ne méritent pas moins d'être étudiés comme un des phénomènes les plus caractéristiques des mœurs et de la poésie provençales : elles exerceront une grande influence sur la littérature française, depuis l'apparition du *Roman de la Rose* jusqu'à M. de Florian, en passant par les pastorales de Durfé et de Mlle Scudéri (1).

Le Parlement de joie est organisé ; ses membres sont les châtelaines et les princes les plus renommés par leur intelligence et leur courtoisie ; ils discutent les lois d'amour et ils les promulguent. Voici quelques-uns

---

(1) On trouve, en effet, dans les poésies des troubadours bon nombre d'expressions évidemment apportées de Grenade et de Cordoue : telles que « le doux regard que vos yeux me lancèrent, ma dame, à la dérobée, ouvrit à l'amour un chemin à travers mes yeux pour arriver jusqu'à mon cœur. »

« Mes yeux ont vaincu mon cœur et mon cœur m'a vaincu moi-même. »

« La main de ma dame, que j'ai vue lorsqu'elle a ôté son gant, m'a enlevé le cœur et rompu la serrure que j'avais mise à ce cœur pour le fermer contre l'amour. »

N'est-ce pas encore l'esprit arabe qui perce dans ces longues dissertations, ces disputes subtiles, entre le *cœur* et la *raison*, et dans lesquelles « *l'amour fait veiller en dormant,... brûler dans l'eau, noyer dans le feu, lier sans liens, blesser sans faire de plaie*, et mille autres petites fadaises qui, de la Provence, gagnèrent l'Italie, inondèrent les écrits de Guido Cavalcanti et les *canzoni* des fidèles d'amour. (Ginguené, t. I, *passim.*)

N'est-ce pas de l'Orient enfin que ce fou, appelé Pierre Vidal, apporta sa longue nomenclature de personnages allégoriques, à l'aide desquels il se fit un Parnasse peuplé d'un plus grand nombre d'êtres moraux que l'ancien Olympe n'avait eu de divinités.

des articles de ce code qu'on essaya longtemps de rendre sérieux :

« Le mariage n'est pas une excuse légitime d'amour, c'est-à-dire une raison qui dispense d'avoir un amoureux.

« Nul ne peut mener deux attachements de front.

« Qui ne sait dissimuler ne sait aimer.

« L'amour sincère doit toujours être timide.

« L'amour ne peut rien refuser à l'amour.

« Le véritable amour ne peut exister dans le mariage. »

Nous avons une idée de la loi ; passons à son application :

Toute matière à jugement s'élaborait d'abord dans les *tensons* ou *jeux partis ;* deux troubadours se présentaient à la barre : l'un proposait une thèse et la soutenait avec amples citations d'Ovide et de la Bible ; l'autre la combattait en invoquant les mêmes autorités profanes et sacrées. Après de longues joûtes d'esprit et de sentimentalité, les dames, réunies en cour d'amour, décernaient le prix au rhéteur le plus habile ; leur jugement faisait entrer le précepte dans la jurisprudence (1).

Nous ne reproduirons pas les subtilités, les paradoxes qui se débitaient à l'appui des diverses opinions ; nous nous bornerons à poser quelques thèses : elles feront comprendre les tours de force dont les orateurs devaient hérisser leur éloquence pour se tenir à la hauteur du sujet :

(1) Étrange ressemblance des choses les plus disparates ! Notre Cour de cassation, en donnant force de loi à ces arrêts, ne fait que reproduire les principes des Parlements d'amour.

« Quel est l'homme le plus malheureux, le mari qui connaît l'infidélité de sa femme, ou l'amant qui n'ignore pas celle de sa maîtresse ? »

« Celui qui court la nuit au rendez-vous qu'il a reçu, préfèrerait-il en voir sortir un autre amant lorsqu'il s'y présente ou le voir entrer lorsqu'il en sort ? »

« L'amant indiscret qui publie les faveurs obtenues, est-il plus ou moins coupable que celui qui se vante de celles qu'il n'a jamais reçues ? »

« Grégoire aime une femme qu'il n'a pu conduire à merci ; doit-il l'abandonner pour courir à celle qui lui offre son amour, ou persister héroïquement à servir celle qui lui refuse le sien ? »

« Quel est l'homme qui peut assurer à sa dame le plus de discrétion et d'assiduité, deux conditions essentielles au bonheur, le chevalier ou le clerc (1) ? »

« Deux poursuivants d'un grand mérite, demande Raimbaud, aiment deux dames également belles ; l'un est au comble du bonheur, l'autre aspire à y arriver : quel est celui qui doit se montrer le plus passionné et le plus généreux ? »

« Pons de Monlaur discute avec Esperdut la question de savoir s'il vaut mieux aimer une jeune personne courtoise, mais sans expérience, ou une belle dame d'une éducation achevée ? »

---

(1) Ajoutons à la gloire de la bourgeoisie que cette proposition, discutée en *Cour d'amour* par deux demoiselles, fut résolue à l'avantage du clerc, attendu qne son caractère, moins aventureux que celui du chevalier, l'éloignait très-rarement de sa dame, et que l'humilité de sa position l'engageait à rester plus discret sur la question des bonnes fortunes. (Legrand, t. I, p. 254. Millot.)

« Est-il préférable de voir la maîtresse qu'on aime mourir ou épouser un autre amant ? » demande un troubadour plus sentimental.

Question plus délicate encore :

« Quels sont les organes qui *induisent* le plus à l'amour : les yeux ou le cœur (1) ? »

Certaines propositions étaient de nature à jeter les magistrats dans la perplexité....

« Vaut-il mieux être aimé d'une dame, en recevoir la preuve la plus désirée, et mourir après, ou l'aimer de longues années sans obtenir de récompense ? »

Comme la vie était mise en jeu, le jugement sur cette question ne dut pas être prononcé à la première audience.

« Deux hommes sont mariés : l'un a une femme aimable et belle ; l'autre a une femme disgracieuse et bête ; si tous les deux sont jaloux, quel sera le plus insensé ? »

« Auquel des deux soupirants l'amour platonique est-il le plus onéreux, à l'homme ou à la femme ? »

« Quel est le plus malheureux des deux amants de la même femme : le premier en date qui se voit rem-

---

(1) Les dames-juges *des Cours* de Signe et de Pierrefeu examinèrent attentivement la question pendant plusieurs séances, et rendirent finalement une sentence qui ne nous est pas parvenue. Ces juges étaient Stéphane de Baux ; Adalasie, vicomtesse d'Avignon ; Alalète d'Ougle ; Hermyseude de Posquières ; Bertrane d'Urgon ; Mabile d'Yères ; la comtesse de Dic ; Rostangue de Pierrefeu ; Bertrane de Signe, et Jausserande de Clostral. Elles examinèrent la question pendant plusieurs séances, et rendirent une sentence qui ne nous est pas connue. (Nostradamus.)

placé par un autre, au mépris des lois de la constance, ou le *tard-venu*, qui se trouve poursuivi par la pensée de n'avoir que les faveurs délaissées par un autre? »

Telle était la nature des questions qui, après avoir été discutées, puis soumises au vote du *Parlement*, recevaient force de loi et allaient grossir les articles du *Code d'amour*.

Mais quelle est la charte qui n'a pas à subir de violation!... Les dames et les chevaliers les plus dévoués à la galanterie se laissaient bien souvent aveugler par des passions contraires aux devoirs de courtoisie : ils commettaient une foule de délits ou de crimes qui, poursuivis d'office par le *baillif de joie* ou par la partie civile, venaient se dérouler devant la cour d'amour. Jamais les caprices d'une aristocratie oisive ne furent érigés en devoirs sociaux, en corps de doctrine aussi respectés. La *Cour* était présidée par *un Prince d'amour*, charge annuelle que les plus hauts personnages se disputaient; elle fut remplie successivement par Richard Ier, par Alphonse d'Aragon, le dauphin d'Auvergne et le comte de Provence (Moréri).

Il y avait même double juridiction : tribunal de premier degré et cour d'appel (1).

---

(1) Les deux troubadours italiens, Simon Doria et Lanfranc Sigalla débattirent cette thèse: l'un prétendit que l'amant qui donnait libéralement était plus digne d'être aimé que celui qui ne donnait qu'à regret, pour mériter seulement le titre de libéral; l'autre soutint le principe contraire. Le procès fut jugé d'abord par les dames des Cours de Signe et de Pierrefeu et porté en dernier ressort à la cour souveraine des dames de Romanin...... Siégeaient dans cette affaire : Planète de Gantelmes, dame de Romanin; la marquise de Malespina; la Marquise de Saluces; Clarette de Baux; Laurette de Saint-

Ajoutons, à la gloire de cette magistrature vigilante, qu'il n'était pas de peccadille, d'infraction légère, de simple négligence, qui ne rencontrât prompte répression.

Toutefois, la pénalité était ordinairement assez douce pour que le condamné n'eût pas envie de se révolter contre son application ; on peut en juger d'après ces exemples :

« Par-devant le baillif de joie s'était assis un procès « entre un jeune amoureux et sa dame. Et disait, le dit « amoureux, qu'ainsi qu'il avait pris congé de son « amie, pour s'en aller en sa maison, elle l'avait rap- « pelé et huché pour parler à lui ; et dès qu'il avait été « auprès d'elle, faisant semblant de vouloir parler de « secret, l'avait baisé si âprement au point de le faire « saigner du nez ; puis, après, l'avait frappé très-du- « rement de la patte de son chaperon, où étaient ai- « guilles et épingles, d'une desquelles il avait eu la « joue tout égratignée. Or, le mal étant venu empirant « depuis trois mois, le dit demandeur concluait à ce « que la dame fût condamnée à le panser durant sa « maladie. Le dit baillif fit droit à la demande, et « condamna la dite dame à mouiller de sa salive la « plaie de son ami, pour faire en aller le venin (1). »

Ce ne sont pas toujours les amis qui se plaignent ; les dames ont des réclamations à produire aussi : une d'elles cita son admirateur en cour d'amour pour lui

---

Laurent ; Cécile Rascasse de Carombis ; Hugonne de Sabran ; Hélène de Montpahou ; Isabelle des Borrillons ; Arsyne des Ursières ; Alaètre de Meolhon et Elys de Meyragues.

(Nostradamus.)

(1) Martial d'Auvergne, procureur à la Cour de Paris : *Arresta amorum.*

avoir dérobé un baiser sans autorisation : la cour le condamna à le rendre en double.

Un cordon donné par une amie à son amoureux avait été perdu, puis retrouvé dans les mains d'une autre amie : la cour ordonna qu'il fût mis en séquestre.

Un poursuivant demandait rescision d'un contrat qui l'obligeait à faire à sa mie plusieurs dons, honneurs et services, le tout pour un seul baiser, ce qui constituait, disait-il, une créance usuraire.

Quelquefois le prononcé des jugements présentait des difficultés; il fallait avoir recours à des arbitres.

Une femme avait intenté un procès à son mari pour l'avoir obligée à porter une robe et un chaperon peu conformes à la mode nouvelle. L'affaire ayant été plaidée, la cour ordonna « que les robes, chaperons et habits de la plaignante seraient expertisés par deux *couturiers* et deux *pelletiers*, et ramenés à des formes convenables, sur l'avis de deux parentes du mari et de deux parentes de la dame, qui ne seraient *ni trop mondaines ni trop bigotes*.

Le délit pouvait même avoir le caractère du crime, comme nous le voyons dans le cas suivant :

« Les hoirs d'un amant demandeur et le procureur d'amour joint avec eux, en cas d'excès, demandaient justice d'une jeune dame, prétendant qu'elle avait causé la mort du dit amant en le faisant bouter dans un *gelinier* (poulailler), afin qu'il ne fût aperçu du mari (1). »

Les troubadours trouvent encore le moyen d'aggraver cette maladie de la déraison, en confondant si

---

(1) Martial d'Auvergne, *Causes*, 1, 2, 3, 4 et 31.

ieu la dévotion et l'amour, que le paradis chrétien semble avoir remplacé l'ancien Olympe.

Des saints ont succédé à des divinités peu sévères. Saint Julien, entre autres, est devenu le patron avoué des libertins. Les troubadours empruntent aux Saintes-Écritures et à la liturgie leurs comparaisons les plus érotiques : « Lorsqu'elle m'embrassa la bouche et les yeux, il me sembla que j'éprouvais la joie du paradis (1) ! » s'écrie l'un ;..... s'il obtient ce qu'il désire, il reconnaîtra qu'un jour passé dans les bras de sa dame en vaut mille employés loin d'elle, *comme le dit le Psalmiste.*

« Si j'arrive aux fins d'amour, assure un autre, je croirai posséder tout ce que l'univers renferme de plaisir et de joie, et qu'il n'en reste plus pour les élus du paradis. »

Un troisième, plus dévot encore, entend six messes par jour, priant Dieu qu'il lui permette d'obtenir les bonnes grâces de sa dame (2). Folquet de Lunel fait un usage étrange de sa dévotion à la Vierge : pour lui, reine du ciel est une dame au-dessus de tout éloge ; il admire et décrit ses charmes avec les couleurs que d'autres troubadours employaient à glorifier ceux de leur maîtresse. Afin de la rendre plus semblable à une amante, il l'appelle sa *gerson*, comme les autres surnommaient la leur le *Bel-Cavalier*, la *Louve* ou *Bel-veser....*

---

(1) E mi baisa la boqu'els huels ambos
Don mi sembla la joy de paradis.

(2) Sis messas nang en perferi,
En art lum de ser, e doli,
Che Dieus me don bon afert.

Au commencement du treizième siècle, Ermengaud de Béziers entreprend d'élever l'amour sur le trône de la science universelle, et ne parvient qu'à lui dresser une tour de Babel extravagante. Son *Bréviaire d'amour* est un *compendium* de toutes les connaissances physiques, historiques, théologiques, dans lequel il analyse *l'amour* filial, *l'amour* paternel, *l'amour* divin, qui n'a pas de commencement et ne saurait avoir de terme; il arrive enfin à *l'amour des femmes, selon les traités contenus dans les chansons des anciens troubadours* (1).

Cet étrange système donne une nouvelle idée de la puissance absorbante que les Provençaux attribuaient à l'*amour*. A une époque où la théologie avait tout accaparé dans les races franco-germaniques, où elle imposait ses formules à toutes les branches de l'art, de la littérature, de la politique, n'est-il pas curieux de voir l'*amour* remplir le même rôle dans les races méridionales et devenir le stimulant de la valeur et de la courtoisie, de la poésie et du patriotisme?... Cette opposition de caractère, cette lutte de mœurs et d'idées

---

(1) Sapchon li fizets aymador
Que doas manieras son damor;
L'una non ac comensamen,
Mi ja non ausa fenimen....

Il partit de là pour faire un traité complet de morale et de théologie sur la divine essence; les douze signes du ciel, la nature de chacun; sur les vents et leur origine; les pluies de pierres, les vertus des herbes, des arbres et des plantes; sur les œuvres de miséricorde; nourrir les pauvres; donner l'hospitalité; vêtir les pauvres; visiter les malades, les prisonniers, ensevelir les morts, etc., etc.

Suit le livre de Sénèque, en vers, et la vie de sainte Enime.

devait avoir des résultats bien autrement graves que des modifications de goût littéraire; elles préparaient les dissidences religieuses que nous avons rappelées à l'occasion des Aquitains.

Il était naturel que les troubadours, habitués à cette façon cavalière de mêler à la galanterie la science et la dévotion et de confondre les habitants du ciel avec ceux de la terre, ne se fissent nul scrupule de déchaîner leurs satires contre les prêtres.

« Ah! faux clergé! disait Bertrand Carbonel, traître, menteur, parjure, voleur, débauché, mécréant; tu commets journellement de si grands désordres, que le monde est dans le trouble et la confusion. Saint Pierre n'eut jamais rentes, châteaux, ni domaines; jamais il ne prononça d'excommunication ou d'interdit; que vous lui ressemblez peu, vous qui prodiguez l'anathème sans raison légitime! »

Raymond de Castelnau lance une satire très-vive contre les moines; il plaint saint Pierre et saint Paul de s'être donné tant de mal pour conquérir un paradis que les moines *blancs* et *noirs* obtiennent en violant la chasteté tout autant que l'abstinence.

« Une vile populace, armée de surplis, et qui jamais ne fit un pas en avant pour combattre, s'écrie Guilhem Raynols d'Apt, enlève aux nobles leurs tours et leurs palais; elle se rend si formidable, qu'elle dresse une justice nouvelle contre leur justice....... La méchanceté se lève de toute la hauteur d'où le mérite et l'honneur sont précipités. Ces hommes de rien parviennent à renverser tous les personnages considérables; le bouc attaque hardiment le loup; la perdrix donne la chasse à l'autour, et l'agneau surveille le berger. »

Ces violentes accusations sortent complétement du

cercle sentimental et gracieux, harmonieux et un peu mignard de la poésie provençale : elles nous ramènent au lyrisme mâle et fier de Bertrand de Born et de Pierre Cardinal. Mais pourquoi nous étonner de cette transformation ? Nous sommes au treizième siècle : les poëtes chantent au milieu des flammes et du carnage de la guerre des Albigeois.

En règle générale, néanmoins, le sirvente provençal ne s'élève pas à ces hauteurs politiques ; il modère son élan pour ridiculiser les vices, bafouer les simples ridicules. Alors il cotoye la bouffonnerie et esquisse des tableaux qui ne dépareraient ni *Don Quichotte* ni *le Lutrin.*

Le moine de Montaudon nous fait une peinture fort plaisante du maquillage des dames. Et Raimbaud de Vaqueiras raconte un tournoi en des termes qui ne sont pas un dithyrambe en faveur de la chevalerie: « Le seigneur de Baux renverse le comte R.... et rend vingt chevaux boiteux sans se faire de mal.... Dragonet monte un petit cheval si vigoureux, qu'il le renverse sur le sable et prend la fuite....... Pons de Monlaur débarrasse le cheval du comte de Beaucaire de son cavalier.... Barral tombe de destrier, la tête en bas comme un noyé, et rattrape sa monture par l'oreille.... Le palefroi de certain écuyer est si maigre, qu'on lui voit la grosse veine du cou, et le seigneur de Mevaillon monte un coursier arabe pas plus gros qu'une caille. »

IX

TROUBADOURS ITALIENS ET CATALANS

La Provence, avons-nous dit, n'était pas le véritable berceau de la poésie romane : cette gloire doit être revendiquée en faveur de l'Aquitaine; mais elle fut le théâtre brillant où les troubadours allaient chanter leurs œuvres et donner à leur talent tout l'éclat qu'il pouvait obtenir. Ces avantages précieux, la Provence les dut à la richesse et à la courtoisie de son aristocratie tout italienne, à son amour du luxe et des fêtes, à la beauté d'un climat qui favorisait les joûtes et les cérémonies extérieures, aux nombreux loisirs d'une population qui dépassait en prospérité et en indépendance celle des autres contrées de l'Europe. La langue d'*O*, si renommée du dixième au douzième siècle, ne pouvait pas circonscrire son action dans le midi de la Gaule; elle devait nécessairement l'étendre sur le nord-est de l'Espagne et sur le nord de l'Italie.

Nous avons suffisamment prouvé que la même langue gauloise, base du roman, régnait, depuis les temps les plus reculés, dans le bassin du Pô, une partie des Alpes, le bassin de l'Ebre et la province de Barcelonne. Nous trouvons des témoignages de ce fait, en ce qui concerne l'Espagne, dans l'existence de la langue catalane, qui n'est qu'un dialecte provençal ou limosin. Nous en trouvons d'autres, en ce qui regarde l'Italie, dans le patois roman du canton des Grisons, pays

contigu au Milanais, et dans le dialecte des Vaudois, parlé du temps des troubadours (1).

---

(1) Nous possédons peu de fragments de ce dialecte tel qu'il était écrit au douzième siècle; celui de la *Nobla Leyczon* suffit toutefois pour caractériser son mécanisme et désigner la famille à laquelle il appartient :

Lo nom de Dio, lo paire, deo esser al commenzar.
E apellar en ajuda lo sea glorios filh' car.
Filh de sancta Maria.
E lo Sant-Esperit que nos done bona via.
Aquisti trey, la Sancta-Trinita.
E nayma un dios devon esser aura (hiororès).
Plen de tota sapienta et de tota poisencza et de tota bonta.
Aquest deven sovent aurar e requerir.
Que nos done fortalecza encontra lenemic.
Que nos lo poisan vencer devant la nostra fin.
Ço es lo mont, e lo diavol, e la carn......

Le nom de Dieu le Père doit être au commencement de toutes nos actions..... Nous devons appeler en aide son glorieux Fils chéri, Fils de sainte Marie, et prier que le Saint-Esprit nous donne bonne vie. Ces trois forment la Sainte-Trinité et comme un seul Dieu doivent être honorés; plein de toute sagesse et de toute bonté; celui-là nous devons souvent prier et implorer afin qu'il nous donne la force contre l'ennemi; que nous puissions le vaincre avant la mort; cet ennemi est le monde, le diable et la chair.

Examinant ensuite le péché originel d'Adam, la destruction des méchants par le déluge, les Tables de la Loi, elle ajoute :

Adonca Diu trames l'angel
A una nobla donzella de liguage de rey,
Noblamen la saluda, car s'apartenia à ley,
En amps le dit : Non temer, Maria,
Car lo Sant-Esperit es en ta companhia.
De tu nayssere filh que apellares Yeshu,
El salvare son poble de czo qui el ha offendu.

Donc Dieu envoya l'ange à une noble jeune fille de famille royale, noblement la salua, car cela lui était dû, en même

Il est donc évident qu'aux dixième, douzième et treizième siècles, une même race, parlant la même langue, occupait tous les bords de la Méditerranée, depuis Valence jusqu'à Venise. Quand nous signalons l'influence exercée par la Provence sur la Catalogne et la Lombardie, il ne s'agit pas de l'extension de la langue d'*O;* cet instrument littéraire y existait bien antérieurement; il s'agit des règles de poésie et de goût, qui, après avoir été discutées, promulguées dans les académies provençales du *Gai Savoir* (1), pénétraient dans les bassins de l'Ebre, du Pô, et y formaient cette unité de littérature et de civilisation qui auraient peut-être produit une vaste et puissante nationalité *romane*, si la guerre des Albigeois n'en avait arrêté la consolidation.

Cette homogénéité de langue, de goût littéraire et de mœurs explique rationnellement le droit qu'ont les poëtes romans (2) de toutes les parties de la zone

---

temps il lui dit : Ne crains pas, Marie, car le Saint-Esprit t'accompagne. De toi naîtra un fils que tu nommeras Jésus; il sauvera son peuple de son offense.

(1) Forcalquier, Romanin, Pierrefeu, Signe, Aix, Avignon, étaient les siéges de cours d'amour permanentes; on a pu voir que les dames qui les composaient, et dont nous avons donné les noms à l'occasion de deux procès, appartenaient toutes à cette province.

(2) Poëtes romans, c'est-à-dire qui renonçaient à l'usage du latin, langue savante, pour employer la langue vulgaire. Les troubadours italiens et catalans sont d'ailleurs en très-petit nombre; on ne connaît guère, parmi les premiers, que Lanfranc Sigalla, Simon Doria, qui vivaient au milieu du treizième siècle; — le marquis Lanza, contemporain de Pierre Vidal; — Barthélemi Giorgi; — Boniface Calvo, postérieurs, il est vrai, au treizième siècle; — Ferrari de Ferrare; — Fré-

méditerranéenne à être compris dans la liste des troubadours. Nous ne devons pas être plus surpris de voir les Provençaux fréquenter les cours de Montferrat et de Ferrare, de Barcelonne et de Tortose, que d'avoir à suivre les pérégrinations des Catalans et des Lombards à travers la Provence et l'Aquitaine. Les poëtes de la *Gaie Science* étaient dans leur patrie, au milieu de leurs concitoyens, partout où régnait la langue romane.... L'italien et l'espagnol n'étaient pas encore détachés de la souche linguistique commune. Tout poëte méridional qui, du dixième au treizième siècle, renonçait à l'usage du latin pour rendre ses poésies plus populaires n'avait qu'une langue à sa disposition : la langue d'*O;* il ne manquait pas de l'employer.

Aucune différence littéraire bien tranchée ne distingue d'ailleurs ces troubadours en écoles différentes : leurs poésies offrent, au point de vue général, la même variété de formes, la même mollesse de sentimentalité; mais, à l'endroit du talent individuel, nous devons ajouter, à la gloire de notre pays, que les troubadours aquitains et provençaux l'emportèrent à tel point sur les Italiens et les Catalans, qu'à l'exception de Sordel, aucun ne marqua son passage par une

---

déric, roi de Sicile, au treizième siècle; — enfin le célèbre Sordel.

Les troubadours catalans ne sont guère plus nombreux; les plus connus sont : Hugues de Mataplana, compagnon de Jacques Ier (1229); — Guilhem de Saint-Grégori; — Guilhem Figuiera; — Guillem de Bergedan; — Alphonse II d'Aragon; — Pons Barba, son contemporain; — le comte d'Ampurias, au treizième siècle; — Tremolera, catalan; — Guilhem de Mur; — Pierre III, roi d'Aragon; — Gerveri, de Gironne.

œuvre digne d'être arrachée à l'oubli. On doit remarquer toutefois en ce qui concerne l'analyse amoureuse et l'afféterie sentimentale que les Italiens et les Catalans renchérirent sur les exagérations des Provençaux. Leurs tensons furent une lice ouverte à une sorte de scolastique *in amore*, dans laquelle tous les cas, toutes les circonstances de la passion étaient prévus, analysés, débattus, comme des thèses de théologie ou des aphorismes de médecine. Deux interlocuteurs posaient des questions, un arbitre intervenait, s'égarait encore un peu plus dans les paradoxes, sous prétexte de les débrouiller, et finissait par trancher la question tant bien que mal au milieu de ténèbres inextricables.

L'art de sentir à la mode, au lieu de sentir selon la nature, dominait tous les esprits; mais les troubadours italiens et catalans prenaient un caractère particulièrement mystique; ils transformaient le sentiment humain en contemplation céleste; une sorte d'illuminisme remplaçait chez eux la métaphysique des Provençaux. La cause de cette aggravation de folie est facile à expliquer. L'Espagne et l'Italie ne possédaient pas la liberté philosophique au même point que la Provence. Les Italiens vivaient sous le rayonnement théologique de Rome; ils étaient profondément croyants. Ce n'était pas chez eux que les hérésies du treizième siècle avaient leur foyer. Les Espagnols vivaient près de Tolède et de Cordoue; au lieu du souffle chrétien, c'était l'ouragan de l'islamisme qui sortait de leurs mosquées; mais il produisait les mêmes conséquences par la violente réaction religieuse qu'il provoquait dans les populations chrétiennes.

Toutes les passions prenaient donc le caractère de

la dévotion, soit en Espagne, soit en Italie. Les amants croyaient rehausser leurs dames en les considérant à travers les visions des prophètes, et leurs chansons d'amour prenaient une couleur apocalyptique. De 1190 à 1261, des milliers de poëtes travaillèrent la ballade et le sonnet, le cantique et le tenson ; ils employèrent toutes les formes poétiques à célébrer un amour tellement nébuleux avec des métaphores tellement équivoques ; ils cachèrent si bien leurs dames sous des noms de fleurs et d'étoiles, qu'on ne savait plus s'ils habitaient sur la terre ou dans le ciel, s'ils parlaient à des femmes ou à des anges.

Les troubadours des deux nations nous conduisent ainsi aux débuts de la langue italienne et de la langue espagnole ; ils nous font pressentir la galanterie dogmatique de Guido Cavalcanti, de Cino de Pistoia, de Maiano, de Dante lui-même ; ils nous préparent au pêle-mêle sensualiste et visionnaire du Castillan Lorenço, du marquis de Santillane, de Rodriguez del Padron et de Jean Ruis de Hita.

Nous reviendrons plus tard sur ces modifications, qui ne sont pas sans importance. Bornons-nous à constater ici que le mysticisme sentimental des Italiens présente un caractère de rêverie céleste particulièrement spiritualiste, épuré ; tandis que celui des Espagnols offre quelque chose de plus matérialiste, de plus grossièrement dévot.

Parfois cependant, au milieu de ces aberrations qui vont du sacrilége au ridicule, il éclate de ces chants belliqueux, de ces satires politiques entièrement étrangères à l'amour et qui rachètent les défauts de ces petites niaiseries galantes. Le Mantouan Sordel, entre autres, égale en énergie, dans son fameux sirvente sur

la mort de Blacas, les plus hardies imprécations de Bertrand de Born :

« Je veux en ce rapide chant, d'un cœur triste et morne, plaindre le seigneur Blacas, dit-il, et j'en ai bien sujet : car en lui j'ai perdu un seigneur et un bon ami, et les plus nobles vertus sont éteintes du même coup. Le dommage est si grand, que je n'ai pas soupçon qu'il se répare jamais, à moins qu'on ne lui retire le cœur et qu'on ne le fasse manger à ces barons qui vivent sans cœur ; et alors ils en auront assez.

« Que d'abord l'Empereur de Rome mange de ce cœur : il en a grand besoin, s'il veut conquérir par la force les Milanais, qui maintenant le tiennent conquis lui-même ; et il vit déshérité malgré ses Allemands. Qu'après lui mange de ce cœur le Roi des Français, et il recouvrera la Castille, qu'il a perdue par niaiserie ; mais, s'il pense à sa mère, il n'en mangera pas : car il paraît bien, par sa conduite, qu'il ne fait rien qui lui déplaise.

« Je veux que le Roi anglais mange aussi beaucoup de ce cœur, et il deviendra vaillant et bon, et il recouvrera la terre que le Roi de France lui a ravie, parce qu'il le sait faible et lâche.

« Et le Roi de Castille, il convient qu'il en mange pour deux : car il tient deux royaumes et n'est pas assez preux pour un seul ; mais, s'il en veut manger, il faut qu'il le fasse en cachette : car, si sa mère le savait, elle le battrait avec des verges (1). »

Cette étrange revue satirique se poursuit dans une longue série de strophes. Sordel se montre sans pitié

(1) Traduction de M. Villemain : *Littérature au moyen âge*, t. I, p. 160.

pour offrir une tranche de cette nourriture régénératrice à tous les rois, à tous les seigneurs ses contemporains.

Cette pièce, d'une énergie toute scandinave, eut un immense retentissement. Plusieurs poëtes l'imitèrent... « Après avoir mangé le cœur de Blacas, dit M. Villemain, on prit plaisir à dépecer son corps pour en envoyer les lambeaux aux divers peuples de la chrétienté...... » Nous aurions passé légèrement sur ce repas de cannibales s'il ne nous paraissait résumer la violence des passions du temps. Quelle pouvait être la cause de ce mouvement des esprits qui semblait ramener certaines âmes d'élite, dans les races méridionales, aux fureurs sanguinaires des Thuringiens et des anciens Bretons? La poésie de Sordel, tout comme celle de Bertrand de Born, se détache nettement de la gaieté satirique, de la grâce sentimentale, de la fine observation des peuples de langue d'*O*. Quelques leudes mérovingiens se seraient-ils installés au centre de l'Aquitaine? Les Lombards, longtemps célèbres par leur cruauté, auraient-ils propagé leur barbarie parmi les populations gauloises de la Cisalpine? Nous serions disposé à le croire. Le nom de Bertrand de Born est assez tudesque pour qu'on lui suppose une origine franque; mais celui de Sordel est incontestablement gallo-romain. Ce poëte dut sans doute sa violente énergie à l'influence de l'éducation lombarde. Les races méridionales obéissaient donc à trois courants divers: au caractère gaulois et gallo-romain, le plus général, le plus puissant de tous; à certaines traditions arabes, enfin à la pression des peuples du Nord. Cette action triple résumera toute sa puissance dans le génie de

nte Allighieri : Dante, rêveur, métaphysicien arabe provençal dans sa jeunesse, lorsqu'il décrit ses ases amoureuses dans la *Vita nuova*, deviendra it lombard, tout barbare, lorsqu'il écrira la majeure rtie des épisodes de sa *Divina Comedia*... Ne soyons nc pas étonnés si ce Florentin colossal, qui étreint ses bras le génie du Midi et le génie du Nord, corde son admiration à Sordel, s'il l'évoque comme digne compatriote de Virgile, dans un des plus ux chants du Purgatoire (1)! Il s'inspirera plus

---

1) Ma vedi là, un' anima, ch'a posta,
Sola soletta verso noi riguarda :
Qu'ella ne' n seguira la via piu tosta.
Venimmo a lei : o anima lombarda,
Come ti slavi altera e disdegnosa,
E nel muover degli occhi onesta e tarda!
Ella non ci diceva alcuna cosa;
Ma lasciavano gir, solo guardando
E guisa de leon, quando si posa.
Pur Virgilio si trasse a lei pregando,
Che ne mostrasse la miglior salita;
E quella non rispose al suo dimando;
Ma di nostro paese, e della vita
C'inchiese : e 'l dolce duca in cominciava :
Montava; e l'ombra tutta in se romita
Surse ver lui dil luogo, ove pria stava,
Dicendo : o mantovauo, i'o son sordello
Della tua terra; e l'un l'altro abbracciava.
Ahi serva Italia, di dolore stello,
Nave senza nocchiero in gran tempesta,
Non donna di provincie, ma Bordello
Quell' anima gentil fu cosi presta,
Di dare al cittadin suo quivi festa :
Et ora ni te non stanno senza guerra
Li vivi tuoi, e l'un laltro si rode
Di quei, ch'un muro et una fossa serra.

(Chant VI.)

La discussion politique sur les malheurs et les troubles l'Italie se poursuit pendant plusieurs strophes.

d'une fois de son souvenir, soit qu'il montre Ugolin dévorant le crâne de Rugieri, soit qu'il rencontre Bertrand de Born portant sa tête en guise de lanterne.

De même que la Lombardie avait eu son Bertrand de Born dans Sordel, de même la Catalogne eut le sien dans Guilhem Figuiera. Nous possédons un sirvente dans lequel ce troubadour attaque Rome avec toute la violence d'un précurseur de Luther. Ses imprécations offrent même un intérêt littéraire particulier : elles se rapprochent de la forme que Corneille donnera plus tard à celles de Camille; chaque strophe commence par le mot *Rome :*

Rome trompeuse, conductrice, sommet et racine de tous les maux; le bon Roi d'Angleterre fut par vous trahi.

Rome trompeuse, la convoitise vous égare; vous tondez trop ras la laine de vos brebis.......

Rome, ne me prêchez plus là-dessus : car vous êtes ausse et méchante envers nous et envers les Grecs (1).

La pièce n'a pas moins de trente couplets de la même facture.

. . . .

---

(1) Roma enganairitz,
Qu'etz de tots mals quiza
E sims e razitz;
Lo bon Reys d'Angleterra
Fou per vos trahitz.
Roma trichairitz,
Cobeitatz vos engana,
Qu'a vostras berbitz
Tondetz trop la lana.
. . . .
Roma, e no m'en precz,
Qu'ar yest falsa e trafana
Vas nos e vas Grecx.

En résumé, les troubadours chez lesquels la galanterie exerça un empire qu'elle n'avait jamais eu, qu'elle ne retrouvera peut-être jamais, chantèrent quatre sortes de passions bien caractérisées : L'*amour chevaleresque*, stimulant précieux de tout sentiment élevé, généreux, patriotique; il avait incontestablement pour origine le respect, l'admiration des Celtes pour la femme. Il régna principalement chez les Aquitains ;

L'*amour voluptueux*, source de tous les désordres, de tous les sensualismes ; héritage direct de la corruption romaine ; il exerçait particulièrement son influence chez les Provençaux ;

L'*amour métaphysique* et *mystique*, enfant d'une imagination rêveuse, enivrée des visions et des parfums de l'Orient ; il était l'apanage des Provençaux, des Catalans et des Italiens ;

Enfin, les *passions politiques*, *religieuses et sociales*, brûlant creuset de menaces et d'imprécations, animèrent une foule de *sonnets* et de *sirventes*.... Excitées par l'invasion scandinave et germanique, ces passions ne se montrèrent d'abord qu'exceptionnellement chez quelques poëtes attachés aux conquérants germains par d'intimes relations ou par le sang ; mais nous les verrons, durant le treizième siècle, se généraliser dans la littérature méridionale, sous l'impulsion de la nouvelle invasion du Midi par les peuples du Nord ; lorsque les luttes sanglantes des Guelfes et des Gibelins ouvriront l'Italie aux Allemands, lorsque l'hérésie des Albigeois conduira les Français (1) au cœur de la Provence.

---

(1) Les hommes du Midi les appelaient *Francimans*.

Alors ce ne sera pas le goût littéraire du Nord seulement qui pénétrera chez les poëtes méridionaux : la langue d'*O* elle-même tombera dans un tel discrédit, qu'il ne restera bientôt personne pour la parler correctement et l'écrire.

Cet abandon de la poésie romane eut des conséquences sur lesquelles nous devons nous arrêter.... En essayant de faire connaître les qualités et les défauts de ces quatre grands dialectes : le limosin, le provençal, le catalan et le milanais, nous avons dû rester bien au-dessous de notre tâche, par l'impossibilité où nous sommes aujourd'hui de saisir toutes leurs beautés et, par conséquent, de les définir. Après l'oubli complet qui a pesé sur les langues d'*O* pendant plus de cinq siècles, elles ont été arrachées au mépris du monde savant par Lacurne de Sainte-Palaiye et par Raynouard. De nos jours, un bon nombre de philologues français, anglais, allemands en comprennent assez bien le mécanisme ; mais sont-ils dans les conditions nécessaires pour en apprécier l'harmonie, la grâce, le ton musical qui forment leurs qualités essentielles ? Nous le mettons fortement en doute.

« Nous autres gens du Nord, avec nos étés pluvieux et nos froids hivers, avouait judicieusement M. Villemain à ses auditeurs de 1840, je ne sais si nous sommes bons juges de la poésie méridionale : ce qu'elle a de brillant et de sonore ne fournit pas assez pour nous à la réflexion. Dans la vie tout extérieure, toute sensitive des peuples du Midi, l'harmonie seule défraye pour ainsi dire la poésie ; cette harmonie charme encore un étranger quand il peut l'écouter dans l'idiome original ; mais c'est un son qui s'affaiblit et meurt dans une traduction, et ce qui reste de senti-

ıent et de pensée n'a pas toujours assez de force et de ariété pour soutenir l'intérêt (1). »

Nous irons plus loin que M. Villemain; nous dirons ue l'indigène lui-même ne saisit plus de nos jours)utes les harmonies des dialectes limosins et provenaux; la raison en est facile à comprendre.

Rien de plus intime, de plus spontané que l'impres-.on du langage, dans les races méridionales surtout. hez l'orateur, en effet, tout parle à la fois : l'accent, ı articulation du mot, le mouvement des membres, ; jeu de la physionomie, le regard.... Une langue ne se)mpose pas seulement de phrases et du sens littéra ttaché à chacune d'elles. Une langue, pour le peuple ui la parle, est un ensemble de mots accompagnés e tel mouvement des yeux, prononcés dans telle po-.tion du corps, avec une ponctuation marquée par tel este de la main, tel froncement des sourcils... Qu'est-ce ue *l'accent?* C'est l'art d'appliquer un son, une note, ne mesure à telle partie du discours. Selon que vous ıodifiez ce ton, ces notes, vous pouvez varier la por-ée des mots jusqu'à leur donner un sens tout opposé u sens primitif, transformer l'éloge en satire et la rière en imprécation.

Tout ce qui composait ce complément de la parole, hez les Provençaux et leurs contemporains de la même

(1) C'est par suite de cette disposition des hommes du Midi placer l'harmonie des mots bien au-dessus de la pensée, ıe la musique a fini de nos jours par absorber tellement la ›ésie dans les opéras italiens, que la première seule est :outée, comprise, admirée, tandis que la seconde, entièreent sacrifiée, ne sert qu'à faire passer les niaiseries les plus des, les absurdités les plus fortes sous le couvert de la médie.

langue, sont des éléments complétement perdus pour nous, d'autant plus qu'il s'est écoulé cinq ou six siècles entre le moment où les vrais troubadours disparurent et l'époque, toute moderne, où l'on s'est remis à épeler leur alphabet, à bégayer leur poésie. Cet irréparable malheur n'avait atteint ni le latin ni le grec. Lorsque ces deux langues se corrompirent, l'une en Orient, au point d'être à peine reconnaissable dans la bouche de ceux qui la parlent encore; l'autre dans tout l'Occident, au point de disparaître d'une manière absolue comme langue parlée, elles ne continuèrent pas moins à régner avec toute leur pureté primitive dans la haute région de la littérature et de la science. Les écoles, les académies furent des sanctuaires où les traditions de l'accent, de la notation, du geste se conservèrent sans solution de continuité; il existe peut-être encore des hellénistes et des latinistes qui ne s'écartent pas trop de la diction de Sophocle et de celle de Virgile. Quoi qu'il en soit, le grec et le latin avaient assez longtemps régné sur le monde antique pour donner à leur réputation, à leur gloire des bases inébranlables; ils avaient pour piédestal un socle de siècles assez nombreux pour s'imposer au respect et à l'admiration des peuples qui cessaient de les parler.

Les langues romanes furent privées de tous ces avantages. Cultivées pendant trois cents ans à peine, elles rentrèrent brusquement dans le domaine du bas peuple, qui les estropia. Privées du sanctuaire des écoles, elles disparurent complétement du monde littéraire; toute tradition d'accent, de notation, de mimique se perdit. Quand on s'est rappelé leur existence, quand on a exhumé leur cadavre, on n'a plu trouvé dans le tombeau des bibliothèques qu'un sque

lte sans couleur, sans vêtements, sans ornements térieurs. On a pu en reconstituer l'anatomie, comme ɪvier a refait celle du Mastodonte et du Dinaplote-um; il a été impossible de restaurer les qualités essen-elles de grâce, d'harmonie, de coloris qui faisaient ur principale beauté : nos plus savants provença-stes *traduisent* à peu près le roman ; ils ne le *parlent* as du tout.

X

LA PROSE ROMANE, LE FABLIAU

Si telle est notre conclusion à l'endroit de la poésie omane, poésie toujours chantée, nous serons moins évère en ce qui concerne la prose. Cette forme, pui-ant ses principales qualités dans la pensée qu'elle xprime et n'en recevant que très-peu de la note et de ι mesure, résiste beaucoup mieux que la chanson u l'ode aux hardiesses de la traduction ; elle permet e négliger l'harmonie du mot pour ne s'attacher qu'à 'idée.

Ces considérations nous conduisent naturellement parler du fabliau, partie fondamentale de la prose u moyen âge. Elles nous encouragent à étudier avec uelque attention un genre populaire dont la réputa-on reste bien au-dessous de sa valeur réelle et de influence qu'il exerça sur la littérature française et ır les mœurs.

Le fabliau possède, en effet, le merveilleux privi-ège d'être à la portée de tous les âges et de toutes les ɪtelligences, d'être de tous les temps et applicable à outes les classes de la société. La naïveté de sa forme,

la bonhomie de ses observations lui permettent d'éviter les colères et les proscriptions qui, bien souvent, font disparaître ou mutilent les satires à la Juvénal. Sa critique incessante, modérée, peu prétentieuse, n'attaque pas les hommes ou les institutions avec la brutalité du bélier qui brise, de la sape qui bouleverse; mais avec la persévérance de l'eau qui s'infiltre, délaye, émiette, grain de sable par grain de sable, et qui, après des siècles, a transformé des continents ou construit des archipels.

Si l'on demandait quel est le livre qui a exercé l'influence la plus profonde sur toutes les classes de la société française, celui qui prend le mieux les intelligences au début de la vie et les charme encore le plus à son déclin, hésiterait-on à nommer les *Fables de La Fontaine?* Eh bien! l'autorité salutaire de ce livre fut primitivement exercée par le fabliau. Sur les trois cents pièces qui composent l'œuvre du Bonhomme, il n'en est pas vingt dont on ne retrouve le sujet et la *moralité* dans l'immense collection des *Lais* du moyen âge : le fabliau fut donc chez nous, peut-être même chez tous les peuples, la grande école élémentaire et par cela même universelle de la morale et de la philosophie pratique. La brillante époque de la poésie provençale disparut au treizième siècle, mais le fabliau n'abdiqua pas; son règne se continua sous celui de la fable. Le roi s'était fait reine; son gouvernement n'avait rien perdu de son pouvoir.

La poésie provençale avait gâté bien des choses; elle avait corrompu la grâce à force d'afféterie, le sublime à force d'exagérations hyperboliques, le sentiment à force de subtilité, l'esprit d'observation satirique à force de plaisanteries forcées.

Le fabliau cicatrisa toutes les blessures faites au bon sens, à la vérité, à la simplicité. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet : car ce fut des entrailles mêmes du fabliau que sortirent plus particulièrement le caractère et l'esprit français. Nous n'avons à nous occuper en ce moment que de son origine en général, notamment en ce qui concerne les pays de langue romane.

Le fabliau n'est autre chose qu'un roman de très-courte haleine, un conte.... Les critiques ont longuement disserté sur l'origine de ce genre de composition. Saumaise en attribue l'invention aux Arabes; Huet aux Anglais ou aux Français; on pourrait assurément, avec de tout-aussi bons motifs, invoquer la priorité en faveur des Indous ou des Chinois, des Romains ou des Grecs; puisque le récit d'un épisode inventé par l'auteur se retrouve chez tous les peuples civilisés. Selon nous, la découverte du fabliau n'appartient à personne : cette forme du discours est un produit naturel d'un certain degré de civilisation. Il se montre à certains moments de l'âge des peuples, comme les cheveux grisonnent à tel moment de la vie humaine, comme les feuilles jaunissent à telle époque de l'année. Le chant lyrique, le poëme épique germent spontanément dans la première jeunesse des nations; ils sont les cris de l'âme exaltée, de l'imagination, de la passion effervescentes. La chronique, l'histoire sont les fruits naturels de la maturité des peuples. Le jeune homme, regardant toujours devant lui sans daigner se retourner en arrière, n'a que des chants d'espérance, des évocations vers l'avenir à faire entendre. L'homme mûr aime à se souvenir, à vivre dans le passé; il chante peu, il raconte; il raconte les événements dans l'*histoire;* il raconte ses

réflexions dans le *fabliau*. Le fabliau est donc la *chronique* de l'observation morale et de l'expérience, comme l'histoire est la *chronique* des faits : aussi ne le rencontre-t-on ni chez les Grecs antérieurs à Pisistrate, ni chez les Romains antérieurs à Auguste, ni chez les premiers Scandinaves, ni chez les anciens Bretons. Mais arrivons aux Grecs et aux Latins de la décadence; arrivons aux Scandinaves et aux Germains transformés en Français et en Normands ; arrivons aux Bretons devenus chrétiens, aux Arabes devenus mahométans, aux vieux peuples du Midi parlant la langue romane, nous voyons le fabliau, ce drame de l'existence intime, germer partout, envahir tout.... C'est que ces peuples ont traversé le printemps et l'été de la vie; ils ont vu les fleurs se faner, la saison des orages passer; ils cueillent les fruits de l'automne et les mettent en réserve.

Toute œuvre littéraire, étant et ne pouvant être que l'expression des idées de l'époque où elle est mise au jour, il était naturel que les fables d'Esope, celles de Phèdre, composées à l'âge mûr du peuple grec et du peuple romain, fussent morales et sérieuses. Le roman, le conte de la décadence grecque et romaine, au contraire, devaient être nécessairement licencieux. Athénée, Lucien, ne cédèrent que trop au courant des mœurs de leur siècle; Apulée, Pétrone se montrèrent dignes des Grecs, leurs maîtres; l'histoire anecdotique et secrète enfin aggrava cet état de choses quand elle envahit pour la première fois la langue latine sous Justinien et sa femme Théodora. Procope se distingua dans ce genre scabreux; avant lui, Achille Tatius avait écrit le roman d'amour de *Clitophon et Leucippe;* l'évêque Héliodore surpassa Tatius dans

s *Amours de Théagène et de Chariclée.* Les peuples e langue romane, tous de race gauloise, étant les éritiers directs des sociétés antiques, durent né- essairement reproduire dans leurs fabliaux les pré- ieuses qualités des peuples celtes, grecs et romains aais ils y ajoutèrent aussi les défauts de ces deux lernières nations tombées dans la décadence.

Les fabliers du Midi mêlèrent donc à la finesse de 'observation, au bon sens moral et à la critique en- ée de la race gauloise le sentiment exquis des oremiers Grecs, celui des Arabes, quelquefois aussi hardiesse licencieuse de Pétrone et d'Athénée.

Or, les peuples de langue d'*O* furent incontestable- nt les maîtres des peuples de langue d'*Oui* à l'en- it du fabliau. Ce genre littéraire étant une produc- ion des sociétés d'âge mur, il devait se répandre et riller chez les races du Midi, déjà vieilles dans la ci- ilisation, à une époque où les peuples du Nord, Bour- uignons, Français, Normands, encore au printemps e la vie, ne cultivaient que les grossiers poëmes épi- ues du cycle de Charlemagne et du cycle d'Arthur.

Quelles preuves matérielles donnerons-nous à l'ap- ui de cette assertion ? Comment parviendrons-nous séparer les fabliaux d'origine méridionale de ceux 'origine normande ou française ?

Grâce à l'immense popularité dont ces compositions hilosophiques et populaires jouirent au moyen âge, il rriva que chaque œuvre de quelque mérite fut tra- uite dans une foule de langues, et se répandit chez ous les peuples, presque toujours sans nom d'auteur ; difficulté s'aggrava même au sujet des compositions rovençales.

Lorsque la langue d'*O* disparut, les poésies seules

furent jugées dignes d'être ensevelies dans les bibliothèques; les fabliaux ne se conservèrent que traduits en vieux français. Nous serions donc menacés de ne plus distinguer ceux qui remontent à la langue d'*O*, de ceux qui appartiennent à la langue d'*Oui*, s'il n'existait dans le corps même de ces récits une sorte de certificat de provenance : nous voulons parler des noms des personnages, des localités et de la description du paysage.

Dans le fabliau que cite Legrand d'Aussy (t. I, p. 250), un pénitent se rend en cour de Rome pour obtenir l'absolution; le Pape l'envoie se purifier d[ans] une terre étrangère appelée *Pays de Cocagne* : suit description mirobolante de ce paradis des gourmands et des paresseux. On ne saurait dire si l'auteur de ce *lai* fut l'inventeur de cette fiction ou s'il l'emprunta à quelques devanciers; mais il est positif que le mot *cocagne* ne put être mis à la mode que par un écrivain du midi de la Gaule : car il est composé de deux mots romans qui signifient : *Il y a du gâteau; pays où tout est gâteau* (1).

Comment douter que le conte de *Hucline et Eglantine*, dissertant sur la supériorité de deux amants, l'un chevalier, l'autre clerc, ne soit d'origine provençale? Au début du récit, les deux dames arrivent dans un vallon arrosé par un ruisseau sur les bords duquel s'élèvent grand nombre *d'oliviers fleuris :* elles parlent

(1) *Coco*, gâteau, *gna* pour *n'y gna*, il y en, a....... Ce fut du provençal assurément que le mot passa dans le français.
En 1631, on jouait la farce de *Roule-Bon-Temps, de la haute et basse Cocagne*. Le théâtre de Legrand renferme une pièce intitulée : *le Roi de Cocagne*.

: *livres sterling*, dont l'usage n'était connu que dans province de Guienne, possédée par les Anglais. lles portent les noms tout méridionaux de *Florence* , de *Blanche Flor;* c'est en *Cour d'amour* enfin elles se rendent pour faire juger le différend qui les e. Ce fabliau de galanterie dut par conséquent e traduit en français d'après un *tenson* composé la Provence ou l'Aquitaine.

Le conte justement célèbre de *Grisellidis,* cet admi-al tableau de la vertu obéissante et résignée, ne rait soulever d'incertitude. La scène se passe au teau de *Saluces*, en Piémont, et dans les environs cette résidence ; nul n'essayerait de lui contester provenance piémontaise.

Il en est de même d'*Aucassin et Nicolette*, ce *Daphnis* cette *Chloé* du moyen âge. Ce fabliau, chef-d'œuvre sentiment et de naïveté, fut évidemment composé la Provence ; on l'a même attribué à un chanoine Maguelonne. Les événements se déroulent dans tte contrée ; Aucassin est fils du vicomte de Beau-ire ; Nicolette est une pauvre esclave que ce châte-in a rachetée des mains des Sarrasins pour lui donner ptême. Quand Aucassin fuit avec elle, il se di-vers la mer et monte en bateau ; la tempête les sur l'étrange terre de *Torelore*, dans laquelle ix navires sarrasins viennent les enlever ; l'orage double : il pousse le vaisseau d'Aucassin vers le âteau de Beaucaire, baigné par le Rhône ; celui ii porte Nicolette aborde à Carthage d'où il était rti.

Nous soupçonnons aussi la piquante satire de la *nme qui se noie,* traduite par La Fontaine, d'avoir 1 le jour dans l'Aquitaine ou la Provence ; cette

femme qu'un plaisant suppose avoir remonté le courant, par esprit de contradiction, au lieu de le descendre, était, en effet, occupée, au moment de sa chute, à porter du *vin* aux ouvriers des champs (1).

N'est-il pas d'origine piémontaise aussi le conte si plaisant de la femme qui devient enceinte, prétend-elle, d'un flocon de neige qui lui est entré par la bouche? Le mari, qui n'est pas aussi dupe du mensonge qu'il le laisse paraître d'abord, se rend à Gênes, dès que ce produit miraculeux est devenu jeune homme; il le vend à des Sarrasins, et vient raconter à sa mère que cet enfant de neige a fondu sous ses yeux pendant qu'ils gravissaient une montagne exposée au soleil.

Tous les fabliaux qui présentent une couleur méridionale évidente ne sont pas néanmoins d'origine provençale ou italienne : l'Orient en fournit une collection considérable à nos régions, et ce furent en général nos troubadours et nos chevaliers qui allèrent les chercher dans la Judée ou en Espagne. Les considérations appliquées à l'influence du goût arabe sur la poésie sentimentale des Provençaux s'adressent donc également au développement du conte et de la fable.

Legrand d'Aussy a parfaitement constaté la provenance orientale d'une foule de contes; nous prierons le lecteur, à notre tour, de distinguer ceux qui nous arrivèrent tout faits de la Palestine ou de l'Andalousie, et ceux qui furent composés par des troubadours sous

(1) Nous citerons encore le fabliau de la femme attachée au ménage de cent chevaliers, petite plaisanterie érotique dont la scène se passe sur les bords de la Méditerranée, dans un château assiégé par les Sarrasins. (Legrand, t. III, p. 385.)

l'influence de leurs souvenirs des croisades. Dans le conte des *Trois chevaliers et de la chemise*, par exemple, le fablier a présent à l'esprit, au début de la narration, les paysages de l'Orient. Il fait une invocation au chevalier qui fut *de chair de lion nourri*, qui a *les yeux du léopard*, *le cœur du lion*, *les dents du sanglier*, *l'impétuosité du tigre;* qui *chasse les ours*, *les lions* et *les cerfs*. Mais l'aventure elle-même est tout à fait étrangère aux mœurs arabes et conforme, au contraire, à la galanterie européenne : il n'y avait qu'une châtelaine, en effet, qui eût la liberté d'offrir aux combattants, au commencement du tournoi, une chemise pour toute cuirasse; qui osât, après la lutte, paraître revêtue du vêtement ensanglanté de son amant ; il n'y avait qu'un mari de l'Occident, un mari provençal surtout, qui pût avoir la résignation de fermer les yeux sur un pareil scandale.

Le fabliau de la *Mule sans frein* (Legrand, t. I, p. 1) eut assurément pour auteur des Provençaux revenant du pays des Turcs. Lorsque messire Queux se met à la recherche du frein, il rencontre des troupes de *lions*, *de tigres* et *de léopards* affamés ; la forêt a tous les caractères des bois de la Palestine : le géant qui se fait couper la tête par le chevalier Gauvain et qui la reprend aussitôt pour la remettre sur ses épaules ; le combat du même Gauvain contre un lion, rappellent de bien près les contes des *Mille et une nuits* (1).

Le *lai* de Loiselet présente une couleur orientale non

(1) Le fabliau de l'*Ordre de la Chevalerie* est également moitié oriental, moitié chrétien : les deux héros sont, Hugues de Tabarie, seigneur de Galilée, et le sultan Saladin.

moins tranchée ; l'action se passe dans une île placée au milieu d'une rivière ; elle est couverte de *roses*, de *fleurs* et d'*épices* de toutes sortes. Ces produits méridionaux sont en telle abondance, « qu'un mort soumis à leurs émanations reviendrait à la vie. » Au milieu du verger s'élève une fontaine ombragée d'un *pin;* ses rameaux, éternellement verts, la protégent contre le soleil aux jours les plus brûlants de l'été.... Legrand d'Aussy attribue ce conte à l'Arabe Bid-Paï (t. III, p. 431) (1).

Ce fut encore aux Orientaux que nos fabliers empruntèrent le conte d'une moralité si amusante et si vraie d'Aristote, servant de monture à la maîtresse d'Alexandre. Le conteur arabe attribuait cet acte de servilisme amoureux au visir d'un sultan qui se laissa seller et brider par son odalisque (Legrand, t. I, p. 223). Nos fabliers s'emparèrent du sujet, le mirent sur le compte de l'idole des philosophes scolastiques, et, chose remarquable, ce fut un pape, Pie II, Æneas-Sylvius Piccolomini, qui, pour la première fois, le plaça dans son roman des *Amours d'Euryale et de Lucrèce* (2).

En résumé, un grand nombre de fabliaux présentent

---

(1) Tous les contes, fables, historiettes, réunis sous le titre de *Castoiements*, paraissent avoir la même origine. La collection commence par l'histoire des deux cents moutons qui doivent passer la rivière sur un seul bateau, et que Cervantes a si habilement placée dans *Don Quichotte*.

(2) Citons encore, au nombre des importations de l'Orient, le fabliau du *Marchand qui perd sa bourse*, dans lequel on voit le Roi confier le jugement de l'affaire à un *sage*, à la manière de l'Orient, ainsi que le fabliau de *l'Homme qui n'a qu'un ami*, et qui prouve à son fils, trop orgueilleux du grand nombre des siens, qu'on est heureux d'en compter un seul

es traces évidentes d'une origine provençale ou arabe; 'autres n'offrent rien de caractéristique et peuvent ɔpartenir au Nord comme au Midi; quelques-uns ulement portent des témoignages d'une origine flaande, normande, picarde ou française dans les noms es villes et des lieux qui s'y trouvent cités.

Pourquoi, nous demandera-t-on, considérons-nous s méridionaux comme les intermédiaires qui firent asser les contes arabes dans la littérature française? ar la raison que les Provençaux et les Aquitains eurent vec les Mores d'Espagne des relations infiniment plus équentes que les gens du Nord. Il y avait d'ailleurs ntre l'esprit aquitain et le conte arabe, toujours ıspiré par l'observation, le bon sens, la sagesse ne affinité qui ne s'étendait pas à la littérature du lord, alors grossière, exagérée, barbare. Français, retons, Normands ne cultivaient que ces *Chansons de Gestes*, ces *Romans de la Table Ronde*, entassement aforme d'aventures héroïques qui n'avaient rien de ommun avec les qualités essentielles du fabliau. Il tait donc naturel que le conte arabe, court, net, préis, à la moralité fine et saine, fût avidement accueilli t traduit par les troubadours avant de passer chez les *ouvères*. Ceux-ci n'étaient-ils pas destinés d'ailleurs devenir les héritiers directs de toutes les richesses,

---

ans la vie. La scène se passait d'abord en Arabie; les fabliers u moyen âge la transportèrent à Rome. (Legrand d'Aussy, III, p. 255.)

Dans le conte *des Deux Amis*, les marchands qui en sont les éros habitent, l'un à Bagdad, l'autre en Egypte (*ibid.*, III, p. 262); le fabliau *du Dépositaire* a pour personnage rincipal un More d'Espagne qui se rend à la Mecque. (*Ibid.*, III, p. 282.)

de toutes les qualités des troubadours? C'est ce que nous verrons dans le livre qui suit.

Les trouvères, il faut le reconnaître, surent, à partir du treizième siècle, apprécier la grâce et la portée morale des fabliaux ; ils se les approprièrent avec une telle habileté de composition et de style, qu'ils semblent en être les premiers auteurs. Ils en composèrent de si gracieux, de si remarquables, qu'on a pu les prendre pour les inventeurs du genre lui-même. Bornons-nous ici à poser ces considérations générales ; nous reviendrons plus tard sur le *lai*, sur le conte français; appliquons d'abord aux *Romans de la Table Ronde* et aux *Chansons de Gestes* les études que nous venons de consacrer à la poésie et aux fabliaux des troubadours.

HUITIÈME PARTIE

DÉBUTS DU MOYEN AGE CHEZ LES PEUPLES DU NORD

I

PARALLÈLE DE LA LITTÉRATURE DU NORD ET DE LA LITTÉRATURE DU SUD

Peu de littératures sont aussi diamétralement opposées que celle des peuples de langue d'*O* et celle des peuples de langue d'*Oui*, à laquelle nous ajouterons la littérature bretonne. Pour avoir une idée sommaire de ces diverses poésies du Nord, on n'aurait, pour ainsi dire, qu'à prendre le contraire des poésies provençales et limosines : celles-ci étaient remarquables par la grâce de l'invention, la variété infinie de la forme, l'abondance des images, le brillant du coloris, la brièveté bien proportionnée de leurs compositions ; celles du Nord frappent tout d'abord par le caractère dramatique et sombre de leur sujet, la monotonie de leur rhythme, la sévérité nébuleuse de leurs images ; à partir du douzième siècle, enfin, par le développement démesuré de leurs poëmes incolores.

Il faut remarquer, en effet, deux époques bien distinctes dans les œuvres des bardes bretons et des trouvères franco-normands. Dans la première, qui s'étend du huitième au onzième siècle, des poëtes rudes et grossiers, mais tout d'inspiration, essayent, avec un idiome à peine ébauché, des compositions lyriques d'une grande puissance ; de nobles et saintes passions, triomphant de la pauvreté de la langue, produisent des beautés poétiques franches, sincères et d'une saisissante impression.

Dans la seconde, qui occupe les onzième, douzième et treizième siècles, des commentateurs verbeux et sans enthousiasme, soumettent ces chants primitifs à des paraphrases serviles et ne les mettent à la mode qu'en les gâtant : ils abandonnent les chants lyriques et passionnés des siècles antérieurs, ces cris de guerre improvisés sous la pression immédiate des événements ; ils composent d'immenses épopées sans principes, sans règles, on oserait ajouter sans commencement et sans fin.

Chez les Bretons et chez les Franco-Normands, c'est-à-dire du Rhin à la Loire, c'est partout le même ton général, la même forme narrative. Le drame terrible cherche un complément nouveau dans un merveilleux colossal et déréglé. C'est le règne de l'hyperbole, des géants et des fées, des dragons et des chimères, ayant pour théâtre des forêts immenses, des rochers, des précipices et des torrents enchantés.

La littérature romane (1) avait eu pour berceau l'Aquitaine et la Provence, terres poétiques où les

(1) Afin d'éviter toute confusion, nous réservons la désignation de *romanes* aux littératures du midi de la Loire, de la Catalogne et de la Lombardie ; nous donnerons celle de franco-normandes aux littératures des pays de langue d'*Oui*.

traditions grecques, romaines, arabes même avaient entretenu le foyer de l'imagination méridionale. La littérature des Bretons et celle des Franco-Normands naquirent sous l'impression de courants tout contraires que les tempêtes des mers polaires semblaient pousser vers les plages de l'Océan.

M. Fauriel s'est efforcé de faire admettre une étrange erreur : il a prétendu que la Provence avait été le berceau de l'épopée bretonne et carlovingienne, qui serait passée toute conçue, toute formée des bords du Gard et de la Durance sur ceux de la Loire et de la Meuse. La prétention du célèbre critique est véritablement singulière.... Eh quoi ! les *Romans de la Table Ronde* et les *Chansons de Gestes* sont écrits en langue d'*Oui ;* pendant qu'ils florissent dans le nord-ouest, le midi de la Gaule ne produit pas un seul poëme épique. Les œuvres de longue haleine sont diamétralement opposées à la nature de la poésie, à l'esprit fin, délicat, incisif des troubadours ; et l'historien de ces troubadours s'appuie sur les allégations les plus futiles, sur les rapprochements de textes les plus contestables pour soutenir que le poëme du moyen âge naquit dans la région où il fut si longtemps inconnu !... Il est difficile, on en conviendra, de torturer plus hardiment la vérité.... Nous persistons à dire que le roman chevaleresque fut complétement inusité dans la région des *tensons* et des *aubades* avant le treizième siècle, époque à laquelle nous le montrerons pénétrant au midi de la Loire à la suite des Français de Simon de Montfort.... Il fut, au contraire, une descendance directe des poëmes druidiques, des traditions populaires de la Bretagne et des récits des *Eddas* et de *Nibelungen*.

Nos preuves porteront sur quatre ordres de faits : les

rapports du genre épique avec l'âge du peuple qui le cultive; — le nom et l'origine des héros de ces poëmes; — le théâtre et la nature des événements qui en forment le sujet; — le caractère du merveilleux qui constitue un de leurs principaux ressorts poétiques.

Il est deux conditions indispensables à l'éclosion du poëme : il faut que le peuple soit jeune et à l'époque da ses premières illusions, de ses passions, de son fanatisme; il faut aussi que des événements d'une importance fondamentale soulèvent la nation entière et fassent converger toutes les préoccupations nationales vers le même but.

Or, avant le treizième siècle, les peuples de langue d'*Oui* étaient les peuples jeunes, les peuples d'âge héroïque; les Bretons eux-mêmes, bien que de date plus ancienne, ne conservaient pas moins les qualités poétiques des peuples enfants derrière les retranchements de leur fanatisme, de leur barbarie....... Les Méridionaux, au contraire, étaient les peuples vieux, les peuples désillusionnés, rendus sceptiques par la perfection même de leur civilisation et par leurs intimes rapports avec les nations de l'antiquité.

Les grands faits historiques, les grandes luttes de peuples avaient le Nord pour théâtre, les hommes du Nord pour héros. Charlemagne et ses pairs luttant contre les Huns, les Saxons, les Sarrasins occupaient toute la scène de l'histoire; les traditions bretonnes roulaient sur les luttes d'Arthur et de ses compagnons contre les Saxons et les Scandinaves. Toutes les *Chansons de Gestes*, tous les *Romans de la Table Ronde* (1)

---

(1) On sait qu'à l'époque de Pausanias, les Gaulois faisaient usage de tables rondes : le titre des romans de ce nom vint

urent composés sur ces événements et avec ces personnages, comme la littérature grecque, presque :ntière, puisa ses beautés dans les récits légendaires le la guerre de Troie.

Les hommes du Midi ne furent impressionnés, du ixième au treizième siècle, par aucune grande révolution. Les troubadours eux-mêmes nous ont donné la ›reuve que les croisades les trouvaient assez froids; lles leur offraient une occasion de courir les aventures ›lutôt qu'un motif d'élever à son paroxysme une exaltation religieuse qu'ils ne connaissaient guère. Ils se :ontentaient de mener doucement, sous leur ciel bien-'eillant et pur, une vie toute de plaisir, de prouesses ;alantes et féodales.... promenades nocturnes, intri;ues de castels et de cours d'amour, tout leur inspirait '*aubade* et le *tenson*, le *plan* et le *sirvente;* rien ne les)oussait à composer de vastes combinaisons d'aven:ures de guerre, de haines nationales, de luttes de)euples conquérants et de peuples conquis.

Aussi les troubadours, réduits à chanter de petits :s et de petites passions, faciles à être embrassées l'un regard, à être considérées dans leurs détails :t leur ensemble, nous offrent-ils des poésies parfaiement harmonieuses et bien proportionnées. Les rouvères des douzième et treizième siècles, au conraire, troublés par la grandeur des sujets qu'ils em›rassent, par l'immensité du théâtre, s'égarent dans ette confusion. C'est à peine si, par intervalle, des lans inspirés, des cris d'une passion bien sentie in-

---

ncontestablement de celle autour de laquelle se rangeaient es compagnons d'Arthur pour raconter les événements qui ›rmèrent le sujet de ces compositions.

terrompent la monotonie de leurs chroniques, deux fois plus longues que l'*Iliade*.

Ces poëtes enfants, qui s'adressent à un peuple enfant comme eux, doivent nécessairement être épris du *merveilleux*, de *l'impossible* et les prodiguer dans leurs conceptions : aussi les *Chansons de Gestes* et les *Romans de la Table Ronde* offrent-ils une insurrection permanente contre le naturel et le vrai, un entassement d'apparitions grossières, de visions étranges, de prodiges extravagants. D'où venait cet élément poétique? Les Bretons et les Francs l'avaient-ils emprunté aux Italiens et aux Provençaux? ou bien le cueillaient-ils dans leur propre région comme un fruit indigène?

Le merveilleux colossal et terrible des romans carlovingiens et bretons ne fut pas l'œuvre d'un peuple ou d'une race, mais le produit d'une époque et de ses conditions politiques et sociales.

Quand on parcourt l'histoire des peuplades Scandinaves et qu'on voit des famines périodiques les contraindre successivement à s'expatrier pour aller, les armes à la main, arracher des moyens d'existence aux nations voisines ; quand on assiste à ces assassinats qui détruisent les familles, à ces guerres atroces qui font disparaître les peuples : quand on réfléchit aux misères des survivants ; quand on voit les Armoricains refoulés dans leur presqu'île par les Romains et les Carlovingiens, se réfugier dans la Grande-Bretagne, quand on les retrouve plus tard repoussés de la Grande-Bretagne par les pirates scandinaves, on est obligé de reconnaître que peu de races furent exposées à d'aussi vives souffrances, à de si profondes terreurs.

Or, le malheur et la crainte sont les principales sources de la croyance en des êtres malfaisants qui se

aisent à tourmenter l'humanité.... L'homme qui uffre a inévitablement des visions de géants, de onstres et de fantômes; la tempête et la famine son ur lui des divinités d'autant plus puissantes qu'elles nt plus redoutées. L'enfant épouvanté voit plus ogres, de revenants et de spectres dans une nuit que ille poëtes exaltés, mais sans peur, ne sauraient en venter durant une longue carrière de rêverie.

Nous connaissons déjà par les *Eddas* et par quelques ıants bretons dans quelles terreurs vivaient les polations scandinaves et armoricaines. Cet état d'esrit se continua pendant plusieurs siècles après l'arvée du Christianisme; les années qui précédèrent ın 1000 les rendirent plus vivaces en mêlant aux isères terrestres les craintes jusqu'alors inconnues e la fin du monde.

Jamais les souffrances physiques ne s'étaient aggraées de telles souffrances morales. Si les bouleversements usés par les Barbares s'étaient un peu calmés, leur uvenir vivait encore dans les imaginations et des lamités plus cruelles avaient remplacé les invaons :...... des pestes horribles ravageaient l'Europe s tous les sens; des famines, périodiques, réduient les populations à manger de la chair humaine : à mêler de la craie à la farine qui se vendait u poids de l'or. La féodalité avait ouvert ses cachots : organisé ses tortures : mille présages infernaux anonçaient l'approche de la fin des temps : ici l'on percevait des comètes prêtes à incendier la terre; là- on entendait la trompette de l'ange exterminateur. e roi Arthur et le Juif-Errant pouvaient se consoler : ur supplice aurait bientôt un terme. Le paradis et enfer allaient seuls exister sur les ruines de l'uni-

vers... ; le monde devait finir à tel jour, à telle heure ; on verrait l'air prendre feu, la terre se couvrir de légions infernales qui se partageraient les mortels et les entasseraient sur des grils, dans des chaudières, sur des roues. Dieu rendant le supplice plus terrible, écraserait les pécheurs de ses regards courroucés. On eût dit que les peuples du Nord répudiaient le Christianisme et se rattachaient à la vieille Mythologie scandinave ; ils se faisaient un Christ sans pitié sur le modèle d'Odin ; ils s'imaginaient un enfer tracé sur le plan de celui de *Loke* et de *Hell;* l'Evangile prenait dans leurs mains la forme des chants implacables des *Eddas*. Chacun alors de se livrer aux expiations du pécheur qui se repent ou aux désordres de l'impie qui a perdu toute espérance. Le vieux monde n'avait pas connu ces frayeurs : Grecs, Egyptiens, Romains n'avaient jamais pensé que l'univers pût avoir son dernier jour.

Les Provençaux et les Gascons étaient un peu comme les anciens ; ils ne comprenaient guère ni ces craintes, ni les conceptions ténébreuses et bizarres qui en étaient les conséquences. Leur région, assez épargnée par les Romains, peu bouleversée par les Barbares, restait relativement une des contrées les plus heureuses, les plus favorisées du vieux continent. Certes les joyeux inventeurs du *Pays de Cocagne* et du *Torelore* n'étaient pas disposés à voir le monde en noir, à se préoccuper de sa destruction.... On a remarqué le dégagement avec lequel ils envisageaient les croisades. Des hommes qui se seraient effrayés de l'anéantissement de l'univers, comme le faisaient les gens du Nord, n'auraient pas lancé les plaisanteries peu dévotes de certains troubadours. Nous possédons

e *Voyage au Purgatoire* d'un gentilhomme facétieux, ommé Périllos, qui n'indique pas une très-grande rayeur des supplices de l'autre monde; et les reprohes de Pierre Cardinal à Dieu, au sujet de l'enfer, ne artent certainement pas d'un esprit très-préoccupé les légions de Satan.

Ce fut donc pour des causes toutes contraires et par es conséquences également rationnelles que les trouadours cultivèrent un merveilleux resplendissant de râce, d'harmonie, de couleurs, et que les trouvères t les bardes hérissèrent leurs vastes poëmes d'appaitions extravagantes et terribles.

II

LITTÉRATURE BRETONNE, CHANTS POPULAIRES DU CYCLE D'ARTHUR

A côté des points de ressemblance qui nous autoisent à réunir les Bretons et les Franco-Normands lans la même zone littéraire, nous devons constater es différences essentielles qui distinguent leurs poéies. Celles des Franco-Normands ont un caractère articulièrement belliqueux, héroïque et féodal; l'anour sentimental y joue un rôle à peine naissant; artout circule le souffle puissant de la grande époque le Charlemagne.

Dans les chants bretons, au contraire, dominent les ouvenirs druidiques et sacerdotaux, les sentiments eligieux mêlés aux enchantements et aux sciences occultes.

Quant aux combinaisons recherchées d'une prosodie savante, elles sont à peu près inconnues à la poésie bretonne; si l'on met à part les effets énergiques et un peu brutaux de certaines assonances, on peut assurer que le mérite capital des chants des bardes réside dans les pensées qu'ils expriment bien plus que dans l'harmonie des sons et la perfection du rhythme (1). La poésie romane avait une valeur cadencée, musicale, indépendante de l'idée; elle célébrait généralement des sentiments tout individuels : le plaisir et la galanterie, les émotions affectées et délicates, la louange ou la satire. Elle ne s'occupait guère de sujets religieux que pour les traiter un peu sans façon. La poésie bretonne, au contraire, aimait à raconter les événements politiques et nationaux, les victoires et les désastres; les incidents de l'existence vulgaire n'avaient de prix à ses yeux que lorsqu'ils se rattachaient à des faits généraux : l'extorsion d'un tribut, une vengeance, la mort d'un guerrier sur la terre étrangère devenaient l'occasion de récits que réchauffait le souffle de l'enthousiasme religieux et patriotique.

---

(1) Voir les *Chants populaires de la Bretagne*, par de La Villemarqué.

Il est inutile de nous appesantir sur la simplicité que la prosodie bretonne oppose à la variété infinie de la versification romane. Les vers bretons ne sont pas réduits néanmoins à la monotonie fatigante du vers français contemporain, presque toujours de huit syllabes; ils varient de trois à treize pieds. mais ces deux mesures extrêmes sont rare ; les pls fréquentes sont celles de huit. Les vers de cinq pieds mêlés à ceux de trois ne se rencontrent guère que dans le chant intitulé : *le Vin des Gaulois;* encore ne faut-il y voir que des vers de huit coupés en deux.

Nous en avons de nombreux exemples : le chant 'Alain le Renard (1) raconte les préparatifs d'un ombat; il montre les Bretons « aiguisant leurs rmes, non pas sur les pierres de Bretagne, mais sur s cuirasses des *Gaulois;* » puis « moissonnant sur le hamp de bataille, non pas avec des faucilles ébréhées, mais avec des épées d'acier.... non pas le froient, le seigle de la Bretagne, mais les épis sans barbe u pays des Saxons et les épis sans barbe du pays des *'aulois....* Alain a vu les guerriers battre le blé dans aire foulée; il a vu voler la balle arrachée aux épis ans barbe.... Ce n'est point avec des fléaux de bois : battent les Bretons, mais avec des épieux ferrés et vec les pieds des chevaux.... »

Dans le chant du *Faucon*, le barde populaire raonte le soulèvement des Bretons contre les impôts : extorqués par des envahisseurs venus du pays des 'aulois (2) » à la suite d'une poule étranglée par un aucon et d'un comte tué par une paysanne...... « Au ommet des montagnes noires, la veille de la fête du on saint Jean, trente paysans étaient réunis autour u feu de joie du père.... Kado le Batailleur était à avec eux, s'appuyant sur sa fourche de fer : — « Que ites-vous, mangeur de bouillie (demanda-t-il à ceux ui l'entouraient)? payerez-vous la taxe? Quant à moi, : ne la payerai pas! j'aime mieux être pendu. — Je e la payerai pas non plus! reprend un autre : mes

---

(1) De La Villemarqué, *Chants populaires*, t. I.

(2). Ce mot de Gaulois, prononcé fréquemment avec le ton n mépris dans les chants bretons, n'est-il pas la preuve ertaine que les Armoricains formaient un peuple tout à fait istinct des autres habitants de la Gaule?

fils sont nus, mes troupeaux maigres; je ne la payerai pas, je le jure par les charbons rouges de ce feu, par saint Kado et par saint Jean!... »

Les paysans s'arment de tisons, ils appellent : ils sont bientôt trente mille. Arrivés à Guérande, ils entassent de la brande autour du donjon et y mettent le feu. « La flamme est si ardente, la flamme si folle, que les fourches de métal y fondaient, que les os y craquaient comme ceux des damnés dans l'enfer.... Les gens du fisc hurlaient de rage dans la nuit comme des loups tombés dans la fosse; le lendemain, quand le soleil parut, ils étaient tous en cendre. (*Ibid.*, n. 228.)

Tel est le caractère acerbe, violent, haineux de la plupart des chants bretons du moyen âge; mais ce genre littéraire remontait haut dans l'histoire; les bardes chantaient les événements publics sur le même ton depuis l'époque druidique, ainsi que les légendes du cycle *d'Arthur* et de *la Table Ronde*. Les traducteurs français du douzième et du treizième siècle, en les transformant, leur firent perdre une partie de leur caractère armoricain; mais, grâce aux savantes recherches de M. de la Villemarqué, nous pouvons remonter aux sources de ces chants de la vieille Bretagne et retrouver le berceau de tous les personnages dont ils célèbrent les exploits : Arthur (1),

---

(1) Arthur est le héros du cinquième siècle, celui que les bardes du sixième commencent à élever sur le pavois de l'apothéose populaire. Il est donc contemporain de l'apparition du Christianisme dans la Grande-Bretagne, le chef de la lutte des Bretons contre l'invasion saxonne. Toute sa vie sera le reflet de ces grands événements.

Merlin, Viviane, Lancelot, Genièvre, Tristan, Iseult, Ivain, Erec, Enide, la dame de Brécilien, Perceval, nous apparaissent comme les contemporains de l'époque druidique romaine, peut-être même de l'époque druidique primitive. Ils viennent confirmer l'opinion que nous avons développée précédemment au sujet de l'Armorique qui, d'après nous, formait une nation particulière comprise dans la Gaule, mais séparée, du reste, de cette grande nation par des mœurs, une langue, une religion toutes particulières.

L'Armorique, centre incontestable du druidisme, espèce de sanctuaire de l'idée sacerdotale, attira vers elle, à l'arrivée des Romains, l'élément national obstiné qui repoussait toute transaction avec l'étranger et défendait opiniâtrément l'intégrité de son organisation, de ses croyances. Les personnages que nous allons examiner n'eurent donc aucun rapport ni avec la Belgique, ni avec la Gaule méridionale; ils furent exclusivement Armoricains et Gallois.

Habitués comme nous le sommes à prononcer le nom d'Arthur et de ses chevaliers à la manière française, nous ne leur trouvons rien de bien breton; mais si nous remontons, avec M. de la Villemarqué, à leur véritable origine, si nous leur restituons leur orthographe primitive, nous reconnaissons aisément des Gallois et des Armoricains pur sang.

Chez eux, en effet, point de terminaison en *ric*, en *at*, en *ese* (1); mais des noms à la consonnance bretonne la plus prononcée (2).

---

(1) Orgétorix, Dumnorix, Vercingétorix, Aduat, Sigovèse, Bellovèse.

(2) Uter, père d'Arthur; Gorloës, transformation d'Uter;

Cette distinction posée, examinons ce que devait être l'Armorique d'après le tableau que nous en donnent les contes et les traditions du roi Arthur.

D'abord elle est fondamentalement druidique et sacerdotale ; de plus, elle est monarchique ; elle obéit à des rois et non à de simples brens élus comme dans les autres contrées de la Gaule. Ces rois sont incontestablement héréditaires ; le prestige traditionnel attaché à la grande figure d'Arthur suffirait à le prouver. D'ailleurs la royauté, avec son autorité venant du ciel et non point de l'acclamation populaire, n'est-elle pas une conséquence inséparable du pouvoir sacerdotal ? Partout où prospère la caste religieuse ne trouvons-nous pas la monarchie fortement constituée, principalement dans l'Orient, en Asie, en Egypte ?

Quels sont ces rois bretons, quelles sont leurs mœurs, quels sont leur origine et leur caractère ?...

Le véritable Arthur est un païen, c'est-à-dire un sectateur des druides ; il ne donne pas signe de dévotion à quoi que ce soit et peut aisément passer pour un athée. Son vieux cri de guerre exhale toute la fureur de la vengeance barbare : « Cœur pour œil et tête

---

Hoël, roi des Bretons ; Medrod (Mordred), neveu d'Arthur ; Kaï le Long (Keu), majordome d'Arthur ; Beduyr (Beduier), son échanson ; Gwalhmaï (Gauvain), son héraut à la langue d'or ; Gwenhwyvar ou Gwennivar (Genièvre) ; Merdhyn (Merlin), l'enchanteur ; Chwyblian ou Vivlian (Viviane) ; Maël, serviteur, que les gens du Midi traduisirent par *ancel, ancelot*, servant, domestique ; Oweun (Ivain), Erec, chevaliers ; Luned (Lunette), suivante de la dame de Broceliand (Brecilien) ; Ider fils de Nus, autre chevalier ; Enit (Enide), fille d'Enioul, comte de Cornouaille.

pour bras. » Son père Uter a tué cent gouverneurs et coupé cent têtes. D'après la tradition répandue dans la Gascogne et l'Aquitaine, Arthur (lou rey Arthus) est le grand errant des airs, une sorte d'Ashavérus condamné à des chasses infructueuses et sans relâche, depuis le jour où, passant devant une chapelle, il daigna s'y arrêter à peine un instant et sortit, au moment même de l'élévation, pour courir à la poursuite d'un cerf. Que l'on ne mette pas cette punition divine en doute ! Les paysans ont entendu les meutes invisibles aboyer dans les nuages, les chevaux hennir, le cerf bramer.

Quel est le résultat de cette chasse aérienne et séculaire ? Celui de prendre tous les cent ans une fourmi, un insecte.

Arthur, despote altier et turbulent, vrai sectaire de Tarran et d'Hésus, a donc entendu parler d'un nouveau Dieu : le Christ ; il pénètre par hasard dans son temple ; mais il prend la nouvelle religion si peu au sérieux, qu'au moment le plus solennel du sacrifice il a fait à ce Dieu un outrage grossier. Arthur forme une sorte de transition entre les derniers rois druidiques et les premiers princes chrétiens. Il s'occupe bien moins de Christianisme que de chasse, et sacrifie tous les devoirs de la civilisation nouvelle aux vieux instincts du roi barbare. Bien qu'antérieur à *Morvan* et à *Nomenoe*, il vit tout entier, par le culte de la tradition, dans la Bretagne du moyen âge ; c'est lui surtout que le peuple respecte, redoute, célèbre, adore.

Il est la base du vaste système de merveilleux qui règne dans tout le cycle de *la Table Ronde*, et qui, par l'entremise des évocations et des enchantements,

fait revivre les temps anciens durant les onzième, douzième et treizième siècles.

C'est par ce côté surtout qu'il joue un rôle immense dans l'histoire poétique de l'Europe moderne, et qu'il se détache des traditions de la Gaule romane comme de celle de la Gaule franco-normande.

Le merveilleux arthurien, en effet, a très-peu de rapports avec celui des Romains et des Grecs. Pour trouver quelque chose qui ressemble à ces conceptions colossales, extravagantes, il faut remonter à la mythologie indienne, avec laquelle, nous l'avons déjà dit, les Druides, et les Scandinaves avaient eu d'antiques relations.

Quelques faits serviront à marquer la portée des bouleversements infligés par ce merveilleux aux lois de la nature physique et morale. Dans les recueils des bardes cambriens, Arthur se vante d'être fils d'Uter, lequel s'intitulait « roi des ténèbres, être mystérieux et voilé, ordonnatenr des batailles. » L'arc-en-ciel était son bouclier; il avait foudroyé cent citadelles et pris la forme d'une nuée (Gorlas) pour engendrer le héros qui nous occupe. Arthur possède la neuvième partie de la puissance de son père; il se nomme *le miracle de l'épée.* Uter lui a remis, en effet, une arme enchantée qu'il appelle *la grande épée du grand enchanteur;* à sa mort il monte au ciel, où il forme le *chariot d'Arthur* ou *la grande Ourse.* Beduyr, son échanson, porte une lance qui fait *saigner le vent.* Kai, son majordome, peut passer neuf nuits et neuf jours sous l'eau sans perdre la respiration; il a le privilége de se rendre plus grand que les chênes et de se promener sous l'averse sans être mouillé. Tous les

:ontes cambriens et bretons enfin donnent à ce roi et ıux personnages qui l'entourent une violence de pasiion, une brutalité de langage qui n'ont aucun rap›ort avec les délicatesses du douzième et du treizième iècle, et sont entièrement conformes, au contraire, à a barbarie de l'âge druidique.

Merlin offre des traits de caractère tout aussi saillants : fils d'une vestale, c'est-à-dire d'une druidesse 'ouée au célibat, il construit pour les guerriers breons un monument funèbre avec des pierres mystiques; il annonce qu'on ne pourra consolider les fonlements d'un château qu'après avoir sacrifié un holoauste, et prend part à la distribution des cent robes le laine blanche destinées aux prêtres, dont parle une ieille ballade armoricaine. Ne faut-il pas voir dans ces écits le souvenir de la vénération des Druides pour :s pierres, celui des sacrifices humains et des robes lanches des adorateurs de Teutatès! Merlin est enfin ; barde par excellence, le barde à la harpe d'or, à harpe enchantée. Il transmit ses qualités à ses uccesseurs, les simples bardes du moyen âge. Bien ue ces derniers fussent à l'Armorique ce que les roubadours et les jongleurs étaient aux pays de lanue romane, leurs habitudes, leur caractère difféıient essentiellement. Leur rôle n'avait rien de facéeux, rien de funambulesque. Héritiers directs des oëtes attachés aux Druides, ils mêlaient aux traditions ›ligieuses et aux sciences occultes, le privilége des évoions et des enchantements; ils ne chantaient pas :ur poésie aux sons de la *viole* et de la *manicarde*, ›mme les troubadours, mais avec accompagnement e *harpe*.

Chaque roi, chaque seigneur avait des bardes atta-

chés à son service et chargés de chanter dans les veillées et pendant les repas.... L'auteur du chevalier *Bran* nons montre la dame de Léon « assise à table avec sa famille, les joueurs de harpe à leur poste. » Quand elle apprend la captivité de son fils, elle leur ordonne « de cesser de jouer, car elle a un grand chagrin dans le cœur (1). »

Le jeu de la harpe constituait, même dans les châteaux bretons, comme dans ceux du pays de Galle, une charge bien autrement distinguée que celle des jongleurs du Midi et des fous de l'Ile-de-France. Le harpiste Berhald était officier laïque à la cour du vicomte de Donges dans le onzième siècle, et s'intitulait *telenerius*, du mot breton *telener*, joueur de harpe (2).

C'est par ce côté merveilleux surtout que Merlin occupe une place considérable dans la littérature et dans les traditions du moyen âge. Merlin est le grand-prêtre d'une sorte de démonologie multiforme qui envahit toutes les branches des phénomènes naturels et moraux. Sorcier romanesque par excellence, il est

---

(1) « .... Cessez vite, cessez, joueurs de harpe! mon fils est prisonnier, et je n'en savais rien! » (*Chants populaires de la Bretagne*, t. I, p. 209.)

(2) Un autre harpiste, nommé Kadiou (*Kadiou citharista*), du château d'Auray, signait son nom au bas des actes avant cinq moines et deux abbés crossés. (*Chants populaires*, t. I, p. 214.)

Indépendamment de ces officiers *telenerii* attachés à des cours, il y avait encore des bardes populaires, des chanteurs ambulants, comme le prouvent les premiers vers du chant de *la Fiancée*. « Écoutez tous, petits et grands, le *barde voyageur* encore une fois.... il a composé un chant nouveau; jeunes et vieux, venez l'entendre. » (*Chants populaires*, t. I, p. 260.)

amoureux d'une fée, il habite *la maison flottante de cristal*, c'est-à-dire la mort, d'après le langage figuré des anciens bardes; il délivre enfin l'île de Bretagne du terrible fléau du dragon rouge et du dragon blanc (1).

On connaît ses relations intimes avec les fées, avec Viviane surtout. Surpassant la puissance des autres enchanteurs, il peut se métamorphoser en nain, en vieillard, en jongleur, en cerf. Il se joue si bien des principes de la nature, qu'on se demande à quoi servent la création et ses lois. La volonté de Merlin s'est substituée à celle de Dieu lui-même.

Le personnage de Lancelot n'offre rien de druidique, mais il appartient au merveilleux par excellence du côté de l'amour. Genièvre l'enlève et le retient dans un palais enchanté.

Tristan, tout aussi peu druidique, a des qualités mystérieuses encore plus tranchées : il « est un des trois guerriers de Bretagne qui peuvent prendre, en cas de besoin, telle forme qui leur convient. » Sa mère voulant lui donner la science universelle, un amour inébranlable et sans limites, prépare un philtre, le lui fait boire et obtient des effets qui dépassent ses espérances.

La suivante, Luned, possède un anneau magique dont le pouvoir rappelle celui du fameux *Œuf de serpent*. Ivain se fait remarquer par la brutalité de ses

(1) Il employa même à cet effet un singulier stratagème : il fit creuser une fosse au centre de l'île et y plaça un vase plein d'hydromel d'excellente qualité; il fit couvrir ce vase avec un drap da toile, et quand les dragons, fatigués de se battre dans les airs, se laissèrent tomber sur le drap, sous la forme de deux pourceaux, il les enveloppa dans ce linceul et les enterra dans la fosse.

mœurs, la violence de son caractère. Dans les épisodes qui le concernent, on voit des dames menacer leurs serviteurs de leur couper la tête à la moindre hardiesse de langage ou de les pendre au bout d'un gibet. Les forêts sont placées sous la surveillance d'un homme sauvage, véritable cyclope gigantesque, horrible, qui n'a qu'un pied, un œil au milieu du front et porte une massue de fer.

Dans l'histoire d'Érec, un nain sangle d'un coup de fouet le visage d'une demoiselle d'honneur de Genièvre. Dans la chasse au cerf, ce n'est pas un baiser de la plus belle que reçoit le vainqueur, mais la tête sanglante de l'animal.

Les croyances druidiques occupent une place plus considérable encore dans les traditions primitives qui forment le sujet du roman de *Perceval le Gallois*. La principale prouesse de ce chevalier de la cour d'Arthur est la conquête du saint *graal* (1), vase mystérieux et sacré dans lequel Joseph d'Arimathie avait recueilli le sang de Jésus.

Ce souvenir de la passion du Christ, pris à la lettre, ne nous ramènerait pas au druidisme assurément; mais on ne peut se dispenser de remarquer ce vase de forme plate qui sert à contenir le sang d'une victime expiatoire. Des vases semblables, ordinairement en fer, jouaient un grand rôle dans la religion druidique; ils servaient à recevoir le sang des prisonniers qu'on sacrifiait. Les romanciers français des douzième et treizième siècles, ayant emprunté des personnages

(1) Le *gradal*, *grazal*, *gresal* est, en langue gasconne, un vase très-grand et peu profond, dans lequel on sert les mets des paysans.

romanesques aux traditions bretonnes pour les arranger à la mode chevaleresque, durent changer le plat de fer des Druides en celui de Joseph d'Arimathie, et le sang des victimes humaines en celui de la victime céleste (1).

Il n'est pas de poésie qui donne une idée plus forte du caractère breton, de la persistance des traditions surnaturelles et mystérieuses que l'étrange chant populaire composé sur Héloïse et Abélard, au commencement du douzième siècle (2). Si les deux célèbres amants fussent tombés entre les mains des troubadours, ils seraient devenus des types de la galanterie la plus distinguée, des héros d'un sentiment exquis, dans le genre d'Aucassin et Nicolette : les Bretons firent de la poétique Héloïse une horrible sorcière chez laquelle toute la science d'Abélard s'était transformée en pratiques superstitieuses, en expériences de cabale.

---

(1) L'opinion des Bretons et des Gallois sur la sainteté du *graal* nous semble répondre à cette transformation du vase sacré des druides en celui de Joseph d'Arimathie. D'après leurs traditions, « la sainteté du graal était un mystère qui ne pouvait être expliqué en langue humaine sans que les quatre éléments fussent bouleversés : le ciel fondu, l'air obscurci, la terre ébranlée, l'eau noircie : car il était la vie de la vie. »

M. de La Villemarqué fait observer aussi qu'un des plus anciens contes populaires de l'Armorique supposait l'existence d'un bassin merveilleux qni se remplissait de toutes sortes de mets, au gré de son propriétaire ; il passait pour une des treize merveilles de l'île de Bretagne.

(2) Héloïse et Abélard passèrent plusieurs années au bourg de Pallet, près de Nantes, à la fin du onzième siècle.

Cette pièce est trop caractéristique pour que nous ne la reproduisions pas en entier.

« Je n'avais que douze ans lorsque je quittai la maison de mon père, quand je suivis mon clerc, mon bien cher Abélard; quand j'allai à Nantes avec mon bien doux clerc, je ne savais, mon Dieu, que le breton.

« Je ne savais, mon Dieu, que dire mes prières, quand j'étais chez mon père, petite à la maison.

« Mais maintenant je suis instruite, fort instruite en tous points : je connais la langue des Francs et le latin, je sais lire et écrire.

« Et lire dans le livre des Évangiles, et bien écrire et parler, et consacrer l'hostie aussi bien que les prêtres (1) ; et empêcher le prêtre de dire la messe, et nouer l'aiguillette par le milieu et les deux bouts.

« Je sais trouver l'or pur, l'or au milieu de la cendre, et l'argent dans le sable, quand j en ai le moyen.

« Je me change en chienne noire, ou en corbeau, quand je le veux; ou en porte-brandon (feu follet) ou en dragon.

« Je sais une chanson qui fait fendre les cieux et tressaillir la grande mer et trembler la terre.

« Je sais, moi, tout ce qu'on peut savoir dans le monde; tout ce qui fut jadis, tout ce qui sera.

« La première drogue que je fis avec mon doux clerc, fut faite avec l'œil gauche d'un corbeau et le cœur d'un crapaud.

« Et avec la graine de la fougère verte, cueillie à cent brasses au fond du puits, et avec la racine de l'herbe d'or arrachée dans la prairie ,

(1) Les Albigeois reconnaissaient aux femmes le droit de remplir toutes les fonctions ecclésiastiques..... Abélard, d'après les Bretons, aurait donc partagé leur hérésie sur ce point.

« Arrachée tête nue, au lever du soleil, en chemise et nu-pieds.

« La première épreuve que je fis de mes drogues, fut faite dans le champ du seigneur abbé.

« De dix-huit mesures de seigle qu'avait semées l'abbé, il n'en recueillit que deux poignées.

« J'ai un coffret d'argent à la maison, chez mon père : qui l'ouvrirait s'en repentirait bien.

« Il y a trois vipères qui couvent un œuf de dragon ; si mon dragon vient à bien, il y aura désolation ; il jettera des flammes à sept lieues à la ronde.

« Ce n'est pas avec de la chair de perdrix ou avec de la chair de bécasse, mais avec le sang sacré des innocents que je nourris mes vipères.

« Le premier que je tuai était dans le cimetière, sur le point de recevoir le baptême, et le prêtre en surplis.

« Quand on l'eut porté au carrefour, je quittai ma chaussure et m'en allai le déterrer sans bruit, sur mes bas.

« Si je reste sur terre, et ma lumière avec moi ; si nous restons en ce monde encore un an ou deux ;

« Encore deux ou trois ans, mon doux ami et moi, nous ferons tourner ce monde au rebours.

« — Prenez garde, jeune Loïsa, prenez garde à votre âme ; si ce monde est à vous, l'autre appartient à Dieu (1). »

Héloïse et Abélard vivaient près de Nantes en 1099. Le célèbre professeur avait acquis dans les différentes universités de l'Europe la réputation d'un dialecticien audacieux qui côtoyait toujours l'hérésie. La guerre des Albigeois éclata en 1206 ; elle ne pénétra pas dans

(1) *Chants populaires de la Bretagne*, t. I, p. 227.

la Bretagne, mais elle produisit un trouble si général que le bruit dut en retentir chez les Armoricains. Il est probable qu'un barde, zélé défenseur des intérêts de l'Eglise, vit dans les deux amants des brandons de la guerre des Albigeois et ajouta au chant primitif les derniers couplets, qui formulent très-énergiquement cette pensée. Ce dragon couvé par trois vipères dans la maison d'Héloïse, ce monstre qui doit jeter des flammes à sept lieues à la ronde, cet espoir de faire tourner le monde à l'envers, si elle peut rester deux ou trois années encore avec son doux ami; tout cela ne renferme-t-il pas des prophéties fort transparentes sur les guerres religieuses du treizième siècle?

Les poésies bretonnes traitent aussi un autre ordre de sentiments, avec l'inspiration naturelle et bien sentie qui produit les chefs-d'œuvre. Nous le signalons d'autant plus volontiers qu'il forme un élément poétique et moral fort peu cultivé dans les littératures romanes et franco-normandes : nous voulons parler de la *mélancolie, de la rêverie*..... Ce parfum des âmes souffrantes et résignées occupe une large place dans les chants populaires de la Bretagne. Il se montre tellement conforme à celui des ballades allemandes, qu'on dirait un même souffle descendu d'un même coin du ciel et se divisant en deux branches, pour se répandre sur les bords de la Vilaine et sur ceux du Rhin. Il suffit de lire, pour s'en convaincre, le *Chevalier Bran*, le *Retour du Croisé*, le *Retour d'Angleterre*, le *Frère de lait*, la *Fiancée*.

Le chevalier Bran, fils de Bran le Grand, a été blessé au combat de Kerloan, fait prisonnier, emporté dans la grande Bretagne et enfermé dans une tour.

Il réussit à faire remettre à sa mère une lettre, dans

laquelle il la prie de venir le délivrer : le messager chargé de cette mission doit déployer un pavillon blanc au mât du navire si sa mère peut le racheter, un pavillon noir si la sainte femme ne peut apporter la somme nécessaire. Bran attend donc sa mère avec l'anxiété du captif qui doit mourir s'il ne brise ses verroux. — « Sentinelle, demande-t-il au soldat qui monte la garde à la tourelle, ne voyez-vous paraître aucun navire ? » Après plusieurs demandes identiques, suivies d'autant de réponses négatives, la sentinelle finit par apercevoir un bateau faisant voile vers la tour ; mais elle annonce malicieusement qu'il porte un pavillon noir à son mât, bien qu'elle en distingue parfaitement la couleur blanche. Le chevalier Bran est frappé d'un tel désespoir qu'il tombe anéanti ; la fièvre le saisit, il meurt.

Cependant la mère arrive ; elle entend sonner à mort, et demande à la foule des rues quel est l'événement que ce glas funèbre annonce. On lui répond qu'un chevalier prisonnier est mort pendant la nuit. Elle se fait ouvrir la prison et se jette sur le cadavre de son fils.

Au récit de cet événement plein de larmes, le barde ajoute des observations mélancoliques, qui donnent une juste idée de cette phase du caractère breton.

« Sur le champ de bataille de Kerloan, dit-il, il y a un arbre qui domine le rivage.

« Il y a un chêne au lieu où les Saxons prirent la fuite devant la face d'Even le Grand.

« Sur ce chêne, quand brille la lune, chaque nuit, des oiseaux s'assemblent;

« Des oiseaux de mer, au plumage blanc et noir, une petite tache de sang au front.

« Avec eux une vieille corneille grisonnante, avec elle un jeune corbeau (1).

« Ils sont bien las tous deux, et leurs ailes sont mouillées ; ils viennent de par delà les mers, de bien loin.

« Et les oiseaux chantent un chant si beau que la grande mer fait silence.

« Ce chant-là, ils le chantent tout d'une voix, à l'exception de la corneille et du corbeau.

« Or le corbeau a dit : — « Chantez, petits oiseaux, chantez !

« Chantez, petits oiseaux du pays, vous n'êtes pas morts loin de la Bretagne ! »

N'y a-t-il pas un souvenir de la métempsycose dans les âmes de ce chevalier, de cette mère, qui se sont transformées en oiseaux pour regagner la terre de Bretagne, où tous les habitants représentés également par des oiseaux, les accueillent avec des chants funèbres ?

Dans le *Retour d'Angleterre*, le barde raconte que le jeune Silvestik est parti avec l'armée de la duchesse pour aller guerroyer dans le pays des Saxons ; il s'est éloigné et il ne revient jamais. Sa mère envoie une petite colombe blanche à sa recherche, avec une lettre attachée au cou. La colombe vole et parvient à le rejoindre. Silvestik promet de rentrer dans trois ans au manoir paternel ; mais le terme arrive, et Silvestik ne paraît pas. La mère va sur le rivage. « Un vaisseau de Bretagne vient se perdre à la côte, un vaisseau du pays, sans rames, les mâts rompus, fracassé de l'avant

---

(1) *Bran* signifie corbeau, dans tous les dialectes bretons. (*Chants populaires de la Bretagne*, t. I, p. 215.)

et à l'arrière..... Il était plein de morts. Nul ne saurait dire ou savoir depuis combien de temps il n'avait vu la terre. Silvestik était là ; mais ni père, ni mère, hélas ! ni ami n'avait *fermé* ses yeux ! »

Le Frère de lait est l'histoire de la jeune orpheline Gwennolaï, confiée à une belle-mère qui la maltraite et l'injurie. Tous les parents qui auraient pu la protéger sont morts, il ne lui reste dans ce monde qu'un frère de lait, encore n'est-il pas auprès d'elle. Réduite à faire les travaux les plus grossiers du ménage, elle n'a qu'un espoir, le retour de ce protecteur. Il revient enfin ! à sa vue elle retrouve son courage, et déclare à sa belle-mère qu'elle veut s'unir à lui : la marâtre rit de cette résolution, de cet amour, et emploie son autorité à lui imposer pour mari le palefrenier, Jobikal Loadec... Cette horrible union s'accomplit au milieu des pleurs de la maison entière ; le curé lui-même verse des larmes ; mais au moment d'entrer au lit nuptial, la jeune femme s'échappe : la fièvre la saisit et dans le délire qui l'agite, elle voit son frère de lait qui vient la secourir et l'enlever sur son cheval.

« Que nous allons vite, mon frère, nous avons fait cent lieues, je crois ! Que je suis heureuse auprès de toi, je ne le fus jamais autant.

« Elle est encore loin la maison de ta mère ? je voudrais y être rendue.

— « Tiens-moi toujours bien, ma sœur, nous ne tarderons pas à y être.

« Le hibou fuyait en criant, au devant d'eux, aussi bien que les animaux sauvages, effrayés du bruit qu'ils faisaient.

« — Que ton cheval est souple et ton armure brillante ! Je te trouve bien grandi, mon frère de lait.

« Je te trouve bien beau. Est-il encore loin ton manoir ?

— « Tiens-moi bien toujours, ma sœur, nous arriverons tout à l'heure.

— « Ton cœur est glacé, tes cheveux sont mouillés : ton cœur et ta main sont glacés, je crains que tu n'aies froid.

— « Tiens-moi bien toujours, ma sœur, nous voici tout près. N'entends-tu pas les sons perçants des gais ménétriers de nos noces ?

« Il n'avait pas fini de parler que son cheval s'arrêta tout à coup ; il frémit et il hennit fortement. Et ils se trouvèrent dans une île où une foule de gens dansaient, où des garçons et de belles jeunes filles, se tenant par la main, s'ébattaient autour d'arbres verts chargés de pommes, et derrière, le soleil se levait sur les montagnes.

« Une petite fontaine claire y coulait : des âmes y buvant revenaient à la vie.

« La mère de Gwennolaï était avec elles, et ses deux sœurs aussi.

« Ce n'était là que plaisir, chansons et cris de joie (*Ibid.*, t. I, p. 281) (1). »

---

(1) Dans *l'Épouse du Croisé*, autre ballade du même caractère, une jeune femme est confiée par son mari, qui part pour l'Orient, à son frère, le châtelain de Faouet. Ce dernier, au lieu de traiter sa belle-sœur en gentilfemme, la contraint d'aller dans les bruyères garder ses moutons, comme une vile servante. La noble bergère avait passé sept ans à pleurer, lorsqu'un jour elle se sentit portée à essayer une chanson. Un chevalier approche à ce bruit. Après quelques instants d'hésitation, il reconnaît sa femme ; elle reconnaît son mari. Il apprend l'indigne traitement que

La destinée de la *Fiancée* qui a violé trois fois sa promesse est moins consolante. « Une vipère siffle au bord d'une rivière, elle attend encore une âme : elle en tient déjà quatre, dont pas une n'a été portée au cimetière. Quelle sera la quatrième proie ?... » Deux jeunes gens nobles viennent d'épouser. Au retour de la messe, un grand seigneur bardé de fer, un manteau rouge sur l'épaule, réclame l'honneur de conduire la jeune femme à ses amis du voisinage, promettant de la ramener sans retard. Il la prend en croupe et s'éloigne, « mais on a beau attendre la nouvelle mariée, la nouvelle mariée ne revient pas. « Comme les *sonneurs* de la fête s'en revenaient fort avant dans la nuit, arriva le grand seigneur magnifiquement vêtu. — « On s'est bien diverti à la fête ? leur demanda-t-il. — On s'est bien diverti, mais la nouvelle mariée est perdue. — Perdue, dites-vous ? Seriez-vous bien aises de la voir. — Nous serions bien aises de la voir s'il ne nous arrive aucun mal. Ils parlaient encore qu'ils étaient rendus au rivage. Emportés par une petite barque, ils avaient passé la grande mer, le lac de l'angoisse et des ossements ; ils étaient aux bouches de l'enfer. »

Satan présente les *sonneurs* à la fiancée.

« Que donnerez-vous à ces braves gens pour être venus vous rendre visite. — Tenez le ruban de mes noces, emportez-le si vous voulez ; tenez l'anneau d'or de mes noces, portez-le à mon mari : dites-lui : « ne pleure pas, elle n'a ni désir ni mal... assise

---

le châtelain de Faouet lui fait subir; il va reprocher à ce dernier son indigne et barbare conduite. « Si ce n'était la maison de sa mère et de son père, il rougirait son épée dans le sang de ce cœur plein de mal et d'infamie. »

« sur une chaise d'or, elle prépare l'hydromel pour les damnés. »

De même que la fidèle Gwennolaï était allée avec son frère rejoindre sa mère et ses sœurs dans le paradis, de même la fiancée infidèle était retenue dans le palais de Satan. Car, d'après le proverbe breton, « quiconque est fiancé trois fois sans se marier, va brûler en enfer. » (*Ibid.*, p. 269.)

Ce rapide coup d'œil jeté sur la vieille littérature bretonne fera comprendre tout ce qu'elle offrait de diamétralement opposé à la poésie des peuples méridionaux. Cette dernière s'abandonnait avec ardeur à la galanterie légère, à la satire, à la poésie gracieuse et enjouée. Elle était cultivée par des libres-penseurs fort peu dévots et d'une mobilité d'opinion singulière. Les chants bardiques, au contraire, sanctifiaient quatre principes fondamentaux.

La faiblesse de l'homme tremblant devant les puissances supérieures.

Le devoir d'obéissance envers l'autorité sacerdotale et monarchique.

Le respect de la parole donnée et des traditions.

Le culte des morts, *la résignation* et *la mélancolie*.

Mais la littérature armoricaine arrivait à une époque de transition fatale à l'homogénéité de son caractère; les personnages primitifs et véritab... des légendes d'Arthur et de *la Table R*... subir de profondes transformations. ... douzième siècle, leur réputation était ... la Gaule entière ; peut-être même dan...

(1) *Chants populaires de la Bretagne*, t. I, p. ...

partie de l'Europe. Quand les poëtes de langue d'*Oui* essayèrent de substituer leurs poésies vulgaires aux poésies latines, comme l'avaient fait les troubadours, ils s'emparèrent des personnages rendus célèbres par les récits légendaires, absolument comme Scudéri et les romanciers du dix-septième siècle empruntèrent les grands noms de la Grèce et de Rome pour donner un premier relief à leurs héros. Mais il y eut des beaux esprits à toutes les époques. De même que ceux du siècle de Louis XIII transformèrent leurs amoureux en *galants damerets*, lorsque la mode française fut aux Tircis et aux Mélibée, de même le poëte Wace avait arrangé les chants arthuriens à la mode du douzième siècle dans ses longues chroniques rimées : du *Brut* et du *Rou* (1); de même enfin Chrétien de Troyes vint, au treizième siècle, transformer les rudes joûteurs de *la Table Ronde* en catholiques ardents, en chevaliers galants et généreux, pour procurer à ses nombreux lecteurs des émotions conformes aux idées chevaleresques. Dès lors les chants bretons, passant dans les poëmes franco-normands, perdirent à la fois la langue énergique et rude dans laquelle ils avaient été chantés d'abord, et le caractère sombre, violent, d'une société toute primitive. C'est à peine si quelques traits épars échappèrent au triage [illegible] [illegible]ateurs. L'ensemble des personnages [illegible] ne

(1) Wace avait trouvé [illegible]
dans une chronique lati[illegible]
Geoffroy de Monmouth, [illegible]
mouth déclare à son [illegible]
ancien livre breton, [illegible]
tions, et qui fut apporté [illegible]
lenius, archidiacre d'O[illegible]

forma plus qu'un tableau de la vie féodale : les romans de *la Table Ronde* cessèrent d'être exclusivement armoricains pour devenir aux trois quarts français.

III

PREMIERS CHANTS CARLOVINGIENS — LA CHANSON DE ROLAND

Les *Chansons de Gestes*, composées du neuvième au treizième siècle, renferment, comme les romans de *la Table Ronde*, deux parties bien distinctes : l'une comprend les chants primitifs, écrits d'inspiration, pleins d'énergie, parfois de beautés de premier ordre ; l'autre des additions et des commentaires plus récents, prétentieux et délayés, dans lesquels les raffinements d'une civilisation qui progresse se montrent sous mille recherches de convention.

Les chants de la première période se distinguent aussi par leur concision et leur brièveté ; la *Chanson de Roland* a quatre mille vers ; *Berthe aux grands pieds*, moins ; *le Charroi de Nîmes*, première branche de *Guillaume au court nez*, deux mille. Ces poëmes étaient toujours en musique, comme la plupart des poésies *romanes ;* aussi les trouvères nous montrent-ils les guerriers, jaloux de leur gloire, très-préoccupés de la manière dont ils seront *chantés* après leur mort ; ils s'exhortent à bien faire, afin de ne pas devenir l'occasion d'une chanson malveillante (1).

---

(1) Male cansun de nus ne seit chantée.
Ou bien :
Male cansun n'en deit estre chantée.

Mais ces œuvres primitives furent tellement corrompues, délayées, à partir du douzième siècle, par des rimeurs sans conviction, par des lettrés prétentieux, qu'il ne nous reste peut-être qu'un seul poëme dont on ait respecté la forme première. Il est de nature, il est vrai, à nous faire comprendre la valeur des compositions de cette époque, car ce poëme est la *Chanson de Roland.*

Avant d'appliquer notre examen aux *Chansons de Gestes*, jetons un regard sur la langue d'*Oui* employée par les trouvères qui les mirent au jour; nous le devons d'autant mieux, que plusieurs d'entre eux appartenaient à la race normande, récemment installée dans la basse vallée de la Seine, au milieu des Francs et des Gaulois. Ce peuple nouveau adoptait si bien les lois, les mœurs, la langue des premiers occupants, qu'on ne peut le distinguer qu'à de très-légères différences : cette circonstance contribuera peut-être à nous faire découvrir la véritable origine de la langue d'*Oui.*

Les Normands, qui avaient si cruellement ravagé la France sous les Carlovingiens, s'étaient montrés tout aussi destructeurs que les Saxons envahisseurs de l'Angleterre. Malgré la haine qu'ils avaient soulevée contre eux, ils réussirent toutefois à s'établir définitivement dans la Normandie, sous le duc Roll ou Rollon (911), qui se reconnut vassal de Charles le Simple. Cet événement, qui transformait ces pirates sans patrie en possesseurs de fiefs et en propriétaires réguliers, exerça une profonde influence sur leur caractère et leurs habitudes.

Toute bande d'aventuriers est nécessairement peu nombreuse, comparée à la population indigène. Les

Normands, qui n'avaient amené de la Scandinavie, ni femmes, ni enfants, ni troupeaux, mais seulement leurs barques et leurs épées, durent, en s'établissant à demeure fixe parmi les Gallo-Francs, substituer la dissimulation à leur violence naturelle et prendre envers les vaincus les ménagements dictés par une prudente politique. Le pays était riche, bien peuplé, et ils n'étaient pas trois Normands contre cent indigènes. Pousser ces derniers au désespoir par la confiscation et le massacre eût été s'exposer à la révolte, à l'extermination peut-être. Les Normands surent parfaitement le comprendre : au lieu de contraindre les Gallo-Francs à adopter la religion d'Odin à laquelle ils ne tenaient guère eux-mêmes, ils consentirent à recevoir le baptême pour faire la cour au Roi de France et au clergé ; au lieu de détruire les villas et les châteaux, ils épousèrent les filles de leurs propriétaires (1). Chose plus remarquable, au lieu d'obliger les vaincus à parler scandinave, ils apprirent à parler leur langue...

C'est donc ici l'occasion d'examiner quelle devait être cette langue indigène dont ils furent si prompts à faire usage.

L'ancienne langue *gallo-belge*, avons-nous dit au commencement de cet ouvrage, ne dut pas « disparaître sous l'invasion latine. » Car la civilisation romaine n'avait pénétré que très-imparfaitement entre la Seine et le Rhin. Fut-elle plus maltraitée par les Barbares du Nord du quatrième au sixième siècle?

(1) Rollon en donna doublement l'exemple : dans une première expédition il avait épousé la fille du comte de Bayeux ; plus tard, il prit pour femme Ghisèle, fille de Charles le Simple (911).

Cette langue d'*Oui* qui, dès le neuvième, se partageait le sol français avec la langue d'*O*, était-elle la langue des Germains, la langue des Francs à moitié Scandinaves, ou la langue de Normands tout à fait Scandinaves? Non; la langue d'*Oui* qui devenait le français n'était pas la langue germanique : car le germain était l'allemand moderne, et peu de langues sont aussi diamétralement différentes que celle de Berlin et celle de Paris : non, elle n'était pas le dialecte franc, car le franc était le tudesque et nous avons vu Charlemagne échouer complétement dans ses efforts pour le répandre entre la Seine et le Rhin; elle était tout aussi peu un idiome scandinave, car le scandinave devint l'anglo-saxon: et Rollon qui le parlait ne put se faire comprendre des Francs lorsqu'il prononça les mots *by godd* devant Charles le Simple (1).

Qu'était donc cette fameuse langue d'*Oui* appelée à de si belles destinées? Elle était la langue *rustique* ou *vulgaire* dont le nom est fréquemment cité dans les chroniques et dans la vie des saints; elle était l'ancienne langue gallo-belge contemporaine de Jules César; elle se conserva particulièrement dans le pays wallon, comme l'ancien *celte* se conservait dans l'Aquitaine et la Gascogne, comme l'armoricain, autre langue gauloise, se maintenait dans la Bretagne.

Or rien de plus nettement établi que la persistance de cette langue *gallo-belge* à former, à toutes les épo-

(1) Le chef normand refusa de baiser le pied de Charles le Simple, en s'écriant *nese by godd* (non, de par Dieu). Ces mots étonnèrent à tel point les Français qu'ils surnommèrent les Normands les *Bigoths*.

ques, le langage du peuple subjugué. De même que les savants d'Italie ont prouvé que les rudiments de l'italien moderne existaient, à l'état de patois populaire, à côté du latin de Cicéron : de même il est facile de prouver que les rudiments du français moderne existaient, au même titre, à côté du latin de saint Hilaire de Poitiers, d'Alcuin, et d'Hincmar.

M. Genin (1) trouve des vestiges de ce français primitif dans les noms de lieu cités par des chartiers du septième et du huitième siècles ; il rappelle notamment des mots bien et dûment français : *Allier, Cort, Mollet, Vandres, Granvillart, Rosières, Moselant, Bain, Vaux, Belmont, Bestiaux, Romans, Calmont.*

Cette langue vulgaire était si répandue sous Charlemagne, que les lettrés, les évêques, traduisaient en latin les volumes et les chartes écrits en cet idiome. Dans la *Chanson de Roland*, nous voyons que :

Turpin a pris pane, anque et parchemin
Si fait la charte de Romanz en latin;

absolument comme, de nos jours, les notaires du midi de la France traduisent les conventions des paysans du patois en français et laissent à peu près intacts les noms propres des parties et ceux des localités qu'ils habitent, se bornant à les habiller à la française. On n'ignore pas que les prédicateurs prêchaient en français rustique dans le Nord, comme nous les avons vus prêcher en roman vulgaire dans le Midi. Le pape Grégoire V s'exprimait en trois langues, dit son épitaphe, dont l'une était *usus francica vulgari.*

(1) Préface de la *Chanson de Roland.*

Brunon, élu en 996, enseignait le peuple en allemand, en français et en latin.

M. Villemain, dans son *Cours de Littérature au moyen âge*, parle d'un assassinat qu'une chronique de Mortagne, du huitième siècle, dit s'appeler vulgairement *murt*: il ajoute que les Normands remontaient la Seine jusqu'à Paris sur des navires nommés *bargas*, dans la langue du pays. Quelques autres noms propres des huitième, neuvième et dixième siècles lui paraissent appartenir au même idiome, notamment *Cellas*, *Ferrerias*, *Valcresson*. (t. Ier, p. 203.)

Hincmar, évêque de Reims, parle de dispositions militaires, désignées *vulgari sermone* sous le nom de *scaras*.

M. Ampère, enfin, nous donne des échantillons concluants et nombreux de ce vieux langage indigène; il nous le montre s'insinuant dans les écrits de la basse latinité, parfois même imposant aux mots latins eux-mêmes de telles modifications qu'il les transforme en barbarismes inacceptables (1).

Adalard, parent de Charlemagne et abbé de Corbie,

---

(1) Dans Sulpice Sévère, le mot latin *tripodas* devient *tripetias*. Saint Hilaire emploie les mots *despoliare*, dépouiller; *se reservare*, se réserver. Des diplômes, des Capitulaires, renferment les mots *campania*, campagne; *escambium*, échange; *franchisia*, franchise; *bacco*, jambon; le Concile de Tours emploie le mot *garnitus*, garni (935); à la même époque on écrit *portare*, porter; *pensemus*, pensons; au neuvième siècle *musardus*, musard; *repauset*, qu'il repose; *se presentare*, se présenter...

Dans le poëme d'Abbon, moine de Saint-Germain, on trouve des mots de langue vulgaire destinés à expliquer dans la glose les expressions littéraires du texte. Un titre de 960 renferme les mots *dam*, pour damnum; *dreit*, droit; *journal*, mesure de terre; *val*, vallée.

excellait à prêcher en langue vulgaire, et se conformait ainsi aux recommandations des conciles de Reims, (813), de Tours et de Mayence (847). La langue rustique passa naturellement de la chaire dans les assemblées ecclésiastiques, notamment dans le Concile de Mousson ; à plus forte raison dans les réunions laïques ou féodales. Preuve plus concluante encore ! En 995, Hainon, évêque de Verdun, s'exprimait en langue gauloise, *lingua gallica,* et les membres du Concile d'Arras, en 1025, durent faire traduire en français vulgaire la profession de foi exigée de certains hérétiques, par la raison que les accusés n'entendaient pas le latin (1).

La découverte récente d'un cantique du neuvième siècle en l'honneur de sainte Eulalie, vient ajouter au serment de 843 un précieux échantillon du français de cette époque, tel qu'on le bégayait dans les provinces wallonnes (2).

Ce n'était donc plus le peuple seul qui n'entendait pas le latin; les rois eux-mêmes l'avaient désappris. Hugues-Capet ayant une entrevue secrète à Rome avec l'Empereur, en 981, dut employer l'intermédiaire d'un évêque pour se faire traduire en *gaulois* ce que la conversation de l'Empereur renfermait de plus important.

Il est incontestable enfin que les *Chansons* composées au neuvième siècle contre le neveu de l'évêque de Tours,

---

(1) *Audita per interpretem vulgarem excommunicationis sententia.*

(2) Voldrent la faire diaule servir;
Elle non escoltet les mals conseilliers,
Ne por or, ned argent, ne paramens
Qu'elle perdesse sa virginitet.
La domnizelle celle cose non entendit.

ainsi que les cantiques populaires, *urbanas cantilenas*, rimés par le chanoine de Rouen, Therbaud de Vernon, sur les légendes de saint Wulframm, et de saint Wandrille, étaient en langue vulgaire.

Les Francs et les Normands s'établirent successivement dans la zone du *Gallo-Belge* ou *Wallon;* les premiers ayant perdu toute leur supériorité politique après la bataille de *Fontanetum,* un grand nombre même ayant repassé le Rhin avec Louis le Germanique, le peu qui resta de ce côté dut nécessairement apprendre la langue indigène, ou *gallo-belge,* qui se généralisa et remplaça toutes les autres. Quelques mots germains pénétrèrent sans doute dans le *wallon* primitif; mais le corps même de cette langue demeura intact, s'imposa à tous les conquérants; les Francs et les Normands se trouvèrent n'avoir, à partir du dixième siècle, qu'une même langue; par la raison qu'ils avaient accepté celle des vaincus.

Ce ne fut pas dans l'ancienne Belgique seulement que le wallon établit son domaine, il se répandit rapidement dans la majeure partie des cours royales et seigneuriales de l'Europe. Aussi le roi Robert, voulant envoyer un ambassadeur à divers princes, choisit un moine de Saint-Michel, parce qu'il connaissait à fond la langue française : *quin francigenamque loquelam.* Ce fait n'est-il pas une dernière preuve de l'existence d'une langue générale, ayant régné, comme nous l'avons déjà dit, du Rhin à l'Ebre, en passant par dessus les Pyrénées, et de la Manche à l'Arno, en franchissant les Alpes; langue séparée en deux dialectes, le *gallo-belge* qui devint le wallon, et le *gallo-celte,* qui forma le roman méridional? La vaste unité linguistique présentée par la race gauloise à l'époque

de la fondation de Rome, avait été considérablement troublée par l'invasion des Romains d'abord, par celle des peuples germaniques ensuite ; mais le torrent perdant de sa violence, le génie gaulois se réveillait, et sa vieille langue retrouvait le caractère d'universalité qu'elle avait un moment perdu.

Ne soyons donc pas étonnés si le *gallo-belge*, devenu le *français-wallon* du dixième siècle, n'offrait pas des différences tellement tranchées avec les dialectes du Midi, que les Provençaux, les Catalans et les Lombards ne pussent facilement se mettre en mesure de le comprendre et de converser avec l'ambassadeur du roi Robert. Les Bourguignons avaient désappris le germain, tout comme les Francs et les Normands, pour adopter la langue indigène ; les Normands ne s'étaient pas bornés à l'apprendre, ils l'avaient répandue dans le sud de l'Italie et ils se disposaient à la transporter en Angleterre.

La persistance de l'ancienne langue gauloise à se maintenir dans le bas peuple, soit dans le Midi, soit dans le Nord, durant les premiers siècles de la monarchie, est donc un fait incontestable : les guerriers mérovingiens et carlovingiens parlaient allemand et tudesque ; le clergé et les savants parlaient latin ; mais le peuple parlait gaulois.

Ce qui n'est pas moins bien établi, c'est l'ennoblissement de cette langue, son élévation au rang de langue littéraire et poétique, sous les derniers Carlovingiens et les premiers Capétiens, alors que le latin restait la langue exclusive des lettrés. Cette renaissance s'accusa de la manière la plus éclatante dans un des plus grands mouvements poétiques de l'Europe : la création des *Chansons carlovingiennes*.

Les *Chansons de Gestes*, avons-nous dit, renfermaient deux parties distinctes : les chants primitifs, écrits d'inspiration, sous l'impression immédiate des grands événements du règne de Charlemagne ; les développements postérieurs introduits par de simples rimeurs, dissertant sur des hommes qu'ils n'avaient point vus, racontant des événements que la tradition seule leur avait fait connaître.

Les premiers chants célébraient la guerre et toutes ses fougues avec une exaltation qui rappelle celle des chants scandinaves ; quant à l'amour, au contraire, mobile de toutes les poésies romanes, ils en constataient à peine l'existence, avec une froideur qui le réduisait au rôle d'acte brutal, de simple mouvement instinctif. Voilà, dès le début, la différence qui sépare les trouvères des troubadours nettement établie : voilà les champs des deux poésies parfaitement limités. Les poëtes du Nord développent les grandes passions nationales et non point les fantaisies et les petits sentiments individuels ; ils lancent des imprécations sauvages et non pas de fines satires ; ils écrivent, enfin, dans une langue rude et mal ébauchée et non point dans la langue souple, perfectionnée, harmonieuse des troubadours ; mais quelle inspiration sincère, quelle puissance de pensée, quelle profondeur de conviction dans les élans de ces âmes bouillantes.

Le premier fragment qui nous révèle les qualités les chants carlovingiens, c'est le dialogue d'Ogier et de Didier, reproduit par le moine de Saint-Gall.

Ayant appris la venue du redoutable Charles, le héros carlovingien et le roi lombard « montent sur une tour très-élevée d'où l'on peut distinguer l'arrivée de l'Empereur au loin et au large. En apercevant les

bagages, *plus considérables que ceux d'une expédition de Darius ou de Jules César*, Didier dit à Ogier : « Charles est-il dans cette armée si nombreuse ? — Ce n'est pas encore lui, répond ce dernier... Voyant ensuite l'armée composée du rassemblement des habitants de l'empire tout entier, Didier croit positivement que Charles *s'exulte* au milieu de cette multitude.... Pas encore, répond Ogier, pas encore.... Didier commence à se troubler. Que ferons-nous, dit-il, s'il en vient un plus grand nombre ? — Tu verras de quelle manière il se présente.... Pour ce que nous deviendrons, je l'ignore.... Et voilà que, pendant qu'ils discouraient, leur apparut l'école qui ne connaît pas de vacances ; à sa vue Didier frappé de stupeur s'écria : Voilà Charlemagne.... — Pas encore, répond Ogier. Après s'avancent les évêques, les abbés, les chapelains, les clercs et ceux qui les accompagnent. — Descendons, s'écrie Didier, effrayé de la clarté du jour et désirant la mort ; descendons et cachons-nous sous terre, devant la face de ce terrible ennemi. Mais Ogier épouvanté lui-même, car il connaissait le cortége de l'incomparable Charles, ayant eu la coutume de le voir dans des jours meilleurs, répond au Roi : Quand tu verras les champs se hérisser d'une moisson de fer, le Pô et le Tesin inonder ces murailles de noires vagues de fer, alors tu pourras t'attendre à voir paraître Charles.... Il n'avait pas encore fini de parler, qu'à l'ouest et au nord s'éleva une sombre nuée qui changea la clarté du jour en ténèbres ; l'Empereur s'approchant davantage, le jour devint plus noir que la nuit ; alors parut Charlemagne lui-même, tout de fer : casque de fer, bracelets de fer, cuirasse de fer sur la poitrine et les épaules, lance de fer à la main

gauche, bouclier de fer, cheval bardé de fer; son visage jetait l'éclat du fer. Ceux qui le précédaient et ceux qui l'entouraient, cherchant à imiter autant que possible ce terrible appareil, le fer remplissait les champs et les places; les rayons du soleil étaient réfléchis par des pointes de fer... O fer! fer! hélas! tel fut le cri confus du peuple et le fer donna le tremblement aux remparts de la forteresse.

« Ces choses que moi, bègue et édenté, poursuit le poëte, j'ai essayé de développer dans un trop long discours, Ogier, la sentinelle véridique, les ayant saisies d'un coup d'œil rapide, dit à Didier: Voilà celui duquel tu t'es si impatiemment informé; et ce disant, il tomba presque sans vie. »

Ce débris évident d'une ode carlovingienne, mise en prose par le moine de Saint-Gall, donne, croyons-nous, la note exacte des premières *Chansons de Gestes;* nulle part l'idée de la grandeur de Charlemagne, du prestige qu'il exerce, de la terreur qu'il répand, n'éclate avec une telle puissance. C'est incontestablement la meilleure introduction que l'on puisse placer en tête de la *Chanson de Roland*, cette magnifique oraison funèbre des pairs de Charlemagne (1) :

Ce poëme remarquable est la perle du cycle carlovingien au point de vue du sujet, de la composition et de l'élévation des sentiments. Le trouvère The-

---

(1) Remarquons aussi la singulière ressemblance que le dialogue d'Ogier et de Didier offre avec celui de l'enfant et du vieillard, du chant basque d'*Altabiçar* : dans les deux compositions, c'est la même énumération ascendante destinée à exprimer la formidable puissance de l'armée qui approche, en faisant ressortir la grandeur du danger.

roulde, dominé par la double inspiration de la douleur et du patriotisme, en avait habilement combiné, mesuré toutes les parties. L'action roule sur quatre personnages principaux : Roland, Olivier, Turpin et Charlemagne. Pour mieux faire ressortir ces beaux types, le poëte chrétien et chevaleresque a placé dans le camp ennemi le traître Ganelon (1), le Sarrasin Marsille, et le farouche Baligand (2).

Les événements principaux, nettement caractérisés, se détachent de la narration comme les scènes dans une œuvre dramatique. Ils se dressent aux yeux comme les jalons autour desquels les détails viennent se grouper avec une gradation d'intérêt d'une véritable éloquence. Nous citerons les causes de la brouillerie de Roland et de son beau-père Ganelon ; le récit de la bataille, dans lequel le trouvère déploie toutes les ressources de son génie ; le retour tardif de Charlemagne, averti par le son du cor ; la vengeance de l'Empereur qui défait les Sarrasins et tue Baligand ; le jugement de Ganelon au champ de mai et sa condamnation à être écartelé et pendu ; enfin l'apparition de l'ange qui ordonne à l'Empereur un pèlerinage expiatoire dans la Terre-Sainte.

L'analyse des principaux épisodes nous permettra de reconnaître à quelle hauteur s'élevaient, au dixième siècle, l'amour de la France, la foi chrétienne, le dé-

(1) D'après Genin, Ganelon serait un nom supposé. Il viendrait de l'évêque de Sens, Ganelon, qui trahit Charlemagne, et dont on appliqua le surnom à tous les traîtres. Il est positif, en effet, que ce nom n'a rien de gascon, rien de basque... On n'ignore pas que le véritable chef des Basques, à Roncevaux, était le duc Loup.

(2) Le nom de *Baligand*, *Beligand*, est resté dans le patois gascon comme synonyme de vagabond, voleur, brigand.

vouement à l'Empereur. L'éclat de ces grands sentiments illumine chaque épisode et le remplit de poésie; pas un mot de galanterie ou de satire, pas un hors-d'œuvre de simple ornementation, pas une description gracieuse ou piquante : tout est grave et profondément senti.

La bataille n'est pas commencée, l'arrière-garde entre à peine dans la gorge fatale, que le trouvère, jetant les yeux sur elle, s'abandonne à des pressentiments tristes et du plus grand effet : « Les Français, dit-il, ne reverront plus leurs pères, ni leurs familles, ni Charlemagne qui les attend à l'extrémité du vallon. » Une vague tristesse gagne le cœur de Charlemagne lui-même, au milieu de son retour triomphant. Arrivé au sommet des Pyrénées, quand il aperçoit le versant gaulois au bout duquel s'étend sa belle France, il sent les pleurs venir à ses yeux; ses chevaliers cèdent à la même impression en songeant aux jeunes filles et à leurs femmes qui les y attendent (1).

Le cri de guerre des douze pairs de Marsille n'est privé ni de poésie ni d'effet dramatique. Ce n'est pas sans effroi qu'on entend les redoutables adversaires des chrétiens comploter le guet-apens de Roncevaux, jurant de se trouver fidèles au rendez-vous, et se dis-

---

(1) Virent Guascuigne (la Gascogne), la terre lur seignur
Dunc lor remembret des fius et des honurs,
Et des pulcele, et des gentils oixurs épouses
Cel n'en i ad ki de pitet ne plurt.
Sur tuz les altres est Carles anguissus,
As porz d'Espaigne ad lesset sun nevud;
Pitet l'en prent, ne poet muer n'en plurt.

tribuant d'avance les adversaires qu'ils doivent égorger (1).

Les Sarrasins approchent et le danger grandit. Les pairs de Charlemagne engagent Roland à sonner du cor pour rappeler l'Empereur; Roland s'y refuse, ne voulant pas faire à des chrétiens la honte d'invoquer du secours contre des vils musulmans. « Si le roi Marsille nous a vendus, dit-il, c'est le fer seul qui doit solder son compte (2). »

La bataille est splendide : l'action, le tumulte, le choc des passions éclatent dans leur vérité. Tous ces héros vivent, palpitent, menacent, prient. Ce n'est pas une bataille méthodique et froide de Van Meulen, c'est une mêlée de Salvator Rosa. On entend les défis et les imprécations des combattants, le bris des épées et des massues; on voit le sang couler, les membres se briser, les corps tomber en pièces, les chevaux courir, se cabrer, s'abattre.

Engeler, le Gascon de Bordeaux, pique son cheval et lui lâche la rêne; il va frapper Escremis de Val-

---

(1) Je conduirai mun cors en Rencesvals, dit l'un.
— En Rencesvals irai mun cor juer.
Et chacun d'ajouter :
— En Rencesvals guierai ma compaigne. . . . .
— En Rencesvals a Rolland irai juindre. . . . .
— En Rencesvals irai lorgoil desfaire. . . . .
— . . . . En Rencesvals irez as porz passant.
Si m'aiderez a conduire ma gent. . . . .
— En Rencesvals irai Rolland occire. . . . .
.... Ma bonne épée ai ceinte. . . . .
En Rencesvals, jo la teindrai vermeille. . . . .

(2) Li reis Marsille de nos ad fait marchet
Mais as espées lestuverat esleger » aoi!

., lui détache l'écu du col et lui écrase le haubert, i disant : « Il n'y a pas à y revenir (1). » utier de Luz, autre Gascon, atteint Estorgan d'un aussi funeste, et lui dit naïvement : « Le mal est remède (2). »

rpin lui-même, cédant à la coutume, mêle d'étran- ılaisanteries aux horreurs du carnage.

ıche a traversé le cœur, le foie et les poumons Aumacour. « Qu'il en pleure ou qu'il en rie, là un vrai coup de baron, » s'écrie l'archevê- 3).

geler de Bordeaux continue ses prouesses ; il e son épieu dans le corps de Mauprimis, dont ı emporte l'âme ; puis il attaque l'émir de Bala- lui pousse un épieu dans le ventre, ce qui fait ı Olivier, saisi d'enthousiasme : « Elle est belle taille (4) ! »

land pourfend Chernuble en deux, en lui disant il ne saurait attendre de secours de Mahomet. » ite les Sarrasins de *gens affamés*, et leur assure ; ne remporteront pas la victoire.

rpin court tuer un païen, sous prétexte « qu'il lui t fort hérétique, et comme il ne peut *souffrir ni*

E Engeler, li Guascuinz de Burdele,
Sun cheval brochet, si le lanchet la resne,
Si vait ferir Escremiz de Valterne,
Lescut del col, li freint et escantele,
L'osberc lui fausse, de dessus la gonelle ;
Après li dist : « Turnet ester à perdre ; aoi ! »

Après li dist : « Ja ni aurez guarant. »
Que l'abat, cui qu'en peist a cui nun
t l'arcevesque : « Cist colp est de baron. »
..... Gente est notre bataille !

couardise ni couard, il trouve parfaitement juste de le percer d'outre en outre. » Et les Français d'applaudir, en s'écriant : « Bien frappé !... L'archevêque sait parfaitement défendre sa croix. »

Mais la fortune change et se tourne contre les chrétiens. Turpin voit avec douleur les Français écrasés par le nombre. «Seigneurs barons, ne cédez point à des pensées de faiblesse ! dit-il ; au nom de Dieu, ne songez pas à la fuite ; que nul homme de bien ne puisse *en chanter une mauvaise chanson.* Mieux vaut mourir en combattant.... Ceci est notre dernier jour, sans doute ; mais, je vous le garantis, on nous prépare des lits dans le ciel. » Les Français, exaltés par ces nobles paroles, répètent avec héroïsme : « Frappons les païens, frappons ! c'est le seul moyen d'éclaircir les rangs qui nous étouffent (1). »

Roland, voyant le danger, veut sonner du cor, afin de rappeler Charlemagne qui pourrait encore entendre. « Non, reprend Olivier dans un élan sublime, il n'y aurait plus de courage !... Tout d'abord vous n'avez pas voulu m'écouter..... Si Charlemagne s'était trouvé parmi nous, nous n'aurions pas essuyé cette défaite ; maintenant que nous l'avons subie, épargnons à notre maître la douleur de la partager et d'assister à la mort de tant de braves. »

Au milieu de cette mêlée furieuse, où tout s'entasse et se confond, Olivier reçoit une blessure à la tête ; le sang obscurcit sa vue, et il vient frapper Roland, qu'il prend pour un Sarrasin. « Sire compagnon, le faites-vous exprès ? reprend Roland sans se fâcher ; vous ne m'avez aucunement défié ; c'est moi Roland, votre

(1) Ferez païen pur la presse derumpre, disent Français.

ami. » — « Je vous reconnais au parler seulement, reprend Olivier, car je n'y vois plus ; pardonnez-moi donc si je vous ai frappé. » — « Je le puis d'autant mieux, répond Roland, que je n'ai point de mal. »

L'archevêque, prévoyant le funeste résultat de la journée et n'attendant plus de secours du côté des hommes, tourne son espérance du côté de Dieu. Il pousse son cheval vers une éminence et harangue les chrétiens : « Battez votre coulpe, dit-il, et je vous donnerai l'absolution ; si vous mourez, vous serez martyrs. » Les Français s'agenouillent ; l'archevêque les bénit, et que leur donne-t-il pour pénitence ; l'ordre de frapper de toutes leurs forces (1) !

Vers la fin du massacre, Roland blessé rencontre Turpin à l'agonie, il l'embrasse, veut bander ses plaies, et va reconnaître ensuite les cadavres des chevaliers morts.....

.C'est ici que la foi chrétienne éclate dans toute sa puissance. Roland les relève, et les porte chacun à son tour aux pieds de l'archevêque, afin qu'ils ne meu-

---

(1) D'altre part est li arcevesque Turpin,
Sun cheval broche (pique) e muntet un lariz.
Franceis apelet, un sermun lur ad dit :
« Seignurs baruns, Carles nus laissat ci,
Pur notre rei devum nus ben murir ;
Chretientet aidez à sustenir.
Bataille aurez, vos en estes tus fiz !
Kar à vos oilz veez les Sarrazins.
Calmez vos culpes, si preiez Deu mercit ;
Asoldrai vos pur vos anmes guarir.
Si vuz murez, esterez seinz martyrs. »
Franceis descendent, à terre se sunt mis,
E l'archevesque de deu les beneitz,
Par penitence les cumandet a ferir.

rent pas sans être bénis. Olivier est du nombre ; il l'allonge sur un bouclier et prononce son oraison funèbre. Turpin mourant se soulève avec effort, étend ses mains vers eux, et retombe pour ne plus se relever. Roland, le dernier à expirer, veut briser sa *Durandal* (1) contre les rochers : mais elle reste intacte, ce sont les rochers qui tombent en éclats. Roland, averti par ce prodige, renonce à la détruire : il lui adresse les adieux les plus tendres, lui parle avec le respect que méritent les reliques renfermées dans sa poignée ; il rappelle les hauts faits qu'ils ont exécutés de compte à demi, et supplie le ciel de ne pas laisser déshonorer la France en cette arme précieuse..... Sentant sa vue s'obscurcir, il se couche sous un pin, au sommet des Pyrénées, ayant *Durandal* et son Olifan sous lui, et le visage tourné vers l'Espagne ; il veut expirer dans l'attitude d'un vainqueur qui regarde la terre ennemie en face, et non en vaincu qui lui tourne le dos.

Tels sont les principaux épisodes de la plus belle épopée du Cycle carlovingien ; épopée sincère, naïve, toute d'inspiration et de foi, comme l'*Iliade*, le *Romancero* du Cid, les *Nibelungen*.

Le désastre de Roncevaux était bien digne d'inspirer une œuvre de cette valeur. Depuis la conquête de César jusqu'aux Croisades, l'Europe ne fut pas le théâtre d'un événement qui soulevât dans tous les peuples, soit germaniques, soit gaulois, des émotions aussi profondes..... Le *Chant d'Altabiçar*, chez les Basques, la *Chanson de Roland*, chez

---

(1) Mot composé des trois mots romans *dur en da! dur en donne*, qui frappe dur.

les Francs, furent les échos populaires de cette grande hécatombe. Les cris des mourants, les pleurs des vaincus, les chants des vainqueurs, retentirent des Pyrénées à la Vistule, et de la Toscane au fond de l'Angleterre. Les noms de Roland, de Roncevaux, de Charlemagne, vibrèrent et vibrent encore dans l'Europe chrétienne plus fortement que ceux de César, de Pharsale et de Pompée ne retentirent dans le monde ancien (1).

---

(1) Les villes d'Allemagne possédèrent longtemps de grandes statues de pierre tenant un glaive et qu'on appelait des *Rolands*. Les Allemands, dit Gryphiander, appelaient tout homme de haute taille un *Roland*... On voit encore à Florence une inscription sur plomb, attestant que l'église San-Apostolo a été consacrée par Turpin en présence de Roland et d'Olivier. A Vérone, des statues de ces deux pairs, remontant au neuvième siècle, sont sculptées sur la porte de la cathédrale.

Des philologues ont écrit que le verbe italien *ingannare*, tromper, pourrait bien être un souvenir de la trahison de *Ganelon*.

L'Angleterre possédait le marais de Roland, sur les bords duquel, dit Thierry, les Cambriens avaient perdu, à la fin du huitième siècle, une grande bataille contre les Saxons (t. Ier, p. 425). Les habitants du pays de Galles chantaient encore dans ces dernières années un air triste, sans paroles, que l'on appliquait à beaucoup de sujets mélancoliques; on l'appelait l'air des *Marais de Ruddland*. L'air basque de l'*Altabiçaren cantua* a le même caractère... Les Saxons, ennemis irréconciliables des Francs, n'auraient-ils pas appliqué à la défaite des Cambriens l'air composé par les vainqueurs de Roncevaux?

Genin suppose que la tradition de la défaite de Roncevaux fut répandue en Angleterre par Edouard le Confesseur, qui avait été élevé à Rouen, chez son oncle le duc Richard, et qui monta sur le trône en 1043, emmenant en Angleterre une foule de Normands; si bien que les livres français, les mœurs, les idées normandes se répandirent en Angleterre avant l'arrivée de Guillaume, qui trouva le terrain préparé devant lui.

Si Roland et Charlemagne ont éclipsé la renommée de César; si les deux héros français ont agité l'Europe entière et inspiré deux chants, sublimes en quelques parties, tandis que les poëtes populaires sont restés muets en face des merveilles de César, c'est que les Romains chantaient peu leurs héros, et que les Gaulois ne pouvaient célébrer leur dominateur. Charlemagne et Roland, au contraire, fournirent à la poésie des vainqueurs et à celle des vaincus des sujets également poétiques. Roncevaux devint le mausolée européen autour duquel tous les peuples Germaniques et Romans se donnaient rendez-vous; les premiers pour y psalmodier le chant funèbre de T roulde; les seconds, pour y entonner le chant victoire d'*Altabiçar*.

Ne soyons pas étonnés si ces deux chants renferment toutes les qualités des odes héroïques, l'inspiration, la conviction, le dévouement patriotique e religieux. M. de la Villemarqué fait observer très judicieusement que tout chant populaire est n es sairement composé sous l'impression de l'évé qu'il célèbre; il n'y a que les œuvres purement littéraires : la *Jérusalem délivrée,* le *Roland furieux,* le *Paradis perdu,* la *Messiade,* qui soient construites de souvenirs.

Le chant d'*Altabiçar* a toutes les beautés d'une composition improvisée d'enthousiasme, en présence même du massacre de Roncevaux. Il n'y avait que des témoins, des acteurs de la grande lutte, qui pussent trouver la célèbre énumération ascendante et descendante qui le commence et le termine.

La *Chanson de Roland* fut écrite dans des circonstances analogues. Il suffit de jeter les yeux sur

sa langue extrêmement dure, pour être convaincu que l'auteur ne vivait pas postérieurement au dixième siècle, époque où les anciens idiomes vulgaires d'*O* et de *Oui* commencèrent à passer du domaine du bas peuple, dans celui des clercs et des chevaliers.

Theroulde serait donc un des premiers trouvères épiques, comme Guillaume de Poitiers fut un des premiers troubadours : il eut le mérite de cesser d'écrire en latin, pour commencer de célébrer les fastes nationaux en langue franco-normande. Or, ce créateur du poëme national est bien un homme du Nord, contrairement à l'opinion de M. Fauriel, qui présente les troubadours comme les inventeurs du poëme de longue haleine : son nom a la physionomie normande la plus prononcée (1) : ses idées sont plus franco-normandes encore. Nous n'en voulons pour preuve que la glorification de Charlemagne et le profond respect pour l'autorité impériale qui dominent toutes ses pensées. Sa préoccupation suprême est d'établir que la renommée de Charles efface celle de tous ses pairs, qu'il n'y a pas même de comparaison à établir. Il nous a montré le brave Olivier voulant mourir sans secours, plutôt que d'exposer Charles à ternir sa gloire par l'aspect d'un désastre qu'il n'aurait pas

(1) Il y avait beaucoup de Theroulde en Normandie. Robert le Diable avait donné pour précepteur un Theroulde à son fils Guillaume. Ce Theroulde, homme lettré, pourrait bien être l'auteur de la *Chanson*. Il a, en effet, tout le caractère d'un homme du Nord et non d'un homme du Midi. L'histoire mentionne aussi d'autres Therouldes originaires de Normandie (Genin, *Chanson de Roland*).

Si Roland et Charlemagne ont éclipsé la renommée de César; si les deux héros français ont agité l'Europe entière et inspiré deux chants, sublimes en quelques parties, tandis que les poëtes populaires sont restés muets en face des merveilles de César, c'est que les Romains chantaient peu leurs héros, et que les Gaulois ne pouvaient célébrer leur dominateur. Charlemagne et Roland, au contraire, fournirent à la poésie des vainqueurs et à celle des vaincus des sujets également poétiques. Roncevaux devint le mausolée européen autour duquel tous les peuples Germaniques et Romans se donnaient rendez-vous; les premiers pour y psalmodier le chant funèbre de Theroulde; les seconds, pour y entonner le chant de victoire d'*Altabiçar.*

Ne soyons pas étonnés si ces deux chants renferment toutes les qualités des odes héroïques, l'inspiration, la conviction, le dévouement patriotique et religieux. M. de la Villemarqué fait observer très-judicieusement que tout chant populaire est nécessairement composé sous l'impression de l'événement qu'il célèbre; il n'y a que les œuvres purement littéraires : la *Jérusalem délivrée,* le *Roland furieux,* le *Paradis perdu,* la *Messiade*, qui soient construites de souvenirs.

Le chant d'*Altabiçar* a toutes les beautés d'une composition improvisée d'enthousiasme, en présence même du massacre de Roncevaux. Il n'y avait que des témoins, des acteurs de la grande lutte, qui pussent trouver la célèbre énumération ascendante et descendante qui le commence et le termine.

La *Chanson de Roland* fut écrite dans des circonstances analogues. Il suffit de jeter les yeux sur

sa langue extrêmement dure, pour être convaincu que l'auteur ne vivait pas postérieurement au dixième siècle, époque où les anciens idiomes vulgaires d'*O* et de *Oui* commencèrent à passer du domaine du bas peuple, dans celui des clercs et des chevaliers.

Theroulde serait donc un des premiers trouvères épiques, comme Guillaume de Poitiers fut un des premiers troubadours : il eut le mérite de cesser d'écrire en latin, pour commencer de célébrer les fastes nationaux en langue franco-normande. Or, ce créateur du poëme national est bien un homme du Nord, contrairement à l'opinion de M. Fauriel, qui présente les troubadours comme les inventeurs du poëme de longue haleine : son nom a la physionomie normande la plus prononcée (1) : ses idées sont plus franco-normandes encore. Nous n'en voulons pour preuve que la glorification de Charlemagne et le profond respect pour l'autorité impériale qui dominent toutes ses pensées. Sa préoccupation suprême est d'établir que la renommée de Charles efface celle de tous ses pairs, qu'il n'y a pas même de comparaison à établir. Il nous a montré le brave Olivier voulant mourir sans secours, plutôt que d'exposer Charles à ternir sa gloire par l'aspect d'un désastre qu'il n'aurait pas

---

(1) Il y avait beaucoup de Theroulde en Normandie. Robert le Diable avait donné pour précepteur un Theroulde à son fils Guillaume. Ce Theroulde, homme lettré, pourrait bien être l'auteur de la *Chanson*. Il a, en effet, tout le caractère d'un homme du Nord et non d'un homme du Midi. L'histoire mentionne aussi d'autres Therouldes originaires de Normandie (Genin, *Chanson de Roland*).

prévenu. L'Empereur possède toutes les qualités morales et physiques départies à l'humanité; son éclat dépasse toutes les grandeurs de la terre.

Or, ces idées étaient essentiellement franco-normandes et nullement gauloises ; elles appartenaient à l'époque carlovingienne et nullement au règne des Capétiens.

Les *Chants carlovingiens* primitifs, ne se bornent pas au dialogue *d'Ogier et de Didier* et à la *Chanson de Roland;* il n'est guère de poëme de la seconde époque qui ne renferme quelque chant antérieur, quelqu'épisode véritablement inspiré, qui, après avoir joui d'une renommée considérable, comme chant populaire, vinrent s'engloutir dans les immenses et froides chroniques rimées du douzième et du treizième siècles. On retrouve ces odes énergiques et magistrales à travers le fatras des aventures d'*Ogier de Danemarche* (1), des *Quatre Fils Aymon*, de *Renaud de Montauban*, de *Viane*, des *Loherains*, de *Maugis d'Aigre-*

---

(1) Nous citerons, notamment, le fameux combat d'Ogier contre les Thyois, les Flamands et autres peuples du Nord. Le courage du héros, presque seul contre des milliers d'ennemis, la description du fleuve qu'il passe à la nage, ses lamentations, le dépit de Charles, l'ensevelissement des morts, constituent des beautés de premier ordre, et telles que l'*Iliade* ou la *Chanson de Roland* n'en renferment pas de plus émouvantes. Peut-on ne pas admirer, par exemple, les vers, si naïfs et si vrais, qui représentent divers chevaliers, pressés par le nombre des ennemis, cherchant un appui près d'Ogier :

Droit au Danois se traient à garant
Com à la mère font li petit enfant.

(Vers 7941 à 8120.)

mont, de *Huon de Bordeaux*, d'*Oolin de Mayence ;* mais il faut les chercher avec soin, car, à première vue, elles disparaissent dans la confusion.

IV

TRANSFORMATION DES CHANTS CARLOVINGIENS EN CHANSONS DE GESTES

Par quel concours de circonstances, par quelle révolution littéraire ou sociale ces beaux chants primitifs furent-ils noyés dans de froides chroniques rimées? Pourquoi les vrais poëtes de la valeur de Theroulde cédèrent-ils la place à de simples lettrés, à des clercs *lisant* et *rimant*? Comment les premiers poëmes de deux mille à quatre mille vers se délayèrent-ils, tout à coup, au point d'en contenir quarante à cinquante mille ? Comment la langue franco-normande enfin, qui ne manquait pas de s'améliorer, employa-t-elle ses perfectionnements à composer des poésies sans commencement et sans fin, sans harmonie et presque sans idée? Ce phénomène est grave et mérite d'être étudié avec quelqu'attention.

Les sentiments et les passions qui dominent dans ces deux ordres de compositions, présentent des différences encore plus tranchées que les questions littéraires; ils se rattachent à cinq points principaux :

Dans les poëmes de la seconde époque, l'orgueil et la puissance des grands vassaux remplacent la vénération des douze pairs de France pour Charlemagne.

L'indépendance féodale est substituée au respect du pouvoir monarchique.

La cruauté, la barbarie des anciens jours se réveillent durant les luttes personnelles des seigneurs.

Les querelles individuelles de la féodalité et des provinces sont mises à la place des grandes guerres des Francs contre les Germains, les Normands et les Sarrasins.

Des essais de galanterie et de sentiments chevaleresques à l'égard des femmes pénètrent chez les trouvères, qui commencent à comprendre les questions de tendresse et d'amour.

Disons-le tout de suite, ces diverses modifications découlaient naturellement de la chute des Carlovingiens et de l'avénement de la troisième dynastie. Le couronnement de Hugues Capet ne fut pas un simple changement de famille royale, mais une profonde révolution politique et nationale ; elle portait le coup de grâce à l'influence germanique et remettait toutes les destinées de l'ancienne Gaule entre les mains du peuple et de l'aristocratie gauloise.

Dégageons-nous de toute idée préconçue, ne consultons, dans l'avénement des Capétiens, que le simple langage des faits.

Hugues Capet est évidemment un seigneur de race gauloise ; l'ensemble des événements, mal appréciés autrefois, concourt à le prouver. D'abord, son nom est complétement aquitain : *capet* signifie, dans le dialecte de cette province, un tertre tombant à pic, une couche de terre qui recouvre une carrière, une mine (1).

---

(1) Ce nom essentiellement féodal ne s'applique-t-il pas admirablement au possesseur d'un manoir, d'un château situé sur un rocher ? *Hugues Capet*, c'est-à-dire Hugues dont le donjon est au sommet d'un rocher escarpé... Peu de

En second lieu, ce prince ne connaît pas le latin; il e fait traduire cette langue en *gaulois;* son fils Robert :tait habile à parler la dialecte vulgaire.

La généalogie du chef de la troisième race est obs- ;ure, incertaine. Les historiens font descendre Capet, antôt des Saxons, tantôt des Germains, tantôt des 'rancs. Quelques-uns même, les plus sensés peut- :tre, ont osé, en face même des successeurs de ,ouis XIV, reproduire les vieilles traditions qui le fai- aient naître d'un simple artisan (1) : toutes ces incerti-

---

ioms ont exercé la patience et provoqué l'audace impuis- ante des étymologistes, comme celui du fondateur de la roisième dynastie. Nicolas Gilles fait venir ce sobriquet de ce jue Hugues, dans son enfance, avait l'habitude de jeter en fo- âtrant les chapeaux de ses camarades. L'évêque d'Avranches, Canalis, préfère lui donner pour origine un mot à demi latin jui signifierait *chef;* Ducange le fait venir de l'auvergnat *hapeto*, homme plaisant qui s'amuse à rire d'autrui ; cer- aines *Chroniques* du mot *chapatus*, homme portant une :hape... Toutes ces étymologies, dont le moindre défaut est l'être ou ridicules ou sans aucun rapport avec le caractère éodal d'un seigneur du dixième siècle, paraîtront insoute- iables, nous l'espérons, en présence de la traduction claire, iette, rationnelle, que le patois aquitain nous fournit.

(1) Le moine Ipérius, dans la *Chronique de Saint-Bertin*, :herchait à combattre *cette croyance des hommes vulgaires et imples* (*Recueil des Hist. Fr.*, t. X. p. 297). Peu d'années ıprès, Dante faisait dire au comte Hugues lui-même, qu'il :tait fils d'un boucher de Paris.

Di me son nati i Filipi e Luigi
Per cui novellamente è Francia retto
Figliuol fui d'un beccaio di Parigi.
Purgatorio, canto XX.

S'il est très-contestable que le père de Hugues Capet ait lui- même abattu des animaux et vendu leur viande sur la place

tudes ne nous autorisent-elles pas à chercher son origine dans la modeste population gauloise, longtemps opprimée?

Les curieuses circonstances de son élévation au trône enfin, telles que les raconte l'*Histoire* de Richer, récemment découverte en Allemagne, donnent les preuves les plus incontestables de la révolution gauloise qui mit à la place des Carlovingiens abâtardis un prince indigène choisi parmi les plus intelligents et les plus courageux. Plusieurs grands vassaux et dignitaires ecclésiastiques se trouvaient réunis à Senlis, pour juger Adalbéron, archevêque de Reims, accusé de trahison envers le dernier Carlovingien, Louis le Fainéant. Par une coïncidence singulière, ce roi meurt d'accident pendant la réunion même du plaid. Grande agitation parmi les membres de l'assemblée. Hugues Capet, un des plus influents, emploie son autorité à faire déclarer Adalbéron innocent, et, chose assez hardie, lui défère la présidence de l'assemblée.

Cependant le prince Charles s'agite et convoque les grands vassaux; mais Hugues fait ses démarches aussi, et voilà des seigneurs, évidemment gaulois, accourant de la Bretagne, de l'Aquitaine, de la Septimanie, de la Gascogne et de la marche d'Espagne.

Les circonstances étaient solennelles. Choisirait-on un prince carlovingien, dont la race avait produit Charlemagne, mais aussi la série la plus triste de rois

---

publique, rien ne s'oppose, dans les habitudes agricoles et pastorales des Gaulois riches, à ce qu'il fournît des animaux à des bouchers, ou qu'il possédât même une boutique, un *étal*, alimenté par ses étables; étal qu'on aurait pu nommer la boucherie des Capet, comme nous disons de nos jours *le dépôt, le magasin de vin, de tel crû, de tel propriétaire.*

fainéants que l'histoire ait enregistrée? Chercherait-on à rajeunir la sève dynastique en lui inoculant le sang d'une famille plus jeune?

Les rares Franco-Germains répandus entre la Loire et le Rhin penchaient évidemment en faveur des descendants de Charlemagne, quelque dégénérés qu'ils pussent être; leur prépondérance nationale y était intéressée. Mais les populations gauloises se montrèrent résolues à faire un suprême effort pour soustraire les destinées de la grande patrie à l'oppression d'une race étrangère.

Ce mouvement indigène prit une telle extension, ntra une si grande énergie, que l'élément francoermanique, tenu en échec, n'osa pas se présenter à Senlis et défendre ses prétentions; il protesta par son absence. Richer constate, en effet, que les comtes de Flandre, de Vermandois, de Troyes firent défaut; nous ne voyons pas que ceux de Bourgogne, de Lorraine se soient montrés plus empressés.

La composition de l'assemblée, qui assurait une majorité immense à la race méridionale, ne permettait pas de douter des résultats du vote.

La discussion politique eut un caractère tout nouveau; les orateurs firent prévaloir des principes tellement opposés aux traditions carlovingiennes, qu'il est impossible de ne pas y reconnaître le réveil énergique de l'esprit gaulois. Ce ne sont pas des margrafs et des racheinburgs germaniques qui parlent, mais de fiers *barons* et des *bren* celtiques. L'archevêque Adalbéron (1), retournant à la constitution républicaine

---

(1) Adalbéron était d'origine gauloise, assurément; son nom n'a rien de germanique.

des anciens âges, déclara *que le royaume ne s'acquérait point par droit héréditaire.* Après avoir violemment dénoncé l'incapacité, les vices du candidat carlovingien, il fit l'éloge de Hugues Capet, avec une éloquence qui emporta tous les suffrages. On se rendit de Senlis à Noyon, et l'archevêque de Reims posa la couronne sur le front de Hugues Capet, le 1er juillet 987. — (Richer, *Histoire*, l. IV, ch. V et XII.)

La conséquence immédiate et la plus importante de l'avénement de ce prince fut l'abaissement de la puissance royale, élément politique mérovingien et carlovingien, et le développement de la liberté individuelle, élément essentiellement gaulois. L'extension du régime féodal n'était donc autre chose que le retour au règne des bren, à la fédération des chefs.

Prenons acte de ces deux grands faits politiques qui se complètent l'un l'autre. Nous les verrons coïncider avec les modifications morales et littéraires qui nous occupent.

La débâcle générale des idées germaniques à l'avénement de 987 et le réveil triomphant de l'esprit indigène produisirent, en effet, une réaction poétique de la plus grande énergie. Quelques trouvères persistèrent bien à glorifier dans leurs chants les principes carlovingiens; mais la grande majorité des rimeurs prit le contre-pied des chansons primitives; les uns composèrent des poëmes gaulois et féodaux carrément opposés au dogme monarchique; les autres, n'éprouvant plus aucune inspiration à paraphraser les traditions déjà vieillies du siècle de Charlemagne, se bornèrent à les délayer, à les allonger, à

es corrompre. L'insurrection littéraire contre l'auto-ité royale eut un double caractère; elle partit à la ois des deux races opposées. Les Gaulois fondèrent eurs protestations sur la fierté nationale et la haine le l'étranger; les Francs appuyèrent la leur sur l'or-gueil féodal et sur l'intérêt du castel. Nous avons vu a première partie de la chronique de Saint-Gall ra-petisser l'empereur franc aux proportions d'un petit chef facétieux; nous verrons, au douzième siècle, les rouvères hérisser leurs immenses poëmes d'épisodes burlesques destinés à tourner l'autorité monarchique en ridicule, à conquérir les applaudissements géné-reux des seigneurs, en faisant de Charlemagne une sorte de mannequin exposé aux plus grossiers quo-libets.

Les romans de *Gérard*, de *Viane*, des *Quatre Fils Aymon,* de *Gaydon*, d'*Aiol*, le représentent comme un sot qui doit tous ses succès au mérite de ses pairs. Les *Quatre Fils Aymon* en font la victime des ruses grossières d'un sorcier. Ils le montrent s'endormant sur son trône sous la baguette de Maugis, et se réveil-lant ensuite la tête couronnée d'un torchon et tenant à la main un tison à la place d'une épée, aux grands éclats de rire de l'assemblée entière (1).

Pendant qu'ils outragent le caractère monarchique,

(1) Et quand Roland le vist en tel establison,
Ne se tenist de rire pour tout l'or d'Aragon;
A Ogier le montra et au bon duc Naymon
Et aux barons aussi qui là sont environ :
Regardez, dit Roland, par le corps Saint-Simon !
Vîtes-vous onques roy en tel condition.

les trouvères exaltent la puissance et la fierté des grands vassaux; ils emploient à raconter les petites querelles de provinces l'ardeur que leurs devanciers consacraient à célébrer les luttes héroïques des Francs contre les Saxons, les Huns et les Sarrasins. Les grandes questions religieuses se transforment en petites jalousies de clocher; le baron, dans son manoir, montre l'orgueil d'un Sertorius ou d'un Pompée aspirant à l'empire du monde; sa patrie n'est plus dans la patrie commune, elle est circonscrite dans son manoir. Le roman des *Loherains* fait dire à l'un de ses héros :

> Si je tenais un pied en Paradis,
> Si j'avais l'autre au château de Naisil,
> Je retrairais celui de Paradis
> Et le mettrais arrière dans Naisil.

Ce poëme, qui retrace la lutte des seigneurs lorrains contre les seigneurs picards et artésiens, est d'ailleurs la reproduction poétisée de la célèbre assemblée de Senlis. Les Lorrains, race germanique, défenseurs-nés des intérêts des pairs carlovingiens, font une guerre acharnée aux habitants de la Picardie et de l'Artois, successeurs des seigneurs gaulois qui avaient élevé Hugues Capet sur le trône.

Peut-on douter de cet antagonisme de race? Tous les personnages lorrains portent des noms germaniques (1) ; tous leurs adversaires portent des noms gau-

(1) Ces personnages sont : Hervy (Herwin), Gautier (Walter), Thierry (Dietrich), Aubery (Albéric), Garin, Bègue.

s (1). Preuve plus frappante encore! M. Paulin
s observer que les *Loherains*, très-populaires
ı l igine, cessèrent d'être chantés au treizième
siéc N'était-il pas inévitable que le triomphe gran-
li it de la race gauloise fît tomber en discrédit un
l qui célébrait la supériorité des germains sur
i igènes?
le respect de la majesté royale a disparu au dou-
siècle, si les rois ne sont plus que les rivaux des
et leurs égaux, le guerrier féodal, combattant pour son propre compte et non plus pour celui du trône, ne conserve pas moins l'ivresse des combats, le mépris du danger des pairs de Charlemagne; il offrirait le type de l'égoïsme et de l'orgueil humains élevés à leur puissance la plus satanique, si la foi ne lui imposait le respect de l'Etre suprême! Un autre sentiment commence à germer sous la rude écorce de ces hommes bardés de fer : l'amour se montre bien élémentaire encore, sans doute, mais le trouvère constate son existence; la grande révolution du treizième siècle le trouvera prêt à grandir, à se développer sous l'influence des Arabes et des troubadours. Au douzième siècle, l'attrait de l'homme pour la femme n'a rien de commun avec la passion des peuples *romans* contemporains. La galanterie, dans les *Chansons de Gestes*, ne s'élève pas jusqu'à la tendresse; elle n'agit sur les imaginations

---

(1) Fromont, Hugues, Guillaume de Montclin, Isoré de Bouogne.... Demogeot voit dans ces noms des personnages français, oui si les Français sont confondus avec les Gaulois, non s'il s'agissait de Francs proprement dits, car ces noms n'offrent rien de germanique.

que par l'intermédiaire des sensations les plus réalistes. La femme, en faisant son apparition sur cette scène nouvelle, débute par le rôle de *comparse* et de *coryphée;* son influence sur l'homme est encore réduite à cette attraction brutale des sexes qui n'a que l'instinct pour mobile. On sent que le trouvère, qui rencontre l'amour sans le chercher, est incapable de hâter son développement dans les cœurs. Il ne se préoccupe pas le moins du monde de colorer les incidents d'une passion par des définitions gracieuses, des mots heureux, par ces rapprochements ornés de fleurs poétiques si abondamment prodigués au pays des troubadours ; il se borne à constater froidement les faits.

Le sexe, qui occupait la société tout entière chez les Aquitains et les Provençaux, qui présidait à toutes les fêtes et semblait diriger les événements, n'est encore, pour les chevaliers franco-normands, qu'un objet très-secondaire de la création : ils l'emploient comme un agent simplement utile ; ils en trafiquent dans leur intérêt, au même titre que les marchands d'esclaves de Constantinople et de la Nigritie.

Jetons les yeux sur le célèbre roman d'*Ogier de Danemarche*, par exemple : au milieu de l'interminable confusion de combats, de siéges, de provocations, de trahisons, d'embuscades, de brouilleries et de réconciliations qui remplissent ses treize mille vers, la femme ne paraît que dans trois épisodes, pour y jouer un rôle d'esclave ou de victime à peu près semblable à celui qu'elle a dans l'*Iliade*. Dès le premier chapitre, Ogier, exposé à la colère du roi, prend la fuite et demande l'hospitalité au châtelain de Saint-Omer. Ce dernier a reçu l'ordre de le retenir prison-

·. Quel agent emploie-t-il pour l'envelopper de ìnes plus solides? Une jeune fille.... Mais le fragile :hetier se laisse attendrir par les malheurs du ıe homme, et l'aventure se termine par un dénoueıt fort scabreux, raconté avec la crudité d'une littéıre dans l'enfance (1).

'lus tard, Karaheus et Ogier se disputent la conquête ı fief; Karaheus, voulant désintéresser son com.teur, ne trouve rien de plus simple que de lui offrir lédommagement la belle Gloriande, sa maîtresse;

) Le châtelain s'exprime ainsi :

« Fille, dit-il, à moi en entendez
Avec Ogier anuit mais *villirés;*
Le roi messire l'a dit et comandé;
Se il m'escape, tot suis déshérité. »
— Dit la pucele : Si con vos comandez,
Car se Deu plaît sera-t-il bien gardez »
En une chambre a l'enfant amené,
Son mantel a au Danois afulé;
. . . .
Et la pucele prist lui a en mener
Mult tost se couche li Danois d'outre-mer.
. . . .
Quand la belle ot Ogier se dementer,
Elle ovre luis si l' fait reconforter.

a conclusion de cette aventure de cabaret, racontée en e d'une froideur de procès-verbal, c'est que

En ce baiser et en cet acoler,
En fist Ogier totes ses volontés,
Cette nuit fu Bauduinet engenrés.

(Vers 50 à 88.)

que leur âme restait complétement fermée eux sentiments des Provençaux. Pouvait-il en être différemment? Les luttes acharnées de l'aristocratie, alimentées par l'ambition et l'égoïsme, développaient dans ces hommes violents une cruauté inconnue aux races du Midi; cette cruauté les ramenait aux fureurs des anciens Bretons et des Scandinaves.

Rien n'inspire à l'homme les vices de l'état sauvage comme la surexcitation de l'intérêt personnel. Celui qui sacrifie son existence à sa patrie, à son roi, trouve, dans la générosité de ce dévouement, la source de la magnanimité, de la charité, de la clémence; l'homme complétement absorbé par la pensée du *moi*, au contraire, semble perdre toutes les bonnes qualités humaines pour ne posséder que les vices les plus hideux. Dans le poëme des *Loherains*, l'idéal du grand vassal est un guerrier terrible, sans pitié, qui s'enivre de sang, de carnage et qui mettrait le feu aux quatre coins du monde pour procurer une atmosphère plus tiéde à son manoir (1).

Ecarteler, couper des membres et des têtes, arracher les yeux et les entrailles, sont les compléments

(1) Signor, ce n'est pas glus qui que nus vous en die,
La ot estor mont grant et de chevalerie,
Tout chevalier, muert, sovent braiè et crie
De sanc vermeil teint l'erbe aval la prairie;
Hervis le duc les fiert, ne les espargne mie,
A destre et a senestre durement les chastie;
Puis leur cope la tétes, o le brant de pavie
Meillor vassal de lui onc ne connu-je mie,
« Chastel-Monfort » escrie « *Sainte Marie, Aie!* »

ordinaires des hauts faits des plus fiers barons. Dans le poëme d'Ogier, les héros se mutilent, se coupent à morceaux, avec des raffinements de cruauté inouïs (1).

Chose regrettable à dire ! il était réservé aux brigands réunis à la suite des Croisades, sous le nom de *ribauds* ou de *tafurs*, de dépasser toutes ces fureurs jusqu'à se rendre cannibales. Les pieux auteurs de la *Chanson d'Antioche* nous font des aveux dont on ne peut contester la sincérité. Ils nous racontent dans les détails les plus hideux le dépècement, la cuisson des morts, l'exhumation des cadavres, et ces horreurs passent si peu pour des forfaits que c'est l'ermite Pierre qui les conseille (2).

---

(1) Ogier reproche à *Callot de France* d'avoir tué et découpé ses hommes et arraché les yeux à son fils.

Par toi sont mort mi home et décopé,
A mon bel fils fesis les elx voler.

Dans *les Lohérains* le trouvère met au rang des qualités militaires d'un héros de frapper ses ennemis à droite, à gauche, puis de leur couper la tête (chap. XIX).

Un chevalier envoie à Fromont la tête d'un de ses parents. Bègue, irrité de la barbarie de Guillaume, qui poussait Isoré à le décapiter, tue ce dernier et, saisissant à deux mains ses entrailles, les lance au visage de Guillaume, en lui criant :

Tenez vassal le cœur votre cousin ;
Or le pouvez et saler et rôtir.

La coutume barbare de trancher les têtes revient d'ailleurs à tout propos dans chaque combat comme la chose la plus ordinaire du monde.

(2) Nous croyons superflu de faire ressortir tout ce que la *Chanson d'Antioche*, commencée par Richard le pèlerin, pendant la croisade et continuée en 1180, par Graindor de Douai, renferme d'enthousiasme religieux, d'ascétisme héroïque,

Nous devons prendre acte de cet horrible exploit, pour expliquer les Barbaries, les mutilations qui souil-

---

d'impatience du martyre; la *Chanson d'Antioche* est le tableau complet, chaudement coloré, de la première Croisade. Tout ce que le chroniqueur Ville-Hardouin raconte, Richard le pèlerin le chante. Tout ce que Michaud a recueilli de faits, Graindor le célèbre, l'exalte avec l'enthousiasme de la participation personnelle. La pieuse sincérité de ces deux poëtes ne rend-elle pas plus grave le récit du sacrilége des Tafurs; leur esprit en est tellement frappé qu'ils le racontent à trois reprises différentes, variant les détails pour leur donner des développements nouveaux.

La famine ravage les rangs des croisés. « Le roi des Tafurs arrive avec une grande suite : il y en avait plus de mille enflés par la faim.

« Sire, conseille-moi par sainte charité. Pour vrai, nous « mourons de faim et de misère. » Pierre répondit : « C'est par « votre lâcheté; allez, prenez ces Turcs qui sont là jetés « morts, ils seront bons à manger, s'ils sont cuits et salés. » Et le roi des Tafurs répondit : « Vous dites vrai. » Il sort de la tente de Pierre; il a appelé les ribauds; ils furent plus de mille quand il les eut rassemblés. Ils ont écorché les Turcs et ôté les entrailles; et dans l'eau et dans le feu, ils ont fait cuire la chair; ils en ont beaucoup mangé; mais ils n'ont pas goûté de pain. Les païens furent très-effrayés de cela.

A l'odeur de la chair, il se sont rapprochés du mur. Les ribauds sont regardés par vingt mille païens; il n'y a pas un Turc dont les yeux n'aient pleuré... « Richard le pèlerin semble prendre tant de goût au repas des Tafurs, qu'il s'appesantit avec détails sur leur hideuse cuisine. Avec leurs couteaux tranchants et affilés, ils écorchent les Turcs dans la prairie. Ils les coupent par morceaux, dans l'eau et sur les charbons ils les ont fait cuire. Ils les mangent volontiers sans pain et sans sel et se disent l'un à l'autre : « Carême prenant est commencé. Ceci vaut mieux que chair de porc ou jambon à l'huile. Damné soit qui mourra tant qu'il en aura assez. » (Traduct. de la M[ise] de Saint-Aulaire, chant v.)

leront la croisade contre les Albigeois. Nous avons besoin de constater, dès le onzième siècle, l'existence de cette tourbe immonde de *tafurs* qui donnent une main aux *bagaudes* de l'ancienne Gaûle et tendent l'autre aux ribauds de Simon de Montfort. Duguesclin, le connétable de Bourbon les déchaîneront plus tard sur l'Espagne et sur la capitale de la catholicité, sous le nom de *Compagnies franches*, pour le salut de la France peut-être, mais pour l'épouvante du reste de l'Europe.

Il exista donc en Occident, presque à toutes les époques, une population à part, réceptacle bestial de tous les vices, de tous les crimes, ayant des chefs, des usages, des lois en dehors de tous les peuples réguliers; tourbe immonde, composée de ce que les Scandinaves avaient produit de plus sanguinaire, les pirates normands de plus voleur, les Romains de la décadence de plus gangrené : éjection tellement débauchée, destructrice, avide, barbare, que chaque peuple la repoussait de son sein, chaque roi de ses Etats, chaque seigneur de sa terre. Elle transportait sa patrie nomade du coupe-gorge des forêts dans les champs de carnage, des villes dévastées par la peste dans les provinces ravagées par la famine.... Pénétrant par toutes les brèches que lui ouvraient les malheurs de la guerre, elle terrifiait le monde par la bestialité de ses passions, la monstruosité de ses appétits et la scélératesse de ses exploits.

Ces véritables légions infernales ont leur histoire écrite dans les pages les plus sanglantes des révolutions; leurs *grands jours* sont les jours de massacre et l'incendie; leurs trophées, les têtes portées au bout des piques; c'est en place de Grève et à Montfaucon

que leurs poëtes chantent, dans une langue à part, l'oraison funèbre de leurs héros. Mais elles occupent peu de place dans la littérature, et si la *Chanson d'Antioche* ne leur consacrait quelques strophes, leur nom serait à peine prononcé dans la vaste collection des *Chansons de Gestes.*

Une vigueur convulsionnaire, des horreurs mélodramatiques, introduites dans ces vieux poëmes par la cruauté féodale et les exploits des ribauds, ne pouvaient rendre la vie poétique à ces fatras d'aventures arrangées à froid et surchargées de rimes plates. Double cause de décadence! l'égoïsme féodal rallumait la cruauté, l'indifférence des rimeurs glaçait la poésie, en noyant dans des milliers de vers les vigoureuses compositions de la première époque. Dans l'absence de plan qui caractérise les *Chansons de Gestes*, « l'auteur, dit très-judicieusement Genin, avance au hasard, exclusivement préoccupé du carillon de ses rimes, et si peu pressé d'arriver qu'on dirait que lui-même ne sait pas où il va! Dans les parties de ces récits immenses, aucun ordre, aucune lumière: c'est un entassement, une monotonie d'expression, un vide de pensée qui, dès la seconde page, assoupissent le lecteur fatigué. »

Faut-il s'étonner si la répétition des mêmes idées, des mêmes événements, des mêmes phrases, produit ces résultats délétères? L'invocation de Roland à *Durandal*, la dernière prière de Turpin, d'abord en quinze ou trente vers, ne devaient-elles pas perdre leur mâle énergie en se délayant en une centaine?... Quelle œuvre serait assez sublime pour résister à de semblables bouleversements? Que deviendraient le *moi* de Médée, le *qu'il mourût*

l'Horace, s'ils étaient paraphrasés en vingt alexandrins.

Quand on examine la puissance d'inspiration, la grandeur des sentiments qui brillent dans les poëmes primitifs, on se demande si ces romanceros ne devaient pas leurs principales beautés à la concision, et si cette concision n'était pas une conséquence de ce qu'ils étaient chantés au son des instruments.

Les poésies non écrites, confiées à la mémoire des rhapsodes, des bardes, plus tard à celle des ménestrels, devaient être nécessairement courtes, dégagées de toute description superflue, de tout hors-d'œuvre étranger à l'événement principal; il fallait que le chanteur pût développer un sujet tout entier dans une séance, sous peine de voir son auditoire se refroidir, se disperser et lui enlever les fruits de l'émotion qu'il cherchait à produire.

Dans le chant *de Gestes*, l'accompagnement de la harpe et de la viole aidaient évidemment le trouvère à captiver les spectateurs; d'un autre côté, l'attention, les applaudissements de ces derniers réchauffaient l'imagination du poëte; leur silence, leurs bâillements, au contraire, lui dénonçaient les parties faibles de l'œuvre et lui marquaient les suppressions qu'il devait opérer.

Plus tard, quand l'usage de l'écriture détrôna l'autorité de la mémoire, quand la lecture à loisir, dans la solitude, fut substituée au chant, à la déclamation en public, le trouvère ne fut plus un poëte, un improvisateur inspiré sous l'action directe de la foule, mais un homme de recherche et d'étude, une espèce de compilateur à froid qui ne consultait que lui-même.

Le *clerc lisant*, comme Wace s'intitulait (1), au lieu de courir le monde en chantant, faisait à loisir ses arrangements et ses rajustages; il avait le temps devant lui et s'abandonnait nonchalamment à toutes les sollicitations de son amour-propre. Après avoir mis un vieux chant en dix mille vers, il l'allongeait de dix mille autres, et comme il n'avait plus devant lui l'assemblée attentive pour l'avertir par ses impatiences et ses airs d'ennui, il développait son œuvre sans mesure, et la littérature française fut inondée de poëmes de cinquante mille vers, composés sur des chansons primitives qui n'en comptaient peut-être pas deux mille. Ces défauts étaient un peu l'œuvre des circonstances, mais ils furent aussi celle du caractère et de l'existence des poëtes et des artistes.

Les trouvères et les ménestrels, chez les peuples de langue d'*Oui*, eurent une origine et remplirent un rôle un peu différent de ceux de leurs émules de la langue d'*O*.

Si le troubadour appartenait ordinairement à la haute noblesse ou à la bourgeoisie riche, le trouvère sortit fréquemment de la classe des clercs et des simples artisans; ce ne fut qu'à de très-rares exceptions que des chevaliers gallo-normands se permirent de manier à la fois la plume et l'épée; dans ce dernier cas, ils ne menaient pas la vie nomade des troubadours: le métier des armes était réputé tellement supérieur à celui du scribe, au nord de la Loire, que ces chevaliers poëtes abandonnaient le soin de chanter leurs œuvres

(1) Wace, auteur des poëmes du *Brut* et du *Rou*, était clerc de Caen; il naquit à Jersey en 1155.

à des ménétriers de profession. Le simple trouvère, au contraire, déclamait et chantait lui-même ses poésies, et s'il n'occupait pas dans le monde la place élevée des troubadours princes ou monarques, rarement, en revanche, descendait-il dans la classe infime des histrions et des prestidigitateurs.

Les *jongleurs* provençaux, avons-nous dit, devaient savoir jongler avec des pommes et des petits poignards, jouer de toutes sortes d'instruments, imiter le cri des animaux, faire, en un mot, une foule de simagrées burlesques. Le trouvère ménestrel portait l'épée à côté de la viole ; il marchait à cheval à la tête des armées pour les exciter au combat, et célébrait les hauts faits des guerriers plus volontiers que les ruses des amants et les malheurs des maris. Le ménétrier Taillefer nous en donne un frappant exemple : Wace nous le montre à la fameuse bataille d'Hastings, précédant les lignes normandes, à cheval, l'épée à la main, et chantant de sa voix puissante les plus beaux passages de la *Chanson de Roland* (1). Il se permettait, certains

---

(1) Taillefer, qui moult bien kantoit,
Sur un roucin qui tost aloit,
Devant eux s'en alloit cantant
De Charlemagne et de Rolant,
Et d'Olivier et des vassaux
Qui moururent à Roncevaux
Quand ils orent chevalché tant.
Kas Engleis vindrent aprimant,
Sire, dit Taillefer, merci,
Jo vus ai lunguement servi,
Tut mun service me devez,
Hui, si vos plest, me le rendrez.
Por tut guerredun vus requier

tours d'adresse et de jonglerie, sans doute, mais il jouait avec ses armes et non point avec des boules; il faisait de la *fantasia* équestre et non point des prodiges de ventriloque. Quand il eut exalté les guerriers par ses chants, il leur donna des leçons de courage pratique; se lançant avec une sorte d'ivresse au milieu des rangs des Saxons, il ne cessa de fendre des têtes et d'ouvrir des entrailles que lorsqu'il tomba mort sous son cheval éventré (1).

Et si vos voil forment préier,
Otriez-me ke jeo n'y faille
Le premier cop de la bataille.
Et li dus respond, j'o l'otrei
Et Taillefer point à desrei;
Devant toz les altres se mist.
Un Engleiz feri, si loccit.
De sos le piz, parmi la pance
Le fist passer ultre la lance;
A terre estendu l'abati;
Poiz trest l'espée, altre feri :
Poiz a crié venez, venez!
Ke fètes-vos ferez, ferez!

(*Roman du Rou,* vers 1319.)

Geoffroy Gainar, dans la *Chronique Anglo-Saxonne,* décrit plus longuement encore les prouesses de Taillefer.

Guy, dans son poëme latin sur la bataille d'Hastings, n'a pas oublié Taillefer, qu'il appelle *incisor ferri, minus cognomine dictus.*

Il est également représenté dans les tapisseries de la reine Mathilde (Genin, *Chanson de Roland*).

(1) Ce caractère provocateur, cette *fantasia* jouée en face de l'ennemi, rappellent singulièrement les Gaulois des Bren provoquant les Romains avant la bataille d'Allia et devant le pont de Lanio. Ce Taillefer, qui ressemble si fort aux Celtes primitifs, ne pourrait-il pas être venu de la Provence dans la Normandie? Des troubadours provençaux fréquentèrent la

Tel fut le type le plus élevé du ménestrel franco-normand, type qui ne devait offrir le même degré de gaieté railleuse et d'héroïsme chez aucun autre peuple de l'Europe. Taillefer, digne successeur des Gaulois des premiers âges, ne cessera de fournir des descendants à toutes nos armées; il revivra, surtout dans ces héroïques volontaires de nos jours, qui enlevaient les redoutes à la baïonnette aux chants de la *Marseillaise.*

Parfois, sans doute, des gens corrompus ou sans aveu essayèrent de se glisser dans les rangs de ces fiers artistes et d'usurper leurs priviléges; mais les véritables enfants de l'art les chassaient des réunions aristocratiques, et les renvoyaient distraire les manants dans les carrefours (1).

Les trouvères et les ménétriers offrent donc généralement, au douzième siècle, quelque chose de plus belliqueux, de plus féodal que les *troubadours* et les

---

cour de Rouen, et un comte de Toulouse portait, au dixième siècle, le nom de Taillefer. Si les jongleurs provençaux ne chantaient pas bravement à la tête des armées, comme les trouvères franco-normands, c'est que la Provence n'était pas une contrée à grandes luttes nationales, à grandes batailles; mais les sirventes de Sordel et de Bertrand de Born nous ont prouvé que leur courage n'était pas inférieur à celui des hommes du Nord, et que, l'occasion aidant, l'Aquitaine aurait eu des Taillefers à la tête de ses armées tout aussi bien que la Normandie.

(1) Le roman de Thèbes nous en donne un exemple :

Or, s'en aillent de tous mestiers,
Se il n'est clercs ou chevaliers,
Car autant peuvent écouter
Comme les ânes au harper.

jongleurs. Toutefois, comme on n'était pas toujours à se battre, ces enfants de la poésie passaient des armées dans les tournois et dans les fêtes populaires. Des compagnies de ménétriers, semblables à nos orchestres, s'attachaient aux municipalités, aux jurandes et aux corps d'état les plus importants (1).

Les ménestrels ambulants, enfin, ne pouvant chanter en une seule représentation les gigantesques poëmes de douze à quinze mille vers, les divisaient en épisodes; de même que, dans les salons de nos jours, des artistes ou des amateurs détachent des scènes des opéras ou des drames en vogue, pour en enrichir leur programme; de même leurs devanciers du moyen âge, décomposaient les poëmes de l'époque pour les chanter et les déclamer par fragments.

Indépendamment de ces grands récits dramatiques et chevaleresques, pièces fondamentales de leur répertoire, ils connaissaient aussi l'art de varier les représentations en mêlant le *prologue* à l'*intermède*, le *lever de rideau* à la *chanson.* Mais ces pièces diverses portaient toujours un cachet de vigueur brutale, ou de libertinage grossier, qui les séparait des chants aristocratiques des Aquitains.

---

(1) Les usages du Nord étaient à cet égard semblables à ceux du Midi.

Nous voyons, par exemple, la municipalité de Montpellier aller à la rencontre de Charles le Mauvais, seigneur de la ville, puis à la rencontre de sa femme, Jeanne de Navarre, précédés de la bannière de la ville et *escortés des ménétriers du consulat*, comme eux *à cheval* (Histoire de cette commune, t. III, p. 194).

Malgré ces différences caractéristiques, les troubadours et les trouvères n'eurent pas moins des destinées analogues, au point de vue de l'influence qu'ils exerçaient et de la faveur publique dont ils était entourés. Le culte de l'art, commun à toutes les races, bien qu'à des degrés différents, leur assurait un rôle considérable dans la marche de la civilisation; ils faisaient passer dans la vie des peuples les sentiments et les passions qui, d'abord confus et disséminées en quelque sorte dans l'air, venaient prendre des formes plus positives, plus nettes dans leurs œuvres rimées. Instruites, émues, charmées par eux, les différentes classes de la société ne se montraient pas ingrates; elles leur prodiguaient gracieux accueil et dons généreux.

Les tafurs et les ribauds qui arrêtaient les grands seigneurs en voyage; les hobereaux qui rançonnaient les marchands, les paysans révoltés qui éventraient leurs seigneurs, s'inclinaient devant le simple ménestrel, et n'avaient qu'applaudissements et vivats à prodiguer à ces heureux dispensateurs des émotions guerrières et joyeuses.

L'aventure de l'Arioste arrêté par des brigands, et les voyant tomber à ses pieds quand il leur dit: « Je suis l'Arioste, écoutez quelques passages de mon *Roland furieux,* » est assurément le témoignage légendaire le plus touchant de l'empire exercé par les poëtes sur les hommes de tous rangs. Qu'on ne nous objecte pas que les mœurs italiennes ne sauraient être appliquées aux rudes populations du Nord; la faveur publique étendait la même protection sur les trouvères dans tous les pays de la chrétienté; elle faisait une sorte de loi d'ouvrir généreusement sa porte à tout

ménestrel en voyage, de lui donner, en toute circonstance, secours et protection.

Dans la satire intitulée *Excommunication du Ribaud* (1), l'auteur lance l'anathème sur tout homme « qui hait les conteurs, » sur tout gentilhomme qui ferme sa porte aux ménétriers quand ils chantent *Roger*, *Roland* ou *Olivier* (Legrand, liv. III p. 388).

Aussi le pauvre abandonné, le prisonnier assez heureux pour briser les portes de son cachot, voulaient-il rejoindre leur pays en gagnant leur pain ; ils prenaient un violon, chantaient quelques chansons populaires, et trouvaient dans chaque castel, dans chaque maison bourgeoise, une bienveillante hospitalité. Blondel ne prit pas d'autre moyen pour explorer le monde à la recherche de son maître Richard. Dans l'histoire d'*Aucassin et de Nicolette*, lorsque la jeune fille s'est échappée de la prison de Carthage, elle apprend à jouer de la viole, revêt des habits d'homme et apprivoise si bien un marinier du pays des Turcs, qu'il consent à la transporter dans la Provence. Elle débarque et s'en va, le violon à la main et sous l'équipage d'un simple musicien, violonner à travers le pays jusqu'à ce qu'elle atteigne le château de Beaucaire.

Eternelle et suave légende d'Amphion et d'Orphée, que l'histoire intime des peuples rajeunit sans cesse et qui, même à l'époque des tafurs et des tyrans féodaux, comme au milieu des bêtes des forêts et des puissances infernales, place la force et l'autorité dans

(1) Les poésies des troubadours renferment une pièce analogue intitulée : *Le moine de Montaudon*. Il est probable que l'*Excommunication du Ribaud* fut une traduction de celle-ci.

les mains du faible enfant qui sait parler à l'âme le langage de la musique et de la poésie.

V

DU CARACTÈRE GERMANIQUE CHEZ LES BURGONDES ET DANS LES NIBELUNGEN

Le tableau moral de l'ancienne Gaule serait incomplet si, après nous être occupé des peuples *romans* et des peuples *gallo-francs*, nous négligions de parler des *Burgondes.* Ce fut par la Bourgogne et la Lorraine, en effet, que la France reçut l'inoculation du peu de caractère et d'esprit d'outre-Rhin qui se retrouve dans ses mœurs et dans sa littérature. Les Normands, les Francs eux-mêmes, bien qu'originaires de l'Allemagne, n'avaient jamais été les représentants de l'élément germanique pur ; les premiers étaient un peuple exclusivement scandinave ; les Francs l'étaient à moitié à leur arrivée dans la Belgique ; nous avons montré comment ils s'étaient profondément modifiés après Charlemagne, sous l'influence des Gaulois.

Les Burgondes, au contraire, mélange primitif de Goths et autres peuplades d'outre-Rhin, s'établirent d'abord dans le sud-est de la Gaule et ne s'éloignèrent plus de cette contrée (1). Bien qu'ils fussent gouvernés par des rois d'origine franque, ils conservèrent beaucoup plus que les autres envahis-

---

(1) Cette race occupait la Bourgogne, la Suisse de l'ouest, la Savoie, Le Lyonnais, le Dauphiné.

seurs germains l'esprit d'analyse et de méditation, le calme, la réflexion et la solidité des sentiments qui les caractérisaient à leur entrée dans la Gaule. Si l'on veut d'ailleurs avoir le tableau fidèle et puissamment coloré de leurs mœurs primitives, c'est au poëme des *Nibelungen* qu'il faut remonter. Le bassin du Rhin, du côté de Worms, ce pays préféré de Charlemagne, était, en effet, le berceau de la race burgonde et le théâtre où se déroulèrent les principaux épisodes du poëme que nous venons de nommer.

Cette œuvre importante, et qui surpasse toutes les épopées de l'Europe nouvelle, comme l'*Iliade* éclipsait toutes celles de l'antiquité, est une collection de chants anciens, datant, pour la plupart, des luttes d'Attila et de Théodoric, et qui furent réunis en corps de poëme dans le courant du neuvième siècle. Les *Nibelungen* occupent donc, au point de vue poétique et moral, une période de quatre cents ans. Les chants de la première date conservent le reflet du cinquième et du sixième siècles ; les additions et les arrangements qui en soudent les diverses parties portent l'empreinte de l'âge où ce dernier travail fut terminé.

Le caractère bien tranché qui sépare cette vaste épopée des poésies des troubadours et des trouvères est un sentiment mélancolique, rêveur, persévérant et méditatif; un instinct de dévouement, d'attachement inébranlable à un objet, à une pensée, sentiments qui ne se retrouvent qu'à un degré très-inférieur dans la littérature bretonne elle-même. On n'y rencontre d'ailleurs ni la galanterie raffinée des Provençaux, ni la verve comique et satirique des Aquitains et des Gascons, ni le merveilleux colossal des Bretons, ni les images terribles et l'odeur de sang des

poëmes scandinaves, ni l'abondante facilité et la naïveté parfois charmante, mais souvent un peu froide, des chants français.

Nous ne dirons rien de l'humeur guerrière, de la bravoure aventureuse de ses héros; Burgondes et Nibelungen partagent les qualités turbulentes de tous les chevaliers du moyen âge; ils prodiguent les coups d'épée comme les pairs de Charlemagne ou les compagnons d'Arthur.... Nous chercherons de préférence à bien marquer les sentiments essentiellement germaniques dont le poétique reflet illumine la première partie de ce poëme.

« Il croissait en Burgondie une jeune fille si jolie, qu'en nul pays il ne s'en pouvait rencontrer qui la surpassât en beauté. Elle était appelée Kriemhilt et c'était une belle femme! A cause d'elle, beaucoup de héros devaient perdre la vie....... »

Trois rois étaient préposés à sa garde; ils étaient ses frères et se nommaient Gunther, Gernot et Giselher; ils habitaient à Worms, sur le Rhin, dans la Burgondie.

« Or, un jour Kriemhilt rêva qu'un faucon élevé par elle mourait étranglé par deux aigles, ce qui la plongea dans la plus profonde affliction. Elle raconta son rêve à sa mère Uote, qui le lui expliqua de la manière suivante : — Le faucon que tu élevais, ma fille, est un noble époux; tu dois le perdre bientôt après l'avoir pris, si Dieu ne veille à sa conservation. » Kriemhilt renvoie bien loin l'explication de sa mère; elle prétend vivre sans amour, afin de n'éprouver aucune souffrance à l'occasion d'un mari, et de se conserver belle jusqu'à son dernier jour. Mais Uote la prie de ne pas s'arrêter à de fragiles résolutions : car, si

elle est jamais heureuse de cœur, elle doit recevoir ce bonheur de l'amour d'un époux, véritable et loyal chevalier.

La jeune fille impose silence à sa mère : elle sait, par l'exemple de maintes femmes, que la douleur est la suite ordinaire de l'amour ; elle déclare vouloir éviter l'une et l'autre.

Malgré les convictions de Kriemhilt, c'était à l'expérience de sa mère que le destin se disposait à donner raison.

« Le pays de *Niderland*, dans le voisinage, renfermait un prince d'une beauté ravissante : Siegfrid, fils du puissant roi Sigemunt et de la reine Sigehut, arrivait à la force de l'âge. Lorsqu'il put porter les armes, on l'équipa de pied en cap, afin de le mettre à même de rechercher les belles femmes qui aimaient, *mais en tout honneur*, à voir le beau Siegfrid.......

« Aucune souffrance d'amour n'agitait encore le jeune chef ; mais voilà qu'il entend dire qu'il existe en Burgondie une belle vierge, faite à souhait....

« Sa beauté extraordinaire était aussi connue au loin que les sentiments altiers qu'elle montrait envers les jeunes chevaliers ses poursuivants. Voilà que, d'après sa seule réputation et sans l'avoir vue, Siegfrid tombe profondément amoureux de cette noble et fière jeune fille ; il déclare à ses parents qu'il n'aura pas d'autre femme, car il n'est pas de puissant empereur qui, cherchant une impératrice, ne tâchât d'obtenir cette beauté sans pareille.

Son père, sa mère s'affligent profondément de cette malheureuse obstination. Siegfrid reste inébranlable. « Il passera sa vie sans amour de noble femme, s'il ne lui est pas donné d'aller là où son cœur a mis

son affection. » Sa mère a beau pleurer, en songeant aux périls qu'il doit affronter pour vaincre ses compétiteurs, Siegfrid n'a nul souci de leur nombre ; il saura conquérir la belle femme à force de bravoure et d'exploits.

Tout le palais se met en mouvement ; on prépare des habits magnifiques pour Siegfrid et ses douze compagnons.... ; leur équipement terminé, ils se dirigent vers le pays des Burgondes. Après d'assez longues pérégrinations, entremêlées de réceptions princières et de combats, Siegfrid arrive enfin chez le père de Kriemhilt, qui lui fait le plus noble accueil. Les femmes de la cour, impatientes et curieuses, veulent savoir de quel pays est cet étranger au port si fier, au corps si beau. On leur répond qu'il est le roi du *Niderland*...... Quel beau chevalier !... Quelque soit l'exercice auquel on le convie, il est toujours prêt à répondre à ses provocateurs, et sort victorieux de toutes les épreuves. Quelques mots suffisent pour expliquer ses succès et son courage ; ces mots, d'une naïveté toute pastorale, renferment l'essence de l'œuvre entière.

« Il porte dans son cœur une vierge digne d'amour *qu'il n'a pas encore vue ; elle aussi le porte dans le sien secrètement et lui adresse en elle-même de bien douces paroles.* »

Quand les jeunes chevaliers et les écuyers joûtent dans la cour, Kriemhilt, la princesse respectée, regarde Siegfrid par la fenêtre et ce bonheur lui fait oublier tout autre divertissement. Quelle n'eût pas été la joie de Siegfrid s'il s'était cru l'objet de l'attention de Kriemhilt, et s'il avait à son tour pu diriger ses regards vers elle !... « Comment réussirai-je à con-

templer cette noble vierge que j'aime depuis si longtemps? se disait-il. Elle m'est inconnue, et cependant je ne puis surmonter mes tourments.

« Aussi la vérité nous fait un devoir de le dire : il vécut auprès des chefs, dans le pays de Gunther, *une année entière*, sans avoir vu la femme si digne d'amour qui devait être pour lui la source de tant de bonheur et de tant de disgrâce. »

Quelle délicieuse naïveté dans ces chastes débuts d'une passion toute spiritualiste et profonde! Ne semble-t-il pas voir, à l'analyse rapide de ces rêveries sentimentales, ces candides jeunes filles des premiers peintres flamands, ces amoureux éthérés qui se nourrissent du regard lointain de leurs timides marguerites?

A notre avis, Kriemhilt et Siegfrid sont les ancêtres de tous les héros des ballades allemandes. Le sud-est de la France recevra pour héritage quelques-uns de leurs soupirs ! Les émanations de leur tendresse animeront plus tard les touchantes aventures de *la Belle au bois dormant*, du *Prince charmant*, de *Peau d'âne* et toute la délicieuse lignée de nos fabliaux d'amour. Nous ne sommes qu'au neuvième siècle, et le cœur de Werther semble battre déjà sous la cuirasse du vaillant fils de Sigemunt. Au quatrième chant du poëme, le chaste amoureux n'a pas encore entrevu celle qu'il aime d'intuition, et il faut les événements les plus terribles pour renverser les obstacles qui les séparent et obtenir l'immense résultat d'une première entrevue.

Tout à coup les frères de Kriemhilt sont attaqués par les puissantes armées de Luidger et de Lindgast, du pays de Sahsem. Les Nibelungen sont en grand

péril. Siegfried offre de les défendre; son courage, décuplé par l'amour, disperse les ennemis et ramène à Worms les chefs prisonniers. Rien ne saurait peindre la joie de Kriemhilt à la nouvelle de la victoire de Siegfrid. Son beau visage devient couleur de rose; elle témoigne son bonheur en comblant de présents magnifiques le messager qui lui a transmis ces bonnes nouvelles.

Siegfrid obtient les honneurs du triomphe, et, la guerre terminée, il se dispose à quitter la Burgondie avec les chevaliers qui l'ont aidé à disperser les ennemis du roi Gunther. Mais *il n'a pas encore aperçu* la belle Kriemhilt, et le désir de la voir lui fait différer son voyage.

Nous arrivons enfin au moment solennel et si longuement attendu, où les deux amants vont échanger les premiers témoignages de tendresse.

La cour donnait des fêtes splendides. « Voulez-vous que ces réjouissances soient dignes de votre gloire? dit le brave Ortwin au roi Gunther : permettez à chacun d'admirer les belles jeunes filles qui font l'orgueil de la Burgondie.

« Quelle serait la joie de l'homme et quel serait son bonheur s'il n'y avait ni belles vierges ni femmes superbes? Laissez paraître votre sœur en présence des chevaliers. »

Le roi consent : Kriemhilt et sa mère Uote sont invitées à se présenter.... « La belle jeune fille s'avance, charmante comme l'aurore du matin sortant des sombres nuages. Toute souffrance quitte celui qui la portait dans son cœur depuis si longtemps : *il voit la vierge marcher en sa beauté;* nul homme, quelle qu'en fût son envie, n'aurait pu soutenir qu'il avait jamais

vu dans le monde une femme plus complétement belle. »

Ce bonheur ne suffit pas à Siegfrid : l'Allemand méditatif et raisonneur perce déjà sous la cuirasse du chevalier ; il se fait des scrupules philosophiques et veut savoir d'où lui vient l'amour, d'où lui vient la joie.

« Comment s'est-il fait que j'aie pu l'aimer? se demande-t-il ; c'est une illusion d'enfant sans doute, et cependant si je devais m'éloigner d'elle il me serait plus doux d'être frappé de mort. »

Voilà des questions qu'un Français ne songerait guère à s'adresser, des doutes qu'il se garderait bien de soulever sur son chemin : il s'en tiendrait au témoignage de ses yeux, aux sensations de son cœur, saisirait la réalité de toutes ses forces, et ne demanderait certes pas à la logique de lui expliquer s'il est bien vrai que l'amour existe et s'il a le droit de se croire heureux.

« Agité par ses pensées, Siegfrid sent ses joues passer rapidement de la pâleur au rouge ; chacun admire ce visage rose, comme les miniatures que le talent d'un bon peintre a tracées sur parchemin, et avoue que jamais on n'admira un héros si accompli. »

Le roi Gunther fait appeler sa sœur, afin qu'elle le salue.

Le jeune chef, tressaillant de joie, est inondé d'une tendresse sans amertume. O prodige! o bonheur incroyable! « il va voir enfin la fille de la belle Uote.... Elle approche, la vierge digne d'amour. A la vue de l'homme au grand courage, une flamme colore ses traits. — Soyez le bien venu, seigneur Siegfrid, bon et illustre chevalier, dit la jeune vierge. » Et après cet

effort d'éloquence « elle sent son cœur élevé par ce noble salut. »

Le poëte continue, avec une complaisance toute germanique, l'analyse des émotions des deux amants. « Il ignore, dit-il ingénument, si la blanche main de Kriemhilt fut tendrement pressée en cette première rencontre; mais il se plaît à le supposer : car toute négligence à cet égard n'aurait pas été pardonnable à ces deux êtres palpitants d'amour. Jamais la chaleur de l'été ou la tiédeur du mois de mai ne procurèrent à l'âme de Siegfrid une joie comparable à celle du contact de la main de cette vierge qu'il désirait pour amie; mais il serait bien plus difficile encore de traduire la félicité qu'éprouva l'homme vaillant, lorsqu'il fut permis à la jeune fille de lui donner un baiser.... « Siegfrid ne connaissait rien de si doux sur la terre. »

Quelle progression délicate et vraie dans cet amour naissant, dans l'échange de ces chastes soupirs, de cette attraction instinctive, qui arrive sans secousse et sans interruption au dernier degré du bonheur!... N'y a-t-il pas là une poésie nouvelle, toute différente de celles que nous avons étudiées sur les divers points de la Gaule? Poésie pleine de sentiments tout intérieurs, prompts à s'émouvoir, mais contenus dans leur expression et plus méditatifs qu'emportés. L'histoire d'*Aucassin* et de *Nicolette*, cette pastorale tout exceptionnelle, et aussi sarrasine que provençale, offrirait seule quelque ressemblance ; car, chose étrange, la tendresse germanique a quelques points de contact avec la rêverie arabe; non point que la littérature orientale ait exercé une influence quelconque sur les *Nibelungen*, mais les deux peuples se sont trouvés

en communication naturelle d'idées, par suite de leur profonde vénération pour la femme et du calme méditatif du caractère national.

Cette rêveuse passion devint contagieuse parmi les guerriers germaniques; Siegfrid avait aimé Kriemhilt sans la connaître, Gunther éprouva un amour analogue pour la belle Brunhilt, redoutable héroïne du pays des Scandinaves. Sur la seule réputation de son courage et de sa beauté, il prend la résolution de la conquérir par les armes, à la manière des *Soekongars*, amenant les fières *Skioldmeœr* à capitulation. Siegfrid offre de l'accompagner en Islande, à condition qu'il lui donnera la main de Kriemhilt, s'il parvient à dompter la princesse. Gunther accepte, et cette nouvelle expédition met le comble à la gloire de Siegfrid.

A dater de ce moment, le poëme des *Nibelungen* éprouve une transformation si profonde, qu'on dirait les deux dernières parties écrites six siècles avant la première. Dès l'apparition de Brunhilt, le caractère germanique tourne complétement au scandinave, et nous sommes ramenés aux sombres chants des *Eddas*.

Brunhilt est le type de la *Vierge aux boucliers*. Elle est démesurément belle, sa force est si grande qu'elle joûte de la lame avec avantage contre les héros qui veulent conquérir son amour. Elle lance au loin de grosses pierres et bondit à leur suite à de grandes distances. Tout aspirant doit, sans défaillir, vaincre en trois épreuves cette femme redoutée, sinon sa tête tranchée roule aux pieds de l'héroïne implacable. Quand Siegfrid se présente et la défie, elle saisit son armure; plus de cent belles jeunes filles l'accompagnent couvertes de riches costumes; cinq cents guer-

riers, l'épée au poing, leur servent d'escorte. La lutte commence : Brunhilt empoigne son bouclier d'or rouge revêtu de plaques d'acier épaisses et larges. Son air est si martial, que le chevalier Hagéne la prend pour la femme du diable. On lui porte une pique énorme faite de quatre grosses barres de fer et que trois hommes ont de la peine à soulever, puis une pierre ronde et colossale que douze guerriers roulent avec effort. C'est là le fer qu'elle doit agiter dans ses mains, c'est le projectile qu'elle doit lancer contre ses adversaires. Durant le combat, elle fait des prodiges de force et de courage. Samson, Hercule sont dépassés : cependant elle est vaincue par Siegfrid et obligée de se mettre à sa merci. Siegfrid profite de sa victoire pour la contraindre à donner sa main à Gunther, qui la conduit en Burgondie.

Arrivée à Worms, la fière Islandaise montre au milieu de ses nouveaux sujets le caractère furibond, les mœurs sanguinaires des pirates du Nord. Nous passons brusquement de la tendre idylle, de la soupirante élégie à toutes les fureurs des poëmes saxons. Durant un festin, Kriemhilt et Brunhilt se prennent de querelle : Siegfrid est trahi et Kriemhilt a la douleur de le voir massacrer.

Des troubles profonds succèdent à ce meurtre ; et Attila profite des sanglantes discordes des Burgondes pour demander la main de la veuve de Siegfrid, qui lui est accordée.

A dater de ce moment, de terribles ouragans politiques bouleversent la Germanie entière, depuis la Burgondie jusqu'au pays des Huns : le poëme des *Nibelungen* devient un entassement de trahisons, de vengeances, de meurtres qui dépassent les horreurs des romans

d'*Ogier de Danemarche* et des *Lohérains*. Les tableaux, malheureusement trop exacts de ces temps reculés, sont peints avec une rare vigueur ; l'habileté dramatique de leur exposition, la vérité des caractères, la progression croissante de l'intérêt rendent cette belle épopée allemande bien supérieure à tous les essais poétiques des trouvères franco-normands. La langue dans laquelle elle est écrite la placerait en dehors de notre sujet, si nous n'étions appelés à nous occuper plus tard de l'influence exercée par la Germanie sur le caractère littéraire et moral de notre nation. Nous examinerons alors dans quelles proportions ces éléments intellectuels et moraux franchiront le Rhin et pénétreront dans le nord et dans l'est de la France. En attendant, nous devons constater leur absence complète dans toutes les *Chansons de Gestes*, même dans celles qui semblent concerner plus particulièrement les populations allemandes et bourguignonnes de l'est, telles que les *Lohérains* et *Gui de Bourgogne*. Nous avons étudié ces deux poëmes avec la plus grande attention, et nous n'avons pu y découvrir un seul mot d'amour bien senti, une simple lueur de tendresse.

La femme n'est dans ces deux ouvrages, comme dans *Ogier de Danemarche*, qu'un objet qu'on se dispute par intérêt féodal, afin d'acquérir des fiefs, se donner des héritiers et des appuis, mais pour lequel on n'éprouve ni dévouement, ni estime. Rien de froid et de sèchement raconté comme les unions conjugales : un chevalier a intérêt à se marier, il charge quelqu'un de lui trouver une femme (1) ; un père veut se procurer

(1) « Querez moi fame, mes cors mestier en a. »
Et cil repond, volontiers le fera.

un allié, il lui donne sa fille (1) ; une veuve pleure encore son époux, on la contraint à se remarier dans le premier mois de son veuvage (2). La sympathie naturelle, les soupirs réciproques, les longs travaux renversant les obstacles, toutes ces lenteurs préparatoires qui faisaient le charme de l'amour de Kriemhilt et de Siegfrid sont complétement inconnus des fiancés ;

. . . .
En teres congue irès au roi Henry,
Dites m'envoie sa fille o le cler vis;
Je le prendrai, se Diex le vuet soffrir.
(*Garin le Lohérain*, p. 47.)

(1) « Desirè t'ai, frans chevalier gentis,
Garantis m'as la terre et le pays;
Preu en auras, dementiers que je vis :
Je vous donrai blancheflor au cler vis. »
La demoiselle faut devant eux venir,
Mien escient, quinze ans ot et demi
Il n'a si gente en soissante pais.
Tenez ma fille, bien l'avez déservi
Et si vous rens ma terre et mon pais.
« — Et je la prens » se dit le duc Garins.
(*Ibid.*, p. 115, 116.)

(2) Cuidez-vos bien or à feme faillir,
S'en voliez une, vous en auriez dix,
Haut mariage et bon vous ai porquis :
C'est Helisens, la dame de pontis,
Suer et germaine au flamen Bauduin ;
N'a pas longtemps que mors est son mari,
Un enfant a qu'encor est moult petis.
. . . .
— Dame, dist-il, demain orez mari. »
— Frere, dit-elle, qu'est-ce ore que tu dis?
Encore n'a gaires que monsignor perdis,
N'a pas un mois que fut en terre mis.
(*Ibid.*, p. 150, 157.)

tout aboutit à cette conclusion réaliste d'Ogier de Danemarche :

« Ceste nuit fust Beauduinet eng nré (1). »

Ce n'est donc point par les *Chansons de Gestes* que la tendresse et la mélancolie allemandes essayèrent de pénétrer dans la littérature française ; nous devons réserver pour un avenir plus éloigné, l'examen d'une tentative qui d'ailleurs n'obtint jamais de résultat bien décisif.

---

(1) A moult grant joie li vassaux l'espousa ;
Premiere nuit qu'avec le duc coucha,
L'hore fut bone, un enfant engendra.
(*Garin le Lohérain*, p. 49.)

NEUVIÈME PARTIE

ÉPOQUE DE FUSION — MÉLANGE DES LITTÉRATURES

Nous nous sommes bornés, jusqu'à ce moment, à onstater les divers états du caractère et de l'esprit les peuples de la Gaule au début du moyen âge : ious les avons examinés chacun à part, dans leur existence individuelle et leur égoïsme provincial ; maintenant que nous connaissons suffisamment ces éléments constitutifs, nous devons passer à la grande question de l'influence qu'ils exercèrent les uns sur es autres ; montrer la fusion, les échanges qui s'opérèrent entre eux ; résoudre enfin le grand problème de a formation du caractère et de l'esprit français.

Chose remarquable ! le premier acte d'assimilation e races n'eut pas lieu dans l'intérieur de la Gaule ; il ıt une explosion à l'extérieur, une véritable conquête, omme si la nation eût voulu prouver, dès le douzième iècle, que l'expansion, le rayonnement, constituaient sa force et son génie.

Les Normands, installés dans la Neustrie, sous harles le Simple, venaient de se mêler aux Gallorancs et d'adopter leurs usages, leur dynastie, leur

langue, lorsqu'ils entreprirent d'envahir l'Angleterre et d'y transporter les idées et les mœurs de la mère patrie.

Ce grand événement ne pouvait arriver plus à propos, dans l'intérêt de la civilisation générale. L'Angleterre, devenue la proie des pirates du Nord, au milieu du huitième siècle, menaçait de déverser sur le continent cette barbarie scandinave que Brunhilt avait transportée jadis sur la terre des Burgondes, que Rollon aurait installée sur les bords de la Seine, si elle ne s'était fondue au souffle vivifiant de l'influence gallo-franque. Pour apprécier la portée de la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie, il est donc essentiel de connaître l'état de la barbarie saxonne et les dangers dont elle menaçait la terre des Gaules.

I

L'ANGLETERRE CONQUISE PAR LES GALLO-FRANCS SOUS LA CONDUITE D'UN DUC DE NORMANDIE

Depuis quatre siècles, la vieille Angleterre, patrie originelle des Bretons, était le repaire des peuplades les plus cruelles que le Nord eût encore déversées sur l'Occident ; le fanatisme sanguinaire des Druides, les fureurs ravageuses des sectateurs de *Hell,* de *Loke* et d'*Odin* (1) étaient dépassés : tous les sauvages de la

(1) Du temps d'Ammien Marcellin, ils passaient déjà pour les plus féroces de tous les Barbares (XXVIII, p. 326).

.ltique, Danois; Frisons, Saxons, Norwégiens, Islandais, déchaînaient leur rage sur la terre des Angles et des Scots, pillant, brûlant, massacrant tout ce qui se trouvait sous leur lance (1). Les chants de leurs *soekongars* peuvent donner une idée de ces atrocités bestiales.

« Le souffle de la tempête aide nos rames, dit l'un d'eux ; les bruits du ciel et de la foudre passent sur nos têtes sans nous étonner ; l'orage nous seconde et nous pousse où nous voulons aller. »

Le scalde Ragnard Lodbrog trouve que celui qui vit sans blessures mène une existence monotone ; il éprouve autant de plaisir à donner des coups d'épée qu'à presser une jeune fille dans ses bras (2).

---

(1) Lingard, *Histoire d'Angleterre.*

(2) Nous avons donné, à la page 405 du tome Ier, comme spécimen de cette poésie satanique, les premières strophes du chant de la bataille de Finsburg ; il n'est pas inutile de faire connaître les dernières :

« Ici le roi Athelstan, le seigneur des comtes, celui qui donne des bracelets aux nobles, et son frère aussi, Edmond Etheling, noble et d'ancienne race, ont tué dans la bataille, avec les tranchants des épées. A Brunenburk, ils ont fendu les murs des boucliers ; ils ont haché les nobles bannières avec les coups de leurs marteaux, les enfants d'Edward !... Ils ont abattu, dans la poursuite, la nation des Scots et les hommes des vaisseaux parmi le tumulte de la mêlée, à la sueur des combattants. Cependant le soleil, là-haut, la grande étoile, le brillant luminaire de Dieu, le Dieu, le Seigneur éternel, à l'heure du matin, a passé par-dessus la terre, tant qu'enfin la noble créature s'est précipitée vers son coucher. Là gisaient les soldats par multitudes, abattus par les dards ; les hommes du Nord frappés par-dessus leurs boucliers, et aussi les Scots, las de la rouge bataille. Athelstan a laissé

Le roi des mers, Er-Ric, étant mort en 946, les poëtes scandinaves chantèrent son entrée dans le céleste séjour, comme la récompense du sang qu'il avait versé, des ravages qu'il avait commis (1).

Sous l'impression de principes aussi barbares, il ne faut pas être étonné si, au moment de faire des expéditions de guerre, les Saxons avaient des rêves de carnage, s'ils ne voyaient que cadavres dévorés par les loups et les corbeaux (2).

---

derrière lui les oiseaux criards de la guerre, le corbeau qui se repaîtra des morts, le milan funèbre, le corbeau noir, au bec crochu, et le crapaud rauque, et l'aigle qui bientôt fera festin de la chair blanche, et le faucon vorace qui aime les batailles, et la bête grise, le loup du bois. »

(1) « Il m'est venu un songe, dit le poëte : Je me suis vu au point du jour dans la salle du Walhall, préparant tout pour la réception des hommes tués dans les combats.

« J'ai réveillé les héros de leur sommeil ; je les ai engagés à se lever, à ranger les bancs, à disposer les coupes à boire, comme pour l'arrivée d'un roi.

« D'où vient tout ce bruit, s'écrie Braghils ? d'où vient que tant d'hommes s'agitent et que l'on remue tous les bancs ? — C'est qu'Er-Ric doit venir, répond Odin ; je l'attends. Qu'on se lève, qu'on aille à sa rencontre.

« Pourquoi donc sa venue te plaît-elle plus que celle d'un autre roi ? — C'est qu'en beaucoup de lieux il a rougi son épée de sang ; c'est que son épée teinte de sang a parcouru beaucoup de lieux.

« Je te salue, Er-Ric, brave guerrier : entre, sois le bienvenu dans cette demeure. Dis-nous quels rois t'accompagnent, combien viennent avec toi du combat ? — « Cinq rois viennent et moi je suis le sixième. » (Torfeissen, *Hist. de Norwége*, l. IV, ch. x.) — (Thierry, t. 1, p. 131.)

(2) Peu avant la bataille d'Hastings, l'un rêve qu'il voit une femme de taille gigantesque à cheval sur un loup, courant devant le front de l'armée. Le loup tenait dans sa gueule un

Les jeunes femmes, à leur tour, dignes de la Brunhilt des *Nibelungen*, chantaient avec l'ivresse des *Skioldmeœr :* « J'ai marché armée de mon glaive sanglant, de sorte que le corbeau m'a suivie ; furieuses nous avons combattu ; le feu planait sur les maisons, et nous avons endormi dans le sang ceux qui veillaient aux portes des villes. »

En présence de ces prophéties et de ces menaces infernales, on comprend que les indigènes eussent composé un chant religieux qui avait pour refrain : « *Délivrez-nous des fureurs des Jutes.* »

Les Saxons ne se contentaient pas de chanter la mort, ils mettaient en pratique ces horribles cris de guerre : au couvent de Peterboroug, un de leurs chefs avait tué quatre-vingt-quatre moines de ses propres mains ; il ne mit un terme à ce massacre que lorsqu'il ne resta plus de victimes. Harold Pied-de-Lièvre fit crever les yeux, couper les jarrets, scalper les crânes et dévider les intestins à Alfred et à six cents hommes (1). Ces bandes de pirates ne connais-

---

cadavre humain tout ensanglanté ; dès qu'il avait fini de le dévorer, la femme lui en servait un autre.

Un second voit en songe la flotte, portant à ses mâts une nuée de corbeaux et de vautours ; en face, une femme assise sur un rocher, armée d'un sabre nu, disait aux oiseaux : « allez, allez sans crainte, vous aurez à manger, vous aurez à choisir, car je vais avec vous ; j'y vais. » — (Thierry, t. I, p. 382.)

(1) En 870, les Danois saisissent le roi de l'Est-Anglie, l'attachent à un arbre et en font un but pour leurs archers. — En 1003, ces mêmes Danois s'emparent d'un petit royaume saxon ; ils outragent les femmes, tuent les hommes, et finissent par tout exterminer, jusqu'au dernier enfant, le jour de Saint-Brice. — (Thierry, t. I, p. 139.)

saient d'autre travail que le pillage, d'autre plaisir que l'ivresse et le massacre.

L'histoire de l'heptarchie saxonne est une suite ininterrompue de guerres atroces. Quand ses princes ont anéanti les Bretons, les Irlandais et les Pictes, ils se détruisent entre eux. Le poëte et l'historien sont réduits à reproduire d'interminables récits d'assassinats et d'exterminations.

Cependant il s'est trouvé des critiques littéraires qui ont donné des paroles d'admiration à cette poésie de carnage; ils voient, dans ces transports de fureur et dans ces cris de cannibales, les témoignages du génie poétique de la race saxonne; ils pressentent ce que deviendra plus tard la fleur, en voyant le bourgeon. « Si jamais il exista quelque part un profond et sérieux sentiment poétique, disent-ils, c'est là. » Ces poëtes saxons « ne chantent pas, ils crient.... Chacun de leurs petits vers est une acclamation et sort comme un grondement (1). »

On appelle cela de la poésie! Nous l'appelons, nous, des hurlements de loup, des râles de tigre. La fureur est-elle donc le génie? La rage exprime-t-elle le point le plus élevé de la puissance?... Ne voit-on pas, au contraire, que la poésie n'a rien à démêler avec ces hommes du Nord « aux grands corps blancs et flegmatiques? » Ces colosses « aux yeux bleus, aux cheveux d'un blond rougeâtre, aux estomacs voraces, repus de viandes et de fromages; ces tempéraments froids, tardifs pour l'amour, » ont besoin de coups de tonnerre pour être réveillés, tant leur intelligence est

(1) Taine, *Histoire de la Littérature anglaise.*

épaisse et leur fibre poétique engourdie.... Chez eux, pas de sensibilité facile sachant apprécier les nuances délicates, pas de conception rapide saisissant toutes les phases d'un sentiment ou d'une situation.

Ces masses de chair ne peuvent être émues qu'à l'aide d'explosions : il faut que la parole éclate à leur oreille comme une mine; les catastrophes seules les touchent; les incidents d'une douleur intime les laissent indifférents. Chez les races gallo-romaines, au contraire, le cœur et le cerveau sont tellement accessibles à la vibration poétique, qu'il est inutile d'avoir recours aux imprécations, aux cris, à l'entassement des cadavres, pour mettre en mouvement toutes les parties de l'existence. Une observation, une analyse juste, une critique légère, une description habilement colorée, suffisent. N'applique-t-on pas des moyens d'action particuliers à chaque race, à chaque nature différente? Si l'on se permet de battre le nègre, de flageller le soldat russe et même le soldat anglais pour leur inculquer les lois du devoir et de la discipline, oserait-on avoir recours aux mêmes moyens pour révéler des principes analogues au Français, à l'Italien, à l'Espagnol?

Où se trouvent la pensée, le sentiment, dans les chants de cannibales que les Saxons viennent de nous faire entendre? Comparez l'équarrissage de chair humaine de la bataille de Finsburg avec le combat de Roland à Roncevaux! Ici les hommes se défiaient, exprimaient toutes les passions du guerrier; mais ces passions avaient pour mobile les plus nobles vertus du chrétien, du citoyen, du sujet. Tous combattaient et mouraient, non pour le plaisir de verser le sang, mais pour défendre leur foi, leur pays, sauver la

gloire de leur souverain. La bataille de Roncevaux était une lutte d'hommes, celle de Finsburg est un combat de bêtes féroces.

Heureusement pour la civilisation, la conquête des Saxons ne devait pas être de longue durée. Ce repaire de forbans, qu'on voudrait nous présenter comme un sanctuaire de poésie, devait recevoir de la terre des Gaules un de ces rayons de soleil qui dissipent les ténèbres, calment les cris d'agonie, étouffent les hurlements de fureur. Le mouvement scandinave de la Grande-Bretagne allait éprouver le sort qu'avait subi précédemment, de ce côté du Rhin, la tentative germanique de Charlemagne.

Le 27 septembre 1066, soixante mille hommes s'embarquaient, à l'embouchure de la Somme, sur quatre cents navires de haut bord et mille bateaux, sous les ordres du duc de Normandie, Guillaume le Bâtard. Il s'en fallait de beaucoup que la majorité de ces guerriers fût originaire de la Norwége ou du Danemark, comme les compagnons de Rollon ou de Robert Guiscard. Cette armée, presque tout entière, était gallo-franque; elle ne comptait qu'un bien petit nombre de descendants des pirates du Nord. Il suffit de consulter les faits pour lui restituer ce caractère. Guillaume, ayant soumis son projet de descente en Angleterre aux barons normands, rencontra chez eux d'assez vives oppositions; mais, comme il se sentait appuyé par le Souverain Pontife, il publia le *ban de guerre* (1) dans la Gaule entière, offrant à tous les

(1) Le mot *ban de guerre,* si mal expliqué jusqu'à ce jour, ne viendrait-il pas du verbe roman *ban,* allons, partons? d'où les Espagnols ont fait *bamos.* Le mot *ban* fut ensuite appliqué à toute convocation, à toute publication.

guerriers et hommes d'armes une forte solde, le pillage de l'Angleterre, de riches héritières pour femmes et de vastes propriétés pour fiefs. A ces promesses séduisantes, la foule des aventuriers accourt du Maine et de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne, de la Flandre et de la Gascogne, de l'Ile-de-France et de la Bourgogne.

Rien d'extraordinaire à ce que l'esprit aventureux des Normands provoquât la sympathie de la population gauloise et attirât au premier son de trompe une jeunesse avide de combats. Les Francs, peuples pasteurs, avons-nous dit, n'éprouvaient pas un grand attrait pour les expéditions lointaines; ils ne marchaient, à l'exemple des Romains, qu'à petites étapes et ne poussaient leurs armées en avant qu'après avoir bien consolidé leurs derrières. Les anciens Gaulois, peuples pasteurs aussi, mais à l'esprit plus ardent, plus curieux, formaient souvent des armées expéditionnaires et s'en allaient batailler à l'aventure dans la Macédoine et l'Asie Mineure, dans l'Italie méridionale et dans la Germanie. Ils n'avaient pas l'ardeur conquérante de César ou de Scipion, mais ce désir de voir, d'explorer, de faire des coups d'éclat qui caractérisait Alexandre.

Les Normands flattèrent cette disposition originelle de la race gauloise; ils lui fournirent un nouvel aliment dans la conquête de l'Angleterre : les descendants des *bren* accoururent de toutes les provinces au rendez-vous fixé par un simple *bâtard*.

Il est facile de prouver que la population gallo-franque composait l'armée de Guillaume de Normandie. De tous les noms de chefs et de soldats que Wace et les chroniqueurs nous font connaître, il n'en

est pas plus de quatre ou cinq qui offrent une physionomie normande ou germanique : tous les autres appartiennent à la langue gallo-franque ; Guillaume le Conquérant lui-même est tout au moins à moitié gaulois, car il avait pour mère une simple paysanne de Falaise (1). D'après Wace, son sénéchal s'appelle *Guillaume de Breteuil*. Ses grands officiers sont *Hugues de Gramménil*, *Hugues de Montfort*, *Gaultier* et *Guillaume de Garenne*. Ses principaux barons sont *Robert*, comte d'Ou ou d'Eu, *Osbert de Breteuil*, *Rogier de Vilers*, le sire *de Belmont-le-Rogier*, *Yvan* (Yvon) et *Herluin*.

Parmi les guerriers qui répondent à l'appel de guerre, Wace cite *Hainon de Thoars*, *Alain Felgan*, de Bretagne ; *Peleit de Dinan*, *Raoul de Gaël*, *Raoul de Conches*, le *chevalier Toustain*, du pays de Caux, porte-étendard ; *Huon Margot* ou *Hugues Maigrot*, envoyé de Guillaume auprès d'Harold. *Wace* lui-même, dont on a fini par estropier le nom à la manière anglaise, se donne le nom tout gaulois de Gasse (2).

A la bataille d'Hastings, le premier corps d'armée de Guillaume était composé des gens d'armes du

---

(1) Il n'était pas nécessaire le moins du monde, pour commander une expédition normande, c'est-à-dire maritime, d'appartenir à la race scandinave ; Hastings, un des plus célèbres pirates et l'un des premiers conquérants de l'Angleterre, était le fils d'un simple laboureur des environs de Troyes.

(2) Maître Gasse l'a translaté : *gasse*, *agasse* signifie pie en langue romane ; on sait que, dans toutes les langues, les noms d'oiseaux sont fréquemment appliqués à des hommes.

comté de Boulogne et du Ponthieu ; le second de Bretons, de Manceaux et de Poitevins ; les recrues de Normandie ne venaient qu'en troisième ligne ; elles étaient commandées par Guillaume lui-même.... Tous ces guerriers gallo-francs, qui ont-ils pour chanteur, pour boute-en-train ? Un trouvère, ce hardi Taillefer dont nous avons déjà parlé. Quel chant de guerre entonnera-t-il pour exalter leur courage ? Sera-ce un fragment des *Eddas* ou de *Nibelungen* ? Pas le moins du monde,.... un chant tout français : la *Chanson de Roland !*

Les quelques vrais Normands que renferme l'armée de Guillaume, le chef suprême tout le premier, avaient d'ailleurs si bien adopté les mœurs, la langue des indigènes, saisi leur esprit subtil, délié, prompt à subjuguer les cœurs et les intelligences, que toute trace d'origine scandinave avait complétement disparu (1).

Dans la guerre, ils mettaient en usage la tactique de ruse et d'embuscades familière aux Gascons ; ils commençaient à se faire confondre avec ces derniers par la finesse de leurs combinaisons, leur habileté à

(1) La cour de Rouen était, depuisde longues années, le rendez-vous des troubadours et des trouvères ; la population de la Normandie entière parlait français. Pendant les processions, dit Herbert, moine de Clairvaux (1178), lorsque le clergé suspendait ses chants, les femmes entonnaient des cantiques qui ressemblaient fort à des chansons mondaines (*Histoire littéraire de la France*, t. IV, p. 51).

Le danois, généralement proscrit, s'était réfugié dans l'école de Bayeux, comme une langue morte. Les Normands qui passèrent en Angleterre parlaient exclusivement français. De sorte que le successeur de Guillaume, ayant voulu faire apprendre à son fils la langue de ses ancêtres, dut l'envoyer au collége de Bayeux (*Histoire litt. de la France,* t. VI, p. 51).

déjouer tous les embarras, à profiter de toutes les circonstances favorables.

A la bataille d'Hastings les Saxons imprévoyants burent et mangèrent gloutonnement toute la nuit : « vous les eussiez vus moult se démener et saillir et chanter avec de gros et lourds éclats de rire, » dit Robert Wace (1) ; le matin ils serrèrent, derrière leurs palissades, les masses compactes de leur pesante infanterie et, la hache attachée au col, ils attendirent l'ennemi.

Les Normands, réfléchis et rusés, au contraire, simulent d'abord une attaque, puis se mettent à fuir pour attirer les Saxons. Ces derniers donnent dans le panneau, sortent des retranchements et se lancent à leur poursuite. Aussitôt les envahisseurs font volte-face, tombent sur les assaillants en désordre et les mettent en pleine déroute.

La conquête de l'Angleterre fut donc une expédition

---

(1) Et li Normans et li Franceis
Tote nuit firent oraison
Et furent en affliction,
De lor péchiés confes se firent
As proverres les regehirent,
Et qui n'en ont proveres pres,
A son veizin se fist confés.

Le vendredi ils font pénitence, et la préparation chrétienne au combat se termine, comme à Roncevaux, par l'absolution de l'évêque.

Char ni saunc ne mangèrent,
Giffrey, évêque de Coustances,
A plusors joint lor pénitances,
Et reçut li confessions,
Et donna li benedicion.

purement gallo-franque; la race normande n'y figura que pour lui donner son nom. Ce caractère déjà si frappant au moment de l'expédition, le devint bien plus encore dans la suite. Après la victoire d'Hastings, le premier acte de Guillaume fut de construire, sur le champ de bataille même, un monastère dédié à saint Martin de Tours, *patron des soldats gaulois;* il fut peuplé par des religieux de Marmoutiers, près de Tours.

Les barons normands, jaloux de leurs prérogatives, hésitaient à mettre la couronne d'Angleterre sur la tête de Guillaume le Bâtard; un seigneur poitevin, Aimeri de Thoars, soutint les droits du conquérant et les fit triompher. Dernière preuve enfin. Les rôles qui nous ont été conservés du partage des terres et du butin ne renferment que des noms gaulois et des noms français (1).

---

(1) Un nommé *Asselin* eut plusieurs bourgeois pour sa part; *Eudes*, évêque d'Evreux, reçut la ville de Douvres pour apanage; *Raoul de Courbespine* obtint trois maisons et un champ; Guillaume, fils de Geoffroi, trois autres. *Geoffroi de Mandeville* quarante. *Engelry* quatorze propriétés; *Gauttier* eut le fief d'un riche Anglais; *Baudoin de Reviers*, petit-neveu d'Osbert, l'île de Wight; la simple jongleresse *Adeline* reçut, de la munificence de Roger, un beau fief pour payer ses chansons; *Robert de Toënes* s'adjugea les domaines de trois guerriers saxons; *Gilbert de Monfichett* prit la garde d'une des tours de Londres. On trouve enfin dans la liste des nouveaux teneurs de fiefs les noms tout gallo-francs de *Mandeville*, *Andeville*, *Omfreville* et *Domfreville; Bouteville* et *Estoutville; Mohun* et *Bouhun; Biset* et *Basset; Malin* et *Malvoisin; Bastard, Brassard* et *Baynard; Bagot et Talbot; Toret, Trivet* et *Bouet; Lucy, Lacy* et *Percy; Bouvilain* et *Boutevilain; Trousselot* et *Troussebout; Eugaine* et *Longue-Epée; Œil-de-Bœuf*

Les Gallo-Francs, apportant leurs mœurs, comparativement policées et élégantes, dans le repaire des pirates du Nord, produisirent des contrastes frappants que l'histoire nous fait connaître : les rois saxons, dit Henri de Huntingdon, donnaient quatre repas dans la journée ; les rois normands n'en donnèrent plus qu'un. « Les Saxons, ajoute Malmesbury, buvaient à l'envi, consumant jour et nuit leurs revenus en prouesses de gloutonnerie, se contentant d'habitations misérables pour avoir plus à consacrer à la bonne chère. Les gens de France calculaient mieux leur dépense, ils mangeaient moins, tout en préparant leurs mets avec plus de délicatesse ; ils se montraient plus recherchés dans leurs habitations et leurs vêtements. Il y avait soixante-six ans à peine que les Provençaux de la reine Constance avaient étonné les Parisiens du roi Robert par le luxe de leur équipage ; les Gallo-Francs produisaient un effet analogue sur les sujets de la grossière heptarchie.

Les soins de l'éducation marchèrent de pair chez les Normands avec ceux du luxe et de l'urbanité. Les Saxons étaient d'une ignorance profonde en toute chose, même en architecture, car ils bâtissaient horriblement mal. Les Normands s'emparèrent de leurs mo-

---

et *Front-de-Bœuf ; Guillaume le Charretier, Hugues le Tailleur, Guillaume le Tambour*. Sans compter ceux qui n'ont d'autre nom que ceux de leur pays natal : *Saint-Quentin, Saint-Maur, Saint-Denis, Saint-Malo, Tournai, Verdun, Fismes, Châlon* (*Châlonez*), *Chaunes, Etampes, La Rochelle, Cahors* (*Chaworts*), *Rochefort* (*Rochford*), (*Rokebi*), *Champagne, Gascogne, La Haye* (*Hay*), *La Souche* (*Zouch*), *Saut-du-Chevreuil* (*Sacheverell*) (Thierry t. I, *Passim*).

nastères de leurs églises, et en expulsèrent les religieux et les prêtres indigènes ; ils substituèrent aux lourdes murailles saxonnes l'élégante architecture des pays romans, et établirent cinq cent cinquante-sept écoles ; comme ils calculaient parfaitement leurs intérêts, ils conservèrent les fiefs et les redevances pour leurs hommes de guerre, et réservèrent les bénéfices ecclésiastiques pour les prêtres et les professeurs qu'ils avaient amenés du continent.

Les Gallo-Francs renouvelaient donc en Angleterre, au profit de leur race, le système d'éducation que Charlemagne avait appliqué, dans la Gaule, au bénéfice des idées germaniques. Seulement la nouvelle tentative eut plus de succès que la première, par la raison que la langue et l'esprit gallo-francs étaient aussi subtils, limpides, sympathiques, pénétrants, que la langue et l'esprit allemands étaient lourds, obscurs, émoussés en tout ce qui ne tenait pas à l'analyse des sentiments intimes.

Quoi qu'il en soit, le mouvement intellectuel, en Angleterre, fut tout gallo-franc au douzième siècle, et ses progrès eurent une rapidité fabuleuse.

Le prince Henri, fils du Conquérant, apprit les sciences avec une ardeur qui lui mérita le surnom de *Beau-Clerc*. Mathilde, femme de Henri Ier, morte en 1118, attirait à la cour toute sorte de savants et de trouvères. Henri II et ses trois fils suivirent son exemple. L'aîné, Richard Cœur-de-Lion, conquit une place honorable parmi les trouvères. Lanfran, né dans le nord de l'Italie, archevêque de Cantorbéry, fut digne de figurer dans les rangs du clergé tolérant et pratique, par sa charité, et dans ceux du clergé doctrinaire, par ses vastes connaissances.

Parmi les prêtres gallo-francs établis en Angleterre, on cite un abbé poëte, qui fit représenter « *le Jeu de Sainte-Catherine.* » Un autre composait des épigrammes latines, à l'imitation de Martial. Huntingdon, Malmesbury écrivirent l'histoire de ces temps de trouble et de conquête. Des poëtes de langue d'*Oui,* tels que Wace, Gaimar, Benoît de Sainte-Maure, en composèrent la chronique rimée. Ils avaient les défauts des trouvères français sans doute : la prolixité, la diffusion, provenant de l'abondance des idées et de l'impatience d'écrire ; mais ils en possédaient aussi les qualités charmantes : la clarté, l'invention attrayante des détails et des aventures..... « Ils parlent à la curiosité, a dit un critique, comme les Saxons parlaient à l'enthousiasme ; ils détrempent, dans leurs longues narrations claires et coulantes, les vives couleurs des traditions germaniques et bretonnes : des batailles, des surprises, des combats singuliers, des ambassades, des discours, des processions, des cérémonies, des chasses, une variété d'événements amusants, voilà ce que demande leur imagination voyageuse (1). » Défaut pour défaut, ne doit-on pas préférer ceux d'une aimable naïveté à ceux de la sauvagerie sanguinaire et repoussante des poëtes saxons.

C'est donc une littérature complétement française qui s'établit en Angleterre à la suite des Normands ; les vainqueurs tiennent si bien à assurer son triomphe, qu'ils prennent d'énergiques mesures pour faire disparaître la langue saxonne. Les vaincus ne leur offrent pas trop de résistance ; ils cèdent avec une sorte d'en-

(1) Taine, *Histoire de la Littérature anglaise*, t. I, p. 88.

traînement à la douce domination de ce Français qu sait si bien se faire pardonner ses victoires. Bientôt les petits enfants bégayent au berceau la langue de Théroulde et de Wace; le campagnard l'apprend aussi pour se donner des airs de gentilhomme conquérant. Chaque chef a son ménestrel français; l''idiome saxon, chassé des écoles, est réduit à se réfugier parmi les paysans, sous la forme d'un grossier patois. Le français devient la langue officielle et littéraire. Tout écrivain qui se respecte et aspire à la popularité, à la fortune, n'écrit plus qu'en ce dialecte (1).

Les soldats de Guillaume le Bâtard rendirent donc à la Grande-Bretagne quatre services signalés, qui devinrent les bases de la civilisation anglaise : ils la délivrèrent de la domination brutale des Jutes; ils lui apprirent la langue française, qui, plus tard, se mêlant aux débris du saxon et du breton, forma la langue anglaise; il lui révélèrent les mœurs, les usages, la délicatesse gallo-franque; ils rajeunirent cet esprit de hardiesse et d'aventures maritimes qui, brutal et ravageur sous les Scandinaves, acquit tous les perfectionnements de la civilisation sous les Anglais.

La Grande-Bretagne à la fin du onzième et pendant le douzième siècle est donc une espèce de colonie, moralement et intellectuellement annexée à notre pays, malgré le bras de mer qui l'en sépare; l'assi-

(1) La bibliothèque de Nortfolk possède un vieux psautier, enrichi de notes interlinéaires en jargon français du onzième siècle, fait par quelque prêtre normand pour l'instruction française des Anglo-Saxons, qui ne connaissaient pas encore cette langue. — (*Histoire littéraire de la France*, t. VI, p. 51.)

milation deviendra plus intime encore au siècle suivant : Marie de France, un des esprits les plus français du treizième siècle, lui fera parler un langage digne de Thibault de Champagne, de Charles d'Orléans et de Guillaume de Loris.

II

UNIVERSITÉ DE PARIS

Le douzième siècle vient de nous offrir le magnifique spectacle d'une armée française naturalisant l'esprit et la civilisation de cette race sur la terre anglaise. A dater de cette époque, la langue d'*Oui*, qui occupait le nord de la Gaule entre la Loire et le Rhin, étend son domaine depuis les Alpes et la Côte-d'Or jusqu'aux montagnes de l'Écosse.

Mais la Loire devait-elle séparer pendant bien des siècles encore les pays de langue d'*O* des pays de langues d'*Oui?* N'était-il pas dans l'essence du génie gaulois de chercher à réunir ces deux zones? à préparer, par la littérature et par les mœurs, la grande fusion nationale que la royauté allait exécuter à son tour dans la politique?

Deux agents principaux et d'une nature diamétralement opposée devaient préparer l'éclosion du véritable esprit *français*, par l'inoculation de l'esprit *roman* : ces deux agents étaient l'*Université de Paris* et la *guerre des Albigeois*.

Les écoles établies autour des cathédrales et dans les monastères, antérieurement au douzième siècle,

vaient pas pour seule origine les *Capitulaires* de
arlemagne : elles étaient une conséquence inévi-
le des tendances générales de l'époque. La chute
Carlovingiens, le triomphe du morcellement féodal,
n de leur être funeste, favorisèrent leur développe-
nt. On avait créé les premiers professeurs pour ré-
ndre aux désirs de l'Empereur, on créa les seconds
ur favoriser la fierté et l'autonomie provinciales.
aque grand fief, chaque diocèse voulut affirmer son
portance par la prospérité de ses chaires de belles-
tres et de philosophie. Mais n'oublions pas de
ouveler l'observation que nous avons déjà faite :
st que ce mouvement scientifique était circonscrit
nord de la Loire ; les pays de langue romane conti-
uient à se montrer fort indifférents aux progrès de
dialectique et de la théologie.

Le nombre croissant des écoles disséminées dans les
vinces de langue d'*Oui*, loin de contribuer à la
ion des races et des provinces, n'aurait fait que
onder le fractionnement féodal, si certains centres
ellectuels n'étaient parvenus à conquérir une répu-
ion supérieure, à former de bruyantes arènes de
ussions qui reléguaient les autres dans une sorte
lence et d'oubli.

L'enseignement de l'École de Paris s'était traîné
ns une sphère assez modeste pendant plusieurs
cles : la popularité de celles de Saint-Germain-des-
és, de la Cathédrale et de Saint-Germain-l'Auxerrois
uient complétement éclipsée par la gloire des abbayes
Fulde, en Allemagne; du Bec, en Normandie; de
on, en Picardie; de Tours et d'Angers. Mais, dans
premières années du douzième siècle (de 1100
1136), Guillaume de Champeaux et Abèlard acqui-

rent une gloire philosophique dont la renommée rejaillit sur la capitale de Philippe-Auguste. Cet éclat, jusqu'alors inconnu, répondait parfaitement aux instincts primitifs de cette race gauloise, avide d'agitation et de controverse, éprise de l'indépendance de la pensée, des séductions de l'éloquence, et qui, sous la domination romaine, avait fourni des rhéteurs à la plupart des cités de l'empire.

La vie dramatique et militante d'Abèlard, le caractère poétique dont le revêtit l'amour d'Héloïse, les applaudissements qui l'accueillirent, non-seulement à Paris, mais dans toutes les villes où il allait donner ce que nous appellerions aujourd'hui des *conférences*, enthousiasmèrent ses élèves ; la plupart brûlaient du désir de se livrer au professorat laïque, délivré de toutes les entraves de l'autorisation préalable et de la surveillance. Cet enthousiasme de la jeunesse, impatiente de tout frein, multiplia les écoles particulières. La montagne Sainte-Geneviève devint un foyer d'instruction où l'on accourait de toutes les parties de l'Europe, parce que tous les goûts y étaient flattés, toutes les connaissances prodiguées, toutes les aptitudes satisfaites. Le Pays-Latin se trouvait admirablement placé pour obtenir ce résultat : propriété particulière de l'abbaye Sainte-Geneviève, il était complétement indépendant de la juridiction du prévôt de Paris, de celle de l'évêque, même de celle du roi, et ne relevait que du Saint-Siége (1).

(1) Le nombre des écoliers fut tel, au douzième siècle, qu'il dépassa bientôt celui des citoyens. On attribue même à cette circonstance la nécessité où se trouva Philippe-Auguste d'agrandir la ville, les étrangers ne pouvant plus se loger

Ce concours immense devait naturellement amener une nouvelle organisation pédagogique.... La défense personnelle était, au moyen âge, le premier besoin de tous les hommes réunis par la similitude des intérêts. Les bourgeois formaient des *Communautés*, les corps de métiers des *Jurandes*, les professeurs et les écoliers, devenus assez puissants pour être jalousés, assez forts pour se faire craindre, s'organisèrent en *Université*. Le Souverain Pontife, suzerain naturel de l'abbaye Sainte-Geneviève, couvrit la nouvelle communauté de sa protection. Cette première résolution prise, l'*Université* (1) se subdivisa en *facultés*, selon la nature des études (2), et en *nations*, selon l'origine des écoliers et des professeurs. Le premier titre constatant l'établissement des *nations* ne remonte qu'à 1249; elles étaient alors au nombre de quatre : l'*Ile-de-France*,

---

dans les maisons garnies, envahies par les écoliers. Paris prit alors le nom scientifique de *Cariathsepher*, ou ville des lettres par excellence. La liberté dont jouissaient les professeurs libres, qui ouvrirent jusqu'à douze écoles à la fois, ne contribua pas peu à y attirer les élèves du Midi, déjà habitués à l'indépendance d'esprit des troubadours.

(1) La division par *nations* dut précéder la création des *facultés;* car la première est citée dans des titres de 1249, tandis que celle des facultés ne fut régularisée par acte authentique que sous le pape Innocent IV... Avant 1261 l'Université est désignée par les mots *universitas magistrorum ou scholarum;* dans les bulles pontificales, par les mots *studium, studium parisiense;* Urbain IV est le premier qui emploie les mots *universitas parisiensis* (1261). —(Savigny, *Histoire du Droit au moyen âge*).

(2) Les *facultés* étaient au nombre de quatre: celle de *Théologie*, celle de *Décrets*, celle de *Médecine* et celle des *Arts.*

autour de laquelle se groupaient les Italiens, les Provençaux et les Gascons ; la *Normandie* ; la *Picardie*, qui comprenait les Flamands ; l'*Angleterre*, qui avait pour sujets les Anglo-Saxons et les Allemands.

Mais tout établissement existe de fait longtemps avant d'être réglementé d'une manière officielle; de même que les écoles de Paris prospéraient avant la création de l'*Université*, de même la division des étudiants en nations était connue avant d'être organisée légalement. Elle était née de la force même des choses: la grande loi d'attraction groupait les Gascons d'un côté, les Picards d'un autre, et ainsi des Anglais, des Allemands, des Normands et des Bourguignons. Ces réunions spontanées d'élèves de chaque langue durent offrir certains éléments de trouble lorsque la réputation de Guillaume de Champeaux et celle d'Abélard eurent augmenté la population universitaire dans une proportion inattendue. Il suffisait qu'une nouvelle proposition philosophique, une mesure disciplinaire eût été prise par les écoliers d'une langue, pour qu'elle fût repoussée par les écoliers d'une autre. La division officielle par *nations* eut incontestablement pour motif le désir de former quatre fractions de la même force, donnant dans les votes des assemblées un nombre de voix à peu près égal et pouvant se cantrebalancer au lieu de s'écraser les unes les autres.

Ce n'est pas tout ; à une époque où chaque classe de citoyens, chaque corps de métiers se cantonnait dans un quartier spécial, il était naturel que chaque *nation universitaire* s'installât dans une rue particulière. Ce quartier, facile à barricader et à fermer de chaînes, devenait, pour ses habitants, une

sse, une petite patrie loin de la patrie natale. ns le carrefour ombragé d'un arbre et muni puits, on discutait les intérêts de la nation, enait des mesures de défense commune, on se chait dans les moments de danger. Mais les les intérieures n'étaient pas permanentes; si e étudiant appartenait à une *nation* par rap- *l'Université*, il était avant tout membre de *Université* par rapport à toutes les puissances ères, et le citoyen très-dévoué et très-fier de nde république des lettres. Il parlait gascon ard, provençal ou breton, dans ses relations ures; mais il employait le latin, langue univer- t savante, dans les discussions d'un ordre plus intéressant les affaires de *l'Université* tout .

gré cette division très-naturelle des langues, e écolier n'entendait pas moins parler tous les es successivement et saisissait çà et là quelque ouveau, quelque phrase étrangère. Les Alle- faisaient peu de progrès sans doute dans la con- nce des langues d'*O* et d'*Oui;* il était plus facile ard d'apprendre quelques proverbes gascons, au de répéter quelques adjectifs provençaux; mais nier prix de langues vivantes appartint assuré- à l'enfant de Paris, qui, géographiquement, entre les Picards et les Flamands, les Normands Aquitains, dut mieux que tout autre s'assimiler s dialectes d'*Oui* et une bonne partie des lan- l'*O*. Aussi avons-nous vu que les Italiens, les ns et les Provençaux faisaient partie de l'associa- l'Ile-de-France. L'établissement des nations ne nt avoir d'autre but que celui d'établir un peu

d'ordre dans les relations des écoliers et dans les discussions publiques; il est impossible d'admettre que l'on eût réuni ceux de langue romane à ceux de l'Ile-de-France, s'ils n'avaient offert quelque affinité de caractère et d'esprit; dans le cas contraire, ce n'est pas l'ordre, c'est la confusion de la tour de Babel qu'on aurait semé dans cette *nation* hétérogène. Nous soupçonnons donc fort les Parisiens du douzième siècle d'avoir compris la langue d'*O* et apprécié la vivacité méridionale autant que leurs ancêtres avaient mal jugé les allures bruyantes des Provençaux de la reine Constance.

Plus d'un siècle s'était écoulé depuis lors, tout semblait concourir maintenant à rapprocher les Parisiens des Méridionaux. D'abord, les gens de la suite de Constance, quoïque mal accueillis au début sur les bords de la Seine, avaient fini par s'y faire aimer; des troubadours étaient venus à leur suite; ils fréquentaient la cour de Paris comme celle de Rouen. Ces événements devaient naturellement avoir lieu sous les premiers Capétiens. La population parisienne, beaucoup plus gauloise que franque, ne paraît jamais avoir été fort sympathique aux Mérovingiens ni aux Carlovingiens. Quelques rois de ces deux dynasties firent sans doute quelque séjour momentané dans Lutèce, ils n'y établirent jamais leur demeure permanente : Paris ne devint la véritable capitale de nos rois qu'à dater de la race toute gauloise de Hugues Capet.

Il était donc rationnel que les habitants de Paris, restés plus Gaulois que ceux de Soissons ou de Reims, finissent par faire un excellent accueil aux Celtes d'Aquitaine, bien qu'ils se fussent un

peu moqués d'abord des Provençaux de la suite de Constance.

S'il est un fait incontestable, c'est que les populations méridionales ont une puissance d'expression, une vivacité pénétrante, que les hommes du Nord ne connaissent pas. La race anglo-saxonne et la race allemande peuvent conquérir les peuples par la force des armes, elles ne les subjugueront jamais par l'attrait du caractère et ce je ne sais quoi qui constitue l'art de la séduction. Les Gascons et les Provençaux, au contraire, possédaient au plus haut degré les qualités intellectuelles et physiques qui s'imposent à la foule et la captivent. Toute cette jeunesse méridionale, vive, insouciante, rieuse, bruyante et, par-dessus tout, *bonne enfant*, apportait sur les bords de la Seine provision de chansons et de rondeaux, de sérénades et d'aubades; elle joignait à la gaieté force tours de jonglerie et la mimique des descendants des Romains et des Grecs. Grâce à ces talents expansifs, les habitants des plaines de la Garonne et du Rhône se faisaient admirablement comprendre des populations les plus étrangères à leur langue. L'usage de la musique complétait les charmes des écoliers du Midi; ils accompagnaient leurs chansons du son de la viole, du rebec (1) ou de la manicarde; peut-être même joignaient-ils l'art de la danse à ceux du chant et de la déclamation (2).

(1) *Rebec*, instrument à trois cordes inégales. Ce mot vient de *rebec*, *arrebec*, sillons tracés dans un champ triangulaire et qui, par conséquent, vont toujours en diminuant de longueur.

(2) Deux faits récents feront comprendre la puissance de la déclamation mimée, telle que la pratiquent les hommes du

La plupart d'entre eux se rendent assurément des bords de la Méditerranée aux rives de la Seine, en menant la vie du jongleur, chantant de gais refrains dans les rues des bourgs, à la porte des castels et faisant courir la sébile afin de gagner les frais de ce long voyage ; car ils sont pauvres et doivent s'aider de toutes les ressources d'un esprit inventif, pour acquitter les petits impôts de la république des lettres (1).

Midi. Sous le règne de Louis-Philippe, le poëte agenais Jasmin, dernier type du troubadour, n'avait-il pas réussi, par l'habileté de sa diction, du jeu de sa physionomie, de son geste, à faire comprendre ses poésies aux Parisiens les plus étrangers au patois gascon : Mme Ristori n'a-t-elle pas tenu sous le charme de la tendresse et de la terreur des auditoires qui ne comprenaient pas un mot de la langue d'Alfieri !

Que des poëtes et des tragédiens anglais ou allemands aillent faire des promenades artistiques de Naples à Lyon, de Marseille à Bordeaux, ils verront si l'accueil qu'ils obtiendront du public ressemble en rien à celui que reçurent dans le Nord les deux artistes méridionaux que nous venons de nommer.

(1) Les écoliers du moyen âge étaient généralement très-pauvres ; ils vivaient d'aumônes, de travaux manuels ou mendiaient leur pain. L'exemple des ordres mendiants, notamment des Franciscains, enlevait à la mendicité tout ce qu'elle offre aujourd'hui de méprisable. Les boursiers du collége de Laon distribuaient leurs restes aux écoliers pauvres de leur nation ; les professeurs faisaient passer à leurs élèves leurs vieux habits et leurs vieilles chaussures. Les étudiants laborieux écrivaient des livres, balayaient, ramassaient les ordures, ou se mettaient au service d'un collége, d'un professeur. En 1557, l'un d'eux était cuisinier au collége d'Autun. Dès le douzième siècle, des citoyens charitables s'occupèrent de leur assurer des secours. Ils ouvrirent des pensions où

Ces enfants du Midi, toujours amusants et très-sympathiques, ne pouvaient manquer d'être bien accueillis, non-seulement par les écoliers parisiens, mais par la population entière de la capitale de Philippe-Auguste.

Dans cet échange de bons procédés, il est probable qu'ils imposaient leur gaieté bruyante, leurs chansons folles et gracieuses aux gens de Paris, beaucoup mieux que les écoliers du Nord n'enseignaient leurs froides et lourdes *Chansons de Gestes* à leurs camarades des langues romanes. La description mirobolante des *pays*

---

ces pèlerins de la science recevaient la nourriture et le logement, comme les pèlerins ordinaires trouvaient des secours analogues dans les hospices échelonnés sur les grandes routes. Tels furent les collèges de Saint-Thomas-du-Louvre, de Saint-Nicolas-du-Louvre, des Dix-huit, des Bons-Enfants-Saint-Victor, des Bons-Enfants-Saint-Honoré...

Plus tard, le chapelain de Saint-Louis, Robert Sorbon, créa dans leur intérêt une association semblable à celle des ordres mendiants (1250) : les membres s'honoraient du titre de *pauvres maîtres de Sorbonne.* Une foule d'autres bienfaiteurs fondèrent à son exemple des maisons hospitalières où une quinzaine, une vingtaine d'écoliers venaient chaque semaine faire garnir leur *bourse* de la somme de 2 sols à 8 sols parisis, ce qui leur valut le surnom de *boursiers.* Malgré tous ces efforts, la charité ne parvenait pas à répondre à tous les besoins. L'histoire de l'Université montre fréquemment les sujets de monseigneur le recteur tellement besoigneux, qu'ils sont réduits à s'associer aux truands, aux brelandiers, aux voleurs : alors, battant le pavé en armes, ils outragent, assassinent, pillent, forcent les églises, jouent aux dés sur les autels et vont en grand nombre garnir les deux cachots du *clos Bruneau* et *du Fouarre* que le prévôt Hugues Aubriot avait spécialement construits pour eux (Thurot, de l'*Organisation de l'enseignement*, p. 39, 40, 122, 124).

de Cocagne et de *Tore lore* ou de *Ture lure* (1) était propre à séduire les précurseurs des *Enfants sans souci* et des *Clercs de la Basoche*, bien plus que les boucheries d'*Ogier de Danemarche* et des *Lohérains* n'étaient de nature à captiver les écoliers d'Avignon ou de Toulouse : le rire est si contagieux, et la froideur ennuyeuse l'est si peu (2) !

Ne soyons donc pas surpris si les premières chansons de langue d'*Oui* dont l'histoire fasse mention, remontent précisément à l'époque où les écoliers des pays romans envahirent les écoles de Paris et formèrent avec eux la nation de l'*Ile-de-France*. Antérieurement, les Francs avaient connu les *chansons politiques*, écrites en latin, comme celle *de Clotaire*, et les cantiques religieux en *langue rustique*. L'histoire ne dit pas qu'ils cultivassent le chant d'amour ou de joyeuseté : la montagne Sainte-Geneviève ne commença qu'au douzième siècle de retentir des

---

(1) Nous avons montré Nicolette abordant à la terre de *Torelore*. Si l'on considère que les langues romanes emploient presque toujours *ou* à la place de *o* et que le son *ou* fut exprimé le plus souvent par *u*, on pensera comme nous que *Tore-lore* pourrait bien être l'origine du refrain *ture-lure*.

(2) Les jongleurs méridionaux subjuguaient si rapidement les esprits, qu'en 1070 Godefroy de Stavello se trouvant à Liège et ayant entendu un de ces jongleurs chanter une chanson populaire, en composa une aussitôt en l'honneur des reliques de saint Remnète (*Histoire littéraire de la France*, t. VI, p. 53-57).

Plus récemment enfin, les bouffons de la comédie italienne n'ont-ils pas été les véritables rénovateurs de la comédie et de l'opéra, dans l'Europe entière? Est-il une seule nation qui ait pu résister à la *furia comica* des Arlequin et des Cassandre, de Polichinelle et du capitaine Spavento?

poésies de ce genre, déjà très-répandues dans les contrées du midi.

Abèlard, aussi habile à débiter des plaisanteries qu'à découvrir des subtilités philosophiques, donna l'autorité de son nom à ces compositions légères : il fit des chansons accompagnées de musique à la gloire de sa tendre Héloïse. Tous les Parisiens les connaissaient; si elles popularisèrent le nom de la jeune fille, elles lui attirèrent aussi, elle nous en fait elle-même l'aveu, la haine des autres femmes moins célébrées par leurs amants. Les meilleurs critiques ne doutent plus aujourd'hui que ces chansons ne fussent en langue vulgaire (1) ; si les écoliers normands et picards les disaient en langue d'*Oui*, pourquoi les Provençaux et les Gascons ne les auraient-ils pas chantées en langue d'*O*?

Saint Bernard lui-même, privé de la direction de sa mère dès l'âge de quatorze ans, se permit quelques *bergerettes* d'allure fort légère. Pierre de Blois, archidiacre de Bath, et Guillaume, son frère, se repentaient comme lui dans leur vieillesse d'avoir sacrifié trop de temps à ces futiles compositions (2).

Les Bénédictins pensent également qu'une bonne partie des pièces satiriques et joviales de ce comte Étienne de Blois, qui maniait la plume aussi lestement que l'épée, *venustum carmen exuberat,* étaient en français rustique; or ce joyeux trouvère était assez voisin de l'Université de Paris et du pays d'Aquitaine, pour

(1) *Histoire littéraire de la France*, t. VII. Ampère, *Histoire de la Littérature.*
(2) *Ibid.*, t. VII, p. 48-50.

avoir cédé au courant qui s'établissait entre ces deux régions.

Tout semblait préparer le règne de la chanson d'amour et de la poésie galante; les femmes du Nord commençaient à prendre part au mouvement littéraire du douzième siècle, et l'on formerait un *Parnasse* fort respectable avec le nom des dames savantes ou poëtes dont l'histoire nous a conservé le souvenir... (1). Est-il possible de croire que ces *muses* hâtives parlaient et écrivaient exclusivement latin et qu'elles ne cultivaient pas la langue qu'allaient illustrer Guillaume de Loris et Marie de France, langue d'autant plus favorable à l'expression de la tendresse, qu'on la parlait dès le berceau et dans toutes les intimités de la vie? Quant aux femmes normandes, nous savons qu'elles employaient l'idiome des trouvères et comprenaient même un peu celui des troubadours; nous sommes

(1) Hildebert, du Mans, cite une vierge chrétienne dont il admire les poésies qui viennent le consoler dans son exil. Adèle, fille de Guillaume le Conquérant et femme d'Etienne, comte de Blois, faisait d'assez jolis vers. Hermengarde, femme d'Alain Fergent, duc de Bretagne, appréciait très-bien les lettres, peut-être les cultivait-elle, ainsi qu'Adélaïde, femme de Simon, duc de Lorraine. Gisèle, fille d'un comte de Mâcon et première femme de Frédéric Barberousse; Béatrix de Bourgogne, sa seconde femme; Adelécie, nièce d'un archidiacre de Poitiers; Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre; Marguerite, fille d'Etienne, comte de Bourges, comptaient au nombre des femmes savantes et littéraires. Adèle, femme de Louis le Jeune et fille de Thibaud de Champagne; Alix, mère de saint Bernard, furent également les protectrices des lettres. (Voir l'*Histoire littéraire de la France*, douzième siècle.)

Il n'est pas inutile de faire observer que toutes ces femmes portent des noms de baptême gaulois très-caractérisés.

disposés à avoir la même opinion des Bourguignonnes et des Picardes. Malgré le mépris des *Chansons de Gestes* pour les femmes, cette moitié du genre humain commençait à exercer un certain empire dans les races franco-germaniques; la galanterie entrait dans les mœurs; les amants osaient chanter pour leurs dames, Abélard et Héloïse mettaient à la mode dans le Nord-Ouest cette poésie de la tendresse, déjà célèbre dans le pays des troubadours. L'autorité naissante de la femme devait naturellement favoriser le culte de la langue vulgaire; car ce n'était pas en latin qu'on pouvait exprimer son admiration aux dames avec quelques chances de succès.... Une mélodie efféminée complétait le caractère de ces chansons, et les rues de Paris retentirent de douces aubades, de langoureuses sérénades, comme celles de Marseille et de Tarascon. On s'habitua même si bien à donner à toute musique des tons plaintifs et mignards, des roucoulements amoureux, des roulades conquérantes, que la mode en passa dans le plain-chant. L'homme, accoutumé à plaire aux femmes sur un certain rhytme, crut devoir s'adresser à Dieu et aux saints sur la même gamme, et le style simple et pompeux de saint Ambroise et de Grégoire le Grand s'en trouva gravement altéré. Aelrède blama les fredons, les roulements de voix, les contorsions ridicules que se permettaient les choristes, au mépris des anciens canons. Saint Bernard, qui n'avait pas peu contribué peut-être à propager ces défauts, avec les chansonnettes de sa jeunesse, voulait qu'on évitât à la fois une mollesse langoureuse et une rudesse brutale. «Le chant, disait-il, ne doit être ni dur ni efféminé, mais grave, modeste, doux, gracieux sans légèreté, agréable à l'oreille et propre à

toucher le cœur et à le consoler ; loin de chercher à faire perdre le sens des paroles, il faut qu'il en seconde l'expression et l'énergie. »

Le douzième siècle est donc une époque de transition ; le génie du Midi commence à pénétrer dans le Nord par quelques manifestations artistiques et poétiques ; Paris est le théâtre de cette première fusion. Mais passons légèrement sur un fait qui n'a rien de général et de décisif. C'est un simple essai qui ne recevra toute son application que dans les trois siècles qui vont suivre.

La réunion à Paris des écoliers de toutes les langues, devait produire d'autres conséquences que celle de populariser le dialecte et les chants romans, sur les bords de la Seine. On s'occupait assez peu de littérature dans les écoles de la montagne Sainte-Geneviève et immensément de scolastique. Cette science orgueilleuse et absorbante avait fait beaucoup de chemin depuis Alcuin et Jean Scott ; mais ses conquêtes n'avaient guère changé sa nature, modifié ses procédés ; elle était toujours une arène de disputes interminables, de définitions incomprises, un des champs de bataille les plus animés que l'esprit humain eût encore remplis de tumulte. Si l'arrivée d'un grand nombre d'écoliers méridionaux à Paris commençait à rapprocher les gens de langue d'*O* des gens de langue d'*Oui*, les controverses de la scolastique travaillaient dans un sens diamétralement opposé. Autant la dialectique avait le privilége de passionner les savants du Nord, autant elle avait le secret de fatiguer et de dégoûter ceux du Midi.

Bien qu'il n'entre pas dans notre sujet de faire u cours de logique, il nous est impossible cependant, de prendre à partie la première université de France à ses débuts, de marquer nettement l'influence qu'elle exerça sur le mélange des races et des langues, sans indiquer les points principaux par lesquels elle affirmait son autorité et provoquait l'admiration des uns et l'antipathie des autres. La science des intelligences est après tout le pivot sur lequel roulent les principaux mouvements de l'humanité. Nous faisons tous, à l'exemple de M. Jourdain, un certain contingent de choses sans nous en douter, et il n'est pas d'homme qui ne commette des actes de philosophie, tout en se moquant de la philosophie et des philosophes.

La dialectique, cet instrument à découvrir la vérité, comprenait deux sortes d'écoles : écoles de *principes*, écoles *individuelles*, selon le moyen employé pour mettre son mécanisme en œuvre. Les premières, assujetties à des lois fixes, à des méthodes arrêtées, se subdivisaient en trois autres branches et prenaient différentes dénominations, selon qu'elles professaient le *réalisme*, le *nominalisme* ou le *conceptualisme*. Quant aux écoles individuelles, leur nombre était sans limite. Chaque professeur qui se sentait un peu d'audace, et ce n'est pas là ce qui manquait à la plupart, fondait une chaire, en apportant quelque légère modification à l'une des divisions précédentes, et se procurait ainsi l'honneur facile de mettre son nom sur une nouvelle enseigne.

Nous l'avons déjà dit en indiquant l'origine de l'école du Palais, fondée par les savants de l'académie de Charlemagne, il est important de ne pas

l'oublier : la scolastique fut, à dater des Carlovingiens, un exercice intellectuel particulièrement septentrional; chez les Franco-Germains, elle dominait tous les combats de l'intelligence; chez les races latines, elle restait étrangère au mouvement des esprits.

La région comprise entre la Loire et le Rhin était le centre de la philosophie transcendante, officielle; la région méridionale était celui des troubadours et de la philosophie pratique, léguée par les sept sages de la Grèce, telle que nous avons eu l'occasion de l'étudier au quatrième et au sixième siècle. Les écoles *du gay savoir* et les *Cours d'amour*, éclipsèrent complétement dans la Provence celles de dialectique et de théologie. La métaphysique amoureuse des *tensons* rappelait seule, en quelques points, les obscurités du *réalisme* et du *nominalisme.*

Mais ce n'était là qu'un très-petit coin du tableau méridional. La scolastique circonscrivait si bien son action dans la Belgique et l'Ile-de-France, que toutes les écoles citées par les Bénédictins au nombre des plus importantes, étaient placées au nord de la Loire, à l'ouest du Rhône, de la Côte-d'Or, et recevaient leur impulsion de la célèbre Université de Paris (1); on ne peut mentionner, au sud de la Loire, que les

---

(1) Elles sont établies à Reims, à Laon, à Soissons, à Chalon-sur-Marne, à Amiens, à Liége, à Toul, à Verdun, à Metz, à Besançon, à Sens, à Marmoutiers, au Mans, à Angers, à Bayeux, à Lisieux, à Chartres, à Orléans, à l'abbaye de Saint-Denys, à Arras, à Liége, à Tournay, à Clairvaux, à Cîteaux, à Gueldre, dans les Pays-Bas, à Vézelai, près d'Autun, enfin à Paris.

écoles de Bourges et de Poitiers; toutes les autres n eurent aucun renom et méritent à peine d'être mises sur la liste des écoles publiques de petites villes et de bourgades (1)... L'autorité de l'Université de Paris devint telle que son organisation servit de modèle à toutes les facultés philosophiques et théologiques du moyen âge, notamment à celles d'Angleterre et d'Allemagne. L'étude du droit, celle de la médecine, au contraire, échappèrent complétement à son influence; la première de ces sciences, d'origine essentiellement romaine, eut son sanctuaire à Bologne; la seconde, considérablement influencée par les Arabes et qui entraînait l'étude de toutes les sciences naturelles et d'expérimentation, eut le sien à Palerme. Aussi toutes les facultés de droit prirent pour modèle celle de cette première ville; toutes les facultés de médecine celle de la seconde. Montpellier, dès le commencement du moyen âge, imita l'organisation de ces deux écoles italiennes; Toulouse lui enleva plus tard la réputation de ses chaires de jurisprudence.

Ne manquons pas de remarquer enfin d'autres contrastes caractéristiques des races du Nord et des races du Midi : dans les règlements de l'Université de Paris, les professeurs étaient libres, ou tendaient constamment à secouer le joug d'une autorité supérieure; mais leur principe de liberté était entaché d'égoïsme, le pouvoir administratif résidait tout entier dans leurs mains. Dans le système bolonais, au contraire, il appartenait aux écoliers, organisés en cor-

---

(1) Les Bénédictins nomment celles de Chinon, de Clermont en Beauvoisis, de Tours; celles des abbayes de la Chaise-Dieu, en Auvergne, et de Grandselve près Toulouse.

porations (1). Bien que le Sud ne possédât aucun centre philosophique, il ne s'ensuivait pas que cette région ne produisît des dialecticiens assez ardents. Des professeurs très-renommés apportèrent dans les développements du système d'Aristote la fougue déclamatoire que les Méridionaux appliquent naturellement à l'expression de la pensée; mais si l'Aquitaine ou la Provence leur donnait le jour, elle leur procurait si peu d'auditeurs qu'ils se hâtaient d'abandonner une région où leur éloquence ne faisait pas ses frais; ils venaient livrer combat dans les brûlantes arènes des écoles du Nord. Pendant que l'Allemagne voyait combattre aux premiers rangs : Bruno à Cologne, Ratbod à Trèves, le flamand Gautier Mortain à Paris (2); que la montagne Sainte-Geneviève applaudissait avec frénésie les arguments de Guillaume de Champeaux et d'Abèlard, de Jean de Salisbury et de l'Ecossais Richard (3), l'Aquitaine donnait le jour à Bérenger de Tours, à Gilbert de Porée, de Poitiers, et à Bérenger d'Aurillac ; l'Italie au célèbre Lanfranc et à Pierre

---

(1) Savigny, *Histoire du Droit romain au moyen âge*, t. III, p. 116-117.

(2) Gautier Mortain était né à Mortagne, dans la Flandre; il mourut évêque de Laon, en 1174.

(3) Le Nord fournit également les scolastiques Hugues d'Ypres, l'Anglais Robert Paleyn, Hildebert de Iavardin, Odon de Cambrai, Arnulphe de Laon, Théobald d'Étampes, Bernard de Chartres, l'Allemand Manegod de Lutenbach, professeur à Paris, Anselme de Laon, l'Anglais Adelard de Bath; le Normand Guillaume de Conches, Honoré d'Autun, Geoffroi d'Auxerre, Raoul de Laon, Albert de Reims, Simon de Paris, Alain de Ryssel, né près de Lille, et des centaines d'autres qu'il serait trop long de nommer.

Lombard. Ces vigoureux athlètes quittèrent de bonne heure leur pays natal pour se transporter dans la véritable patrie de la scolastique ; Gilbert professa dans les écoles de Chartres et de Paris ; Gerbert dans celles de Tours (1), de Fleury, de Sens, de Reims, de Paris, peut-être ? Lanfranc brilla dans la capitale des Capétiens avant de suivre Guillaume le Conquérant en Angleterre. Pierre Lombard, prit aussi sa part à la grande querelle, et ce fut pour déclarer à la dialectique la guerre de l'indifférence, du mépris, et aux scolastiques celle de l'excommunication et du bûcher !

N'anticipons pas sur la conclusion de ce chapitre ; remontons aux débuts du douzième siècle, et maintenant que nous savons d'où viennent les champions qui se précipitent dans la lice, disons quelques mots de la nature et des péripéties du combat.

Bien que la controverse portât toujours sur des questions de mots et que la dialectique se donnât pour mission, non point de contester les principes du dogme, mais de les expliquer, en cherchant par quel côté ils entraient dans le domaine de la raison humaine, on torturait si bien la langue philosophique, sous prétexte de la perfectionner, qu'on arrivait à ne pas s'entendre ; on citait si souvent la foi à la barre du tribunal du raisonnement, qu'on envahissait le domaine de la héologie pour rendre des jugements singulièrement éméraires (2).

---

(1) Il occupa plus tard la chaire de Saint-Pierre, sous le nom de Sylvestre II.

(2) Rosselin de Compiègne passe pour le père du mélange de la dialectique avec la théologie. Mais Abélard revendique ouvertement la découverte de cette méthode.

Tout le monde eut un peu sa part de responsabilité dans ce résultat : si les grands abstracteurs de quintessence, venus du Nord, enfantaient la majorité de ces erreurs, les gens du Midi, à l'esprit indépendant, à l'imagination bouillante, fournissaient aussi leur contingent de paradoxes. Quelques-uns de ces derniers se bornaient, il est vrai, à lutter de subtilité avec les Allemands et les Franco-Normands ; mais d'autres se montrèrent fort audacieux dans l'interprétation des points du dogme (1). Nous avons déjà constaté, en nous occupant des troubadours, combien l'Aquitaine et la Provence produisirent, dès le douzième siècle, de hardis précurseurs de Savonarolle et de Luther (2). Les philosophes de ces provinces se montrèrent tout aussi téméraires que les poëtes. Bérenger

---

(1) Gerbert d'Aurillac, par exemple, attaque vivement une formule fort obscure des philosophes de son temps. Les mots *ratione uti*, disait-on, expriment le concours de l'acte et de la puissance, tandis que le mot *rationale* représente seulement la puissance. La puissance est donc antérieure à l'acte; cependant on ne peut dire que faire usage de la raison ait pour *predicat* en puissance, et en acte la différence rationnelle;..... Gerbert leur répondait : « La raison peut être considérée, soit dans l'idée éternelle de l'homme, c'est-à-dire dans les intelligibles, soit dans l'homme terrestre. Là-haut, les formules actes sont éternelles ; ici-bas, l'acte ne se produit que par une détermination éventuelle de la puissance : on dit que Cicéron est raisonnable, parce qu'il peut faire ou ne pas faire usage de sa raison; donc la différence rationnelle est inhérente à la substance chez Cicéron, ou chez l'homme; mais faire usage de la raison étant accidentel : *ratione uti* est l'attribut de *rationale*, comme l'accident est l'attribut de son sujet. »

(2) Notamment : Bertrand de Born, Pierre Cardinal, Figuiera.

urs, entre autres, essaya d'expliquer, ou pour dire de nier la transsubstantiation, à l'aide argument tout *nominaliste* qui arrivait à cette ère conclusion : la substance du corps eucharisne saurait répondre à la consommation journaqui en est faite, alors même que le corps du aurait été grand comme une tour : tant de peuples mangé depuis plusieurs siècles qu'il ne doit plus miette (1). Puis, déclarant guerre ouverte onciles, il anathématisait leurs décrets au nom rphyre et d'Aristote.

ıfranc, alors chanoine de Compiègne, And'Aoste, prieur du Bec, protestèrent au nom Révélation contre ce sophisme et rétablies limites exactes du domaine de la raison et maine de la foi ; Fulbert anathématisa l'hérée « sorti des entrailles de l'enfer ; » l'Eglise mit nière main à sa condamnation en le repoussant ı sein.

s la dialectique réaliste ne se tint pas pour bat-Rosselin, clerc de Chartres, maître d'Abèlard, a le dogme avec une subtilité insidieuse aussi table à cette époque qu'elle paraîtrait spécieuse jours. D'après lui, *toute chose étant une et non ısée de parties*, se trouvait *par conséquent indi-*; il en concluait que les trois personnes de la é ne pouvaient pas former trois dieux existant ment, comme existent trois anges, trois âmes ; rtu de l'*indivisibilité des choses*, il ne fallait

---

l prétendait établir par là qu'il n'y a de réel que ce substance, et que la substance n'appartient ici-bas qui tombe sous les sens.

pas dire que Dieu renferme trois dieux, mais que ce Dieu unique peut être désigné sous trois noms, à cause de la diversité de ses attributs (1).

Bientôt, Guillaume de Champeaux donna au *réalisme* une formule plus accentuée. Dans son système, toute conception de l'intellect correspond inévitablement à une réalité; l'idée la plus générale, de même que la plus particulière, est l'image exacte de ce qu'il y a de plus individuel dans la nature. Toutefois, comme l'*un* se présente avant le *multiple*, l'*un* est le *grand Etre*, l'être unique, lequel, capable de recevoir les contraires, précise la forme de toutes les individualités et leur communique tout ce qu'elles ont d'essentiel.

On serait disposé, de nos jours, à répondre à toutes ces belles définitions: Que nous importe que cet *un* soit ou ne soit pas disposé à recevoir les contraires? Mais les philosophes du douzième siècle ne prenaient pas les choses les plus futiles avec cette désinvolture; de nombreux champions lancèrent toute l'artillerie du syllogisme contre la thèse de Guillaume de Champeaux; ils entassèrent définition sur définition pour lui *prouver que la science des êtres ne pouvait avoir un*

---

(1) Quand on objectait à cette prétendue indivisibilité des choses que toute maison renfermait des murs, des fondements, un toit, Rosselin lançait à ses contradicteurs cette argumentation qui lui semblait péremptoire : « Si cette chose qui est un mur est une partie de cette chose qui est une maison, comme la maison n'est autre chose que le mur lui-même, le toit et le fondement, il faut avouer que le mur est partie de lui-même et du reste; mais comment serait-il partie de lui-même? De plus, comment le mur se précèderait-il lui-même, puisque l'antériorité à soi est impossible? »

ondement aussi fragile; que si, d'un côté, les per-onnes reçoivent leur nom de ce qui constitue leur ıdividualité; si, de l'autre, les choses dépourvues de aison prennent des noms communs, cette commu-auté de noms doit nécessairement venir de certains oints de similitude.

Dans la méthode de Rosselin et de Guillaume de hampeaux, la dialectique masque ses points d'attaque pe la théologie, quelquefois sans s'en douter; elle montre plus ouvertement agressive sous la bannière 'Abèlard. La guerre devint d'autant plus redoutable vec lui que le héros populaire de l'Ecole de Paris rêtait à la vigueur de ses démonstrations une éloquence lei de fougue. L'apôtre du *nominalisme*, cette an-t se du réalisme, établit les fondements de sa cri-ue sur la négation des essences générales et des xemplaires éternels; il bat en brêche surtout l'adage : Tout singulier est universel, » et se livre, à cet gard, à des définitions au milieu desquelles l'esprit plus solidement philosophique ne manquerait pas s'égarer aujourd'hui. Sa campagne contre toutes s sectes réalistes de son temps, notamment celles 'Adelard de Bath et de Guillaume de Champeaux, fit a gloire et causa ses malheurs. En maltraitant les niversaux *in se* tout aussi brutalement que les uni-ersaux *in re*, il s'attira des colères terribles qui abou-irent à l'anathème de l'Eglise. Le *nominalisme*, cette rmule naissante, mais nettement accentuée, du ibre examen, fut condamné dans l'Ecole d'Abèlard omme il l'avait été déjà dans celle de Rosselin, et la iberté de penser parut définitivement vaincue au bé-éfice de la foi.

Mais l'ardeur de la controverse ne tarde pas à

reprendre de plus belle; l'Université de Paris, les écoles du nord de l'Allemagne et de l'Angleterre, continuent à retentir du bruit de la dispute sur la substance des êtres et des choses. Les scolastiques montrent mille fois plus de subtilité paradoxale, d'obscurité abstractive dans l'explication de la nature des choses, que les Provençaux n'en avaient montré dans l'analyse des sentiments du cœur. Bernard de Chartres soutient « que, hors des idées, rien n'est espèce ni genre; » il reconnaît bien « que, d'après la définition de Sénèque, l'idée est l'*exemplaire éternel des choses de la nature ;* mais, comme ces exemplaires ne sont ni sujets à corruption ni altérés par les mouvements qui agitent les individus et qui se succèdent presque sans interruption, ils s'écoulent sans cesse différents d'eux-mêmes et doivent être proprement appelés des universaux ; les choses individuelles étant jugées indignes de recevoir un nom substantif (1). » Suivent plusieurs pages qui s'obstinent à vouloir expliquer ce que la raison s'obstine à ne pas comprendre (2).

Gautier de Mortain affirme que rien n'existe hors de l'individu, mais que l'individu considéré sous divers aspects est successivement l'espèce, le genre et ce

---

(1) Hauréau, *Philosophie scolastique,* t. I, p. 244.

(2) « Il y a cependant une distinction assez claire dans le système de Bernard de Chartres, dit M. Cousin, c'est qu'il présente la matière et l'idée comme les deux éléments primitifs et éternels. La Providence applique l'idée à la matière, la matière s'anime et prend une forme. L'intelligence di renferme donc d'avance les exemplaires de la vie, les no ns éternelles, le monde intelligible et la prescience des choses doivent arriver. Or, ce qui est dans l'intelligence suprême lui est conforme, et l'idée est divine de sa nature. »

u'il y a de plus général, » il part ensuite de *l'état ndividu* pour s'élever à *l'état universel* (1).

On eût dit que la scolastique prenait à tâche de eter le trouble partout où régnait certain ordre, et es ténèbres partout où la lumière se permettait de briller. Platon, Aristote avaient donné les bases solides u raisonnement. Le poitevin Gilbert de Porrée, proesseur à Chartres, puis à Paris, entreprit de saper es fondements, de pulvériser ses colonnes. Il s'attaqua l'abord au chef des péripatéticiens et fit une prétenlue découverte qui produisit une rumeur énorme durant tout le moyen âge. Parmi les dix *Catégories* l'Aristote, disait-il, quatre avaient fait l'objet de toutes préoccupations du maître, les six autres n'avaient b ıu qu'une attention très-secondaire.

C'était détruire en quelques mots les deux tiers de a valeur du prince des philosophes. Il assurait donc que certaines Catégories désignaient non-seulement substance, mais ce qui est absolument inhérent à la ubstance; que d'autres indiquaient quelque mode xtérieur qui venait changer la condition de la subsance, sans toutefois s'unir à elle, distinction qu'il gnait par les mots *formes inhérentes*, et *formes assistantes*. Aristote ayant traité insuffisam-

(1) Le Normand Guillaume de Conches, se montre plus que la plupart de ses contemporains; il essaye de jeter u milieu de ces inextricables controverses la transaction de 'éclectisme; il prétend que les sectateurs les plus obscurs it échapper quelques rayons de lumière, et part de e vérité pour donner une assez bonne définition des re activités de l'âme : l'*esprit*, la *raison*, l'*intelligence*, et la *memoire*.

ment plusieurs Catégories, Porrée entreprit de les compléter, et rencontra si bien dans ce travail les tendances de son temps, que ses formules furent acceptées comme des lois aristotéliques.

Encouragé par ce succès, Gilbert de Porrée ne vit en tout lieu que des imperfections et des lacunes et se posa comme le correcteur de l'antiquité. Platon avait publié cette proposition admirablement claire et laconique : « La nature est une mère féconde, dans le sein de laquelle s'accomplit l'acte mystérieux de toute génération. » Mais voilà que Gilbert veut porter son regard beaucoup plus loin que le philosophe grec; il prétend surprendre tous les secrets de cette génération, définir les définitions, subdiviser les divisions, et il arrive à cette conclusion ténébreuse. « La matière en soi est sans forme, et la forme en soi est dégagée de tout alliage matériel. Ainsi considérées, la matière et la forme sont dans le repos, tandis que la matière *informée*, ou forme matérialisée est dans le mouvement (1). »

Que pouvait-on désirer de mieux pour amener une de ces obscurités impénétrables, au milieu desquelles les athlètes pourraient se battre pendant des siècles,

---

(1) Il ne s'arrête pas même en si beau chemin ; il se réunit à Jean de Salisbury, pour dire que « la forme née est singulière dans chacun des individus, et universelle dans la totalité des individus ; » que toutes les parties conformes dont la réunion compose *le tout* de Platon, ne sont autre chose que l'être même de Platon ; si on les supprime, Platon n'est plus, mais si l'on supprime Platon et les autres individus de l'espèce humaine, que reste t-il ? Des formes pures, Dieu, les idées... Ainsi, l'essence appartient aux universaux que l'intellect reçoit des particuliers (Hauréau, *Philosophie scolastique*.

sans que le public comprît rien à leur débat, et qu'ils y comprissent eux-mêmes davantage ? Le choc eut lieu et Dieu sait s'il fut long et bruyant !

Les champions de la dialectique, enivrés de ces querelles de mots qu'alimente l'incertitude d'une langue mal faite, se lancent à la tête des termes qui ne sont pas universellement admis ; ils argumentent presque toujours à faux, égarés par un insatiable besoin de dépasser toutes les barrières, d'escalader tous les obstacles au risque de se casser le cou. Mécontent de toutes les définitions, chacun part d'un *verbum magistri* pour s'élancer à mille brasses plus haut, entassant les abstractions les plus nuageuses sur les objections les plus futiles, prenant toutes les doctrines précédentes pour de vaines erreurs, tous leurs paradoxes personnels pour des fondements définitifs.

Après avoir fait connaître les aberrations métaphysiques des docteurs des *Cours d'amour*, il était utile de résumer rapidement celles des docteurs scolastiques, qui certes ne se montraient ni moins incompréhensibles, ni moins fous.

Il y avait entre eux cependant cette différence essentielle, que les premiers se contentaient d'outrager le bon sens, de froisser la morale, tandis que les autres détraquaient la raison elle-même à force de vouloir l'honorer et finissaient par renverser les bases du dogme chrétien, en escaladant le ciel sur leurs pyramides de suppositions et d'hypothèses.

Les théologiens avaient toujours eu conscience du

---

t. I, p. 368-369). Suivent des distinctions à perte de vue sur les particuliers et les *substances*, sur la distinction des individus qui subsistent sans être des subsfants, etc., etc.

péril. A la fin du douzième siècle il leur parut si menaçant, qu'ils dénoncèrent les logiciens comme les plus redoutables ennemis du dogme. La lutte éclata d'abord à Paris : les ennemis de la dialectique eurent l'abbaye de Saint-Victor pour quartier général. Hugues, né à Ypres, en Lorraine, après avoir longtemps parcouru l'Allemagne, vint s'établir dans cette communauté; il reprocha deux grands défauts à la dialectique : il la trouva *insuffisante*, il la trouva *dangereuse ; insuffisante*, parce qu'elle s'appuyait la seule raison et n'admettait que les choses dont lui révélaient l'existence; alors que la raison devait borner à faciliter la compréhension des vérités rév par la foi; *dangereuse*, parce qu'elle était impuis faire jaillir la lumière des obscurités mystérieuses la nature et que ses tentatives ne pouvaient ab qu'au bouleversement des doctrines supérieur raison humaine. Deux religieux de la même com nauté, Gautier et Godefroy, partagèrent son ment; le premier résuma ses arguments con dialectique dans un pamphlet de la plus g violence. L'Ecossais Richard, autre théologien de l'É cole de Saint-Victor, mort en 1173, porta les plus rı coups aux prétentions des *nominalistes*. Il v que l'on cherchât la vérité en s'élevant d'abord, perfection de la foi, à la connaissance des chos que l'on s'efforçât de comprendre directement ce l'on croyait, par la méditation et la tention de l'i ligence, sans s'égarer dans le labyrinthe des sy gismes *réalistes* ou *nominalistes*. L'Anglais Paleyn, professeur à Paris, Pierre de Poitiers, Ro de Melun attaquèrent la dialectique par le mépris; l'accusèrent d'être vaine, sans portée, inutile; d'aut

ıs ardents, la jugèrent abominable, digne de tous les ıathèmes.

A la fin du douzième siècle, la philosophie, qui étant montrée si redoutable entre les mains d'Abé-rd et de Rosselin, n'est plus qu'un jouet, une anité; on abat le vieil arbre, on l'arrache du sol nsi qu'un tronc vermoulu. Comme il avait été robuste, qu'on craignait de le voir repousser, l'Eglise Paris eut recours pour la première fois aux oye les plus énergiques pour en extirper les der-racines. Pierre de Corbeil, son archevêque, concile provincial en 1209 et fit condamner livres d'Amaury de Bêne. Innovation terrible et la plus funeste conséquence! Le bras séculier ta son action brutale à la condamnation cano-ıe; le corps de Bêne fut exhumé, jeté dans les ıps; ses adeptes, Guillaume de Poitiers, Bernard, ıme, Etienne, Jean-Etienne de Celles, Dudon, ge, Odon, Guérin, Ulrich, Pierre de Saint-l, presque tous clercs, diacres ou professeurs, t dégradés. Quelques-uns se rétractèrent en pré-e des supplices; la plupart persistèrent dans leur iction : ils périrent sur le bûcher ou dans les hots.

Le danger avait été grand : de simples que-lles de mots avaient fini par constituer la première surrection du libre arbitre contre l'autorité de la vélation; mais le remède opposé au mal était exa-é, barbare; son application nous conduit à a abominable croisade des Albigeois, qui ne fut la libératrice de l'Eglise, mais au contraire sa ıs dangereuse ennemie.

Nous venons de voir l'Europe du douzième siècle

divisée en deux grandes zones. Dans celle du Nord règnent la poésie épique, souvent simple chronique rimée, la scolastique et la théologie, qui sont loin de vivre en bonne intelligence. Paris est le foyer d'où s'élancent, avec un fracas assez confus, les sciences purement spéculatives. Dans la zone du Sud, règnent la poésie des troubadours et les connaissances pratiques : la jurisprudence, la médecine, les sciences naturelles (1).

Or, si nous recherchons l'essence de ce double travail de l'esprit humain, nous reconnaîtrons aisément que l'obscurité des études littéraires et scientifiques du Nord a pour cause la paresse des intelligences et l'incertitude de leur conception, phénomènes intellectuels qui ne sont pas sans rapport avec la froideur du sang et du climat, la pesanteur de l'atmosphère et l'enfance de la civilisation.

La direction des études, dans le Midi, dépend au contraire de la rapidité de la compréhension, de la souplesse de l'esprit, suites naturelles de la chaleur du sang, de celle du climat, de la netteté du coup d'œil, favorisée par l'abondance de la lumière solaire, qui donne à chaque objet des lignes et des couleurs fortement accusées.

L'interminable longueur des *Chansons de Gestes*,

---

(1) L'esprit y jouissait d'une telle indépendance que les Bénédictins ont dû louer l'empressement que les Juifs mettaient à ouvrir des écoles dans toutes les villes où ils habitaient, notamment à Montpellier, Lunel, Béziers, Beaucaire, Saint-Gilles, Narbonne, Marseille. Ils favorisaient ainsi de tout leur pouvoir l'instruction de la jeunesse.

encombrées de digressions et de répétitions, n'est-elle pas une sorte de corollaire des tâtonnements et des incertitudes de cette philosophie scolastique qui s'égare dans une argumentation à perte de vue ?

Les poésies des troubadours, courtes, rapides, parfaitement divisées et colorées, n'ont-elles pas une étroite liaison avec les formules brèves, précises, faciles à saisir de la jurisprudence romaine et de la philosophie grecque, si bien adoptées par les Romains et les Gallo-Romains ?

Quand le troubadour ou le moraliste aquitain et gascon, quand le penseur du Midi, en un mot, examinent un objet, ils l'embrassent instinctivement et d'un regard, sans hésitation, sans trouble intérieur, sans confusion laborieuse ; leur intelligence adroite et souple saisit l'idée au vol, non point une idée compélxe longuement analysée, approfondie, explorée dans le dédale de toutes ses ramifications ; mais une idée simple, nettement dégagée des abstractions qui ne feraient que l'obscurcir. Décrivent-ils un paysage, ils tracent la silhouette des objets les plus précis, l'olivier, le pin, la fontaine, la rose, le rossignol, le soleil, les étoiles ; ils en indiquent la grâce, le parfum, les couleurs, l'harmonie, sans s'égarer dans les visions nébuleuses et les considérations lointaines.

Racontent-ils un fait, décrivent-ils un sentiment, ils expriment en quelques mots l'intimité qui attire deux cœurs, l'admiration de l'amant qui trouve la femme belle, l'émotion de la femme qui ne s'appartient plus. On s'aime ; si on ne se le dit pas, tout le fait comprendre ; si on se le dit, chaque mot est une affirmation, un serment qui en proclame la vérité au lieu

de la jeter dans le doute, qui fixe la portée de l'amour au lieu de la noyer dans la confusion. Nous mettons à part, bien entendu, la métaphysique des Cours de joie.

Examinent-ils un être, ils ne s'égarent pas à définir son existence et les principes de son activité ; ils le montrent tout de suite à l'œuvre, au point de vue moral, au point de vue utile : voilà pourquoi la philosophie méridionale tourne si souvent à l'étude satirique.

Quand le poëte des *Chansons de Gestes*, quand le philosophe scolastique chantent un événement, dissèquent une proposition, ils ne voient rien, ne formulent rien du premier coup et dans ses parties essentielles ; ils s'enfoncent dans les prolongements les plus tortueux, s'enchevêtrent dans la complication des événements et des idées, s'embarrassant de tout, se préoccupant de la modification la plus légère, prenant chaque lueur pour une lumière inconnue, chaque rêve pour une grande pensée, chaque vision pour une révélation soudaine. Alors, égarés dans un monde inconnu, ils s'exaltent, se surexcitent, se repaissent d'hallucinations ; ils ne voient plus l'objet, l'idée, tels qu'ils sont, mais tels qu'ils désireraient qu'ils fussent, tels que leur rêverie métaphysique les leur a montrés ; ils ne sont point poëtes, ils sont extravagants. Ils ne sont point philosophes, ils sont visionnaires. Ils ne racontent pas la vie humaine, mais les fureurs de quelques fous, des passions impossibles suivies d'actions surnaturelles ; ils imposent des systèmes stupides à des êtres intelligents.

D'où viennent ces tâtonnements et ces contradictions, ces efforts exagérés et ces défaillances, si ce

n'est de l'imperfection du poëte et du philosophe qui voient les objets obscurément et qui, n'ayant que des notions et des sensations incomplètes, se trouvent incapables de les exprimer d'une manière satisfaisante? Ils doutent constamment de leur expression, craignent toujours de ne pas être compris et ne cessent de revenir à la charge, pour répéter ce qui a été mal dit, formuler de nouveau ce qui a été mal défini!... Que de temps perdu, que de cerveaux fatigués et mis hors de service, pour avoir voulu trop opiniâtrément douter de tout, analyser tout, sonder tout, cherchant sans relâche si tel objet existe ou n'existe pas, possède telle essence ou telle autre, est universel ou particulier, un ou multiple. Malgré ce labeur ils ne se trouvent jamais suffisamment éclairés pour *voir clairement* et pour *croire avec certitude*.

Les Grecs avaient exploré dans quelques volumes le vaste champ de la philosophie humaine, parce qu'ils *concevaient* avec promptitude et lucidité; les populations romaines restèrent fidèles à cette philosophie, parce qu'elles concevaient avec une facilité analogue.

Les scolastiques du Nord jetèrent l'esprit humain dans un chaos de six siècles, et pas un chapitre de leurs dix mille volumes n'a survécu, par la raison qu'ils comprenaient mal et que l'arrogance de leurs démonstrations nuageuses ne pouvait remplacer la fermeté d'une conception nette et vraie.

Un homme du Midi, un héritier de la philosophie gallo-romaine le leur prouvera au seizième siècle; que devra-t-il faire pour plonger dans l'oubli le fatras d'un million d'arguments scolastiques cherchant à prouver

l'existence? Répéter une formule dont il n'était pas l'inventeur, mais à laquelle il donna le dernier terme de la certitude et de l'affirmation : « *Je pense, donc je suis* (1). »

Dans le choc que nous allons raconter et qui va faire sa première campagne au treizième siècle, à qui restera la victoire? au poëme épique des Franco-Normands, ou à la poésie légère et variée des troubadours? à la scolastique nébuleuse purement spéculative, ou aux sciences d'application, à la philosophie pratique, à la médecine, à la jurisprudence, à la morale? Poser la question dans sa claire simplicité, c'est en faire connaître la solution. Mais il n'est pas moins intéressant de parcourir les péripéties, de décrire les combats acharnés et toujours brillants qui ont signalé cette immense lutte.

III

TREIZIÈME SIÈCLE, INVASION DE LA GAULE ROMANE PAR LES AVENTURIERS FRANCO-NORMANDS

Si le plus grand mouvement intellectuel de l'Europe moderne éclata au seizième siècle, il est important de constater que cet immense résultat ne se produisit qu'à la suite de la fusion des peuples de langue d'*Oui* avec ceux de langue d'*O*. Or l'opération capitale de

---

(1) Formule typique d'où découlent naturellement plusieurs autres : *Je marche, donc le mouvement est en moi; — je discute, j'hésite, donc j'ai la liberté de faire ou de ne point faire; — je puis faire le mal ou le bien, donc je suis responsable*, etc., etc.

cette fusion eut lieu au treizième siècle. Cette époque est donc, selon nous, un point de départ de première importance, et non moins digne d'être attentivement étudiée que la renaissance du seizième siècle qui n'en fut que le développement.

On n'ignore pas que le midi de la Gaule s'était complétement délivré de toute influence germanique, sous les successeurs de Charles le Chauve. Les guerres civiles des Carlovingiens, compliquées par les invasions des Normands, avaient donné trop d'occupation aux rois de France pour qu'ils eussent le temps de porter leur activité du côté de l'Aquitaine et de la Provence ; mais d'ambitieux vassaux n'avaient pas perdu le souvenir des riches provinces du Midi ; les plus vieux, durant les veillées du castel, rappelaient à leurs enfants *les droits* que la victoire leur avait donnés sur ces contrées heureuses ; ils les habituaient à la pensée de reprendre à la première occasion, les armes à la main, les domaines que leurs pères avaient trop passagèrement occupés.

A ces regrets, transmis de génération en génération, venait se mêler, chez les jeunes guerriers, une impulsion plus impérieuse encore : c'était le trop-plein d'une population inquiète, qui ne connaissait d'autre but d'activité que la guerre, et ne trouvait plus à l'alimenter au nord de la Loire, déjà trop subdivisé par suite des partages successifs des héritages.

Toutes les agitations des dixième et onzième siècles concourent à prouver que ces aventuriers mécontents étaient prêts à se jeter de nouveau sur le Midi, lorsque les premières croisades livrèrent le merveilleux Orient à leur impatience conquérante. Au cri de guerre : *Dieu le veut!* Francs et Bourguignons se dirigèrent vers la

Judée, espérant que le Christ leur procurerait, dans ces contrées, des fiefs plus considérables que ceux qu'ils abandonnaient en Europe, et le Midi fut momentanément délivré de toute menace d'invasion.

Le résultat des croisades trompa bien des espérances. Après les glorieux succès d'Antioche et d'Ascalon, la discorde fit évanouir les avantages de la victoire; presque tous ceux que la mort ne retint pas dans la terre de Judée rentrèrent dans leur patrie, où ils ne retrouvèrent même plus le castel patrimonial; ils l'avaient aliéné pour payer les frais d'équipement et de voyage. Le malheur frappe les ambitieux sans éteindre l'ambition. Irrités par les déceptions de la guerre d'Orient, ces gentilshommes ruinés parcourent la Bourgogne et la France, sans autre fortune que leurs chevaux et leurs armes; errant de cour en cour, de province en province, ils offrent leur épée à tous les princes qui leur donnent quelque espoir de combat: ils envient le bonheur des chevaliers aragonais et castillans, qui ont constamment des infidèles à combattre et des fiefs à leur enlever.

La conquête de l'Angleterre était venue très à propos calmer leur impatience, au douzième siècle... au treizième, leurs descendants se trouvaient dans un embarras de la même nature, aggravé par cent ans de déceptions et d'attente, lorsque la publication de la croisade contre les Albigeois leur ouvrit un nouvel horizon, et les poussa vers les riches provinces du Midi, comme un fleuve gonflé que ses bords ne peuvent plus contenir.

Il n'entre pas dans notre sujet de faire l'histoire de cette guerre intérieure dont les détails dramatiques sont profondément gravés dans toutes les

ıémoires. Il nous suffira d'en résumer l'origine et les ésultats, que la plupart des historiens ont fort injuste- ıent appréciés. L'expédition contre les Albigeois eut uatre causes principales : l'ambition et l'esprit d'aven- ure réveillés, dans les populations du Nord, par la onquête de l'Angleterre, où tant d'aventuriers avaient rouvé grande renommée et gros profits.

L'inquiétude semée parmi les théologiens par l'au- lace des scolastiques et par les hardiesses analogues les troubadours et des libres penseurs du Midi.

L'intolérance et l'orgueil du clergé d'origine barbare xcités par les croisades, qui l'avaient habitué à voir 'Europe entière marcher à ses ordres.

Enfin les innombrables points d'antagonisme qui 'avaient cessé d'exister entre les pays de langue d'*O* t ceux de langue d'*Oui*, dans le domaine moral, litté- aire, politique, philosophique, et que nous avons nalysés dans les chapitres précédents.

Les causes générales du conflit sont connues ; pas- ons aux incidents qui en hâtèrent l'explosion et aux ıoyens qui furent pratiqués pour terminer la lutte.

Guillaume le Conquérant nous a montré comment e recrutait cette population turbulente qui, toujours l'affût des occasions de trouble et de bataille, criait *ux armes !* sous le plus léger prétexte, se lançait à a poursuite de la première victime désignée ; tuait, enversait, détruisait sans scrupule et s'adjugeait les épouilles des vaincus en plaçant l'usurpation de 'épée au-dessus de tous les droits et de tous les prin- ipes. Il lui avait suffi de chercher un prétexte de guerre ıs l'oppression exercée par les pirates danois sur ɘs Anglais et sur quelques Normands, pour voir oixante mille guerriers accourir sous sa bannière.

[illegible] Français, [illegible] Normand, [illegible] audacieux et [illegible] Montfort [1].

[illegible]

Nous avons déjà [illegible] les désordres [illegible] moraux étaient graves dans la Provence ; ils n[illegible] pas néanmoins les dangers sérieux d'[illegible] ement organisée. En voyant les [illegible] prendre une [illegible] différentes et aussi vagues les unes [illegible] à l'idée d'une confusion de toutes [illegible] naines plutôt que celle d'un s[illegible] du catholicisme. L'absence de [illegible] encore plus que le nombre [illegible] d'hommes un peu hardis, autant [illegible]

---

(1) Simon de Montfort, seigneur de Montfort-l'[illegible] (Seine-et-Oise), était comte de Leycester par [illegible] à la conquête de Guillaume [illegible] prit part à la première croisade, mais avec [illegible] qu'il ne fallut pas même d'arriver dans la Judée.

(2) Les historiens leur donnent les noms de [illegible] Vaudois, Albigeois, Puritains, Patarins, Ensabatès, [illegible] de Lyon, Sabéens, Henriciens, Manichéens, Tou[illegible] Nestoriens, Ariens, Publicains, Bulgares, Bons-Hom[illegible] [illegible]reaux, Travertains, Apostoliques, Spéronistes, Arna[illegible] Caïnistes, Joséphins, Pétrobusiens, Solars, Turlupins, B[illegible] Romagnols, Varins, Ortholans.

secte; mais le nombre même des chefs paralysela puissance du mouvement. Durant cette longue guerre des Albigeois, jamais n'apparaît un de ces noms d'apôtre un peu respecté, qui captivent la foule et résument une croyance; pas de Calvin, pas d'Arius pour donner l'impulsion à ces hérétiques disséminés. Qu'on nous permette, par conséquent, d'introduire dans le récit de ces temps une modification de nature à rendre aux faits toute leur vérité. Ces hommes ne sont pas des hérétiques; ils ont toutes les allures de sophistes et de *libres penseurs* : ils nient tout, ils n'affirment presque rien.

La Provence offrait donc alors un tableau moral assez semblable à celui que présente de nos jours l'Amérique du Nord, où chacun pense ce qu'il veut, ouvre un temple nouveau comme on inaugure un magasin, publie son petit évangile comme on édite une brochure, et appelle à lui ceux qui veulent bien l'écouter et payer le prix des chaises pour l'entretien du nouveau culte. Il y a plus encore! C'est que bon nombre de catholiques vrais, mais un peu tièdes, furent placés par les illuminés de l'époque dans les rangs des hérétiques, parce qu'ils refusaient de les haïr et de les massacrer, absolument comme le seraient de nos jours un grand nombre de chrétiens fort honnêtes, si les chefs implacables du parti des *intolérants* étaient chargés de dresser la liste des *réprouvés et des élus.*

L'état des mœurs, l'organisation sociale de la Provence ne contribuaient pas peu au succès de cette anarchie des croyances. On était à l'époque la plus florissante des troubadours et des Cours de joie, au règne des jongleurs et des poëtes élégants.

L'amour empruntait les formes de la dialectique et de la théologie pour analyser les sentiments les plus intimes, embrouiller les problèmes moraux les plus mystérieux. La galanterie s'était fait un code où toutes les extravagances prenaient la forme de principes et d'articles législatifs. Cet étrange bouleversement des lois morales faisait de tous les troubadours des philosophes, de toutes les femmes des théologiens, et qui plus est des théologiens et des philosophes appliqués à se procurer le paradis ici-bas au lieu de se donner le temps d'aller le chercher dans l'autre monde. L'indépendance des seigneurs, celle des grandes villes augmentaient le désordre en favorisant les prédications des esprits exaltés. La Provence entière était alors, à l'exemple de la Suisse et de l'Angleterre de nos jours, l'asile de toutes les intelligences mal assises, de tous les rêveurs atrabilaires et mécontents.

Cette tolérance générale de l'aristocratie et de la bourgeoisie, partagée, dans une certaine mesure, par le clergé provençal, n'allait pas jusqu'à la complicité sans doute; mais des prêtres, des évêques, tout en conservant les principes orthodoxes, ne prenaient pas moins part aux discussions des beaux esprits, aux prêches des apôtres aventureux.... En voyant la légèreté avec laquelle gentilshommes et prélats se passionnaient pour ces controverses, on entrevoit, dans un avenir lointain, ces élégants salons du règne de Louis XV, où les grands seigneurs et les abbés de cour applaudiront aux épigrammes de Diderot et de Voltaire après avoir entendu la messe le matin et chanté le salut le soir.... Ces abbés et ces grands seigneurs du dix-huitième siècle seront-ils hérétiques pour cela? Pas plus que les Provençaux, qui donnaient

ile aux libres penseurs albigeois : ils cédaient à cette gèreté d'origine provençale, devenue depuis si franaise, qui ne permet pas de résister au plaisir de onder les choses sérieuses, de *satiriser* les hommes spectables et de faire sauter la mine du bon mot sous utes les institutions qui se permettent de durer.

Telle est la situation qui se dessine au début de la rande querelle du treizième siècle ; elle nous remet en résence des deux fractions de l'Eglise des Gaules que ous avons introduites sur la scène dès l'arrivée du hristianisme : le clergé tolérant et pratique ; le lergé ardent et impérieux.

Nous devons toutefois signaler quelques modificaons dans leur manière d'être. Le premier n'a cessé e poursuivre la route évangélique durant le moyen ge avec Lanfranc, saint Anselme, Thomas Becket, amenant sans cesse de nouveaux chrétiens au sancaire par l'irrésistible attraction de la mansuétude et la douceur ; mais il s'est un peu gâté dans la Proence par la fréquentation des troubadours et d'une ristocratie héritière trop directe de la décadence roaine (1).

Le second, plus éloquent, plus fougueux, a sans oute exécuté de grandes choses avec saint Bernard, uillaume de Champeaux ; mais il a malheureusement rossi ses rangs de cette foule d'évêques d'origine llemande, hommes plus ambitieux que saints, plus ominateurs que convaincus, plus exigeants que cha-

---

(1) Nous citerons Raymond de Rabastens, évêque de Tououse, déposé par les légats, et qui jouissait d'une réputation ssez fâcheuse.

ritables, qui se faisaient de l'épiscopat une arme de conquête plutôt qu'une houlette de pasteur, apportaient dans l'exercice du sacerdoce la volonté implacable d'une féodalité tyrannique. Si le clergé évangélique avait partout quelques représentants, si les prêtres un peu relâchés occupaient particulièrement la Provence, les moines et les prélats intolérants, plus fortement organisés, régnaient au nord de la Loire, en Allemagne, en Angleterre, partout où s'étaient répandues les races germaniques (1).

C'était entre ce clergé provençal et ce clergé du Nord, ayant chacun son caractère opposé, et également excessif, que la cour romaine allait se trouver placée dans la grande lutte du treizième siècle. Son rôle, dans ces malheureuses circonstances, a été si mal interprété par l'esprit de parti, qu'il est de notre devoir,

---

(1) L'état des choses était encore très-grave au douzième siècle, car Grégoire VII écrivait à l'abbé de Cluni : « Une indicible douleur, une tristesse extrême s'emparent de mon âme à la vue de l'Eglise ; en tournant mes regards au midi, au septentrion, à l'occident, j'y découvre à peine quelques évêques qui soient entrés dans l'épiscopat par des voies canoniques, qui vivent en évêques, gouvernent leurs troupeaux dans un esprit de charité, et non avec l'orgueil despotique des puissants de la terre. » (Lettre XI.

Les concussions, la simonie n'étaient pas inconnues aux évêques de cette époque. L'histoire cite un évêque du Puy qui mettait obstacle au mariage des veuves, suspendait les funérailles et les sacrements jusqu'à ce qu'on lui eût payé rançon, sous peine d'excommunication et d'interdit. Le pape Léon III avait condamné ces abus, mais les évêques n'en avaient tenu compte, et Innocent III dut condamner Bertrand de Chalencon et son clergé à restituer des sommes considérables injustement perçues. (Dom Vaissette, t. V.)

croyons-nous, de l'étudier, à notre tour sans prévention, d'aucune sorte, afin de rendre à chacun la responsabilité qui lui incombe dans le mal, comme le mérite qui lui revient dans le bien : Ce n'est qu'à la condition de jeter sur la conduite du Saint-Siége la lumière de l'impartialité la plus complète, que nous pouvons espérer d'apprécier l'influence que les terribles événements du treizième siècle exercèrent sur l'âge suivant. Un examen attentif nous montrera que le Saint-Siége, si violemment attaqué, ne partagea pas plus les ambitions implacables des croisés, que les tolérances excessives du clergé provençal ; qu'Innocent III, loin de lancer des ordres de persécution et de massacre, arrêta souvent la confiscation des biens, éteignit les autoda-fé, et s'efforça d'imposer la conciliation aux hommes avides de sang et de carnage.

Le concile de Tours de 1162, et plus spécialement celui de Vérone ; avaient condamné les nouveaux manichéens, ordonné aux fidèles d'éviter leur commerce, et aux princes catholiques de les emprisonner. L'indépendance fière et susceptible des provençaux se prêtait peu à l'application de ces mesures sévères ; elles n'obtinrent aucun résultat dans le Midi ; le clergé lui-même les accueillit avec froideur, les hérétiques continuèrent à jouir de la plus entière impunité. Le roi d'Aragon, Alonzo II, après avoir hésité à exécuter ces arrêts, finit toutefois par décréter l'expulsion des *Cathares*, des *Vaudois* et des *pauvres de Lyon ;* mais il refusa de leur appliquer la peine de mort.

La douceur naturelle de ce roi d'Aragon rendit longtemps le sort des hérétiques assez tolérable ; mais son fils Pierre II monta sur le trône en 1196, et son

caractère irritable, exalté par la guerre des Mores, s'appesantit sur les libres penseurs. Il laissa les évêques de Tarragone, de Barcelone, de Gironne, de Vic et d'Elne, publier les décrets du concile de Vérone dans leurs diocèses; la Catalogne entière s'associa à des rigueurs qui rappelaient celles dont les Juifs avaient eu à souffrir aux époques de persécution.

Cependant le Saint-Siége n'avait pas tardé à reconnaître l'inefficacité des punitions corporelles décrétées par les deux conciles, il voulut recourir aux prédications apostoliques, et donna mission au cardinal Pierre, son légat, et à plusieurs religieux de ramener les esprits au catholicisme par la persuasion et de faire comprendre aux gentilshommes l'intérêt qu'ils avaient à rétablir l'ordre dans une province profondément troublée. La tentative pacificatrice du légat échoua complétement. Lorsque Innocent III prit la tiare, le mal ne cessait de faire des progrès, l'anarchie morale organisait son gouvernement et prenait possession ostensible des châteaux et des villes.

Ce pontife, au regard pénétrant et à la volonté ferme, comprit la nécessité de diriger une attaque méthodique contre cet ennemi déjà redoutable: il nomma frère Guy et frère Raynier, religieux de l'Ordre de Cîteaux, ses commissaires en Languedoc, et leur donna le pouvoir de *contraindre* les seigneurs à proscrire de leurs domaines tout hérétique atteint d'excommunication.

Cet ordre fut très-froidement reçu par le clergé provençal: il voyait avec mécontentement ces magistrats extraordinaires empiéter sur son autorité; l'évêque de Carcassonne, Othon, prit prétexte de son âge

avancé pour se démettre de ses fonctions, afin de se soustraire à la pénible nécessité d'exercer des rigueurs contre ses sujets spirituels.

Ce manque d'appui devait frapper de stérilité les efforts des deux commissaires ; aussi furent-ils successivement remplacés par le cardinal de Saint-Prisque, en 1200, par Pierre de Castelnau et par frère Raoul, en 1203.

Vaines tentatives ! les libres penseurs que la tiédeur des prêtres indigènes encourageait, ainsi que la tolérance des gentilshommes, tournèrent les prédicateurs en dérision ; maniant l'arme terrible de la satire avec l'habileté de Guillem Figuera, de Bertrand Carbonnel et de Raymond de Castelnau (1), ils poursuivirent le cours de leurs succès, aux applaudissements d'une population avide d'indépendance d'esprit, et qu'ils faisaient rire.

Le roi d'Aragon n'abandonna pas les bulles apostoliques au mépris de ses sujets. Il se transporta chez son vassal, le vicomte de Carcassonne (1204), provoqua, sous sa présidence, une conférence entre les prêtres catholiques et les *libres penseurs*, et après de longues discussions, il déclara ces derniers convaincus d'hérésie à l'égard de la divinité de Jésus-Christ, de l'unité de Dieu, de la nécessité des sacrements et de quelques autres points fondamentaux du catholicisme. Plusieurs prélats assistèrent à la publication de la sentence, mais aucun ne prit part à son exécution. Aussi le pape leur enleva-t-il toute juridiction sur les dissidents pour la confier à ses légats.

---

(1) Voir plus haut, p. 215, 216.

Cet acte de rigueur augmenta la discorde entre les commissaires et les évêques. Bérenger de Narbonne, accusé d'une tolérance envers les hérétiques, qui allait jusqu'à donner asile à un Aragonais de leur secte, fut suspendu par les légats. A la mésintelligence succéda naturellement l'antagonisme, l'animosité ; le pape chargea Arnaud, abbé de Cîteaux, de faire cesser ce conflit d'autorité que la gravité des circonstances rendait plus regrettable. Le choix du pacificateur fut malheureux ; la guerre entre Arnaud et les évêques ne fit que s'envenimer : ceux de Toulouse, de Viviers, de Béziers furent déposés, comme venaient de l'être ceux de Carcassonne et de Narbonne ; ils essayèrent de se disculper et de recouvrer leurs siéges en écrivant au Pape... prévenu par les rapports des légats, Innocent n'écouta pas leur justification ; Bérenger dut aller à Rome pour briser le réseau de dénonciations qui l'entourait et faire parvenir la vérité aux oreilles du Saint-Père... Sa défense changea complétement l'état de la question : celui auquel les légats avaient attribué tous les crimes imaginables fut réconcilié et rétabli dans son diocèse ; le pape en lui pardonnant lui dicta les devoirs les plus apostoliques, tels que ceux de ne plus *faire commerce d'argent, de visiter sa province, d'y tenir des conciles et de combattre les hérétiques.* Cette affaire commence à présenter sous son véritable jour le rôle respectif des deux branches de l'autorité ecclésiastique ; les légats dénoncent, persécutent ; le pape écoute, cherche la vérité, absout.

Le légat ne se découragea pas. Cet homme, qu'un zèle excessif portait toujours à la colère, était impatient de lancer l'excommunication. Raymond de Toulouse fut le premier à essuyer ses coups. Ce prince

refusait de faire la paix avec quelques seigneurs des bords du Rhône; il jeta l'interdit sur ses terres et demanda au pape la confirmation de la sentence. Il ne pouvait manquer de l'obtenir en s'appuyant sur les motifs que le pape rappelle dans sa lettre du 29 mai 1207 : « chacun partagerait le courroux d'Innocent, si Raymond eût été coupable de tous les crimes que le légat lui impute (1). » Toutefois, sous l'empire de son irritation, Innocent ne fulmina pas d'une manière définitive. « Nous vous avertissons, écrit-il au comte, et vous commandons, par le souvenir du jugement de Dieu, de faire une prompte pénitence proportionnée à vos fautes, afin que vous méritiez d'obtenir les bienfaits de l'absolution. » Ces reproches sévères, qui laissaient entrevoir la réconciliation, produisirent leur effet. Le comte fit trêve avec les seigneurs de Provence et fut absous.

Mieux on étudie cette époque néfaste, plus on comprend l'irritabilité d'Innocent.

Nous l'avons vu dès 1198 se préoccuper de l'anarchie du Languedoc : menaces, prières, prédications, régénération de l'épiscopat, il n'avait rien négligé pour rétablir la paix et la foi par les moyens pacifiques; et cependant neuf ans après, en 1207, pas un progrès sérieux n'était obtenu. Certes, nous ne prétendons pas qu'Innocent eût un de ces caractères évangéliques qui attendent tout du temps et ne con-

(1) Notamment d'avoir seul empêché la pacification du Bas-Languedoc et de la Provence, d'avoir ravagé la province d'Arles et juré à l'évêque d'Orange qu'il ne s'abstiendrait de ses brigandages, ni les jours de fête, ni la semaine sainte. (Dom Vaissette, t. V.)

Le treizième siècle eut aussi son chef d'aventuriers, moitié Français, moitié Normand, son grand condottière audacieux et opiniâtre : le rusé Simon de Montfort (1).

Ce ne fut pas outre mer qu'il conduisit ses bandes; mais au delà de la Loire et des Cévennes. Il ne prétexta pas l'oppression de ses concitoyens par des étrangers ; mais celle de l'Eglise catholique par des seigneurs trop indépendants et des libres penseurs trop hardis.

Nous l'avons déjà dit ! les désordres religieux et moraux étaient graves dans la Provence ; ils n'offraient pas néanmoins les dangers sérieux d'une hérésie fortement organisée. En voyant les innombrables sectaires de l'époque prendre une trentaine de dénominations différentes et aussi vagues les unes que les autres (2), on a l'idée d'une confusion de toutes les rêveries humaines plutôt que celle d'un système opposé à celui du catholicisme. L'absence de toute doctrine frappe encore plus que le nombre des hérésies. Autant d'hommes un peu hardis, autant de petits chefs de

---

(1) Simon de Montfort, seigneur de Montfort-l'Amaury (aujourd'hui Seine-et-Oise), était comte de Leycester par sa mère, ce qui le rattachait à la conquête de Guillaume le Bâtard. Il prit part à la première croisade, mais avec si peu de succès qu'il ne finit pas même d'arriver dans la Judée.

(2) Les historiens leur donnent les noms de Cathares, Vaudois, Albigeois, Puritains, Patarins, Ensabatès, pauvres de Lyon, Sabéens, Henriciens, Manichéens, Toulousains, Nestoriens, Ariens, Poblicains, Bulgares, Bons-Hommes, Cottereaux, Travertains, Apostoliques, Spéronistes, Arnaldistes, Caïnistes, Joséphins, Pétrobusiens, Solars, Turlupins, Bégards, Romagnols, Varins, Ortholans.

secte; mais le nombre même des chefs paralysela puissance du mouvement. Durant cette longue guerre des Albigeois, jamais n'apparaît un de ces noms d'apôtre un peu respecté, qui captivent la foule et résument une croyance; pas de Calvin, pas d'Arius pour donner l'impulsion à ces hérétiques disséminés. Qu'on nous permette, par conséquent, d'introduire dans le récit de ces temps une modification de nature à rendre aux faits toute leur vérité. Ces hommes ne sont pas des hérétiques; ils ont toutes les allures de sophistes et de *libres penseurs* : ils nient tout, ils n'affirment presque rien.

La Provence offrait donc alors un tableau moral assez semblable à celui que présente de nos jours l'Amérique du Nord, où chacun pense ce qu'il veut, ouvre un temple nouveau comme on inaugure un magasin, publie son petit évangile comme on édite une brochure, et appelle à lui ceux qui veulent bien l'écouter et payer le prix des chaises pour l'entretien du nouveau culte. Il y a plus encore! C'est que bon nombre de catholiques vrais, mais un peu tièdes, furent placés par les illuminés de l'époque dans les rangs des hérétiques, parce qu'ils refusaient de les haïr et de les massacrer, absolument comme le seraient de nos jours un grand nombre de chrétiens fort honnêtes, si les chefs implacables du parti des *intolérants* étaient chargés de dresser la liste des *réprouvés et des élus*.

L'état des mœurs, l'organisation sociale de la Provence ne contribuaient pas peu au succès de cette anarchie des croyances. On était à l'époque la plus florissante des troubadours et des Cours de joie, au règne des jongleurs et des poëtes élégants.

qu'Arnaud, dont il se défiait à bon droit, jurant sur l'honneur qu'il était étranger au meurtre de Castelnau. L'ambassade eut un heureux résultat. Innocent accueillit favorablement la requête du comte à l'égard de l'abbé de Cîteaux, dont il reconnaissait la violence; il lui adjoignit Hugues Raymondi, évêque de Riez, Thédise, chanoine de Gênes, et Milon, son notaire, pourvu de l'autorité de légat *a latere*.

Ces choix furent si bien faits dans l'intention de satisfaire le comte, que ce dernier en exprima son contentement au Saint-Siége.

Mais la légation était trop généralement hostile à Raymond pour que le nouveau légat, circonvenu par ses collègues, ne suivît pas, à l'égard du comte, la ligne de conduite de ses devanciers. A peine rendu dans la Provence, Milon le cite à comparaître à Valence devant plusieurs prélats que *l'abbé de Cîteaux avait eu le soin de lui indiquer* (1). Toutefois, la conférence eut des résultats dont on ne peut contester les avantages. Le grand suzerain provençal et seize de ses barons signèrent, devant des évêques, une convention par laquelle ils renonçaient à toute association avec les brigands, et s'obligeaient à ne plus confier à des juifs l'administration de leurs domaines; à n'exiger de leurs peuples ni péage, ni guidage; à observer la trêve de Dieu; à respecter la liberté des églises; à réparer les dommages causés aux ecclésiastiques et aux laïques; à rendre justice à tous ceux qui porteraient plainte devant eux; à veiller à la sûreté des lieux publics; à poursuivre enfin les hérétiques, leurs fauteurs et leurs recéleurs.

---

(1) Dom Vaissette, t. V.

Soyons justes envers le légat : si l'on met à part le dernier chapitre, qui n'est plus conforme à nos principes de liberté de conscience, on doit reconnaître que les obligations imposées aux seigneurs provençaux formaient une charte politique de la plus haute importance, et pour laquelle l'humanité doit des actions de grâces au Sanit-Siége et à ses représentants. Quel temps, hélas ! que celui où l'on était obligé d'extorquer à de puissants seigneurs l'obligation de renoncer à ces actes de brigandage ! Quand un pape redresse de pareils torts, il faudrait y regarder de près avant de le représenter comme l'oppresseur des princes et le tyran des populations.

La croisade va se réunir devant Béziers, mettre cette ville à feu et à sang et massacrer la population catholique jusque dans la cathédrale. Laissons le cruel abbé de Cîteaux, ou tout autre chef croisé, jeter ce cri sinistre : « Tuez-les tous, Dieu saura bien reconnaître ceux qui sont à lui ! » Laissons ce légat intriguer avec les seigneurs laïques pour tromper le vicomte de Carcassonne, le mener à capituler à des conditions qui ne furent pas exécutées.

Laissons les croisés entrer dans les villes prises d'assaut, croix et bannières déployées, au chant du *Veni Creator ;* laissons les aventuriers du Nord épouvanter le Midi par cet usage des mutilations, cette soif de carnage que les *Chansons de Gestes* élevaient au rang de qualités féodales (1).

---

(1) L'histoire nous montre les croisés coupant les mains, les lèvres, les narines aux prisonniers, leur arrachant les yeux et la langue.

Laissons l'ambitieux Montfort plonger le vicomte de Béziers dans un cachot et s'enrichir de ses dépouilles. Le nom du pape n'est nullement mêlé à ces odieux événements; toute la responsabilité en retombe sur les aventuriers qui composent la croisade. Les chefs de cette invasion du Midi sont des seigneurs franco-normands et bourguignons; le comte de Nevers est le seul qui appartienne à l'Aquitaine (1).

Les soldats sont des enfants perdus de toutes les nations.

Les plus implacables égorgeurs sont ces mêmes brigands, écume de toutes les races, qui, sous le nom de *ribauds* et de *tafurs*, avaient épouvanté les Turcs et les chrétiens d'Orient par leurs exploits de cannibales. A Béziers, ils ont attaqué la ville avant que les *croisés* proprement dits en aient commencé le siége.

Quelques bourgeois étaient sortis hors des murs pour escarmoucher et lancer aux *bourdonniers* du Nord (2) des provocations dans le goût de celles que les premiers Gaulois, envahisseurs de l'Italie, adres-

---

(1) Ces chefs sont : le duc de Bourgogne, les comtes de Saint-Paul, de Bar-sur-Seine, d'Auxerre, de Forez, de Genève; Simon de Montfort, comte de Leycester, Guy de Lévis, Guy de Beaujeu, Guillaume de Roches, sénéchal d'Anjou, Gaucher de Joigny, Guillaume d'Encontre; ils sont accompagnés par les archevêques de Reims et de Rouen; les évêques d'Autun, de Clermont, de Nevers, de Bayeux, de Lisieux, de Chartres. D'après le fanatique Pierre de Vaux-Cernai, les cinquante mille combattants réunis sous les murs de Carcassonne arrivaient de la Flandre, de la Normandie et de la Bourgogne (Dom Vaissette, t. V, p.107-119).

(2) *Bourdonniers*, surnom donné aux croisés à cause du bourdon qu'ils portaient en signe de *pèlerinage armé*.

saient aux Romains (1) ; les *ribauds* courent sur eux, les ramènent battant jusqu'à la ville et se mettent aussitôt à saper les murs à coups de pioches, à briser les portes à coups de massues (2)..

Les croisés viennent à leur aide ; la ville est prise,

---

(1) « Cette gent ignare et folle, dit Guilhem de Tudela, avec des bannières de grosse toile blanche, allait courant devant les croisés, criant à toute haleine ; ils pensaient leur faire épouvantail, comme on fait à des oiseaux dans un champ d'avoine, huant, braillant et agitant leurs enseignes le matin dès qu'il faisait clair.

« Quand le roi des ribauds les vit ainsi escarmoucher, braire et crier contre lost de France, et mettre en pièces un croisé français après l'avoir précipité d'un pont, il appela tous ses truands et les rassembla en criant : « Allons les assaillir ! » Aussitôt qu'il a parlé, les ribauds courent s'armer, chacun d'une masse, sans autre armure ; ils sont plus de quinze mille, tous sans chaussures, en chemises et en braies. Ils se mettent en marche tout autour de la ville pour abattre les murs ; ils se jettent dans les fossés et se prennent à travailler du pic, à briser, à fracasser les portes. » (*Cansos de la Crozada*, ch. XIX.)

(2) « Les habitants se réfugient dans la cathédrale ; les prêtres et les clercs vont se vêtir de leurs ornements, font sonner les cloches, comme s'ils allaient chanter la messe des morts, pour ensevelir les corps des trépassés ; mais ils ne pourront empêcher qu'avant la messe les truands n'entrent dans l'église ; ils sont entrés déjà dans les maisons.... Les ribauds sont ardents au pillage ; ils n'ont point peur de la mort ; ils tuent, ils égorgent tout ce qu'ils rencontrent ; ils amassent et font partout grand butin....... Les ribauds, ces fous, ces misérables tuèrent les clercs, les femmes, les enfants ; il n'en échappa, je crois, pas un seul. Que Dieu reçoive leurs âmes, s'il lui plaît, en paradis : car jamais, depuis le temps des Sarrasins, si fier carnage ne fut ni résolu, ni exécuté » (*ibidem*).

et c'est encore aux ribauds que revient l'initiative du carnage, du pillage et de l'incendie (1).

Après le sac de Carcassonne, quelques chefs croisés furent tellement indignés des excès commis par ces bandits et quelques seigneurs leurs complices (2), qu'ils refusèrent de rester dans les rangs de la croisade; le comte de Nevers donna le premier l'exemple de ce repentir; le duc de Bourgogne ne tarda pas à l'imiter..... Simon de Montfort et l'abbé de Cîteaux redoublèrent d'intrigue et d'audace pour imprimer une activité nouvelle à l'expédition : d'abord ils se mettent en quête de prétextes pour se brouiller avec Raymond, afin d'avoir occasion de traiter ses domaines comme on avait traité ceux du vicomte de Béziers. La rupture fut prompte et facile, et Raymond n'eut plus d'espoir que dans la justice du pape. Telle était sa confiance en lui qu'il se vanta d'obtenir aisément la restitution de ses châteaux, comme nous l'apprenons d'une lettre de Milon écrite à Innocent après le concile d'Avignon; mais le légat et ses collègues prévinrent ses démar-

(1) « Après cela, les gartz se répandent dans les maisons qu'ils trouvent pleines et regorgeant de richesses; mais peu s'en faut que, voyant cela, les Français n'étouffent de rage; ils chassent les ribauds à coups de bâton comme des mâtins et chargent le butin sur leurs chevaux.... Le roi des ribauds et les siens, qui se tenaient pour fortunés et riches à jamais de ce qu'ils avaient pillé, se mettent à vociférer quand les Français les en dépouillent : « A feu! à feu! » s'écrient-ils, les sales bandits, et voilà qu'ils apportent de grandes torches allumées et mettent le feu à la ville » (ch. XX, XXI, XXII).

(2) Notamment de la mort du vicomte de Carcassonne, empoisonné dans sa prison, et des usurpations de Simon de Montfort, mis en possession de ses domaines.

hes en écrivant une lettre fulminante, évidemment lestinée à exaspérer le pape contre lui (1) :

Ces dénonciations arrivaient à propos. Après avoir 'isité la cour de France, Raymond se rendit à Rome .vec les députés de Toulouse, pour soumettre à Inno-ent ses plaintes contre l'abbé de Cîteaux.

La démarche effraya Simon de Montfort et le légat; e premier, voulant flatter le pape, imposa trois de-

---

(1) « Ne vous laissez pas surprendre par ses paroles artifi-ieuses, mais au contraire appesantissez de plus en plus sur ui le joug de l'Église comme il le mérite : car il a trans-ressé presque tous les quinze articles pour lesquels il a fait erment entre mes mains.... C'est pourquoi il est manifeste-nent déchu de tout droit sur le comté de Melgueil; les ept forteresses qu'il m'a remises sont confisquées au profit le l'Église romaine.... » Pour mieux convaincre le pape de a cessité de cette confiscation, Milon ajoute : « Si le ·e de Toulouse, ce qu'à Dieu ne plaise, recouvrait ses eaux sans autre satisfaction, tout ce qu'on a fait contre es étiques et tout ce qu'on a établi pour le repos du pays lev drait absolument inutile, et il serait beaucoup mieux n'avoir rien fait que de ne pas finir après avoir com-ncé.... » Puis, comme si ces accusations n'étaient pas s fortes, le légat écrit une seconde lettre, de concert vec l'évêque de Riez, dans laquelle il détaille ses griefs ontre le comte de Toulouse, et, revenant à la réconciliation u'il craint de voir accorder par le pape, il termine ainsi :

« Comme nous avons appris que le comte doit se rendre icessamment à Rome pour obtenir, par la recommandation u roi Othon, du roi de France et de plusieurs autres dont se vante d'avoir l'amitié, la restitution des châteaux qu'il ous a remis, erreur qui serait pire que la première, nous rons cru devoir vous faire connaître la vérité, afin que, si e prince obtient audience de Votre Sainteté, il trouve en ous la fermeté du successeur de saint Pierre. (Lettre crite le 8 ou le 10 septembre, après le concile d'Avignon).

niers de cens annuel sur chaque maison en faveur de l'Eglise romaine et lui fit payer les dîmes précédemment perçues par les hérétiques ; les évêques ne cessèrent d'écrire, d'intriguer en faveur de Simon, exagérant ses services et ses conquêtes, au point de faire croire au Saint-Père, qu'il avait pris cinq cents villes et châteaux et rendu leurs habitants à la foi, « preuve évidente, dit dom Vaissette, qu'on en imposait au pape; que le légat et Montfort le trompaient de concert. » (Tome V, page 142.)

Malgré tant d'efforts conjurés, le comte de Toulouse fut favorablement « accueilli en présence des cardinaux, et, quand il eut exposé ses griefs, le Saint-Père le prit par la main, lui donna une nouvelle absolution, et y ajouta un riche manteau et une bague de grand prix comme gages de sa bienveillance. » (*Ibidem*) (1).

---

(1) Des lettres d'Innocent sanctionnent pleinement cette version : « Raymond, comte de Toulouse, s'étant présenté devant nous, écrivait-il à Milon, le 25 janvier 1210, nous a porté ses plaintes contre les légats qui l'ont fort maltraité, quoiqu'il eût déjà rempli la plupart des obligations très-onéreuses auxquelles maître Milon, notre notaire, de bonne mémoire, l'avait assujetti. Il nous a produit les certificats de diverses églises, établissant qu'il leur a fait satisfaction; il a dit enfin être prêt à exécuter toutes les promesses qu'il n'avait pu encore achever d'accomplir. Il nous a prié de lui permettre, en conséquence, de se justifier devant nous, touchant la foi catholique, sur laquelle il est injustement suspect depuis longtemps, et de lui rendre ensuite les châteaux que nous occupons; ajoutant qu'il n'est pas juste qu'on les détienne sans fin, ne les ayant donnés que pour caution. Quoiqu'on assure que ces châteaux sont dévolus à l'Église romaine en vertu des obligations par lui contractées et non encore remplies, cependant, comme il ne convient pas que l'Église s'enrichisse aux dépens d'autrui, nous avons traité bénigne-

‚e pape étendit même sa clémence jusqu'aux Tou-
saîns : « Vous devez savoir, écrivit-il à l'abbé de
saux, que les députés des citoyens de Toulouse se
t présentés devant nous et s'obligent à donner en-
e satisfaction sur les articles pour lesquels ils ont
ouru les censures ecclésiastiques. C'est pourquoi
s vous ordonnons, ainsi que nous l'avons marqué
s nos lettres précédentes, de révoquer la sentence
a été portée contre eux après avoir reçu caution
leur part. »

---

it le comte, et avons jugé, du conseil de nos frères, qu'il
devait pas perdre ses droits sur ses châteaux, pourvu
il exécute fidèlement ce qui lui a été ordonné. Il doit
leurs nous tenir compte de ce que nous avons fait épar-
r ses domaines par l'armée chrétienne qui, sur notre
, est allée combattre les hérétiques. Mais devant être
attentif aux choses qui regardent la foi et les peser
s rement, nous avons enjoint à nos légats de tenir un
ne dans un lieu commode, trois mois après avoir reçu
p ntes, et d'y convoquer les archevêques, évêques,
princes, barons, chevaliers et autres, dont ils jugeront
a nce nécessaire. Si, avant la fin du concile, il se pré-
un accusateur contre le comte, et que cet accusateur
prouver qu'il s'est écarté de la foi orthodoxe et qu'il
cou ble de la mort du légat Pierre de Castelnau, les lé-
s, avoir ouï les parties et continué la procédure
a ntence définitive, nous remettront cette affair
ment instruite et renverront les parties à un terme
s pour se présenter devant nous et y entendre leur ju-
it. S'il ne s'élève aucun accusateur contre le comte,
ats délibéreront de quelle manière ils recevront sa
cation sur les deux articles, afin que son ignominie
dans l'endroit même où elle a commencé. Si le comte
soumet à faire preuve de son innocence suivant la forme
lui aura été prescrite par les légats, avec l'approbation

Avec de si bonnes intentions, comment le Languedc ne fut-il pas rapidement pacifié? C'est que les ordre du pape étaient paralysés par ses légats, sous prétext de la mauvaise foi du comte et des intérêts de la croi sade. En veut-on la preuve? Le 19 janvier 1210, l pape ordonne à l'abbé de Cîteaux et à maître Thédis d'aller absoudre les Toulousains et de lever l'interdit L'abbé, qui connaissait l'affection du peuple pour l chanoine de Gênes, laissa ce collègue dans l'Ariége e se rendit seul à Toulouse. Les Toulousains, choqué de l'absence de Thédise, s'irritèrent et firent des dif ficultés. Cependant ils finirent par se rendre et offri

---

du concile, ils l'admettront à se justifier; mais si par has il vient à succomber, ils auront soin de nous en donner avi en conservant toujours en leurs mains les châteaux qu' leur a remis. Ils nous avertiront aussi, s'il se plaint qu'o l'opprime injustement, touchant la manière dont ils lui au ront ordonné de se justifier. Dans l'un et l'autre cas, i attendront la réponse du siége apostolique. Que si le comt se justifie canoniquement de la manière qui lui aura é prescrite, ils déclareront publiquement qu'ils le tien pour catholique et pour innocent de la mort de Pierre c Castelnau, et ils lui rendront ses châteaux, après qu'il au accompli ce qui lui aura été ordonné. Ils recevront cepe dant de lui une autre caution suffisante pour l'observation la paix perpétuelle à laquelle il s'est engagé; mais ils appo teront *toute l'attention possible à ce que l'exécution de nos ordr ne soit point retardée par des questions frivoles et malicieuses.* »

Cette dernière phrase est caractéristique; elle dévoil certaine suspicion à l'égard des légats. Si nous rappo cette lettre en entier, c'est qu'aucune ne met si bien à nu caractère, la conduite et les intentions d'Innocent; l pape veut mener les affaires du Languedoc d'une main ferm mais il veut connaître surtout le véritable état des choses pardonner au repentir et hâter la pacification.

nille livres pour le soutien de la foi; l'abbé de ıx accepta l'offre et reconnut les citoyens pour catholiques. Mais cet arrangement ne pouvait ımoder Simon de Montfort, son complice. Sous .te de quelque retard dans le payement des mille , Arnaud excommunia les consuls et jeta un l interdit sur la ville.

si, pour une raison frivole, l'ordre du pape se ı méconnu, et il fallut d'autres conférences et es négociations pour arriver à une absolution se. Le mauvais vouloir des légats éclata bientôt façon plus décisive encore. Le pape avait or- la réunion d'un concile à Saint-Gilles pour re- Raymond à se purger du crime d'hérésie et de rt de Pierre de Castelnau. Les légats, ne pou- luder la convocation du concile, l'ouvrirent à la ı septembre 1210. Mais les évêques conjurés ; Raymond surent en faire avorter les résultats : ıtendirent que ce prince, ayant négligé d'obéir ; *choses de peu d'importance*, ne ferait pas plus fficulté pour se parjurer à l'égard des choses s, et, sur cette allégation, lui contestèrent le le se justifier. (Valsernay, ch. XXXIX.) (1).

.e déni de justice était hardi; il fallait l'expliquer au on lui envoya ce nouvel acte d'accusation :

comte ayant été cité au concile, disaient l'évêque de ; Thédise, y a comparu; mais nous avons compris ma- ment qu'il ne suivait pas les ordres des légats, surtout tre Milon, et le concile a été d'avis de ne pas le rece- se justifier sur les deux crimes capitaux.... Il s'est ısolument *à son sens réprouvé*, et oubliant la grâce que t-Siége lui avait faite et dont il n'était pas digne, il a iniquité sur iniquité et a commis encore des crimes

Ce n'était pas assez pour les légats ; il leur fallait une rupture plus décisive, afin que Simon de Montfort pût envahir définitivement les domaines du comte et que chaque aventurier obtînt un manoir. Un nouveau concile s'ouvrit à Arles, sur l'ordre du pape, en février 1211 ; le comte y comparut, et on lui dicta les conditions les plus injurieuses, afin qu'un refus d'y souscrire leur offrît un prétexte à lancer l'anathème (1).

Que nous sommes loin des articles de paix si équitables dictés au premier concile de Saint-Gilles, alors que Milon arrivait de Rome avec les instructions précises d'Innocent ! Ceux du concile d'Arles ne respirent que le fiel et la taquinerie ; aucun règlement d'utilité publique : on ne cherche que des levains d'exaspération. Le légat réussit. Le faible comte de Toulouse ne put rester froid à ces flagellations ; il quitta brusque-

---

plus énormes.... Sommé plusieurs fois par nous de comparaître, il n'a pas daigné se présenter, et a refusé en notre présence même de satisfaire les évêques de Carpentras, de Vaisons et leur clergé.

(1) Quatorze articles furent consacrés à interdire à Raymond et à ses nobles vassaux « *toutes sortes de viandes, excepté* deux ; tout *habit de prix*, ne leur permettant que l'usage des *chapes noires et mauvaises*. On voulut contraindre tous les nobles à habiter la campagne après avoir rasé *leurs fortifications jusqu'au rez-de-chaussée*. On condamna Raymond à livrer aux légats ou à Simon de Montfort *tous ceux que les légats lui indiqueraient et dont ils disposeraient à leur volonté ;* puis on l'obligeait à aller combattre outre-mer, dès qu'il aurait accompli toutes ces conditions, et à ne rentrer dans ses États que sur la permission expresse du légat. Pour dérision dernière, toutes ses terres et seigneuries devaient lui être rendues *quand il plairait au légat et à Simon de Montfort.* »

ment la salle, et le roi d'Aragon le suivit. Les légats, joyeux d'une irrévérence qu'ils avaient habilement préparée, excommunièrent le comte ; ils renchérirent sur les précédentes formules en le déclarant publiquement ennemi de l'Eglise, apostat de la foi, et offrirent ses domaines au premier occupant.

Le coup était violent ; ses auteurs devaient craindre l'étonnement du pape, qui avait ordonné d'absoudre : aussi lui députèrent-ils Arnaud, abbé de Saint-Ruf, avec mission de disposer son esprit en leur faveur (dom Vaissette, t. V). La mission réussit, et le pape confirma la sentence d'excommunication par une lettre du 17 avril 1211, dans laquelle « il regrette et s'étonne que le noble Raymond, comte de Toulouse, ne se soit pas rendu à ses exhortations, comme il l'avait espéré. » Les légats ne montraient pas moins de rigueur envers les évêques opposés à leurs violents projets ; leur impatiente ambition marchait d'un pas égal dans le domaine temporel et dans le domaine ecclésiastique. Plusieurs prélats favorables à Raymond furent forcés de quitter leurs siéges, notamment ceux de Rhodez, d'Auch, de Carcassonne ; on les remplaça par des hommes dévoués à Simon de Montfort. Plus on avance dans les affaires de la croisade, plus la tendance usurpatrice des seigneurs croisés et des légats se dessine en couleur tranchée.

De quel côté est la vérité ? En qui doit-on avoir foi ? Les évêques accusent Raymond de ne pas répondre à leur requête, et le malheureux comte, de l'aveu de tous les historiens, s'épuisait en efforts pour obtenir son absolution, même au prix d'une soumission honteuse.

Au milieu de ces incertitudes, que pouvait faire le

Saint-Père ? Il était éloigné du théâtre des événements et ne les connaissait que par les rapports peu sincères de ses légats. Cependant on dirait qu'il soupçonnait ses représentants de ne pas observer une impartialité conforme à ses instructions : car il écrivait au roi Philippe-Auguste, dans le mois d'août 1211 : « Nous savons que le comte de Toulouse ne s'est pas justifié ; mais nous ignorons si c'est par sa faute, bien qu'il passe pour hérétique dans le pays. »

Le Nord, cette inépuisable pépinière d'aventuriers, fournit constamment des contingents nouveaux. En 1210, Guillaume de Caïc vient joindre Simon de Montfort et lui annonce un renfort de Bretons. En 1211, l'abbé de Cîteaux envoie en France l'infatigable évêque Foulques, qui décide celui de Paris, Robert de Courtenay, Enguerrand de Couci, Juël de Mayenne, à le suivre à la croisade (1). Léopold, duc d'Autriche, Adolphe, comte de Mons, Guillaume, comte de Julliers, se croisent à la même époque et amènent des recrues considérables ; Simon ne reçoit pas moins de six mille Allemands en un seul jour au siége de Lavaur.

Le roi de France, irrité des conquêtes exécutées par un aventurier dans un pays qui lui rendait hommage, s'en plaignit au pape. Innocent, ayant de nombreux doutes sur la conduite désintéressée des légats, leur adressa des reproches assez vifs dans plusieurs lettres successives, que dom Vaissette fait connaître.

---

(1) Citons encore Robert de Mauvoisin, Raymond d'Angers, Mathieu et Bouchard de Marli, Hugues de Lastic, Martin d'Algaïs, Guy de Lucé, Pierre de Richebourg, Jean de Monteil, Perrin d'Issy, Ancel de Goëtivi.

ttant enfin la dernière main à cette correspon-
e politique, il écrivit, le 13 janvier 1213, au
at Arnaud : « Nous vous ordonnons de conférer
ec Pierre, roi d'Aragon, et les autres personnes prudentes que vous jugerez à propos de convoquer, afin d'établir la paix ou la trève dans la province, sans fatiguer davantage le peuple chrétien par les indulgences que le Saint-Siége accorde à ceux qui portent les armes contre les hérétiques (1). »

L'ordre de suspendre les hostilités était formel ; le concile de Lavaur s'ouvrit ; mais le roi d'Aragon pria vainement ses membres, dans un *Mémoire* du 16 janvier 1215, de faire grâce au fils de Raymond, pendant

(1) « Noble Raymond, comte de Toulouse, a été trouvé coupable en plusieurs choses contre Dieu et contre l'Église, et nos légats, pour l'obliger à se reconnaître, ont excommunié personne et abandonné ses domaines au premier occu-
t ; cependant il n'a pas été encore condamné comme hérétique et comme complice de la mort de Pierre de Castelnau de sainte mémoire, quoiqu'il en soit très-suspect. C'est pourquoi nous avons ordonné que, s'il se présentait contre lui un accusateur légitime, dans un certain temps, on lui assignât un jour pour se purger, suivant les formes marquées dans nos lettres, nous réservant de rendre là-dessus une sentence définitive ; *en quoi on n'a pas procédé suivant nos ordres*. Nous ne comprenons donc pas pour quelle raison nous pourrions encore accorder à d'autres des États qui n'ont été enlevés ni à lui ni à ses héritiers ; nous ne désirons pas paraître lui avoir extorqué frauduleusement les châteaux qu'il nous a remis, l'apôtre voulant qu'on s'abstienne de l'apparence même du mal : si on avait rendu quelque sentence contre lui sur ces deux articles, sans égard à la forme que nous avons prescrite, elle serait nulle. Or, comme il n'y a pas encore lieu de vous accorder la demande que vous nous avez faite, de disposer de ses États en faveur d'un

que le père irait combattre en terre sainte, et de restituer leurs domaines aux comtes de Foix, de Comminges et de Béarn, qui n'avaient jamais été suspects d'hérésie. La conspiration ourdie entre les légats et Simon de Montfort pour la confiscation entière du Languedoc devait triompher malgré les instructions du Saint-Siége. Il fut répondu à Pierre d'Aragon que le comte de Toulouse ne pouvait être reçu à se purger du crime d'hérésie, par la raison que, loin de chasser

---

autre, nous vous ordonnons de travailler de toutes vos forces à conduire cette affaire d'une manière qui soit ferme et solide. Nous mandons à l'évêque de Riez et à maître Thédise, chanoine de Gênes, d'y procéder suivant la forme que nous leur prescrivons; et si c'est par la faute du comte que la procédure ne se continue pas, ils auront à lui signifier que nous agirons comme le bien et comme la foi le demanderont; mais qu'ils ne manquent pas de nous instruire de la vérité. » Une lettre identique fut écrite à Thédise pour lui « ordonner de ne rien négliger dans cette affaire, *comme on dit qu'il avait fait jusqu'alors.* »

Plus tard, le roi d'Aragon, ayant chargé l'évêque de Ségorve et maître Columbie de dénoncer les vexations des légats et de prendre l'intérêt du comte de Toulouse, le pape, éclairé sur la vérité des événements, écrivit, le 18 janvier 1213, à l'archevêque de Narbonne, à l'évêque de Riez et à Thédise cette lettre ferme et sévère :

« Vous, archevêque de Narbonne, et Simon de Montfort, ayant conduit l'armée des croisés dans les domaines du comte de Toulouse, ne vous êtes pas contentés d'envahir tous les lieux où il y avait des hérétiques, mais encore ceux dans lesquels il n'y avait aucun soupçon d'hérésie.... On nous a démontré que vous avez usurpé le bien d'autrui avec tant d'avidité, que le comte de Toulouse conserve à peine, de tous ses domaines, sa ville capitale et le château de Montauban ; vous n'avez pas même respecté les domaines que Richard, roi d'Angleterre, avait donnés à sa sœur en la ma-

les sectaires de ses domaines, il avait continué de les favoriser et de persécuter l'Eglise; que les routiers et ses complices avaient fait périr plus de mille croisés (singulier grief à coter à un prince qui repoussait une invasion), et qu'il résultait enfin de son état de « suspicion d'hérésie une présomption invincible qui le rendait indigne d'être réconcilié à l'Eglise. »

Des objections de la même force furent adressées

---

riant avec ce comte, non plus que les terres des seigneurs de Foix, de Comminges et de Béarn. Pierre d'Aragon se plaint encore de ce que vous, archevêque de Narbonne, et Simon de Montfort, avez obligé les sujets de ces trois comtes, quoiqu'ils soient ses vassaux, à prêter serment de fidélité à un autre. Ce prince va jusqu'à me proposer de faire élever par ses soins le fils du comte de Toulouse dans la foi catholique, afin qu'étant exempt d'hérésie, on n'ait pas prétexte de lui refuser le domaine de son père.... C'est pourquoi nous vous ordonnons d'assembler un concile dans un lieu commode et ...é et d'y convoquer tous les archevêques et évêques, ... comtes, barons, consuls et recteurs que vous jugerez à propos; après leur avoir soumis les demandes et les désirs du roi d'Aragon, sans aucune considération humaine, vous nous enverrez leur avis, et nous statuerons ensuite sur tout ce qui sera convenable. »

Le même pape écrivit à Simon de Montfort : « L'illustre roi d'Aragon nous a fait remontrer par ses ambassadeurs que, non content de vous être élevé contre les hérétiques, vous avez tourné les armes des croisés contre les peuples catholiques; que vous avez répandu le sang des innocents et envahi à son préjudice les terres des comtes de Foix, de Comminges et de Gaston de Béarn, ses vassaux, quoique les peuples de ces terres ne fussent nullement suspects d'hérésie. Ces ambassadeurs nous ont fait remarquer aussi qu'en exigeant le serment de fidélité de ces mêmes peuples et en permettant qu'ils habitent dans le pays, vous faites un aveu tacite qu'ils sont catholiques, à moins que vous ne vouliez passer vous-même pour fauteur des hérétiques. »

aux comtes de Foix, de Comminges et de Béarn, le roi d'Aragon vit ainsi repousser toutes ses requêtes. Alors Pierre, n'écoutant que son indignation et son dévouement chevaleresque, prit ouvertement le parti du comte de Toulouse....

Ainsi le Saint-Siége et ses légats tournent toujours dans le même cercle vicieux; l'avantage reste aux intrigants, et l'on peut résumer ainsi l'histoire de cette fameuse croisade. Les seigneurs du Midi avaient toléré l'existence des hérétiques, mais sans adopter leurs erreurs. Le clergé méridional, cédant aux idées de liberté de conscience, bases du droit public de cette contrée, se bornait à combattre les sectes par la prédication. Le clergé du Nord, plus absolu dans ses exigences, prétendit extirper les hérésies par la force. Les seigneurs de Bourgogne et de France se chargèrent de l'exécution du programme avec toute la fougue de l'intérêt personnel.

Placé entre ces deux partis, le pape, excité par les uns, trompé par les autres, montra cette conduite hésitante, mêlée de menaces et de pardon, que les historiens du dernier siècle exploitèrent dans l'intérêt de leurs idées anti-catholiques, avec une habileté qui n'était pas exempte de calomnie.

Au milieu de ce trouble des esprits et des consciences, n'oublions pas de constater un fait de la plus haute portée; il complétera le tableau moral et religieux de la Gaule, esquissé au commencement de ce chapitre. Pendant que le clergé, coupable de tolérance excessive envers les Albigeois, exerçait son action sur la Provence, celui d'Aquitaine et de Gascogne savait éviter ce péché d'indifférence aussi bien que le zèle intolérant du clergé du Nord. Adoptant

le rôle de médiateur entre ces opinions extrêmes, il prenait le parti d'Innocent III, tantôt contre le despotisme des abbés de Cîteaux, tantôt contre la hardiesse des sectaires (1).

Sa position entre la Provence, berceau des libres penseurs, et le Nord, arsenal inépuisable de croisés, lui dictait naturellement cette conduite. D'ailleurs les sectes albigeoises, si nombreuses sur les bords de la Méditerranée, ne firent que de très-rares apparitions au nord des Cévennes, ce qui épargna au clergé et à l'aristocratie du centre de la France les cruels embarras qui perdirent les Provençaux.

La situation privilégiée de cette région donne une force nouvelle à la distinction que nous avons établie à l'occasion des troubadours entre l'Aquitaine et la Provence. Les Aquitains montraient en toute chose un caractère plus sensé, plus sérieux que les Toulousains et les Marseillais. Bien que les esprits jouissent d'une grande indépendance dans la patrie de Bertrand de Born et de Pierre Cardinal, ils ne se lançaient pas à l'aventure dans les fantaisies paradoxales de Pierre Vidal et de Raymond de Miravals; l'Aquitaine restait le pays de la philosophie pratique de l'époque de Sidoine Apollinaire; la Provence était celui de la li-

(1) Les principaux médiateurs, groupés autour d'Innocent III, furent l'archevêque d'Auch et l'abbé de Condom, en 1208; les évêques de Rhodez et de Clermont-Ferrand dans l'affaire de l'évêque du Puy, en 1209; l'évêque d'Uzès dans l'affaire de l'absolution des Toulousains, en 1210. Nous ne citerons pas l'évêque de Couserans, légat du Saint-Siége, qui cédait un peu trop à l'impulsion de l'abbé de Cîteaux.

cence et de la prodigalité folle des derniers temps de l'empire romain (1).

La lutte acharnée dont nous venons de parcourir les principales phases devait naturellement produire de déplorables conséquences morales et littéraires. Les gens du Nord, en appesantissant sur le Midi des calamités supérieures à toutes celles qu'avaient causées les Wandales, les Sarrasins, et les Wisigoths, éteignirent momentanément dans ces régions la verve satirique et enjouée, gracieuse et galante, bases de la poésie provençale.... Sous l'impression des massacres de Béziers, de Lavaur et de Minerve, le badinage et la gaieté se transformèrent en cris de fureur et de rage. Nous avons donné quelques spécimens de ces nouvelles productions en parlant des troubadours; nous avons fait connaître les imprécations de Guiblem Figuèra contre Rome, celles de Bertrand Carbonel et de Raynols d'Apt contre tous les rangs du clergé. Des poëtes fanatiques du parti contraire répondirent à leurs reproches par des menaces d'excommunication et d'auto-da-fé. Le dominicain Izarn se fit remarquer parmi les plus fougueux apologistes de l'inquisition; son dialogue avec un hérétique peut passer pour le chef-

(1) Quelques faits donneront une idée de la disposition des Provençaux à l'extravagance. Dans une fête de Beaucaire, les seigneurs du pays voulurent éclipser par leur luxe les chevaliers accourus *d'Aquitaine*, *d'Aragon* et *de Catalogne* : le comte de Toulouse fit distribuer cent mille sous d'argent aux chevaliers par le seigneur Raymond d'Agout; le comte d'Orange, Raimbaud, fit labourer les environs de son château et semer jusqu'à trente mille sols; Raymond de Vaisons mérita le premier prix d'excentricité en livrant trente de ses plus beaux chevaux aux flammes.

d'œuvre d'un genre déplorable au point de vue religieux, mais qui donne une juste idée de la violence des passions qui animaient les membres de la croisade... Aux prises avec un Albigeois qu'il entreprend de convertir, le prédicateur résume son éloquence dans cet argument sans réplique : « *Abjure, ou tu es mort et damné*. Regarde le bûcher qui brûle tes pareils ; il est prêt à te consumer toi-même (1). Viens à nous, qui possédons la foi pure, assise sur les sept échelons des sacrements : sinon je te livre aux flammes ! (2) » Pour lui mieux faire comprendre les beautés du sacrement de mariage, il lui rappelle qu'on fait cuire la poix, qu'on apprête les instruments de torture par lesquels il va passer, si les vérités qu'il lui développe ne peuvent *entrer dans son cœur ou pénétrer entre ses dents* (3). Avant de le remettre au bourreau, il veut lui parler encore de la résurrection (4) ; la discussion théologique se poursuit sur ce ton de menace et de fureur pendant huit cents vers alexandrins.

Telle est la poésie nouvelle que les excès de la croisade inspirent. Les dominateurs de la Provence, habitués aux mutilations et aux massacres racontés dans

---

(1) E s'aquest no vols creyre,
Vec tel foc arzirat que art tos companhos.

(2) Si cauziras el foc o remanras ab nos,
C'aven la fé novela ab los sept escalos
Que son ditz sacramens ; los cals mostra rasos
Que deven creyre tug a salvamen de nos.

(3) N'it pot entrar en cor ni passar per las dens
Per qu'el foc s'aparlha e la peis el turmens
Per on deu espassar....

(4) Ans que ti don comiat (congé) nit lais el foc intrar
De resurectio vuelh ab tu disputar.

les *Chansons de Gestes*, prennent le ton des trouvères carlovingiens pour poétiser les sinistres arrêts de l'inquisition. Plus de *tensons* et de *ballades* sur les bords ensanglantés du Rhône et de l'Hérault ; plus d'*aubades* et de *rondeaux* sur les cendres de Béziers et de Minerve. La haine des gens du Nord contre ceux du Midi va jusqu'à vouloir détruire leur langue ; ils la désignent sous le nom de *langue hérétique* (1), et Dieu sait toutes les œuvres dont ils jettent les manuscrits au feu !

Le résultat final de la croisade contre les Albigeois fut la destruction complète de la haute aristocratie et du clergé tolérant de la Provence ; leurs biens et leurs bénéfices furent audacieusement adjugés à des aventuriers, chevaliers ou moines, accourus du Nord (2). La Provence fut traitée comme l'avait été l'Angleterre un siècle auparavant : des *Sans-Terre*, des *Sans-Avoir*, des *d'Encontre* et autres condottières remplaçaient la noblesse indigène, comme les Franco-Normands avaient remplacé les Anglo-Saxons,... seulement, il y avait cette énorme différence au point de vue de la civilisation, c'est que, dans la conquête de l'Angleterre, les vainqueurs arrêtaient les progrès de la barbarie scandinave, tandis que, dans celle de la Provence, les races du Nord venaient, sous prétexte de combattre des abus

(1) Ce fut le nom donné au Provençal par Innocent IV, en 1245, lorsqu'il en interdit l'usage aux étudiants. (FAURIEL.)

(2) Nous devons ajouter à la liste des évêques déposés au début de la croisade : ceux d'Auch, de Rhodez et de Carcassonne, qui, d'abord investis de la confiance d'Innocent III, furent privés de leur diocèse peu d'années après, en 1211, sur les dénonciations des légats (Vaissette, t. V, p. 162).

religieux, noyer dans le sang un peuple à l'esprit trop indépendant sans doute, mais infiniment plus civilisé, plus artiste, plus élégamment chevaleresque qu'elles ne l'étaient elles-mêmes.

IV

INFLUENCE DES TROUVÈRES SUR LES TROUBADOURS

Durant ce cataclysme social qui emportait les comtes de Toulouse, les vicomtes de Carcassonne, de Narbonne et tant d'autres, les simples teneurs de fiefs qui surnagèrent au naufrage, à la faveur de leur obscurité, ne se firent pardonner leur origine qu'à force de soumission envers les conquérants. Plus de Cours d'amour, de réunions élégantes et littéraires ; plus de troubadours : les chevaliers poëtes ont péri dans les cachots, les auto-da-fé ou les champs de bataille. Les bourgeois rimeurs ont fui vers l'exil ; nous les retrouverons en Espagne, en Italie, en France même ; ils chanteront encore, mais, le plus souvent, sur un ton complétement opposé à celui que leur inspirait autrefois la vie joyeuse du pays natal. Exilés, ils ont l'imagination pleine de souvenirs de deuil et de massacres ; leur poésie se ressentira naturellement de ces douloureuses impressions ; la poésie galante et joyeuse ne saurait remplir l'âme des proscrits : le poëme épique, avec ses récits de batailles et de calamités, ses imprécations et ses appels aux armes, doit mieux répondre aux passions et aux haines nationales.

Les troubadours de la nouvelle école composeront, sur le ton de la douleur, *la Cansos de la Croxada* et *la Guerra civil de Pamplona.*

Toutefois, si les poëtes de l'amour et de la gaieté ont disparu du sol de la Provence, les jongleurs sont restés à leur poste. Simples artistes ambulants, ils appartiennent à la catégorie des histrions et des musiciens de l'antiquité, qui n'eurent jamais, avons-nous dit, des principes littéraires ou moraux bien arrêtés : l'appât du gain, le désir de bien vivre dirigent toute leur conduite. Peu préoccupés des questions de religion et de politique, ils prennent résolûment leur parti ; ne pouvant plus chanter pour Raymond et pour Roger, ils chanteront pour le nouvel évêque de Narbonne, pour Levis de Mirepoix ou Amauri de Montfort. Mais comment plaire à ces chevaliers du Nord, comment flatter leurs goûts violents et barbares?... Le meilleur moyen ne sera-t-il pas de répéter les poésies de leur pays natal ? Le jongleur a bonne mémoire : il apprendra des *Chansons de Gestes*, il déclamera les combats d'*Ogier de Danemarche*, des *Lohérains* et de *Guy de Bourgogne.*

Il ne manquera pas de professeurs dans ces nouvelles études : chaque seigneur franco-normand a des trouvères et des ménestrels attachés à sa personne ; la foule des croisés entraîne elle-même à sa suite nombre de chanteurs et de ménétriers populaires qui viennent dans le Midi chercher leur part de butin, comme la *jongleresse* Adeline avait trouvé la sienne dans la conquête de l'Angleterre. Le chanteur de la langue d'*Oui* fera donc concurrence au jongleur provençal dans son propre pays ; mais ce dernier se mettra en mesure de soutenir la lutte, et certes l'homme du Midi possède

sez de souplesse d'esprit et d'imagination pour ne ɪas se laisser vaincre sans combattre (1).

Il fera même beaucoup plus! il ne se contentera ɪas de chanter des poëmes franco-normands : il fabriquera sur leur modèle des *Chansons de Gestes* en langue 'omane, moitié inventées, moitié traduites; il y fera utter des pairs carlovingiens avec des personnages du di, afin de flatter les passions de toutes les races; es *Chansons de Gestes* de nouveau genre seront intitu-ées : *Fierabras*, *Gérard de Roussillon*. Le jongleur nira même par introduire dans ses compositions épiues sa verve satirique d'autrefois; il inventera le oëme héroï-comique; il écrira : *Jaufre*, *Blandin e Cornouaille* et *Flamenca*.

La guerre des Albigeois a donc amené l'éclosion de 'ois genres littéraires nouveaux qui rentrent tous dans ɜ poëme épique (2).

La chanson historique, imitée de la *Chanson d'Antioche* et de *celle de Roland*.

Le poëme *belliqueux* et *chevaleresque* imité des

---

(1) « Il y avoit, dit du Fail, dans les *Contes d'Entrapel*, un lelleur à Montpellier qui chantoit la *Vie d'Ogier le Danois* vec tant d'art qu'il menoit et ramenoit les pensées du peuple ui l'écoutoit en telle fureur ou amitié, qu'il forçoit les cœurs es jeunes hommes, renforçoit celui des vieux à courageuɜment entreprendre tels labeurs et voyages que le bon Ogier voit faits. »

(2) L'introduction de la *Chanson de Gestes* dans la littéraɪre romane date si bien de la croisade contre les Albigeois, ue le troubadour Pierre Cardinal, énumérant, au milieu du reizième siècle, les poésies qui composent le répertoire d'un ɔngleur, telles que *Tristan et Yseul, Blanche et Floris*, ne fait as la moindre allusion aux romans carlovingiens, évidemɪent inconnus alors dans la Provence.

Chansons de Gestes et des romans de *la Table ronde.*

Le *poëme héroï-comique* de pure imagination, que les poëtes romans n'imitent de personne, qu'ils inventent au contraire comme la composition qui s'adapte le mieux à la vivacité de leur esprit, à leur verve maligne et facétieuse. Les Espagnols, les Italiens surtout, admirateurs de cette nouvelle forme, se l'approprieront avec la puissance du génie, lorsque la langue italienne et la langue castillane auront remplacé les langues limousine et provençale, frappées à mort au quatorzième siècle par l'invasion du français.

Une grande révolution littéraire succédait par conséquent à une grande révolution politique ; le genre épique, étranger aux anciens troubadours, envahissait leur patrie à la suite des croisés et de leurs trouvères; le poëme sous toutes ses formes remplaçait la poésie lyrique aux compositions si variées et si séduisantes.

M. Fauriel a écrit bien des pages dans le but de renverser une proposition qui sort forcément de la nature même des faits ; que n'a-t-il pas dit pour essayer d'établir que d'anciens poëmes romans, dont il n'a pu retrouver un fragment, une preuve, passèrent dans le Nord, y furent traduits par des trouvères et donnèrent naissance aux *Chansons de Gestes?* Nous prétendons, au contraire, que tous les poëmes romans connus furent composés après la guerre des Albigeois, sous l'influence de l'invasion des hommes du Nord : nous en trouvons la preuve dans le très-petit nombre de ces romans, qui ne dépasse pas une douzaine, dans la date des manuscrits, dont pas un ne remonte plus haut que le milieu du treizième siècle ; tandis que ceux des *Chansons de Gestes* se comptent déjà par centaines,

t que plusieurs d'entre eux datent du dixième et du nzième siècle.

Quoi qu'il en soit, les trois genres dont nous venons le parler ont assez d'importance pour mériter d'être studiés avec quelque attention. Consacrons à chacun un examen particulier.

Le *poëme épique* véritablement national ne peut éclore, nous l'avons déjà dit, que sous l'empire de deux circonstances : il faut que la nation soit dominée de profondes passions politiques ou religieuses ; il t que des événements d'une importance fondamentale soulèvent la race entière et fassent converger toutes ses préoccupations vers le même but.

Les Provençaux étaient arrivés à ce moment soennel de leur existence ; une lutte religieuse acharnée remplissait maintenant leur histoire, formait un épisode sanglant qui dominait tous les faits passés. Le sujet d'un poëme national était trouvé ; son titre était ait : *la Cansos de la Croxada* pouvait éclore. Il ne aut pas se le dissimuler ! tout poëme épique national n'est autre chose qu'un tableau historique parfaitenent exact et sincère : tel est le caractère de l'*Iliade*, celui des *Nibelungen*, celui du *Romancero du Cid*, les *Chansons de Roland* et *d'Antioche*.

Le poëme d'imagination et de souvenir, au conraire, n'est qu'un mélange de combinaisons et de rêveries plus ou moins poétiques, mais qui appartiennent à l'invention individuelle, tandis que les épisodes du véritable poëme sont un produit direct des événements, une émanation des passions et des sentiments de tout un peuple.

L'auteur de la *Cansos de la Croxada*, tout en imi-

tant la forme des chansons du Nord, notamment celle *d'Antioche*, comme il nous le dit lui-même (1), sut néanmoins y joindre quelques-unes des qualités littéraires des troubadours. Il rompit la monotonie des longues strophes inégales et monorimes au moyen d'un trait final, résumé dans un petit vers de six pieds qui éclate comme un cri et produit le plus grand effet. Il semble dire que le poëte, fatigué de la tirade dans laquelle il a donné cours à toute sa passion, jette une clameur dernière avant de s'arrêter épuisé.

La *Cansos de la Croxada* a soulevé, de nos jours, une question d'autant plus étrange que le promoteur est parvenu à lui donner une certaine gravité, sans s'appuyer sur une seule preuve de quelque valeur. Cette histoire poétique de la croisade fut-elle composée sur le théâtre même des massacres de Simon de Montfort, par un sujet des comtes de Toulouse, ou sur un autre point du Midi par un troubadour étranger à la Provence?

On ne pouvait guère s'attendre à voir soulever une pareille difficulté, alors que l'auteur de ce poëme nous apprend lui-même, sous la formule solennelle : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, qu'il s'appelait Guilhem et qu'il était né à Tudela, dans la Navarre (2). Toutefois le démenti formel donné à son

---

(1) Senhors esta cansos es facta daital guia,
Com sela d'Antiocha, et Ayssis versifia
E sa tol aital so qui dirre lo sabia.......
(Et se chante sur le même air pour qui la sait chanter.)

(2) El nom del Payre e del Filh e del Sent Esperit
Comensa la cansos que maestre W. fit
Us clerc que en Navarra fo a Tudela noirit.
Mot es savis e pros si cum lestoria dit.

rtion par M. Fauriel, qui s'obstine à ne voir dans ;eur de la *Croxada* qu'un habitant de Toulouse, ; oblige à traiter ses allégations comme choses sé- ;es et à prendre la défense de la sincérité du trou- our (1).

ncore si les preuves de sa nationalité se bornaient première strophe; si le corps de l'ouvrage était sorte de protestation contre ce mensonge ou cette

---

Per clergues e per laycs fo el forment grazit,
Per comtes, per vescomtes amatz et abezit,
Per la destructio que el conosc e vic
En la geomencia quel ac lonc temps legit
E conoc quel pais es ars e destruzit
Per la fola crezensa qu' avian consentit,
E que li ric borzes serian enpaubrezit.
De lor gran manentias don eran eriquit
E que li cavalier sen irian faizit
Caitiu en autras terras cossiros e marrit,
Albires e son cor car era ichernit
E de so que volia apert et amarvit
Que el fezes un libre que fos pel mon auzit,
Quen fos sa savienza e son sen espandit
Adoncs fe aquest libre y el meteich l'escrit
Pos que fo comensatz entro que fo fenit,
No mes en als sa entensa neish apenas dormit.
Lo libres fo be faitz et de bos mots complit.
E si voletz entendre li gran e li petit,
Podon i mot aprendre de sen e de bel dit,
Car aisel qui le fe nal' ventre tot farsit
E sel que nol conoich ni nol a resentit
Ja no so cujaria.

) S'il est permis de contester le nom qu'un auteur se ne lui-même, en tête de son œuvre, pourquoi se borner à ;re en doute celui de Guillaume de Tudela; pourquoi ne étendre le scepticisme à celui de Guillaume de Lorts, de de Mung, d'Alain Chartier, de Marie de France?

erreur, on pourrait supposer que les vingt premiers vers sont une espèce de préface ajoutée après coup par un jongleur ou un copiste; mais, au contraire, il n'est pas dans le poëme entier une pensée, un détail qui n'appartiennent au caractère d'un Espagnol. Guilhem de Tudela n'aurait rien dit du lieu de sa naissance, que le critique devrait le découvrir à la lecture la plus superficielle de son livre. A-t-il à parler du roi d'Aragon, il l'appelle *son* roi, expression qui convient mieux assurément à un Navarrais des frontières de l'Aragon qu'à un sujet du comte de Toulouse (1).

Un ardent catholicisme, un dévouement au roi d'Aragon qui ne se démentent jamais et finissent par se mêler à une haine profonde contre les envahisseurs du Languedoc, ne forment-ils pas aussi une réunion de sentiments plus naturels à un homme d'outre Pyrénées qu'à un habitant de la Provence ?

Circonstance plus frappante encore : le dernier de ces sentiments ne règne pas uniformément du début à la fin de l'œuvre. L'opinion politique du catholique royaliste change brusquement vers le premier tiers du poëme, et le double point de vue sous lequel il considère la croisade indique pertinemment un homme étranger à la Provence, qui, tout en voyant

---

(1) Au moment où Pierre d'Aragon se rend à Carcassonne pour essayer de rétablir la paix entre le vicomte et les croisés, l'auteur dit :

> En un prat desotz laiga e latz. I boi folhut
> Ac lo coms de Tolosa son riche drap tendut,
> Lai es *mo* senhel rei e li sen dechendut
> Que son de Catalonha e d'Aragon vengut.
>
> (Ch. XXVII.)

les événements de près, les considère toutefois d'une hauteur plus élevée que celle de l'intérêt national et personnel.

Durant la première partie du poëme, l'ardent catholique navarrais ne voit dans les Albigeois que des hérétiques dignes d'être persécutés et ramenés par la force dans le giron de l'Eglise. Il applaudit aux massacres et aux *auto-da-fé*, et va jusqu'à dire, sur le ton de l'amère plaisanterie, en racontant la prise de Minerve, qu'on entendit *mainte folle hérétique beugler dans le feu* (1).

Les moines de Cîteaux et les croisés sont les pieux exécuteurs de cette louable entreprise ; il les appelle *les nôtres*, *notre gent étrangère*, *nos croisés*, et raconte leurs hauts faits avec complaisance.

La partie du poëme consacrée à ce dithyrambe ne remplit pas moins de trois mille vers. Voilà bien l'Espagnol intolérant, le persécuteur acharné des Mores et de tous les sectaires, l'admirateur fanatique de tous les

---

(1) Li nostri Frances e cels devas campanha,
Mancels, e Angevi, e Breton de Bretanha,
Loarenc, e Friso, e celh de Alamanha,
Los ne traiso per forsa ans que vengues la granha
(la grêle)
E i arson mant eretge felo de puta canha ;
E mot fola eretga que ins el foc reganha.
(regimbe, beugle.)
Anc no lor laicha hom que valha ua castanha.
Pois gitet hom los cors els mes emei la fanha.
(la boue.)
Que no fesson pudor a nostra gent estranha,
Aicelas malas res.

[illegible]
[illegible] Rome [illegible]
[illegible] des barons
de Béziers [illegible] assassinat [illegible]
[illegible] trompeurs [illegible]
[illegible] arracher les yeux [illegible]
[illegible] brûler les [illegible] et les [illegible]
[illegible] dans sa haine
[illegible] d'Aragon les appel[illegible]
[illegible] (1) [illegible]
[illegible]
[illegible] Peire d'Aragonais [illegible]
[illegible] après le sac de
M[illegible] beaux deniers
pour sa part de butin (2).

Ne reconnaît-on pas aussi l'Espagnol à la prédi[illegible] rappeler les événements de la Péninsule qui n'ont pas le moindre rapport avec la croisade contre les Albigeois ? Dans un certain passage, [illegible] bataille de Navas de Tolosa, [illegible] assurément de célébrer la valeur de tous les princes espagnols qui l'ont remportée, notamment du roi d'Aragon et du roi de Navarre, Sanche le Fort (3).

(1) Unas folas gens, e per lor fola erransa.
(Chap. xxxiv.)

(2) Peire Aragonés, i mainader ardit,
Aisel nac maut diner de sa part si com dit.
(Chap. xxxiv.)

(3) De par de la Montpellier, dit-il, jusqu'à Bordeaux. . Concile ordonne de détruire tout ce qui lui désobéira ; ains

La strophe qu'il consacre à ce glorieux souvenir
ational, les détails intimes dont il l'accompagne, ne
t- pas empreints de la fierté et de la complai-
ın enfant du pays? Ailleurs il se détache de
ı de : ı sujet pour lancer de violents repro-
; . roi Léon et à celui de Portugal; il les
te d *coquins;* il ne les estime pas lui, jon-
r, la valeur d'un bouton, et déclare qu'ils auraient
n d'être mis à la raison par un Simon de
ı t ou un Guillaume d'Encontre (ch. xxiv).
. digressions seraient fort étranges dans la
che d'un Toulousain; elles sont toutes naturelles
: celle d'un Navarrais. Guilhem a peut-être pris
art à la bataille de Navas de Tolosa, à côté de Sanche
Fort (1212). Il est tout voisin du roi de Léon, il a
peuples gémir de ses querelles avec celui de
ugal, il doit être naturellement indigné de son
uı ır batailleuse.

prise de Carcassonne, lorsque la croisade
·d son actère exclusivement religieux et prend
ı d'aı e conquérante; quand les chevaliers du
lord re ıt toutes les propositions du vicomte de
ar n , vassal du roi d'Aragon, malgré l'inter-

; raconte maître Pons de Méla, qu'avait envoyé le roi à qui
ppartient Tudéla, seigneur de Pampelune et du château
'Estella, le meilleur chevalier qui monta jamais en selle.
ien le sait l'émir qui commanda les Mores au Muradal, où
ırent le roi d'Aragon et celui de Castille, qui tous y frap-
èrent de leur tranchante épée, et dont j'espère encore faire
onne chanson nouvelle, toute sur beau parchemin.

(Chap. v.)

procédés d'inquisition qui, inconnus précédemment, vont être appliqués des bords du Rhône à ceux du Guadalquivir. Il connaît la destruction des habitants de Béziers, dissidents et catholiques, l'assassinat du vicomte de Carcassonne; il a vu les vainqueurs couper le nez, les lèvres, la langue, arracher les yeux et les oreilles aux prisonniers, brûler les femmes et les enfants ; et cependant il reste inébranlable dans sa haine contre les hérétiques : le roi d'Aragon les appelle *une folle race*, *une folle erreur* (1), cela lui suffit. Guilhem de Tudéla partage complétement l'ardeur fanatique de ce condottière croisé, Pèdre l'Aragonais, remarquable par sa violence et qui, après le sac de Montréal et de Fangeaux, a reçu force beaux deniers pour sa part de butin (2).

Ne reconnaît-on pas aussi l'Espagnol à la prédilection avec laquelle il rappelle des événements de la Péninsule qui n'ont pas le moindre rapport avec la croisade contre les Albigeois? Dans un certain passage, il parle tout à coup de la célèbre bataille de Navas de Tolosa, dans le seul but assurément de célébrer la valeur de tous les princes espagnols qui l'ont remportée, notamment du roi d'Aragon et du roi de Navarre, Sanche le Fort (3).

---

(1) Unas folas gens, e per lor fola erransa.
(Chap. XXXIV.)

(2) Peire Aragones, i mainader ardit,
Aisel nac mant diner de sa part si com dit.
(Chap. XXXIV.)

(3) De par de là Montpellier, dit-il, jusqu'à Bordeaux, le Concile ordonne de détruire tout ce qui lui désobéira ; ainsi

La strophe qu'il consacre à ce glorieux souvenir national, les détails intimes dont il l'accompagne, ne sont-ils pas empreints de la fierté et de la complaisance d'un enfant du pays? Ailleurs il se détache de nouveau de son sujet pour lancer de violents reproches au roi de Léon et à celui de Portugal; il les traite d'*insensés coquins;* il ne les estime pas lui, jongleur, la valeur d'un bouton, et déclare qu'ils auraient grand besoin d'être mis à la raison par un Simon de Montfort ou un Guillaume d'Encontre (ch. XXIV).

De telles digressions seraient fort étranges dans la bouche d'un Toulousain; elles sont toutes naturelles dans celle d'un Navarrais. Guilhem a peut-être pris part à la bataille de Navas de Tolosa, à côté de Sanche le Fort (1212). Il est tout voisin du roi de Léon, il a vu ses peuples gémir de ses querelles avec celui de Portugal, il doit être naturellement indigné de son humeur batailleuse.

Après la prise de Carcassonne, lorsque la croisade perd son caractère exclusivement religieux et prend celui d'armée conquérante; quand les chevaliers du Nord repoussent toutes les propositions du vicomte de Carcassonne, vassal du roi d'Aragon, malgré l'inter-

---

le raconte maître Pons de Méla, qu'avait envoyé le roi à qui appartient Tudéla, seigneur de Pampelune et du château d'Estella, le meilleur chevalier qui monta jamais en selle. Bien le sait l'émir qui commanda les Mores au Muradal, où furent le roi d'Aragon et celui de Castille, qui tous y frappèrent de leur tranchante épée, et dont j'espère encore faire bonne chanson nouvelle, toute sur beau parchemin.

(Chap. V.)

vention de ce monarque, Guilhem de Tudéla sent ébranler sa première manière de voir. Il réfléchit, il éprouve des sentiments d'indignation en voyant le troisième Concile d'Arles imposer au comte de Toulouse des conditions d'une rigueur intolérable. Il applaudit à la résistance de tous les habitants du pays, « chevaliers et bourgeois, qui aimeraient mieux être tous tués ou pris que de souffrir, pour rien au monde, une chose qui les réduirait au rôle de serfs, de vilains et de paysans. » Aussi, quand il parle du sac de Lavaur, bien qu'il déteste toujours les hérétiques, il trouve quelques expressions de regret pour dame Guiraude, jetée dans un puits et écrasée sous un tas de pierres (1).

Si Guilhem de Tudéla hésite encore à prendre ouvertement le parti des seigneurs provençaux, il ne restera pas longtemps dans l'incertitude : voilà que le roi d'Aragon, le vainqueur des Mores, le catholique par excellence, qui a poursuivi les mécréans dans ses Etats avec une rigueur conforme aux instructions des Conciles, fait connaître son opinion, déclare les comtes de Toulouse et de Foix injustement persécutés et se décide à leur porter secours. La voix du sang ne pouvait tarder davantage à parler en lui : « il a donné une de ses sœurs au comte de Toulouse, une autre à son fils; il prendra leur défense à la tête de mille cavaliers (chap. CXXX). »

(1) « Dont ce fut dommage et grand'pitié : car sachiez pour vrai que jamais homme du monde ne la quitta sans s'être assis à sa table. » (Chap. LXVIII.)

Dès ce moment, la lutte change complétement de caractère aux yeux du troubadour navarrais : elle devient espagnole autant que provençale. Guilhem de Tudéla cesse de chanter; il veut attendre les événements; ce n'est qu'après l'expédition du Roi qu'il reprendra la plume; « il mettra en histoire tout ce dont il sera informé, tout ce dont il aura gardé le souvenir (1). »

Pierre poursuit ses préparatifs de campagne; il réunit ses barons et leur communique ses projets. « Le comte de Toulouse implore son appui contre la croisade qui répand la destruction dans ses domaines. Puisqu'il n'a ni failli envers l'Eglise, ni fait tort à personne, qu'il est d'ailleurs son beau-frère par une double alliance, il ira le secourir contre une *méchante* race qui, poussée par la seule convoitise, prétend lui enlever son héritage. Il prie donc ses amis et ceux à qui son honneur est cher, de s'équiper, de s'armer, car il veut passer les monts avant la fin du mois (ch. CXXXI — CXXXII). »

Comment Guilhem de Tudéla résisterait-il au lan-

---

(1) Lo reis P. d'Arago una seror dona
Al comte de Tolosa e puis sen marida
Un autra à so filh malgrat daquels de sa
Er ses mes en la guerra e si ditz que viendra,
Ab be m. cavaliers que totz pagatz los a,
E si los crozats troba ab lors combatra :
E *nos*, si tant vivem, veirem cals vencera;
E metrem en estoria, so que nos membrara.
E escriurem encara so que nos sovindra ;
Aitant cant la materia adevant durara
Tra la guerra er finea (ch. CXXX).

gage de son souverain, aux acclamations enthousiastes de ses barons, la fleur de la chevalerie chrétienne! Puisqu'ils vont combattre les croisés, il n'hésite plus à considérer la croisade comme une expédition de rapine, et les bourdonniers du Nord comme des voleurs de fiefs. Le roi d'Aragon part, en effet, et porte secours à son beau-frère; mais il est battu à Muret et trouve la mort dans la mêlée. Le fidèle Espagnol, navré de douleur, ne met plus de mesure dans sa haine contre la canaille que la France et la Bourgogne ont vomie sur la Provence; il rend l'abbé de Cîteaux et Foulques de Toulouse responsables de tous les excès.

Les princes provençaux deviennent le modèle de toutes les grâces et de toutes les vertus. Le jeune comte de Toulouse est *un bel enfant tel que jamais de mère ne naquit garçon plus gracieux, plus adroit, plus sage et de plus gentilles façons :* aussi le Pape veut-il qu'il soit réconcilié à l'Eglise....... Le comte de Foix *est doux et avenant, beau de personne, de fraîche couleur* et ne manque pas d'éloquence.

Il est donc évident que *la Cansos de la Croxada* fut écrite à deux reprises bien distinctes : la première, avant l'intervention du roi d'Aragon en 1213, au fur et à mesure des événements; la seconde, après une suspension de quelques mois, lorsque la chevaleresque expédition des Aragonais eut complétement modifié aux yeux du poëte le caractère de la lutte. Or, si de tels changements d'opinion étaient naturels chez un homme d'outre-Pyrénées, pourrait-on les comprendre dans un Provençal?

Eût-il été possible qu'un homme du pays, un poëte de cette valeur et de ce caractère applaudît, même au début de l'expédition, à l'invasion des croisés, au

massacre des populations, à la spoliation des princes; qu'il comblât d'éloges des étrangers et accablât d'outrages ses compatriotes ?

Par une singulière anomalie, qui prouve jusqu'à la dernière évidence la fausseté du système de M. Fauriel, toutes les considérations qu'il invoque à l'appui de sa thèse confirment directement la nôtre et ruinent la sienne de fond en comble. Le critique aventureux ne sait pas trop s'expliquer la rareté des manuscrits de *la Croxada*, tant au nord de la Loire que dans l'Aquitaine et la Provence; il n'a su découvrir qu'un homme, Guion de Manneville, auteur d'une *Chronique du Querci* dans le dix-septième siècle, qui semble avoir eu connaissance de ce poëme, encore fort imparfaitement (1). Cette rareté serait étrange, en effet, si l'ouvrage eût été composé, chanté dans le midi de la France; elle est rationnelle pour une œuvre écrite sur les bords de l'Ebre, répandue dans la Navarre et la Catalogne, mais évidemment proscrite de ce côté des Pyrénées. Un poëme fait à la glorification des Provençaux, rempli d'imprécations contre les croisés, ne devait-il pas nécessairement disparaître en France, sous la persécution des inquisiteurs dont Toulouse fut le siége pendant plusieurs siècles ?

M. Fauriel désigne avec raison les « procédures de ce tribunal contre les personnes suspectes d'hérésie, l'institution de l'université de Toulouse, au milieu du treizième siècle, la guerre déclarée aux livres écrits

(1) *Chanson de la Croisade*, par Fauriel. Introduction, p. XI à XIII.

en langue romane, et particulièrement à ceux qui renfermaient quelque chose de favorable à l'hérésie comme les causes de la décadence de la poésie romane. » Mais si tous les livres furent persécutés avec cet acharnement, comment les manuscrits de *la Croxada* auraient-ils échappé à la destruction (1)?

Sachons reconnaître qu'après la guerre des Albigeois, la publication de l'œuvre énergique de Guilhem de Tudéla était impossible dans un pays aussi bouleversé que le midi de la France; des royaumes indépendants comme l'Aragon et la Navarre, pouvaient seuls permettre de populariser sur leur territoire des chants de cette nature. Ce n'est donc pas dans nos bibliothèques, composées d'anciennes archives monastiques, qu'on peut espérer découvrir des manuscrits de ce poëme, mais seulement dans les bibliothèques espagnoles, comme il est arrivé pour celui de *la Guerra civil de Pamplona*, dont nous allons nous occuper.

Si Guilhem de Tudéla parle avec prédilection de Toulouse, de ses environs, de divers personnages de cette contrée et des événements dont elle fut le théâtre, faut-il en conclure, avec M. Fauriel, que Guilhem y avait reçu le jour? Pas le moins du monde. Tout indique au contraire que s'il a paru dans la Provence avant l'arrivée du roi d'Aragon, il n'a pris part à la guerre qu'à dater de la seconde partie de la croisade. Pour la première, qui s'est déroulée dans le Bas-Languedoc, il en raconte les événements d'après les récits qu'on lui en a faits, sans trop de passion ou d'enthousiasme. Quand il parle du vicomte de Béziers, il dit ne l'avoir vu qu'une fois, à l'époque du mariage

(1) *Ibid.*, p. 16.

du comte de Toulouse avec Eléonore d'Aragon. Là-dessus, M. Fauriel se demande à quel titre un Navarrais aurait assisté à cette cérémonie; il oublie donc qu'il considère lui-même l'auteur de *la Croxada* comme un troubadour, un jongleur. Or Pierre d'Aragon fut le protecteur le plus assidu des musiciens et des poëtes : un troubadour des frontières de ses Etats ne devait-il pas naturellement le suivre dans la capitale de son beau-frère? N'avait-il pas, ainsi, l'occasion de voir le vicomte de Béziers plus intimement qu'un simple Toulousain.

A partir de 1213, Guilhem se mêle plus directement aux incidents de la guerre, il en parle avec l'animation et les détails d'un acteur passionné, et l'on n'ignore pas que les derniers événements de la grande lutte se déroulèrent autour de Castelnaudary, de Pamiers, de Muret et de Toulouse. Mais, nous objectera-t-on, comment un Navarrais aurait-il écrit un poëme en langue romane? si lui-même avait appris suffisamment la langue des troubadours pour savoir l'employer, aurait-il pu chanter son œuvre avec succès devant ses compatriotes? C'est là certainement le point capital de la question, celui sur lequel se fonde la principale objection de M. Fauriel. L'éminent critique n'oublie qu'un point : c'est que la langue romane régnait non-seulement dans la Catalogne, mais encore dans tout l'Aragon et la majeure partie de la Navarre.

A Pampelune, le bas peuple parlait basque, il est vrai, comme dans les provinces *Vascongadas* (1);

(1) Nous possédons des chansons basques du temps des d'Albret, dans lesquelles les Pampelunais tournaient ces princes en ridicule (voir notre *Histoire des peuples pyrénéens*, t. IV). Plusieurs rues de Pampelune avaient des

mais l'aristocratie, la bourgeoisie, parlaient catalan : nous en trouvons la preuve incontestable dans la publication du poëme déjà cité : *La Guerra civil de Pamplona*, composé dans cette ville par un exilé toulousain, nommé Guilhem Aneliers, qui dut fuir son pays après la guerre des Albigeois (1).

---

noms basques, notamment la calle Gorriburlu ou plutôt Gorri-Buru, dans le bourg de la Navarrerie (notes de *la Guerra civil*, p. 179).

(1) Raynouard rapporte un de ses sirventes, t. IV, p. 271. Aneliers s'y plaint amèrement de l'oppression qui pèse sur son pays et des excès des Français ; n'osant plus s'occuper des tristes affaires du temps, il se résout à parler, du Dieu mort sur le Calvaire.

Joglars ben son desamatz
La flor dels valens baros
Cuy cortz, dompneyars e dos
Plazion joys e solats;
Qu'er, si re als volets dire,
Vos pessaran descarnir,
Quar ja no 'ls pot abellir,
Qu'aver avec lur tolh rire
Lo valens coms, sens fench dire,
Mante pretz e s'fa grazir
D'Astarac e 'l platz servir
E donar e joy e rire

Dans un second sirvente, cité partiellement, t. V, p. 197, il exprime des sentiments analogues ; il parle de :

Mains homes an pel segle trazitz
Qu'en van faiditz queren d'autrui lur vida
Quar dreitz no 'ls val ni 'ls es razos auzida
Tan son lassatz ab Frances fermamens
Qu'om no 'ls auza lur falz ditz contrastar
Qu'ar en lur cotz fa sayus Marcx acabar

Ce poëme présente une identité littéraire complète avec *la Cansos de la Croxada:* il est, comme elle, en longues strophes de vers monorimes de douze syllabes, se terminant chacune par le petit vers de six que nous avons déjà signalé. Le ton général, les descriptions de combats, le récit des aventures, offrent le même caractère.

Rien de plus incontestable que la composition de ce poëme à Pampelune même, à la suite de la guerre civile qui ensanglanta cette capitale en 1276, pendant la jeunesse de la reine Jeanne, sous le gouverneur Eustache de Beaumarchez.

Mais que Jhesus ab tolz, lor autres sens
El nom de Dieu.

Millot mentionne deux autres sirventes également adressés au comte d'Astarac, et dans lesquels il tonne contre la tyrannie, l'avarice, la fausseté des seigneurs, contre le clergé, les moines et les Français. Malheureusement, la note biographique dont il fait précéder cette trop courte citation, contient autant d'erreurs qu'elle renferme de mots; il l'appelle Amelier au lieu d'Aneliers, et le fait vivre à la fin du douzième siècle, c'est-à-dire cent ans avant qu'il n'existât (t. III, p. 404).

Les quatre sirventes que nous connaissons s'accordent par conséquent à le représenter comme un partisan dévoué des comtes de Toulouse, et un ennemi acharné des croisés et des Français. En faut-il davantage pour expliquer son éloignement volontaire ou forcé du pays natal, et son refuge dans la Navarre ?

La guerre des Albigeois n'était pas terminée en 1240, la guerre civile de Pampelune eut lieu en 1276; un troubadour toulousain, quittant son pays au milieu du treizième siècle, put donc parfaitement assister à la révolte du Navarrais contre le gouverneur français Beaumarchez et composer un poëme sur ces tristes événements.

Ce poëme, inconnu à l'époque où M. Fauriel faisait ses leçons à la Sorbonne sur la poésie provençale, fut découvert dans les archives du couvent de Hitéro, en 1844, par Pablo Ilarregui, et imprimé à Pampelune en 1847, par les soins de la commission des monuments historiques de la province. Il est probable que si M. Fauriel avait pu le consulter, il aurait singulièrement modifié son opinion sur les limites du domaine de la langue romane ; il aurait évité de publier cette phrase singulière : « J'ignore quelle langue on parlait à Tudèle en 1210 ; c'était peut-être encore le basque, mais, à coup sûr, ce n'était pas le provençal. »

L'erreur est en conscience trop grossière pour un professeur de littérature romane. Si M. Fauriel ignore quelle était la langue des habitants de Tudéla au treizième siècle, les Navarrais ne partagent pas son ignorance ; les philologues de cette province, s'élevant au-dessus des préjugés de l'amour-propre national, si puissant dans les races espagnoles, avouent sans hésiter que leurs ancêtres ne parlaient nullement castillan, moins encore arabe ou wisigoth, mais simplement un dialecte de la noble langue romane.

M. Pablo Ilarregui, tout Basque qu'il est, ne réclame pas même la priorité en faveur de sa langue natale : il fait précéder le poëme de Guilhem Aneliers de considérations qui donnent aux nôtres un appui que nous sommes heureux de rencontrer dans un savant de son mérite.

La ressemblance complète de *la Guerra civil de Pamplona* avec *la Cansos de la Croxade*, lui paraît indiquer dans son auteur le désir évident d'imiter minutieusement le poëme de Guilhem de Tudéla ,

lequel dit-il, « avait précédé le sien et devait être fort répandu dans la Navarre, puisqu'il avait *été composé par un enfant du pays* (p. 6). »

M. Pablo Ilarregui ajoute « que la langue provençale, employée par Guilhem Aneliers, s'est perdue depuis plusieurs siècles dans la Navarre; » mais il pense qu'elle devait y être cultivée du temps des troubadours, soit à cause des intimes relations qui rattachaient la Navarre à la France depuis le règne de Sanche le Fort, soit parce que le roman était en usage à la cour d'Aragon et s'étendait naturellement dans la Navarre..... Sans cela, dit-il, n'eût-il pas été ridicule d'écrire un poëme avec tous les soins, tout le luxe d'érudition que comportait un grand ouvrage sur un événement désastreux pour la Navarre, si aucun habitant n'avait été à même de le comprendre? M. Ilarregui ne prétend pas que le provençal fût la langue populaire du pays, comme il l'était de la Catalogne et du royaume de Valence; mais il résulte, assure-t-il, de nombreux documents que le dialecte local était un mélange de locutions catalanes et castillanes; il reconnaît enfin que le provençal formait la langue poétique par excellence de la noblesse et de la bourgeoisie (p. 4 et 5).

Si les hautes classes parlaient provençal, même à Pampelune, à plus forte raison se servaient-elles de ce dialecte à Tudéla, où le peuple employait le mélange de catalan et de castillan que nous avons signalé. Le basque, idiome des basses classes de la Haute-Navarre, ne s'étendait pas au delà de la *Merindad*, ou canton, de la première de ces villes.

Guilhem pouvait donc non-seulement écrire sa *Cansos de la Croxada* à Tudéla avec tout autant de succès

que dans la Provence, mais il devait l'y chanter avec une sécurité dont il n'aurait certes pas joui dans les domaines des Montfort; d'ailleurs, le style même de ce poëme n'est-il pas la preuve de son origine espagnole. M. Fauriel en signale la grossièreté, l'incorrection : de pareils défauts, inexcusables chez un Provençal, n'étaient-ils pas naturels chez un troubadour d'outre-monts, qui parlait un dialecte roman moins perfectionné que celui de Toulouse ou de Marseille?

Mais il est dit, quelque part, que Guilhem commença *la Chanson de la Croisade* en 1210, à Montauban. Comment concilier ce passage avec son origine navarraise? D'abord, rien n'empêche que le troubadour soit venu dans l'Aquitaine à cette date pour voir le théâtre des événements. Guilhem ne nous dit-il pas, au chapitre V, que le roi de Navarre avait envoyé Pons de Méla dans le Midi à l'époque du premier Concile tenu contre les Albigeois? Il ne faut pas oublier d'ailleurs que le passage invoqué par M. Fauriel est une interpolation évidente d'un simple et misérable jongleur qui n'a pas craint de prendre la parole à cet endroit pour se plaindre de l'avarice des seigneurs qui ne le payent plus. Ces reproches inconvenants font le contraste le plus frappant avec le ton élevé de la *Chanson* entière; ils sont inconciliables avec la profonde déférence de Guilhem pour des seigneurs qu'il ne cesse de glorifier à la manière arabe, en les appelant *Celui qui me dore*, celui qui me met en splendeur (1). Quant à la forme

(1) Il faut soigneusement distinguer, dans les romans de langue d'*O* et dans ceux de langue d'*Oui*, le poëte qui compose l'œuvre, et le jongleur ou le ménestrel qui la chante. Ce

littéraire de *la Cansos de la Croxada*, elle appartient tout entière au genre narratif mêlé de discours : pas d'invention, pas de merveilleux, pas d'incidents romanesques; le vers lucide et rapide, empreint de l'énergie d'une conviction forte, marche toujours droit au but sans se détourner de sa route. Tableau complet et sincère de cette funeste expédition, *la Cansos* forme assurément la meilleure histoire qui nous en ait été conservée : elle égale en clarté, en rapidité descriptive, en impartialité, peut-être, les meilleures compositions historiques du moyen âge. Les récits de combats, bien qu'imités de ceux des *Chansons de Gestes,* leur sont évidemment supérieurs comme disposition scénique et exactitude des incidents. Dans les *Chansons de Gestes*, les chevaliers bardés de fer s'attaquent, se pourfendent, se hachent à morceaux ; après ces longues descriptions d'équarrissage de chair humaine, qu'on dirait stéréotipées, tant elles sont monotones, tout est dit ; la bataille est perdue pour les uns, gagnée pour les autres.

Guilhem de Tudéla saisit mieux la physionomie de ces mêlées furieuses ; quelques traits lui suffisent pour en dessiner les principales lignes avec une remarquable vigueur. On peut s'en convaincre en jetant les yeux

---

dernier y met souvent un peu du sien, et a recours, pour provoquer la générosité des spectateurs, à des adulations, à des reproches mêlés de lazzis qui font tache sur le corps de l'œuvre la plus sérieuse. Ces espèces d'intermèdes, fort rares dans les *Chansons de Gestes*, deviennent très-fréquents dans les romans des quatorzième et quinzième siècles ; l'influence des jongleurs méridionaux ne fut pas étrangère à cette innovation.

sur le sac de Béziers, sur la bataille de Muret et sur le siége de Beaucaire. La traduction peut en donner une idée à ceux qui sont le plus étrangers à la langue romane.

Les discours des chevaliers ont souvent la coupe de ceux de Tite-Live et de Quinte-Curce. On sent à la lecture de *la Cansos* que les poëtes de langue romane, infiniment plus lettrés que ceux de langue d'*Oui*, étaient versés dans l'étude des bons écrivains de l'antiquité. Nous n'irons pas jusqu'à présenter l'ouvrage du Navarrais Guilhem comme un chef-d'œuvre; mais nous soutenons qu'il surpasse, à tous les points de vue, tout ce qui fut écrit depuis Stace jusqu'au seizième siècle.

La forme de *la Guerra civil de Pamplona* est scrupuleusement imitée de celle de la *Cansos* (1) ; Aneliers commence son poëme comme Guilhem : *in nomine Patris et Filii et Spiritûs Sancti;* il divise son œuvre en strophes monorimes d'inégale longueur, se terminant par un petit vers de six pieds ; le poëme tout entier est une histoire sérieuse, très-exacte de la guerre civile de Pampelune au treizième siècle ; il est dégagé de toute aventure d'amour, de tout incident romanesque, de toute invention merveilleuse. Dernier point de ressemblance enfin ! les deux auteurs, complétement dominés par l'importance de leur sujet, ne s'écartent jamais du style historique sérieux ; ils évitent soigneusement toutes les plaisanteries, jeux de mots, observations facétieuses, qui faisaient le côté saillant des poésies des troubadours.

---

(1) Son étendue est à peu près la moitié de celle de *la Croxada* : elle ne compte que 104 couplets et 5,500 vers,

En dehors de ces rapprochements, *la Guerra civil* diffère essentiellement de *la Cansos* par la négligence du style, la diffusion, la monotonie du récit, par tous les défauts enfin d'une composition négligée. Comme la question religieuse, cette passion suprême du moyen âge, est étrangère au débat et qu'il ne s'agit que d'une petite querelle de localité, le Toulousain Guilhem Aneliers raconte les émeutes et les massacres, les incendies et les trahisons avec la froideur d'un homme désintéressé, qui voit les événements se dérouler sous ses yeux, mais qui ne se passionne pour aucun des deux partis. Son œuvre est plutôt une chronique rimée qu'un poëme. Il n'est pas inutile de remarquer enfin que l'auteur de *la Guerra civil*, dont nous connaissons parfaitement l'origine toulousaine, donne à ses personnages le titre espagnol de *don* (1), contrairement à l'exemple du Navarrais Guilhem qui, plus voisin de l'Aragon, leur donne le titre catalan de *en* (2). Ce n'est que très-exceptionnellement qu'Aneliers emploie cette dernière particule.

Défauts et qualités mis à part, ces deux *poëmes historiques* forment un genre littéraire particulier qu'on ne saurait confondre ni avec les poëmes *chevaleresques*,

---

tandis que cette dernière renferme 214 couplets et 9,578 vers.

(1) Don Garcia, don Perè Sanchez, don Johan Peritz Alegre, don Pascal Beazca, don Ochoa Santz (chap. XXIV). Don Gonzalvo, don Corbaran (chap. XXVIII). Don Garci Almoravit, don Gonzalvo Ibainnes, don Pascual Bealza, don Sancho Mustara, don Pons Baldoi, don Ramon, don Arnal (LVII).

(2) *En* Simon, *en* Dalmace d'Entoisel, *en* Gui, *en* Arnaud.

ni avec les poëmes *héroï-comiques* dont nous allons nous occuper.

Les poëmes chevaleresques, en langue romane, ouvrent leur série par celui de *Ferabras*. Disons-le une fois pour toutes : lorsque ces compositions provençales sont les traductions d'œuvres franco-normandes, elles sont, comme elles, en vers de douze syllabes divisés en strophes monorimes et sans le petit vers final de six syllabes, spécial à *la Cansos de la Croxada* et à *la Guerra civil*. Lorsqu'elles reproduisent des épisodes des poëmes de *la Table Ronde*, elles sont, comme ces derniers, en vers de huit syllabes.

Nul poëme roman ne porte des traces plus frappantes de l'influence des trouvères que celui de *Ferabras*. On ne saurait y voir que l'imitation servile d'une *Chanson de Gestes*, fastidieuse et détestable. Cervantes ne manqua pas de le choisir comme le type de l'absurde et du mauvais goût, lorsqu'il voulut se moquer des romans de chevalerie (1).

Tous les détails portent l'empreinte de cette origine : la scène ne se passe pas du tout en Provence, mais chez les Sarrasins de la Navarre, peu de temps avant le désastre de Roncevaux. Les personnages sont absolument les mêmes que ceux de *la Chanson de Roland* : Charlemagne, Olivier, Roland, Oger le Danois, Ganelon ; les héros musulmans seuls changent de nom : ils s'appellent Balan et Ferabras. Le traducteur proven-

---

(1) Il a toutefois un mérite, celui de ne renfermer que 5,000 vers.

al a si bien suivi à la lettre le poëme franco-normand, |u'il fait sans cesse invoquer saint Denis par les guer-iers de Charlemagne.

Rien de faux et de ridicule, de confus et de fatigant omme le fatras des incidents qui le composent. Ce sont qu'embuscades et combats, trahisons et mas-;res, entremêlés d'incidents miraculeux de la plus ;rossière invention et aussi dépourvus de sentiments l'amour que de bon sens et d'esprit.

Ferabras agite à la fois trois cimeterres appelés : *Baptisme*, *Graman* et *Florence ;* il porte à l'arçon deux ›arils d'un baume infaillible ; il suffit d'en prendre |uelques gouttes pour être guéri incontinent des bles-ıures les plus graves. La belle Floripar possède une ;einture douée du pouvoir merveilleux de procurer les aliments ; elle conserve, on ne sait trop à quel itre, en qualité de Turque sans doute, la couronne l'épines et les clous de la vraie croix. Après avoir ,rahi ses compatriotes, elle se consacre au salut des :hrétiens, les délivre d'une foule de dangers, et finit)ar recevoir le baptême avant d'épouser le brave Guy le Bourgogne. Ferabras lui-même se convertit : il est)aptisé, se tourne contre les Turcs et devient un des ıéros du christianisme. Dans les combats, Floripar 'edouble le courage des Français en leur montrant ses 'eliques ; le diable anime celui des Turcs par des noyens de sa façon. Les chrétiens ont-ils un pont à 'ranchir, c'est en vain que l'émir donne ordre de les 7 arrêter, un événement prodigieux renverse tous les ›bstacles. Floripar ayant fait cadeau de la couronne l'épines et des clous de la croix à Charlemagne, celui-:i apprend en songe la trahison prochaine de Ganelon, :e qui n'est pas de nature à expliquer comment il se

laisse prendre à l'embuscade de Roncevaux. Les é ments poétiques de ce poëme se bornent donc à combats, à divers faits de guerre extravagants, au vouement d'une musulmane pour les chrétiens, e l'intervention de la magie. Le style est flasque, diff monotone; il n'a jamais la sauvage énergie de quelq passages des *Chansons de Gestes* (1) ; en revanche l

(1) On peut s'en faire une idée par la lecture de quelq fragments :

L'emperayre de Fransa ses près a regardar
E vic lo Sarrazi en l'engarda montar.
Jamays de puz ric home non auziretz parlar,
De las tors de Palerma si fay senhor clamar
E si anet de forsa en Roma guerreyar,
E tuh cels de la terra fetz asi renegar
E car las gens no ys volgr, am luy s'enhoreyar,
E fetz destruire Roma e 'ls' monestier gastar.
Mortz lai fo l'apostol, li légat, e li bar
Si 'nportet la corona que tant fay adamar
E 'l signe e 'ls clavels don si fetz clavelar,
E 'nportet lo enguen don dieus si fetz onchar
E 'l ver sante Suzan don fe 'nvolopar
Ferabras d'Alichandre (Alexandre) se fazia clamar.

La gracieuseté de Floripar est toutefois assez exacte analysée, bien que d'une manière prosaïque :

Ab tan veus Floripar, la filha l'admirat
Anc pus gentil donzela no vic lunh home nat ;
De la sua faytura vos diray veritat ;
Ac lo cors bel e dreyt e ben afaysonat ;
La carn avio pus blanca qu'evori reparat,
E la cara vermelha cum roza en estat ;
E la boca petita, e tenc las dens serrat,
Qu'ela avia pus blancas que neu can a gelat,
E centz una correya de seda de baudrat ;
La finela son rica de fin aur emerat.

mour y conserve la brutalité qu'il montre dans ces dernières compositions (1). Le traducteur provençal s'est évidemment dégagé de toutes ses qualités natives; il s'est fait complétement franco-normand pour mieux plaire aux seigneurs croisés, dont il désirait gagner les bonnes grâces.

Une distance considérable sépare *Gérard de Rossillon* de *Ferabras*. Bien qu'il soit la traduction évidente d'un poëme de langue d'*Oui*, tiré lui-même d'un ancien manuscrit latin du neuvième siècle, intitulé : *Gesta nobilissimi comitis Geraldi de Rossillon*, il offre sur plusieurs points les qualités des poésies des troubadours, la galanterie, l'amour dévoué, l'observation pleine d'esprit et de bon sens. On dirait même qu'il se divise en deux parties : la première, toute franco-normande, faite à la gloire du roi Carlovingien ; la seconde, plus méridionale, concentrant l'intérêt sur Gérard, sur les seigneurs rossillonais et sur le délicieux personnage de la comtesse Berthe.

Cette œuvre a pour sujet les longs démêlés de Gérard avec Charles Martel ou Charles le Chauve; démêlés qui ne durent pas moins de vingt-deux ans. Elle débute par la fin d'un discours où Charles se plaint à ses barons de la conduite de Gérard. Il part du Nord, traverse les Ardennes et vient faire le siége de Rossillon. Après une série monotone de marches, de contre-

---

(1) Notamment, dans l'épisode où l'enchanteur, chargé d'enlever à Floripar la ceinture merveilleuse, pendant son sommeil, veut profiter de cette circonstance pour commettre un autre larcin .. Mais Floripar crie au secours ; on arrive, et l'enchanteur, mis à mort, est précipité dans la mer.

marches et de combats, le feu est mis au château par une servante jalouse de la comtesse (1) ; celle-ci se hâte de fuir son habitation en flammes ; Gérard, qui se trouve dans un bois voisin, veut lui porter secours; mais, attaqué par Charles, il est battu de nouveau, et ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés que les deux époux persécutés finissent par se rejoindre. L'intervention un peu tardive de la comtesse dans les événements, exerce sur le caractère du poëme une influence tout opposée à celle de Brunhilt dans le chant des *Nibelungen*. Le roman, qui avait commencé à la façon d'une chanson toute belliqueuse, tourne brusquement au sentimental, au mélancolique; il devient un délicieux tableau de tendresse et de dévouement conjugal ; nous devons reconnaître que le poëte a su combiner les aventures romanesques de manière à bien dramatiser cette pensée. Ne sachant que devenir, errants, fugitifs (2), Gérard et la comtesse s'éloignent à travers les sentiers difficiles ; ils rencontrent des marchands venant de Bavière et de Hongrie ; Berthe leur persuade que Gérard est mort ; les marchands, à leur retour, répandent cette nouvelle en France ; et les proscrits espèrent retrouver quelque sécurité, grâce à une supercherie qui doit calmer la colère de leurs persécuteurs. Après de longues fatigues, ils atteignent un vieux manoir que les malheurs de la guerre ont plongé dans la tristesse : le père et les

(1) La molher G. una enveiosa
Ancella de sa cambra, vilha diosa ;

(2) .... No sab que faire
Mas clamet se dolens, chaitius, pechaire.

enfants sont morts dans les combats; la veuve exaspérée par la douleur, prend les exilés pour des larrons et leur ferme la porte. La comtesse console Gérard et l'entraîne vers une autre demeure; ils y trouvent un asile, mais Gérard tombe malade, et son hôte, fort brutal, le relègue dans une espèce de bouge où le malheureux demeure quatre-vingts jours sans quitter son grabat. Réduit à la dernière misère, Gérard n'a pour vivre que le produit du travail de la comtesse, et quand il se plaint du sort en se rappelant le passé, Berthe ne cesse de le consoler, de relever son courage, afin qu'il ne soit pas au-dessous des rudes épreuves que leur réserve la fortune. Elles sont terribles en effet: depuis vingt-deux ans, le comte n'a pas retiré *quatre deniers de ses domaines ;* le voilà contraint de se faire charbonnier pour vivre.

Un jour on annonce une grande réunion de peuple dans les environs de leur asile; Berthe et Gérard s'y rendent. La vue des beaux chevaliers arrache des larmes à la comtesse; Gérard s'en inquiète. Berthe regretterait-elle le sacrifice qu'elle a fait à son mari? songerait-elle à l'abandonner? Ses craintes sont injustes : elle pense au contraire que le ressentiment de Charles a eu le temps de s'apaiser et qu'on pourrait tenter d'obtenir son pardon. Elle communique ses impressions à Gérard, qui partage son espérance. Ils se mettent en route et vont joindre Charles à Orléans (1). La reine de France écoute les plaintes de

---

(1) Probablement à la demeure royale de Doué. (Voir plus haut, p. 63.)

Berthe avec bonté, et promet de demander au roi la grâce de Gérard et la restitution de ses domaines.

Si la partie batailleuse et féodale de ce poëme est la simple imitation d'une *Chanson de Gestes*, le rôle de Berthe donne à la seconde moitié de l'œuvre un caractère sentimental qui nous ramène à la brillante époque des troubadours aquitains. On sent qu'en adoptant la forme franco-normande, le traducteur roman n'a pas abdiqué ses instincts poétiques; il a su mêler aux traditions carlovingiennes les doux souvenirs des Cours d'amour et des fabliaux passionnés. Berthe ne ressemble pas à la femme opprimée, peu estimée, sans influence, des premiers trouvères; elle montre au contraire le ferme courage, le dévouement, la sensibilité de Nicolette et de la belle Maguelonne (1); elle possède l'intelligence et exerce la grande autorité morale de la Gauloise et de la Gallo-Romaine. La reine franque ne manque pas aussi de présence d'esprit : elle parvient à calmer si bien le ressentiment de son mari, en lui racontant un prétendu songe, que Charles, tout ému, voudrait avoir Gérard près de lui pour lui tendre la main à l'instant même. La reine profite de ces bonnes dispositions et lui présente Gérard dès le lendemain, pendant l'audience publique. A la vue du rebelle, Charles regrette d'avoir pardonné. Ses pairs l'engagent à le punir d'une façon exemplaire; mais l'empereur a donné sa

(1) Nicolette, l'amante d'Aucassin; Maguelonne, héroïne du célèbre roman de *Pierre de Provence* et de *la belle Maguelonne* que des traductions ont popularisé dans l'Europe entière.

parole, il ne la retirera pas. Tout ce qu'il peut faire, c'est de permettre à ses barons d'exercer contre Gérard leur vengeance personnelle, dès qu'il aura quitté sa cour.

Les seigneurs francs portent la guerre dans le Rossillon et nous rejettent dans les récits des combats, des trahisons et des désastres. Mais le pape impose sa médiation. Gérard et ses barons consentent à rendre hommage à l'empereur; la paix est définitivement rétablie.

Les jongleurs méridionaux qui traduisirent *Gérard* firent preuve de tact en choisissant un sujet qui avait le mérite d'intéresser également les seigneurs croisés et les Provençaux : les premiers, en leur rappelant les expéditions heureuses des Carlovingiens dans le Midi; les seconds, en célébrant la longue résistance de Gérard, de ses vassaux, et en attribuant leur défaite à des trahisons de toute nature, plutôt qu'à leur faiblesse. Un tel poëme, publié après la croisade contre les Albigeois, avait une autre portée, celle de l'allégorie; et l'on sait qu'il n'est pas de forme littéraire capable de produire un plus grand effet dans les graves circonstances où des races vaincues sont obligées de déguiser leurs sentiments, pour éviter la colère des vainqueurs. Dans les idées du traducteur, l'invasion de Charles dans le Rossillon n'était-elle pas une allusion à celle des croisés dans la Provence (1)? la longue résistance de Gérard et de ses

(1) Nous continuons à comprendre le *Languedoc* dans la Provence, par la raison que ce mot ne fut en usage qu'au quatorzième siècle.

vassaux ne rappelait-elle pas la lutte acharnée du vicomte de Béziers, des comtes de Foix, de Toulouse, contre Simon de Montfort et ses soudoyés ? Charles accordant la paix à Gérard, mais permettant à ses pairs de poursuivre leur vengeance personnelle contre les Rossillonnais, ne jouait-il pas le rôle de Philippe-Auguste pardonnant au comte de Toulouse, essayant de le protéger, mais laissant Simon de Montfort poursuivre la guerre et usurper ses domaines? Enfin, quand le jongleur fait intervenir le pape pour rétablir la paix entre les combattants, et que Charles restitue ses domaines à Gérard et à ses barons, ne semble-t-il pas faire appel à la clémence d'Innocent III, à l'équité du roi de France, pour qu'ils cicatrisent les maux de la croisade, rendent le calme aux populations et restituent leurs fiefs aux seigneurs provençaux? Si ces rapprochements nous frappent, six cents ans après la publication du poëme, quelle action ne devaient-ils pas exercer sur les contemporains de ces événements!

Les mérites littéraires de *Gérard de Rossillon* étaient dignes à eux seuls de lui assurer le succès; mais ce fut à son caractère allégorique assurément que cette œuvre, aux idées moitié françaises moitié provençales, dut la majeure partie de sa grande popularité.

Les *poëmes héroï-comiques* sont de nature à nous dédommager des grossières traductions des *Chansons de Gestes* quand elles se nomment *Ferabras ;* s'ils ne nous font pas oublier *Gérard de Rossillon*, ils ouvrent du moins devant nous un horizon littéraire tout nouveau; ils jettent une lumière qui ne cessera de briller

sur le midi de l'Europe depuis le quatorzième jusqu'au dix-septième siècle.

Tous les poëmes en langue romane de cette catégorie n'appartiennent pas au midi de la France; quelques-uns reçurent le jour dans la Catalogne; d'autres peut-être en Italie; cette circonstance nous ramène naturellement à ces troubadours proscrits par les croisés, qui fuyaient la Provence et cherchaient un asile dans les pays limitrophes. Mais que les auteurs de ces ouvrages soient d'origine provençale, qu'ils soient Lombards ou Catalans, ils n'en sont pas moins un peu dégagés de l'atmosphère des auto-da-fé, des persécutions, et délivrés de l'influence directe des trouvères. S'ils adoptent la forme épique de leurs œuvres, ils en modifient complétement l'esprit et reprennent les allures vives et légères, plaisantes et satiriques, des troubadours de la première époque. Ils s'égarent bien encore dans les aventures excentriques, mais leurs inspirations, sont plus gracieuses, leurs allusions plus morales et plus sensées.

Sous leur main, le poëme prend la forme du conte, du fabliau; ils reviennent aux conceptions galantes et chevaleresques; ils les racontent en poëmes au lieu de les chanter en *descors* et en *balades;* voilà toute la différence.

Le roman de *Blandin de Cornouailles* est incontestablement la traduction d'un poëme franco-normand; nous n'en voulons pour preuve que les deux premiers vers de l'introduction : le traducteur, un des plus hardis jongleurs du Midi assurément, ne s'est pas même donné le soin de les mettre en provençal; il les a

laissés à peu près tels qu'ils étaient dans l'œuvre originale (1).

Le début n'en est pas moins d'une allure assez franche, et prépare bien aux aventures galantes des chevaliers Guilhot et Blandin. Au commencement de leurs courses, les deux Jocondes rencontrent un petit chien qui les attire dans une caverne : Blandin y pénètre seul, marche longtemps au milieu de l'obscurité et atteint un superbe verger où il s'endort à l'ombre d'un pommier fleuri (2). Arrivent deux belles demoiselles qui l'éveillent, et promettent de fuir avec lui s'il les délivre d'un géant qui les retient prisonnières. Blandin accepte la proposition, arrache les captives à leur tyran, les amène et retrouve son ami Guilhot à l'entrée de la caverne. Les deux amis se partagent fraternellement le produit de l'expédition : chacun prend une demoiselle en croupe et

---

(1) Au nom de Dieu commenceray
Un bel dictat e retrayrai
D'amors et de cavalaria
E una franca companía
Que van far dos cavaliers
De Cornoalho, bos guerriers.

(2) Mentre ch'el si dormia
E reysidar non si podia,
Aneron venir doas donzellas
Mot bellas, a gran merveillas.
Dis luna à l'autra « bel cavalier,
Dormis lay desot aquel pomier,
Prego te che l'anem reysidar. »

Les deux demoiselles l'éveillent et lui promettent de s'en aller avec lui.

continue à courir le monde. Bientôt ils aperçoivent un château; sa vue arrache des larmes aux jeunes filles, en leur rappelant des parents infortunés qu'un autre géant retient captifs (1). Les chevaliers promettent d'avoir raison de ce monstre comme ils en ont eu du précédent. Guilhot l'attaque et se croit au moment de le terrasser, malgré les deux lions qui lui servent d'escorte, lorsque les deux fils du géant surviennent, s'emparent de Guilhot et le chargent de fers. Blandin arrive au secours de son compagnon ; il repousse les géants, délivre Guilhot et parvient à rendre la liberté aux légitimes propriétaires du château, auxquels ils confie aussi les demoiselles leurs parentes.

A peine remontés à cheval pour continuer leur route, les deux amis entendent un oiseau leur conseiller de tourner l'un à droite, l'autre à gauche, de poursuivre le cours de leurs exploits chacun de son côté, et de se rejoindre, le jour de la Saint-Martin, à l'endroit où ils auront pris congé l'un de l'autre (2). Tandis que

---

(1) Respond Blandin nevos plorez,
Car lo castel ben cobrarcz.

(2) « Gentils senhors, annas avant
C'atrobares un gran desert;
Intras vos ben apert,
E quant seres sus un bel *pin*
Che trobares en lo camin,
Laun tenga à la par drecha,
Per una cariera estrecha (étroite)
E l'autre tengua à l'autra man ;
Aventura trobares mot gran. »
Quant ausiron lausel parlar,
So dis Guilhot « avez ausit,
Dayssel ausel che nos a dich ? »

le chevalier Guilhot a des aventures assez désagréables avec certain géant et certain chevalier noir, Blandin en a de plus gracieuses avec une demoiselle d'*Outre-Mer* qu'il a rencontrée dans un pré et qui lui a servi sur la pelouse un repas succulent. Mais au moment où Blandin se livre au sommeil sous un pin, à la suite de cet intermède gastronomique, la demoiselle dérobe son cheval et disparaît en lui laissant le sien... Blandin assez désappointé, monte sur le palefroi qui lui reste et se met à la poursuite du ravisseur. Chemin faisant il rencontre le chevalier Peytavin qui se lamente sur la destinée de son maître, mort en essayant de délivrer une jeune demoiselle des liens d'un enchanteur. Blandin court au château périlleux, tue la majeure partie des gardiens, reçoit les autres à merci, et trouve enfin dans une chambre éloignée la belle victime, endormie sur un lit, et entourée de sept demoiselles (1). Blandin ne manque pas de tomber subitement amoureux; il veut épouser la captive; mais il faut d'abord rompre l'enchantement qui l'engourdit. La chose n'est pas facile, car il s'agit d'enlever un autour blanc enfermé dans un donjon, sous la garde d'un serpent, d'un dragon et d'un géant sarrasin qu'on ne peut faire mourir qu'en lui arrachant une dent. Blandin agite son épée, coupe le serpent à morceaux, arrache deux dents au géant, tue le dragon, et la demoiselle est délivrée... Mais, ô découverte inattendue, la belle dormeuse n'est autre que la demoiselle d'*Outre-*

(1) E quant Blandin vi la donzela
Che era moult blanca e mot bella,
Va s'en tant fort enamorar
Que el non sap en se que far.

Mer qui lui a volé son cheval ! N'importe, l'amour fait oublier des méfaits bien plus graves que le rapt d'un quadrupède. Il l'aime, elle l'aime : ils s'adorent, s'épousent, et complètent leur bonheur en donnant Guilhot à la belle Irlanda, sœur de la dame d'*Outre-Mer*. Les deux chercheurs d'aventures enchaînés par l'amour et par le bonheur, renoncent à courir le monde, et le troubadour clôture ses extravagantes pérégrinations par ces deux vers qui semblent résumer le sens moral de l'ouvrage :

Che troberon bonas molhers
E pregas Dieu che ayssi vos prenha.

Il est aisé de comprendre toute la différence qui sépare les folles conceptions de *Blandin de Cornouailles* de celles de *Ferabras*. Ces dernières roulaient exclusivement sur les brutalités des guerriers féodaux ; la belle Floripar n'intervenait qu'à de longs intervalles, pour jeter sur l'élément belliqueux quelques lueurs de merveilleux et de mysticisme. Dans l'histoire de Guilhot et de Blandin, au contraire, les aventures galantes et chevaleresques composent le fond du sujet; la femme occupe constamment la scène. Nous ne sommes plus en cour de joie, sans doute ; les amants n'exhalent pas leurs sentiments sur le ton lyrique en *tensons* et en *aubades :* mais l'amour remplit leur âme, inspire leurs chants ; ils l'expriment en récits fabuleux et dramatiques. Ces récits sont empreints d'enfantillages, assurément, encombrés de rêveries extravagantes et grossières ; ils ne nous conduisent pas moins dans le brillant domaine de l'Arioste et dans celui de Boccace que certains troubadours nous avaient déjà fait entrevoir, notamment Barjac et Balaün,

Raymond de Miravals et Pierre Vidal (pages 190, 195, 201).

Le roman de *Jaufre*, infiniment plus sérieux, mieux composé et d'un esprit plus fin, nous fait pénétrer dans une zone héroï-comique plus attrayante et plus sensée. Les véritables *Chansons de Gestes*, d'origine franco-normande, avons-nous dit, étaient entièrement absorbées par l'élément batailleur : les troubadours, tout en les imitant, revinrent peu à peu aux aspirations méridionales ; ils substituèrent les ruses de la galanterie à celles des combats, et la gaieté à l'ivresse du carnage. Les combinaisons les plus osées eurent un fond d'allégorie raisonnable ; les incidents burlesques furent assaisonnés d'un esprit d'observation si pénétrant, de plaisanteries si fines, de descriptions si gracieuses, que le lecteur charmé se sentait ramené sur la route de la vie réelle, malgré le voile de merveilleux qui en obscurcissait tout d'abord la direction.

Ce roman d'*aventures*, contemporain de celui de *Gérard de Rossillon*, œuvre du treizième siècle, fut évidemment composé dans la Catalogne. Nous en trouvons les preuves dans le corps même de l'ouvrage. Le poëte le dédie au roi d'Aragon. Le père de Jaufre, nommé d'Ovon(1), est présenté comme un des meilleurs chevaliers de ce monarque ; plusieurs per-

---

1) E pueis a l' son nom demandat :
« Seigner Jaufre le filh d'Ovon
Ai nom, en la terra don son. »
E can lo reis ausi parlar
De d'Ovon, pren à sospirar...
De ma taula e de ma cort son

ages du poëme appartiennent également à la Cane (1), notamment Pierre Cabreira ou Cabréra, tirait son nom d'un bourg de cette province. eur suppose que le sujet lui a été raconté par uń ier étranger, parent d'Arthur et de Gauvain, ıt son séjour à la cour de Barcelonne (2). ur dernier témoignage enfin, nous apprenons du ıiqueur catalan, Muntaner, que ce poëme jouissait son pays d'une réputation égale à celle de *Landu Lac.*

Deus li fassa vere merce
Si 'l platz, car el moric per me,
C'us arquers pel pietz lo feri,
D'un cairel qu'el cor li parti
Ad un castel que cunbatia
D'un mien guerrer en Normandia.

On n'ignore pas que l'Aragon et la Catalogne ne fort qu'un État depuis 1137.

E ditz cel que las a rimadas,
Que anc lo rei Artus no vi,
Mas contar tot plan o ausi
En la cort del plus savi rei
Que anc fos de neguna lei,
Aiso es lo rei d'Aragon
Paire de pretz e filz de don...
Anc en tan j'oven coronat
Non ac tan bona poestat.
Qu'el dona grantz dons volontiers
A joglars e a cavaliers,
Per que venon en sa cort tut
A cel que per pros son tengut.
E cel que rimet la canso
Auzi denant el la razo
Dir a un cavalier estrain
Paren d'Artus et de Galvain

Mais s'il fut écrit dans la Catalogne, il dut l'être par un troubadour provençal, exilé de son pays à la suite de la croisade. Outre que son style appartient au dialecte de cette province beaucoup plus qu'à celui de la Catalogne, c'est dans l'Aquitaine qu'il a choisi ses personnages de prédilection, tels que le brave Destout de Verfeuil, du château de ce nom, dans le diocèse de Toulouse, et la belle Brunessinde, du château de Monbrun en Auvergne. L'aveu du troubadour, qui attribue l'origine de *Jaufre* au récit d'un chevalier breton voyageant en Catalogne, mérite toute notre confiance, car le sujet du roman, complétement étranger à l'histoire et aux traditions du midi de la France, est un épisode détaché des romans de *la Table Ronde*. La scène se passe à la cour d'Arthur; la plupart des personnages sont Bretons. Quant au merveilleux employé par le poëte, il appartient moitié à la littérature des bardes, moitié à l'esprit satirique et facétieux des troubadours. D'ailleurs, les deux traducteurs provençaux (2) ne firent faute d'imprimer à la légende bre-

(1) Faullas : Destort de Verfollh, célèbre chevalier vaincu par Jaufre, et cité dans divers tensons de troubadours.

(2) L'un des auteurs fit le commencement, l'autre la fin; ainsi Guillaume de Loris et Jean de Mung se partagèrent la besogne du *Roman de la Rose*.

E'n preguen tuit cominalment
Que cel que venc a naisiment
E totz nos autres a salvar,
Que si 'l platz el deing perdonar
A cel qu'el romantz comenset
E a aquel que l'acabet...
Aquest bon libre es fenitz,
Dieus en sia tots temps grazitz

onne le cachet très-marqué de leur esprit. Le style a oute la légèreté, toute la variété des poésies lyriques ; es vers de huit syllabes, comme tous ceux des romans le *la Table Ronde*, sont à rimes mêlées, marchant deux deux ; l'introduction est d'une allure charmante et ait tout de suite comprendre le caractère méridional lont les auteurs ont revêtu la tradition bretonne (1). Le reste du poëme répond à ce début..... La plupart des compositions franco-normandes retraçaient la vie tout entière, mais fort décousue, d'un héros. Le roman de *Jaufre* se fait remarquer par la simplicité de l'action principale : elle a son exposition, nœud, son dénouement; les nombreux épisodes qui s'en détachent n'en troublent point l'unité générale.

Le roi Arthur est au milieu de sa cour ; il célèbre es fêtes de Pentecôte. Le damoisel Jaufre se présente et sollicite l'ordre de chevalerie; Arthur promet de le lui accorder après le repas auquel il l'invite à prendre part. Tout à coup le féroce Tautal de Reigimont pénètre dans la salle transporté de fureur, tue un chevalier aux pieds de la reine, défie insolemment les autres, et apostrophe le roi lui-même avec une violence digne des imprécations de Loke, au festin

---

(1) Dun conte de bona maneira
D'azauta rason vertadeira,
De sens et de chavalarias,
D'ardimens et de cortesias
De proesas e d'aventuras,
De fortz, d'estrainas e de duras
D'asautz, dencontre et de bataílla
Podetz auzir la comensailla...

d'Œger (*Eddas*). Au milieu de la consternation générale, Jaufre jure de ne prendre aucun repos avant que le traître ne soit puni. Arthur admire son courage, l'arme chevalier et *le baise sur la bouche* (1).

Jaufre s'élance à la poursuite de Tautal ; il court sans relache, pourfendant par occasion, et pour se faire la main, tout ce qu'il rencontre de méchant : nains et guerriers, géants et enchanteurs. Il délivre les femmes, les enfants, les prisonniers, et à chaque action d'éclat, il en fait hommage au roi breton, en lui envoyant toutes les victimes qu'il a mises en liberté, tous les ennemis qu'il a vaincus.

Après avoir placé Jaufre dans une position difficile, car il est victime d'un enchantement, l'auteur interrompt son récit pour décocher une violente satire contre les mœurs et les hommes de son siècle ; l'indignation absorbe à tel point sa pensée qu'il ne veut plus s'occuper de son héros ; mais il en est différemment du bon roi d'Aragon, dont il énumère les vertus avec une complaisance qui semble indiquer le désir de lui payer en flatteries son hospitalité généreuse(1).

Parmi les innombrables aventures de Jaufre, il en est une qui met particulièrement en lumière la verve

---

(1) Ce baiser, pratiqué aussi par les Albigeois comme une sorte de sacrement et d'initiation, n'exprimait-il pas l'idée de l'*insufflation* de l'âme, de la volonté du chevalier ou du prêtre dans le sein du néophyte ? Le choix du jour de la Pentecôte pour la nomination des chevaliers semblerait l'indiquer.

(2) Ma per lo bon rei d'Aragon
Cui am e voil daitan servir
Lo farai de preisson issir

mique et néanmoins fort sensée du poëte. Le roi thur, étant en chasse, a commis l'imprudence de se parer des gens de sa suite pendant qu'ils prenaient ır repas, il s'est aventuré seul dans la forêt. Tout à ap il est assailli par une grosse bête inconnue, qui saisit et l'emporte entre ses cornes (1).

---

(1) Le mérite du style vaut bien la peine que nous fassions naître le récit dans l'original. Le roi aperçoit la bête :

El reis es se meravillatz
Cant la vi, pueis es se seinatz,
E ve 'l vos a pe desendut
Pueis met denan son piectz lescut
E trais sa espada mantenen.
Mais la bestia no fes parven
Qu'el vis, ni an sol no s'crollet ;
Ans tenc lo cap cliu e manjet,
A maiors goladas que trueia,
Del blad qu'era en la tremueia,
E, cant el vi que no 's movia,
Penset se, car assatz paria,
De la bestia que non es brava,
Car per defendre no 's girava :
E al, en las ancas donat
De l'espada un colp de plat,
E encara no 's moc per tan ;
E 'l reis es li vengut denan,
E fes semblan que la feris,
E la bestia parven que no 'l vis ;
O 'l reis a son escut pausat,
E pueis a 'l bon branc estuiat,
E pren la ab amdoas mans
Per los corns que son loncs e grans,
El reis es autz e graz e fortz,
E tira e secot e estortz,
Et anc sol no la poc crolar.
E 'l reis cuiet son poing levar,

Aux cris d'épouvante, poussés par le roi, les chevaliers accourent, mais la bête, rapide comme l'hirondelle, continue son chemin à travers la forêt et transporte Arthur au sommet d'un piton de rocher ; puis, avançant la tête, tient le pauvre roi suspendu sur l'abîme. Gauvain et les autres seigneurs arrivent tout épouvantés ; ils délibèrent et décident soudain qu'ils se dépouilleront de leurs vêtements, les entasseront au pied de la, roche, pour qu'ils servent de matelas

---

Que la volc sus el cap ferir ;
Mas anc non poc las mans partir,
Dels corns, tant non las a tiradas
Plus que si foson claveladas.
E can la bestia senti
Quo ben fou pres, leva d'aqui ;
E 'l reis estet als corns pendutz,
Fel e irat e esperdutz,
E la bestia eis del moli
Ab el, e t'en son dreit cami
Per la forest, lai on li plas,
Tot jen e suau e de pas.
E mosseiner Galvan lo pros
Era si tertz am copagnos,
Luin dels autres, en un' angarda ;
Et ab aitan el se regarda,
E vi la bestia fera e gran
Qui aporta els corns denan
Lo bon rei son oncl' apenden
A pauc non a perdut lo sen
E prent autamen a cridas ;
« Cavaliers, anem ajudar
A monseiner lo rei Artus ;
Per deu, no s'enfuya negus ;
Jamais, qui ara no 'l segonda
Non er de la taule redonda ;
Tuit serem per trachors tengutz,
S' el reis es per secors perdutz. »

roi s'il vient à choir dans le précipice. La précau-
ı n'était pas inutile, dès que la couchette est dispo-
, la maligne bête secoue les cornes, le roi tombe
s l ıace, un cri affreux se fait entendre... Fort
ı nent, on en est quitte pour la peur !... Arthur
le moindre mal, et la bête cornue, se mettant
re, devient un beau chevalier, vêtu d'écarlate, qui
ite à messieurs les courtisans cette morale très-
ortune : « Seigneur roi, faites revêtir vos gens, mais

Ab tan de langarda deissen
E venc ves la bestia corent,
Qu'anc non atendet compaignon,
Non laisara un colp no ill don ;
Baissa la lansa per ferir,
E 'l reis ac paor de morir
E lescrida « bels neps merce.
Non la tocs, per amor de me
Que si tu la fers, eu suis mortz,
E si no la toquas, estortz,
Qu'eu la pogra ben aver morta ;
Perque m' ditz mon cor e m' conorta
Qu'ela m' portava chausimen
Car ieu lo 'l portei eissamen
Qu'iratz no la volgui tocar,
Ni ella me ; perque mi par
Que no m' fara mal autramen,
E laissa li far son talen ;
Anc non sia per ren tocada
De nul home de ma mainada,
Si donc no m' volias aucir
E vos neps, anatz lor o dir. »
Galvans e ivans e tristans
Ab cavaliers, no sai cans,
Dizon que totz lus draps penran,
Al pe de la roca metran,
Desoltz lo rei, e pueis, si cha,
Sus els draps ja mol non s' facha,

recommandez-leur de ne plus s'oublier à table, et de ne pas laisser leur roi s'aventurer seul dans la forêt. »

C'est à travers une foule d'aventures comiques et singulières que se développe l'amour de Jaufre et de Brunessinde... Le chevalier, vainqueur de Tautal, se rend au château de Monbrun où la belle châtelaine tient sa cour; mais, timide et respectueux comme les *entendeyres* des troubadours aquitains, il n'ose déclarer son amour à celle qui le partage. Peu à peu cependant le sourire de Brunessinde l'enhardit: ils s'expliquent, tombent dans les bras l'un de l'autre, et se rendent à la cour d'Arthur où leur mariage est célébré avec la pompe en usage chez le fastueux roi breton.

C'est dans le roman de *Flamenca* surtout que les troubadours mêlèrent leur verve galante et enjouée à la forme narrative du poëme franco-normand. Archambaud, comte de Bourbonne-les-Bains, adresse un message à Guy, comte de Nemours, pour lui demander sa fille Flamenca; le comte et la comtesse s'empressent de la lui accorder, aimant mieux la conserver près d'eux chez un comte, que de la placer au loin chez un

---

E la bestia can o vi
Fes senblan que s' moges d'aqui,
E crollet son cap un petit,
Aquel d'aval feiro un crit,
Mout estraing e mout angoissos,
E son se mes agenoillos,
E pregon Deu qu'el rei defendo,
E que san e sal lo lor renda.
E la bestia jons los pes,
E sal ent els e pueis après
Laisa cazer lo rei que tenc
A sos corns; e cla devenc,
Cavalers grans e bels, e gens.

roi. Archambaud se rend chez son futur beau-père où son arrivée donne le signal des divertissements et des festins. Le roman tout entier n'est d'ailleurs que la mise en pratique d'un traité complet de fêtes et de spectacles. La joyeuse existence de l'aristocratie méridionale se déroule sous tous ses aspects dans cette espèce de voyage au pays de Cocagne. Pourquoi tant de folle gaieté à la suite de la guerre des Albigeois? C'est que nous ne sommes pas dans la Provence proprement dite, mais dans l'Aquitaine, pays où la croisade n'a pas excercé de persécutions (1).

Dès le début, des centaines de ménétriers et de jongleurs passent sous nos yeux et nous mettent au courant des habitudes de cette corporation excentrique et folâtre. A la fin des repas ils envahissent la salle : l'un raconte des fables, l'autre joue d'un instrument, un troisième chante (2) ; mais c'est aux conteurs que revient la meilleure part des applaudissements (3).

La danse succède aux ébats des artistes et des

---

(1) Ce roman semble être antérieur à 1264, époque où Urbain IV institua la Fête-Dieu.

(2) Li juglar comensan leur faula;
Son estrumen mena et toca
Lus e lautre canta de boca.

(3) L'un comte de Priam, l'autre de Pyrame... L'autre de la belle Hélène et de Paris, d'Ulysse, d'Hector et d'Achille; d'Énée et de Didon; de Lavinie, de Polynice, de Tydée, d'Étéocle, d'Apollon, d'Alexandre, de Héro et de Léandre, de Démophon et de Philis.

L'antiquité tout entière y passe, l'*Ancien Testament*, l'*Histoire romaine* ne sont pas plus épargnés; ils entament ensuite le moyen âge. Chantent de la *Table Ronde*, de Gauvain et du lion, du chevalier qui délivra Lunette, de Lancelot et de sa dame, et autres héros fameux des légendes.

poëtes; deux cents jongleurs, bons joueurs de viole, accordent leurs instruments, et, placés deux à deux sur les bancs éloignés, donnent le branle aux danseurs (1). Les couples joyeux prennent un si vif plaisir à se trémousser qu'ils se croient au milieu du paradis (2). Surviennent des personnages allégoriques, tels que Pierre Vidal, le Toulousain, les avait inventés; tels aussi qu'ils s'introduiront bientôt dans le *Roman de la Rose*. *Envie* et *Jalousie* persuadent au comte Archambaud que le roi est épris de sa femme. Chose plus grave! elle répond à ses feux, témoin la manche dont elle lui a fait don au dernier tournoi. Un jongleur effronté, précurseur des valets de comédie, intervient dans l'aventure, et ce n'est pas pour consoler le mari; celui-ci ne manque pas de réfléchir et de se dire : « je *serai* trompé, j'en ai l'intuition. Pourquoi parler au futur et non pas au présent; c'est je *suis* trompé que je dois dire; je suis certain de ma mésaventure (3). » La colère

---

(1) Anc en Bretaina ni en França
Non basti mais tan rica danzas.
C. C. juglar, bo viulador
Si son accordat entre lor.
Que, dui e dui, de luein esteron,
Els bancs, e la danza violeron.

(2) Que a cascum fon ben avis
Que tots vius fos en paradis......

(3) Oi, mal aion miei parent,
Que m' cosselleron quieu preses
Zo don ad home non venc bes.
Ar aven mollier, mollier
E per bon dreg serai cogotz,
Mais ja non cal dire serai,
Qu'ades o sui, que ben o sai.

finit par l'emporter sur la résignation; la comédie tourne au tragique... L'idée lui vient de battre sa femme, mais une autre réflexion se présente : les coups la rendront-ils meilleure?... Il se contentera de l'enfermer dans une tour avec deux jeunes filles, il fera lui-même sentinelle et ne confiera à personne le soin d'accompagner la prisonnière à l'église ou à l'établissement de bains de son voisin Pierre Guy. Le programme est fidèlement exécuté; il la suit partout, ne la quitte pas un instant. Mais, car on rencontre toujours un *mais* dans ces sortes de choses, il y avait dans la Bourgogne un chevalier accompli, initié aux connaissances des sept arts, à la faculté de Paris, si savant qu'il aurait pu tenir école, et si vaillant qu'on n'aurait pu écrire en un an ce qu'il exécutait en un seul jour (1). Ce merveilleux chevalier, nommé Guilhem de Nevers, aimait les tournois et les joûtes, adorait les dames, les oiseaux, les chevaux, les chiens, et se livrait enfin avec passion à tous les amusements qui plaisent à l'homme. Il connaissait chansons, lais, des cors, verses, sirventes, et autres chants plus que nul jongleur de profession, et se plaisait à combler de pièces d'argent, de beaux habits et de chevaux tous les chanteurs et ménétriers, sans tenir compte de leur mérite.

Tel est le portrait que le troubadour nous donne du parfait chevalier. Si l'on compare ce bachelier galant, instruit, poëte, artiste, avec le héros féodal des *Chansons de Gestes*, qui vit au milieu du carnage et se plaît à éventrer ses adversaires, on saisira la profonde diffé-

(1) En un an non agrè escriit
So que fasia en un jorn.

poëtes; deux cents jongleurs, bons joueurs de viole, accordent leurs instruments, et, placés deux à deux sur les bancs éloignés, donnent le branle aux danseurs (1). Les couples joyeux prennent un si vif plaisir à se trémousser qu'ils se croient au milieu du paradis (2). Surviennent des personnages allégoriques, tels que Pierre Vidal, le Toulousain, les avait inventés; tels aussi qu'ils s'introduiront bientôt dans le *Roman de la Rose*. *Envie* et *Jalousie* persuadent au comte Archambaud que le roi est épris de sa femme. Chose plus grave! elle répond à ses feux, témoin la manche dont elle lui a fait don au dernier tournoi. Un jongleur effronté, précurseur des valets de comédie, intervient dans l'aventure, et ce n'est pas pour consoler le mari; celui-ci ne manque pas de réfléchir et de se dire : « je *serai* trompé, j'en ai l'intuition. Pourquoi parler au futur et non pas au présent; c'est je *suis* trompé que je dois dire; je suis certain de ma mésaventure (3). » La colère

---

(1) Anc en Bretaina ni en frança
Non basti mais tan rica danzas.
C. C. juglar, bo viulador
Si son accordat entre lor.
Que, dui e dui, de luein esteron,
Els bancs, e la danza violeron.

(2) Que a cascum fon ben avis
Que tots vius fos en paradis......

(3) Oi, mal aion miei parent,
Que m' cosselleron quieu preses
Zo don ad home non venc bes.
Ar aven mollier, mollier
E per bon dreg serai cogotz,
Mais ja non cal dire serai,
Qu'ades o sui, que ben o sai.

init par l'emporter sur la résignation; la comédie ourne au tragique... L'idée lui vient de battre sa emme, mais une autre réflexion se présente : les coups a rendront-ils meilleure?... Il se contentera de l'enfer- ner dans une tour avec deux jeunes filles, il fera lui- même sentinelle et ne confiera à personne le soin d'ac- ompagner la prisonnière à l'église ou à l'établissement le bains de son voisin Pierre Guy. Le programme est idèlement exécuté; il la suit partout, ne la quitte pas in instant. Mais, car on rencontre toujours un *mais* is ces sortes de choses, il y avait dans la Bour- ogne un chevalier accompli, initié aux connais- ances des sept arts, à la faculté de Paris, si savant qu'il urait pu tenir école, et si vaillant qu'on n'aurait pu crire en un an ce qu'il exécutait en un seul jour (1). le merveilleux chevalier, nommé Guilhem de Ne- ers, aimait les tournois et les joûtes, adorait les ames, les oiseaux, les chevaux, les chiens, et se li- rait enfin avec passion à tous les amusements qui laisent à l'homme. Il connaissait chansons, lais, des ors, verses, sirventes, et autres chants plus que nul ongleur de profession, et se plaisait à combler de ièces d'argent, de beaux habits et de chevaux tous es chanteurs et ménétriers, sans tenir compte de leur nérite.

Tel est le portrait que le troubadour nous donne du arfait chevalier. Si l'on compare ce bachelier galant, nstruit, poëte, artiste, avec le héros féodal des *Chan- ons de Gestes*, qui vit au milieu du carnage et se plaît . éventrer ses adversaires, on saisira la profonde diffé-

---

(1) En un an non agrè escriit
So que fasia en un jorn.

rence qui séparait l'Aquitain sans reproche, du Franco-Normand sans défaut (1). Guilhem de Nevers se transporte à Bourbonne, chez le maître des bains, Pierre Guy, ou plutôt chez sa femme *Belle-Pile*, personne agréable et de grande ressource, car elle sait parler breton, français, liégeois et bourguignon. A peine installé chez elle, Guilhem tombe amoureux de Flamença à la suite d'un songe que le dieu d'amour lui a ménagé tout exprès. Un jour il aperçoit la belle à l'église et le voilà gravement atteint du double mal *dont l'un des blessés peut guérir l'autre* (2). Flamenca a laissé son livre à la chapelle, après avoir porté certaine page à ses lèvres; Guilhem s'en empare aussitôt et le baise au même endroit. Au sortir de la nef, il entend des jeunes filles chanter une *Kalende* de Mai, délicieuse poésie dont le nom indique l'origine romaine, et qui avait toute la grâce d'un chant de la Grèce consacré à la déesse de l'amour.

« Bonheur ait cette dame qui ne fait languir son ami et ne craint jaloux ni réprimande, pour aller avec son cavalier au bois, au pré, au verger, et pour le conduire dans sa chambre, afin qu'elle goûte mieux le bonheur avec lui, et laisse le jaloux de côté; et s'il parle, qu'elle lui réponde : Ne sonnez mot, retirez-vous, car mon ami est dans mes bras; c'est *Kalende de Mai*. Et

---

(1) Avions-nous tort de présenter les écoliers aquitains et gascons, comme les introducteurs dans Paris des premières chansons romanes. Voilà un étudiant aquitain, type accompli du jeune homme, qui a suivi les cours de la faculté dans la capitale de Philippe-Auguste, et qui connaît plus de chants, que nul jongleur ou ménétrier contemporain.

(2) Car l'us nafratz pot garir lautre.

le mari s'en va (1). » On doit comprendre si Guilhem soupire à cette *Kalende* encourageante.

Inspiré par le dieu malin, il combine une ruse merveilleuse : il loue tout le logement du baigneur, se fait raser, tonsurer et passe pour un chanoine de Provence. Grâce à cette supercherie, il remplit dans l'église les fonctions de chantre et de clerc (2) ; il se ménage ainsi la facilité d'échanger avec Flamenca une conversation de propos interrompus et à long terme, du caractère le plus charmant, le plus poétique et qui nous ramène aux beaux temps des troubadours..... Le jour où Flamenca a baisé le *Psautier*, le clerc a poussé un *hélas!* qui la fait tressaillir des pieds à la tête ; à sa prochaine visite, elle lui répond par le mot *plans* (je vous plains). Dans une autre rencontre le faux clerc lui dit : *je me meurs* (mor-mi). Le dimanche suivant, Flamenca lui de-

(1) ..... Cella dona ben aia
Que non fai languir son amic,
Ni nou tem gelos ni castic
Qu'il non an' a son cavalier
En bosc, en prat, o en verger,
E dins sa cambra non lo mene,
Per so que meils ab lui s'abene.
E'l Gilos lassa d'ans lesponda
E si parla, qu'il li responda ;
Non sones mot, fais vos en laî,
Qu' entre mos bras mos amic jai,
Kalenda maia » et s'en vai.

(2) Amors l'a fag tondrè et raire,
Amors l'a fag mudar sos draps
Ai ! amors, amors, quant saps habile.....
Bern es fols Gilos que s'esforsa
De guardar moillier; quar se forsa,
Non la ill tol, ben la, l tolra geins.....

mande *de quoi* (de que)? Plus tard il lui répond: *d'amour*. Le dialogue se poursuit ainsi de dimanche en dimanche, en mettant par conséquent un intervalle de huit jours entre chaque demande et chaque réponse.

Vous mourez, pour qui? — Pour vous. — Que puis-je? — Me guérir. — Comment? — Par adresse. — Pas possible! — Je l'ai trouvé (près lai, c'est-à-dire je tiens le moyen). — Et lequel (e cal)? — Vous irez. — Où? — Au bain. — Quand? — Dans un jour prochain et agréable. — J'accepte...... L'adhésion enchante Guilhem. Il a fait pratiquer un souterrain entre la maison des bains et le donjon; il pénètre auprès de la captive: tous les deux s'abandonnent à leurs transports, et voici un exemple de l'ardeur avec laquelle le poëte les leur fait exprimer. La suivante Alix propose à Flamenca de prendre son repas. « J'ai suffisamment bu et mangé, répond la dame, lorsque j'ai tenu mon ami entre mes bras. Penses-tu, belle Alix, qu'en paradis l'homme ait besoin de manger? de même je n'ai d'autre désir que celui de voir l'homme que j'aime » (1). L'œuvre entière fourmille de ces expressions délicieuses. Il est vrai que le troubadour connaissait parfaitement les érotiques latins. Flamenca invoque le tendre Ovide dans ses moments les plus passionnés. Guilhem introduit enfin deux de ses compagnons dans

(1) Non; hai prou manjat et begut,
Cant mon amic ai hui tengut,
Entre mos brais bella Elis.
E cuias ti qu'en paradis.
Aia hom talent de manjar
De neguna ren non ai fam,
Mas de vezer celui qui am.

la tour pour compléter l'aventure galante avec les deux suivantes; elles s'y prêtent de la meilleure grâce du monde, et les visites se continuent sans encombre pendant quatre mois consécutifs. Archambaud lui-même finit par les favoriser en mettant fin à la captivité de Flamenca. Les rendez-vous se continuent dès lors au milieu des fêtes et des tournois : tout est au bonheur, à la joie, comme dans les intrigues préférées des troubadours.

Le poëme des Franco-Normands subit donc une transformation complète en passant, à la suite des Croisés, dans les plaines de la Provence. Si les trouvères ont fourni au genre nouveau la forme narrative, le grand vers, les conceptions romanesques et de longue haleine, les troubadours y introduisent l'influence sérieuse de la femme; témoin *Gérard de Roussillon;* la gaieté railleuse et satirique : témoin *Jaufre* et *Flamenca.* Ces deux romans cachent, sous des allures un peu légères, la tendresse des Aquitains, mise à la place de la violence brutale des *Chansons de Gestes.* C'est ainsi que la galanterie des troubadours du douzième siècle passa des *tenson* et des *desconforts* abandonnés, dans la poésie du treizième...... Ce fut à la suite de cette modification toute méridionale que le poëme de chevalerie, exclusivement belliqueux et violent chez les Franco-Normands et les Bretons, prit les allures roucoulantes et chevaleresques qu'il montra dans le quatorzième et le quinzième siècles.

L'introduction de l'intrigue amoureuse dans le récit épique devait aussi développer forcément l'esprit satirique et facétieux, la galanterie étant de toutes les dispositions humaines celle qui tourne le plus vite à l'exagération et tombe le plus tôt dans le ridicule.

Le terrain littéraire se trouvait préparé : Bojardo, l'Arioste, Boccace en Italie ; Cervantès en Espagne, n'avaient qu'à paraître ; la mine était à ciel ouvert ; ils pouvaient l'exploiter avec tous les avantages des derniers venus, qui n'ont qu'à perfectionner ce que d'autres ont mis à jour.

Il n'est pas toutefois inutile d'ajouter que ces compositions, toutes d'imagination, également étrangères à l'histoire et à la haute poésie, circonscrivirent leur action dans le cercle des castels, et pénétrèrent fort peu dans le peuple. Les jongleurs des rues et leur auditoire, moins atteints que la haute noblesse par les rigueurs de la Croisade, conservèrent fidèlement le culte de la chanson, de l'aubade et de tout les petits chants lyriques des anciens troubadours. Dégradée de ses titres de noblesse, cette poésie se faisait populaire, perdait son élégance, sa correction; mais elle conservait son esprit, sa naïveté maligne, sa joyeuseté et son bon sens pratique. Ce n'est donc plus chez les troubadours qu'il faut chercher la littérature provençale, à dater du quatorzième siècle ; mais chez les chansonniers vulgaires, dans les recueils de rondeaux et de chansons, de *Brenades* (1) et de complaintes, de pastorales et de noëls.

Après la terrible croisade de Simon de Montfort, qui anéantit les poëtes et la noblesse qui les favorisait, n'est-il pas ridicule d'entendre certains critiques prétendre que la littérature provençale s'éteignit parce qu'elle portait en elle les causes inévitables de sa décadence. « Privée de toute inspiration profonde, elle n'était, disent-ils, qu'un jeu d'esprit charmant, ne pre-

(1) *La Brenade* est un chant satirique dirigé contre des époux qui se sont battus.

nait rien au sérieux, pas même l'amour, et ignorait l'enthousiasme religieux lui-même. Ces bulles de savon pouvaient-elles résister au souffle plus mâle de la poésie française? »

Des reproches aussi erronés ne peuvent être faits que par des hommes d'une légèreté regrettable, qui n'ayant pas étudié sérieusement la poésie romane, n'ont pu comprendre la portée d'esprit, la force et la délicatesse de pensée que les troubadours avaient prodiguées dans leurs œuvres. Les philologues qui se sont donné la peine de l'approfondir: Raynouard, Schlégel, lui rendent meilleure justice. « Le sentiment, la grâce de la poésie provençale ne se traduisent pas plus que celle d'Anacréon ou d'Homère, » a dit l'un: « Pour les apprécier, il faut écouter les troubadours eux-mêmes et s'efforcer d'entendre leur langage, ajoute l'autre. Vous ne voulez pas vous donner cette peine, eh bien! vous êtes condamnés à lire les traductions de l'abbé Millot. »

La poétique des troubadours possédait les qualités qui ont assuré l'immortalité aux œuvres d'Horace et de Juvénal, d'Ovide et de Catulle. Malheureusement le midi de la France n'eut pas de poëtes de la valeur de ces auteurs latins : les colonnes du génie ont manqué à l'édifice; mais la matière première était à la disposition des architectes. Les fautes des hommes ne doivent pas être imputées à la langue romane, elle était parfaitement capable de servir d'instrument à des Virgile, des Horace, si la Provence en avait produit. Nous en trouvons la preuve dans les destinées des langues italienne et espagnole, filles ou sœurs de celle qui nous occupe ; ces langues ne possèdent pas une seule qualité qui n'appartînt également à leur émule ; elles pro-

duisirent cependant les plus beaux chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Le dialecte lombard en devenant l'*italien*, à la suite de quelques modifications, le catalan devenant l'espagnol par des mélanges analogues, triomphèrent, non pas à cause de leur richesse ou de leur supériorité grammaticale, mais par la seule raison qu'ils s'appuyèrent sur des rois puissants, des seigneurs illustres, des républiques importantes, qui dirigèrent les destinées de ces deux nations.

Le provençal et le gascon périrent en France, par la seule raison que la direction de cette monarchie n'appartint pas aux races du Midi, mais aux populations gallo-franques du Nord, qui communiquèrent le prestige de leur victoire à l'idiome qu'elles parlaient.

Toutes les fois qu'une puissance considérable s'établit sur un point, on est sûr qu'elle devient le pivot vers lequel convergent toutes les ambitions politiques, artistiques et littéraires.

Dès que l'autorité royale eut installé son siége à Paris et dans la Castille, dès que la cour de Rome et les républiques d'Italie se furent solidement constituées, nombre de poëtes se groupèrent autour de ces centres politiques. Les littératures française, italienne, castillane, prirent le premier rang ; la provençale et la catalane se trouvèrent reléguées au second, et finirent par être délaissées, proscrites. L'abandon et le mépris ne forment-ils pas le lot inévitable de tous les vaincus; le prestige et la renommée ne sont-ils pas l'apanage de tous les vainqueurs ?

Chose triste à dire! que les désastres de Poitiers et d'Azincourt n'eussent pas été vengés par Jeanne d'Arc et Gaston de Foix, que les rois d'Angleterre se fussent

onsolidés sur le trône de France, l'*anglais* serait evenu la langue officielle et savante de notre pays; e parlerait au palais de l'Institut et au palais Bouron: le théâtre jouerait Shakespeare et non Corneille; lirions Lingard, Hume et non point MM. Guizot Henri Martin. Le français n'aurait pas complétement u du sol de la France, sans doute, mais sa va-ur, ses qualités intrinsèques ne l'auraient nullement ıvé de la ruine; il serait un patois placé au rang u limousin, du gascon, du provençal, du catalan; ous aurions des critiques qui diraient de l'idiome ançais déshérité ce qu'ils disent de celui du midi e la France: « Il ne doit sa décadence qu'à la pau-reté de son vocabulaire, à l'imperfection de sa syntaxe, toutes les causes de mort qu'il portait dans ses ancs. »

Nous répondrons, nous, que le provençal s'éteignit u treizième siècle parce que les troubadours et leurs rotecteurs furent exterminés ou proscrits, et que la écadence de ce dialecte, rompant la zone des langues omanes qui s'étendait de Valence jusqu'à Venise, aissa dans l'isolement le catalan et le lombard, et avorisa la création et la prospérité de l'italien et de espagnol, qui se constituèrent précisément au trei-ième siècle (1).

N'oublions pas néanmoins que tout en étouffant ans la Provence la poésie, les mœurs, la civilisation es troubadours, les Croisés épargnèrent l'Aquitaine et ı Gascogne; ils n'y firent que des tentatives passa-ères. Les seigneurs de ces provinces conservèrent eurs fiefs; la population entière jouit d'une tranquil-

(1) Ginguené, *Hist. de la Litt. italienne*, t. Ier.

lité relative, qui lui permit, tout en perdant sa langue, de conserver ses aptitudes, ses usages, son indépendance d'esprit et sa souplesse. Aquitains et Gascons apprirent à bégayer le français, parce que le centre politique pour le Midi lui-même ne fut plus à Marseille, à Toulouse, à Montpellier; mais à Paris. Ils restèrent néanmoins, au point de vue intellectuel et moral, durant les quatorzième et quinzième siècles, ce qu'ils étaient au treizième.... Prenons acte de ce fait très-important, il deviendra la base du phénomène capital et assez imparfaitement observé jusqu'ici, qui dominera le seizième siècle.

La grande révolution du treizième siècle, commencée par l'antagonisme des théologiens et des libres penseurs, avait donc abouti au bouleversement de la Provence et à l'extermination des Albigeois. Le clergé militant, implacable, à moitié germanique, avait complétement triomphé; le clergé tolérant, le clergé gaulois, agissant par la persuasion et non par la contrainte, avait dû lui céder la place. Le premier avait à sa tête le légat Arnaud de Cîteaux ; le second, chose peu admise et cependant positive, marcha longtemps à la voix de saint Dominique (1). Or, de même que la lutte des chevaliers franco-bourguignons contre les seigneurs provençaux grava ses traces profondes dans la transformation littéraire que nous venons d'analyser, de même la lutte des deux clergés se peignit en traits caractéristiques dans l'architecture et l'iconographie.

L'architecture méridionale ne cessa, jusqu'à la fin du quatorzième siècle, d'être exclusivement byzant

---

(1) Voir l'article que nous lui avons consacré dans *l'Église romaine et la Liberté*, page 73 à 93.

et romane. Pendant que le clergé du Nord élevait les chefs-d'œuvre du style gothique à Reims, à Amiens, à Chartres, à Rouen, à Paris, sur les bords du Rhin, dans toute la Belgique, les évêques et les moines du Midi continuaient à construire des monastères et des basiliques sur le modèle de Saint-Sernin de Toulouse, de Saint-Guilhem du désert et de Saint-Gilles.

L'installation du clergé du Nord dans les diocèses provençaux amena de notables changements dans les règles architectoniques. Les nouveaux prélats de Narbonne et de Toulouse, de Montpellier et d'Avignon, dévoués aux croisés vainqueurs, voulurent imposer au Midi les reproductions imparfaites des merveilles ogivales de l'Ile-de-France et des Pays-Bas. Chacun éleva sa cathédrale gothique en souvenir de la grande expédition du treizième siècle, comme un conquérant dresse un arc de triomphe, un monument commémoratif à la suite de ses conquêtes.

La basilique, le cloître roman, étaient les sanctuaires traditionnels de la primitive Église. Souvenirs des Catacombes et des premiers apôtres des Gaules, ces monuments étaient encore remplis du souffle de ce Christianisme naissant, qui, tout en combattant la corruption de Rome, s'était approprié ce que la civilisation antique avait eu de plus grand, de plus fort, de plus beau. La basilique aux imposantes voûtes plein-cintre était l'ancien tribunal romain; on n'y jugeait plus les actions civiles et criminelles, mais les questions de morale et de foi. Le cloître aux arcades harmonieuses était l'ancien portique où les philosophes venaient faire leurs conférences publiques, convertir les peuples à la sagesse, les moraliser, les instruire.

La cathédrale, le monastère gothique, bien qu'appelés à remplir le même rôle, avaient une origine toute différente, exhalaient des souvenirs tout opposés. Leurs formes élancées, pointues, hérissées de membrures, d'enroulements de branches et de feuillages ne rappelaient pas le berceau des Catacombes, mais les forêts germaniques et les Barbares qu'elles avaient déversés sur l'Occident : le Dieu des chrétiens s'était installé dans ce sanctuaire franco-germain à une époque toute récente, il semblait s'y trouver mal à l'aise comme un hôte nouveau.

Les populations méridionales se sentirent froissées de la substitution de cette forme inusitée arrivant du Nord, au style magistral et vénérable du plein cintre arrivant du Midi et tout empreint de l'image des apôtres. Aussi, phénomène digne de remarque ! l'ogive, avec ses milliers de nervures et de colonnettes, fut acceptée par quelques évêques du Midi, jamais par le bas clergé et la masse des habitants. Monastères, bourgs, petites villes continuèrent à construire leurs galeries et leurs églises sur les plans romans et byzantins du neuvième et du douzième siècle.

La victoire des hommes du Nord, celle de l'Église despotique se substituant à l'Église tolérante, ne se peignirent pas seulement dans les luttes de l'ogive contre le plein cintre ; elles s'affirmèrent d'une manière bien autrement accentuée dans les sculptures qui retraçaient les symboles de la doctrine religieuse.

A l'époque des persécutions, lorsque les néophytes se réfugiaient dans les entrailles de la terre, l'art chrétien ne savait exprimer que les qualités aimantes et charitables du Sauveur. Les fresques des voûtes repré-

sentaient le bon Pasteur, la Colombe, gage d'alliance, l'Agneau portant la croix, la Multiplication des pains, la Guérison de l'Aveugle, la Résurrection de Lazare. Les sculptures des sarcophages reproduisaient les mêmes scènes. Durant tout le règne du style roman et byzantin, les tympans des portes, les tombeaux, les autels furent ornés du monogramme du Christ ou de l'image du Sauveur *bénissant*, accompagnés de colombes, des attributs des quatre Evangélistes, quelquefois les douze Apôtres. On y voyait aussi Daniel épargné par les lions, la Descente du Saint-Esprit, quelques scènes de la vie de Jésus choisies parmi les plus touchantes : la Visitation, la Fuite en Egypte et l'Entrée à Jérusalem. Les voussures supérieures renfermaient des guirlandes d'Anges et de Séraphins, les vingt-quatre Vieillards de l'*Apocalypse*, les diverses saisons de l'année ou les principales occupations agricoles. Toutes les pensées de l'artiste roulaient, par conséquent, dans le cercle de la bénédiction et de la charité, de la miséricorde et de l'action de grâce. Partout s'étalaient les plus encourageantes paroles du Seigneur : *Ego sum salus mundi, ego sum bonus Custos.*

Les luttes religieuses du treizième siècle et l'invasion du style ogival imposèrent de profondes modifications à cette iconographie tout évangélique.

La douce éloquence de saint Paulin d'Aquitaine, de saint Ambroise et de saint Basile était complétement abandonnée. Les prédicateurs s'en tenaient au dilemme du Dominicain Izarn : « Hommes, croyez ce que nous croyons, ou nous vous livrons aux flammes ; le bûcher pétille, les instruments de torture sont prêts; abjurez vos erreurs, ou vous subirez des supplices qui

n'auront point de terme. » Pour rendre la sommation plus redoutable, ils sculptèrent le Christ au tympan de la porte, non point sous les traits d'un Sauveur qui bénit, mais dans l'attitude d'un juge sévère qui menace. Il n'eut plus le doux sourire du Christ roman, qui semblait dire : venez à moi qui ai versé mon sang pour vous, mais l'aspect menaçant d'un justicier sans pitié qui s'écrie : entrez dans le sanctuaire, ou je vous livre à d'effroyables et éternelles tortures. Jamais appareil plus terrible n'accompagna un grand inquisiteur. Le *bonus Custos*, complétement transformé par l'art gothique, est entouré de centaines de démons difformes et hideux, n'ayant que griffes, gueules et dents. Ceux-ci font bouillir le plomb, ceux-là attisent le feu sous les grils, d'autres harponnent les malheureux réprouvés de leurs fourches de fer ; ils les tenaillent, les flambent, les écorchent, les plongent dans les chaudières ou dans la gueule d'un monstre colossal représentant l'enfer. Le Christ tend la main à quelques rares élus, en leur disant : *Venite, benedicti;* il abandonne des milliers de damnés aux démons, en leur disant : *Abite, maledicti, in igne æterno.* Tel est le symbole suprême du clergé du treizième siècle ; telles sont les sommations implacables que les croisés de Simon de Montfort et d'Arnaud de Cîteaux font graver aux frontons des nouvelles cathédrales gothiques. Ce dogme terrible, que le Concile de Paris commença de promulguer, en 1209, dans la condamnation de Bêne et de ses adhérents, la croisade contre les Albigeois l'étendit à la France entière, le clergé du Nord, à moitié féodal, triomphant sans contrôle dans cette terrible entreprise, le généralisa dans toutes les nations de la chrétienté. Les traditions du clergé gallo-romain,

le dogme de la tolérance évangélique étant proscrits, une sorte d'arrogance barbare imposa au catholicisme, contrairement aux aspirations de la cour romaine, ainsi que nous l'avons démontré, des modifications regrettables, qui devinrent la cause de toutes les luttes que l'Église a dû soutenir dans l'Europe entière.

V

INFLUENCE DES TROUBADOURS SUR LES CHANSONS ET LES CONTES DES TROUVÈRES.

Si les trouvères ont exercé une action profonde sur les troubadours en leur révélant le poëme épique, s'ils leur ont imposé tout d'abord quelque chose de leur monotonie, de leur lourdeur, nous avons vu néanmoins les derniers troubadours se dégager de cette sorte d'oppression, et, tout en cultivant le poëme, reprendre leurs allures légères et galantes, joviales et satiriques. *Jaufre* et *Flamenca* nous ont donné les premiers spécimens d'un genre inconnu jusqu'alors : le poëme *héroï-comique*.

Ce fut peut-être ce résultat qui causa l'erreur de M. Fauriel. Frappé de l'invention de cette sorte de roman par les provençaux, il voulut attribuer la même origine à toutes les formes épiques et fit remonter au neuvième et au dixième siècle l'usage d'une composition que les méridionaux ne cultivèrent évidemment qu'après la guerre des Albigeois.

Nous avons aussi montré les troubadours et quel-

ques jongleurs dispersés par la terrible croisade, fuyant vers les pays étrangers à la recherche d'un asile. Pauvres, attristés, mais conservant le fond de gaieté particulier à leur race, ils se réfugient en Espagne, en Italie, surtout dans ce Paris dont les écoliers du douzième siècle leur avaient enseigné le chemin ; ils y apportaient les souvenirs des Cours de joie, des fêtes littéraires de la Provence et un choix des meilleures poésies de leurs devanciers.

Nous devons ajouter, pour être justes, qu'ils trouvaient le terrain assez bien disposé à les recevoir. Les chansons joyeuses, sentimentales, satiriques n'y étaient pas entièrement inconnues ; elles y avaient été naturalisées, non-seulement par les écoliers de langue romane, mais par des trouvères qui, au retour des Croisades, avaient séjourné en Provence et en Italie.

Le titre seul des anciens chants de langue d'*Oui* nous en donne tout d'abord la preuve : les mots *bergerettes*, *serventois*, *discors* et *rotruenges* sont évidemment traduits des mots provençaux *bergerias*, *sirventes*, *descors* et *retroensas*. Le mot *lais* était breton, celui de *jeux partis* seul était français.

Audefroy le Bastard, poëte artésien de la fin du douzième siècle, nous a légué plusieurs chansons d'amour, dont la grâce et le sentiment auraient lieu de nous étonner dans un vieux poëte de langue d'*Oui*, si elles ne portaient des témoignages de leur origine provençale. Dans celle qu'il intitule : *la Belle Idoine*, l'auteur nous montre l'héroïne *assise sous la verte olive* (1). Si la chanson n'eût pas été la traduction

---

(1) Paulin, Paris : *Romancero français*.

d'une aubade romane, il en aurait placé la scène sous un ormeau, sous un pommier, et non sous un arbre à fruit, entièrement inconnu au nord des Cévennes.

Le nom de la belle *Emmelos*, l'amoureuse de la quatrième chanson, n'a certainement rien de picard ou d'artésien; il fut incontestablement emprunté à quelque chant grec ou oriental, par un trouvère revenant de la Terre-Sainte. Si le titre fut apporté d'Orient, il est probable que les couplets eurent la même provenance. Le mot *moillier*, femme, exclusivement roman et italien, employé dans la chanson intitulée *Beatrix*, ne semble-t-il pas indiquer aussi que la pièce entière fut traduite ou du moins imitée d'un chant de troubadour (1)? Les mots romans *talen*, faim, *atalenter* donner envie, *dru*, amant, fréquemment employés par le chansonnier d'Arras, complètent les preuves de l'origine méridionale de ces compositions.

D'autres chants d'amour anonymes portent des témoignages analogues.

Le premier couplet de celui d'*Oriolans* renferme à lui seul trois mots romans, *solier* de *soulé*, galerie haute, grenier; *dru*, ami, et *atalenter*, désirer (2). Il est

---

(1) En chambre à or se siet la belle Beatrix,
Demente soi forment, en plourant fait ces cris,
Hé diex, conseillez-moi, biau père Jésu-Christ.
Enchainte suis d'Ugon, si qu'en liéve mes gris.
E à *moillier* me vuet prendre li dux Honris,
Bien sont asavouré li mal
Qu'on sent por fine amor loial.

(2) Oriolans en haut *solier*
Sospirant, prist à lermoier,
E regrete son *dru* Hélier.

d'autant plus difficile de mettre en doute l'origine provençale de cette délicieuse aubade, qu'au dernier couplet le poëte, s'adressant à sa chère Elis, lui dit qu'il l'a composée sur *les bords de la mer* en souvenir de son amour (1); probablement lorsqu'il allait s'embarquer pour la Palestine, à Aigues-Mortes ou à Marseille. Le nom de la belle *Arembos*, héroïne d'une autre chanson, a une consonnance méridionale également prononcée, et ne fut certainement jamais en usage au nord de la Loire (2). L'imitation de la poésie provençale devient plus frappante encore dans le délicieux fabliau de *Blanche-Flor*, qui date du milieu du treizième siècle, et dans les chansons qu'il inspira. La donnée en est d'ailleurs charmante et appartient au genre sentimental d'*Aucassin* et de *Nicolette.*

Le prince Flor, fils d'un roi musulman de Naples, est né le même jour que Blanche-Flor, fille d'une esclave chrétienne. Les deux enfants, élevés ensemble, voient leur amitié se transformer en amour dès qu'ils atteignent l'âge de dix ans. Le père de Flor s'en aper-

---

Amis, trop vos fonts eslogier
De moi felon et losengier,
— Deus, tant parvient sa joie lente,
A celui cui ete *atalente.*

(1) Et je, qui ceste chanson fis,
Sor la rive de mer, pensis,
Comant à Dieu, bèle Aélis.

(2) Ne viendrait-il pas du languedocien *aramba*, s'accrocher, s'attacher.

On remarque aussi dans cette pièce le mot *escondirai* de *escoune*, cacher, *escondit*, caché.

çoit et, pour arrêter les progrès d'une passion qui ne rentre pas dans le programme de ses ambitions royales, il veut séparer les enfants et envoyer le prince continuer son éducation au château de Montoire. A cette nouvelle, Flor tombe dans un profond désespoir; il consent à s'éloigner, toutefois, à condition qu'on lui ramènera Blanche-Flor dans la quinzaine. Il part, les quinze jours s'écoulent, la jeune amie n'arrive pas. Flor cesse de jouer, puis d'étudier, puis de manger et de boire. C'en était fait, il ne devait plus revoir la jeune esclave : son père l'avait livrée à des corsaires qui étaient allés la vendre au soudan de Babylone. Flor revient de Montoire, il ne peut plus vivre sans celle qu'il aime; on lui dit qu'elle est morte,.. sa mère lui montre même un mausolée qui porte l'épitaphe de la pauvre jeune fille. Flor pâlit, tombe évanoui; sa mère a toutes les peines du monde à le rappeler à la vie et à l'empêcher de se donner la mort. Les complaintes ne manquèrent pas sur ce sujet attendrissant; on en fit sur plusieurs rhythmes. Si quelques-unes d'entr'elles furent inventées par les trouvères, le sujet primitif n'en était pas moins une importation méridionale, recueillie probablement par les Croisés, durant leur séjour dans la Provence ou l'Italie. L'une d'elles est la traduction incontestable d'une aubade provençale : elle offre la mesure, la disposition des rimes, la forme dialoguée de cette sorte de composition. Les personnages sont *l'Amant* et *la Guète;* le style en est si confus qu'il laisse percer la maladresse d'un trouvère qui ne se donne pas la peine de substituer les tournures françaises à celles des troubadours; mais le sujet n'en est pas moins gracieux et forme un des plus curieux spécimens des chants

provençaux transformés en chansons franco-normandes (1).

---

(1) Gaite de la tor!
Gardez entor
Les murs si deus nos voie
C'or sont à sejor,
Dame et seignor
Et lairron vont en proie.

(*La Gaite corne*)

— Hu et hu, et hu et hu,
Je l'ai veu,
La *jus* sos la coudroie ;
Hu et hu et hu et hu
A bien près l'occiroie

(*La dame à son amant*).

— D'un doux lais d'amor
De Blanchefor,
Compains vos chanteroie;
Ne fust la peor
Del *traitor*.
Cui je redotteroie
Hu et hu.....
— Compains en error
Sui, qu'en cest tor
Volentiers dormiroie.
— Naies pas peor
Voist à loisor
Qui aler vuet par voie
— Hu et hu et hu et hu.
— Or soit teu
Compains à ceste voie.
— Hu et hu et hu et hu
Bien ai s'eu
Que nous en aurons joie.

Il était naturel que, sous cette première influence des troubadours, les romans de *la Table Ronde* eussent subi certaines modifications dès le douzième siècle. Les trouvères empruntaient bien encore les noms des pairs de France et des compagnons d'Arthur pour construire leurs vastes compositions romanesques; mais tout ce que les traditions leur fournissaient de brutalité carlovingienne, de fanatisme armoricain disparaissait sous leur main réparatrice. Une certaine générosité chevaleresque remplaçait la violence; la dé-

---

(*La Gaite*).

— Ne sont pas plusor
Li robeor,
N'en a qu'un que je voie
Qui gist en la Flor
Sos covertor,
Cui nomer n'oseroie,
Hu et hu et hu et hu.
Cortois ameor,
Qui a sejor,
Gisez en chambre coie;
Naiez pas freor,
Que tresqu'à jor
Poes demener joie
— Hu et hu et hu et hu.

(*L'Amant à la Gaite*).

Gaite de la tor!
Ves mon retor.
De là où vos ooie.
D'amie et d'amor
A cestui jor :
Ai ce que plus amoie.
— Hu et hu et hu et hu
Pou ai-je eu
En la chambre joie.

votion chrétienne se substituait au fanatisme druidique; les mœurs devenaient plus douces, le luxe était plus recherché, le sentiment plus spiritualiste, le point d'honneur plus élevé. Le baron sanguinaire d'autrefois se faisait chevalier errant; il courait le monde à la poursuite des monstres et des oppresseurs; il délivrait les prisonniers, se faisait admirer des belles en exécutant, pour leur plaire, tous les exploits, toutes les folies que l'imagination pouvait concevoir. Chrétien de Troyes marche à la tête de ces rénovateurs. Son petit vers de huit pieds, en rendant le style plus clair, plus alerte, a donné de l'élégance à la

---

— Hu et hu et hu et hu
Trop m'a neu (nui),
L'aube qui me guerroie,
S'è salve l'onor
Au Creator
Estoit, tot tens vodroie,
Nuit feist del jor;
Jamais dolor
Ne pesance n'auroie.
Hu et hu et hu et hu
bien ai véu
De biauté la montjoie.
Hu et hu et hu et hu
C'est bien s'eu
Gaite a Dieu! tote voie.

Paulin Paris (*ibid*).

On remarquera la variété des rimes de cette pièce et leur habile disposition tout à fait conforme à la prosodie romane. Dans d'autres chansons du *Romancero*, les couplets sont composés de six ou sept vers monorimes, les deux vers du refrain seuls diffèrent quelquefois. Ajoutons que cette aubade pourrait bien n'avoir été traduite qu'au treizième siècle après l'exil des Albigeois.

description des paysages et des tournois. Ses aventures ne roulent pas exclusivement sur des faits de guerre : massacres, trahisons, défis; une extrême variété de récits, arrachant le sujet à la monotonie des batailles, en augmente l'attrait.

La galanterie provençale se glisse dans l'épopée comme elle a pénétré dans la chanson. Chrétien de Troyes ne manque pas une occasion de renchérir sur la donnée des traditions bretonnes, pour prodiguer les dissertations sentimentales ; il appelle l'amour une *vertu sublime* et le présente comme la sauvegarde de l'âme, de la bravoure, comme l'élément fondamental de la civilisation.

Jusqu'ici, cependant, quelques principes d'urbanité et de galanterie sont les seuls emprunts que les poëtes franco-normands aient faits à la poésie méridionale; les qualités essentielles des troubadours, la grâce, le trait incisif, l'observation, le bon sens, la gaieté railleuse, l'entrain dans le plaisir, leur sont étrangers. La prolixité, la monotonie, continuent à gâter les meilleures conceptions. L'uniformité des strophes monorimes, les surprises absurdes, les coups de théâtre impossibles fatiguent le lecteur et froissent sa raison. L'homme ne vit plus dans le monde réel, mais dans celui des chimères et des extravagances : tout est couleur fausse, sentiments contre nature, actions impossibles (1).

---

(1) Un poëte veut-il décrire l'armure d'Élie, comte de Saint-Gilles, proscrit par Louis le Débonnaire et réfugié dans les landes de Gascogne, il dira que sa lance est si longue et sa chaumière si petite, qu'il ne peut faire entrer l'arme dans son domicile; son épée elle-même ne peut en passer la porte,

Telle était la demi-initiation des esprits du nord de la Loire à la littérature des troubadours, lorsque les Provençaux, exilés de leur pays par la guerre des Albigeois, se répandirent dans l'Ile-de-France et principalement dans sa capitale. Le juste ressentiment des méridionaux ne s'adressait pas aux habitants de Paris ; la noblesse du Nord avait composé, alimenté l'armée de Simon de Montfort ; la bourgeoisie, celle de Paris surtout, n'avait pris aucune part à cette expédition sanguinaire ; nos rois eux-mêmes ne s'étaient pas montrés les persécuteurs des Provençaux. Philippe-Auguste avait cherché à modérer les violences des Croisés, Louis VIII n'était intervenu dans la querelle qu'à la fin de la lutte. Rien ne s'opposait donc à ce que les exilés méridionaux considérassent les Parisiens comme leurs amis.

Nous avons rappelé, à l'occasion des écoliers du treizième siècle, combien les gens du Midi avaient la parole incisive, la pantomime séduisante, l'assimilation ra-

---

il doit en raccourcir la lame de trois pieds, encore reste-t-elle plus longue que toutes celles du royaume. Un autre trouvère décrit-il le duel d'Olivier et de Roland, il fait durer le combat pendant plusieurs jours : à la fin du premier, les deux adversaires sont démontés, leurs chevaux gisent à leurs pieds, hachés à petits morceaux.

Quand les trouvères mettent Alexandre en scène, après l'avoir habillé à la mode chevaleresque, ils ne se contentent pas de prosterner le monde entier aux pieds de son trône, ils le transportent au plus haut des airs, où les oiseaux l'entourent et lui rendent hommage dans leurs gracieux gazouillements. Se trouvant un peu fatigué de l'extrême chaleur des champs aériens, Alexandre redescend au fond de la mer pour se rafraîchir et revient enfin sur la terre, dans une contrée où les femmes qu'on enterre en hiver renaissent au printemps, comme des oignons de dahlia ou de tulipe.

pide. Si les trouvères avaient exercé dans la Provence une influence incontestable, il était donc à supposer que les jongleurs et les troubadours prendraient une autorité plus considérable dans le pays des trouvères, que la poésie des *Gestes* serait plus profondément transformée par eux que ne l'avait été la poésie méridionale par les ménestrels de langue d'*Oui*. A dater de saint Louis, en effet, la poésie franco-normande se transforme; la partie lyrique, restée jusqu'alors dans l'enfance, car nous n'en connaissons que des fragments peu nombreux et grossiers, prend tout à coup une hardiesse, une variété de tons, qui reflètent évidemment le souffle des troubadours. La partie épique modifie ses procédés grammaticaux, son caractère, et passe du ton violent et féodal de la *Chanson de Gestes*, aux allures galantes et folâtres de *Jaufre* et de *Flamenca*. Nous arrivons au siècle de Guillaume de Loris, de Rutebeuf, de Thibault de Champagne.

Peu à peu le genre se généralise : Guerin, Jean de Conde, Baudouin, Jean de Boves, Adenez, rois de Cambrai, composent une pléiade qui a le bon esprit de conserver la clarté et la naïveté franco-normandes, et de prendre aux Provençaux la richesse de leurs procédés poétiques, aux Gascons leur joyeux entrain, aux Aquitains leur esprit satirique et leur bon sens.

C'est donc sous le règne de saint Louis que nous voyons à la fois la société méridionale éprouver la première décadence, et la société française, recueillant son héritage, montrer les qualités brillantes que sa bienfaitrice avait mises au jour. L'examen de cette renaissance du treizième et du quatorzième siècle nous montrera que si la langue provençale perdit alors le premier rang, l'esprit, le génie méridional conser-

vèrent toute leur puissance; ils ne firent que changer de lieu et d'enveloppe; ils passèrent du Midi au Nord, de la langue romane dans la langue française; il n'y eut pas extinction, mais déplacement et métamorphose. Le nord de la France reproduisit donc le phénomène dont l'Italie d'abord, le midi de la Gaule ensuite, avaient été les théâtres après la conquête de la Grèce et celle de la *province* romaine..... De même que les chanteurs ambulants avaient puissamment secondé l'invasion de l'esprit grec en Italie et celle de l'esprit latin en Gaule, de même les jongleurs provençaux devinrent les agents qui popularisèrent, dans les cours féodales et les communes du Nord, la littérature et le caractère du Midi. Ce fut par la chanson et la satire, en effet, que la poésie provençale pénétra d'abord dans l'Ile-de-France; et l'on ne peut mettre en doute que cette poésie légère ne fût à toutes les époques l'apanage des artistes ambulants. Dès que les poëtes lyriques et leur public purent établir la comparaison entre l'harmonie sonore des chants de langue d'*O* et la dureté sourde de ceux de langue d'*Oui*, les premiers furent plus recherchés que les seconds, absolument comme la musique italienne est préférée, de nos jours, à la musique française, chez tous les peuples européens.

La chanson joyeuse et satirique, se répandit donc au Nord avec d'autant plus de rapidité qu'elle arrivait du Midi, dans le léger bagage des bohémiens littéraires. Rien de sans façon et de gai, d'indépendant et de frondeur, comme l'artiste cosmopolite qui n'a rien à perdre et peut se venger impunément du fort en le tournant en ridicule.

Le jongleur est de tous les pays et pénètre dans tous les rangs de la société : jeune, beau garçon, élégant,

il est accueilli dans les castels et jusque dans les abbayes et les évêchés. Il chante des chansons érotiques chez ceux-là, des complaintes et des légendes chez ceux-ci; il égaye les repas de tous par des contes amusants et des récits d'aventures (1). Ses hôtes, satisfaits de son talent, le comblent d'argent, de riches habits et de chevaux.

Vieux, cassé, perdant la voix, il sent la générosité des grands se refroidir; ses beaux habits s'usent et ne sont plus renouvelés : honteux, il descend du château dans les carrefours et les bouges, se traîne à travers les villages en souliers troués, en pourpoint rapé, la viole derrière le cou, un bâton à la main (2).

Cette misère du jongleur, objet du dégoût des hautes classes, ne manque pas de séduction pour certaines âmes qui cherchent dans la misanthropie ou dans l'indé-

---

(1) « Pendant le dîner de la reine, dit Legrand, un prudhomme faisait des contes. » Philippe-Auguste admettait le poëte Hélinand à sa table pour entendre ses poésies. Souvent les valets de la chambre étaient chargés de raconter des historiettes pendant le dîner de leur maître.

(Legrand, t. Ier, p. 12.)

Le ménétrier et le jongleur servaient aussi d'intermédiaires galants et d'émissaires politiques. L'histoire nous montre fréquemment les seigneurs croisés envoyant leur ménestrel rapporter de leurs nouvelles en Europe, remettre des lettres importantes à leur dame ou à leurs vassaux.

(2) L'auteur du fabliau d'*Étula* se plaint que, de son temps, on peut suer sang et eau à composer de jolis contes, sans trouver personne qui prête attention au trouvère ou le récompense de sa peine. La générosité est morte, plus de présents, dès-lors plus de fabliers; aussi l'homme oublie-t-il de rire et la gaicté est bannie de ce monde.

(Legrand, t. III, p. 390.)

pendance de la vie errante des compensations aux rigueurs de la fortune. Le peuple ne refuse pas sa sympathie à ces déshérités de l'état social. Il fait un excellent accueil aux exilés provençaux si malheureux et toujours amusants. Dans toutes les parties de la France, le populaire a du sang gaulois dans les veines, de la verve gauloise dans le cerveau; il a appris avec horreur les cruautés commises par les Croisés franco-bourguignons contre les malheureux Albigeois; il tient à protester contre ces nouvelles violences d'une aristocratie qui lui fait sentir aussi la pesanteur de son despotisme.

La masse de la population aimait donc, à plus d'un titre, les jongleurs provençaux; maint rimeur du Nord trouva de bon goût d'imiter à la fois leur fier vagabondage, leur misère joyeuse, se moquant de tout. Le *ménestrel* renonça même volontiers à son nom pour prendre celui de *jongleur*..... Ne nous plaignons pas trop de cette détresse des rimeurs et des fabliers; Esope ne tourna-t-il pas la roue, et Phèdre n'était-il pas esclave chez Auguste. Ce fut assurément à leur pratique de la vie réelle et laborieuse, à leur lutte contre la tyrannie des grands, qu'ils durent la majeure partie de leur naïveté charmante et de leur rare bon sens. Rutebeuf, un de nos plus célèbres trouvères-ménétriers, met une certaine vanité à se représenter *bâillant de faim*, *toussant de froid*, frappant en vain à la porte des châteaux (1) et se traînant à pied, quand son unique

(1) N'uns ne me tent, n'uns ne me baille,
Je tous de froid, de faim je baaille,
Dont je suis mors et maubaillliz

ɜval s'est estropié dans l'encombrement d'un tour-. La fortune ne lui épargne aucune de ses ri-ɜurs : elle lui a donné pour femme une mégère vieille laide, qui le maltraite quand il rentre la bourse e (1) ; il perd son bon œil droit dans un dernier as-t de la misère et apprend ainsi aux Parisiens, par ːemple de sa vie, quelles durent *être les tristesses exilés de Troie.*

Ɔn comprend sans peine, il est vrai, que les grands ʒneurs, les prélats surtout, ne répondent pas aux ·pliques du rimeur en détresse avec un généreux pressement. Rutebeuf ne se contente pas d'em-

---

Je suis sans coutes e sans liz,
N' a si pauvre jusqu'à Senliz.
ɩutebeuf, édition Jubinal, t. I, p. 6.)

(1) Tel fame ai prise
Que nus fors moi n'aime ne prise;
Et sestoit povre et entreprise
Quand je la pris
A ci mariage de pris
C'or sui povret et entrepris
Aussi comme elle;
Et si n'est pas gente ni bele
50 ans a eu s'esmèle,
S'est maigre et sèche,
N'ai pas paor qu'elle me trèche.
Despuis que fu nez en la grèche
Diex de Marie
Ne fu mès tele espouserie.....
Car *talent* ai, n'en dotez mie,
De r'aler à ma mesmie ;
Quand g'y voits borse desgarnie,
Ma fame ne me rit mie...

s plaintes se poursuivent longtemps encore sur le même

prunter aux jongleurs provençaux leurs chansons d'amour et leur vagabondage, il leur prend surtout leur verve et leur audace frondeuse. Il se montre tellement irrité contre les prêtres, les *papelards* et les *béguins*, qu'on le prendrait pour un Provençal échappé des bûchers de Carcassonne ou de Toulouse, qui chante en langue d'*Oui*, afin de pouvoir se mieux venger des persécuteurs de son pays. Ses satires ont toute la hardiesse de celles des libres penseurs albigeois; on dirait que les âmes de *Figuièra*, de *Carbonnel* et de *Pierre Cardinal* sont passées dans la sienne. Sa première profession de foi est une énumération des vices et des travers de tous les Ordres séculiers et réguliers de son temps (1).

Dans le *Testament de l'âne*, très-mordante satire des legs pies, il montre un pauvre roussin, achetant par bonne donation le privilége d'être honorablement enseveli dans un cimetière, avec l'approbation de l'évêque. Ailleurs, certain *moine sacristain* enlève la femme d'un chevalier et n'en sauve pas moins sa ré-

(1) Chanone séculer mainnent très bone vie,
Chacun a son hostel, son leu et sa mainie,
Et s'en i a de tex qui ont grand signorie,
Qui joie font por amis et assez por amie.....
En l'ordre des noirs moines sont a ço atorné.
Il soloient d'ici querre, mais ils sont restorné
Ne dius n'en trouve nul, car ils sont destorné,
Mult de bien soloient faire, mais ils en sont lassé.. ..
Molt mainnent bone vie béguines et béguins
Avec eux ne rendisse, ennuit u le matin,
Mais ja ne croira ja glouton de les bon vin,
Ne géline, ne coq, ne chat avec sain.

(*Complainte de la Sainte-Eglise.*)

ation de saint homme, grâce à la protection de la rge. Il ne se contente pas d'attaquer vigoureuse- nt les gens d'Église, il lance des railleries contre le ne lui-même : l'Enfer et le Paradis excitent sa verve licieuse ; il a, pour faire passer les âmes de ce nde dans l'autre, des moyens d'un cynisme sans mple(1) ; il cherche *la Voie du Ciel* de façon à scan- iser les chrétiens les moins exaltés. Envoie-t-on en l des frondeurs de son école, pour leurs opinions igieuses et leurs démêlés avec les Dominicains, il nd leur défense avec courage et trouve des accents ne éloquence que Voltaire pourra imiter dans sa *fense de Calas et de Vanini* (2).

---

(1) Voir ledit *dou vilain.*

(2) Oiez prélat et prince et roi,
La desreson et le desroi
C'on a fet à mestre Guillaume,
L'en l'a banni de cest roiaume,
A tel tort ne morut mes home
Qui escille homme sans raison,
Je dis que diex vit et règne,
Le doit exillier de son règne.
Qui droit refuse, guerre quiert,
Et mestre Guillaume requiert
Droit et reson sans guerre avoir,
Prélat, je vous fais à savoir
Que tuit en estes avilies.
Mestre Guillaume ont escillie
Ou li rois ou li apostoles. (t. I, p. 71.)

Se cil devant Dieu lui demande
Je ne respond pas de l'amende.
Li sans Abel requist justice
Quant sa personne fut ocise,
Por ce que vous veez a plain

A quoi donc a servi la guerre des Albigeois, puisque le zèle des Dominicains, la vigilance de l'inquisition de Toulouse, n'ont pu empêcher la hardiesse des troubadours de se propager dans les domaines de saint Louis? Rutebeuf est un de leurs héritiers les plus directs; peut-être même a-t-il de leur sang dans les veines! Son nom n'avait pas, à l'origine, l'orthographe franco-normande que nous lui avons donnée; mais celle tout à fait méridionale de *Rutebues*, *Rustebues* qu'il prend lui-même, et dont la seconde syllabe signifie bouvier. S'il n'est pas né au sud de la Loire, il pourrait bien du moins être le fils de quelque jongleur ou de quelque troubadour (1). Il a d'ailleurs eu de longues relations avec les gens du Midi à son retour d'une croisade; il nous apprend, dans son *Dit de Lerberie*, qu'il a séjourné dans la Morée, à Salerne, à Burienne (près de Sienne), à Byterne (Vi-

---

Que je n'ai pas tort, si le plain.
Et que ce soit sans jugement
Qu'il sueffre cest escillement,
Je le vous monstre a iex volans,
Où droitz est torts et voirs nolants.
Bien avez oi la descorde
(Ne convient pas que la recorde)
Qui a duré tant longuement
(Sept ans tos plain entièrement)
Entre la gent saint Dominique
Et cels qui lisent la logique. (t. I, p. 73.)

(1) Le poëte Adenez, qui vivait sous Philippe le Hardi, porte un nom plus méridional encore; il doit être rangé parmi les troubadours exilés qui profitèrent de leurs heureuses aptitudes, pour apprendre la langue de l'Ile de France et en faire usage.

erbe). La Pouille, la Calabre, la Sicile, lui sont fami-
ières (1).

S'il a tr attentivement exploré les richesses bota-
ontrées, de manière à faire une collec-
icinales qui laisse bien loin en
rri e *Ferabras*, n'est-il pas probable
u'il a die ieusement encore les chants
recs, latins, osq liens et romans. Son fran-
ais se ressent évidemment de cette influence; il ren-
erme bon nombre de mots italiens et provençaux.
lous citerons *eré* (était), *dou* (du), *borde* (ferme),
ignor, *signorie* (2).

Rutebeuf n'est pas seul à se plaindre de sa misère
ivec une complaisance misanthropique; Colin Musset,
utre vielleur chansonnier du treizième siècle, rime de
ongues complaintes sur sa pauvreté (3). De nombreux
ompagnons de *ménestrandie* suivent aussi Rutebeuf
lans la carrière du frondeur peu dévot, sans s'in-
quiéter des ordonnances de saint Louis.

---

(1) Si m'en reving par la Morée,
Où j'ai fait mout grand démorée
Et par Salerne,
Par Burienne et par Byterne,
En Pouille, en Calabre, à Palerme.

(2) Mult fu a malaise la mère
Qu'il ne savoit où sa fille *ère*......

Or n'ai ne *borde* ne maison.

(3) Sire quens, j'ai viélé
Devant vos en vostre ostel;
Si ne m'avez rien donné
Ne mes gages acquitez
C'est vilainie:
Foi que doi sainte Marie,

Un trouvère inconnu paraphrase *la Voie du Paradis*. Le roi de Cambrai, sous prétexte de venger la religion de ceux qui l'offensent, publie une verte satire contre tous les ordres monastiques, les clercs de Paris et les évêques (1). Un autre, dans la *Bataille des sept Ars*, tourne en ridicule l'Université, accusant les théologiens de s'enivrer, les chirurgiens et les médecins de vendre trop cher leurs médicaments, les mathématiciens de surcharger leurs démonstrations de subdivisions ridicules.... Les professeurs de musique de logique et de grammaire ne sont pas traités avec plus d'indulgence.

Hues d'Oisy, de la Ferté, ne nous a laissé que trois chansons; mais elles flagellent vigoureusement Blanche

---

Ensi ne vos sieurré-je mie !
M'aumosnière est mal garnie,
Et ma male mal farcie.

Parfois cette misère conduit le jongleur à un niveau singulièrement bas de l'échelle sociale; le successeur des histrions romains ajoute aux produits de son art celui du jeu et autres industries honteuses. Le fabliau du *Curé et des Deux Ribauds* nous montre deux ménétriers, les plus audacieux ribauds du monde, passant leur vie à jouer aux dés (Legrand d'Aussy, t. III, p. 133). Rutebeuf lui-même, ce prince de la ménestrandie, dut une partie de sa pauvreté à cette passion malheureuse.

(1) Voir ces deux pièces dans Rutebeuf, édition Jubinal, t. II, p. 227; t. I, p. 441.—Ces trouvères emploient aussi des mots évidemment empruntés au roman du midi de la France: *escharbot*, sobriquet du diable, a la physionomie bien gasconne et pourrait bien venir de *eschar, échar*, buissons de ronces, d'épines, ou de *écharpa*, déchirer, mettre en pièces; *arrumaire*, tour de passe-passe, est également d'origine romane.

de Castille, son ami Thibault de Champagne et le jeune roi Louis IX.

Ne soyons pas trop surpris de la hardiesse des jongleurs et des ménétriers : ces enfants de l'art se montrent d'autant plus libres d'esprit, qu'ils ne sont attachés à aucun point du sol et ne relèvent d'aucune autorité. Le poëte du moyen âge n'a pas à subir les exigences et les craintes d'un éditeur patenté ; il se publie lui-même en plein air ; le délit, s'il y en a, ne laisse pas de traces ; il échappe à l'appréciation de la police. Le bureau du colportage n'est pas inventé. Chaque ville, chaque castel forme d'ailleurs un petit État dans l'État, un boulevard d'indépendance en guerre ouverte avec ceux qui l'entourent. Le poëte libre penseur y trouve un asile contre ses ennemis. Moyennant quelques mots d'un exorde flatteur, il fait aisément croire au duc de Bourgogne ou au comte de la Marche que ses satires contre la noblesse ne s'adressent qu'au duc d'Orléans ou au duc de Normandie. Il persuade à l'évêque de Sens ou à l'abbé de Cîteaux que ses facéties contre les prêtres et les religieux ne concernent que les prélats d'Italie ou de Provence, les moines de Gascogne ou des Pays-Bas. Chez les grands seigneurs, il se moque des ridicules de la bourgeoisie; chez les prévôts et les échevins, de la morgue des barons et des vicomtes. Grâce à la jalousie, à l'état de guerre qui tiennent toutes les classes de la société sur le qui vive, le plus hardi critique trouve toujours chez un des mille barons, des cent évêques, des mille conseils de ville, une protection propre à raffermir cette indépendance d'esprit, qui nous confond lorsque nous lisons les écrits du moyen âge, et dont la moindre conséquence serait aujourd'hui de

faire confisquer l'œuvre, interdire la représentation et emprisonner l'auteur. Aussi peut-on assurer que le moyen âge, si injustement dénigré pour la tyrannie des uns et le servilisme des autres, fut au contraire l'époque la plus audacieuse de la pensée humaine : cette audace se produisit avec un tel éclat dans les républiques italiennes, qu'il n'est plus possible d'en douter en ce qui concerne cette nation. Il serait temps de reconnaître que ce spectacle se répétait dans plusieurs parties de l'Europe et principalement en France.

Les troubadours proscrits et les jongleurs ambulants ne furent pas seuls à introduire l'esprit et le caractère national dans la littérature française ; d'illustres seigneurs, venus dans le Midi à la suite de Louis VIII et de Louis IX, coopérèrent puissamment à cette expansion. S'étant mis en communication avec les troubadours dans leur propre pays, ils se pénétrèrent de l'harmonie de leur langue, de la richesse de leur prosodie, de leurs aptitudes, et montèrent sur ce ton la lyre franco-normande. Ainsi, par un système de compensation assez fréquent dans l'histoire, les Provençaux, vaincus dans le domaine religieux et politique, prenaient une éclatante revanche dans celui des lettres et de la civilisation : leurs vainqueurs eux-mêmes les aidaient à étendre sur d'autres régions l'autorité de leurs mœurs et de leur caractère.

Thibault de Champagne prit place à la tête de ces imitateurs. Après avoir porté les armes dans la Provence à côté de Louis VIII, en 1226, il se sentit subjugué par l'attrait de la poésie méridionale et il entreprit

d'en imposer l'esprit et la forme aux chants de langue d'*Oui*. Lui-même nous en fait l'aveu dans ces vers pleins de charme:

Au revenir que je fis de Provence,
S'émut mon cœur, un petit, de chanter:
Quand j'approchois de la terre de France
Où celle maint que ne puis oublier.

Il ne fut pas seul à prendre leçon de poésie dans le pays des troubadours: le voyage de la Provence était alors à la mode parmi les poëtes, comme ceux d'Athènes et de Rome le sont de nos jours parmi les artistes. Perrin d'Angecort, qui dédia ses chansons à Charles d'Anjou, dit dans l'une d'elles:

Quant parti suis de Provence,
Et du temps félon,
Ai voloir que recommence
Novelle chanson.

Quant à Thibault, ses relations avec les poëtes du Midi remontaient plus haut que son excursion du côté d'Avignon et de Toulouse. Fils de la reine Blanche de Navarre, et né en 1201, il appartenait par les femmes à cette Espagne du Nord pour laquelle le dialecte catalan ou provençal était la langue aristocratique et littéraire, témoin les poëmes de *la Cansos de la Croxada* et de *la Guerra civil de Pamplona*. Appelé au trône de Navarre en 1234, après la mort de Sanche le Sage, son grand-père, il vint à Pampelune nouer des relations plus intimes avec les rimeurs du Midi, et dut assurément connaître l'exilé toulousain Guilhem Aneliers, dont nous nous sommes occupé déjà.

Thibault de Champagne appartient conséquemment au pays des troubadours par sa naissance et ses traditions de famille; il ne se sépare des poëtes romans que par la langue d'*Oui*, qui lui a été apprise à la cour de Philippe-Auguste où il a passé sa jeunesse. Ne soyons donc pas étonnés si ses *Chansons* exhalent un esprit et des allures tout méridionaux... C'est lui qui supprime définitivement les longues strophes monorimes et y substitue les petits couplets à rimes masculines et féminines, telles que les avait arrêtées l'art poétique du Gai Savoir. C'est lui qui donne à ses pastorelles et à ses ballades une galanterie tantôt badine, tantôt sérieuse, où perce à chaque vers l'influence des Cours d'amour.

Se plaint-il des rigueurs de sa dame, des blessures que lui font les dards de ses yeux, son ressentiment est tout confit de tendresse, si bien qu'il ne sait lui-même s'il aime ou s'il hait (1). Souvent timide et discret comme un *fegnayre* aquitain, il cache soigneusement le nom de sa mie et veut sérieusement mourir pour se soustraire à la douleur d'un sentiment méconnu : on croirait lire

---

(1) Les douces doulors
Et les maux plaisants,
Qui viennent d'amors
Sont dols et cuisants.
Et qui fait fol hardement,
A paines aura secors,
J'en fis un dont la pavors
Me tient au cors que je sans.

Imitation des vers de Folquel de Marseille, rapportés p. 147.

les plaintes de Hugues Brunec, de Pierre Rogiers ou de Bernard de Ventadour (1).

De même qu'Arnaud de Marveil et Raimbaud d'Orange n'osaient pas déclarer leur passion à leur dame (2), de même Thibault demeure frappé d'admiration et de respect à la vue de celle qu'il adore (3); il essaye de la faire connaître en décrivant sa beauté, mais il se garde bien de dire son nom (4).

---

(1) Amour ainsi a torné mon affaire
Qu'aimer ne l'ose et ne m'en peux retraire,
Ainsi le veut amour, ne sais comment,
Qu'un peu la hais trop amoureusement.

(2) Mourir me faut amoureux en chantant,
En chantant veux ma douleur découvrir.
Quant j'ai perdu ce que plus désiroie.
Las! je ne sais que puisse devenir,
Et la mort est ce dont j'espère joie.
Il me faudra à tel doulor languir
Quand je ne puis ni veoir ni ouir
Le bel objet à qui je m'attendoie.

Voir plus haut, p. 156 et 157.

(3) Celle que j'aime est de tel seignorie,
Que sa beauté me fit outrequider;
Quand je la vois, je ne sais que je die.
Si suis surpris que ne l'ose nommer.....

Aucune fois je l'ai vue
En songe tout à loisir;
Lors je pleurois tendrement.
Oh! je voudrois en dormant
Écouler ainsi ma vie!

(4) Moult me sus bien épendre et allumer
A son accueil, à son naissant sourire.
Qui l'entendroit si doucement parler

Thibault imite les Provençaux avec amour ; il traduit, et prend successivement la forme de toutes leurs compositions. Tantôt il chante la fidélité d'une bergère qui repousse vigoureusement les sollicitations d'un chevalier *cherchant joie de chambre en pâturage* (1) ; tantôt il imite une *pastorella* de Cercamons ou de Gevaudan le Vieux : il a toute la malice de ces coureurs d'aventures dans la pièce où la bergère finit par s'attendrir sur cette naïveté charmante :

Ne le dites pas à la gent.

Parfois il se lance dans les subtilités des tensons et

Sans de son cœur penser être le sire ?
Par Dieu ! amour, je puis bien vous le dire,
Il vous fait bon servir et honorer,
Mais aisément on peut s'y trop fier.

(Voir les vers d'Arnaud de Marveil, p. 146.)

(1) L'autre ier par la matinée,
Entre un *bos* et un vergier,
Une pastore ai trovée,
Chantant pour soi envoisier;
Et disoit un son premier
Chi me tient li maus d'amor;
Tantost cele part m'entor,
Ke je l'oi desraisnier :
Si li dis sans delaier,
Belle diex vous doint bon jor.

Belle vostre amor vous quier
Saurez de moi riche ator.
Elle repond *trecheor*
Sont mais trop li chevalier.
Miex aim Perrin mon bergier
Ke riche hom menteor.

(Chanson XL. La précédente est du même caractère.)

cherche à résoudre avec son ami Bauduin des difficultés galantes de la force de celles-ci : « Que doit-on faire lorsqu'une belle vous promet ses bontés à condition qu'on la portera soi-même dans sa chambre?... Le quel des deux amants est le plus digne de louange, celui qui recherche une dame pour son mérite, sa politesse, ou celui qui ne considère que sa beauté?... (1) Quand une femme accorde un rendez-vous, est-ce sa bouche ou ses pieds qu'un amant doit baiser tout d'abord? » (2). L'action des troubadours est tellement directe, immédiate sur Thibault de Champagne, qu'il est impossible de ne pas faire remonter jusqu'à eux l'heureuse transformation opérée par cet aimable poëte dans la poésie franco-normande..... Désireux de faire de nombreux emprunts à la langue romane (3), il introduit dans son

---

(1) Bauduin, il sont dui amant,
Qui aiment de cuer sans trichier,
Une pucelle de jouent;
Li que'lx la doit miex desraignier?
Li uns laime por ses valors,
Et por sa cortoisie ensi;
Li autres l'aime par amors;
Por la grand beauté k'est en li.

(2) Et li mande, ke parler veigne à li
Tout pour sa volonté faire·
Ke fera-t-il tout, avant pour li plaire,
Quant li dira, *beaux ami bien vegniez*;
Baisera-il ou sa bouce, ou ses piés?

(3) Voici quelques-uns des mots que ce poëte et plusieurs de ses contemporains essayent de faire passer dans la langue française.

Bos, bois; *eskapé*, du gascon *escapa*, fuir, échapper.

Et eskapè li sui sans perdre vie.
(Chanson LX.)

style une foule de ses mots qu'il n'essaye pas même de franciser; il se dépouille si habilement enfin de la lourdeur, de la monotonie grossière des anciennes traditions, qu'un critique a pu dire : « On est étonné des progrès que l'esprit français a déjà accomplis dans cet écrivain. Chez lui le bon sens n'est pas seulement naïf, il va quelquefois jusqu'à la délicatesse de la pensée ; il s'élève jusqu'aux idées générales et les exprime avec une justesse surprenante. Véritable fondateur de la poésie française, il écrit au treizième siècle des vers qui annoncent l'essor rapide qu'elle prendra

---

Abricon, *bricon*, du gascon *brico*, rien, *bricon*, un petit rien. *Ades*, mot gascon, incontinent il n'y a qu'un instant. *Anel*, anneau. *Angel*, ange. *Barat*, fosse, obstacle, barrière, trappe, piége. *Batel*, bateau. *Bon estre*, bien-être, commodité de la vie, aisance. *Botès*, de *bouta*, placé, mis en quelque endroit. *Jus*, là-haut, quelquefois en bas. *Cajus*, idem, d'où est venu *cagé*, tomber, *cajut*, tombé, *chajus*, idem. *Carole*, danse, divertissement. *Cop*, coup. *Demorer*, de *demoura*, rester, demeurer. *Dou*, du. *Dru*, ami. *Engarbarder*, embarrasser, entraver. *Gagnon*, de *cagnon*, chien, petit chien. *Garésou*, guérison, de *gari*, guérir. *James*, jamais. *Jou*, moi, je. *Jouent*, jeune. *Mautalant*, de *mautalen*, mauvaise humeur. *Mes*, mais. *Mes*, miens. *Oisel*, oiseau. *Ort*, sale. *Pastore*, de *pastouro*, bergère.

Au doux mois de mai joli
Joer m'en alai,
Une *pastore* oi
Qui criait ahai;
Laisse que ferai,
Se j'ai perdu mon ami
James n'aimerai
Home de mes gay.

(Anonyme.)

Plaige, caution. *Querre*, chercher. *Rakata*, de *récatta*, recueillir, mettre en lieu sûr. *Solas*, soulagement, consolation.

deux siècles plus tard, et donne un avant-goût de Marot et de Régnier. »

L'influence de Thibault fut d'autant plus grande qu'avec lui la poésie française, jusqu'alors l'apanage des *clercs lisant* et des bourgeois, montait sur le trône et s'ennoblissait de tout l'éclat de la couronne royale. Les trouvères franco-normands avaient rarement manié l'épée d'une main, la plume de l'autre. A partir de Thibault, la noblesse du Nord, les princes eux-mêmes s'honorèrent de cultiver la littérature comme l'avaient fait les seigneurs provençaux et les rois catalans (1). Charles d'Anjou, frère de saint Louis, roi de Sicile, si malheureusement mêlé à la mort de l'infortuné Conradin, apprit à chanter au contact des rimeurs italiens, et nous a laissé une chanson (2) qui témoigne de son estime des lettres, si ce n'est de son génie poétique.

Tous nos trouvères du treizième siècle ne subirent pas cependant au même degré l'influence des troubadours. La tendre Marie de France, obligée de fuir

---

(1) Auboins de Sezanne, contemporain de Thibault et Champenois comme lui, nous a laissé une chanson délicieuse, véritable chef-d'œuvre de philosophie conjugale et de maligne plaisanterie (Voir Paulin Pâris, *romancero français*). — Legrand d'Ausy met au nombre des chevaliers poëtes: Robert de Marberoles, Pierre de Craon, Hugues de Bersy, Gilles de Viviers, Gace Brustez; Jean Bretel, Renaut de Sabeuil, Guil, Viaux, Robert de Mauvoisin, Gautier Dargies, Thibaud le Blason, Thierry de Soissons, le vidame de Chartres, le duc de Brabant, Pierre Mauclerc, le duc de Bretagne et le comte de la Marche.

(T. III, p. 279.)

(2) Paulin Pâris, *le Romancero français.*

lui avaient fait comprendre du regard et du sourire; mais il dédaignait leurs avances et persistait à rester indifférent. La chose était si étrange que personne ne pouvait la concevoir ; on craignait que l'amour ne se vengeât cruellement du coupable. La Providence vint heureusement à son secours ; elle fit un miracle tout exprès pour le retirer du mauvais pas où il s'engageait. Un jour, dans une partie de chasse, il blesse une biche et se blesse lui-même ; la biche, prenant la parole, prophétise « qu'il ressentira autant de douleurs qu'il en a fait éprouver aux femmes et qu'il n'obtiendra sa guérison que lorsqu'une *mie* aura supporté pour lui de telles souffrances qu'elles exciteront la surprise des amants de tous les âges. Gugemer trouve en effet une dame qui lui accorde mille bontés ; un mari jaloux se permet de contrarier le cours de leur rendez-vous ; ce n'est qu'après une douloureuse séparation, lorsque la dame a gémi plusieurs années sous la tyrannie conjugale, que l'amour rejoint enfin les amants et les dédommage de ce qu'ils ont souffert.

Les troubadours n'ignorèrent pas complétement la mélancolie qu'inspire la tendresse malheureuse ; mais ils ne descendirent pas jusqu'à la douleur aiguë, jusqu'au dénoûment dramatique. Les infortunes des amants n'étaient pour eux qu'un moyen d'aiguillonner le désir, de rendre la félicité plus complète ; tout finissait au mieux dans le meilleur des mondes possibles : Aucassin épousait Nicolette et les deux amants terminaient leur vie dans la joie. *Grisellidis*, si cruellement éprouvée par son mari, retrouvait enfin son affection et la félicité conjugale.

Les Bretons aimaient à pénétrer plus profondément dans les calamités de la vie : au lieu d'aboutir unifor-

mément au bonheur par un chemin semé de quelque tristesse, ils arrivaient souvent à la mort par un sentier rempli de larmes et de sanglots. Les troubadours en un mot furent les créateurs de la comédie sentimentale, comme ils avaient été ceux du roman héroï-comique; les Bretons et les Allemands furent les créateurs du drame lugubre.

La douce et mélancolique Marie subit alternativement l'influence de ces deux écoles; elle reste néanmoins plus fidèle au caractère breton. Plongée dans la religion de l'amour sentimental et profond, elle se ferait scrupule d'interrompre le ton élégiaque de ses lais par le sourire, les plaisanteries, les observations satyriques dont les troubadours parsemaient leurs tensons et leurs contes; elle soupire, elle aime, elle souffre; elle se complait dans les langueurs que soulage de temps à autre le don d'*amoureux merci*. Quant au dénoûment de ses épisodes, il est tantôt sanglant et funèbre à la manière bretonne, tantôt heureux et réparateur à la manière romane. Nous savons combien la fin des *Deux Amants* est lamentable; celle d'*Equitan* l'est encore davantage. Le jeune roi et sa maîtresse passent du lit d'amour dans la chaudière d'eau bouillante où le mari les fait plonger. Dans le lai de *Bisclavaret*, l'épouse infidèle et son complice sont chassés du royaume et mettent au monde de petits monstres sans nez; *Ivenek* voit assassiner l'amant de sa mère, et celle-ci mourir de douleur sur son tombeau; il venge ce double malheur en fendant la tête du meurtrier de son père. Le lai des *Chaitivet* a des péripéties presque aussi tristes : sur quatre chevaliers qui font leur cour à la même dame, trois tombent morts dans un tournois, le quatrième est gravement blessé et

trouve la dame tellement attristée par la destinée de ses rivaux qu'il ne lui reste plus qu'à désirer aussi la mort.

Les autres lais de Marie se terminent d'une façon plus conforme à la donnée des troubadours; ceux de *Lanval*, du *Frêne*, du *Chèvrefeuille*, d'*Eliduc*, de *Graelend* et de *l'Epine*, nous montrent les amoureux traversant le chemin périlleux de la vie et arrivant au paradis terrestre des *cœurs enflammés*... Une des plus charmantes compositions de Marie de France, intitulée *le Rossignol*, rappelle même si fidèlement le caractère et la forme des *aubades* provençales, qu'il est impossible de ne pas la considérer comme la traduction d'un chant des bords de la Méditerranée. Il est probable toutefois qu'il passa du provençal dans la langue bretonne avant d'être traduit en franco-normard. M. de la Villemarqué a trouvé dans les chants populaires de la Bretagne le texte sur lequel Marie dut écrire son lai (1). Rien de plus facile à comprendre

---

(1) La jeune épouse de Saint-Malo pleurait, hier à sa fenêtre élevée :

— Hélas! hélas! je suis perdue! mon pauvre rossignol est tué!

— Dites-moi, ma nouvelle épouse, pourquoi donc vous levez-vous si souvent,

Si souvent d'auprès de moi, au milieu de la nuit, de votre lit,

Nu-tête et nu-pieds? Pourquoi vous levez-vous ainsi?

— Si je me lève ainsi, cher époux, au milieu de la nuit, de mon lit,

C'est que j'aime à voir, tenez, les grands vaisseaux aller et venir.

— Ce n'est sûrement pas pour un vaisseau que vous allez si souvent à la fenêtre;

d'ailleurs que l'introduction d'une aubade méridionale dans la langue bretonne; les seigneurs armoricains, nous l'avons déjà vu, étaient allés en assez grand nombre grossir les rangs des croisés de Simon de Montfort; ils purent rapporter au retour l'aubade du *Rossignol*, dont le ton mélancolique convenait à leur caractère, comme Thibault de Champagne en rapporta plus d'une de ses poésies galantes. Cette origine du *Rossignol* nous semble d'autant plus probable

---

Ce n'est point pour un vaisseau, ni pour deux, ni pour trois,
Ce n'est point pour les regarder, non plus que la lune et les étoiles.
Madame, dites-le-moi, pourquoi chaque nuit vous levez-vous?
— Je me lève pour aller regarder mon petit enfant dans son berceau.
— Ce n'est pas davantage pour regarder dormir un enfant,
Ce ne sont point des contes qu'il me faut : pourquoi vous levez-vous ainsi?
— Mon vieux petit homme, ne vous fâchez pas, je vais vous dire la vérité :
C'est un rossignol que j'entends chanter toutes les nuits dans le jardin, sur un rosier;
C'est un rossignol que j'entends toutes les nuits; il chante gaiement, il chante si doucement;
Il chante si doucement, si merveilleusement, si harmonieusement, toutes les nuits, toutes les nuits, lorsque la mer s'apaise!
Quand le vieux seigneur l'entendit, il réfléchit au fond de son cœur;
Quand le vieux seigneur l'entendit, il se parla ainsi à lui-même :
— Que ce soit vrai, ou que ce soit faux, le rossignol sera pris!

que cette pièce est seule de ce genre dans la collection des chants populaires, et contraste, par la grâce de ses détails et la raillerie mêlée à la tendresse, avec le ton belliqueux, mélancolique ou lugubre des autres chants bretons.

Mais quittons les traditions littéraires de cette partie de la France pour reprendre l'étude de l'influence générale exercée par les troubadours sur les poëtes franco-normands.

Le lendemain matin, en se levant, il alla trouver le jardinier.

— Bon jardinier, écoutez-moi, il y a une chose qui me donne du souci :

Il y a dans le clos un rossignol qui ne fait que chanter, la nuit;

Qui ne fait, toute la nuit, que chanter, si bien qu'il me réveille.

Si tu l'as pris ce soir, je te donnerai un sou d'or.

Le jardinier, l'ayant écouté, tendit un lacet dans le jardin;

Et il prit un rossignol, et il le porta à son seigneur ;

Et le seigneur, quand il le tint, se mit à rire de tout son cœur,

Et il l'étouffa, et le jeta dans le blanc giron de la pauvre dame.

— Tenez, tenez, ma jeune épouse, voici votre joli rossignol ;

C'est pour vous que je l'ai attrapé, je suppose, ma belle, qu'il vous fera plaisir.

En apprenant la nouvelle, le jeune servant d'amour de la dame disait bien tristement :

— Nous voilà pris, ma douce amie et moi, nous ne pourrons plus nous voir,

Au clair de la lune, à la fenêtre, selon notre habitude. — (*Chants populaires de la Bretagne*, t. I, p. 247.)

[illegible] sentences et [illegible]

[illegible] donne [illegible] galante en [illegible] quelques [illegible]

[illegible] le cerveau rempli [illegible] un rêve qui [illegible] dans un jardin [illegible] lui ouvre [illegible] les portraits [illegible] : *Heine* et [illegible]

[illegible] sur quels murs [illegible] être appliquées. Par le moyen [illegible]

élonie, *Avarice* et *Vilenie*, *Envie* et *Convoitise*, *Vieil-sse* et *Tristesse*, *Papelardise* et *Pauvreté*. Le songeur écrit longuement la charmante propriété du *bache-* • *Déduit* : les oiseaux remplissent les vergers du bruit

---

ne nous a pas transmis de vergers ou jardins de cette ›oque. Nous nous trompons, la petite ville de Tafailla, dans . Navarre, a conservé le palais et les jardins du roi Charles Noble, construit vers 1410. On y remarque un premier arterre quadrangulaire, de la grandeur de la cour du Palais-oyal à Paris, et un jardin proprement dit, également qua-rangulaire et aussi grand que le jardin du Palais-Royal. Ces eux de plaisance avaient tout l'appareil militaire de places 'armes; ils sont entourés de remparts formidables et hérissés e tours carrées. C'était sous la protection de cette en-einte que les Lenôtres du quinzième siècle avaient conduit es eaux par des aqueducs, établi des fontaines et des jets 'eau au-dessus d'élégantes arcades ogivales surmontées de inacles. Ils avaient ménagé des lieux de repos à voûtes de hapelle au rez-de-chaussée des tours, avec parois ornées de riques vernies, siéges de pierre, etc. L'objet le plus digne 'attention est une salle d'été sans toiture, composée d'une nceinte d'arcades surbaissées, ornées de pyramidelles et de inacles, salle de conversation et de danse, plus petite de moi-é que la magnifique rotonde du parc de Versailles, et qui ıt au style ogival, ce que la merveille de Louis XIV fut à celui u dix-septième siècle. Rétablissons dans ces curieux jar-ins des rois de Navarre les massifs de roses et de jasmins, e romarin et de laurier qu'ils ont perdus, les treilles et les ca-inets de verdure, les gazons et les massifs, les bassins et les ontaines que les jardiniers n'y entretiennent plus, et nous au-ons, croyons-nous, une image exacte des lieux où Guillaume e Loris a placé les peintures murales, les cabinets et les ergers, les belles dames endormies et éveillées, les portes 'entrée et de sortie, les surveillants jaloux, les guichetiers nexorables, qui forment le théâtre et le personnel du *Roman 'e la Rose* (voir, pour plus de détails, notre *Voyage archéolo-ique dans la Navarre*, p. 135 à 138).

de leur ramage; de jeunes dames : *Beauté*, *Richesse*, *Joliveté*, *Largesse*, *Franchise*, *Courtoisie*, s'y livrent à la danse et à toutes sortes de jeux. Le songeur épris d'une de ces belles, ne peut résister au désir de cueillir certaine *Rose*. L'Amour veut l'arrêter; il se met à sa poursuite et, au moment où l'amoureux va saisir le *bouton*, il lui enfonce successivement quatre flèches dans le corps. La correction est un peu brutale; l'incorrigible amoureux n'en est que plus pressé de terminer la cueillette de la fleur, seul remède capable de le guérir de ses blessures. L'Amour se fâche de plus belle; il lance une sixième flèche, appelée *Faux-Semblant*. L'amant vaincu, jure foi et hommage à l'Amour et lui donne son cœur en garantie. Le fils de Vénus, en possession de ce joyau, y met une clé d'or, puis il révèle à son vassal les lois de la galanterie, comme le ferait un élève d'Ermengaud de Béziers (1). L'amoureux, d'après lui, doit joindre l'amabilité à l'élégance, et la prévenance à la libéralité; il doit chanter harmonieusement, danser avec grâce et ne pas manquer de maigrir; car il ne saurait être sincèrement épris s'il ne portait la peau collée à ses os, pour se distinguer des soupirants félons qui se permettent de lutter d'embonpoint avec les abbés et les princes.

Le songeur, ayant convenablement profité de la leçon du professeur, va joindre la pratique à la théorie, passer les fleurs du jardin en revue et savourer leur parfum enivrant, lorsqu'un homme tout noir vient mettre obstacle à son exploration : c'es

(1) Troubadour, auteur du *Bréviaire d'amour* (voir plus haut, p. 214).

Dangier, un des portiers du jardin ; il est escorté de *Male-Bouche*, de *Peur*, de *Honte*, fille de *Raison* et mère de *Chasteté*. *Dangier*, furieux, *expulse du jardin le pauvre amant*, qui se désole... *Raison* accourt, lui conseille d'oublier les dangereuses leçons du fils de Vénus. Le bachelier *ès art* d'amour ne veut en rien faire ; il aime mieux se raccommoder avec *Dangier*. Mais celui-ci met pour condition au traité de paix qu'il ne franchira plus le seuil du jardin, et l'infortuné tombe dans le plus profond désespoir... Cependant *Franchise* et *Pitié* joignent leurs prières aux siennes ; *Dangier* consent enfin à le laisser rentrer, avec *Bel-Accueil*, dans le parterre tant désiré : il porte même la bienveillance jusqu'à lui permettre de donner un baiser à la *Rose ;* mais *Male-Bouche*, témoin de ce fait criminel, le rapporte à *Jalousie; Honte* se joint à elle pour reprocher à *Dangier* sa coupable complaisance.

Telle fut la mise en scène au milieu de laquelle la mort frappant Guillaume de Loris, lui ravit la gloire de continuer ses tours de force de galanterie allégorique. Jean de Meung, philosophe observateur, recueillit l'héritage de l'abstracteur de quintessence amoureuse, et l'œuvre subit l'heureuse influence de cette nouvelle direction.

La *Raison* intervenant de nouveau entre l'Amour et l'amant, engage ce dernier à se brouiller avec son imprudent professeur ; à cet effet, elle lui dépeint les maux innombrables que cause le dieu fripon et les plaisirs éphémères qu'il procure. Poursuivant son cours de philosophie morale, elle lui conseille de se défier aussi des promesses de la Fortune, car les grands biens nous rendent moins heureux que la mé-

diocrité ; elle peint les douleurs qui poursuivent les avares dans leur prospérité, dévoile l'hypocrisie des méchants qui font parade des vertus qu'ils n'ont pas. et celle des juges qui devraient être pendus à la place des voleurs qu'ils condamnent (1). Elle voudrait que l'amant préférât l'exemple de Socrate, de Diogène et d'Héraclite, auxquels la sagesse assura l'immortalité. La richesse, loin de rendre les hommes meilleurs, poursuit-elle, développe leurs vices et leur scélératesse, témoin Néron faisant mourir sa mère et son précepteur.

Ce discours de la Raison, digne du malheureux Sénèque, mériterait d'être attentivement écouté ; mais l'aveugle amant n'est plus que l'homme-lige de l'Amour, il ne peut se dégager de son servage et retourne à la poursuite de la *Rose*.

Hélas ! il lui faudrait pour l'atteindre pouvoir imiter les largesses d'un prince, et la fortune lui a retiré toutes ses faveurs..... Qu'est devenu l'âge d'or qui précéda le partage des terres, opération fatale, source de tous les maux de l'humanité ?..... Tous les malheurs l'accablent à la fois.

Bel-Accueil, dont le secours lui serait si utile pour réduire la *Rose* à capitulation, vient d'être fait prisonnier par *Jalousie*. A la nouvelle de ce malheur, l'Amour convoque ses barons : *Oiseuse*, *Noblesse-de-Cœur*, *Simplesse*, *Franchise*, *Pitié* et les autres ; il

---

(1) Tex juges fait le larron pendre
Qui miex deust être pendu,
Ce jugement li fust rendu
Des rapines et des tors faits
Qu'il a por son pooir forfait ; (vers 5607.)

veut entreprendre le siége du château et briser les portes de la prison. Privé de ses meilleurs serviteurs, Ovide, Tibulle, Gallus, Guillaume de Loris, l'Amour voudrait retrouver cet inappréciable *Bel-Accueil* dont le secours vaut une armée. Il se met à la tête de ses troupes et livre un combat acharné à la garnison de *Jalousie;* mais il est repoussé, battu, et, pour comble d'infortune, reste prisonnier entre les mains des vainqueurs.

Le siége n'en est pas moins poursuivi avec un acharnement tout féodal : des ambassadeurs vont à Cythère implorer, dans ce péril extrême, l'assistance de Vénus. La déesse de la beauté pleurait Adonis qui venait de se diriger, malgré lui, vers les rives du Ténare. En apprenant la captivité de son fils, elle prend les armes et vole au château de *Jalousie;* le combat reprend de plus belle. Furieuse de la captivité de son fils, la déesse médite une vengeance héroïque : nulle femme à l'avenir ne conservera sa chasteté, dit-elle; tous ses barons s'engagent à seconder ses projets. *Nature*, qui, pendant la bataille, tonnait contre l'acharnement que les hommes mettent à se détruire au lieu de travailler à se multiplier, reprend courage au serment de Vénus et de ses chevaliers. Elle se livre à de longues dissertations sur le système de la création des choses et des êtres, comme pourrait le faire un médecin des écoles de Montpellier ou de Salerne. Les guerriers, que son éloquence exalte, donnent un suprême assaut; Vénus fait sommation à *Pudeur* de mettre bas les armes, la menaçant, en cas de résistance, de livrer au pillage toutes les roses du jardin. Pour mieux disposer l'attaque, elle jette dans le camp un brandon qui met tous les soldats en feu. *Dangier*, *Peur* et *Honte*, pren-

nent la fuite ; *Pitié*, *Courtoisie* et *Franchise* pénètrent dans la place, elles délivrent *Bel-Accueil*, et mettent sous sa protection l'amant qui lui a été si fidèle. Après un long récit de son pèlerinage d'amour, l'amant rentre vainqueur dans le fameux jardin, monte à l'assaut de la tour, introduit son bourdon de pèlerin dans une brèche et cueille enfin la *Rose* si laborieusement cherchée........ Le jour paraît ; le rêve se dissipe (1) ; le roman est terminé (2).

Tel est le thème de galanterie au développement duquel les deux poëtes employèrent les fades et prétentieuses combinaisons de l'allégorie et cette nombreuse famille de personnages mythologiques inventée, comme on se le rappelle, par l'extravagant Toulousain Pierre Vidal. Toutefois, la donnée étant admise, le caractère des personnages répond bien à leur dénomination, et leur conduite est parfaitement d'accord avec leur caractère. Les digressions et les épisodes, beaucoup trop nombreux sans doute, roulent convenablement sur le sujet principal et s'y rattachent par des

---

(1) Ainsi oi la rose vermeille
Atant fu jor et je m'esveille.
. . . .

(2) Explint li rommans la rose
Où l'art d'amours est toute enclose ;
Nature rit, si com moi semble
Quant hic et hec joignent ensemble.
. . . .
La nature en est bone et noeve :
Or doint diez qu'en gré le recoeve
Cele por qui je l'ai empris,
C'est elle qui tant a de pris
Et tant est digne d'être amée
Qu'el doit estre rose clamée.

ıs qui n'ont rien d'illogique. Il en est donc du *man de la Rose* comme du *Roland furieux ;* si l'on ı tient au sujet, rien de faux, de prétentieux et de e comme ces combats interminables, ces combinai-s à perte de vue, n'ayant d'autre but que l'accom-ısement de l'acte le plus vulgaire de la nature hu-ine. Mais ces puérilités sont embellies de descriptions ;racieuses, d'études de caractères et de sentiments si is, de rapprochements historiques et philosophiques érieux, qu'on finit par oublier les défauts de la ıception, pour admirer l'élégance, la convenance, la ité des détails. Que de coloris dans la peinture jardin de *Déduit* et des dames qui l'habitent! el mélange de grâce et de délicatesse dans le ·trait de l'Amour (1), dans ceux de Courtoi-

---

(1) A li se tint de l'autre part
Li diex d'amors, cil qui départ
Amorètes à sa devise.
C'est cil qui les amans justise,
Et qui abat l'orgueil des gens,
Et si fait des seignors sergens,
Et les dames refait bajesses,
Quant il les trove trop engresses.
Li diex d'amors de la façon,
Ne ressemblait mie garçon ;
De beaulté fist moult à prisier,
Mès de sa robe devisier
Criens durement qu'encombre soie
Et n'avoit pas robe de soie ;
Ains avoit robe de florètes
Fête par fines amorètes
A losenges, à lionciaux,
Et à bestes et à liépars ;
Fu la robe de toutes pars

sie (1) et de Jeunesse (2)! Cette poésie à l'allure rapide, ces vers de huit pieds à rimes jumelles, n'ont-ils pas des qualités complétement inconnues aux

---

Portraite et ovrée de flors.
Par diversité de colors.
. . . .
. . . . . mes rossignolet
qui entor son chief voletoient,
Les foilles *jus* en abatoient :
Car il iert tout covers d'oisiaux,
De papegaux, de rossignaux,
De calandres et de mésanges ;
Il semblait que ce fut uns anges
Qui fut tantost venu du ciau (vers 866 et suiv.).

(1) Après se tenoit Courtoisie.
Qui moult estoit de tous prisie,
Si n'ere orguilleuse ne fole.
C'est cele qui, à la *karole* (danse).
La soe merci m'apela
Ains que nule, quant je vins là,
Et ne fu ne nice, n'umbrage,
Mes sages anques sans outrage,
De biaus respons et de biaus dis,
Onc nus ne fu par li laidis,
Ne ne porta nului rancune,
Et fu clère comme la lune,
Est avert les autres estoiles
Qui ne resomble que chandoilles (vers 1228 et suiv.).

(2) Après ce tint mien esciant,
Jonesce au vis cler et luisant,
Qui n'avoit encores passés.
Si cum je cuit, douze ans d'assés.
Nicète fù, si ne pensoit
Nul mal, ne nul engin qui soit :
Mes moult iert envoisie et gaie,
Car jone chose ne s'esmaie.

'*hansons de Gestes* et bien supérieures à celles des ›mans de *la Table Ronde*, même quand ils ont té mis à la mode chevaleresque par Chrestien de royes (1) ?

L'usage de l'allégorie ne constitue-t-il pas, malgré défauts littéraires, un progrès immense, remporté ar lélicatesse et l'honnêteté sur le grossier réalisme â s précédents? Grâce à elle le poëte peut tout kpri sans mots choquants, tout peindre sans kpr ions indécentes! Les derniers vers qui racon-nt l ut décisif donné à la *Rose*, sont assurément 'une hardiesse extrême, cependant les plus ver-ieuses châtelaines de l'époque purent parfaitement les ntendre sans trop rougir. Le roman de *la Rose* fut la lus savante, la plus habile compositition du moyen ge; le poëte trouva le moyen d'y crayonner le ta-leau de toutes les classes, de toutes les fonctions viles, de tous les ordres religieux; de passer en revue vices, les vertus, les connaissances de son temps;

Fors de joer, bien le savès.
Ses amis iert de li privés
En telle guise, qu'il la besoit
Toutes les fois que li plesoit;
Voiant tous ceux de la *karole;*
Car qui d'aus deus tenest parole.
Il n'en fussent ja vergondeux,
Ains les vaisies entre ans deus
Baisier comme deux colombiaus (vers 1250 et suivants).

(1) Dans ces vers, le féminin n'est pas encore parfaite-ent distingué du masculin, sans doute; mais le son est fférent, ce qui constitue une amélioration harmonique › la plus grande importance.

[illegible] de [illegible]

[illegible] d'eau [illegible]

[illegible] Ce passage est [illegible]

[illegible] historiens [illegible] il reste [illegible]

[illegible]

[illegible] communale [illegible]

[illegible] invasion [illegible]

[illegible] partie [illegible]

[illegible] bornes à mi- [illegible]

[illegible] bornes à [illegible]

riolences de la conquête une fois dénoncées, les descendants des spoliateurs en stigmatiurs vices et leur orgueil, en célébrant les avan- la sagesse et de la médiocrité. Il élève la e littéraire au-dessus de la force brutale, et, isant l'argument tout gaulois de l'évêque Adalau sacre de Hugues Capet, il place la noblesse valeur, dans la vertu et non dans la naissance. ise l'homme qui se targue du mérite de ses

---

Ne nus ne l'osasts contredire.
Lors s'assemblèrent por eslire,
Un grand vilain entr'eus eslurent
e plus ossu de quauqu'il furent,
e plus corsu et le graignor
Si le firent prince et seignor;
Cil jura qu'adroit les tendroit
que lor loges deffendroit
chascun endroit soi li livre
biens dont il se puisse vivre (vers 9645).

la vint li commencement
s rois, as princes terriens
elon lescript as asciens.
Ainsi l'ont entre'eus acordé ;
Cum cil l'ot dit et recordé
Cil tint grand pièce c'est office
Li robeors plains de malice
S'assemblèrent quant seul le virent,
Et par maintes fois le batirent,
Quant les biens venoient embler.
Lors restut le peuple assembler ;
chascun en droit soi taillier,
serjans au prince baillier,
mmunément lors se taillièrent,
tous et toutes li baillièrent
Et donnèrent grans tenemens.......

il put développer, dans ce cadre élastique, cette sage philosophie du bon sens, qui devait porter le coup mortel à la scolastique. Jean de Meung avait plus de science et d'imagination que de gaieté; doué d'une indépendance d'esprit, d'une hardiesse peu communes, il prodigua la satire à tous les travers de son temps: le génie de Pierre Cardinal était passé tout entier dans son âme. Né dans la bourgeoisie, qui commençait à dresser fièrement l'autorité de la science et du talent en face de l'orgueil aristocratique, il se tint en dehors de la chevalerie guerrière, tout en écrivant pour les palais et les châteaux. Jean de Meung est incontestablement un Gaulois des bords de la Loire ; il est naturel qu'il n'aime pas la féodalité franque, maîtresse du sol qu'elle a usurpé sur les indigènes. Aussi attaque-t-il le partage des terres, opéré par les anciens leudes, et l'élection de l'un d'eux pour roi, avec une audace qui nous confond. Ce passage est des plus importants au point de vue historique ; il retrace l'établissement des Francs dans la Gaule du nord et la confiscation des forêts communales, tels que nous les avons présentés à l'époque de l'invasion mérovingienne (1).

---

(1) La terre mesmes partirent
Et au partir bornes i mirent
Et quand les bornes i metoient,
Mainte fois s'entrecombatoient.
Et se tolurent ce qu'ils porent,
Les plus forts les graignors pars orent,
Lors convint que l'en esgardast
Aucun que les loges gardast
Et qui les maufaitors préist,
Et droit as plaintifs en feist,

es violences de la conquête une fois dénoncées, unit les descendants des spoliateurs en stigmati- leurs vices et leur orgueil, en célébrant les avan- s de la sagesse et de la médiocrité. Il élève la sance littéraire au-dessus de la force brutale, et, oduisant l'argument tout gaulois de l'évêque Adal- n, au sacre de Hugues Capet, il place la noblesse ; la valeur, dans la vertu et non dans la naissance. éprise l'homme qui se targue du mérite de ses

---

Ne nus ne l'osasts contredire.
Lors s'assemblèrent por eslire,
Un grand vilain entr'eus eslurent
Le plus ossu de quauqu'il furent,
Le plus corsu et le graignor
Si le firent prince et seignor;
Cil jura qu'adroit les tendroit
Et que lor loges deffendroit
Se chascun endroit soi li livre
Des biens dont il se puisse vivre (vers 9645).

De la vint li commencement
As rois, as princes terriens
Selon lescript as asciens.
Ainsi l'ont entre'eus acordé ;
Cum cil l'ot dit et recordé
Cil tint grand pièce c'est office
Li robeors plains de malice
S'assemblèrent quant seul le virent,
Et par maintes fois le batirent,
Quant les biens venoient embler.
Lors restut le peuple assembler ;
Et chascun en droit soi taillier,
Por serjans au prince baillier,
Communément lors se taillièrent,
Et tous et toutes li baillièrent
Et donnèrent grans tenemens.......

pères, pour dédaigner le travail et revendiquer le privilége de la paresse et de l'arbitraire (1).

Après les nobles et les rois viennent les moines, qui déguisent leurs habitudes mondaines sous les apparences d'un ascétisme hypocrite (2) ; il les accuse,

---

(1) Et se nus (nul) contredire m'ose
Qui de gentillece s'alose,
Et die que li gentil-homme
Si cum li pueples les renomme,
Sont de meillor condition
Par noblesse de nation,
Que cil qui les terres cultivent,
Ou qui de lor labor se vivent.
Je repons que nus n'est gentis,
S'il n'est as vertus ententis,
Ne n'est vilain, fors par ses vices,
Dont il pert outrageus et nices.
Noblesse vient de bon corage ;
Car gentillece de lignage
N'est pas gentillece qui vaille ;
Por quoi bonté de cueur i faille,
Por quoi doit estre en li parans,
La proece de ses parens,
Qui la gentillece conquistrent
Par les travaux que grans i mistrent (vers 18806).

(2) Ge mains avec les orguilleux
Les vezies (rusés) les artilleux (artificieux)
Qui mondaines honors convoitent
Et les grands besoigs exploitent,
Et vont traçant les grand pitances,
Et porchassent les acointances
Des poissants hommes et les sivent,
Et se font povres, et si se vivent,
De bons morceaux délicieus,
Et boivent des vins précieus ;
Et la povreté vont preschant....

ıe Rutebeuf, d'avoir fait bannir du royaume ce Guillaume de Saint-Amour, pour ses attaques e quelques ordres religieux (1). Il trace le por- satirique des *béguins*, moines mariés, que le le de Cologne avait condamnés en 1260 (2).

ı devine que, sous la plume d'un pareil Juvénal, n'est pas plus épargnée que les nobles et les astiques. La meilleure de ces petites scènes ;alantes a toutes les qualités d'une excellente co- e. Une rusée commère, digne d'être la femme de re Patelin, parvient à surprendre un secret à son , à force de câlineries et de reproches. La moralité anecdote est un peu acerbe ; le sexe tout en- ɔaye pour la femme coupable d'indiscrétion. Jean leung le montre, sous les traits du serpent de

---

Et tous jours povres nous faignons,
Mes comment que nous nous plaignions,
Nous sommes, ce vous fait savoir,
Cil qui tout ont sans rien avoir.......

Ou estre banis du roiaume
A tort, comme fu mestre Guillaume
De Saint-Amor, qu'ypocrisie
Fit essilier par grande envie (11702)

S'il ne vuelent estre ypocrite ?
Tel gens puist estre la maudite !
Ja certes tiex gens n'amerons,
Mes beguins à grans chaperons,
As chieres pasles et alises ;
Qui ont ces larges robes grises,
Toutes fretelées de crotes,
Hosiaux froncis et larges botes,
Qui ressemblent borce à cailler
A ceus doivent princes baillier
A governer eus et lor terre,
Ou soit par pais, ou soit par guerre.

Virgile, se cachant dans l'herbe pour mieux répandre son venin ; il engage l'homme de tout âge à fuir attentivement cette méchante, cette abominable bête (1).

Varié dans sa forme littéraire, Jean de Meung envahit parfois le domaine de Plaute et de Ménandre et fait de nombreux emprunts aux jeux partis des troubadours (2); il nous montre fréquemment la *Raison*, *Bel-Accueil*, l'auteur et divers autres personnages, prenant la parole à tour de rôle dans des dialogues

---

(1) Biaus seignors gardez-vous des fames,
Si vos cors amez et vos âmes;
Au mains que j'à si mal n'ovres
Que vos secrez lors descovrès,
Que dedans vos cuers estuiés.
Fuiés, fuiés, fuiés, fuiés,
Fuiés, enfans, fuiés tel beste,
Gol'vous consel et amoneste
Sans déception et sans guile,
Et notés ces vers de Virgile,
Mes qu'en vos cuers si les fichiés
Qu'il n'en puissent estre sachiés
Enfans qui coillés les florètes,
Et les froses fresches et nètes,
Ci gist le frois serpent en l'erbe:
Fuiés, enfans, car il enherbe
Et empoisonne et envenime
Tout homme qui de lui saprime.
Car tant est venimeuse beste
Par cors et par queue et par teste,
Que se de li vous aprochiés,
Tost vous troverez entechiés (vers 16774 à 16798).

(2) Parfois même le dialogue est vif, pressé, et comportait nécessairement une pantomime animée. On en trouve un spécimen au vers 4266 et suiv.

dramatiques, évidemment destinés à être joués par des acteurs.

Après avoir passé toutes les classes de la société en revue, Jean de Meung attaque directement les vices individuels et les flétrit avec énergie. Disciple des moralistes grecs et romains, il rend la richesse et l'avarice responsables de la majeure partie des maux de la société (1), il impose des bornes à la mendicité, il

---

RAISON

Cognois-le tu point ?

L'AMANT

Oil dame !

RAISON

Non fais !

L'AMANT

Si fais !

RAISON

De quoi pas t'aime ?

L'AMANT

De tant qu'il me dist : tu dois estre
Moult liés, dont tu as si bon mestre
Et seignor de si haut renon.

RAISON

Congnois-le tu de plus ?

L'AMANT

Ge, non
Fors tant qu'il me baille ses regles,
Et s'en foi plus tost c'uns egles,
Et ge remes en la balance.

(1) As richesses font grand ledure (déshoneur)
Qant il lor tollent lor nature,
Lor nature est que doivent orre,
Por la gent aidier et secorre,

veut que l'incapacité du travail et l'insuffisance des ressources soient bien constatés avant d'engager le chrétien à se montrer généreux envers le mendiant (1).

Il flétrit la lâcheté de celui qui, ne sachant pas lutter avec courage contre la misère et la douleur,

---

Sans estre si fort enserrées ;
A ce les a Diex aprestées.
Or les ont en prison repostes (cachées)
Mes les richeces de tes hostes,
Qui miex, selon lor destinées,
Deussent avoir esté traitées,
S'en vengent honorablement ;
Car apres eux honteusement
Les trainent, sachent et hersent,
De trois glaives le cuer lor percent ;
Li premier est travail d'aquerre ;
Le second qui le cuer lor serre,
C'est paor qu'en nes tole ou emble,
Quant ils les ont mises ensemble ;
Dont ils s'esmaient sans cessier ;
Li tiers est dolor du lessier;
Si cum je l'ai dit ci-devant,
Malement se vont décevant.

(1) Vez-ci les cas spéciaus
Se li hons est si bestiaus
Qu'il n'ait de nul mestier sience
Ne n'en désire l'ignorance ;
A mendiance se puet traire
Tant qu'il sache aucun mestier faire
Dont il puisse sans truandie
Loiaument gaingnier sa vie,

Les autres circonstances sont lorsqu'il ne peut labourer à cause de maladie, d'enfance ou de vieillesse; lorsqu'il cherche du travail et qu'il n'en trouve pas, ou que, malgré son activité, le produit de ses fatigues est insuffisant.

cherche le repos dans le suicide (1). Revenant toujours à la philosophie morale, même dans ses poésies diverses, il développe, à l'occasion de son *Testament* (2), ses principes sur les divers âges de la vie et la nécessité de la mort (3), sur les soins à donner aux enfants (4), sur la honte et les dangers de la luxure (5),

---

(1) Empédoclés mal se garda
Qui tant es livres regarda,
Et tant ama philosophie,
Plains, espoirs de mélancolie,
Conques la mort me redouta,
Mes tout vif el feu se bouta,
Et jointz piedz en Ethna saillí,
Por montrer que bien sunt failli
Cil qui la mort vuelent douter
Por ce si volt de gré bouter.
N'en preist or, ne miel, ne sucre,
Ains eslut ilec son sepulcre
Entre les sulphureus boillons.

(2) Il se compose de quatrains en vers monorimes de douze pieds.....

Mort est à tous commune, mort est à tous bannière
Maitz nulz n'en puet savoir l'heure ne la manière,
Or pri je Dieu et cel que mes cuers a tant chière,
Quil veuille recevoir en gré cette matière.

(3) Tantost com li homs naist, il commence à morir
Pou puet force et jonesse en homme seignorir
A trente ans ou quarante, prend sa teste à florir,
Et d'ilec en avant ne fait que langorir.

(4) Si tu aimes tes hoirs, apren-leur bonnes teches,
Car se tu as deliz du monde les alèches,
Et tu ne les châties, et reprens et rebrèches,
Tu pers eulx et le tien, et si di que tu péches.

(5) Luxure est un pechiés que glotonnie aluche,
Et si le fait flamber plus cler que seiche buche

sur l'inconstance des hommes, qu'il condamne avec autant d'énergie que celle des femmes (1). Il termine par une description des coiffes et des robes de son temps, qui ne nous permet pas d'être trop surpris de l'excentricité des *chères* du Directoire et des *lionnes* de 1860 (2).

C'est uns feus oultrageux qui en trop de liex juche,
Moult est fermes et forts qui n'i chiet on tresbuche.
Luxure n'est de rien endormie ne crampe,
Partout queurt, partout monte, partout gravist et (rampe.
Car glotonnie est l'ordre qui fait ardoir sa lampe.
Si ne lesse conter de li nul bon exemple.

Se pechié de luxure n'est de trop près gardé
L'en puet partout crier : vous ardés, vous ardés!
Presque trestout li mondes en est engabardés,
Nul ne se pert si-tost par tables ne par dés!

(1) Pou refont por leurs fames li mari, c'est certain;
Si tost com Gile est morte veulent avoir bertain
Lors douroient à peine deus fuilles de plantain
Por fame ne por niepce, por sor ne por Antain

Amour d'omme envers fame n'est mié tainte en graine.
Por trop pou se destaint, por trop pou se desgraines;
Car se li homs n'a fame vive, servant et saine,
L'amour ne durra pas laiens une semaine.

Les fames sont diverses et li home felon,
Por ce s'entrament-il des amors guenelon;
Agnès n'ame Robert, non fait perot Belon,
Ils ont nom *fol si fie* s'a droit les apelon.

(2) Je ne sais s'en apelle potences ou corbiaus
Qui soustiennent leurs cornes, que tant tiennent à biaus,
Mes tant os-je bien dire que sainte Elézabiaus,
N'est mie en paradis por porter tiex borriaus.

Jean de Meung composa aussi des ouvrages sérieux. Il avait

Le roman *de la Rose* a pour nous une importance plus grande que pour la plupart des critiques, il nous paraît toucher à la philosophie plus encore qu'à la poésie. Jean de Meung, en donnant à l'étude psychologique de l'individu et à celle de la société, la forme de la littérature légère, rompait carrément avec les doctrines et les formes doctorales de la scolastique; il transportait la philosophie du domaine spéculatif et nébuleux des races du Nord, dans le domaine de l'observation et de la morale des races du Midi ; il évitait les sentiers tortueux des dialectitiens officiels et pénétrait dans ceux de l'expérimentation et de la pratique; il rompait enfin avec la vieille métaphysique franco-germanique de l'école de Paris, il ouvrait la voie à la philosophie toute française qui se préparait à éclore au seizième siècle.

Bornons-nous ici à constater ce fait, nous aurons soin de l'étudier plus attentivement dans un autre chapitre.

Jean de Meung ne se borna pas d'ailleurs à écrire la satire, il la joua en vrai Gaulois, nous allions dire en Gascon, jusqu'à son lit de mort. Sentant sa fin approcher et désirant s'assurer une sépulture honorable, il lègue un *coffre précieux* aux Jacobins de Paris, à condition qu'ils enseveliront le donateur dans leur cloître et n'ouvriront le dépôt qu'après ses funérailles. Il meurt, on l'enterre, on se précipite sur le coffre : qu'y trouve-t-on ? Une collection de morceaux d'ardoise.

Les religieux, fort en colère, voulaient déterrer son

---

traduit *l'Art militaire* de Végèce, les *Lettres d'Abélard à Héloïse*, *la Spirituelle amitié* d'Aelred, *la Consolation* de Boëce. Il en introduisit plusieurs passages dans le roman *de la Rose*.

cadavre et le jeter hors du préau sacré ; le parlement s'y opposa, et prit la défense d'un poëte qui faisait l'orgueil de la France. Le roman *de la Rose* jouissait déjà de l'immense popularité qu'il conserva pendant les deux siècles suivants. Malgré les attaques exagérées du célèbre Gerson et celles de Martin Franc, secrétaire de Félix V, il exerça dans l'Europe entière une autorité littéraire jusqu'alors inconnue. Chaucer le transporta chez les Anglais en l'imitant ; Pasquier n'hésita pas à dire qu'il égalait la *Divina Comedia*, soit par les sentences, soit par le style, et qu'il surpassait tous les autres poëmes italiens (1).

L'esprit provençal et aquitain, une fois naturalisé dans le roman de galanterie substitué à la *Chanson de Gestes*, ne cessa de faire de rapides progrès.

Le roman de *Baudoin de Sebourg*, histoire héroï-comique du troisième roi de Jérusalem, et satire très-mordante de la première Croisade, fut la fidèle imitation du roman facétieux inventé par les Provençaux ; peut-être même cette œuvre excentrique du quatorzième siècle ne fut-elle que la traduction d'un roman méridional. Outre que le ton général, le style, les idées semblent lui donner cette origine, on y trouve un bon nombre de mots gascons et provençaux que l'auteur, tout Flamand ou Français qu'il était, ne s'était pas donné la peine de traduire en son dialecte (2).

---

(1) (*Recherches de la France*, l. VIII, ch. III).

Il est à remarquer aussi que les éditeurs corrigèrent nombre d'expressions sous Louis XII et François Ier ; Clément Marot se chargea, à la prière des dames, d'en faire une édition en 1527.

(2) Le mot *harguie* ou *harguie* vient du gascon *hurgu* exciter, provoquer. *Bricon*, même dialecte, signifie peu de chose.

Jetant brandons de feu pour lui faire harguie.

Dans tous les cas, ce roman est d'autant plus intéressant à étudier, qu'il est à peu près le seul de langue d'*Oui* qu'on puisse placer à côté de *Jaufre* et de *Flamenca*, du *Roland amoureux* et du *Roland furieux*.

Nous n'essayerons pas néanmoins de donner l'analyse d'une composition désordonnée dans laquelle l'auteur, empruntant la verve comique et l'imagination vagabonde des derniers troubadours, entasse aventures sur aventures et drôleries sur excentricités. Il nous suffira de faire connaître quelques détails.

Le jongleur commence par appeler la foule à lui, en débitant un programme fort appétissant, assaisonné des plaisanteries les plus gauloises: il annonce de beaux récits de combats et d'amours, de siéges et de légendes édifiantes (1).

Plus loin, il raconte que les barons ont fait la paix, et que le moment est venu de passer du ton belliqueux au sans-façon burlesque.

Or, entendez histoire et canchon souffisant,
Gentement ordenée : li ver en sont plaisant.
Ch'est d'armes et d'amours et de gent combatant,
Et venut de la geste au bon roi Euriant.
Vous avez bien oy dire, en autre rommant,
De la femme a che roi qui ot, en son vivant,
Six fils et une fille, a une fois portant,

---

(1) Veschi belle matière rimée et de biaus dis:
Ch'est d'armes et d'amours et de grans paletis,
De prises de citez, d'acquerre los et pris.
(*Baudoin de Sebourg*, ch. II).

De saintes et de saints est ma chanson furnie
Et d'armes et d'amours et de chevalerie
Et de griez trahisons et de grant estourmie. (ch. V.)

Dont cascuns apporta la caimne d'argent,
Dont Matabrune fist un mesquief si pesant.
Les caines leur osta; de quoi li six enfant,
Por le voloir de Diu, furent chisne noant...

Voilà qui ne débute pas mal pour un roman héroï-comique. Ce ton plaît au poëte comme la sentimentalité plaisait à Guillaume de Loris, et l'observation philosophique à Jean Clopinel, aussi ne le quittera-t-il guère dans le cours de l'ouvrage.

Ses chevaliers flamands, habillés à la provençale, conservent bien quelque mauvaise habitude des personnages des *Chansons de Gestes;* ils ont les passions violentes et l'amour assez peu sentimental (1). Mainfroid, par exemple, exprime son ardeur d'un ton si énergique, qu'on n'est pas sans inquiétude sur le sort de la demoiselle qui provoque ses emportements. Toutefois on ne tarde pas à se rassurer ; Aliénor a la riposte ferme et le jeu des mains rapide ; un soufflet énergique donné à l'assaillant lui permet de s'échapper (2). La

---

(1) Or, entendez à moy, chevalier et baron
Et dames et puchiellez et jone danscillon,
S'entendez jolis mos, mis en belle raison,
Courtois et delétables et de bonne fachon :
Par qui n'avoit en lui sens, né avision,
Comment on doit amer, en la douche saison
Et maintenir d'amour jusqu'en conclusion.
Comment on doit amer, et requerre le don
D'amours par qui amant vivent en grief prison.
Mais qu'il ait cuer d'aprendre : je ne sais si bricon
S'il prend garde à mes dis et oïr ma chanson
Jammais ne sera heure n'en vaille se mieux non.

(2) « Mainfrois » dit la puchelle « vous soyez bien venu
« Belle » ce dist li lercz « mon cuer avez repus,

fuite ne la met cependant pas à l'abri de tout péril... Au milieu d'aventures assez critiques, elle prie la Vierge de la préserver de toute *villonie*, en des termes pleins d'éloquence (1). Mais le trouvère revient bien vite du sentiment religieux au genre qu'illustrera Boccace. Tandis qu'Aliénor navigue vers Babylone, une certaine dame de Ponthieu, enflammée de jalousie, la dénonce au soudan comme une aventurière fort compromise. Aliénor repousse l'accusation, se donne pour une vertu de premier choix : le soudan se laisse naïvement persuader, l'épouse selon la loi de Mahomet et lui octroie des royaumes pour joyaux, et des peuples pour esclaves. Elle, à son tour, répond à sa générosité en lui donnant deux jumeaux, un fils et une fille, qui consolident sa fortune et ses faveurs.

Cette longue aventure nous met sur la voie de la *Jérusalem délivrée*. C'est la première croisade servant de cadre aux amours, aux jalousies qui rempli-

---

« Il est avec le vostre vraiement embattus.
« Certes, se vous volez, je suis mors et perdus ;
« Et s'il vous plaist, amie, je serai secourus. »
« Comment, » ce dist la belle « qu'est-ce à dire au surplus ?
« Belle, ce dist Mainfrois, à vous me suis rendus
« Et cuer et vie et corps ; et sui tous pourveus
« De vo gent corps servir, qui tant est esleus.
« Soiez la miène mie, et je serai vos dru,
« Si menons gaie vie ! chi ne nous verra nuls. (p. 47.)
. . . . Mais elle sali sus ;
A deus tirans à deux, si grans horions frus,
« Que Cescuns a six dens, de la gueule rompus.

(1) S'espouser ne me voelt, drois est que je li prie,
Mey fache avoir le pain, dedens une abeie
Si prierai pour lui et maint et à nutie (matin et soir).

ront le poëme du Tasse; le récit n'en est point fait dans le style épique du chantre de Sorente, mais sur le ton plaisant et facétieux de l'Arioste et des satiriques italiens. Il y a même, au début du chant V°, un voyage aux enfers dont le poëte se sert d'une manière assez piquante pour expliquer le caractère turbulent et désordonné de son œuvre. Un jour qu'il naviguait sur la mer, sa barque s'est tellement rapprochée de la caverne de Satan, que les diables, s'échappant de leurs prisons, l'ont couvert d'une pluie de brandons enflammés. De là, dit-il, l'origine du mélange de faits d'armes et d'amours, de trahisons et de jalousies, d'interventions de saints et de diables, qui remplissent son roman.

Avec de pareils collaborateurs, le trouvère ne pouvait manquer de garnir son carquois d'une abondante provision d'épigrammes et de bons mots; il les décocha contre les femmes et contre les chevaliers, même quand ils prenaient part à la Croisade, et portaient les noms de Godefroy de Bouillon et de Baudouin (1).

Les juges ne furent pas plus épargnés; il les montra mettant la justice aux enchères, condamnant celui qui ne pouvait les payer, et donnant gain de cause à qui savait acheter leur conscience (2).

---

(1) Geoffroi de Frise aime une dame d'assez haute lignée.
La dame ot quatre fies de moult très-haute orine,
Car il furent extrait du linage de Chine (page 5).

(2) Qui plaide devant juge, combien qu'il ait raison,
Quand le juge verra devant lui un bricon.
Qui male cote arra et mauvais chaperon :
Li juges ne donra de lui, un soel botton,

Mais ce qui fait le caraçtère particulier de *Baudouin de Sebourg*, c'est la part considérable que le jongleur prend à la mise en scène et à l'arrangement de l'ouvrage. Sous le règne des anciennes *Chansons de Gestes*, le ménestrel se bornait à dire au commencement des principaux épisodes :

Voici une vieille chanson, voulez-vous l'écouter (1) ? et il en indiquait le sujet en quelques vers. — Seigneurs, le récit est des plus graves (2). — Seigneurs, écoutez, et que Dieu vous protége (3). Ecoutez, seigneurs, par le Dieu d'espérance, une chanson fort agréable (4). Il ne sortait pas de ces formules incolores... A partir de la fin du treizième siècle, le ménestrel a pris leçon des jongleurs méridionaux ; il s'est initié à leur genre familier et plaisant. Il se met en scène au début et à la fin de chaque chant, souvent même au milieu ; il réveille l'attention, gourmande la

---

Mal sarra escoutés a dire sa lichon.
Et s'il i vient un noble qui d'avoir ait foison,
Li juges lui demande clerement à haut ton,
Quel cose il a afaire, et s'aidier le poet-on ?
La peut dire li noble trestoute sa fachon,
Et prier con li fache avoir de lui raison.
Le juges lui fera, sans nulle arrestation,
Et laira toutes coses pour aidier che baron.

(Chant XII).

(1) Vieille chanson, voire volez oir (*Garin le Loherains*, chap. Ier).

(2) Signor, ce n'est pas gius, qui que nus vous en die (ch. XIX).

(3) Oies seignors, que Jesu bien vos faice (*Ogier*, ch. Ier).
Oiez barons, beneie vos dex, *ibid.*

(4) Oies signor, por Dieu l'espéritable
Canchon de Geste qui mult est amiable.

paresse, stimule la générosité des spectateurs par des intermèdes de l'esprit le plus fin, par des lazzis les plus piquants; on dirait Paillasse faisant ses jongleries devant l'échoppe de la foire, et s'efforçant, à chaque entr'acte, d'augmenter l'attrait du spectacle, pour grossir la recette de la troupe.

Est-il gêné par la foule qui le presse, il la prie d'agrandir un peu le cercle et engage les auditeurs sans argent, à céder les premières places à ceux dont l'escarcelle est mieux garnie (1) ; il espère que ces derniers voudront se rapprocher davantage, afin de lui faire courtoisie de quelque monnaie (2).

Sa mémoire lui fait-elle défaut, il prend son manuscrit sans façon et le consulte (3). Au commencement du

---

(1) Or traiez vous en cha, signour, je vous en prie
Et qui n'a point d'argent, si ne s'assieche mie,
Car cil qui n'en ont point ne sont de ma partie.
(Chant V).

Ce qui semble dire qu'il y avait des places assises pour les auditeurs payants, parmi lesquels le jongleur faisait courir sa sébile, et des places debout pour le populaire.

(2) Biau signour cheste istoire doit bien être prisie,
Escouter le devez et faire courtoisie
A chelui qui vous a le matière nouchie :
Or vous traiez en cha, pour Dieu le fils Marie !
(Chapitre XI).

(3) Ainsi com vous orrez ; mais que je lise avant.
(Chant XIX).
Ainsi com vous orrez au livre retraitier
(Chant XVII).
Or commenche matere et histoire de pris.
Oncques si royaus livres ne fu par homme dis,
Signour, or escoutez glorieuse chanson
(Chant XVI).

nt neuvième, il place ceux qui l'écoutent sous la tection de Jésus-Christ (1), et termine par une dis-ation sur l'inconstance de la fortune, à l'occasion jongleur qui marche à pied et de celui qui se lasse à cheval (2).

ɩu début du onzième, il célèbre les brillantes qua-ꞩ de son livre *inimitable* et prie les auditeurs de ıter leur générosité au diapason de sa poésie (3). foule se permet-elle de faire du bruit, il l'invite silence (4). Ailleurs il lance cette boutade burles-

) Or vous traiés en cha, bonne gent donneranche
Que Jésus-Christ vous gard de mal et de grevanche !
Histoire vous dirai, plaine de grant plaisanche
Car d'armes et d'amours vous ferai remenbranche.
Chi doivent amoureux prendre lor gouvernanche
Car du bien escouter personne moult s'avanche
Signour, or escoutés, pour Dieu le créatour :
(Chant IX).

) Pas trop ne doit chanter chieus qui à cheval va,
Ne trop plourer ossi li homs qu'à piet sera,
Car quant il plaist à Dieu, tantost remonté l'a
Et chiens qui trop haut chante quant Diex volt tost [plourra.

) Cette matere chi bien entendre devés,
Car par vraie escriture est li romans fondés.
Jamais plus roiaus livres ne vous sera chantés,
Or vous traiés ent cha, segnour et vous orrés
Matere bone et vraie et de biaus mos rimés,
Si la rime i est bèle, nulz tenir ne devez
Car bel sont li ouvrage quant on les a parés.

) Seignour or faites pais, pour Diex et pour son non !
Si vous recorderai une bonne chanson.
Telle noïstes onques en nesune saison :
Car chou est en la geste Godefroi de Bouillon.

que : Une pierre se détacha d'un pilier, et celui-ci loin de tomber demeura suspendu en cul de lampe. Vous avez l'air de le mettre en doute? Qui ne le veut croire aille s'en assurer (1).

Désirant enfin tranquilliser son auditoire sur le bon emploi de l'argent versé dans sa sébile; il fait serment qu'à peine en son pouvoir, il se hâtera d'aller le boire au cabaret (2).

Les trouvères chantèrent aussi avec prédilection les souvenirs de l'antiquité païenne. Les voyages d'Ulysse, les malheurs de Troie, l'expédition des Argonautes, les crimes de Médée, les conquêtes d'Alexandre, leur inspirèrent des poëmes qui pouvaient, par leur longueur et leur diffusion, lutter avec les *Chansons de Gestes* et les *Romans de Chevalerie.* Ce n'était pas le seul défaut de ces compositions illogiques : elles violaient audacieusement la vérité historique et la couleur locale. Les grands noms du passé, les événements groupés autour d'eux n'étaient qu'un thême banal sur lequel le rimeur appliquait les détails ordinaires de la vie chevaleresque et féodale. Alexandre, Ulysse, Jason devenaient de simples chevaliers du treizième et du quatorzième siècle, affublés de noms antiques. Le traducteur variait ses procédés de transformation; parfois il faisait disparaître les noms grecs

---

(1) Encore le voit où en ichelle partie
Qui croire ne m'en voelt, si voist : car je len prie.

(2) Ainsi com vous orrez quant le poins en sera,
Trestout de chef en chef on le vous contera;
Et se j'ai vostre argent vous ne le plaindrez ja,
Car citost que je l'ai, le tavernier l'ora.

›our ne conserver que les événements et mettait sur e compte des saints et des barons du moyen âge les 'entures de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*: témoin une hisoire d'Ulysse dans laquelle Sainte-Foi jouait le rôle de linerve et Raymond celui du roi d'Ithaque. Il y eut nême des trouvères qui, mieux servis par leur imagiiation que les Grecs et les Romains dont ils emprunnt les poésies, donnèrent à leurs imitations une ;râce, une naïveté que n'offraient point les œuvres ›rimitives.

Le lai de *Narcice* en fournit un frappant exemple. Le onteur franco-normand surpassa incontestablement ›vide. D'autres, non moins heureux dans leurs compoitions, laissèrent bien en arrière Longus, Lucien et tthénée.

Cette supériorité du trouvère sur le poëte antique ʼint une règle générale, toutes les fois que le sujet on rtait cette bonhomie de conception, cette naïveté style qui constituèrent le génie de notre vieille ıgue, le génie des auteurs qui l'employèrent.

Le point le plus intéressant à étudier à l'égard des jets anciens, c'est de découvrir la voie qu'ils suiirent pour passer de la littérature grecque et latine, ; celle du quatorzième et du quinzième siècle.

Tout concours à prouver que les troubadours furent ꞓs agents naturels de cette propagation. Les premiers, n effet, ils traduisirent en roman les œuvres de l'aniquité payenne. Le plus vieux poëme puisé à cette ource fut *l'Histoire d'Ulysse*, composée par Raymond ›usquet, troubadour des environs de Toulouse, bien .vant que Lambert, Benoît de Sainte-Maure et un .uteur anonyme eussent écrit les poëmes d'*Alexandre* ꞓ *Grand*, de la *Guerre de Troie* et du *Roman de*

Thèbes. En second lieu, les lais et les fabliaux franco-normands qui retracent des sentiments naturels et intimes, empruntés aux classiques de second ordre, offrent la grâce, l'élégance, l'harmonieuse composition des chants des troubadours, et aucun des défauts des œuvres des trouvères. Tout concours donc à établir que les Provençaux s'approprièrent d'abord les sujets antiques et que les trouvères ne firent qu'imiter leurs traductions.

Comment les poésies légendaires des Grecs et des Romains, en effet, ne seraient-elles pas entrées dans le domaine de la langue d'*O*, avant de passer dans celui de la langue d'*Oui*; n'avons-nous pas vu, à la fin de l'Empire romain, des compagnies de chanteurs ambulants, nommées *Homéristes*, parcourir l'Italie et déclamer les épisodes de la guerre de Troie? Ces acteurs, qui nous sont apparus pour la dernière fois chez Trimalchion, pénétrèrent incontestablement dans la Gaule méridionale, et transmirent leur répertoire aux jongleurs provençaux leurs successeurs; aussi les troubadours citent-ils fréquemment, dans leurs poésies, les personnages du polythéisme et de l'histoire grecque.

Tenons compte de cette conservation des souvenirs de l'antiquité par les poëtes romans et par leurs émules du nord de la Loire. Ce grand fait littéraire interrompt la prescription de la décadence et de l'oubli au profit des traditions classiques. Ces jalons du passé resteront dressés au centre de l'Europe latine jusqu'à ce que la *Renaissance* vienne les relever avec éclat, au seizième siècle, comme l'archéologie moderne arrache du centre de la terre les ruines de Ninive et de Thèbes, du mont Palatin et de Pompéï.

CONCLUSION

Charlemagne avait tenté vainement d'imposer à la
;aule du nord l'unité impériale, l'esprit, la langue et
ι philosophie germaniques. Ses efforts échouèrent
:re la persistance des Gaulois à conserver leur lan-
. leurs aptitudes naturelles, leur indépendance et
:té. La réaction fut telle que les importations
ιques et morales d'outre-Rhin disparurent à l'é-
roulement de l'empire carlovingien et ne laissèrent
ue de faibles traces de leur passage.

Si la propagande franco-germanique échoua entre
oire et le Rhin, au centre même de l'empire franc,
forte raison n'étendit-elle pas son influence au
ıidi de la Loire. Sur tous les points, les anciennes di-
isions provinciales de l'époque romaine reprirent leur
ıdividualité, leur esprit public et leur autonomie.
.ussi la Gaule présentait-elle au neuvième siècle huit
roupes principaux de population, ayant chacun son
ıractère nettement tranché. Les Francs, moitié Scan-
inaves et moitié Germains.

Les Normands, proches parents des Sicambres, mais
en éloignant un peu par leurs habitudes maritimes,

temps que l'unité monarchique. Le réveil des forces particulières, des influences individuelles, relève l'existence populaire des divers dialectes gaulois. La langue latine se réfugie dans les cloîtres et dans les écoles ; clercs et chevaliers reprennent l'usage des idiomes rustiques antérieurs à l'invasion romaine, idiomes que le peuple n'avait jamais cessé d'employer, que les Francs et les Normands avaient été obligés d'adopter à la place du saxon et du tudesque, obstinément repoussé par les indigènes.

Cette restauration des dialectes gallo-celtes et gallo-belges produisit, à dater du dixième siècle, la langue des troubadours et la langue des trouvères.

La première, maniée par des poëtes qui avaient gardé les souvenirs de la littérature romaine, acquit rapidement une richesse d'expression, une harmonie qui en firent la première langue de l'Europe : elle régna de Valence à Venise, de la Loire à l'Arno.

Deux classes de poëtes et d'artistes la cultivèrent et la répandirent : les *troubadours* et les *jongleurs*. Le domaine de la poésie romane se subdivisa même en deux zones : celle de la Provence, celle de l'Aquitaine, à laquelle la Gascogne fut rattachée... Bien que l'amour et la galanterie, héritage direct des anciens Gallo-Celtes si respectueux envers le sexe, fussent les pensées dominantes de toute poésie de langue d'*o*, le troubadour aquitain, fidèle au caractère plus sérieux de sa race, donna à l'expression de ses sentiments quelque chose de plus distingué, de plus discret, de plus profond que le troubadour provençal. L'amour, loin d'être un simple passe-temps pour lui, devint le stimulant du courage et du patriotisme. Des chants de guerre d'une éloquente énergie se mêlèrent à ses déclarations de ten-

ien le caractère, l'esprit national de chacun d'eux
rent-ils pas s'affirmer plus nettement après les
es civiles des derniers Carlovingiens ?...
s que la terrible bataille de Fontanetum eut porté
ip fatal à la puissance franco-germanique, chaque
e de population se consolida dans son unité et se
i des chefs à peu près indépendants. Les derniers
vingiens disparaissent ; Hugues-Capet, seigneur
ine gauloise, est élevé sur le trône par une révo-
gauloise. Ce triomphe de la race indigène a pour
quence immédiate l'abaissement de la puissance
, élément mérovingien et carlovingien, et le dé-
)ement de la liberté individuelle et provinciale se
nant avec le dévouement d'homme à homme,
nts essentiellement gaulois. L'extension du ré-
féodal ramène les peuples au règne des Brenn, à
iteté du serment des anciens soldules, à la fé-
on oligarchique des chefs.

graves changements politiques semblèrent rap-
er les peuples du nord de la France de ceux du
qui malgré l'organisation éphémère du royaume
itaine, sous Louis le Débonnaire, avaient con-
une grande indépendance sous des seigneurs
nes et des municipalités assez semblables à des
liques. Mais cette assimilation administrative du
et du Midi par le régime féodal ne changea ni
eurs ni les idées des populations, ni le caractère
r littérature.

milieu du vaste travail de la population gau-
réagissant contre l'invasion germanique, la pré-
rance de la langue latine disparaît en même

temps que l'unité monarchique. Le réveil des forces provinciales, des influences individuelles, relève l'autorité, la popularité des divers dialectes gaulois. La langue latine se réfugie dans les cloîtres et dans les écoles : clercs et chevaliers reprennent l'usage des idiomes rustiques antérieurs à l'invasion romaine, idiomes que le peuple n'avait jamais cessé d'employer, que les Francs et les Normands avaient été obligés d'adopter à la place du saxon et du tudesque, obstinément repoussé par les indigènes.

Cette restauration des dialectes gallo-celtes et gallo-belges produisit, à dater du dixième siècle, la langue des troubadours et la langue des trouvères.

La première, maniée par des poëtes qui avaient gardé les souvenirs de la littérature romaine, acquit rapidement une richesse d'expression, une harmonie qui en firent la première langue de l'Europe : elle régna de Valence à Venise, de la Loire à l'Arno.

Deux classes de poëtes et d'artistes la cultivèrent et la répandirent : les *troubadours* et les *jongleurs*. Le domaine de la poésie romane se subdivisa même en deux zones : celle de la Provence, celle de l'Aquitaine, à laquelle la Gascogne fut rattachée... Bien que l'amour et la galanterie, héritage direct des anciens Gallo-Celtes si respectueux envers le sexe, fussent les pensées dominantes de toute poésie de langue d'*o*, le troubadour aquitain, fidèle au caractère plus sérieux de sa race, donna à l'expression de ses sentiments quelque chose de plus distingué, de plus discret, de plus profond que le troubadour provençal. L'amour, loin d'être un simple passe-temps pour lui, devint le stimulant du courage et du patriotisme. Des chants de guerre d'une éloquente énergie se mêlèrent à ses déclarations de ten-

dresse. La franchise de ses satires, fit pressentir les libres penseurs et les hérétiques des siècles suivants.

Les troubadours aquitains, enfin, ne se bornent pas à donner une forme poétique à la pensée philosophique et morale; ils deviennent les législateurs, les grands stylistes de la langue romane; ils lui impriment ce cachet de perfection que l'on met injustement sur le compte des provençaux qui n'ont fait que se l'approprier....

Les troubadours des rives de la Durance, du Rhône et de l'Hérault, bien inférieurs aux Aquitains, ont la gaieté fanfaronne et étourdie, la tendresse banale et sensualiste. Ils cherchent avant tout, dans la galanterie, une occasion de se livrer à des excentricités de toute nature qui attirent les yeux sur eux. La métaphysique des Cours d'amour, inconnue des Grecs et des Latins, empruntée d'abord aux Arabes par nos Croisés, et singulièrement développée par les Provençaux, porte jusqu'au ridicule l'emploi du bel esprit et du paradoxe.

Les troubadours italiens et catalans, arrivant par là-dessus, compliquent ces anomalies sentimentales en leur donnant un caractère particulier de mysticisme. Les amants des deux péninsules croient illustrer leurs dames en les considérant à travers une sorte d'illuminisme. Leurs chansons d'amour prennent un reflet de cantique; ils traitent le sentiment comme des visions de l'*Apocalypse*. Toutefois il y a des degrés dans ces aberrations : le mysticisme amoureux des Italiens offre quelque chose de particulièrement spiritualiste et épuré; celui des Espagnols penche davantage vers une dévotion matérialiste et grossière.

N'oublions pas une observation importante! ces

codes du sentiment, promulgués dans la langue la plus harmonieuse, la plus riche du moyen âge, ne concernent que les rapports des troubadours et des chevaliers avec les dames; ces amants poétiques ajoutent d'ordinaire, à l'amour contemplatif, des intrigues plus sans-façon avec les bourgoises, des passions plus réalistes avec les femmes du peuple. Les *pastorales* sont les poésies *fescenniennes*, qui racontent ces sortes de passe-temps.

La littérature franco-normande, chantée par les trouvères, interprétée par les ménestrels, avait des caractères tout opposés à ceux de la langue d'O; elle traitait des sujets dramatiques et nationaux dans de longs poëmes informes et obscurs, écrits en vers flasques et monotones, remplis d'images grossières et d'apparitions gigantesque inspirées par la terreur.

Au début, dans les neuvième et dixième siècles, quelques poëmes carlovingiens montrèrent cependant des beautés d'une étonnante puissance : la *Chanson de Roland* en fut l'exemple le plus saisissant. Les trouvères de cette époque, encore fidèles aux traditions du patriotisme impérial, célébraient avant tout la grandeur de Charlemagne, la splendeur de l'Empire, le dévouement absolu des sujets. Aux douzième et treizième siècles, le triomphe de la race gauloise et de la féodalité produit une grave révolution littéraire. Les romans carlovingiens deviennent ces vastes *Chansons de Gestes*, ces *romans de Chevalerie* démesurément développés, où l'orgueil féodal se place insolemment en face du pouvoir monarchique. Les trouvères tournent le roi en ridicule, pour plaire aux grands vassaux qui le méprisent : le fief est placé au-dessus du royaume, le castel au-dessus du palais.

ɪentiments hautains et grossiers absorbent ɪs épopées franco-normandes. Autant la déli- la galanterie sentimentale et raffinée domi- ans la poésie lyrique des troubadours, autant tent étrangères à la poésie épique des trou- əs peuples romans étaient les héritiers efféminɪ civilisation romaine; les peuples du Nord se du voisinage des forêts de la Germanie et gue lutte des Franco-Germains contre des lges.

oubadours chantaient l'amour, les plaisirs in- ɪ, dans une langue souple et harmonieuse. rères célèbrent les événements généraux et les batailles, lancent des imprécations violentes e fines satires, dans une langue rude et mal ɪ.

blissement de l'autorité royale, le triomphe əllement féodal ne pouvaient cependant arrê- uvement d'agrégation qui ne cesse d'agir sur es. L'heure du mélange des races et des lan- it arrivée. La monarchie, trop faible encore ger les destinées nationales, fut étrangère à er mouvement de fusion. Du onzième au trei- ɪcle, il appartint tout entier à une féodalité ɪante et ambitieuse.

c de Normandie fait appel à tous les aventu- Gaules; il en accourt de toutes les provinces ət du Centre; il les conduit vers l'Angleterre, ɪrimée par les sauvages pirates du Nord. La ɪn franco-normande et la barbarie scandinave ɪrises : la première triomphe; la Grande-Bre- délivrée de la domination des Saxons; elle re- ɪgue, les mœurs, la littérature française; elle

devient une espèce de colonie franco-normand moralement et intellectuellement annexée à nc pays.

L'université de Paris, en attirant à elle des écolier tous les pays de l'Europe, imprime, dans le XIIe siè une nouvelle impulsion au mélange des idiomes et races. Les disputes nébuleuses du *trivium* et du *qu vium*, passionnent les savants du Nord, mais trouvent insensibles les habitants du Midi. Elles aurai élevé des barrières nouvelles entre les peuples de lan d'*Oui* et ceux de langue d'*O*, si les écoliers de to origine ne s'étaient fraternellement confondus dan grande république de l'*Université*. Les rues de Pa retentissent de chants populaires de tous les diale gaulois. Remarquons surtout que les Gascons et l vençaux font partie de la *nation* de l'*Ile-de-Fra* preuve incontestable de la sympathie qui s'était établie, depuis le mariage de Constance avec roi Robert, entre les habitants de Lutèce, particulièrement Gaulois, et les habitants des provinces gallo-romaines... Gascons, Aquitains et siens apprennent à s'estimer, à se comprendre; nouent des relations intimes dont nous au soin de suivre les progrès et d'indiquer les conséquences.

Mais la terrible croisade contre les Albige n'était pas sans liaison avec les persécutions do les *Nominalistes* de l'Ecole de Paris avaient été l' porte la désolation dans la Provence : nos rois y restent étrangers; elle est dirigée par une féodalité bitieuse et aventurière, grossie de tous les brigan épouvantent déjà l'Europe sous le nom de *ri* comme ils avaient effrayé l'Orient sous celui de *tafurs*.

S'appuyant sur des prétextes religieux mal définis, :ondés par des prêtres trop ardents et souvent bitieux, les bourdonniers attaquent les seigneurs 'times avec l'intention de les déposséder. In- :ent III s'efforce de tenir d'une main équitable ferme la balance de la justice et de la foi ; mais, trompé par les croisés et par ses légats, il s'égare is le labyrinthe de ruses et de mensonges qui l'environne.... La croisade, composée de ces Bre- ons, de ces Gaulois du Nord dont nous avons gnalé la cruauté, le fanatisme druidique, de ces 'ancs, de ces Normands dont nous connaissons instincts violents, épouvante le Midi par des :es de barbarie et fait mettre sur le compte de l' ;lise des massacres et des usurpations dont une féodalité ambitieuse était seule coupable. Les vainqueurs font disparaître, dans le sang et dans le feu, (élégants seigneurs provençaux successeurs des Cel ; étourdis et des Gallo-Romains sceptiques ; ils d ersent ces charmants troubadours qui avaient fait, pendant plus de deux siècles, la gloire poétique de notre patrie.

Ceux qui survivent se réfugient en Italie, en Espagne, dans cette Ile-de-France qui avait déjà si bien accueilli les écoliers méridionaux.

Les malheurs de la Provence modifièrent profondément les rapports de la littérature romane et de la littérature franco-normande. Les Provençaux vaincus avaient trouvé dans leur détresse les deux conditions essentielles à l'éclosion du poëme épique, genre qu'ils avaient jusqu'alors ignoré. De profondes passions religieuses remplaçaient leurs sentiments autrefois personnels et légers; un cataclysme politique concentrait

[illegible] sujet éminemment [illegible]. Le poëme épique avec ses [illegible] ses impres- [illegible] pouvait seul exprimer les [illegible] haines : un Navarrais écrivit la [illegible] un Toulousain exilé composa la [illegible].

[illegible] jongleurs dans la Provence.... [illegible] d'assurer leur existence, ils se mêlent aux [illegible] suite des croisés; ils veulent avoir [illegible] grâces des vainqueurs, ils apprennent à chanter des *Chansons de Gestes*; ils les traduisent en provençal, y mêlant parfois des souvenirs d'histoire méridionale, témoin *Gérard de Rossillon*; ils finissent par y introduire l'esprit facétieux, satirique et galant des anciens troubadours; ils inventent le poëme héroï-comique.

Pendant que la poésie des trouvères, répandue dans le Midi à la suite de la guerre des Albigeois, exerce une influence marquée sur la littérature romane, pendant qu'elle révèle le genre épique à une région qui ne l'avait pas encore cultivé, les troubadours réfugiés en France, les chevaliers français et champenois qui reviennent de l'expédition de Provence, introduisent dans le domaine de la langue d'*Oui* les charmantes compositions des Provençaux. Les trouvères ne peuvent rester insensibles à l'harmonie, à la richesse, à la grâce sentimentale de cette admirable poésie; ils en étudient les procédés, ils en imitent les combinaisons savantes.

Thibault de Champagne est à la tête des poëtes lyriques imitateurs des troubadours. Guillaume de Loris, Jean de Meung, l'auteur de *Baudouin de Sebourg*

transportent dans le Nord le poëme galant, satirique et héroï-comique.

Ainsi, par une réaction assez fréquente dans l'histoire, la race militairement vaincue prit sa revanche par des conquêtes littéraires et morales qui compensaient largement les désastres qu'elle avait subis. Pendant que des chevaliers francs et bourguignons plantaient leur pennon politique sur les provinces de la Méditerranée, malgré la haine de leurs habitants, les troubadours arboraient leur bannière littéraire dans la région des trouvères, aux acclamations d'une population sympathique et enivrée. La féodalité du Nord croyait avoir conquis le sol du Midi par la force brutale toujours éphémère ; c'était la civilisation méridionale qui avait subjugué les intelligences du Nord par la puissance morale qui ne se brise pas.

Tel était, au moment où la Renaissance allait paraître, le résultat final de la lutte des races germaniques contre les races gauloises. Ces dernières, fidèles conservatrices de l'esprit et du caractère grecs, de la philosophie et de la littérature romaines, placées à la tête de la civilisation, allaient développer dans le Nord le vaste mouvement de la renaissance. Les éléments rénovateurs n'en étaient pas tous apportés d'Italie, comme on l'a dit, par des princesses italiennes, des artistes et des poëtes de leur suite. Ils étaient depuis longtemps au pouvoir des Aquitains et des Provençaux.

La Renaissance du seizième siècle en un mot ne fut pas une innovation inattendue, un prodige, mais la simple continuation de la marche du quatorzième et du quinzième siècle. Seulement la société gallo-ro-

maine, après une montée laborieuse, arrivait su grandes hauteurs, où elle se trouvait plus en ' elle y entraînait la société franque, elle appro du sommet que devait atteindre au dix-septième s LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE définitivement et majestue ment constituée.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

SIXIÈME PARTIE

ÉPOQUE CARLOVINGIENNE

SEPTIÈME PARTIE

DÉBUTS DU MOYEN AGE CHEZ LES PEUPLES DU MIDI

HUITIÈME PARTIE

DÉBUTS DU MOYEN AGE CHEZ LES PEUPLES DU NORD

NEUVIÈME PARTIE

ÉPOQUE DE FUSION, MÉLANGE DES LITTÉRATURES

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, PLACE DU PANTHÉON, 2.

ATA. — Page 40, ligne dernière, au lieu de *et en plaçant*, lisez : *et*
p. 42, ligne 10, *le duc de Béranger*, lisez : *le duc Béranger.* — p
la démarche, lisez : *à la démarche.* — p. 72, lig. 2, *de leur osten...*
ostentation. — p. 199, l. 21, *marabolin*, lisez : *morabotin.* — p.
résolues, lisez : *ont résolu.* — p. 202, l. 5, *et se sauver*, lisez : *et se ...*
l. dern. *de l'avant et à*, lisez : *de l'avant à.* — p. 273, l. 16, *tre...*
lisez : *douzième.* — p 305, lig. 23, *attrait de l'homme*, ajoutez *du ...*

Paris. — E. De Soye, Imprimeur, 2, place du Panthéon.

